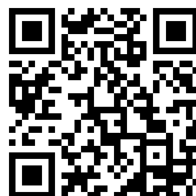



UC-NRLF
$B 202 489



REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

QUARANTE-DEUXIÈME ANNÉE

DEUXIÈME SEMESTRE

NOUVELLE SÉRIE. — TOME LXVI



PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28, VI[e]

—

1908

ANNÉE 1908

TABLE DU DEUXIÈME SEMESTRE

TABLE ALPHABÉTIQUE

PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

FRANÇAIS

Annales de l'Est et du Nord.
Annales de l'École libre des sciences politiques.
Annales du Midi.
Bibliographe moderne.
Bulletin hispanique.
Bulletin italien.
Correspondance historique et archéologique.
Nouvelle Revue.
Revue Bleue.
Revue celtique.
Revue d'Alsace.
Revue de la Société des études historiques.
Revue de l'histoire des religions.
Revue des études anciennes.
Revue des études grecques.
Revue des études historiques.
Revue d'histoire littéraire de la France.
Revue germanique.
Revue historique.
Romania.

ALLEMANDS

Deutsche Literaturzeitung.
Euphorion.
Literarisches Zentralblatt.
Zeitschrift für katholische Theologie.

AMÉRICAINS.

American Historical Review.

BELGES

Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique.

GRÉCO-RUSSES

Revue byzantine.

HOLLANDAIS

Museum.

POLONAIS

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie.



REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 27 — 9 juillet — 1908

Berliner Klassikertexte, fasc. V, **Griechische Dichterfragmente,** 2ᵉ partie : **Lyrische und dramatische Fragmente,** bearbeitet von W. Schubart und U. von Wilamowitz-Moellendorff. Mit 6 Lichtdrucktafeln. Berlin, Weidmann, 1907; II-160 p.

La première partie des *Griechische Dichterfragmente* contenait des fragments épiques et élégiaques (*Revue* du 22 juillet 1907) ; celle-ci, publiée également par MM. Schubart et von Wilamowitz, renferme, avec des morceaux poétiques de genres divers, réunis à la fin du volume, des fragments lyriques et dramatiques. Les hellénistes y remarqueront des morceaux de premier ordre, quelques-uns déjà publiés dans les revues savantes, d'autres encore inconnus, et dont la trouvaille, tout en satisfaisant notre goût littéraire, stimule notre curiosité et avive notre espoir de trouver davantage. De nouveaux fragments de Sapho, en quelques endroits bien conservés, d'importants passages de Corinne (près de cent-cinquante lignes partiellement en très bon état), vingt-quatre vers de l'Ἀχαιῶν σύλλογος de Sophocle, cinquante des *Crétois* d'Euripide, deux fragments de la comédie nouvelle, dont l'un atteint cent-un vers, bien lisibles pour la moitié, tels sont les principaux ornements du recueil. Le volume commence par des débris d'Alcée, dont l'un, publié par M. Schubart en 1902, se trouvait sur le même papyrus que le fragment publié par M. Th. Reinach (*REG*, XVIII, 295 et 413). Suivent Sapho et Corinne. Les fragments de Sapho ne sont pas inédits; également publiés par

M. Sch., ils ont été déjà souvent commentés, en France par M. Th. Reinach (*REG*, XV, 60). Les morceaux de Corinne, au contraire, sont nouveaux; ils ont ceci de particulier, qu'ils sont transcrits avec une orthographe qui, suivant les éditeurs, ne peut guère remonter au-delà du IIIe siècle. Ils content deux anciennes légendes, dont on peut saisir quelques traits; l'une est la lutte entre Hélicon et Cithéron, qui chantent devant l'assemblée des dieux, après laquelle Hermès proclame Cithéron vainqueur; dans l'autre apparaissent Asopos, le fleuve de Tanagre, et Akræphên, le prophète d'Apollon, l'un des cinquante fils d'Orion, qui prédit à Asopos la destinée de ses filles. Après des skolies assez obscures et un petit poème bachique en cinq distiques, nous arrivons aux morceaux dramatiques. Sophocle n'est représenté que par un passage de la tragédie mentionnée plus haut [1]; c'est un fragment de chœur et un entretien d'Ulysse et d'Achille, où ce dernier mérite bien l'épithète de « bouillant ». Parmi les nombreux fragments d'Euripide, l'attention est spécialement attirée par un assez long passage des *Crétois*, où Pasiphaé essaie d'excuser, devant Minos, son aventure avec le taureau. Pour Aristophane, des extraits d'œuvres connues fournissent quelques leçons exactes, déjà retrouvées d'ailleurs par la critique. Enfin les deux fragments de la comédie nouvelle, dont l'identification ne peut donner lieu qu'à des conjectures très incertaines. Le reste du volume contient des extraits de florilèges, une étrange composition, fort peu claire, en dimètres anapestiques, quelques règles de métrique, un hymne à Tyché, et plusieurs débris informes. On voit cette par brève analyse quel est l'intérêt du fascicule; non moins curieux que ceux du premier, les morceaux qu'il fait connaître sont, pour la plupart, d'une valeur littéraire bien supérieure; et les annotations et les commentaires des éditeurs augmentent encore leur prix. Cette belle publication est complétée par un index des mots qui se trouvent dans les morceaux inédits, rangés suivant les genres poétiques et munis de leurs références.

My.

Karl Muenscher, **Die Philostrate**. Leipzig, Dieterich (Weicher), 1907; 92 p. (Tir. à part du *Philologus*, suppl. X, fasc. 4, p. 469-557).

Suidas cite trois sophistes du nom de Philostrate; mais les renseignements qu'il donne sur eux et sur leurs écrits sont en partie inexacts et contradictoires, et s'appuyer sur sa notice pour arriver à une solution de la question ne peut conduire qu'à un résultat peu certain.

---

1. Remarquons ici qu'une note additionnelle des éditeurs, à la fin du commentaire sur ce morceau, détruit toute une combinaison ingénieuse, qui reposait essentiellement sur la restitution du nom d'Oreste; une lecture plus précise a montré que cette restitution était inexacte.

M. Münscher a suivi une autre méthode. Deux faits sont connus et sûrs : le même auteur a composé la *Vie d'Apollonios de Tyane* et les *Vies des Sophistes*, et l'*Héroïkos* ainsi que les *Images* (les plus anciennes) sont dus également à un même auteur. Mais sont-ce deux auteurs différents, ou sont-ils un seul et même écrivain ? M. M. établit à ce sujet une discussion très serrée, où il analyse et discute les renseignements disséminés dans les textes et dans quelques inscriptions, et, les combinant ensuite avec Suidas, il propose la généalogie suivante. Philostrate I, fils de Vérus, à qui l'on doit attribuer le *Néron* publié parmi les œuvres de Lucien ; Flavius Philostrate II, son fils, le célèbre sophiste qui jouit de la faveur de l'impératrice Julia Domna, l'auteur de la *Vie d'Apollonios*, des *Vies des Sophistes*, des *Lettres érotiques* et du *Gymnastikos ;* Philostrate III, fils de Nervianos, Lemnien comme les autres, petit-neveu du premier Philostrate et gendre du second, qui était à la fois son beau-père et le cousin germain de son père ; on lui doit l'*Héroïkos*, une *Lettre* sur le genre épistolaire, et les *Images*. Quant aux autres Εἰκόνες, composées, comme l'indique leur préface, par le petit-fils de l'auteur des premières, elles seraient d'un quatrième Philostrate, dont Suidas n'a pas parlé, ou qu'il a confondu avec son aïeul. Ce Philostrate IV, sur lequel les renseignements font défaut, me laisse perplexe. Il est vrai qu'il est nécessaire à la théorie de M. M., mais d'autre part cette théorie repose sur un postulat qu'on n'est nullement obligé d'admettre, à savoir que Suidas a employé le mot δεύτερος en deux sens différents, d'abord au sens de l'ordre de sa liste, où en effet, Philostrate I est nommé le second, ensuite au sens chronologique. Malgré les habiles et intéressantes combinaisons de M. M., il reste encore, dans la parenté des Philostrate et dans l'attribution des œuvres que nous possédons sous ce nom, un certain nombre de points obscurs ; l'opinion des anciens critiques, comme Kayser, qui voyaient dans ces écrits (à part quelques opuscules comme le *Néron* et les secondes *Images*), l'œuvre d'un auteur unique, est sans doute ébranlée, mais toutefois M. Münscher, après Rohde et Fertig, ne me semble pas en avoir définitivement démontré l'inexactitude.

My.

Pedanii Dioscuridis Anazarbei de Materia medica libri quinque edidit M. Wellmann. Vol. I quo continentur libri I et II. Berlin, Weidmann, 1907 ; vi-255 p.

L'édition du Περὶ ὕλης ἰατρικῆς de Dioscoride, que publie M. Wellmann, sera, il faut l'espérer, bientôt achevée ; commencée en 1906 par le tome II (livres III et IV), elle se continue par le tome I. Les livres I et II, que renferme ce volume, ne sont pas publiés avec les mêmes secours que les premiers parus ; le Parisinus 2179 (P) fait ici défaut, puisqu'il a perdu le livre I en entier et le premier tiers, avec

d'autres passages encore, du livre II. Le premier livre manque également dans l'Escorialensis III R 3 (E), qui a souvent de très bonnes leçons. Le texte est donc établi, pour l'ensemble du volume, sur le Laurentianus 74, 23 (F), manuscrit de la même famille que P, auquel d'ailleurs il le cède peu en valeur. Ce tome premier est publié avec le même soin que le précédent, et avec la même méthode ; l'édition a les mêmes qualités, et je me borne à renvoyer le lecteur à ma recension dans la *Revue* du 28 janvier 1907. J'avais alors exprimé l'opinion qu'une lecture comme ὅμοια ἐλαίας devait être corrigée en ὅμοια ἐλαίᾳ, selon l'usage invariable de Dioscoride ; je persiste dans le même avis, et je corrigerais encore ἐλαίας ὅμοια p. 86, 17 (Oribase a ἐλαίᾳ), le seul exemple, sauf erreur, que j'aie rencontré dans ce volume, au milieu d'innombrables datifs. Je suis d'autant plus affirmatif que le même cas se présente avec l'adjectif παραπλήσιος; Dioscoride le construit constamment avec le datif; une seule fois avec le génitif 84, 5 ἐλαίας παραπλήσια (F seul) où il faut lire ἐλαίᾳ avec tous les autres manuscrits. On notera au contraire que F donne ἐλαίᾳ παραπλήσια 86, 4, où le Palatinus 77 (H) a la faute ἐλαίας, et que t. II 258, 3 la leçon inexacte παραπλήσια κράμβης E a été corrigée par la seconde main ; or ces corrections, nous dit M. W. ont été faites d'après un manuscrit de la première famille (t. II, p. xii). L'usage constant d'un auteur a suggéré souvent une correction parfaitement légitime, et tout en reconnaissant que ce principe peut induire en erreur, je pense qu'il n'est peut-être pas un cas où il puisse être appliqué avec autant de sûreté qu'ici. P. 200, 18 M. Wellmann lit Ῥωμαῖοι λάουερεμ ; les manuscrits donnent λαουβιρδε ou λαουβέρδε ; Sprengel conjecturait λάουερ ἕρβα. *Laver* étant neutre, λάουερεμ est inadmissible, et la lecture doit être λάουερ βίριδε.

My.

Ludwig Hahn. **Romanismus und Hellenismus** bis auf die Zeit Justinians. Eine Skizze (Tir. à part du *Philologus*, Suppl. X, 4, p. 677-718). Faux-titre : Zum Sprachenkampf im römischen Reich bis auf die Zeit Justinians. Leipzig Th. Weicher (Dieterich), 1907.

Ainsi qu'on le voit par le titre, M. Hahn présente son travail comme une esquisse. Il y expose sommairement les progrès que fit le romanisme en Grèce et en Orient, au détriment de l'hellénisme, jusqu'au temps de Justinien. L'administration romaine, la fondation de colonies et l'octroi du droit de cité, la diffusion du droit romain, l'occupation militaire, le développement du commerce, le culte des empereurs enfin, et plus tard l'ambition de la papauté, furent de puissants facteurs de romanisation. M. H. l'indique brièvement, en traits justes et bien choisis; ensuite, estimant avec raison que la langue surtout doit être un sûr témoin de l'influence romaine en Orient, il se pose les deux questions suivantes. Quelles conquêtes fit

en Orient la langue latine? A quel degré la langue grecque fut-elle latinisée? Il répond alors en montrant, par de très nombreux exemples tirés des écrivains, des inscriptions et des papyrus, qu'une foule de mots latins avaient pénétré dans le grec, et qu'à l'époque de Justinien, si un Procope évite — pas complètement — les latinismes, Malalas au contraire use tellement de mots latins que l'on peut penser que « ces termes étaient presque aussi usités dans la langue du peuple que chez nous (en Allemagne) les expressions françaises dans les pays rhénans. » M. H. ne va pas plus loin, et se borne à poser une troisième question : Pour quelles raisons la langue grecque put-elle supporter pendant plusieurs siècles les attaques du latin, sans en être sensiblement endommagée, et comment, après Justinien, le latin, en Orient, a-t-il de plus en plus reculé ? Ne serait-ce pas précisément parce que les mots latins introduits dans le grec étaient pour la plupart des mots techniques, termes administratifs, juridiques, militaires, etc., qui par suite n'altérèrent qu'à la surface le vrai grec vivant? M. H. ne le dit pas, et semble avoir oublié qu'il s'agit, en cette matière, non de quantité, mais de qualité; et sa dissertation, déjà intéressante, l'eût été davantage, s'il eût pu faire le départ entre les mots, très nombreux ceux-là, nécessaires au grec pour exprimer des idées romaines, ou plus romaines que grecques, et les mots d'usage vraiment courant que le grec emprunta sans nécessité. Mais rappelons-nous que l'opuscule est une simple esquisse, que M. Hahn espère voir susciter des recherches plus étendues. N'oublions pas non plus que nous devons nous reporter à un ouvrage du même auteur publié en 1906, *Rom und Romanismus im griechisch-römischen Osten* [1].

My.

Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie publié par dom F. Cabrol. Fasc. XII, XIII et XIV. Tome II, 1-895 col., 2 hors texte et fig. 1159-1557. B — Bibliothèque. Paris, Letouzey et Ané, 1907-1908; prix : 5 fr. le fascicule.

On est toujours en retard avec le *Dictionnaire d'archéologie chrétienne*. Les articles de ces trois fascicules sont très intéressants. En voici la liste *B. B.* et *B. M*, formules épigraphiques; *B* et *V* (confusion de); Baalbeck, Babel (tour de), Babiska, Babouda (église de), Baccano, Bacchanales, Bagaouat (El-), Bagnacavallo, Bagnols, baguette, baillon, Bakhira, Balaam, balance, Balbine (cimetière), balcon, baldaquin, Bâle (mss.), Baléares, Bamberg (mss.), Bamouqqa, Banaqfour, bancs, Baños (basilique), banque, banquiers, baptême de Jésus, baptistère, Baquouza, Barrabas, barbe, Bardesane, basilic, Basilidiens, basilique, bassins, Bassus (sarcophage de Iunius), Bas-

---

1. V. *Revue* du 30 décembre 1907 (P. Lejay).

tard (comte de), Batanée, bateliers, beauté, bèche, Behioth, belier, ***Benedictus***, ***bene fecit***, bénitier, Berlin (musée et mss.), Berne (mss.), Besançon (archéologie et mss.), Bethléem, bibliothécaire, bibliothèque [Leclercq] ; — bains (Dumaine) ; — baiser, Bangor (antiphonaire), Barnabé, Beleth, ***benedicamus Domino***, ***Benedicite***, Bénédictins, Benoît XIV, Bernold de Constance, Berold de Milan, Bianchini (Cabrol) ; — Baouit (J. Clédat) ; — baptême, bénédictions de l'eau (de Puniet) ; — baptême des morts, ***baptismale***, barette, Baronius, ***basilicarii***, bâton, Bellarmin (Henry) ; — Barthélemy (Zimmermann) ; — Basile de Césarée (Pargoire) ; — ***bastagarius*** (Petit) ; — Bäumer (Proost) ; — Bède (Quentin) ; — bénédiction, bénédictionnaire (Baudot) ; — bénir (Fehrenbach) ; — Bernon (Gatard).

Voici quelques observations Col. 5-6, *B* et *V* (confusion de) : article de liturgie, ou d'archéologie ? je ne sais. En tout cas, les faits indiqués sont des échantillons sans intérêt. Ce ne sont pas des faits de « morphologie », mais de phonétique. Il eût fallu simplement renvoyer à Seelmann, à Schuchardt, etc. Les indications sommaires de Grandgent, ***Introduction to vulgar Latin***, §§ 316-318, donnent maintenant une idée de la question, telle qu'elle se pose pour une phonétique rigoureuse. — 72-117, ***Bains***, très long article qui complète heureusement les articles analogues des dictionnaires d'antiquités. Ceux-ci, absorbés par la description archéologique, omettent le plus souvent de nous renseigner sur les mœurs. C'est pourtant ce qui importe le plus. L'article est subdivisé : usage et estime des bains dans l'antiquité ; réglementation ecclésiastique ; bains de purification ; recommandations et pratiques ascétiques ; immersions celtiques ; bains superstitieux ; symbolisme ; établissements de bains et personnel ; bains annexés aux basiliques ; bains chrétiens privés et publics ; bains, lieux de réunions chrétiennes ; bibliographie. — Col. 117, n. 3 : les païens envoyaient un baiser non seulement aux temples, mais aux statues. Dom Cabrol aurait pu renvoyer au passage connu de Minucius Félix, *Oct.*, ch. 2. — Col. 158, sur les balcons dans l'antiquité, il fallait citer le livre du général de Beylié, ***L'architecture indoue dans l'Extrême-Orient***, p. 50 (thèse hardie, documents intéressants), et l'article ***Maenianum*** du Dictionnaire de Daremberg. — Col. 168 et ailleurs, les listes de mss. liturgiques sont utiles. Mais quand un ms. a été décrit soigneusement dans un livre connu comme celui d'Ebner, on pourrait peut-être gagner de la place en y renvoyant. Le *Dictionnaire* ne peut être l'équivalent d'une bibliothèque et on doit habituer le public à consulter et à posséder les livres essentiels. — Au contraire, une véritable étude d'un ms., qui en montre l'intérêt et en tire des enseignements, comme celle de Dom Cabrol sur l'antiphonaire de Bangor, col. 183-191, est légitime et fort utile. — L'article *Baptême* est important. Dom Puniet passe en revue les diverses liturgies. Le § 3, sur la formule baptis-

male a justement été signalé par M. Turmel; on y verra les variations d'une tradition que les théologiens dogmatiques présentent comme figée. — Col. 203-251, M. Jean Clédat a donné un mémoire important (avec planche coloriée) sur l'ensemble de ses fouilles à Baouït, laure de l'apa Apollo, mentionnée par Palladius. — Col. 380, l'article *Baptême des morts* est précieux dans sa brièveté. L'auteur est visiblement embarrassé; il faut lui savoir gré de n'avoir pris aucun subterfuge pour esquiver le texte de Paul, *I Cor.*, xv, 29 : « il n'approuve ni ne recommande cette pratique »; d'accord, mais il ne la blâme pas. — Les articles *Baptistère*, *Basilique*, *Bibliothèques*, sont des monographies étendues, où sont groupées de la manière la plus claire les innombrables données recueillies par la patience de dom Leclercq. L'auteur rattache la basilique à la maison gréco-romaine et admet une « compénétration du type basilical et du type byzantin » (col. 557). L'article *Bibliothèque* est accompagné d'une planche en couleurs reproduisant la fresque découverte au dessous du *Sancta sanctorum* au Latran. Dans cet article, il fallait renvoyer au *Thesaurus linguae latinae*, II, col. 1955 suiv., pour l'usage et l'orthographe du mot en latin. Et pourquoi citer Festus d'après Forcellini? Lire col. 841, n. 3, *Meisterhans*, dont au surplus on aurait pu consulter la dernière édition. Parmi les autres articles, je signalerai encore *Bénédictions de l'eau* et *Bède* : ce dernier article contient une bonne étude du martyrologe de Bède. Les articles *Baronius* et *Bellarnien* sont insuffisants; comment n'a-t-on point parlé de leur rôle dans la réforme du bréviaire romain? Serait-ce parce que c'est un épisode de la lutte entre la critique et la théologie? Mais on pouvait citer Baeumer.

L'annonce du *Dictionnaire* ne comporte qu'une conclusion. De tels livres sont semblables à l'air et à la lumière : chacun en use comme d'un bien commun, sans trop se plaindre de la poussière. Pensons cependant quelquefois à remercier ceux qui nous les donnent.

Paul Lejay.

Philipp II August Koenig von Frankreich, von Dr Alexander Cartellieri, Professor der Geschichte an der Universitaet Iena. Bd. II : Der Kreuzzug (1187-1191). Leipzig, Dyk, Paris, Le Soudier, 1906, XXXI, 360 p. 8°.

Le second volume de la monographie détaillée que M. Cartellieri consacre au règne de Philippe-Auguste, s'occupe exclusivement de la troisième croisade. Il est divisé en deux livres; le premier (le quatrième de tout l'ouvrage) nous raconte la genèse de cette expédition en remontant en arrière jusqu'à l'année 1146, mais plus particulièrement depuis la bataille de Tibériade (1187); il nous expose ensuite les préparatifs financiers et politiques des monarques alliés et leur rencontre personnelle à Vezelay en juillet 1190. Le second livre nous fait

assister à leur embarquement pour la Sicile, aux rapports de plus en plus tendus entre Philippe-Auguste et Richard Cœur-de-Lion, durant leur séjour dans cette île ; aux débuts du siège de Saint-Jean-d'Acre avant l'arrivée du roi de France; à la prise de cette forteresse ; aux nouvelles querelles qui surgissent entre les anciens amis, plus violentes que jamais ; au départ de Philippe-Auguste, qui rentre à Paris, en décembre 1191, après avoir visité le pape Célestin III à Rome et s'être rencontré avec l'empereur Henri VI, à Milan, bien décidé d'ailleurs à prendre sa revanche, le plus tôt possible, sur le vassal insolent.

C'est, on le voit, l'histoire de deux ou trois années seulement que nous expose le professeur d'Iéna dans un style vivant et animé [1]; les chroniqueurs contemporains, comme les poètes du temps ont été appelés à fournir les couleurs du tableau et le lecteur suivra volontiers un guide aussi bien informé que beau narrateur à travers ce récit qui met en parallèle continuel et forcé les deux personnalités diversement intéressantes, sinon sympathiques, des deux rois de France et d'Angleterre. M. C. s'efforce d'être impartial à l'égard de tous deux bien qu'au fond il admire davantage Philippe-Auguste; calme et réfléchi, il lui apparaît partout en roi ; Richard n'est qu'un chevalier [2], et encore un chevalier qu'emportent ses passions sauvages et qui compromet la cause sainte par de vilains trafics d'argent. Il me semble que la dissemblance est plutôt *extérieure* ; Philippe-Auguste n'était pas insensible au gain matériel et s'il savait mieux dissimuler ses colères jusqu'au moment propice, il ne pratique guère davantage le pardon des injures.

La partie la plus intéressante et la plus neuve du récit de M. C. est, à notre avis, celle qui nous raconte le séjour des deux souverains en Sicile, leurs rapports avec Tancrède de Lecce, qui cherche à profiter de leur inimitié latente [3], le sac de Messine, couronnement des brutalités anglaises, et qui fournit l'un des griefs les plus fondés à l'antipathie du suzerain français contre son vassal irrespectueux [4]. Les événements de Palestine, les opérations devant Saint-Jean-

1. Il est parfois un peu *trop* fleuri, quand il est question, p. ex. p. 112 de « *überschaeumendersche Kraefte die sich gegenseitig im Schach halten und aufreiben* ». Ailleurs le style est par trop négligé, comme p. 117 : « *Sein Pech die Frau die er hatte und die Krone die er haben wollte, auf einmal zu verlieren* ». C'est du jargon d'étudiant, non le langage de l'histoire.

2. « *Bei Richard jeder Zoll ein Ritter, bei Philipp-August ein Koenig.* » p. 111).

3. Ce qui est bien mis en lumière, c'est le rôle que les négociations matrimoniales des deux rois jouèrent dans ces frottements; Philippe avait dû épouser Jeanne, sœur de Richard et veuve de Guillaume le Bon, mais ce projet se rompit; puis Richard se fiançé avec Bérengère de Navarre, sur les instances de sa mère, Eléonore de Guienne, au lieu d'épouser Adelaïde de France.

4. Cela n'empêcha pas d'ailleurs Philippe de réclamer sa part du butin de Messine à son vassal, qui refuse.

d'Acre [1], tout en étant décrites avec un égal talent, en partie d'après les sources orientales, ne nous révèlent pas beaucoup de détails inconnus, et le récit de la rupture finale après la prise de la forteresse musulmane n'offre guère non plus de faits nouveaux ou du moins on ne peut arriver sur certains d'entre eux à des solutions définitives [2].

Si M. C. poursuit son travail sur Philippe-Auguste avec autant de détails que par le passé, il lui faudra pour le moins encore deux autres volumes pour arriver jusqu'à la mort de son héros. C'est une bonne chance pour le monarque français que d'avoir attiré les sympathies du savant professeur de Iéna, car on ne l'a pas toujours jugé d'une façon si favorable au point de vue moral, sinon au moins de vue politique, et il me semble bien que le tableau de M. Cartellieri est plus flatteur que le portrait, si juste et si pondéré, donné par M. Luchaire dans le tome troisième de l'*Histoire de France* de M. Lavisse.

J'oubliais dire qu'en tête du volume se trouve une bibliographie complète de la troisième croisade et qu'on y trouve, en appendices, six notices diverses parmi lesquelles je relève seulement celle sur les chartes de la collection Courtois relatives à la croisade, sur Leibnitz et le plan de la conquête de l'Egypte et des tables généalogiques de la maison d'Anjou et de celle de Montferrat.

R.

A. Neumann-Ritter von Spallart, **Weitere Beiträge zur Charakteristik des Dialektes der Marche.** Halle, Max Niemeyer, 1907; un vol. in-8° de VIII 89 pages.

M. L. Wagner, **Lautlehre der Südsardischen Mundarten,** mit besonderer Berücksichtigung der um den Gennargentu gesprochenen Varietaeten. Halle, Max Niemeyer, 1907; un vol. in-8° de XI-86 pages (avee XI cartes).

Ces deux Mémoires forment les tomes XI et XII des *Beihefte* de la *Zeitschrift* de Grœber. Ils sont conçus et exécutés tous les deux d'après une méthode scientifique rigoureuse ; ils renferment des matériaux recueillis sur place, et constituent par conséquent une contribution très appréciable à la connaissance des dialectes modernes de l'Italie.

I. — M. Neumann, étant donnée la province qu'il explorait au point de vue linguistique, a été naturellement amené à s'occuper tout d'abord un peu du passé, et à résumer ce que nous savons d'essentiel

---

1. Y eut-il vraiment 200,000 hommes tués au siège de la ville ? (p. 223). Le chiffre semble bien gros.

2. Ainsi pour la question de savoir si Philippe-Auguste était vraiment trop malade pour séjourner plus longtemps en Palestine, comment arriver à un résultat accepté par tous ? Selon qu'on en croira davantage Guillaume de Newburgh, Guillaume le Maréchal ou telle autre source, on affirmera ou niera que la maladie du roi ne fut qu'un prétexte pour rentrer en toute hâte et profiter de l'absence de son rival, pour s'en venger.

sur la phonétique de l'Osque et de l'Ombrien. Cela lui a permis notamment de combattre une récente théorie de M. Crocioni qui voudrait, malgré uue absence de continuité géographique, lier le changement Emilien de *a* accentué en *e* avec les faits qui se sont passés au sud des Marches. Pour M. N., ces derniers sont absolument distincts des autres, et si l'évolution en *ăa*, *ă*, etc. a quelque connexité, c'est bien plutôt avec la tendance ancienne de *a* à se dédoubler, qu'atteste la réduplication AA fréquente sur les inscriptions de l'Ombrie, et représentant sans doute une étape *áà*. La chose est en somme possible, mais n'est pas sûre cependant, et peut-être indémontrable en l'absence de toute donnée intermédiaire dans le temps. Ce qui est certain, c'est que la diphtongaison a été d'une grande richesse dans les dialectes de l'Italie continentale, et que l'état du toscan littéraire n'en donne qu'une idée très insuffisante : c'est un point sur lequel le récent livre de M. Goidanich a rappelé l'attention, et celui de M. N. n'est pas pour le démentir. La difficulté est de retrouver le point de départ de ces diphtongaisons, et la succession des étapes probables : je ne sais si l'auteur n'a pas cédé parfois à un désir excessif de présenter les faits d'une façon symétrique. Ainsi p. 20, constatant le changement de *avēna* en *avoina* à Montalto, il suppose que, sous une influence d'ailleurs ordinaire de la labiale, le mot était devenu d'abord *avuena*, puis redevenu *avena*, et que de là enfin on aboutit à *aveina*, *avoina*. Est-il bien utile de compliquer ainsi, au début du moins, les phases de l'évolution? Le changement de *p*, *c* initiaux en *v*, *g* doit être un fait de phonétique syntaxique, quoique *t* reste en général intact dans la même situation. Il est intéressant de savoir qu'ici *r* initial amène parfois la production d'un *a*, et que sur certains points des Marches, les choses se passent comme en Macédo-roumain, en Engadin et en Gascon. D'ailleurs, M. N. ne s'est pas contenté d'analyser les faits phonétiques essentiels, il a encore dressé (p. 56-82), un répertoire de cinq ou six cents mots, dont il cite les variantes principales et éclaircit l'origine dans la mesure du possible. Comme pièce justificative inédite, il donne un texte fort intéressant du XIVe siècle, des *Bestemmie ed Ingiurie*, tirées des archives de Recanati, et qui lui ont été communiquées par M. Zdekauer, professeur à l'Université de Macerata. Une carte, même sommaire, de la région étudiée aurait singulièrement facilité la lecture du livre de M. Neumann.

II. — Celui de M. Wagner ne le cède point en intérêt au précédent. Ici nous sommes en Sardaigne, et ce n'est pas précisément le sud de la grande île qui a été exploré — comme pourrait induire à le supposer le sous-titre — c'est bien plutôt la partie centrale, celle qui s'étend à l'Est entre la rivière Tirso et la mer Tyrrhénienne, avec le haut massif du Gennargentu et au nord la petite ville de Nuoro comme point principal. Pour tout dire, ce que M. W. semble avoir voulu cher-



cher, c'est quelque chose comme une ligne de séparation, une limite entre le Campidanien du sud et le Logoudorien qui commence plus haut, limite idéale et toute approximative — est-il besoin de le dire? — puisque entre les deux l'auteur justement a été amené à constater l'existence de certains groupes dialectaux secondaires. D'ailleurs le vocalisme des voyelles accentuées, à part quelques différences, offre une assez grande similitude en Logoudorien et Campidanien, et il est relativement simple, n'admettant plus ces diphtongaisons variées qu'on trouve sur le continent ou quelquefois même en Sicile. Ce sont plutôt les voyelles atones qui ont suivi des voies divergentes, puisque à la finale par exemple nous avons au Nord *e*, *o* tandis que le Sud y répond par *i*, *u*. Les consonnes aussi servent à établir une différenciation, et l'on sait notamment que le Nord a conservé *ke*, en face de *tche* au Sud (à l'Est on trouve parfois *χe*). Comme l'auteur voulait faire un exposé complet, il a dû forcément rapporter quelques faits connus et d'intérêt secondaire, mais il s'est bien gardé d'y insister. Il en a au contraire illustré d'autres qui sont d'une importance capitale, et sur lesquels on n'avait que des données jusqu'ici insuffisantes : avant tout, les faits qui concernent la combinaison des consonnes avec un *y* en Sardaigne. Ainsi entre le Nord où un mot comme *thius* devient *tiu*, et le Sud où il est *ziu*, on trouve aussi dans cette région du Gennargentu une zone intermédiaire qui conserve *th* (le *th* dur anglais). De même le mot *vinea*, devenu *binza* en Logoudorien et *binja* en Campidanien, est représenté au centre par une forme *biña*, et ainsi de suite. Toutes ces nuances, on en suit facilement la répartition géographique, grâce aux onze cartes que M. Wagner a jointes à son livre. Ces cartes exposent le développement des faits suivants : *e* et *i* final; terminaison de l'infinitif; finales du pluriel *os* et *us*; *ce*, *ci* initiaux; *ce*, *ci*, intérieurs; *cl* intérieur; *ty*, *ky* ; *ly* ; *ny*; *ry*; les articles *is* et *sos*. Je remarque bien quelques légers désaccords entre l'exposé du livre et la notation des cartes : ainsi p. 58, la forme indiquée pour le village de Tonara est *biña*, tandis que sur la carte IX on trouve *binya*, mais ce n'est là rien de très grave.

E. Bourciez.

Recueil des Actes du Comité de Salut public, etc., publié par F.-A. Aulard. Tome XVIII. Leroux, 1908. In-8°, xxxi et 850 p.

Julien Tiersot. **Les fêtes et les chants de la Révolution française.** Hachette, 1908. In-8°, xxxviii et 323 p. 3 fr. 50.

Hector Fleischmann. **La guillotine en 1793** (L'aurore du couteau, l'instrument au travail, les régicides, l'épopée de la fille à Guillotin). Les Publications modernes. 62, rue de Provence, 1908. In-8°, 316 p. 3 fr. 50.

Martin Basse, **Le général Léonard Duphot, 1769-1797.** Berger-Levrault, 1908, In-8°, 199 p. 2 fr.

Huit années d'émigration. Souvenirs de l'abbé G. J. Martinant de Préneuf, curé de Vaugirard, de Sceaux et de Saint-Leu, 1792-1801, p. Avec introd. et notes par G. Vanel, Perrin, 1907, 297 p. 5 fr.

Alois Slovak. **La bataille d'Austerlitz,** documents inédits sur la campagne de 1805, trad. de Leroy. Daragon, 1908. In-8°, 268 p. 3 fr. 50.

F. Tastevin. **Histoire de la colonie française de Moscou depuis les origines jusqu'à 1812.** Champion, 1908. In-8°, 191 p. 3 fr. 50.

Commandant Sauzey, **Les Allemands sous les aigles françaises. IV. Le régiment des duchés de Saxe,** xvi et 204 p. Chapelot, 1908, In-8°, avec une préface d'A. Chuquet.

Général Désiré Chlapowski. **Mémoires sur les guerres de Napoléon. 1806-1813,** trad. par Chelminski et le commandant A. Malibran, Plon. 1908. In-8°, x et 359 p. 3 fr. 50.

Mémoires de Bennigsen avec introd. annexes et notes du capitaine du génie breveté Cazalas. Tome III. Campagnes de 1812 et de 1813. Charles-Lavauzelle, 1908. In-8°, xxxiii et 469 p.

Paul Frémeaux. **Sainte-Hélène. Les derniers jours de l'Empereur.** Flammarion, 1908. In-8°, xxi et 421 p. 3 fr. 50.

Colonel Lussan. **Souvenirs du Mexique.** Plon, 1908. In-8°, 282 p.

Général von Caemmerer. **L'évolution de la stratégie au XIX° siècle,** traduit par le lieutenant Tirlet avec une préface du commandant Colin. Fischbacher, 1907. In-8°, xvi et 304 p. 3 fr. 50.

Le tome XVIII du *Recueil Aulard* comprend les événements qui se sont passés du 7 novembre au 20 décembre 1794 et il est superflu de louer le soin et l'exactitude de la publication ainsi que son utilité. Ce qu'il faut remarquer aujourd'hui, c'est l'avertissement où l'éditeur nous renseigne sur sa méthode et son plan ainsi que sur un volume de supplément où il a l'intention de recueillir les pièces omises. Il donne dès maintenant la liste de ces pièces et il annonce en même temps qu'après le dernier volume de sa publication si utile et si précieuse paraîtra une table générale. On lit avec gratitude et respect cet avertissement qui nous donnerait, si nous ne l'avions déjà, une idée de l'immense labeur de M. Aulard et des grands services qu'il rend à l'histoire.

M. Tiersot a trop d'admiration pour Michelet et il a tort de le croire sur parole; il a tort de voir dans Robespierre le pape de la religion républicaine et de dire que Maximilien, en supprimant Desmoulins et Danton, voulait supprimer des hommes qui « représentaient les tendances d'hier »; il pouvait, dans notre travail sur l'*École de Mars*, trouver plus de détails sur la fête des Victoires qui, d'ailleurs, est la fête des Victoires et non pas la « fête de l'École de Mars ». Mais quiconque voudra savoir comment la première République a célébré les fêtes nationales, devra lire l'ouvrage de M. Tiersot; l'auteur s'est livré à de longues et patientes recherches, et comme le prouve son appendice où il énumère ses sources, il a écrit aussi complètement que possible et en y mêlant les jugements d'un esprit vif et sagace, ce qu'il nomme un chapitre de l'histoire de la musique religieuse, — de la musique religieuse telle qu'on pouvait la concevoir alors et telle que nous la révèlent les hymnes de Gossec, de Cherubini, de Méhul, de Lesueur.

L'étude de M. Fleischmann sur la guillotine débute par une sin-

gulière erreur. L'auteur nous raconte, comme dans un roman, l'arrivée de Guillotin à Paris par un matin de l'année 1766, et il ajoute que « c'était l'époque où à Arras, dans les plaines automnales, le jeune Maximilien de Robespierre promenait l'invincible mélancolie d'une âme sensible marquée de la forte empreinte sentimentale de Jean-Jacques Rousseau »; or, en 1766, Robespierre (né en 1758) avait huit ans! Ce n'est pas la seule erreur du livre. Les lapsus abondent [1], et malgré ces fautes, malgré les négligences du style, le livre se lit avec agrément; l'auteur a une vaste lecture et il a fouillé les archives; de ci de là, le plus savant trouve quelque chose qu'il a oublié ou qu'il ignore. Il y a des illustrations, des photographies, des fac-similés en grand nombre. Quel dommage que l'auteur ait rédigé son travail avec hâte et sans se soucier ni de la forme ni d'une exactitude rigoureuse!

L'étude de M. Martin Basse sur le général Duphot ne sera pas inutile. Il nous raconte avec assez de détail la jeunesse de Duphot a Juilly, ses garnisons du Midi, son rôle dans les premières années de la Révolution. Le récit de la campagne des Pyrénées-Orientales est parfois un peu heurté, confus, bigarré de citations prises de tous côtés et qui ne sont pas toujours indiquées avec précision. Mais l'auteur insiste avec raison sur l'affaire de la chapelle de la Sauch et sur les belles actions de Duphot en Italie où le jeune lyonnais se fait remarquer de Bonaparte qui le regarde comme un des plus braves officiers de l'armée. Un chapitre intéressant est consacré à la mission de Duphot, chargé d'organiser les troupes de ligne du gouvernement provisoire de Gênes et, cette fois encore, Bonaparte loue les « importants services » de son lieutenant. Vient enfin l'affaire du 28 décembre 1797; M. Basse (qui ne connaît pas le récit de M. A. Dufourcq dans *Le régime jacobin en Italie*, p. 77) accorde pleine créance au rapport de Joseph Bonaparte, tout en jugeant avec Cacault que Duphot a été « tué par sa faute », a été « trop téméraire ». Cette étude, somme toute, remplit son but, et quels que soient ses défauts, elle fera mieux connaître aux Lyonnais, comme l'espère l'auteur, la vie d'un bon patriote et d'un fier soldat [2].

---

1. P. 107 c'est Baille, et non *Bayle*, qui s'est tué (étranglé et non *poignardé*) au fort Lamalgue — p. 126 Saint-Just a frappé l'armée du Rhin, et non l'armée de *Mayence* — p. 127 Alex. Dumas n'a pas eu le mauvais goût de « s'intituler » l'Horatius Coclès du Tyrol — p. 128 lire Merenveüe et non *Mérenvu* — p. 129 il y avait à l'armée du Nord deux généraux, La Marlière et d'Avaine; l'auteur en fait un seul et même personnage qu'il appelle la Marlière d'Avaine; — p. 130 O'Moran se prénomme Jacques et non *Joseph*, il a été arrêté le 6 août et non le *16*, par Ferrand et non par *Ferrières;* — p. 132 Custine a lancé cette apostrophe au Landgrave, non *le 23 septembre*, mais un mois plus tard; — p. 133 Houchard a été arrêté le 23, et non le *24*, et sa destitution n'a pas été accueillie à la Convention par « de frénétiques applaudissements »; — p. 139 Miranda n'était pas originaire du Pérou, etc.

2. Lire p. 17 Sasbach et non *Salsbach* et p. 42 Orle et non *Arles* — p, 24 il est inexact de dire que « chaque soldat portait alors un nom de guerre » — p. 30

Les *Souvenirs* de l'abbé de Préneuf nous montrent ce que fut la vie errante de certains prêtres émigrés. L'éditeur, M. Vanel, s'est acquitté de sa tâche avec une extrême conscience; il a suivi pas à pas son héros; il a consulté des savants et des curés de l'étranger ; il a dépouillé des dossiers des archives nationales ; il a, dans son introduction — un peu longue, à la vérité, et un peu chargée de citations et de répétitions — analysé et apprécié les *Souvenirs* de l'abbé et retracé complètement, d'après des documents inédits, son existence. L'abbé de Préneuf est d'ailleurs sévère à l'égard de l'émigration, et, une fois hors de France, il est vite désillusionné ; mais c'est avec sang-froid, avec résignation qu'il subit ses épreuves et parcourt, durant huit ans, les Pays-Bas et l'Allemagne pour trouver un abri. Son récit foisonne d'anecdotes [1].

M. L. Leroy a traduit en français la traduction allemande, faite par M. Janetschek, d'un ouvrage d'un prêtre de Brünn, M. Alois Slovak, sur Austerlitz. M. Slovak connait à fond les lieux où se livra la bataille du 2 décembre 1805 ; il a consulté les ouvrages qui traitent de la question, et surtout des documents locaux, tirés des archives seigneuriales de la région et des registres scolaires et paroissiaux. Ces documents contiennent nombre de détails expressifs et reproduisent fidèlement les impressions de la population envahie. On remarquera surtout les pages consacrées par M. Slovak à la question si controversée des étangs ; il est absolument faux que la glace des étangs de Menitz et de Satchan, rompue par l'artillerie française, ait englouti des milliers de fuyards ; le 30e Bulletin de la Grande Armée rapporte qu' « on vit un spectacle horrible, tel qu'on l'avait vu à Aboukir, vingt mille hommes se jetant dans l'eau et se noyant dans les lacs » ; pas un homme ne se noya, et après la bataille, on ne trouva dans les étangs que des chevaux et des canons.

Le livre de M. Tastevin sur la colonie française de Moscou depuis les origines jusqu'à 1812 est fait d'après toutes les sources accessibles, rares d'ailleurs, et avec conscience, avec un soin très louable. L'auteur nous entretient d'abord de l'église catholique de la Sloboda, puis de la fondation de la paroisse Saint-Louis des Français. Il reconstitue ensuite la physionomie du commerce français qui se concentre au XVIIIe siècle dans le voisinage du pont des Maréchaux et il énumère les commerçants dont il a retrouvé les noms. Il cite de

---

Davout que l'auteur tient pour plébéien était noble. — p. 98-99 lire au lieu de *Neumarcht, Meumarcht, Muzmarcht* tout simplement Neumarkt — p. 99 lire Dessaix et non *Desaix* — p. 131, lire Hugou de Bassville et non *Hugon de Basseville*.

1. P. 87, il fallait dire que ce « général étranger » était Miranda. — P. 157, Thiébault père était commissaire du conseil exécutif ou commissaire national, avec son fils et Desforges-Beaumé, pour Tournai et le Tournaisis. — P. 234-235, lire Beulwitz et non *Beülwitz* (comme p. 217 Greussen pour *Creussen* et p. 224 Münchberg pour *Munchberg*).

même quelques-uns des hommes qui appartenaient alors au personnel enseignant français. Il raconte l'histoire du théâtre français de Moscou et des troupes qui jouèrent dans cette ville. Il fait passer devant nous les émigrés qui vécurent à Moscou et qui, pour la plupart, y restèrent. Il retrace enfin les changements que subit sous la Révolution et l'Empire le régime de la colonie française, la conduite que Rostopchine tint envers elle en 1812 et — surtout d'après l'abbé Surrugues, le chevalier d'Ysarn et Gadaruel — la situation terrible qui lui fut faite par l'invasion française. Une table des noms propres facilitera la lecture de l'ouvrage [1].

M. Sauzey a, comme on sait, entrepris l'histoire des troupes de la confédération du Rhin. Après les Francfortois, les Badois et les Saxons, il nous présente le régiment des duchés de Saxe, le quatrième de la division princière ou division des princes de la confédération du Rhin. Ce régiment est d'abord employé à l'investissement de Colberg ; puis il combat les insurgés du Tyrol ; puis il opère en Espagne ; il fait enfin la campagne de Russie et celle de 1813 où il est enfermé dans Magdebourg. L'auteur a traité son sujet à fond et il a reproduit en entier, d'après l'ouvrage du major de Seebach, l'intéressant itinéraire des Saxons qui se rendaient du Rhin aux Pyrénées à travers la France. Certaines parties du livre, comme la campagne du Tyrol et les combats d'Oberau, comme la retraite de la division Loison, sont très attachantes, et les détails complets qu'apporte M. Sauzey sur les uniformes, des plans, des cartes, des portraits, de belles illustrations rehaussent grandement la valeur du travail.

Les Mémoires de Chlapowski sont aussi intéressants que ceux de Grabowski. L'auteur raconte l'investissement de Danzig en 1807 et il fut officier d'ordonnance de Napoléon de 1808 à 1813. Il retrace la vie au quartier impérial et il narre ses missions qui furent nombreuses. En 1808, par exemple, il se rendit à Madrid avant l'entrevue de Bayonne et il revint dire à Napoléon qui ne se fâcha pas, que si Joseph était roi, une insurrection générale éclaterait en Espagne. Dans l'année 1809 il apporte à Napoléon la nouvelle des succès de Masséna — et c'est alors qu'on trouve, à notre avis, les deux plus belles pages du volume, p. 117-118 : l'empereur décrit à un colonel autrichien prisonnier les positions de l'armée autrichienne et quand le colonel, étonné de voir cet officier si bien informé, lui demande son nom, il soulève son chapeau et répond : « Monsieur Bonaparte », et pendant ce temps, l'infanterie française ne cesse de défiler et d'acclamer avec enthousiasme Napoléon qu'elle croyait encore en Espagne. Il y a d'ailleurs dans le récit de Chlapowski nombre d'autres pages qu'il sera utile de consulter, notamment sur l'entrée des Français à Vienne, sur Essling, sur Wagram, sur les campagnes de

1. P. 109, le comte de Bausset n'était pas général.

1812 et de 1813. Mais, si Chlapowski regardait l'empereur comme le plus grand capitaine de l'époque, il lui en voulait de ne voir dans les Polonais qu'un instrument commode, et il le quitta après Bautzen lorsqu'il sut par une indiscrétion de Fain que Napoléon offrait la Pologne à Alexandre [1].

M. Cazalas a fait paraître le troisième et dernier tome de sa belle et méritoire publication des *Mémoires* de Bennigsen. Ce tome traite des campagnes de 1812 et de 1813. Il ne contient pas seulement les Souvenirs du général. Dans l'introduction, M. C. a rectifié certains détails et comblé diverses lacunes de la biographie que contient le premier volume et il y publie quatre lettres importantes de la reine Louise, de l'impératrice mère et de la tsarine à Bennigsen, une lettre de Langeron et une lettre de Jomini. Dans les Annexes qui comprennent près de la moitié du volume, il donne une foule de pièces de grand intérêt, entre autres, une lettre de Tchitchagov sur la campagne de 1812, une lettre du général Tolstoï sur les opérations de l'armée de Pologne en 1813, deux lettres de Bennigsen relatives à la campagne contre la Perse (siège de Derbent) et au projet d'expédition aux Indes que Paul I songea à exécuter, la lettre complète de Bennigsen sur le meurtre de Paul I et sa correspondance avec différents personnages, le tsar Alexandre I, Araktcheiev, Volkonsky, Bernadotte (les lettres de ce dernier présentent un intérêt particulier; elles sont, comme presque toutes, publiées pour la première fois dans l'original, communiqué à M. C. par M. Maïkov). M. C. a donc encore, avee beaucoup de soin et de minutie, groupé autour des Mémoires de son héros les lettres et les fragments qu'il a pu recueillir. Dans le texte, au bas des pages, de même que dans les deux volumes précédents, il a mis un grand nombre de notes utiles, tirées des documents imprimés ou manuscrits sur 1812 et 1813. Ce tome troisième, enfin, est terminé par un index alphabétique et par une suite de notices biographiques, très fournies, très précieuses, sur les généraux russes.

Dans son travail sur les derniers jours de l'Empereur, — travail intéressant, malgré quelques longueurs — M. Frémeaux a su réunir des détails tirés d'ouvrages fort peu connus, par exemple, de la rarissime brochure de Bouges, le serviteur du général Bertrand, de l'*Art de la cuisine* de Carême où Chandelier, le dernier cuisinier de Napo-

---

1. P. 11, écrire grand-maréchal (comme p. 66) et non *maréchal*. — P. 17 Sulkowski fut tué, non à la bataille des Pyramides, mais dans la révolte du Caire. — P. 86, le vieux colonel que l'empereur voit à Agen est le colonel Campagnol. — P. 100 (193 et 222), lire Faudoas et non *Fodoas*, p. 102, Cacabelos et non *Carcavellos*, p. 104, Bourgoing et non *Bourgoin*, p. 175, Hilliers et non *Illiers*, p. 210 Neipperg et non *Neuperg*, p. 342, Letort et non *Le Fort*. — P. 233, sur l'affaire de Czerniszew une note était nécessaire pour rectifier les erreurs de Chlapowski, car le Russe n'avait « démoralisé » qu'un employé, et non deux. il ne s'est pas enfui et on n'a pas cherché à l'arrêter.

léon, a renseigné son célèbre confrère sur le régime de Napoléon pendant l'exil, de certains récits de voyages dont les auteurs ont relâché à Sainte-Hélène, de publications relatives au climat, à la flore et à la faune de l'île, et particulièrement d'une brochure et d'un livre, la brochure du docteur Arnott et le livre du docteur Henry. C'est surtout du livre de l'aide-major Henry que M. F. s'est servi : Henry raconte la visite des officiers de son régiment à Longwood, il donne sur l'autopsie de l'Empereur certains détails qu'on ne trouve pas ailleurs, il dépeint la vie morne de Sainte-Hélène et l'impression que produisaient ses aspects sur les gardiens de Napoléon, il plaide la cause d'Hudson Lowe. La brochure d'Arnott relate jour par jour l'état de Napoléon dans les cinq dernières semaines de sa vie, traitement, alimentation, douleurs d'entrailles, fièvre, vomissements, excrétions. On trouvera donc dans l'étude de M. Frémeaux beaucoup de choses ignorées et inédites. Les chapitres sur « l'arrivée à Sainte-Hélène » et sur « la maladie de l'empereur » sont les plus intéressants; l'auteur démontre que Napoléon ne voulait plus vivre et qu'aucun de ses médecins n'a soupçonné le cancer; « le cancer, aidé par la désespérance, devait, en un temps précis, accomplir son œuvre ».

D'après son itinéraire qu'il tenait au courant jour par jour et qui note ses trois cent-huit étapes, M. le colonel Lussan, un des officiers qui ont servi le plus activement et le plus utilement au Mexique, retrace à grands traits ses impressions pendant la campagne de 1863 à 1867. Quelques détails sur la guerre, sur les expéditions de Monterey, de Durango et de Zilacuaro, sur l'héroïsme du sergent Clochette, sur les marches des convois, et surtout des anecdotes, des traits de mœurs, des descriptions comme celle de la vallée de Mexico ou celle des courses de taureaux, des récits d'excursions où l'auteur a fait de curieuses observations comme l'excursion sur les lacs mexicains : voilà ce qu'on trouve dans ce carnet de route. Il est écrit sans nulle prétention et il se lit avec intérêt.

L'ouvrage du général von Caemmerer nous montre la stratégie comme une science qui varie d'un siècle à l'autre. L'auteur résume successivement les doctrines de l'époque napoléonienne, celle de Jomini, celle de l'archiduc Charles, celle de Clausewitz dont il analyse avec beaucoup de pénétration le livre sur la guerre — et il a bien soin de rappeler que Moltke connaissait à fond son Clausewitz et le citait souvent comme le maître de la théorie — celle des hommes du métier qui, de 1840 à aujourd'hui, ont écrit sur la stratégie. Il est d'ailleurs pratique et il écrit pour le grand public autant que pour les officiers. Il ne parle pas seulement de la stratégie, de cette science qui traite de la direction générale des armées, du but qu'il faut atteindre à la guerre et de l'attitude offensive ou défensive qu'on doit y prendre; il s'occupe aussi de la grande tactique : disposition des grandes unités, forme et étendue à donner aux groupements, mouve-

ments relatifs des colonnes, intervalles et distances à maintenir entre elles, etc. La majeure partie de l'ouvrage, et la plus utile, compare les méthodes de Napoléon et de Moltke en ce qui concerne l'amplitude des fronts de marche et des grands mouvements d'armée. Les dernières pages ne sont pas moins importantes : von Caemmerer y expose comment le général von Schlichting a constitué en corps de doctrine les principes que Moltke avait suivis dans ses campagnes. L'ouvrage méritait donc d'être traduit et pour les professionnels et pour ceux qui voudraient mieux connaître ce domaine de la guerre qui, selon le mot de l'auteur, est bien le plus dramatique des relations entre peuples.

A. Chuquet.

Louis Aubert, **Américains et Japonais**. Paris, Colin, 1908. In-8°, 430 p. 1 carte, 4 fr.

M. Aubert nous donne une étude très complète du conflit entre Américains et Japonais. Il insiste avec un soin particulier sur l'émigration japonaise qu'il suit aux Hawaï, en Californie, au Canada et dans le reste du continent. Jusqu'à présent le danger n'est pas pressant, mais les Américains sont inquiets parce que la Californie ne présente pas un noyau de société résistant et capable d'une puissante assimilation (p. 141) et parce que la présence des Japonais dans cette région menace les trois idées essentielles à leur civilisation : le *standard of living*, l'assimilation des races, l'égalité démocratique (p. 230). Ils estiment donc indispensable d'arrêter le flot jaune. L'affaire des écoles n'a été que le moyen employé par les habitants de San Francisco pour forcer les gens de l'est à s'occuper de la question. De là, la crise actuelle. M. A. ne pense pas un choc imminent : dès le début, il était évident que les États-Unis n'attaqueraient pas (p. 292), et le Japon a cédé, au moins en apparence, sur l'émigration. Il a été amené à cette concession non par la détresse du trésor (p. 363) ou la crainte de son adversaire, mais par les nécessités de la lutte économique et politique en Corée et en Chine. Cette tâche prendra au moins quatre ou cinq ans, et l'auteur paraît supposer qu'alors la crise renaîtra avec une acuité plus grande, si même d'ici là les circonstances ne repoussent pas le gouvernement du Mikado dans la voie où il s'arrête pour l'instant.

M. Aubert s'est documenté avec grand zèle; il complète les renseignements qu'il a pris lui-même, sur place, au moyen des publications parues des deux côtés du Pacifique. Son livre se recommande par de nombreuses qualités; peut-être pourtant s'est-il un peu pressé de le livrer au lecteur, et cette hâte expliquerait de petites négligences de composition qui rendent, par moment, difficile de discerner ses conclusions. Il a fait surtout un ouvrage de circonstance, mais il a réussi à nous donner un exposé très intéressant et très complet d'une question qui passionne le monde.

A. Biovès.

Edouard Schuré, **Femmes inspiratrices et Poètes annonciateurs,** Paris, Perrin, 1908, in-16, 366 p., 3 fr. 50.

« Au type de la femme inspiratrice qui prélude à une nouvelle évolution de l'amour correspond, nous dit M. Schuré (p. vii), celui du poète annonciateur qui présage un nouveau concept de la vie et de la destinée humaine». Cela méritait, semble-t-il, quelques éclaircissements. Assurément dans les pages consacrées à Mathilde Wesendonk, M. S. nous peint l'influence de cette séduisante femme sur le génie de Wagner, mais le portrait de Cosima Liszt n'est même pas un simple pastel (p. 67) : on y voit la part qui lui revient dans les succès de son mari, mais nullement sa collaboration dans l'enfantement des chefs d'œuvre. L'auteur ne ressent aucune sympathie pour cette personne « dépourvue de toute bonté gênante » (p. 69), et sans doute dans le dessein de l'épargner, il évoque dans le chapitre placé sous son nom l'interprétation à Bayreuth en 1901, la création du théâtre de Munich, et enfin « la silhouette et le programme d'un théâtre de l'élite » à instituer en France pour élargir « le style national jusqu'à un idéal humain supérieur », et où « un public européen viendrait célébrer périodiquement les grandes Dyonisiaques de l'âme et les Eleusynies de la pensée dans le Temple de l'Art libérateur et fraternel » (p. 104-113). Mme Wagner est bien oubliée dans tout cela ; elle n'est pas, elle, traitée de « harpe éolienne », honneur fait à Mme Wesendonk (p. 10) et prodigué (p. 189, 203) à Margharita Albana Mignaty. M. S. parle avec infiniment d'attendrissement et de reconnaissance de cette Grecque qui écrivit tour à tour en français, en italien, en anglais. Véritable incarnation de « la Femme-Muse, de l'Inspiratrice passionnée, Éveilleuse et Amante des âmes en mal d'évolution ou en douleur d'enfantement », elle eut « une faculté d'enthousiasme illimité et d'immersion dans les autres » (p. 183). Incomprise de son mari, peintre médiocre, elle se consacra d'abord à Pasquale Villari, le célèbre historien de Savonarole, puis à M. Schuré lui-même. Elle fut pour lui « la révélation de la femme, de la vie et de son au-delà » (p. 194). Ils conclurent « un pacte d'alliance pour leur idéal et d'amour dans l'action » et entre eux « la fusion animique et intellectuelle » (p. 201) fut intense. Ensemble ils poursuivirent « à travers les grands Voyants du passé, un rêve d'avenir pour l'humanité » (p. 226) et il en sortit *les grands Initiés*, livre qui fit la réputation de M. S.

Il glisse plus rapidement sur les poètes « qui marquent les périodes de transition. Errants et souffrants, annonciateurs et précurseurs, chercheurs et devins, leur esthétique est vague et leur philosophie flottante, mais chez eux que de pensées significatives, que de subtils pressentiments ! » et il veut tirer de leurs vers « l'horoscope de la poésie au xxe siècle » (p. 298). Il étudie successivement une athée, Mme Ackermann, un chrétien, Louis Le Cardonnel, un théosophe, Alexandre

Saint-Yves; il en fait des citations délicieuses; il analyse avec finesse leurs croyances, leurs sentiments, mais il n'accomplit pas sa promesse et ne nous montre pas ce que sera la poésie de demain.

Il y a encore çà et là quelques petits chapitres où il n'est question ni de femmes inspiratrices ni de poètes annonciateurs. On a, en somme, l'impression que l'ouvrage manque d'unité et que M. Schuré réunit sous un titre *sibyllin* des articles écrits à des époques différentes et sans lien entre eux. Cependant son livre n'est dépourvu ni de charme ni d'intérêt, et on y retrouve à chaque ligne la foi d'apôtre qui a déjà gagné la sympathie des lecteurs pour cette âme qui, selon l'expression de Banville,

> Poursuit dans le désert du sauvage idéal
> Quelque monstre effrayant dont elle est amoureuse.

A. Biovès.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 26 juin 1908*. — M. Franz Cumont, correspondant de l'Académie, écrit qu'il a l'intention d'affecter la somme de 8,000 fr., qui lui a été attibuée par l'Académie sur le prix Lefèvre-Deumier, à l'achèvement du *Catalogus codicum manuscriptorum astrologicorum græcorum*.

M. Héron de Villefosse communique des fragments d'un texte épigraphique trouvé à Narbonne et qui lui a été envoyé par M. Rouzaud. Ce sont des fragments provenant d'une grande inscription latine, gravée sur marbre. Ils ne contiennent qu'un seul nom propre, celui de Fadius Syntrophus; on sait, par les monuments, que la famille Fadius occupait à Narbonne une situation considérable La célèbre inscription de Sextus Fadius Musa compte parmi les plus connues de la Gaule : elle mentionne une donation à un collège d'artisans de Narbonne dont Musa était le patron (C. I. L., XII, 4393). Il semble que les nouveaux fragments appartiennent à une inscription du même genre et que la donation avait été faite aussi par un membre de la famille Fadia, peut-être aux Augustales de Narbonne dont le nom apparaît à la première ligne.

M. Philippe Berger communique une inscription punique trouvée à Bir bou Rekba, l'ancienne Siagu, en Tunisie, par le capitaine Cassaigne. C'est la dédicace de deux sanctuaires à Baal et à Tanit. Elle est datée par les suffètes éponymes et contient les noms des architectes et autres personnages qui ont pris part à la construction. Mais la partie la plus nouvelle de ce document est l'indication de la consécration, c'est-à-dire de l'entrée de ces divinités dans le temple. Cet introït, qui est également daté, est suivi de la mention de l'offrande de vases à libations, de bassins et de sacrifices qui ont été offerts aux prêtres.

M. Longnon annonce, au nom de la commission du prix Lagrange, que ce prix est décerné à la Société des anciens textes français.

M. A. Moret communique un document égyptien dont le Musée Guimet vient de faire l'acquisition. C'est un grand scarabée gravé sous le roi Nechao II (610-595 a. C.), à l'occasion du périple de l'Afrique dont parle Hérodote. Il résulte du texte : 1° que Nechao II envoya un messager pour faire le tour de la terre inconnue, et que ce messager revint par eau en Egypte après avoir accompli sa mission; 2° que Nechao II reçut le messager à Bubastis, d'où provient le scarabée, et fit mettre par écrit le récit de son envoyé. C'est la première pièce officielle connue qui confirme que les Egyptiens avaient réalisé la circumnavigation de l'Afrique. Un autre scarabée de Nechao II, acquis par les Musées royaux de Bruxelles et étudié par M. Capart, permet de fixer la fin du périple à l'an 12 de Nechao II (à peu près 599 a. C.).

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 28 — 16 Juillet. — 1908

Hans JACOBSTHAL, **Der Gebrauch der Tempora und Modi** in den kretischen Dialektinschriften; Strasbourg, Trübner, 1907; IV-148 p. (Suppl. au t. XXI des *Indogermanische Forschungen* publiées par K. Brugmann et W. Streitberg).

Les inscriptions de la Crète sont une source inépuisable de travaux; leur langue a été déjà l'objet de plusieurs dissertations intéressantes, parmi lesquelles celle de M. Jacobsthal, sur la syntaxe des temps et des modes, vient prendre une place tout à fait remarquable. M. J. n'est pas de ceux qui acceptent aveuglément les théories, quelque spécieuses qu'elles soient; il s'appuie sur des faits et non sur des idées; il analyse, contrôle, discute, et dégage sans parti pris ce que lui suggèrent les formes grammaticales, étudiées dans les fonctions que révèlent les textes qui les entourent. Il est facile de citer des exemples de ces excellentes discussions, que l'on rencontrera également dans la première (temps) et dans la seconde partie de son travail (modes). On ne peut, par exemple, apporter de meilleurs arguments pour prouver que dans les lois de Gortyne XI, 20 ἔγραπσε n'est pas l'aoriste passif ἐγράφθη, mais l'actif ἔγραψε, bien qu'à la fin de cette discussion (p. 20) M. J. semble embarrassé pour l'expliquer grammaticalement. Très finement analysé est également (p. 38 svv.) l'emploi du présent δικάζειν et de l'aoriste δικάσαι, d'où il résulte que dans le même texte VII, 45 il vaut mieux restituer δικ[ακσά]τω que δικ[αδδέ]τω des récents éditeurs. Très exacte encore l'interprétation (p. 86), contre Comparetti et Blass, du commencement de l'inscription de Gortyne 4982 (Collitz-Bechtel).

Bien d'autres observations sont aussi justes qu'intéressantes, sur la valeur temporelle de ἤ κα (p. 111 svv.), sur les formes impératives des verbes qui signifient « payer » (p. 53 svv.), et d'ailleurs çà et là dans tout le volume. Mais ce que je loue spécialement dans l'ouvrage de M. J., c'est qu'il a su étudier la fonction aoristique d'une manière tout à fait objective; et les résultats de cette méthode, la seule du reste qui soit bonne et fructueuse lorsqu'il s'agit d'étudier l'usage, sont visibles en beaucoup de passages. Il reconnaît que les modes de l'aoriste expriment souvent le temps, et non pas seulement l'instantanéité ou la ponctualité de l'action (par exemple p. 62); il avoue que fréquemment l'on a le droit de donner la signification temporelle à un mode aoristique (par exemple pp. 25, 34, 60); et s'il remarque avec les linguistes (p. 33, cf. 59) que l'expression de l'antériorité par les modes de l'aoriste n'est qu'une apparence, résultant de ce que l'instantanéité de l'action aoristique exclut l'idée de simultanéité, il ajoute (p. 59) qu'il est le plus souvent impossible de contrôler si l'espèce de l'action est antérieure ou non au degré. M. Jacobsthal, dans ces discussions sur l'expression du temps par les modes, a en somme concilié ce qui ressort des faits mêmes de la langue avec les théories spéculatives de la linguistique, justes en elles-mêmes, mais que quelques grammairiens ont transportées d'une manière trop rigide et trop intransigeante dans le domaine de la grammaire pure [1].

My.

H. Gelzer, **Ausgewählte kleine Schriften**. Leipzig, Teubner, 1907; vi-429 p. (portrait).

Heinrich Gelzer, le savant historien d'Iéna [2], avait formé le dessein de réunir en volumes ses nombreuses dissertations, publiées dans diverses revues de Suisse et d'Allemagne. La mort ne lui permit pas de mettre ce projet à exécution; mais son fils l'a accompli en partie, en réimprimant, en un seul volume, quelques-uns des essais de son père qui, n'ayant pas un caractère exclusivement scientifique, s'adressent par conséquent à une plus grande catégorie de lecteurs. Si l'on met à part un discours universitaire à la mémoire du grand-duc de Saxe Charles Alexandre (n° X), le livre peut se diviser en deux séries.

1. Un exemple montrera comment M. Jacobsthal, qui d'ordinaire voit très clair, a pu parfois se laisser égarer. On lit : (Collitz, 5166) τῶν πρεσβευτᾶν... διακούσαμεν παρακαλούντων, et M. J. fait la remarque suivante (p. 61) : « παρακαλούντων compris temporellement serait ici impossible; il faudrait nécessairement l'aoriste. » Absolument, soit; mais, on ne peut isoler les mots dans le discours, et au contraire le participe présent marque ici, de la façon la plus nette, le temps, c'est-à-dire la simultanéité de l'action avec celle qui est exprimée par διακούσαμεν; c'est un participe imparfait, et le participe aoriste ne serait pas ici à sa place.

2. Mort le 11 juillet 1906.

La première, comprenant quatre morceaux, montre combien Gelzer s'intéressait à l'histoire religieuse; *das Verhältnis von Staat und Kirche in Byzanz* est un long article de l'*Hist. Zeitschrift*, qui lui a fourni l'occasion d'apprécier finement le rôle de certains personnages, comme Théodore Studite et Photius, à l'égard des empereurs; et l'étude sur Léontios de Néapolis (Chypre), l'auteur des vies de saint Jean l'Aumônier et du moine Syméon, quoique datant de vingt ans, n'a aucunement perdu de son intérêt. Deux articles plus brefs ont pour titre *die Konzilien als Reichsparlamente* et *pro Monachis*; l'un s'occupe de l'organisation extérieure des conciles, et l'autre est une sorte de plaidoyer contre l'intolérance manifestée dans la première moitié du siècle dernier à l'égard des couvents, particulièrement en Suisse. Des cinq morceaux qui suivent, le dernier (n° IX) donne, grâce à une correspondance communiquée à l'auteur, de curieux détails sur l'évêque von Hefele, dont on connait l'attitude énergique dans la question de l'infaillibilité papale. Les autres sont des souvenirs personnels, extrêmement intéressants, sur un séjour que fit Gelzer au couvent des Méchitaristes, à Venise, sur sa visite au couvent de Saint-Maurice, dans le Valais (article inédit; G. étudie la légende de la légion thébaine et décrit les principales pièces du trésor) et sur ses relations d'une part avec E. Curtius, en compagnie duquel il fit un voyage en Orient, d'autre part, avec J. Burckhardt; ce dernier morceau, écrit avec émotion, d'une plume alerte et précise, fait admirablement connaître les idées et le caractère du célèbre historien bâlois.

My.

Homeri carmina recensuit et selecta lectionis varietate instruxit A. Ludwich. Pars prior, *Ilias*. vol. alterum. Leipzig, Teubner, 1907; xii-652 p. grand in-8°.

Avec le tome II de l'*Iliade* se termine la belle publication des épopées homériques commencée en 1889 par M. Ludwich. Ceux qui sont au courant des nombreux travaux de l'auteur consacrés à la critique d'Homère n'ignorent pas le but qu'il s'est proposé en publiant ces éditions; il a voulu, à l'aide des manuscrits, des diorthoses anciennes, des citations qui abondent dans les auteurs grecs, donner d'Homère une édition essentiellement objective, où la part de l'arbitraire et de l'imagination fût réduite au minimum et qui représentât, autant que possible, le texte que devaient avoir entre les mains les écrivains et les critiques de l'antiquité, le texte qui a servi de base aux travaux des commentateurs alexandrins et qu'on peut appeler la vulgate antique. Ceux qui ignoreraient les longues études préparatoires de M. L., ou qui ne les connaîtraient qu'en partie, pourront se faire une idée de ce qu'a dû être l'étendue de ses recherches et de ce qu'elles ont coûté de labeur, en examinant ce que contient l'appareil critique. On y trouve les variantes des manuscrits, non de tous, ce qu'on ne saurait deman-

der à un éditeur d'Homère et ce qui, d'ailleurs, serait d'une utilité très contestable, mais des principaux et des plus anciens, au nombre de plus de quatre-vingts; les variantes des papyrus, qui complètent et éclairent si heureusement l'histoire de la tradition homérique; les lectures des anciens critiques; les témoignages fournis par les citations; enfin, parmi les émendations et conjectures des modernes, celles qui ont quelque importance pour l'histoire du texte. Ce deuxième volume se termine par un index des noms propres, avec les références [1]. M. L. nous a donc donné, en même temps qu'un texte généralement sûr, un incomparable instrument de travail, dont la place est dans les bibliothèques de tous les hellénistes; il fournit des secours, choisis avec discernement, qui rendent possible l'examen critique de certaines questions de forme, sans qu'on soit obligé de disperser son travail. Une de ces questions, l'une de celles sur lesquelles les éditeurs s'accordent le moins, est celle de l'augment; il y a un abîme, par exemple, entre M. L. et M. van Leeuwen. J'ai eu l'occasion, en parlant du tome premier de l'*Iliade* (*Revue* du 27 juillet 1903), de dire quelques mots sur un cas particulier de cette question très complexe; je demande la permission au lecteur de lui soumettre ici, très brièvement, le résultat de mes recherches sur le point dont il s'agit. Doit-on, dans une forme à augment quadrisyllabique en fin de vers, venant après un mot terminé par ε, supprimer l'augment ou élider l'ε final du mot précédent? Écrira-t-on, par exemple, Γ 383 τὴν δ'ἐκίχανε avec tous les manuscrits, ou τὴν δὲ κίχανε? M. L. supprime l'augment dans tous les cas, sauf, évidemment par erreur, H 307 τοὶ δ'ἐχάρησαν, cf. E 514 τοὶ δὲ χάρησαν. Or les mots qui ont un ε final susceptible d'être élidé, dans la position qui nous occupe, sont de plusieurs sortes; ce sont : 1° des particules, τε (4 fois dans l'*Iliade*), γε (6), δέ (20), οὐδέ (17), οὔτε (1); 2° le pronom με (1); 3° la particule δε marquant mouvement vers (7); 4° les adverbes πρόσθε (1), ἐφύπερθε (1), μετόπισθε (1); 5° enfin des duels, ὄσσε (14), παῖδε (1), φῶτε (1), ἄκοντε (4), participes (3). Voici maintenant ce qui ressort de l'appareil critique de M. L. Dans la plupart des cas avec ὄσσε, les meilleurs manuscrits (en tête le célèbre Marcianus 454, A) s'accordent pour laisser l'augment de côté; tous le négligent après les autres duels, sauf A dans un passage, E 768; de même après les adverbes, sauf I 213 le Townleianus; après le δε de mouvement l'augment manque dans les meilleurs manuscrits, excepté Π 693; et, à part deux, on lit Π 845 μ' ἐδάμασσαν. Parmi les particules, τε est le plus souvent élidé, sauf M 35 devant le plus-que-parfait δεδήει; γε est élidé dans les manuscrits supérieurs; ἠδέ l'est toujours, soit dans les meilleurs, soit dans tous; A 108 tous portent οὐδ' ἐτέλεσσας, en un passage où Aristarque lisait οὔτ' ou οὔτε. Pour δέ les manuscrits varient davantage; A donne sept fois δέ, mais les autres bons manuscrits

1. Erratum : lire T 101 θέαιναι, O 357 κατέβαλλε.

élident généralement et nous avons δ' sans variante en sept passages, dans l'un desquels P 607 δ' ἑδόησαν est la lecture d'Aristarque. Enfin, pour οὐδέ, sept fois l'élision a lieu dans les meilleurs manuscrits; sur les dix autres cas où la tradition est indécise, on remarquera que six fois, dans A, la finale est οὐδὲ δύναντο (δυνάσθη). Des résultats identiques peuvent être constatés pour trois importants manuscrits de l'*Odyssée* (Molhuysèn, *de tribus Homeri Odysseæ codicibus antiquissimis*, Leyde, 1896), et l'édition de M. L., pour laquelle je n'ai pas fait ce relevé, les confirmerait très vraisemblablement. Comme, d'autre part, les formes quadrisyllabiques à augment ne sont pas rares dans Homère en fin de vers, après un monosyllabe long ou une finale longue, types ὡς ἐκέλευεν, Ποσειδάων ἐδάμασσε (82 dans l'*Iliade* et 59 dans l'*Odyssée*, sauf erreur), on peut tirer de ce qui précède une double conclusion; d'abord qu'il est inexact d'adopter un principe unique et de supprimer invariablement l'augment, dans le cas dont nous parlons; ensuite que la meilleure tradition semble recommander le principe suivant : les duels, les adverbes et le δε de mouvement n'élident pas leur finale, et l'augment subsiste après les particules [1].

My.

A. Vezin, **Eumenes von Kardia.** Ein Beitrag zur Geschichte der Diadochenzeit. Münster, Aschendorff, 1907; IV-164 p.

Si je ne crois pas devoir m'arrêter longtemps sur ce livre de M. Vezin, ce n'est pas que je le tienne en médiocre estime, et que je veuille le ranger dans cette catégorie d'ouvrages qu'une critique bienveillante se borne à signaler en quelques mots, pour ne pas en dire trop de mal. C'est tout le contraire, car son travail ne mérite que des éloges. Je laisse de côté quelques menus faits dont l'interprétation est nécessairement subjective, étant donnés le manque de concordance des sources ou leur insuffisance, et je résume mon appréciation. L'ouvrage est d'une lecture attachante, non seulement par le sujet lui-même, mais aussi par la manière dont il est traité; on sent, jusqu'aux dernières pages, que l'auteur a éprouvé le plus vif intérêt à l'écrire. Il est vrai que M. V. n'a pas beaucoup de peine à faire admirer son héros; Eumène, ce secrétaire de Philippe et d'Alexandre dont les circonstances ont fait un capitaine remarquable entre tous, ce Grec de Kardia, dévoué aux héritiers de l'empire macédonien, dont le loyalisme éclate en un contraste saisissant avec la politique avide de ses adversaires, qui a défendu, avec un courage digne d'une meilleure fortune, la cause de la famille d'Alexandre, qui n'a succombé enfin, dans la

1. Toutefois un doute peut subsister pour οὐδέ; il y aurait peut-être lieu de distinguer οὐδέ = καὶ οὐ et οὐ δέ = ἀλλ' οὐ; les meilleurs manuscrits donnent en effet le plus souvent les formes avec augment dans le premier cas, tandis que, le plus souvent aussi, l'élision n'est pas faite dans le second.

lutte suprême où il pouvait être vainqueur, que grâce à la trahison de Peukestas et des argyraspides, Eumène est une figure essentiellement sympathique, à cette époque de corruption morale et d'ambition sans scrupules. Mais M. V., tout en faisant œuvre d'historien, tout en composant un chapitre fortement documenté de l'histoire des Diadoques, a su écrire mieux qu'une froide dissertation historique. Ce que nous lisons, c'est le récit dramatique d'une existence humaine, dont toutes les péripéties revivent sous nos yeux, et la peinture saisissante d'un esprit supérieur, que le talent d'évocation de M. V. a su nous représenter avec toute l'intensité de la vie. On n'en comprend qu'avec plus de clarté le rôle d'Eumène et la justesse du jugement final de M. Vezin : la défaite et la mort d'Eumène, qui livrèrent à Antigone toute l'Asie, décidèrent de la chute du pouvoir royal.

My.

Corpus poetarum latinorum, a se aliisque denuo recognitorum et breui lectionum uarietate instructorum. Edidit I. P. Postgate. Fasc. IV, quo continentur Calpurnius Siculus Columellae liber X, Silius Italicus, Statius; Fasc. V, quo continentur Martialis, Iuuenalis, Nemesianus. Londini, sumptibus G. Bell et filiorum, MDCCCCIV-MDCCCCV. XII-X pp., t. II, pp. 197-572. Prix : 9 et 6 sh. In-4°.

Les poèmes bucoliques de Calpurnius Siculus et de Nemesianus ont été édités par M. Henri Schenkl. Il a suivi les mêmes principes que dans sa grande édition (1885). L'apparat est plus réduit. Un certain nombre de leçons nouvelles ont été introduites dans le texte, corrections inévitables, après un laps de vingt années.

M. Postgate s'est chargé du dixième livre de Columelle. Il a, en général, donné plus d'autorité aux leçons des manuscrirs dérivés du manuscrit de Pogge que ne l'avait fait le dernier éditeur, M. Lundstroem.

M. Summers a pris pour guide, dans l'établissement du texte de Silius Italicus, la dissertation de H. Blass. Nous n'avons plus que des manuscrits de la Renaissance et des renseignements fragmentaires, sinon incertains, sur un manuscrit de Cologne. M. S. a essayé de classer les principaux manuscrits du xve siècle. Les données du manuscrit de Cologne ne permettent pas d'avoir un jugement général sur ce manuscrit perdu. M. S. a traité chaque cas à part et discute dans sa préface quelques passages.

M. Wilkins publie la *Thébaïde* et l'*Achilléïde* de Stace. Il parait avoir suivi en général le *Puteanus* (B. N. 8051, du xe siècle); mais il a fait une certaine place à la vulgate ancienne qui s'est constituée vers le vie siècle et qui a dominé pendant le moyen âge.

Les *Silves* sont l'œuvre commune de MM. Davies et Postgate. La prépondérance est donnée au manuscrit de Madrid. Mais on trouvera dans l'apparat de nombreuses conjectures antérieures et des conjectures personnelles des deux éditeurs.

M. Duff adopte les principes de M. Lindsay sur le texte de Martial.

La répartition des manuscrits en trois familles, tout à fait tirée au clair par Gilbert, suivie par Friedländer, est également appliquée.

Les vues de M. Housman sur le texte de Juvénal sont déjà connues. M. H. a, en effet, publié une édition critique spéciale avec un apparat critique un peu plus développé et une longue introduction. Il essaie de réagir contre la superstition du *Pithoeanus* et de le mettre en balance avec d'autres manuscrits presque aussi anciens (voyez *Revue*, 1905, II, 314).

Ces deux fascicules terminent le *Corpus poetarum*. M. Postgate s'était demandé s'il ne devrait pas publier un fascicule complémentaire. Il semble y avoir renoncé, car rien n'a paru depuis. Il manque à ce recueil, outre tout le théâtre, les fragments et des pièces comme les *Catalecta*. M. Postgate n'a pas voulu descendre plus bas que Juvénal, parce que les œuvres postérieures ou n'ont pas de valeur ou sont purement artificielles. Il insiste sur les fautes de prosodie, le caractère puéril, les erreurs de goût d'Ausone. Claudien est d'une époque où le latin parlé a peu de points communs avec la langue traditionnelle des poètes. Ces raisons ont plus ou moins de portée. M. P. convient lui-même que tout ce qu'il admet n'est pas également bon. Il semble n'avoir pas vu comment se posait la question. C'est une question d'ordre pratique. Y a-t-il avantage à trouver dans le même recueil les œuvres qu'il a proscrites ? L'utilité du *Corpus* consiste à réunir sous le même format et sous un volume assez réduit la plupart des textes poétiques. On ne saurait trouver une autre raison à un recueil que peuvent remplacer facilement une vingtaine de petits volumes en d'excellentes éditions. Pour ma part, je crois qu'un *Corpus* ou doit être tout à fait complet ou peut être limité à l'étendue qui en permet le maniement. M. Postgate rejetait, en toute hypothèse, la première solution. Il a eu raison d'adopter la seconde. On peut relier ses deux volumes en un seul, qui rend faciles et rapides la vérification et la recherche des textes dans les œuvres les plus importantes. Le principal avantage d'un tel *Corpus* est d'être un livre commode de références. Un supplément en aurait exagéré les dimensions sans en combler toutes les lacunes.

Paul Lejay.

Der erste Clemensbrief in altkoptischer Uebersetzung. Untersucht und herausgegeben von Carl Schmidt. Mil Lichtdruck-facsimile der Handschrift, Leipzig, Hinrichs (*Texte und Untersuchungen*, XXXII, 1), 1908 : 160 pp., in-8°. Prix : 9 Mk.

Le 21 février 1907, M. Carl Schmidt annonçait à l'Académie de Berlin la découverte de la version copte de la lettre de Clément. Il en publie le texte dans la présente brochure, avec un double index. Il n'y a pas de traduction. M. S. l'a jugée inutile. Car il a relevé soigneusement dans l'apparat toutes les variantes propres à ce document

et il donne ces variantes en grec. Le théologien peut donc facilement, même sans savoir un mot de copte, comparer cette forme du texte à celles qui sont déjà connues, grecque, syriaque, latine.

La version est très ancienne. D'après le caractère du dialecte, qui est celui d'Akhmim, et d'autres données, M. S. place le papyrus dans la seconde moitié du IVe siècle. Le document provient du « Monastère blanc » de Schenoudi. Ainsi cette lettre de Clément de Rome jouissait d'une grande autorité en Égypte, puisque la version copte atteste sa diffusion dans les milieux indigènes, tandis que le codex Alexandrinus, un des deux manuscrits du texte grec, prouve qu'on la lisait dans l'Église de culture classique. Il faut noter qu'il n'y a pas trace, ni ici ni là, de la seconde lettre. M. Knopf a publié en 1899, une édition critique de la lettre et il a essayé de déterminer le rapport des sources du texte (voy. *Revue*, 1900, I, 222). Le travail de M. S. complètera celui de M. Knopf en faisant entrer en ligne un nouveau témoin. M. S. a essayé de faire connaître les résultats auxquels conduira une comparaison. Il a relevé les concordances de *K* (le copte) avec *A* et *C* (les mss. grecs d'Alexandrie et de Constantinople), *S* (la version syriaque), *L* (la version latine publiée par dom Morin). Ces listes seront utiles pour une prochaine édition. La place que doit occuper *K* n'apparait pas avec certitude cependant, à cause de la méthode employée. Il eut fallu d'abord, par les fautes communes, établir dans quelle classe se range *K*. On sait que l'étude de M. Knopf avait abouti à faire de *L* comme l'arbitre des autres témoins. Les indications de M. S. ne permettent pas de savoir quel rôle doit jouer *K*.

Le travail de M. Schmidt est une importante donnée de l'établissement du texte. A ce titre, il est le complément indispensable de l'édition Knopf. On nous annonce une autre traduction copte (papyrus de Strasbourg) du VIIe et VIIIe siècle.

P. L.

Wirklichkeit und Dichtung, Aufschlüsse in und zu I Mose, 2-4; 6, 1-14; 9, 18-27; 11 und 12, 1-6, von M. Engel, Dresden, Baensch, 1907; in-8°, x-301 pages.

Le Profezie d'Isaia, tradotte e commentate da S. Minocchi, Bologna, 1907; gr. in-8°, LIII-302 pages.

Das Hohelied, kritisch und metrisch untersucht, von V. Zapletal. Freiburg (Suisse), Gschwend, 1907; in-8°, VII-152 pages.

Biblische Liebeslieder, das sogenannte Hohelied Salomos in Versmasse der Urschrift verdeutscht und erklärt von P. Haupt. Leipzig, Hinrichs, 1907; in-8°, LVI-133 pages.

Markus, erklärt von E. Klostermann. *Handbuch zum neuen Testament*, Band II, Bogen 1-10). Tübingen, Mohr, 1907; gr. in-8°, 148 pages.

Markus, von F. Niebergall (*Handbuch zum N. Testament*, Band V, I, Bogen, 4-8, *Praktische Auslegung*). Tübingen, Mohr, 1907; gr. in-8°, 70 pages.

Die Briefe des Apostels Paulus. An die Korinther I, erklärt von H. Lietzmann (*Handbuch zum Neuen Testament*, Band III, Bogen 6-11). Tübingen, Mohr, 1907; gr. in-8°, 64 pages.

Analyse der Offenbarung Johannis, von J. WELLHAUSEN. Berlin, Weidmann, 1907; in-4°, 34 pages.

La première de ces publications est une œuvre posthume. On nous apprend que l'auteur en a longtemps caressé l'idée; et de là vient peut-être que cette idée a pris toutes les apparences d'un système, plutôt que d'une thèse solidement appuyée. Il s'agit surtout des chapitres II, III et IV de la Genèse, dont on devrait revoir l'analyse et la signification historique. La scène de la tentation ne ferait pas partie du premier récit de la création iahviste; en revanche, la description de l'Éden, avec ses quatre fleuves, en dépendrait, et le fameux jardin serait tout simplement une oasis à l'est du Hauran. M. E. y retrouve sans la moindre hésitation le *Hiddeqel* et le *Perat*, qui ne seraient point le Tigre et l'Euphrate..... Le récit du premier péché contiendrait des allégories profondes, et le serpent ne serait pas un serpent. Il semble que ce livre, malgré des recherches persévérantes et un grand souci de la vérité, représente une pensée trop personnelle, autodidacte, et qu'on n'y ait tenu assez de compte ni des résultats maintenant acquis à la critique littéraire, ni des lumières que fournit la comparaison des anciennes mythologies.

M. Minocchi, déjà connu par d'importants travaux de critique biblique, nous apporte un bon commentaire d'Isaïe. L'introduction comprend une analyse du livre et une esquisse de son histoire. Les conclusions générales sont celles qui sont maintenant admises par la plupart des critiques. La traduction de l'hébreu est fort exacte, conforme au rythme de l'original, et en même temps claire et élégante. L'auteur n'en est pas à son coup d'essai. Il s'aide, pour la critique textuelle, des meilleurs travaux antérieurs. Certaines considérations et discussions théologiques étaient nécessaires pour faire passer le reste; car le tout a paru avec l'*imprimateur* et une lettre du bard. Svampa, mort depuis. Il est douteux que la publication eût été possible quelques mois plus tard, dans ces conditions.

L'étude du P. Zapletal offre des mérites analogues, avec plus d'originalité peut-être dans la critique. La question de l'âge et de l'origine du poème est réservée. Celle du sens est assez longuement traitée dans l'introduction. Le P. Z. veut que le fond soit allégorique; mais on ne voit pas ce qui, dans le texte même, peut autoriser cette conclusion. La lettre est significative et n'invite pas à chercher au delà. D'ailleurs les différentes parties du Cantique sont expliquées comme des chants de noces. Traduction soignée, suivant le rythme poétique, après discussion critique du texte hébreu. Ces notes critiques sont fort judicieuses et intéressantes par les rapprochements avec les chants d'amour des Orientaux, notamment des anciens Égyptiens. De légères gloses et d'autres altérations sont admises, mais sans excès, et pour de bonnes raisons.

M. P. Haupt y va plus hardiment, d'abord en ce qui regarde les

gloses, qu'il découvre très nombreuses, puis pour l'ordre des morceaux, qu'il transpose sans hésitation, pour obtenir une meilleure suite. Vu le caractère du poème, ce procédé ne pouvait donner que des résultats fort incertains. Mais le travail de M. H. est à consulter pour la richesse de l'annotation, qui défie probablement toute comparaison. On conçoit aisément que des théologiens, même très érudits, ne soient pas de parfaits commentateurs de chants d'amour. M. H. a étudié le genre un peu partout, et il a su tirer un excellent parti de ses recherches.

Les questions d'origine et de caractère étant réservées pour l'introduction aux Évangiles, M. Klostermann donne maintenant une traduction de Marc, avec commentaire critique et historique. Le commentaire est érudit et substantiel, très satisfaisant comme interprétation de la lettre. Peut-être laisse-t-il un peu à désirer comme analyse de la rédaction, qui semble être considérée comme étant d'un seul jet, et homogène d'un bout à l'autre de l'Évangile. Pour cette raison peut-être, M. K. se montre un peu hésitant dans la critique des faits, ou bien un peu affirmatif en des cas où il semble presque vouloir prévenir un doute du lecteur. Ainsi, à propos du jugement du Christ par le sanhédrin, il observe qu'on ne peut savoir bien exactement ce qui s'y est passé, mais il a soin d'ajouter qu'on ne peut y voir une fiction de l'évangéliste, parce que le sort de Jésus a dû être vivement discuté entre ses partisans et ses adversaires. Mais est-il bien sûr que Jésus ait eu des adhérents dans le sanhédrin ? Ce qu'il faut voir ici est le double emploi d'un jugement par l'autorité juive avec le jugement par l'autorité romaine, lequel ne tient pas compte du premier et n'en a pas du tout la confirmation. Or le second n'est pas douteux historiquement ; c'est donc le premier qui le devient, et d'autant plus qu'il semble, en chacune de ces parties, calqué sur le second. Or, comme l'évangéliste a certainement le parti-pris de décharger Pilate et de charger les Juifs, l'invention du jugement par Caïphe est tout ce qu'il y a de plus facile à expliquer. De même M. K. déclare que le trait des femmes galiléennes qui assistent au supplice de Jésus n'a pu être supposé, ce qui ne l'empêche pas de se montrer fort perplexe devant la découverte du tombeau vide le surlendemain de la passion. Or il est clair que la mention des femmes arrive, quand le récit de la passion est terminé, uniquement pour préparer leur rôle dans la découverte du sépulcre vide. Sans doute la tradition avait pu retenir les noms de ces femmes qui s'étaient attachées au Christ ; mais tout ce que Marc dit d'elles à propos de la passion, de la sépulture et de la résurrection, paraît également suspect.

On sait que le manuel dont fait partie ce commentaire du second Évangile comprend une explication religieuse et morale des écrits du Nouveau Testament. A en juger par celle que M. Niebergall nous donne de Marc, cette explication est conçue, comme le commentaire

critique, dans l'esprit du protestantisme libéral. Si l'on ne savait la part considérable, il est permis de dire partiellement indispensable, que tient la tradition dans l'éducation morale et religieuse des hommes, on pourrait trouver que le chrétien libéral se donne maintenant bien de la peine pour tirer de récits qu'il n'admet plus comme lettre d'histoire une leçon pratique encore acceptable. Et l'on peut penser aussi que l'interprétation homilétique de M. N. ne convient qu'à des croyants plus ou moins émancipés, d'origine protestante.

Avec M. Lietzmann, nous revenons à l'exégèse historique. Commentaire, très nourri et documenté, de la première Épître aux Corinthiens. L'explication du récit de la cène est un peu sommaire, et discutable en certaines parties. M. L. veut rendre compte de l'assertion : « J'ai appris du Seigneur » (I Cor. xi, 23), en disant que Paul rattache à la seule vision de Damas tout ce qu'il a connu du Christ, soit avant, soit après sa conversion. Une telle synthèse, disons une telle confusion, n'est peut-être pas aussi facile à concevoir psychologiquement qu'on le suppose. Paul a eu d'autres visions que celles de Damas, et, dans le cas présent, il parle d'une instruction spéciale, qu'il ne doit pas à la tradition des premiers apôtres. Sans doute M. L. admet l'historicité du récit de Paul, contre laquelle le texte même fournit un argument, corroboré par l'analyse des Synoptiques, où les données qui leur sont communes avec Paul se superposent à un récit qui ignore le rapport symbolique de la dernière cène avec la passion. A propos de la résurrection (I Cor. xv, 3), le commentateur observe que l'Apôtre dit : « Je vous ai transmis ce que j'ai appris », sans ajouter : « du Seigneur », parce qu'il rapporte des choses connues de la première communauté, ce qui va contre l'interprétation suggérée plus haut pour la formule d'introduction à la cène.

Toutes les publications de M. Wellhausen méritent l'attention des exégètes. Ses notes sur l'Apocalypse sont d'un grand intérêt. Il admet que l'auteur de ce livre a utilisé plusieurs documents d'origine juive ou chrétienne, en les glosant et les retouchant plus ou moins profondément. L'éditeur se distinguerait de l'auteur, et, dans Ap. i, 3, en disant que celui-ci « a rendu témoignage à *la parole* de Dieu, et à Jésus-Christ, en tout ce qu'il a vu », il l'identifierait à l'auteur du quatrième Évangile, qui rend témoignage au Verbe de Dieu, et qu'on présente comme le témoin qui a vu. Conclusion spécieuse, que beaucoup trouveront hardie, qui ne semble pas devoir être acceptée de sitôt, mais qui n'est peut-être pas aussi téméraire qu'elle paraît, et qui éclairerait en partie l'origine de la tradition concernant ces deux écrits. Il est vrai que l'identité d'auteur n'en serait pas plus certaine ni même plus probable. Seulement on prendrait sur le fait l'éditeur ou les éditeurs qui ont voulu autoriser le quatrième Évangile en le plaçant sous le patronage d'un nom apostolique. M. W. ne s'explique pas autrement sur ce point, qu'il se réserve peut-être de traiter ultérieurement.

Il garde la même réserve sur la provenance des lettres aux sept Églises, qui se lisent au commencement de l'Apocalypse. L'auteur de ce livre aurait trouvé les sept lettres toutes faites, et les aurait glosées pour les mettre en tête de sa compilation. Les arguments allégués pour la distinction des morceaux interpolés ne semblent pas concluants, bien que l'hypothèse concorde avec le procédé de composition qui est employé dans le reste du livre. Mais on conçoit que le rédacteur ait composé lui-même ces lettres, par manière de préambule à sa compilation apocalyptique.

Pas plus que les notes du même auteur sur les Évangiles synoptiques, les remarques sur l'Apocalypse ne sont un commentaire complet du livre qu'elles interprètent, mais elles n'en constituent pas moins une contribution de premier ordre à l'analyse de la composition et à son explication historique.

Alfred Loisy.

Geschichte des Seidengewerbes in Koeln, rom 13. bis zum 18. Jahrhundert. von Hans Koch. Leipzig, Duncker u. Humblot, 1907, XV, 124 p. in-8°.

Cette monographie forme le 128° cahier de la collection des *Staats = und Socialwissenschaftliche Forschungen*, dirigée par M. M. Gustave Schmoller et Max Sering. C'est une monographie intéressante sur l'industrie de la soie dans la ville de Cologne, depuis les origines (vers la fin du xiie siècle) jusqu'à la disparition presque complète de cette industrie qui alla chercher ailleurs des conditions d'existence plus propices, au xviiie siècle, élisant domicile à Krefeld, Müllheim, etc. Le travail de M. Koch est fait, tant avec l'aide des documents déjà publiés[1] qu'avec les documents inédits conservés aux Archives de Cologne Nous y apprenons que l'industrie fut d'abord purement domestique, qu'elle fut exercée par les brodeuses des béguinages[2], que la soie en cocons fut introduite dans la seconde moitié du xive siècle ; que cette branche de l'industrie textile se développa sous l'influence italienne, peut-être sous celle de Paris et qu'elle atteignit son apogée au xve siècle[3]. Mais malgré les efforts du Magistrat, malgré certains développements techniques, la décadence se produit dès le milieu du xvie siècle, par suite d'une trop forte concurrence étrangère, et les caprices de la mode achèvent de ruiner les derniers fabricants de rubans de la grande cité rhénane[4].

L'étude de M. K. n'est pas complète; il le reconnaît lui-même; mais

---

1. La bibliographie du sujet se trouve p. xii-xv.
2. La corporation des *Wappensticker* fut créée en 1397.
3. Le premier statut des *Seidenweberinnen* date de 1437.
4. Ce fut la suppression de la *queue* qui hâta la débacle professionnelle ; on fabriquait encore à Cologne des *Zopfbaender*; naturellement, le changement de coiffure fut leur arrêt de mort.

c'est une utile contribution à l'histoire de l'industrie en Allemagne et partant, à l'histoire de la civilisation au moyen âge. Quelques textes inédits sont donnés en appendice.

R.

Paul Courteault, **Blaise de Monluc historien.** Paris, Alph. Picard, 1908, in-8°, 685 p. 4 cartes, 12 p.

M. Courteault nourrissait d'abord le désir d'écrire une biographie de Monluc, mais il s'est demandé quelle confiance méritaient les *Commentaires* et cela l'a conduit à examiner la valeur historique du texte et aussi celle des éditions dont nous disposons. On ne peut trop rendre justice à ses efforts consciencieux, d'autant plus méritoires que, comme il l'écrit, l'historiographie est une science modeste et sans éclat qui exige un long et patient labeur. Il suit Monluc pas à pas, le confronte à tous les auteurs contemporains, le soumet à l'épreuve de nombreuses dépêches en partie inconnues avant ce jour, signale les emprunts discrets faits à Martin du Bellay, Paul Jove, Paradin et Rabutin, vérifie les descriptions sur le terrain, essaye de combler les nombreuses lacunes et de rectifier les dates et les chiffres. Une enquête comme la sienne ne saurait évidemment être close (p. 591), car les archives livreront pendant longtemps encore des pièces inédites jetant une lueur nouvelle sur les événements. Cependant il est à peu près certain que les découvertes futures ne ruineront pas les conclusions de M. C. et que son travail conservera tout son prix. Il estime que les quatre premiers livres ont été composés de mémoire, tandis que pour dicter les trois derniers Monluc a dû se servir des documents à sa disposition. L'œuvre est avant tout un plaidoyer, certaines lacunes y sont volontaires, le portrait que Monluc dessine de lui-même est incomplet et flatté; mais le vieux chroniqueur est presque toujours admirablement informé, les détails minutieux qu'il donne sont exacts, ses jugements modérés et circonspects, et son œuvre mérite de conserver sa place au premier rang des sources narratives de l'histoire de France et d'Italie au XVIe siècle.

Pour l'utiliser en toute sécurité il suffirait de corriger et compléter la chronologie et d'indiquer les lacunes. M. A. de Ruble qui travailla sous le patronage de la Société de l'Histoire de France a fait un essai louable, mais souvent malheureux et de plus le texte qu'il fournit est très défectueux. Notre auteur insiste donc avec raison sur le besoin d'une édition vraiment critique des *Commentaires* et après sa très remarquable étude nous ajouterons que M. Courteault est plus indiqué que nul autre pour entreprendre cette tâche. Souhaitons qu'il en ait le courage et le loisir.

A. Biovès.

Fortunat Strowski. **Pascal et son temps.** 2me partie : L'histoire de Pascal. Paris, Plon, 1907, in-16, p. 405. Fr. 3 50.

Ernest Jovy. **Pascal inédit.** Vitry-le-François, Tavernier, 1908, in-8°, p. 561.

I. Dans un précédent livre, *de Montaigne à Pascal*, M. Strowski avait analysé les tendances philosophiques et morales de la société française, à la limite des deux siècles; il aborde maintenant Pascal lui-même et conduit sa biographie jusqu'à la célèbre conversion de 1654. L'auteur des *Pensées* est allé de la science à la religion, et c'est à nous donner une idée nette et complète du savant que son historien s'est attaché. L'éducation que dirige le père à Paris avec sa méthode toute déductive, les relations d'Étienne Pascal, sa fréquentation des réunions académiques inclinent l'adolescent vers la géométrie. Le séjour à Rouen fera du géomètre un ingénieur, un constructeur d'instruments de précision; mais en le soumettant aux exigences de la technique, la machine arithmétique l'a enlevé aux spéculations abstraites pour l'amener à l'expérimentation. Sur les recherches de Pascal touchant la question du Vide, le débat qui s'éleva entre *Plénistes* et *Vacuistes*, la longue polémique avec le P. Noël, et surtout la fameuse expérience du Puy-de-Dôme on trouvera des détails précis et copieux. On sait que d'autres savants, Mersenne et Descartes, pour ne citer que les principaux, sont étroitement mêlés à l'histoire de ces découvertes; récemment encore la gloire en était disputée à Pascal. M. S. a élucidé avec beaucoup de talent cette matière délicate, en fixant des questions de priorité et surtout en montrant le rapport des recherches particulières de Pascal et de ses rivaux avec le point de vue spécial, la méthode et la philosophie de chacun d'eux. La thèse qu'avait soutenue M. Mathieu sur le « plagiat » de Pascal a fait l'objet de sérieuses critiques. La seconde partie du volume nous ramène au moraliste et prépare la conversion du savant. L'influence de Saint-Cyran que vint accentuer l'affaire Saint-Ange, et l'entrée de Jacqueline à Port-Royal commencent à l'orienter vers la voie religieuse, mais le monde le retient encore. On lira avec un vif intérêt dans l'avant-dernier chapitre cette période qu'on appelle assez à tort la « mondanité » de Pascal, ses relations avec le duc de Roannez et surtout avec le chevalier de Méré dont l'auteur a tracé une vivante caractéristique. Non moins attachant est le dernier, consacré à l'année de la crise. Depuis longtemps annoncée par cette transposition que fait sans cesse Pascal des choses de l'ordre scientifique à celles de l'ordre moral, un moment retardée par une tentative de refuge cherché soit auprès d'Epictète, soit auprès de Montaigne, où il retrouve la morale de l'honnêteté de Méré, elle éclate enfin dans la nuit fameuse du 23 novembre en un coup brusque. Pour ce dénouement dont il a suivi les phases diverses M. S. a évoqué le Durtal d'Huysmans, et je ne sais si ce parallèle sera du goût de chacun; quant à l'élément pathologique que présente le cas,

il est entièrement passé sous silence. Pascal avait été déjà la matière d'excellentes biographies; celle-ci aura le mérite, sans parler d'un usage plus constant des sources et de nombreuses rectifications de détail, d'éclairer davantage les entours du savant et du moraliste.

II. M. Jovy a étudié à nouveau certains manuscrits de Pascal de la Bibliothèque Nationale et il nous en donne des extraits, les uns entièrement inédits, d'autres incomplètement publiés, d'autres enfin connus, mais peu facilement accessibles. Je ne peux que signaler l'essentiel dans cet apport de documents très variés et de valeur inégale. D'abord quelques écrits théologiques de Pascal, que Bossut et d'autres avaient fait connaître, mais assez mal; puis une série de documents relatifs aux derniers moments de Pascal et sa prétendue rétractation, au différend qui s'éleva entre lui et Arnauld pour la signature du formulaire; d'autres très abondants sur le miracle de la sainte Épine; différentes lettres aux Périer intéressant le Jansénisme ou Port-Royal; quelques notes généalogiques sur les Pascal et les Périer; des extraits tirés des *fiches* de l'ancien conservateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève, Rochebilière; de curieux rapprochements entre les *Pensées* et des écrits du P. Mersenne contre l'athéisme; enfin un exposé détaillé de l'histoire du concours de la roulette et du rôle peu flatteur que joua Pascal à l'égard d'un des concurrents, le P. Lalouère. Cette simple énumération, sans parler des renseignements de détail, notes historiques, indications bibliographiques, corrections de tout genre, dont l'érudition de M. J. a enrichi sa publication, montre quelle mine d'informations ce compacte volume représente pour les pascalisants. Je regrette seulement qu'il n'y ait pas introduit un peu plus d'ordre et mis plus en évidence les parties importantes et neuves que ses recherches ont dégagées. Une introduction précise et un index auraient été les bienvenus de ceux qui voudront utiliser les matériaux si patiemment réunis.

L. R.

Abbé L. Dantin. **François de Gain-Montaignac, évêque de Tarbes (1782-1801) et son diocèse pendant la Révolution.** Paris, Letouzey, 1908, 558 pages, in-8° (carte et illustrations).

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt et de profit cette excellente monographie bien documentée [1], bien conduite, bien écrite, où je ne trouve à reprendre qu'un peu de partialité pour l'ultra montanisme.

L'évêque, qui en est l'objet, n'émerge pas, à vrai dire, de la foule des prélats réfractaires du temps. Grand seigneur bien en cour, aumônier du roi à 35 ans, évêque à 38, pourvu de 100,000 livres de

1. M. Dantin a eu entre les mains toute la correspondance du prélat avec ses vicaires généraux pendant l'émigration et en plus 127 lettres adressées à des neveux et à des amis.

bénéfices, il avait tout à perdre de la Révolution et cependant il ne se résigna qu'à la dernière limite, à la rupture. Il dit la messe sur l'autel de la fédération à Tarbes, le 14 juillet 1790, au moment même où Talleyrand pontifiait au Champ de Mars, il prêta le serment civique, il organisa en octobre 1790 son conseil épiscopal sur le plan de la constitution civile du clergé; quand l'Assemblée imposa le serment aux ecclésiastiques, il passa en Espagne afin de reculer de deux mois l'échéance fatale [1]. Mais il fut poussé au combat comme tant d'autres par les circonstances, en quelque sorte malgré lui. Les électeurs du département lui donnèrent un successeur constitutionnel, Molinier, pendant son absence. Quand il revint, la grande masse de son clergé avait prêté le serment, à quelques unités près. Il repassa la frontière et émigra définitivement en mai 1792. Il fut successivement l'hôte du couvent de Montserrat en Catalogne, du pape dans les Romagnes, d'un grand seigneur Portugais dans les environs de Lisbonne. Finalement il passa en Angleterre. Au Concordat, il donna sa démission, mais en réservant formellement les droits de l'Église gallicane, ce qui lui permit de signer le manifeste des 37 évêques anti-concordataires.

Chemin faisant, M. Dantin nous initie, avec beaucoup de clarté et de précision, à l'administration du diocèse, à l'organisation du culte privé par les missions, aux petites ou grandes querelles du conseil épiscopal réfractaire au sujet des serments et des rétractations, à l'attitude des pouvoirs publics et de la population, etc. Faute d'un personnel suffisant, les missions ne furent organisées qu'assez tard et dans plusieurs districts elles n'existaient guère que sur le papier. Le culte constitutionnel était trop solidement établi dans le département pour que les réfractaires pussent lui disputer avec succès la masse des fidèles. Molinier avait réussi à faire vivre un séminaire florissant. En 1795, sur les 400 paroisses en activité dans le département, il n'y en avait que 4 aux mains des réfractaires. Au moment du Concordat, les constitutionnels étaient encore 330 et les réfractaires, malgré le renfort qu'ils avaient reçu des diocèses voisins, à peine 80. L'évêque concordataire dut se résigner à réconcilier les constitutionnels sans rétractation préalable.

On trouvera encore dans ce livre des détails intéressants sur la vie des évêques et des prêtres émigrés, sur l'accueil assez froid qu'ils reçurent en Espagne et dans les États romains [2], sur les différents subterfuges dont ils usaient pour communiquer avec leurs anciens diocésains, etc. C'est un livre à lire et à conserver [3].

Albert MATHIEZ.

---

1. M. D. n'a pas vu pourquoi l'évêque s'absentait à ce moment.

2. Les Espagnols leur reprochaient d'avoir quitté trop tôt la France et accusaient la mondanité de leur tenue. Le pape s'effrayait pour ses finances et les prêtres étrangers en général pour leurs messes, les messes étant le principal moyen de subsistance des réfugiés.

3. P. 503, lire Cintra et non Ciutra ; p. 517, Sotin et non Solin.

G. SALVEMINI. **La Rivoluzione francese (1788-1792).** (Biblioteca storica e geografica, n° 1). Milano, Signorelli e Palestrini, [1907], 8°, 547 p., 5 l. 50.

Ce livre est un essai intéressant pour présenter au grand public le résultat des nombreux travaux critiques publiés, en France surtout, depuis une vingtaine d'années, sur la Révolution et ses préliminaires immédiats. L'information est limitée aux ouvrages imprimés, naturellement, et parmi eux, aux travaux que les revues spéciales les plus autorisées ont indiqués comme reposant sur des recherches sérieuses et méthodiques. Une bibliographie sommaire, assez bien au courant des études récentes, mais où les fautes d'impression abondent, renvoie aux principales de ces sources. L'ouvrage est divisé en deux parties: 1° une introduction, qui traite de l'état social avant 1789, du mouvement littéraire et philosophique, des essais de réforme et de la révolte des privilégiés; 2° un exposé des évènements jusqu'à la réunion de la Convention, divisé en cinq chapitres. M. S. y a ajouté un « épilogue » assez développé où il apprécie en termes généraux l'œuvre de la Révolution.

Un effort visible a été fait pour rendre la lecture de ce petit volume facile et même agréable. Le style est soigné, voire un peu recherché, les récits visent un peu au pittoresque; toutes les notes ont été supprimées, et dans les passages qui prêtent à la controverse, la discussion, réduite au minimum, n'a pas été séparée du texte narratif. Naturellement, les évènements les plus dramatiques, par exemple, les massacres de septembre, occupent une place relativement étendue. Toutefois, M. S. a essayé d'incorporer à son récit le résultat de certaines études récentes assez nouvelles, notamment en ce qui concerne l'histoire économique et sociale. Les développements sur ce sujet sont intéressants; peut-être pourtant l'auteur est-il trop influencé par la manière oratoire et à certains moments emphatique des écrivains qui lui servent de guides en cette partie, que ce soit Taine ou M. Jaurès (p. 39, 46, 160, 316). D'autres développements, par exemple, sur la politique de Mirabeau (260 et suiv.) sont plus simples de forme et remarquablement bien venus.

L'ensemble des faits est exposé avec netteté et apprécié avec clairvoyance et modération. Sur la politique extérieure, M. S. adopte entièrement la thèse de Sybel et de Sorel (p. 403-4), qui sans être aussi discutable pour cette période que pour les suivantes, appellerait néanmoins quelques réserves. La diplomatie française est d'ailleurs jugée d'un point de vue élevé et sans préjugés politiques ou nationaux apparents. Peu de lacunes importantes (rien cependant sur la crise industrielle qui suivit le traité de Commerce de 1786), et guère d'erreurs (p. 40, le système des collecteurs *élus* n'était de règle que dans les pays d'élection, et avec des exceptions; p. 35, Paris en 1789 n'est pas « siège du gouvernement »; p. 425, ce ne sont pas les généraux qui ont « associé » les volontaires et la ligne, c'est la loi du

12 février 1793). Quelques fautes d'impression seulement dans le texte (lire, p. 132, *1787*; p. 140, Du *Val* d'Eprémesnil et Montsabert; p. 313, Sylvain Mar*é*chal; p. 344 et 345, *d*'André; p. 405, Luc*k*ner; p. 422, Ans*b*ach et B*a*yreuth; p. 481, Poisso*nn*ière). En somme, ce manuel, fait consciencieusement et bien au courant des travaux récents, sera utile. On regrettera que le maniement en soit incommode, faute de titres courants et d'un index, ou tout au moins d'une table analytique détaillée.

R. Guyot.

J. Bezard. **La Classe de Français,** journal d'un professeur dans une division de seconde C (Latin-sciences). Paris, Vuibert et Nony, 1908, in-16, p. 320.

M. Bezard a eu l'idée originale de tenir un journal de sa classe pour nous initier en détail à ses méthodes de travail et aux résultats obtenus. Ces mémoires d'un nouveau genre ne manqueront pas d'intéresser aussi bien ceux qui ont à cœur de suivre de près l'éducation de leurs enfants au Lycée que ceux que préoccupe l'orientation nouvelle de nos études. Il ne s'agit, il est vrai, que d'une discipline, l'enseignement du français, et seulement dans une division, la seconde C (n'y eût-il pas eu profit à faire entrer dans un même volume la division suivante, la première, que l'auteur a aussi dirigée, quitte à restreindre la part de l'autre ?), mais cette monographie, avec sa précision, avec sa fidélité à suivre semaine par semaine, presque jour par jour, le travail d'un groupe scolaire, représente un sincère et précieux document.

Les chapitres du livre sont constitués par la série des devoirs donnés au cours de l'année, narrations, lettres, dissertations familières ou analyses d'une lecture. Sur chacune des matières proposées une double partie : la première, la plus importante, la préparation et la direction. Le maître enseigne à découvrir la structure d'un développement, la division et la subordination de ses différents éléments, l'ordre dans les idées, le choix du trait pittoresque, l'art de trouver les détails féconds et évocateurs et, autant qu'il peut s'enseigner, celui du mouvement et du style. S'agit-il d'une lecture à faire en vue d'un devoir écrit, il indique le procédé le plus sûr et le plus complet, la manière de prendre et d'utiliser les notes, les ressources modestes mais accessibles à l'écolier, bibliothèques, estampes, sculptures, informations de tout genre. La deuxième partie dans chaque chapitre nous fait connaître les résultats : le devoir est corrigé, nous voyons comment il a été compris et traité avec plus ou moins de bonheur par l'un ou l'autre. Le commentaire toujours bref s'accompagne, à titre de pièces justificatives, de copies ou de fragments de copies d'élèves, les uns telles quelles, d'autres avec des retouches et des corrections.

Ce tableau de la vie quotidienne d'une classe où la diversité et l'à-propos des sujets ont mis de la variété, frappera surtout par la collabo-

ration incessante du maître avec les élèves. Il n'y a rien qui soit *professé*, tout y est cherché en commun, et bien que tout y soit trouvé par le maître, les élèves ont eu l'illusion d'une contribution personnelle. Il arrive aussi que l'appel constant à l'initiative de la classe la dépasse parfois et que la famille elle-même participe à cette collaboration. Le travail de l'élève rentré chez lui revient en écho dans le lycée, et tel père de famille, par le choix d'un devoir, par une observation de détail, s'est trouvé associé au labeur scolaire. On devinera sans peine que l'auteur est un maître profondément dévoué à sa tâche, mais en dehors de la probité professionnelle, on trouvera dans son livre, avec les qualités ordinaires de goût, de mesure, de simplicité familière qu'évoque le nom du bon Rollin inscrit à la première page, quelque chose de plus moderne, le souci de l'exactitude et de la documentation précise jusque dans ces exercices modestes d'écoliers et un utilitarisme de bon aloi. Sans méconnaître les mérites et les nécessités d'une éducation plus scientifique que celle des anciennes générations, le volume de M. B. rappellera la place importante qu'il convient de laisser à l'enseignement du français et le précieux concours qu'il apporte dans la formation de l'esprit de nos élèves, lorsqu'il est donné avec autant d'autorité et de conscience.

L. ROUSTAN.

Gustav RÜMELIN, **Kanzlerreden.** Tübingen, Mohr, 1907, in-8°, p. 509. Mk. 7.

Rümelin a occupé, de 1870 jusqu'à sa mort (1889), les fonctions de chancelier de l'Université de Tubingue. A l'occasion des prix décernés annuellement par celle-ci, il avait prononcé une suite de discours qui furent publiés avec des morceaux de nature diverse en trois séries, de 1875 à 1894. La première étant épuisée, son fils, M. Max Rümelin, professeur de droit à la même Université, a eu l'idée de réunir en un volume tous les discours qui ont certainement moins vieilli que les études de statistique. Il est difficile de donner un aperçu d'un recueil aussi varié qui pourrait s'intituler : Mélanges de sociologie et de philosophie. Les rapports du droit et de la politique avec la morale et la psychologie ont attiré surtout l'attention de Rümelin; d'autres de ces discours-conférences sont plus exclusivement philosophiques ou psychologiques : sur Hegel, sur l'habitude, sur les tempéraments, sur la conscience, sur le hasard, le dernier que la mort l'empêcha de prononcer; quelques-uns abordent le terrain de la méthodologie scientifique, comme la division du travail dans la science, les lois en histoire; un petit nombre seulement sont relatifs à des questions de langue ou à l'histoire de l'Université de Tubingue. Rümelin était un des derniers représentants de cette génération de savants allemands que la spécialisation scientifique moderne devait condamner à disparaître; il était du nombre de ces esprits à culture très étendue qui se sont plu aux problèmes que soulèvent les relations

de disciplines voisines. La précision de sa discussion, le souci de ramener à des principes clairs et à des définitions rigoureuses des notions souvent flottantes, mais aussi l'abondance des souvenirs littéraires, les exemples concrets que le statisticien trouvait dans le domaine qu'il s'était choisi à la fin de sa carrière sans s'y cantonner, donnent à ces discours une réelle valeur qu'augmentent encore les qualités d'une forme sobre et vigoureuse.

L. R.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 3 juillet 1908*. — M. Clermont-Ganneau dépose sur le bureau une somme de 5,000 fr. que M. le duc de Loubat, associé étranger de l'Académie, l'a chargé d'offrir en son nom à la compagnie. Cette somme est destinée à augmenter le fonds d'acquisitions créé, il y a quelques années, sur des bases très modestes, par l'initiative de M. Clermont-Ganneau.

M. Salomon Reinach annonce une découverte importante de M. Biadego, bibliothécaire de la ville de Vérone. Pisanello, que l'on faisait naître vers 1380, est venu au monde en 1397. Comme il y a des affinités évidentes entre l'art de Pisanello et les peintures des Belles Heures du duc de Berry, antérieures à 1416, il est désormais certain que les artistes du manuscrit de Chantilly n'ont pas imité Pisanello, mais que la théorie contraire est la vraie.

M. René Pichon lit une note sur l'époque probable de l'historien latin Quinte Curce. En s'appuyant sur diverses allusions historiques, aussi bien que sur le caractère du style, et en particulier sur l'emploi de la prose métrique, il croit pouvoir placer cet écrivain, non pas, comme on le fait généralement, sous le règne de Claude et de Vespasien, mais sous celui de Constantin. — M. Bouché-Leclercq présente quelques observations.

M. Chavannes propose, au nom de la commission de l'Ecole française d'Extrême-Orient, la désignation de M. Chassigneux comme pensionnaire de cette Ecole. — Cette proposition est adoptée.

M. l'abbé Thédenat annonce, au nom de la commission du prix ordinaire, que ce prix n'est pas décerné au seul mémoire qui ait été déposé.

M. Bréal propose, au nom de la commission du prix Volney, d'attribuer 1,400 fr. à M. Lazare Sainéan, pour son ouvrage sur l'*Argot ancien*, et une médaille d'argent à M. Adam Mischlich, pour ses travaux sur la langue haoussa.

M. Valois annonce, au nom de la commission du prix La Fons-Mélicocq, que ce prix a été réparti de la manière suivante : 500 fr. à M. G. Bourgin, pour son édition de *Guibert de Nogent* : — 500 fr. à M. G. de Lhomel, pour ses publications relatives à l'histoire de Montreuil-sur-Mer; — 400 fr. à M. l'abbé Le Sueur, pour ses deux volumes sur le *Clergé picard et la Révolution* ; — 400 fr. à M. Léon Jacob pour son essai ms. sur la révolte du Boulonnais en 1662. En outre, une mention honorable est décernée à M. le Dr Victor Leblond, pour son *Inventaire* sommaire de la collection Bucquet-Aux-Cousteaux.

M. Elie Berger annonce, au nom de la commission du prix Prost, que ce prix est réparti de la manière suivante : 800 fr. à M. Paul Marichal, pour sa publication du *Cartulaire de l'évêché de Metz*; — 400 fr. à l'*Austrasie*, Revue du pays Messin et de la Lorraine. Une mention honorable est, en outre, décernée à M. Emile Huber, pour son *Recueil de documents sur Sarreguemines au* XVIIe *siècle*.

M. J. de Morgan fait une communication sur les résultats des dernières fouilles de la Délégation scientifique en Perse.

M. Henry Martin présente un bloc de marbre noir contenant l'épitaphe de Béatrix de Bourbon, reine de Bohême, arrière petite-fille de saint Louis et femme de Jean de Luxembourg dit l'Aveugle. Bien longtemps après la mort de ce héros, sa veuve, décédée le 25 décembre 1383, fut enterrée dans l'église des Jacobins de Paris, rue Saint-Jacques. C'est là qu'on lui éleva une statue posée sur une colonnette, qui supportait aussi une épitaphe de cinq lignes en lettres dorées, gravées sur marbre noir. La statue se trouve aujourd'hui dans le croisillon méridional de la basilique de Saint-Denis; mais, depuis plus de 60 ans, l'épitaphe était considérée comme perdue. — M. Martin expose ensuite les raisons qui lui paraissent rendre assez probable l'attribution de la statue et de l'épitaphe de Béatrix de Bourbon à un sculpteur parisien de la fin du XIVe siècle, nommé Robin Loisel.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 29 — 23 juillet — 1908

Br. Meissner. **Kurzgefasste Assyrische Grammatik.** Leipzig, Hinrichs. 1907. 1 vol. 80 p. in-8°.

En quelques pages précises et claires, M. Meissner a condensé dans sa grammaire tout ce qui est nécessaire à un débutant pour aborder l'étude des textes assyro-babyloniens. Son livre est un excellent résumé, au courant des derniers progrès de la philologie. Peut-être aurait-il dû grouper les observations relatives à la syntaxe, au lieu de les disséminer dans la phonétique et la morphologie.

C. Fossey.

G. Howardy. **Clavis cuneorum sive lexicon signorum assyriorum linguis latina, britannica, germanica sumptibus instituti carlsbergici Hauniensis compositum.** Pars II, ideogrammata rariora. Leipzig, Harrassowitz. 80 p. in-8°, 5 M.

M. Howardy nous donne après un délai de trois ans [1] le second fas-

1. Cf. Rev. Cr. 1905 p. 142-3.

cicule de l'ouvrage dont il a commencé la publication en 1904. Le retard est compensé par le profit que le livre a tiré des travaux parus dans l'intervalle, ma *Contribution au Dictionnaire sumérien-assyrien* (1905-1907) et les *Seltene Ideogramme* de Meissner (1906-1908). Venu le dernier, il a chance d'être le plus complet et le plus correct. Il se distingue en outre de Brünnow et de ses continuateurs en ce qu'il donne la traduction en langue moderne (français, anglais ou allemand) des équivalents assyriens et admet des données tirées de textes sumériens unilingues. C'est l'usage qui permettra d'apprécier la valeur de ce travail et j'en parlerai plus longuement lorsqu'il sera terminé. Le présent fascicule contient les valeurs idéographiques des signes AŠ à ḪU (oiseau). L'auteur aurait dû donner au moins sur la couverture une table provisoire expliquant ses références. Actuellement, il est impossible de découvrir sans de longues recherches où est publié le texte Sm. 954 cité p. 173 b. Par contre, un peu plus bas des références comme K. 4325 + 13692 (XIV 4, II R 37 nº 2), sont inutilement compliquées ; puisque la page 4 de CTXIV ne contient qu'un seul texte, le renvoi à la page était suffisant et le numéro des deux fragments est une superfétation.

C. FOSSEY.

K. FRANK, **Babylonische Beschwœrungsreliefs**; ein Beitrag zur Erklærung der sog. Hadesreliefs, mit fünf Abbildungen im Text und vier Tafeln : Leipziger semitistische Studien, III, 3. Leipzig, Hinrichs, 1908 ; 94 p. in-8º.

Les bas-reliefs longtemps interprétés comme une représentation de « l'Enfer assyrien » ont été expliqués d'une manière toute différente par M. Frank. Le quadrupède debout sur les pattes de derrière, au revers des plaques, n'est sûrement pas *Nergal* qui, dans les deux représentations certaines que nous avons de lui, apparaît, comme les autres dieux, sous des traits humains. Il est d'ailleurs impossible, dans le silence des textes, d'identifier ce monstre. Le premier registre de la face présente, dans le relief de la collection de Clercq (A), les symboles d'*Anu*, *Ea*, *Adad*, *Marduk*, *Nabû*, *Istar*, *Samas*, *Sin* et des Sept Dieux ; dans le relief du musée de Constantinople (B), les mêmes symboles, dans un ordre différent et moins celui d'*Ea*[1]. Le second registre de A porte sept démons à figures d'animaux (panthère, lion, chien, bélier, bouc, oiseau de proie, serpent), auxquels correspondent à peu près, mais dans un ordre différent, les six démons du second registre de B. Un relief *découvert* au Louvre par M. Frank (G) présente au revers une série analogue où l'on croit reconnaître un démon à tête de cheval ou d'âne, et un autre à tête

1. Le rapprochement tenté par M. F. entre ces symboles et les textes magiques qui mentionnent les divinités symbolisées, est au moins superflu, puisque pareils symboles se retrouvent sur les stèles royales, qui n'ont rien à faire avec la magie.

d'antilope. Il a paru impossible à M. Frank d'attribuer à chacune de ces figures un nom spécial, les sept démons énumérés dans les textes magiques n'ayant pas encore pour nous de personnalité bien définie. Mais il est certain que ce sont les sept *utukku* méchants, causes des maladies. Le troisième registre de A et de B, le second de G, et le premier d'un relief en pierre trouvé à Babylone (C) représentent une scène qui offre des ressemblances frappantes avec des cérémonies d'exorcisme décrites dans des textes analysés par M. Frank. Ce n'est pas un mort qui est étendu sur le lit — il a tantôt les bras levés tantôt les jambes soulevées — c'est un malade; les figures qui sont aux deux extrémités du lit sont celles des magiciens dont le costume, en forme de poisson, rappelle *Ea* leur maître. Le quatrième registre de A, qui se retrouve avec quelques variantes sur B et C, est évidemment celui qui a conduit le premier interprète à voir dans ce relief une représentation de l'enfer assyrien. Or le relief C porte une inscription qui contient la première ligne de huit incantations de la série *Labartu*. Le choix de ce texte peut d'autant moins passer pour arbitraire qu'un des rituels de cette série recommande de suspendre au cou de l'enfant un amulette portant ces huit lignes. De plus le personnage à tête de lion, tenant un serpent dans chaque main, correspond aux descriptions de la *Labartu* fournies par les textes; l'âne sur lequel elle se tient, la barque qui porte ce groupe et le marais qu'elle traverse apparaissent dans les incantations contre la *Labartu*. La figure ailée qui se tient derrière elle, à gauche sur le relief, est probablement celle du démon *lilu*. Bien des détails restent encore à expliquer, mais il est certain que le travail de M. Frank ouvre une voie nouvelle à l'interprétation d'une série d'intéressants monuments. La démonstration aurait pu être abrégée sans inconvénient; elle aurait même été beaucoup plus frappante si, au lieu de nous donner une théorie complète de l'exorcisme assyrien, M. Frank s'était borné à grouper les faits illustrés par les monuments figurés [1].

C. Fossey.

W. J. Hinke. **A new boundary stone of Nebuchadenezzar I, from Nippur** : with 16 halfton illustrations and 35 drawings. The babylonian Expedition of the University of Pennsylvania, series D : vol. IV, Philadelphia 1907, 323 p. in-8° $ 2,50.

Le livre de M. Hinke tient beaucoup plus qu'il ne promet. A propos d'un *kudurru* trouvé à *Nippur*, il nous donne une étude d'ensemble sur les monuments analogues (au nombre de 36, plus une douzaine de fragments), leur origine, les transactions dont ils doivent perpétuer le souvenir (donations royales à des officiers, à des émi-

1. P. 64, n. 4, lire *kušurru* et non *ẓišurru*, comme le prouve la variante *kuš-šur-ri* CT xxiii, 16; ce mot n'a rien à faire avec A-ŠUR-RA = *mê sarrûti*; il signifie « bandage, cataplasme », et non « Mehlbrei ».

grés, à des temples, réintégration, constitution de douaire, vente de terres); les différentes parties de l'inscription (nom du *kudurru*, délimitation du terrain, fonctionnaires intervenant à l'acte, injonctions contre la violation de la propriété, les dieux invoqués et leurs titres, malédictions, témoins); les portraits de rois donateurs et les symboles si longtemps discutés; l'identité de Pa-še et d'*Isin;* la suite des rois d'*Isin* et la place de *Nabû-kudurri-usur* I dans la seconde dynastie d'*Isin*; un *kudurru* de *Marduk-ahé-irba* dont la première colonne seule avait été traduite; une concordance des noms de personnes, de lieux, de canaux et de rivières, de dieux; une double liste des symboles (chronologique et alphabétique); enfin un glossaire de la langue des *kudurru*. L'illustration reproduit, en les améliorant sur plusieurs points, tous les dessins publiés antérieurement. C'est donc un véritable traité sur le *kudurru* et, quel que doive être le succès de quelques unes des théories de M. Hinke, il est évident que son travail sera indispensable à tout assyriologue qui voudra étudier la matière ou publier un nouveau monument. La partie la plus contestable est sans doute l'explication des symboles, que M. Hinke résume dans sa préface en disant qu'ils constituent « les plus anciennes cartes astronomiques ». Il est bien obligé de reconnaître, comme Ward l'avait proposé dès 1893 et comme les monuments découverts depuis l'ont surabondamment établi, que les symboles représentent des dieux. « Mais, dit-il, ces symboles sont plus que des dieux, car tous les dieux de la Babylonie sont astraux. Ils représentent certaines étoiles avec lesquelles les dieux taient identifiés » (p. 96). Il admet avec Boll que les symboles, ne se présentant pas dans un ordre fixe et dépassant le nombre de douze, sur quinze monuments, ne peuvent pas figurer le zodiaque. Mais, ayant relevé un rapport frappant, il faut l'avouer, entre l'archer, le scorpion et le capricorne du zodiaque de Denderah et certaines figures des *kudurru*, il conclut que toutes les figures sont des symboles des constellations du zodiaque ou d'autres constellations. Cette conclusion est certainement exagérée; les Egyptiens ont fort bien pu emprunter des symboles babyloniens pour constituer leur zodiaque, sans que ces symboles aient eu nécessairement la même signification astrologique pour les Babyloniens qui les ont groupés si capricieusement sur les *kudurru*. La critique que M. Hinke a faite p. 157 sur l'évaluation de la surface du champ repose sur une grosse erreur. Pour évaluer cette surface, M. Hinke a décomposé le quadrilatère en deux triangles qu'il a supposés rectangles et auxquels il a donné pour hauteur un des côtés du quadrilatère. Mais c'est là une supposition arbitraire. Avec les quatre dimensions données, on peut construire une infinité de quadrilatères, et il serait facile de montrer qu'il en est un dont la surface est égale à celle que le texte attribue au champ.

C. Fossey.

A. BILLERBECK u. Fr. DELITZSCH, **Die Palasttore Salmanassars II von Balawat Erklærung ihrer Bilder u. Inschriften;** nebst Salmanassars Stierkoloss-und Throninschrift : Beitræge zur Assyriologie und Semitischen Sprachwissenschaft VI, 1. Leipzig, Hinrichs, 1908 ; 156 p. in-8, 4 pl. 15 M.

M. Billerbeck a décrit minutieusement les plaques de bronze provenant de *Balawât*; il a étudié à ce propos l'armée assyrienne à l'époque de Salmanazar II, la garde royale, les officiers, l'infanterie, les chars de combat, la cavalerie, le génie, etc. ; le cérémonial dans lss sacrifices et les circonstances solennelles; le type et les costumes des adversaires de Salmanazar (Urartiens, Hittites, Patiniens [1], Hamatéens, Araméens, etc.). M. Delitsch a transcrit et traduit avec sa maîtrise ordinaire le texte assyrien qui accompagne les reliefs, et les inscriptions des taureaux et du trône de Salmanazar. Il est regrettable que les planches ne donnent pas l'ensemble des reliefs conservés et ne puissent pas nous dispenser de recourir à la coûteuse publication de la *Society of Biblical Archaeology*.

C. FOSSEY.

Cæcilii Calactini fragmenta collegit Ern. OFENLOCH. Leipzig, Teubner, 1907 ; XL-242 p. (*Bibl. script. gr. et rom. Teubneriana*).

Il y a plus de quarante ans que les fragments de Cécilius, de Calacta ont été réunis et publiés par Th. Burckhardt. M. Ofenloch, qui les publie de nouveau, a suivi une autre méthode; alors que Burckhardt n'avait admis dans son recueil que les fragments où est cité le nom de l'auteur, M. O. a jugé nécessaire de comprendre dans le sien non seulement les morceaux attribués expressément à Cécilius mais aussi d'autres passages où l'on peut croire, avec quelque apparence de raison, retrouver l'expression des doctrines du rhéteur. Cela ne va pas sans une grande difficulté; M. O., dans la crainte de négliger quelque chose, a plutôt exagéré en sens contaire, et donné place à des textes qui ne reflètent que de très loin les opinions de Cécilius ; car il faut songer que Cécilius lui-même peut n'avoir été, en plusieurs cas, que le représentant de théories antérieures, et que par conséquent, en l'absence de témoignages suffisamment explicites, le risque de s'égarer devient considérable. Ce que nous savons de Cécilius se réduit à peu de chose; ses écrits ont disparu, et, chose curieuse, bien qu'ils aient profité à de nombreux compilateurs, son nom est assez rarement cité; il est vraisemblable que ses livres, après le IVe siècle, n'étaient plus connus que de seconde main, par des extraits ou des résumés ; Photius et Suidas, par exemple, semblent bien n'avoir eu connaissance de Cécilius, qu'ils mentionnent cependant par son nom, que par l'intermédiaire d'autres écrivains. C'est pourquoi M. O., dans les deux cha-

1. Je ne vois pas pour quelle raison M. Billerbeck (p. 117) déplace le pays de *Unku* (= dépression), identifié jusqu'à ce jour avec l'*Amk* (lac d'Antioche et environs), et le fait remonter jusque dans le district montagneux d'Aïntab.

pitres dont se compose sa préface, *Historia Cæcilii* (sur les auteurs qui ont connu Cécilius et ses doctrines) et *de gravissimis Cæcilii fragmentorum fontibus* (sur la manière dont les auteurs qui le citent ont utilisé leurs sources, et sur l'attribution de quelques fragments), reste généralement dans une réserve prudente — on ne saurait l'en blâmer — et est obligé de s'en tenir la plupart du temps à des probabilités. On s'explique ainsi la présence, dans le recueil de M. O., d'assez nombreux fragments dont le rapport avec les doctrines de Cécilius est très incertain; il est difficile de démontrer que la pensée en soit cécilienne, et souvent l'attribution en repose sur une simple impression. Toutefois, en pareille matière, le trop vaut mieux que le trop peu; et l'on notera que M. O., qui d'ailleurs s'appuie en général sur l'autorité d'autres critiques, marque d'un astérisque toutes les citations qui lui inspirent quelque doute; le lecteur est ainsi prévenu qu'il n'y faut chercher la doctrine de Cécilius qu'avec précaution. Dans ces conditions, cette nouvelle édition sera très utile pour la connaissance des théories de Cécilius; et ce qui facilitera encore les recherches, c'est que les textes sont disposés par chapitres, selon les titres connus des ouvrages de Cécilius, et que M. Ofenloch a ajouté d'excellents index des sources, des auteurs cités, et des mots se rapportant à la rhétorique.

My.

Joseph Wright et E. Mary Wright. **Old English Grammar.** Oxford University Press, H. Frowde. 1908. Prix : 6 shillings. xvi-351 pp. in-8°.

Exodus and Daniel, two Old English poems, edited by F. A. Blackburn. Boston and London, Heath and Co. 1907. Prix : 60 cents. xxxvi-234 pp. in-16.

The West-Saxon Psalms, edited from the manuscript by J.W. Bright and R. Lee Ramsay. Mêmes éditeurs. 1907. Prix : 40 cents. 156 pp. in-16.

Bosworth-Toller. **An Anglo-Saxon dictionary :** *Supplément* by T. N. Toller. Part I(A-EORTH). Oxford, Clarendon Press. Prix : 7 shillings, 6 pence. 192 pp. in-4° sur 2 colonnes.

Donner aux étudiants anglais, surtout à ceux qui ont fait de bonnes études classiques, des notions précises sur l'origine de leur langue, que beaucoup ignorent, rectifier ainsi et mettre au point les notions éparses et souvent erronées du public sur les rapports du vieil-anglais et des autres langues germaniques et indo-européennes : tel a été le but des auteurs de la *Grammaire du Vieil-anglais*, ainsi que de la série de grammaires historiques dont Mr. J. Wright dirige la publication. Le présent ouvrage, que le nom de son auteur recommande suffisamment, a des mérites très appropriés à son but. Parfaitement clair dans l'énoncé et l'explication des lois du langage, bien divisé, n'épargnant pas les listes d'exemples abondants, il détermine sommairement, mais nettement, les rapports des langues germaniques avec les autres langues indo-européennes, dans le germanique la place exacte du germanique occidental, enfin celle du vieil-anglais parmi

les dialectes de ce dernier groupement. Les lois d'importance générale sont mises en vive lumière, sans que l'exposé des lois plus particulières ait été sacrifié. La partie phonétique a reçu, avec raison, un développement très considérable : des renvois nombreux, utiles et commodes, en font en outre dépendre toutes les autres parties et rappellent à chaque pas à l'étudiant la nécessité d'y chercher les explications qu'exige l'étude des formes. M. W. choisit de préférence ses exemples types parmi les mots conservés en anglais moderne, comme aussi parmi ceux pour lesquels la comparaison du grec et du latin suffit. Aussi l'index des formes du vieil-anglais donné à la fin du volume réunit-il à peu près tout ce qu'un Anglais peut désirer connaître de cette langue pour expliquer l'élément saxon de son parler moderne. Cette grammaire est, naturellement, une grammaire du « Saxon occidental ». mais elle l'est d'une façon très consciente, elle établit nettement le rapport du Saxon occidental et de l'Anglais moderne qui, on le sait, n'en est pas sorti, et note soigneusement toutes les divergences des autres dialectes du v. anglais (dial. de Kent, Mercien, Northumbrien), de façon à nous fournir les éléments, heureusement groupés et faciles à rassembler, d'une grammaire générale du v. anglais. Aussi n'est-on pas porté à contester, après avoir lu l'ouvrage de M. W., la déclaration de sa préface, présentant ce livre comme la première grammaire du v. anglais qui ait été écrite *en anglais* [1] d'après des principes strictement scientifiques ; j'ajouterai que, bien que destinée avant tout au public d'Outre-Manche, cette grammaire est capable de rendre des services très sérieux à nos étudiants et professeurs d'anglais, et contient un minimum de connaissances que tous auraient intérêt à posséder.

L'utile, commode et élégante collection de textes vieil-anglais publiée sous le titre « *The Belles-Lettres Series* » vient de s'accroître de deux volumes contenant, l'un « *Exodus and Daniel* », l'autre « *the West-Saxon Psalms* », et offrant toutes les garanties de scrupuleuse reproduction des textes manuscrits, ainsi qu'un apparat critique très soigné. Les deux poèmes dont le sujet est tiré de l'Exode et de Daniel sont à proprement parler une suite d'histoires en vers allitératifs, sans qu'on puisse se prononcer fermement sur l'attribution à un ou plusieurs auteurs, l'unité des poèmes, ni même l'homogénéité des parties du manuscrit, reliées en un seul volume très anciennement. Ce manuscrit (Ms. Junius II, Bodleian Library, Oxford), qui appartient

1. Précisément, dans ce livre écrit en anglais, pour le public anglais, dans un but avoué de vulgarisation nationale, il y a lieu de s'étonner que l'auteur ait encore maintenu les deux termes *umlaut* et *ablaut*, au lieu des traductions anglaises qu'il en donne lui-même en explication ou sous-titre : M. W. avait ici l'occasion de prouver qu'il était possible de traiter de philologie anglaise entièrement en anglais et il avait aussi l'autorité nécessaire pour imposer une terminologie libérée de traductions explicatives.

à la première moitié du xi[e] siècle, ainsi que celui des Psaumes, fut donné à l'Université d'Oxford par Junius, premier éditeur du texte (1655), qu'il attribuait à Cædmon. L'éditeur actuel fixe approximativement la date de composition de l'Exode avant celle de Daniel, et les deux postérieurement à Beowulf et antérieurement aux poëmes de Cynewulf. L'introduction nous donne l'essentiel en ce qui touche l'histoire du manuscrit et des éditions précédentes, ainsi que des recherches sur l'auteur, les sources, la métrique des deux poèmes. Le texte est suivi de notes, indispensables particulièrement pour l'Exode, d'un glossaire avec références complètes, et d'une bibliographie. Le volume consacré au *livre des Psaumes en Saxon occidental* ne contient provisoirement que le texte et la bibliographie, et est présenté par ses éditeurs comme une édition d'attente à tirage restreint; l'édition définitive sera précédée d'une introduction comportant une étude complète sur les travaux précédents. Le manuscrit reproduit est le « Psautier de Paris » (Bibl. Nat. Fonds latin, Ms. 8824) non réédité depuis l'édition de Thorpe (1835), maintenant introuvable. Les 50 premiers psaumes, édités seuls dans ce volume, sont en Saxon occidental et en prose; la seconde partie du manuscrit est en dialecte angle. La reproduction des rubriques et arguments latins de l'ensemble du Psautier et une bibliographie analytique complète (psaumes saxons et psaumes angles) rendent déjà cette édition d'attente précieuse pour l'étudiant.

M. T. Northcote Toller a consacré une partie considérable de son activité de professeur et de savant à la publication du Dictionnaire Anglo-saxon dont J. Bosworth avait rassemblé les premiers matériaux : ce dictionnaire, qui est actuellement l'ouvrage de référence le plus complet pour le vieil-anglais, avait besoin d'être mis au courant des recherches et acquisitions nouvelles de la lexicographie anglo-saxonne. L'importance du supplément, loin d'accuser le dictionnaire, porte témoignage de la conscience scientifique de son éditeur. Nombre de formes qui n'avaient encore été relevées dans aucun ouvrage, de mots ou de composés rares, nombre d'additions ou substitutions aux articles du Dictionnaire, avec de nouveaux exemples et références, enfin des suppressions de formes dont l'intrusion n'avait pu être évitée dans le premier travail de cette étendue sur la matière : voilà ce que nous apporte ce supplément. L'éditeur s'excuse de n'en pouvoir publier actuellement que la première partie : du moins rendra-t-elle tout de suite des services appréciables. Tous ceux qui s'intéressent aux études de v. anglais peuvent être reconnaissants à M. Toller de cette nouvelle et précieuse mine de formes, d'exemples et de références, présentée avec des qualités de méthode dans la recherche et dans l'exposition qui en garantissent la valeur : ils souhaiteront un avancement rapide aux parties suivantes de l'ouvrage.

P. Doin.

Bemerkenswerthe Mittelalterliche Schenkungen im Elsass, von E. Herr. Strassburg, Ed. Heitz, 1908, VIII, 82 p. 8° Prix : 3 fr. 75.

Le trente-quatrième cahier des *Beitraege zur Landes = und Volkskunde in Elsass-Lothringen* que publie depuis de longues années la maison Heitz et Mündel à Strasbourg, comprend six études historiques sur des donations de terres, faites du VIIe au XIIe siècle, par des rois mérovingiens, Charlemagne, Louis le Débonnaire, l'empereur Henri II, soit à des abbayes, comme Wissembourg, Liepvre, Munster ou Saint-Jean-des-Choux, soit à l'évêché de Strasbourg. Les documents examinés dans ces essais par M. Herr, sont pour la plupart connus; publiés par Schoepflin, Grandidier, Würdtwein, les *Monumenta*, M. le professeur Wiegand, etc., il ont, en partie du moins, été déjà souvent discutés. Aussi, ce qui fait l'intérêt des présentes recherches c'est moins la démonstration de l'authenticité ou de la fausseté de certaines de ces pièces [1], que l'identification soigneuse des localités mentionnées dans les chartes, la délimitation des terrains octroyés à l'Eglise; la plus détaillée de ces *localisations* (elle occupe près de la moitié de la brochure) s'applique à la donation du Mundat inférieur faite par un roi Dagobert, falsification confirmée par charte authentique d'Othon II en 967. On n'admettra pas peut-être toutes les identifications proposées des villages et lieux dits, énumérés dans ces pièces, d'autant qu'il est difficile de discuter sans avoir des cartes détaillées sous les yeux [2]; mais certainement l'auteur nous fournit certains renseignements fort utiles sur la topographie alsacienne au moyen-âge et on ne peut que l'engager à poursuivre ces études spéciales.

R.

Die Zenten des Hochstiftes Würzburg. Ein Beitrag zur Geschichte des süddeutschen Gerichtswesens und Strafrechts, herausgegeben von Dr Hermann Knapp. II Band : Das Altwürzburger Gerichtswesen und Strafrecht. Berlin, Guttentag, 1907, XI, 979 p. gr. in-8°.

Nous n'avons pas reçu le premier volume du très considérable ouvrage de M. Knapp sur l'organisation des *centaines* ou différentes circonscriptions judiciaires de l'ancienne principauté ecclésiastique de Würzbourg, sortie de l'ancien duché de Franconie. C'est un travail des plus méritoires, non seulement par son étendue matérielle

---

1. La charte de 773, par laquelle Charlemagne a donné les forêts de la vallée septentrionale de la Bruche à l'évêque Eddon serait, d'après M. H. une falsification de Grandidier. Pas plus que M. le Dr Bloch, le grand adversaire posthume du célèbre chanoine, M. H. ne nous explique quelles raisons pouvait avoir Grandidier pour forger de pareils documents.

2. L'auteur aurait dû joindre à chacune de ses études un croquis cartographique, fût-il sommaire, pour qu'on puisse se rendre compte plus facilement des identifications proposées dans son texte.

mais par la masse de documents intéressants que le zèle patient du savant professeur a recueillis dans les Archives provinciales de Würzbourg et dans les recueils de lois et de coutumes, rédigés et corrigés au cours des siècles, ainsi que dans les innombrables dossiers judiciaires qu'il a pris la peine de parcourir pour *illustrer*, par des faits concrets, les exposés de doctrine, pour chaque rubrique spéciale, à travers les âges, depuis le XIVe siècle jusqu'à l'aurore du XIXe.

Le premier volume paraît avoir été consacré à l'étude topographique des centaines elles-mêmes et à l'ensemble des questions juridiques qui se rapportent à notre code civil. Le second tome s'occupe de la justice pénale. Après une courte introduction sur les sources et la littérature du sujet [1], l'auteur nous y expose l'organisation de la justice en général dans le territoire de l'évêché et, en particulier, celle de la centaine et la compétence de ses tribunaux) juges (*centurions*, *zentgrafen*), scribes et varlets de justice, la procédure criminelle, la police locale; il nous décrit les prisons horripilantes [2], énumère les revenus judiciaires (épices et amendes), etc. Il nous expose enfin le droit pénal, tel qu'il était appliqué aux différentes classes sociales, et son intervention dans les différents crimes auxquels la nature humaine, alors comme aujourd'hui, se laisse entraîner avec une si déplorable facilité, depuis le vol, l'adultère, le meurtre et l'assassinat, jusqu'à ceux, moins véniels jadis, de l'hérésie et de l'irréligion. On constate ici, comme un peu partout, la rareté des délits contre l'État, révolte ou rébellion, et la singulière lénitude des juges pour certains crimes, comme la bigamie ou le meurtre sans préméditation.

Je ne suis pas suffisamment compétent pour juger l'ouvrage, qui me paraît très complet, très consciencieusement établi sur une base très solide, avec nombreux détails à l'appui, au point de vue juridique. Mais je dois dire que je l'ai parcouru, comme historien, avec un vif intérêt et que j'y ai rencontré de très nombreux renseignements sur l'histoire de la civilisation allemande, surtout au XVIe et au XVIIe siècle. Ils m'ont paru d'autant plus intéressants que leurs données corroborent d'autres faits constatés et étudiés en d'autres parties du Saint-Empire romain, passablement éloignées de la Franconie. Je citerai en particulier le chapitre relatif aux procès de sorcellerie, qui se déroulèrent, comme une épidémie de folie à travers l'évêché de 1626 à 1629, et ne s'arrêtèrent qu'au moment où les malheureux torturés incrimi-

1. Au point de vue de l'histoire du moyen âge, il faut signaler le premier chapitre qui examine, une fois de plus, la question de l'authenticité des documents du Xe et du XIe siècle sur lesquels se basèrent au moyen âge les princes-évêques pour réclamer l'immunité, l'exercice de l'autorité ducale, authenticité si vivement discutée, il y a une trentaine d'années entre MM. Stumpf et E. Meyer. C'est à Frédéric Barberousse que les évêques durent cette *dignitas judiciaria* qui les met hors de pairs parmi la haute noblesse franconienne (p. 1-24).

2. Voir ce chapitre si curieux sur les prisons, p. 696-742.

nèrent le prince-évêque lui-même, ce qui rendit le souverain un peu moins crédule, sachant qu'il n'était point sorcier (p. 557-590).

Un appendice nous donne la description bibliographique des principaux coutumiers qui ont servi à M. Knapp; parmi eux le *Zentbuch* du magister Laurent Fries et celui de l'évêque Jules Echter de Mespelbrunn sont les plus importants. Un répertoire des faits (*Sachregister*) très bien fait (p. 901-924) et un répertoire des noms de lieux et de personnes (p. 924-978) facilitent beaucoup les recherches [1].

R.

Dr Giuseppe Manacorda, **I rifugiati italiani in Francia, negli anni 1799-1800.** Torino, Clausen, 1907, in-4°, 152 p.

Sous ce titre, M. M. publie une étude documentaire importante, accompagnant le texte du *Diario* de Vincenzo Lancetti. Lancetti, né à Crémone en 1766, poète et littérateur, s'enthousiasme, comme tant d'autres, pour les principes, sinon pour la personne et les procédés des Français; il devient membre de la municipalité, puis du comité constitutionnel de Milan; lié avec Foscolo, il reçoit bientôt le poste de chef de division au ministère de la guerre cisalpin, accompagne en France, à Grenoble et à Chambéry, le gouvernement républicain en débâcle, puis reprend sa place en 1800, avec avancement, et dirige les écoles militaires du royaume d'Italie. Bon fonctionnaire, neutre et souple à souhait, il ne parut pas suspect aux Autrichiens, qui le gardèrent en 1814. Il mourut en 1851, après de longs et tranquilles services. Ce n'est pas un héros ni un révolutionnaire; il n'a rien d'un précurseur. Mais c'est cela justement qui fait le mérite de son journal, sincère jusqu'à la naïveté et plein de renseignements curieux sur la vie de province en France à la fin du XVIIIe siècle, et aussi sur l'état d'esprit des réfugiés italiens, tous patriotes et animés de l'esprit civique, mais encore singulièrement divisés et jaloux les uns des autres. Leur séjour à Grenoble et à Chambéry est plein de ces petites anecdotes significatives qui ravissaient Stendhal. M. M. a accompagné cet intéressant journal d'un commentaire très étendu, où tous les personnages sont identifiés avec soin et présentés au lecteur dans des notes fort riches. Il l'a fait précéder d'une introduction parfois un peu trop éloquente et nourrie de citations poétiques pour notre goût septentrional, mais très soigneusement faite et fondée sur des recherches étendues, à Paris notamment. Je ne sais si le volume *Italie*, 6, des *Mémoires et Documents* de nos archives des affaires étrangères ne lui a pas échappé. Il contient des copies fort curieuses, interceptées à la

---

1. Quelques détails sont répétés au cours de l'ouvrage; ainsi l'histoire de la fille de Heidingsfeld, qui voulut tuer, en 1580, son enfant, est racontée d'abord p. 770, puis encore, p. 832. On ne saurait s'étonner d'un pareil *doublet*, en présence des milliers de faits colligés et groupés dans un aussi volumineux travail.

poste, de la correspondance des agents cisalpins du 16 ventôse an VII au 30 frimaire an VIII. Il est possible, au demeurant, que les originaux correspondants, qui doivent être aux archives de Milan, aient été connus de M. M. — Son recueil est, somme toute, une contribution importante à l'étude des origines du Risorgimento; il tiendra une place très honorable parmi les travaux critiques, de plus en plus nombreux, consacrés en Italie à cette période de l'histoire nationale [1].

R. Guyot.

Martin Philippson, **Das Leben Kaiser Friedrichs III**, 2e édition augmentée. Wiesbaden, Bergmann, 1908. In-8°, xii-485 p.

La seconde édition de ce beau livre, complétée soigneusement à l'aide des nombreux documents et mémoires publiés depuis 1900, doit attirer l'attention non seulement des historiens, mais encore de tous ceux qu'intéresse la connaissance d'une des plus nobles personnalités de notre temps. L'auteur, qui a fait ses preuves comme érudit dans maint autre ouvrage, n'a peut-être jamais mieux déployé son talent, à la fois si fort et si souple, que dans cette biographie, où sans trahir la vérité la plus impartiale, il a su faire partager au lecteur sa vibrante sympathie pour son héros.

De 1831 à 1888, du berceau jusqu'à la tombe, il a suivi pieusement les faits et gestes de ce Hohenzollern, original entre tous parce qu'il a été en même temps un soldat, un intellectuel et un libéral, tour à tour général consommé et politique indépendant sous le nom de Frédéric Guillaume, prince royal, puis souverain généreux, condamné par un mal implacable à une lente agonie, sous le nom de Frédéric III, empereur allemand. Dans une série de chapitres sobres, bien informés et bien écrits, il a raconté d'abord la jeunesse et l'instruction du prince, son mariage avec l'anglaise Victoria en 1858, et les vicissitudes d'une vie où ses aspirations intimes le poussaient sans cesse à combattre le dur régime bismarckien, tandis que la force des circonstances le ramenait invinciblement au grand homme d'État, qu'il appuya au moins deux fois d'une manière décisive auprès de son père (en 1866, pour faire accorder à l'Autriche des conditions de paix relativement favorables, en 1870-1871 pour déterminer le roi Guillaume, entêté d'orgueil prussien, à accepter le prédicat d'empereur allemand). Ensuite vient l'existence, toujours difficile à mener, de l'héritier présomptif, placé déjà mûr sur les marches du trône, admis aux délibéra-

---

1. Quelques fautes d'impression; il faut lire : Le*hr*bach (16), R*e*inhard (20), *par* une société (31), Bourdeau*x* (63); *Champs*-Elysées (91), Fa*i*poult (18, etc.), *J*oubert (21, etc.), Rober*j*ot (67), Re*u*bell (70, etc.), Schau*en*bourg (142). La fameuse pièce sur Rapinat, lequel du reste ne mérite pas sa réputation, est un quatrain, et non une chanson (p. 142). Peu de fautes dans les documents français. En général, M. M. connaît très bien, pour un étranger, notre langue et notre littérature.

tions ministérielles, et cependant privé de la part d'influence à laquelle il semblait pouvoir prétendre. M. Philippson a fait ressortir lumineusement les contrastes de cette situation, qui mettait un tel abîme entre le titre et la jouissance, entre l'apparence et la réalité (*Schein und Dasein*). Enfin c'est la maladie terrible, le cancer au larynx, qui frappe le prince subitement en 1887 et dont les erreurs de diagnostic du médecin anglais Mackenzie favorisent le progrès fatal. La trachéotomie vient de rendre quelque répit au malade en lui enlevant la voix quand son père meurt et lui laisse la couronne. Rien de plus dramatique, rien de plus poignant dans sa simplicité, que le dernier chapitre sur les 99 jours du règne, du 9 mars au 15 juin 1888! Le voyage tragique de San Remo à Charlottenbourg qui fait passer en quelques heures le courageux malade du tiède climat de la *Riviera* aux bises glaciales de l'Allemagne du Nord, les deux proclamations au peuple et au chancelier, où le souverain a mis tout l'élan de son âme, le travail acharné aux affaires de l'État avec la conviction de ne pouvoir réaliser tant de hautes et nobles pensées, la lutte perpétuelle contre des influences qui le minent dans l'ombre, bravant l'impuissance d'un mourant, la résignation de l'Empereur martyr qui se sait condamné et ne se plaint jamais, tout cela est exposé avec un art consommé et dans un style nerveux, dont l'émotion contenue est infiniment pénétrante.

M. Philippson a élevé à la mémoire du prince qu'il a chéri et vénéré, et qui méritait de l'être, un monument vraiment digne de lui.

Albert WADDINGTON.

— Dans *Modernisme et tradition catholique en France* (Paris, collection de la *Grande Revue*, 1908; in-12, III-188 pages), M. C. Guignebert expose d'abord et réfute, un peu longuement peut-être, les doctrines théologiques et apologétiques du catholicisme; puis, ayant ainsi justifié en principe les tentatives de réforme doctrinale, connues sous le nom de modernisme, il en fait une critique sommaire, prouvant que ces tentatives n'étaient point orthodoxes, ce dont se doutaient bien quelques-uns de leurs auteurs, et qu'elles sont insuffisantes ou impuissantes, ce qui est établi par le fait. — A. L.

— A l'hypothèse philosophique du monisme, ou de l'immanence absolue, M. E. THAMIRY croit devoir opposer une thèse, le dualisme créationiste, compliqué d'immanence relative et des « raisons séminales » dont parle s. Augustin (*Les deux aspects de l'immanence et le problème religieux*; deuxième édition; Paris, Bloud, 1908; in-12, XXXVIII-308 pages). Au point de vue philosophique, c'est une hypothèse contre une hypothèse, hypothèse de théologien contre hypothèse de philosophe, et la solution du problème religieux n'est peut-être pas à chercher sur ce terrain de la spéculation pure. D'un bout à l'autre de son livre, M. T. admet comme historiquement démontrée l'existence d'une *révélation extérieure*. La question de l'immanence est tranchée par là; ou plutôt la question reste entière, et n'est résolue que pour l'auteur et pour le catholicisme traditionnel. — A. L.

— Très intéressante conférence de M. E. Meyer sur l'Égypte, ou, plus exactement peut-être, et principalement, sur l'art égyptien à l'époque de la construction des pyramides (*Ægypten zur Zeit der Pyramidenerbauer*; Leipzig, Hinrichs, 1908; in-8, 43 pages). Illustrations dans le texte; reproductions photographiques à la fin de la brochure. — A. L.

— Excellente étude de M. Israël Levi sur *Le péché originel dans les anciennes sources juives* (Paris, Leroux, 1907; in-8, 63 pages, y compris un rapport sommaire sur les conférences de l'exercice 1906-1907, à l'École pratique des Hautes-Études, Section des sciences religieuses, et le programme des conférences pour l'exercice 1907-1908). L'auteur montre, par un bon choix de témoignages, comment l'idée du péché originel, qui apparait d'ailleurs assez tard dans la tradition juive, en a été éliminée par une sorte de réaction contre les croyances chrétiennes. — A. L.

— En partant de l'authenticité absolue de toutes les paroles attribuées à Jésus dans les Évangiles synoptiques, M. J. Steinbeck n'a pas trop de peine à reconnaitre en Jésus la conscience d'une personnalité divine (*Das gœttliche Selbstbewusstsein Jesus nach dem Synoptiker*; Leipzig, Deichert, 1908; in-8, 61 pages). Mais la question est précisément de savoir si l'authenticité des textes dont on veut autoriser cette thèse n'est pas suspecte en elle-même, et si elle n'est pas compromise par l'existence d'autres textes mieux garantis, qui laissent voir comment l'idée d'une vocation supérieure à celle de tous les hommes s'accordait en Jésus avec la conscience de sa personnalité humaine. — A. L.

— Étude instructive et documentée, de M. E. F. Thompson, sur le sens des mots μετανοέω et μεταμέλει, principalement en vue de leur emploi dans le Nouveau Testament (Μετανοέω *and* μεταμέλει *in Greek Literature until* 100 A. D., *including discussion of their cognates and their Hebrew equivalents.* Dans les *Historical and Linguistic Studies in Literatur related to the New Testament,* que publie l'Université de Chicago; 2e série, t. I, p. v). — A. L.

— Notice érudite sur les Évangiles apocryphes, par M. M. Lepin (*Évangiles canoniques et Évangiles apocryphes*; Paris, Bloud, 1907; in-12, 125). Tendance apologétique. L'auteur ne se propose pas seulement de renseigner le lecteur au sujet de la littérature évangélique non reçue dans le canon, mais de faire valoir l'autorité unique, on pourrait dire transcendante, des Évangiles canoniques. « Ces derniers, nous dit-on, étaient rapportés à un personnage connu, que l'on savait être leur auteur. » La distinction n'est pas sans doute aussi radicale entre les uns et les autres. — A. L.

— On admet communément que l'auteur de l'Épître aux Hébreux enseigne la préexistence du Christ. M. Bruston soutient l'opinion contraire (*La notion du Fils de Dieu dans l'Épitre aux Hébreux*; Paris, Fischbacher, 1907; in-8, 41 pages); mais il est obligé de supposer une altération du texte dans le passage le plus important, et de recourir à des explications qui peuvent paraitre subtiles à qui envisage la question sans parti-pris. — A. L.

— M. K. G. Goetz publie un index alphabétique, en supplément de sa consciencieuse étude sur la cène eucharistique (*Die Abendmahlsfrage in ihrer geschichtlichen Entwicklung. Register.* Leipzig, Hinrichs, 1907; gr. in-8, 16 pages). — X.

— Nous avons reçu un numéro spécimen d'une revue de philosophie religieuse : *Religion und Geisterkultur, Zeitschrift für religiöse Vertiefung des modernen Geistesleben,* herausgegeben von T. Steinmann (Göttingen, Vandenhoeck; abonne-

ment annuel, 6 mks; le numéro, 2 mks.). Principaux articles du n° 2 (1907) : T. STEINMANN, *Probleme und Schwierigkeiten der geschichtliche Religion;* H. PHŒLMANN, *Frömmigkeit, Sittlichkeit und Sozialismus*; T. HARING, *Der religiöse Individualismus, sein Recht und der Monotheismus* (le monothéisme serait primitif, issu d'une révélation, etc.); B. BAUCH, *Ueber den Begriff der Geisteskultur.* Esprit conservateur et théologique. — X.

— *Les commencements du canon de l'Ancien Testament*, par le P. JEAN-BAPTISTE DE GLATIGNY (Rome, Desclée, 1906; in-12, 246 pages), semblent l'œuvre d'un autodidacte qui s'émancipe de la tradition sans arriver à la critique. Travail un peu confus. Conclusion générale : « Les écrits des auteurs inspirés ayant vécu avant la déportation des Juifs en Babylonie ont été recueillis et rédigés, en leur forme présente, par des écrivains sacrés, soit pendant, soit après la captivité; pas avant. » Ils seraient de Moïse, Josué, etc., pour le fond, et d'autres pour la forme..... — X.

— « La foi en Dieu », par M. W. BOUSSET (*Gottesglaube*, dans les *Religionsgeschichtliche Volksbücher*; Tübingen, Mohr, 1908; in-12, 63 pages), est la profession de foi, souvent éloquente, d'un protestant libéral. Mais on peut toujours se demander si cette foi évangélique au Dieu bon, que l'on met au-dessus de la critique rationnelle, y échappe réellement, et si, ne pouvant s'y soustraire, elle la satisfait de tout point. — A. L.

— Même remarque sur la brochure de M. W. F. CLASSEN (*Suchen wir einen neuen Gott;* Tübingen, Mohr, 1907; in-8, 51 pages), où des idées analogues sont présentées sous une forme différente, échange de lettres où l'on traite la question religieuse au point de vue de la vie réelle, et des conditions sociales du temps présent. — A. L.

— La brochure de M. C. BRUSTON sur *Les plus anciens prophètes* (Paris, Fischbacher, 1907; in-8°, 47 pages) est une critique des opinions de M. L. Gautier, dans son *Introduction à l'Ancien Testament*, I, touchant les prophéties d'Abdias, Joël, les chapitres IX-XI de Zacharie, certains morceaux d'Amos et d'Osée. On ne peut faire ici la critique de M. Bruston, qui défend les opinions communes il y a trente ans, contre celles qui ont cours aujourd'hui. Mais M. Gautier est sans doute excusable, quand, à propos de Zacharie (IX, 13), par exemple, il néglige une opinion, défendue par M. B., d'après laquelle « les enfants de Javan », c'est-à-dire les Grecs, pourraient désigner les Philistins, jadis venus de la Crète. — A. L.

— M. W. STAERK regrette que les travaux de M. Sievers sur la métrique biblique n'aient pas trouvé plus de crédit auprès des exégètes; il se propose d'éditer, d'après les mêmes principes, un assez grand nombre de morceaux poétiques, et il commence par des extraits d'Isaïe (*Ausgewæhlte poetische Texte des Alten Testamentes.* I. *Die Dichtungen Jesaias.* (Leipzig, Hinrichs, 1907; in-8°, IX-34 pages). Les règles de M. Sievers peuvent s'appliquer à tous les textes, ou peu s'en faut, même à des récits que l'on regarde comme écrits en prose. On ne voit pas l'importance qu'un travail comme celui de M. Staerck peut avoir pour l'exégèse de l'Ancien Testament. — A. L.

— La métrique de M. C. LUDWIG est un peu plus sévère; c'est celle de M. B. Duhm, appliquée à des psaumes choisis (*De Psalmis delectis emendatius ac metrice edendis*; Leipzig, Fock, 1907; in-4, 13 pages). Bon exercice de critique, bien qu'on puisse contester un assez grand nombre des corrections proposées. — A. L.

— Le travail de M. M. Rabinsohn sur Le *Messianisme dans le Talmud et les midraschim* (Paris, Leroux, 1907; gr. in-8, 108 pages) est fondé sur une connaissance approfondie du sujet. Néanmoins, à raison même de l'insistance avec laquelle il soutient, en se référant à des textes qu'il ne cite qu'assez rarement, la distinction essentielle entre le sort de l'individu, immortel en son âme après la mort, et l'idée du règne messianique, purement terrestre, auquel ne laisse pas de se rattacher l'idée de la résurrection, l'on peut craindre que la thèse ne soit trop absolue, et que la plupart des critiques contemporains ne soient dans leur droit en ne séparant pas aussi nettement de l'espérance messianique les destinées individuelles. L'exposé des croyances messianiques dans la littérature rabbinique est, d'ailleurs, abondamment documenté, un peu chargé peut-être de détails que ne dominent pas assez les vues d'ensemble. — A. L.

— Dans son titre, la brochure de M. O. Zurhellen contient une indication suffisante de son objet (*Die Wiederentdeckung der persönlichen Religion durch Luther*; Tübingen, Mohr, 1907; in-12, 42 pages). Thèse facile à exagérer, mais où l'historien des religions doit reconnaître une large part de vérité. — A. L.

— Que peut signifier encore pour nous la doctrine de la justification? se demande M. K. Holl (*Was hat die Rechtfertigungslehre dem modernen Menschen zu sagen?* Tübingen, Mohr, 1907; in-12, 27 pages). La réponse n'est valable que pour la foi : l'idée de la justification, la confiance au Dieu bon, qui pardonne le péché, serait l'évangile éternel. Cela n'est pas du tout évident pour la raison, ni même, je crois bien, pour beaucoup d'expériences religieuses faites en dehors du protestantisme. — A. L.

— Aperçu très instructif, intéressant et bien ordonné, de l'histoire du protestantisme allemand au xixe siècle, en ce qui regarde l'union des Églises et confessions, par M. F. M. Schiele (*Die kirchliche Einigung des evangelischen Deutschland im 19 Jahrhundert*; Tübingen, Mohr, 1908; in-8, 83 pages). Bonne documentation. Exposé précis. — A. L.

— M. Horst Stephan traite du piétisme et du progrès (*Der Pietismus als Träger des Fortschritts in Kirche, Theologie und allgemeiner Geistesbildung*; Tübingen, Mohr, 1908; in-8, 64 pages). Sujet un peu vague, mais qui se précise dans les trois chefs indiqués par le titre. Œuvre de vulgarisation, fondée sur une connaissance approfondie du sujet. — A. L.

— L'étude de M. S. Faut, sur la christologie depuis Schleiermacher (*Die Christologie seit Schleiermacher, ihre Geschichte und Begründung*; Tübingen, Mohr, 1907; in-8°, viii-102 pages) comprend une partie historique et une partie doctrinale. Il s'agit beaucoup moins de raconter l'évolution de la christologie au xixe siècle, dans le protestantisme allemand, que de faire valoir une doctrine christologique. Et c'est d'après cette doctrine qu'on fait la critique de Hegel, de Strauss, de Biedermann, de Dorner, et que l'on s'attache à Schleiermacher et à Ritschl. Système de théologie libérale plutôt qu'histoire de la christologie dans les écoles protestantes au xixe siècle. L'Évangile du royaume devient la foi à la souveraineté de Dieu, et la religion de Jésus n'est que la foi au Dieu Père; lui seul connaît le Père, etc., etc. — A. L.

— De la première édition de sa *Crise du clergé*, M. A. Houtin a détaché certains chapitres concernant le Cardinal Perraud, les diocèses de Cambrai, Clermont, Lyon, Tours. Il en a formé une brochure sous le titre : *Évêques et diocèses* (Paris, Nourry, 1908; in-12, 117 pages). La série sera continuée, l'auteur se proposant, à

ce qu'il semble, de faire le tour de la France ecclésiastique. Curieuses esquisses d'histoire contemporaine, et documents pour les futurs historiens de l'Église. — A. L.

— Dans les *Mémoires* de l'Académie hongroise snt paru (Suite du n° 25) :

3° J. Karacsonyi : *De quelle façon la couronne de saint Étienne est-elle devenue la partie supérieure de la sainte Couronne hongroise* (23 p. et 2 illustrations). L'article de M. Jean de Bonnefon dans le *Journal* (3 avril 1907) disant que la Couronne hongroise était fausse a causé un vif émoi parmi les savants magyars. M. Karácsonyi, l'historien le mieux documenté sur l'époque arpadienne, a écrit ce mémoire pour réfuter, d'abord, M. de Bonnefon — qu'il a le tort de prendre pour un archéologue (p. 4). — puis Jules Pauler qui, dans son « Histoire des Arpad », avait dit que la couronne envoyée par Sylvestre II à saint Étienne fut renvoyée, après la mort du roi, par Henri III à Rome, et que la couronne actuelle est celle que l'empereur Michel Dukas avait donnée à Géza I en 1075. M. Karácsonyi prouve par une lettre du pape Grégoire VII et d'autres témoignages du XII° siècle que cette couronne grecque ne forme que la partie inférieure de la couronne de saint Étienne et que celle-ci ne fut jamais renvoyée à Rome. Il est probable qu'elle fut mise sur la tête du roi lors de son enterrement (1038), d'où proviendraient les dégâts de certaines figures en émail. Elle fut ensuite retirée de la crypte et réunie avec celle de Michel Dukas. C'est alors que la couronne ouverte envoyée par le pape fut transformée en couronne fermée.

4° T. Ortvay : *La nourriture de l'homme primitif* (160 p.). Etude très fouillée et documentée par les travaux les plus récents des ethnographes et anthropologistes de l'Europe et de l'Amérique. Conclusion : L'homme, dès son origine, était omnivore ; ceux qui prétendent qu'il était exclusivement herbivore, de même que ceux qui disent qu'il était carnivore, se trompent.

5° O. Asboth : *Mots d'origine slave en hongrois* (102 p.). Le mémoire est dirigé contre le grand ouvrage de M. Melich qui porte le même titre. M. Asbóth démontre les connaissances superficielles de son adversaire en phonétique et prouve, par l'explication d'une trentaine de mots, les erreurs qu'il a commises.

6° S. Kégl : *Les quatrains de Djelal-Ed-dine Roumi* (72 p.). Djelal, surnommé le prince des poètes mystiques, n'est pas encore suffisamment connu. Rückert dans le *Taschenbuch für Damen* a donné, d'après Hammer, la version de quelques-unes de ses poésies ; Rosenzweig en a traduit 75 et Nicholson 48 ; dans le livre récent de Hossein Azad : *La Roseraie du Savoir* (1906), on en trouve également huit, mais toutes ces versions ne sont qu'une partie infime de son œuvre. M. Kégl la fait connaître en détail, à l'aide de nombreuses traductions, en prenant pour base l'édition des œuvres parue à Constantinople en 1894.

7° J. Schmidt : *La place de la famille des langues italiques dans le groupe indo--européen* (73 p.). Après une discussion linguistique très détaillée, l'auteur conclut que l'ancienne patrie des peuples de l'Italie est à placer encore plus au Nord que ne l'a fait Hirt : entre l'Elbe et l'Oder. Au nord, ils étaient voisins des Germains, à l'ouest des Celtes, au sud des Grecs et à l'est, peut-être des Illyriens.

8° Z. Ferenczi : *Petöfi et le socialisme* (44 p.). Petöfi désirait la liberté des peuples, principalement du peuple hongrois ; il était républicain, mais il n'était pas, ce qu'on appelle aujourd'hui socialiste. Cent-soixante-dix-huit citations de ses œuvres où il emploie le mot *liberté* doivent prouver la thèse de l'auteur. — I. K.

— Le tome XVIII de l'*Ancienne Bibliothèque hongroise* nous apporte les *Poésies*

de Paul Anyos (*Anyos Pál versei*. Budapest, Franklin, 1907. 323 p. in-8°), écrivain du XVIIIe siècle, le talent le plus remarquable de l'*École française*. Nous avions jusqu'ici deux éditions, celle de Bacsányi (1798) qui ne donne qu'une partie de ses œuvres, puis celle d'Abafi (1875) dont le second volume n'a jamais paru. M. Elemér Császár a comparé, pour cette 3e édition, les différents manuscrits, a utilisé les études faites dans ces trente dernières années et nous donne un travail critique avec une introduction et des notes très précieuses. Le volume sera accueilli avec faveur par tous ceux qui s'intéressent au renouveau littéraire du XVIIIe siècle. Il serait à souhaiter que les œuvres des autres initiateurs de cette époque nous fussent données dans cette *Bibliothèque* rédigée avec tant de soin par M. Gustave Heinrich. — I. K.

— M. Antoine Prónai vient de publier une brochure sur le *Théâtre des Piaristes à Pest au XVIIIe siècle* (Budapest, Stephaneum, 1907. — 135 p. in-8°). Au XVIIe et au XVIIIe siècles, la Hongrie ne connaissait que le drame scolaire. Les Jésuites et les Piaristes organisaient à certaines époques de l'année, des représentations données par les élèves, auxquelles les parents étaient également invités. Mais tandis que les Jésuites écrivaient leurs pièces surtout en latin, l'Ordre plus démocratique des Piaristes, animé d'un sentiment patriotique, fit représenter, à partir de la seconde moitié du XVIIIe siècle, des pièces hongroises. Quelques écrivains de l'Ordre ne manquaient pas de talent, tels : Simai et Benyák. M. Prónai, qui a puisé ses renseignements dans les archives de l'Ordre dont il est membre, nous donne dans cette brochure l'histoire succincte de ces représentations et publie une pièce inédite de Benyák, intitulée : *L'envie confondue* (1772), histoire dramatisée du règne de Salamon de la dynastie arpadienne). M. Prónai fait suivre cette édition de la liste des pièces jouées par les Piaristes de 1719 à 1776 et de la reproduction de plusieurs affiches. — I. K.

— M. I. Görög publie un travail intéressant sur le *Comte Nicolas Zrinyi* (Budapest, 1906, 60 p. in-8°) qu'il considère surtout comme homme d'Etat. Il fait bien ressortir les efforts patriotiques de ce grand général et poète (1618-1664) qui était en lutte continuelle avec les chefs militaires autrichiens. M. Görög nous le montre finalement engageant des pourparlers avec Gremonville, ambassadeur de France à Vienne, pourparlers qui ne pouvaient aboutir à cause de la mort prématurée de Zrinyi. — Le travail venu après la grande biographie en 5 volumes de Charles Széchy, sera lu néanmoins avec profit. Il fait partie des « Etudes sur l'histoire de la civilisation hongroise » dirigées par M. Békefi, professeur à l'Université de Budapest. — I. K.

— M. David Angyal a fait tirer à part ses articles intéressants : *Les Idées sur l'histoire des peuples du comte Etienne Széchenyi* (Budapest, Franklin, 1907, 74 p. in-8°). Après avoir démontré les vastes lectures historiques du régénérateur de la Hongrie qui puisait ses idées dans Mme de Staël, Voltaire, Condorcet, Herder, Burke, Franklin, Smith et même dans Ségur, M. Angyal combat ceux qui ne voient dans les écrits et dans l'activité du comte que l'application des théories de Bentham. Széchenyi, quoiqu'il mît au premier plan les réformes économiques, et avec raison, n'était nullement utilitaire; il ne méconnaissait pas non plus la valeur des anciennes institutions magyares, comme on le lui reproche, mais il n'était pas leur admirateur. Il est partisan des théoriciens de la perfectibilité et croit que le progrès de l'humanité est constant; ce progrès atteint son apogée à l'époque virile des peuples. Cette époque, selon lui, n'était pas encore arrivée pour la Hongrie qui sortait, au début du XIXe siècle, de l'enfance. Les idées poli-

tiques de Széchenyi développées dans ses œuvres et dans ses discours s'enchaînent admirablement et c'est le mérite de M. Angyal de les avoir coordonnées dans sa brochure. — I. K.

— Le 5e fascicule des « Dialectes allemands de la Hongrie » est consacré à la *Phonétique du dialecte allemand de Niczkyfalva* (Budapest, Académie, 1907, 52 p. in-8°). Ce village dans le comitat de Temes fut fondé par Joseph II en 1784. Il y établit des colons venus de l'Alsace, du Luxembourg, de Trèves et de Mayence. En 1820 quelques familles de la Moravie se sont jointes à ces colons. M. F. Kräuter, étudie en détail la phonétique de leur langage, dresse la liste des mots que ce dialecte a empruntés au hongrois, au roumain et au français et donne quelques échantillons de leur poésie. — I. K.

— L'Académie hongroise a fait traduire pour le public lettré l'ouvrage de T. H. S. Escott, sur l'*Angleterre d'aujourd'hui* (*A mai Anglia*. Tome III. — Budapest. 1907, 431 p. in-8°). Le traducteur M. André György, correspondant du ministère du commerce hongrois en Angleterre, s'est très bien acquitté de sa tâche; son style est facile. Ce dernier volume fait connaître le service militaire, la vie religieuse, les idées philosophiques, la littérature contemporaine, les amusements populaires et les différentes carrières libérales. Le traducteur a ajouté quatre chapitres tirés des autres ouvrages d'Escott et de quelques écrivains anglais sur l'agriculture, sur les classes ouvrières, sur les transformations sociales et l'impérialisme. L'index très détaillé des trois volumes sera le bienvenu, mais la table des matières manque. — Dans la même collection a paru la traduction de M. J. Bourdeau : *Les maitres de la pensée contemporaine* (*A jelenkori gondolkozás mesterei*. Budapest. 1907, 246 p. in-8°), par Fredericzy et Irmei, contenant les études sur Stendhal, Taine, Renan, Spencer, Nietzsche, Tolstoï, Ruskin et Victor Hugo. Les citations françaises sont souvent estropiées; p. 231, Chuquet : *Précis* et non *Précise* de la guerre de 1870; p. 236, la *destinée* et non *destiné*; p. 238, Métin : Histoire *du* socialisme et non *de*: p. 241, Renan : L'*Abbesse* et non *Abesse* de Jouarre; p. 243, le fondateur de la Sorbonne s'appelle Robert de *Sorbon* et non *Sorbonne*. — I. K.

— Le tome XLI des *Annales de la Société Kisfaludy* (*A Kisfaludy-Társaság évlapjai*. — Budapest, Franklin, 1907, 270 p., 8°) contient, outre quelques poésies lues dans les séances et les critiques sur les différents concours, les travaux suivants : B. Alexander, *La littérature universelle;* le même, *Philosophie hongroise à Rodosto* (publie le manuscrit d'Étienne Kiss de 1730; Kiss avait accompagné Rákóczi dans son exil à Rodosto; c'est là qu'il composa ce petit traité de philosophie pratique); J. Beöthy, *La poésie des Kouroucz* (caractéristique de la poésie populaire de l'époque de Rákóczi); F. Riedl, *François II Rákóczi et les beaux-arts* (sur le peintre Mányoky); A. Berzeviczy, *Éloge de Gustave Kelety* (un des premiers critiques d'art hongrois); A. Berczik, *Ignace Nagy* (1810-54; auteur des *Mystères hongrois* et de la comédie : *Élection des fonctionnaires*). — I. K.

— Le tome XVII de la *Revue d'histoire littéraire* (*Irodalomtörténeti Közlemények*, 1907, xvii-512 p., 8°), contient les études suivantes : Cyrille Horvath, *La vie de Jean Csécsi* (la biographie la plus complète du professeur de Sárospatak au xviiie siècle); D. Kovacs, « *Le prodigue et l'avare* » *d'Étienne Pállya* (drame scolaire inédit du xviiie siècle; Pállya a fait sa pièce d'après le *Dissipateur* de Destouches et *Die Hausfranzösin* paru au tome V de la *Deutsche Schaubühne* de Gottsched); F. Deak, *Le chant d'Étienne Vitéz Kádár* (sur la campagne de Georges Rákóczi en Pologne, 1657); S. Nagy, *La généalogie du poète Michel Tompa*;

G. Viszota, *La tragédie d'Alexandre Kisfaludy, intitulée Ulysse et Pénélope* (cet essai de jeunesse n'est que la traduction de la *Pénélope* du jésuite espagnol André Friz qui enseigna en Hongrie et à Vienne; *Pénélope* date de 1761). — La *Revue* donne de nombreux documents inédits sur les écrivains anciens et modernes (à relever : les lettres latines d'Ignace Martinovics, le chef des Jacobins hongrois; les lettres de Jean Haller au prince Apafi et à Grégoire Bethlen; celles de Bacsányi au baron Ráday, celles de Louise Malom à Döbrentei, etc.), mais les comptes-rendus sur les nouveautés sont rares. — I. K.

— *Le Gardien de la langue hongroise* (*Magyar Nyelvör*, tome XXXVI, Budapest, 1907, 496 p., 8°) continue, avec ses 97 collaborateurs, à combattre les néologismes et à défendre la pureté de la langue. Il recueille les parlers et les dictons populaires, et donne surtout l'explication étymologique de nombreux vocables. Parmi les études nous relevons les articles suivants : Simonyi (*La perte de la langue hongroise*, où il dénonce les périls de l'influence allemande au point vue linguistique; *la Grammaire de Révai*); J. Csapodi (*Le dialecte de Máramaros*); A. Horger (*Un néologue inconnu*); M. Kertész (*les mots : rideg, ármány; Les débuts de la philologie comparée en Hongrie*); G. Komonczy (*La coordination et la subordination*); F. Kræuter (*L'assimilation des consonnes en hongrois*); J. Melich (*Mots slaves en hongrois*); M. Palfi (*Les gloses de Kolozsvár*); K. Révész (*François Verseghy, comme gardien de la langue*); M. Rubinyi (*Révai*). — I. K.

— Le tome XXXVII de la *Revue de linguistique* (*Nyelvtudományi Közlemények*, Budapest, 1907, 336 + 144 p.), consacrée aux études ougro-finnoises contient les études suivantes : Edmond Beke, *Adverbes sans suffixes dans le vogoul*; Jules Gyomlay, *La théorie des temps verbaux*; A. Horger, *Le dialecte de Háromszék*; J. Melich, *La lexicographie hongroise*; H. Paasonen, *Le nom de Dieu en finnois et en tchérémisse*; J. Papay, *Études linguistiques sur les ostiaks du Nord*; K. B. Wiklund, *La parenté primitive des langues indo-européennes et des langues finno-ougriennes*; J. Schmidt, *Remarques sur l'article de Wiklund*. — Dans le supplément nous trouvons le *Vocabulaire tchouvasse* du philologue finnois Paasonen.

A côté de cette revue de philologie ougro-finnoise, l'Académie édite une *Revue de philologie générale* (*Nylvetudomány*) dont les fascicules 3 et 4 (1907) contiennent les études suivantes : M. Rubinyi, *Ascoli*; A. Schreiner, *Le dialecte franconien de la Moselle et le saxon de Transylvanie*; J. Balassa, *Questions phonétiques*; O. Asbóth, *Changements des gutturaux en slave*; *Comparaison exprimée par la négation*; F. Gomperz, ἵημι, πράσσω; M. Draganu, *B. Hasdeu*. — Les comptes rendus sont très nombreux; relevons ceux qui sont consacrés aux ouvrages de Meillet (*Les alternances vocaliques en vieux slave*) de Boyer et Spéranski (*Manuel pour l'étude de la langue russe*) et Freeman-Josselyn (*Étude sur la phonétique italienne*). — I. K.

Le propriétaire-gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 30 — 30 Juillet. — 1908

ΓΑΛΗΝΟΥ Περὶ χρείας μορίων ΙΖ'. *Galeni de Usu partium* libri XVII, ad codicum fidem recensuit G. Helmreich. Vol. I libros I-VIII continens. Leipzig, Teubner, 1907; xvi-496 p. (*Bibl. script. gr. et rom. Teubneriana*).

Le traité de Galien, en dix-sept livres, dont M. Helmreich publie dans ce volume la première partie (l. I-VIII), ne doit pas porter le titre qui a été vulgarisé par les éditions, Περὶ χρείας τῶν ἐν ἀνθρώπου σώματι μορίων; le titre exact, tel qu'il est donné par les meilleurs manuscrits et souvent rappelé ailleurs par l'auteur lui-même, et Περὶ χρείας μορίων. Le texte, publié d'abord dans l'Aldine, reproduit ensuite dans l'édition de Bâle, dans celle de Chartier, et enfin dans celle de Kuehn, imparfait en de nombreux passages, était loin de répondre aux besoins de la critique; un examen sérieux des manuscrits s'imposait, si l'on voulait avoir un texte plus pur et mieux établi; et l'ouvrage, un des plus importants de Galien, est assez intéressant par lui-même, au triple point de vue de la philosophie, de la physiologie et de l'histoire de la langue grecque, pour que l'on soit reconnaissant à M. H., qui a déjà publié, comme on le sait, plusieurs autres opuscules du médecin de Pergame, d'avoir donné cette nouvelle édition. Elle repose principalement sur le codex Urbinas 69 (U), le plus ancien et le meilleur manuscrit du traité, auquel se joignent trois autres manuscrits de la même famille; Oribase, qui souvent transcrit Galien *ab verbum*, un certain Théophile, qualifié de protospathaire et d'archiatre, qui a resserré le Περὶ χρείας μορίων en un opuscule intitulé Περὶ τῆς τοῦ ἀνθρώπου κατασκευῆς, enfin la version latine de Nicolas de Reggio, imprimée dans les édition latines de Galien, ont été à M. H. de quelque secours. Il serait trop long de citer toutes les améliorations que M. H. a apportées au texte; beaucoup proviennent des manuscrits, beaucoup aussi sont dues à sa science d'helléniste; j'en note quelques-unes qui attirent spécialement l'attention. P. 41 l. 1 ἡγησόμενον (ἡγησάμενον codd.); 103,

26 ὅλης (ὅλαις); 128, 24 θηράσειν (δράσειν ou δράσσειν); 306, 12 πλήττοιτο, μένει (πληττομένη); 327, 21 ἐτεχνήσατο (ἐτεκμήρατο ou ἐτέμετο); 392, 6 παρέχειν (ἔχειν ou σχεῖν); 396, 25 προπέττειν (προσπίπτειν); 454, 11 κειμένοις (κινούμενος); l'orthographe διανταίων pour διαντέων 417, 5 avait déjà été rétablie par Kontos (Λόγιος Ἑρμῆς V, 1 [Athènes 1876] p. 161). Quelques observations, que je soumets à l'éditeur. P. 224, 24 M. H. lit ἔμελλε δέξασθαι, bien qu'il corrige régulièrement ces infinitifs aoristes moyens en infinitifs futurs, après μέλλω, par exemple 123, 19 δαμάσεσθαι (codd. -σασθαι), 464, 20 ἐκδέξεσθαι (-σασθαι), de même que Kuehn avait déjà corrigé 273, 19 ποιήσασθαι en ποιήσεσθαι, à cause du voisinage d'autres futurs. Nous lirons évidemment δέξεσθαι; et cependant la question n'est pas si simple qu'elle paraît, car Galien, après μέλλω, emploie non seulement le futur et le présent, mais aussi l'aoriste (t. I p. 629 K. μέλλοντα διαγνῶναι) et même le parfait (dans ce volume p. 93, 22 ἐστράφθαι ἤμελλον); il en résulte souvent des difficultés de lecture. Les manuscrits donnent 377, 18 ψαύειν ἔμελλεν, et M. H. corrige ψαύσειν d'après Oribase; mais cf. la même expression 356, 12 ψαύειν ἤμελλε sans correction; le présent est en effet très légitime. L'est-il de même là où il se trouve associé à des futurs? 273, 15 sv. on lit οὐδὲ γάρ... ἀποκρίνειν ἔμελλεν... ἀλλὰ καθέξειν τε καὶ ἀλλοιώσειν καί... ποιήσεσθαι (-σασθαι codd. corr. Kuehn); M. H. corrige ἀποκρινεῖν, sans doute avec raison; mais alors tolérerons-nous 165, 15 sv. οὐδὲν ἤμελλεν... ἔσεσθαι, ἀλλὰ καὶ προσαπόλλυσθαί τι? Kontos pensait que Galien a écrit προσαπολεῖσθαι (BCH, II 1878, p. 243), et il est probablement dans le vrai. Une autre observation se rapporte à l'orthographe. A ce point de vue, l'Urbinas, dit M. H., mérite une grande confiance; c'est pourquoi il le suit toujours dans l'orthographe du mot τέλεος et de ses dérivés, qu'il écrit soit par ε, soit par ει; notons cependant 125, 9 τελεοῦσθαι contre U et deux autres manuscrits. Dans le fait, la forme τέλεος est de beaucoup la plus fréquente, surtout dans l'Urbinas; et l'accord des manuscrits pour τέλειος est tellement rare qne l'on pourrait prétendre que cette forme est étrangère au Περὶ χρείας μορίων. Je ne veux pas me prononcer; mais il est au moins un cas où les manuscrits ont tort : 104, 26 τῆς τελείας ἐκτάσεώς τε καὶ κάμψεως. La locution revient à plusieurs reprises : 105, 20 ἡ τελέα ἔκτασίς τε καὶ κάμψις; 105, 25 τῆς τελέας ἐκτάσεως; 106, 24 τὰς τελέας ἐκτάσεις τε etc.; 107, 18 τῆς τελέας ἐκτάσεώς τε etc., leçons de U. Tout en admettant que Galien ait écrit tantôt l'une, tantôt l'autre forme, il me paraît inadmissible qu'il ait varié ici, dans une même théorie, où une expression identique est répétée à de si brefs intervalles; je considère donc τελείας 104, 26 comme une inadvertance commise par le copiste de U, et τελέας comme la forme écrite ici par l'auteur [1].

My.

---

1. Ajouter à l'erratum : 131, 25 accentuer συνημμένα; 137, 9 lire δέ au lieu de δ'; 455, 17 τοῦθ' au lieu de τοῦτ'.

Quellen und Forschungen zur alten Geschichte und Geographie. Herausgegeben von W. Sieglin o. ö. Professor der historischen Geographie an der Universität Berlin. Heft 14 : D. Detlefsen, **Die Geographie Afrikas** bei Plinius und Mela und ihre Quellen. Die **formulae provinciarum** eine Hauptquelle des Plinius. Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 104 p. gr. in-8°.

A quelle source Pline a-t-il emprunté les listes de villes (énumérées d'ordinaire par ordre alphabétique), ses listes de chiffres, les statistiques qu'il donne dans la description des provinces? Les savants hésitent entre les *Commentarii* d'Agrippa, sa carte, les compléments qu'Auguste y avait ajoutés, ou les relevés généraux qu'il avait fait dresser, comme censeur, des revenus de chaque province. Comme les descriptions de l'Espagne sont claires et développées, on conclut de là, d'après ce type, non sans quelque témérité, à tout l'empire. M. D. croit qu'il ne faut pas chercher la source de Pline dans tel auteur ou tel ouvrage [1].

Ces statistiques anonymes peuvent provenir d'époques différentes. Le meilleur moyen de voir plus clair dans les sources qui ont servi à Pline dans ses livres géographiques consisterait plutôt à prendre séparément l'une après l'autre et à examiner à part les régions qu'il décrit; M. D. a donné l'exemple en étudiant lui-même l'Espagne dans les *Commentationes in honorem Mommseni*, 1877. Il attaque le même problème et emploie la même méthode en étudiant ici séparément les sources de Pline dans sa description de l'Afrique.

Huit chapitres; bibliographie des études précédentes; mesures de distances empruntées à Agrippa; les deux provinces de Maurétanie; la province d'Afrique et la Numidie; la province de Cyrène; peuples de l'intérieur de l'Afrique; la côte éthiopienne d'Afrique; les sources de Méla et de Pline; comme conclusion (en 40 pages) une étude sur les *formulae provinciarum*, source principale de Pline dans la description des provinces romaines.

M. D. emprunte le mot *formula* aux citations même de Pline. *Forma* ou *formula* désignent l'ensemble des communes dont se compose la province avec indication de leur place respective. Ces *Formulae* qui servaient de base pour le cens, notamment pour les levées d'hommes et de tributs, étaient anonymes; elles avaient été établies après la conquête, quand le pays fut organisé, puis modifiées et tenues au courant suivant les besoins. De lacunes dans plusieurs descriptions, M. D. conclut que Pline n'a pas eu sous la main, pour ces pays, les *formulae*; que par conséquent elles n'avaient pas été réunies en un recueil.

Pas plus pour les historiens que pour les latinistes, je n'aurais besoin d'ajouter qu'à chaque page on sent ici l'avantage que M. D. a sur les savants présents et l'on peut ajouter, sur les critiques à venir,

---

1. Surtout pas dans un auteur grec. Pline d'habitude n'a connu ces auteurs que par l'intermédiaire d'une source latine.

celui d'une longue expérience, d'une familiarité étroite avec le texte de son auteur; d'où une compétence que tout le monde lui reconnaît, et dont heureusement il continue, sans se lasser, à nous communiquer les fruits.

É. T.

Der litterarische Character der neutestamentlichen Schriften, von C. F. G. Heinrici. Leipzig, Dürr, 1908; in-8, viii-127 pages.

Die Apostelgeschichte, Untersuchungen, von A. Harnack, Leipzig, Hinrichs. 1908; in-8, vi-225 pages.

Paulus an Philemon, von A. Schumann, Leipzig, Hinrichs, 1908; in-12, 122 pages.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on discute sur la valeur littéraire des écrits du Nouveau Testament; mais il n'y a peut-être pas très longtemps que l'on cherche cette valeur où elle est, c'est-à-dire dans le rapport de ces écrits avec leur objet, évangélisation et édification. La question est traitée, pour l'ensemble, d'une manière satisfaisante par M. Heinrici. Évangiles, Épitres, Actes, Apocalypse, chaque genre est rattaché à son origine historique, replacé dans son milieu. L'auteur a une certaine tendance conservatrice et apologétique qui se trahit dans quelques assertions contestables et risquées : ainsi, M. H. paraît affirmer que les trois Synoptiques procèdent directement de catéchèses orales; il maintient l'authenticité et l'historicité du quatrième Évangile (ceux qui nient cette authenticité et cette historicité n'auraient pas le sens de l'histoire religieuse; la quatrième Évangile n'en serait pas moins un commentaire de la parole : « Je suis avec vous, tous les jours, jusqu'à la consommation du monde », ce qui en compromet singulièrement l'historicité en ce qui regarde la carrière de Jésus ; car la parole en question n'appartient pas à l'enseignement du Christ, et la vie de celui-ci dans la foi de l'Eglise est sans doute autre chose que son activité missionnaire au temps de Ponce Pilate ; il attribue à saint Paul les Épitres pastorales, accordant seulement que l'Épitre à Tite et la première à Timothée seraient des instructions de l'Apôtre, ultérieurement rédigées en forme de lettres ; à propos des paraboles, il admet la distinction de la parabole et de l'allégorie, mais avec des restrictions qui en détruisent la portée. On ne voit pas très bien comment il peut affirmer que l'allégorie est une comparaison expliquée, tandis que la parabole serait une comparaison qui a besoin d'explication. La parabole a une application religieuse; mais cette application se fait aussi naturellement que celle d'une fable, et le récit parabolique n'a pas besoin d'être autrement expliqué. D'autre part, une allégorie comme celle du bon pasteur, dans le quatrième Évangile n'est pas, à proprement parler, une comparaison, mais une métaphore développée, ou une série de métaphores, plus ou moins arbitrairement conçues et liées, et moins faciles à entendre qu'un récit parabolique.

M. Harnack s'affirme de plus en plus comme défenseur de « la tradition ». Après avoir plaidé l'authenticité du troisième Évangile et des Actes, il plaide maintenant l'historicité de ce dernier livre, sous réserve de la crédulité de l'auteur en matière de miracles, de ses négligences dans les récits, et de sa tendance à façonner en beau style les incidents importants. Étude minutieuse sur les indications chronologiques, sur les données géographiques et autres, sur la manière de traiter les personnes, sur les sources des Actes et leur valeur. Inutile de dire que l'on trouve un peu partout des observations précieuses pour l'intelligence du livre. Mais il ne semble pas que le principal de la thèse soit prouvé pour autant. Car, en garantissant l'autorité des Actes, l'on se propose d'en confirmer l'authenticité.

Cà et là se rencontrent certains raisonnements ou assertions qui étonnent. Il fallait, dit M. H., avoir été associé à la vie de Paul pour se risquer à écrire les Actes, en dominant le chaos des souvenirs primitifs. Mais le même auteur n'a-t-il pas osé écrire son Évangile, sans avoir été associé au ministère de Jésus, et en dominant, plus ou moins complètement et habilement, le chaos de la littérature et des souvenirs évangéliques? Il fallait, dit encore M. H. avoir pris part aux premières prédications chez les Gentils, pour se demander seulement par quelles voies l'Évangile, annoncé d'abord aux Juifs, avait été porté aux nations. Et il est vrai que, dès la fin du premier siècle, c'est Jésus lui-même qui est censé avoir prescrit l'évangélisation des païens. Mais n'est-il pas vrai aussi que le narrateur des Actes associe lui-même cette vue, systématique et non réelle, à des données de fait qui la contredisent; qu'il présente ces données de façon à atténuer la contradiction, et que son procédé convient plutôt au compilateur, arrangeant des récits donnés et les adaptant à des conceptions plus récentes, qu'au témoin des événements et au compagnon du grand Apôtre?

Le gros embarras de la thèse est toujours l'assemblée de Jérusalem, où la question des observances légales est censée avoir été résolue, et qui s'accorde si mal avec ce que Paul lui même raconte dans l'Épitre aux Galates. Cette fois, M. H., qui naguère défendait l'authenticité du texte commun, cherche à résoudre la difficulté en supposant une rédaction du décret apostolique qui ne serait ni celle du texte oriental, ni celle du texte occidental, tout en se rapprochant davantage de celle-ci. Paul ignorerait l'interdiction des viandes étouffées et celle des viandes de sacrifice, parce que l'assemblée apostolique n'aurait enjoint aux païens convertis que des prescriptions morales contre l'idolâtrie, le meurtre et l'impudicité. La question de critique textuelle gagnerait sans doute à être traitée pour elle-même, sans préoccupation des conséquences pour ou contre l'historicité du décret. Or l'argumentation contre l'authenticité du mot πνικτῶν, dans Act. xv, 29, ne paraît pas décisive. Et l'on ne voit pas très bien ce que signifie le décret, dans la circonstance, s'il ne concerne plus que des règles morales. Il s'agissait

de savoir si les Gentils devraient observer la loi de Moïse, et les commandements du décalogue étaient hors de cause. La réponse doit concerner les observances légales, tout semblant arrangé de façon que le lecteur comprenne comment on a dispensé les païens de la circoncision, et comment le grand champion des observances, Jacques, a réclamé seulement un certain nombre de pratiques ayant un caractère purement négatif. Ce compromis n'est pas réel, et ce n'est qu'une combinaison d'historien apologiste. Il paraît impossible d'attribuer cette fiction à Luc, et l'argument qu'on en tire contre l'authenticité du troisième Évangile et des Actes garde toute sa force.

La manière très libre de l'historien peut expliquer certaines incohérences de la narration. Mais il en reste qui ne se comprennent guère que de la part d'un compilateur. On a déjà fait observer (E. Schürer, *Theol. Literaturzeitung*, 1908, p. 176) que les motifs réels de l'arrestation de Paul dans le temple, indiqués dans Act. xxi, 27-28, sont en contradiction parfaite avec l'apologie qui est prêtée à l'Apôtre dans Act. xxiii, 6, et xxvi, 6. Un ami de Paul a-t-il pu lui attribuer des assertions qu'il savait pertinemment n'être pas vraies? La situation d'un rédacteur plus récent est toute différente; n'ayant plus le sentiment net de la réalité, il n'a pas davantage celui de la vraisemblance, et il compose les plaidoyers de son héros en utilisant ses connaissances livresques sur l'opposition des pharisiens et des sadducéens.

L'Epître à Philémon est une vraie lettre, un document privé, remarquable surtout par la finesse du sentiment. Le commentaire qu'en donne M. Schumann est conçu dans l'esprit du texte. Il est moins doctrinal que moral. C'est d'ailleurs un petit traité complet, avec une introduction où on discute la question d'authenticité. Bon travail de vulgarisation scientifique en même temps que d'édification.

Alfred Loisy.

Émile Camau. **La Provence à travers les siècles.** Géographie ancienne, premiers peuples, domination romaine, civilisation chrétienne. — Paris, E. Lechevalier, 1908. In-8° de xi-481 pages.

L'ouvrage de M. E. Camau est une tentative méritoire de doter la Provence d'une histoire générale qui soit au courant de la science moderne. Il est le fruit de longues recherches et d'études multiples, qui n'apparaissent pas toujours très clairement au lecteur peu familiarisé avec les documents provençaux, car les notes et renvois sont d'une fréquence trop discrète.

Le plan adopté par l'auteur l'a obligé à des investigations de natures très diverses : il a essayé, en effet, d'exposer quelle fut la formation géologique de la Provence, sa faune et sa flore avant l'apparition de l'homme, puis quelles modifications du sol changèrent son aspect au cours des siècles. Il montre ensuite en quels endroits s'est manifestée

pour la première fois la race humaine, énumère les habitats, les armes et outils des plus anciens peuples, décrit leurs migrations, les évolutions de leur civilisation, présente en un mot un ensemble de faits qui permettent de se rendre compte de ce qu'était la terre provençale aux temps préhistoriques. Il s'étend davantage sur les tribus celto-ligures, les Massaliotes, la conquête romaine, les mœurs et institutions du pays sous la domination du vainqueur, les travaux effectués par les Romains, les monuments édifiés par eux, etc. Une dernière partie montre comment le christianisme s'implanta dans le pays et quelles persécutions il eut à subir avant de devenir la religion officielle.

Pour ce premier volume, les documents à étudier étaient d'une abondance exceptionnelle : le difficile était de les bien choisir et de les bien classer. Mais c'est là où l'érudition de M. E. Camau s'est trouvée plusieurs fois, trop souvent même, en défaut. Malgré les efforts évidents qu'il a fait pour enrichir son dossier, il a ignoré beaucoup. Je ne veux parler ici, n'ayant aucune compétence pour la partie géologique et très peu pour les questions de préhistoire, que des pages relatives à la conquête et à la civilisation romaine, ainsi qu'à l'établissement du christianisme. M. E. Camau aurait dû parcourir le pays, s'arrêter dans les anciennes villes romaines, dresser une bibliographie exacte et complète : il ne semble pas l'avoir fait ; de là de nombreuses lacunes dans son information. Il a eu recours fréquemment à des auteurs aujourd'hui vieillis ou dénués de critique (exemple, J. Gilles) et n'a pas consulté, faute sans doute de les avoir connus, les travaux des érudits contemporains : il suffit pour s'en rendre compte de comparer la liste des auteurs qu'il cite avec la bibliographie donnée par le commandant E. Espérandieu, dans le t. Ier de son *Recueil général de bas-reliefs de la Gaule romaine*. Remarquez que je ne lui reproche pas de n'avoir pas consulté ce volume du commandant Espérandieu, qui a paru trop tard pour être utilisé par lui, mais les ouvrages les plus récents mentionnés dans ce *Recueil*. Mieux que cela même, il n'a pas eu recours au si précieux *Corpus inscriptionum latinarum*, qui aurait dû être un de ses livres de chevet. De là des défaillances, soit dans l'exposé et l'appréciation des faits de l'histoire, soit dans l'énumération et la classification des monuments. Prenons par exemple les pages où M. Camau décrit les arcs de triomphe élevés en Provence au temps des Romains : il est incontestable que pour celui d'Orange il y avait à citer autre chose que des articles de la *Revue archéologique* parus en 1848 et 1887 et du *Journal des Savants* rédigés en 1859 et 1880, dont on ne nous indique pas le titre ni même quelquefois le nom des auteurs. Pour l'arc admirable d'Arles, dont des fragments importants ont été retrouvés il y a quelques années, il y avait à se reférer à l'article de M. Véran paru en 1903 dans le *Bulletin archéologique* du Comité des travaux historiques et dans le *Bulletin monumental*. Si M. Camau

avait étudié sur place l'arc de Carpentras, il aurait reconnu qu'il ne pouvait être que contemporain de celui d'Orange, dont il rappelle les sculptures et il ne l'aurait pas attribué à la fin du IIe siècle ou même plus tard. Celui de Cavaillon, rapproché de celui de Saint-Remy, ne peut absolument pas être de l'époque de Constantin : M. G. Bourges, dans une étude fort savante publiée en 1897 par l'Académie de Vaucluse dans ses *Mémoires*, l'a parfaitement démontré. Quant à voir dans le monument de Saint-Remy « l'art et le ciseau grec dans sa grâce et son élégance », c'est une des idées de M. Gilles, auxquelles un bon archéologue ne doit pas s'arrêter. D'autre part, M. E. Camau paraît ignorer le monument triomphal d'Avignon; il n'a pas vu davantage les débris du cirque d'Arles, découverts en 1825 et 1902, conservés soit au Musée lapidaire soit auprès du théâtre antique de cette ville. Sur presque tous les points, on pourrait faire à peu près les mêmes observations : mais ce que je viens de dire suffit pour faire apprécier la méthode et la science de l'auteur.

Les mêmes lacunes et les mêmes défauts se retrouvent dans la dernière partie intitulée : *La Civilisation chrétienne*. Ici, la faiblesse de la critique est plus flagrante. Bien que M. Camau n'ignore pas combien sont battues en brèche les légendes provençales, il ne se détermine pas à y renoncer; il a encore confiance dans l'abbé Faillon, dont les *Monuments inédits sur l'apostolat de sainte Marie Madeleine en Provence* sont farcis d'erreurs et de faux. Comment, après Mgr Duchesne, peut-on accepter comme authentique le parchemin daté de 716 trouvé en 1279 dans le tombeau de sainte Madeleine? Comment peut-on considérer comme probant le diplôme de Charles le Chauve en faveur de l'église de Vienne, qui est un faux non moins grossier? Comment peut-on prétendre, après les *Études* de M. de Lasteyrie *sur la sculpture française au moyen âge*, publiées dans le t. VIII des *Monuments et mémoires* de la fondation Piot, que « le cloître de Saint-Trophime est un monument du commencement du XIe siècle ou même antérieur » et « constate par conséquent à nouveau une tradition plus ancienne encore »? Comment, après les discussions récentes à propos du Concile de Turin, peut-on ajouter une confiance absolue au témoignage intéressé de prélats du Ve siècle sur la mission apostolique de Trophime? Je n'insiste pas.

En somme, M. E. Camau était assez mal préparé pour entreprendre une œuvre de généralisation aussi difficile et demandant une aussi vaste érudition. Je suppose qu'il habite loin d'une grande bibliothèque: malgré les livres dont il a pris soin de s'entourer, il lui en manque beaucoup et malheureusement les plus importants et les plus récents. Il ne sait aussi qu'imparfaitement faire la part de ce qui est exactement prouvé et de ce qui l'est avec une insuffisante critique. Si j'ajoute que son plan l'a exposé à des redites (par exemple au sujet des voies romaines), que, faute de connaître par lui-même le pays, il a com-

mis des erreurs de fait (ainsi le baptistère de Venasque, encore debout, n'a jamais été où s'élève actuellement la chapelle de Notre-Dame de Vie), j'aurai suffisamment caractérisé sa manière. Tout en louant son zèle, je suis donc obligé de faire les plus expresses réserves sur la valeur de son livre.

L.-H. LABANDE.

Bibliothèque historique du Languedoc. Études et documents sur l'histoire religieuse, économique et sociale du Languedoc au moyen âge, publiés par M. Jean GUIRAUD,... Cartulaire de Notre-Dame de Prouille, précédé d'une étude sur l'Albigéisme languedocien aux XIIe et XIIIe siècles. Paris, A. Picard et fils, 1907, 2 vol. in-4° de CCCLI-286 et 555 pages.

Voici le début d'une collection qui s'annonce comme devant être particulièrement importante et remarquable. Dans ces deux premiers volumes M. J. Guiraud a essayé de reconstituer les archives du célèbre monastère de Prouille, qui eut l'honneur d'être pour ainsi dire le berceau de l'ordre de Saint-Dominique. La Révolution les avait dispersées ; il en a patiemment recueilli les débris et il a réussi à nous donner plus de 500 documents s'échelonnant entre la fondation du couvent (1206) et l'année 1344 (quelques pièces publiées en appendice sont du XVe siècle). Il les a classés en différentes catégories : après l'acte de fondation par l'évêque Foulques de Toulouse, il a inséré les bulles pontificales, les privilèges seigneuriaux et royaux avec les actes d'amortissement, les titres dominicains, les chartes de profession et de donation, enfin les pièces concernant les divers domaines. Le tout sera complété par le procès-verbal de la visite de Prouille rédigé en 1340, qui, accompagné d'une étude sur le monastère lui-même, devra former la matière d'un troisième volume.

A lui seul ce recueil, augmenté d'index et de tables fort développés, mériterait la reconnaissance des érudits à M. J. Guiraud ; mais ce qui contribue à le mettre hors de pair et à lui donner une valeur exceptionnelle, c'est la longue introduction qui y est jointe sur l'albigéisme languedocien aux XIIe et XIIIe siècles. Malgré la multiplicité des écrits qui ont déjà été publiés sur les Albigeois, l'auteur a su renouveler complètement le sujet et lui donner un attrait tout particulier.

Son traité (car c'est un véritable livre qu'il nous donne) est divisé en deux parties : dans la première, il a exposé les doctrines et l'organisation des Cathares en Languedoc aux XIIe-XIIIe siècles. Bien que nous ne possédions sur ces hérétiques que des documents provenant de leurs adversaires et des dépositions reçues par les inquisiteurs, M. J. Guiraud estime que leur multiplicité et leur concordance peuvent nous permettre de nous faire une juste idée de leur système religieux. Il nous l'a donc décrit avec un grand luxe de détails, il a étudié la métaphysique, la théologie et la morale des Albigeois, il a

rapproché leurs doctrines de celles du catholicisme avec lesquelles elles étaient en irréductible opposition. Leur morale, qui voyait dans l'anéantissement des corps et de la matière, œuvre du dieu mauvais, l'idéal à atteindre, aurait constitué un danger social si la masse des hérétiques l'avait adoptée dans toute sa rigueur. M. Guiraud a bien démontré qu'elle n'était suivie que par un petit nombre d'initiés, les Parfaits qui avaient reçu le *consolamentum*, s'étaient séparés de leur famille, vivaient dans l'abstention complète de toute nourriture animale, dans l'abnégation et la chasteté absolue. Mais la plupart des Croyants continuaient au contraire à mener la vie ordinaire, très peu austère, avec leurs femmes ou maîtresses et leurs bâtards, quittes à rendre des honneurs particuliers aux Parfaits et à promettre de recevoir le *consolamentum* sur leur lit de mort. Comme les catholiques, qu'ils avaient presque entièrement supplantés dans le Haut-Languedoc, ils étaient répartis en plusieurs diocèses, que parcouraient incessamment des évêques accompagnés de leurs fils majeurs et mineurs, et qu'évangélisaient des diacres. D'ailleurs les cérémonies de leur initiation, leurs repas sacrés avec la bénédiction du pain, leurs services mensuels et leur confession rappelaient étrangement le culte et les habitudes des chrétiens avant la fin du IIIe siècle. Il y avait eu donc persistance des traditions et cela n'est pas étonnant si les Albigeois doivent se rattacher, comme l'expose M. Guiraud, aux manichéens, et aux gnostiques des premiers temps du christianisme, qui avaient voulu amalgamer les doctrines dualistes des plus anciennes religions avec celles qui découlaient du Nouveau Testament. En effet, le manichéisme n'avait pas disparu entièrement et l'on a pu en citer des manifestations même en Gaule à la fin de l'époque carolingienne ; un foyer plus ardent en subsista en Bulgarie, et c'est là que le catharisme sembla prendre naissance. C'était toujours la même théologie qui réapparaissait sous des formes diverses, mais avec le même fonds essentiel.

Cette première partie, d'un intérêt général, est particulièrement claire et donne une idée fort nette de ce qu'était la secte albigeoise. Il fallait ensuite montrer l'extension qu'elle avait prise : c'est l'objet d'une deuxième partie, où M. Guiraud a étudié la diffusion du catharisme en Languedoc, ou plutôt dans les diocèses de Toulouse et de Carcassonne, au XIIIe siècle. Là, il n'y avait plus de contestation sur la valeur des documents conservés par les inquisiteurs : il a donc été relativement facile de noter quelles localités ont donné asile aux Parfaits et aux Croyants et quelles catégories de personnes s'enrôlèrent sous leurs bannières. La noblesse, jalouse des richesses et du pouvoir du clergé, marqua une affection très notoire pour l'hérésie : à la suite du comte Raimond VI qui favorisa formellement les Albigeois, de nombreux représentants des familles nobles adhérèrent à la secte, quelques-uns même reçurent en pleine activité le *consolamentum*, qui les rangeait parmi les Parfaits. A leur suite, le peuple, séduit par

l'austérité de vie des prédicants hérétiques, se détourna du clergé catholique, qui était par trop peu apostolique ; dans certaines contrées tous les habitants passèrent au catharisme. Il n'était pas jusqu'au clergé lui-même qui ne manifestât, du moins quelques-uns de ses membres, une certaine inclination vers la nouvelle foi : les titulaires des gros bénéfices, les évêques, n'étaient-ils pas souvent alliés à des familles nobles qui avaient déserté leur croyance ancienne? Avertis par les cris d'alarme de S. Bernard, les papes se préoccupèrent de modifier une situation aussi regrettable ; ils nommèrent des légats, confièrent des missions à des cisterciens qui engagèrent des discussions et des controverses et essayèrent de ramener la population aux vraies doctrines. Le succès ne répondit pas à de tels efforts et saint Dominique, arrivant en Languedoc, n'eut pas de peine à deviner la cause de cet échec : les hérétiques pouvaient faire entre le mode d'existence de ces missionnaires et le genre de vie des Parfaits une comparaison qui n'était jamais à l'avantage des premiers.

C'est ainsi que Diégo, évêque d'Osma, et saint Dominique, son chanoine, revenant d'Italie pour regagner l'Espagne, conçurent l'idée de fonder un ordre voué à la pauvreté, pratiquant toutes les vertus d'abnégation qui faisaient la force des Parfaits, et se consacrant à une prédication incessante en faveur de la foi. Saint Dominique se donne aussitôt à cette œuvre de salut et c'est pour abriter les premières Albigeoises converties par lui qu'il se fit remettre par l'évêque de Toulouse l'église en ruine, les quelques vieux bâtiments et le petit coin de terre qui constituèrent le noyau du célèbre monastère de Prouille.

Il est inutile de s'étendre davantage sur un sujet traité par M. Guiraud avec une maîtrise qui ne lui vaudra que des admirateurs. Certes, on aurait peut-être désiré qu'il étendît davantage ses recherches et qu'il étudiât le mouvement albigeois dans le Languedoc tout entier, mais il sera facile de compléter son œuvre ; l'essentiel a été fait par lui ; grâce à son livre, l'histoire et les doctrines des Albigeois nous sont devenues familières. Il ne restera plus qu'à écrire un jour les vicissitudes du combat soutenu par les Frères Prêcheurs et les inquisiteurs contre l'hérésie et à dire comment la lutte prit fin. Ce ne fut pas malheureusement sans le sacrifice de trop nombreuses victimes humaines. Le sujet a déjà été souvent traité, mais il pourrait être renouvelé. En tout cas M. J. Guiraud est particulièrement qualifié pour entreprendre ce nouvel ouvrage et s'il le fait, nous sommes assurés d'y trouver le même passionnant intérêt que dans celui-ci [1].

L.-H. Labande.

---

1. J'ai remarqué dans cette introduction de M. Guiraud un certain nombre de coquilles typographiques, qui proviennent peut-être d'une correction trop rapide des épreuves. — La liste de Raynier Sacchoni a été dressée vers 1240, p. cxxvi ;

Recueil des historiens de la France. Obituaires de la province de Sens. Tome II : diocèse de Chartres. — *Paris, imp. nat.*; *libr. C. Klincksieck*, 1906. In-4° de xxviii-675 pages.

La compilation et la publication des textes qui devaient former ce volume avaient été confiées, sous la direction de M. Auguste Longnon, au savant M. Auguste Molinier. Mais la mort prématurée de ce dernier, interrompant tout à fait fâcheusement le cours d'une existence qui promettait encore de multiples travaux d'érudition, a laissé à M. A. Longnon la charge de terminer le présent ouvrage. Nul mieux que lui ne pouvait s'acquitter de ce labeur avec la compétence et le soin requis. On lui doit notamment les quelques pages d'introduction, où il a relevé les éléments chronologiques fournis par les obituaires de recueil pour fixer la date où sont décédés les membres des maisons comtales de Chartres et de Blois (Thibaud I[er] le Tricheur et sa femme Ligeart, Eudes I[er] et sa femme Berthe de Bourgogne, Thibaud II, Eudes II, etc.), du Perche depuis la vicomtesse Houdiart jusqu'au comte Guillaume, mort en 1226) et de Meulan. C'est un aperçu de l'intérêt que présentent pour l'histoire des familles féodales de la région les documents réunis ici.

Les obituaires du diocèse de Chartres sont en effet particulièrement abondants et riches en renseignements. On ne saurait trop apprécier l'intérêt offert surtout par les très précieux nécrologes de la cathédrale, qui nous ont conservé tant de mentions s'échelonnant depuis le x[e] jusqu'à la fin du xv[e] siècle. Celui du xii[e] siècle avec ses longues notices est à lui seul un monument dont on trouve peu de similaires. Ils étaient déjà connus, il est vrai, et on les avait déjà fréquemment utilisés, par exemple pour l'histoire de la construction et de la décoration de Notre-Dame de Chartres; c'est dire qu'on sera fort heureux de les posséder maintenant tous réunis dans le même recueil.

Les obituaires des autres églises ou établissements religieux du diocèse ne peuvent pas rivaliser en importance et en intérêt avec ceux de la cathédrale; cependant tous ont une valeur, que les éditeurs de ce volume se sont bien gardés de méconnaître. Parmi ceux qui offrent le plus de renseignements à l'historien, il faut donner une mention spéciale à ceux des abbayes de Saint-Père-en-Vallée, de Pontlevoy et de Josaphat, des Frères Mineurs de Chartres, des collégiales de Nantes et de Nogent-le-Rotrou, de l'Hôtel-Dieu de Châteaudun, de l'église Saint-Saturnin de Chartres, etc. Comme on le voit, ce diocèse a conservé une assez belle collection de textes nécrologiques.

---

plus loin, c'est vers 1250, p. cxxix et cxxx; en 1250, p. cxxxi : il semble encore qu'elle l'ait été vers 1230, p. cxxxii. — La bibliographie des documents formant le Cartulaire de Prouille n'est pas toujours complète : exemple la bulle de Clément V du 20 janvier 1307, qui avait été signalée dans le *Regestum Clementis papae V*, au n° 1588. Les bulles de Jean XXII ne sont-elles pas citées aussi par M. l'abbé Mollat? Mais peut-être ces premières feuilles du Cartulaire étaient-elles tirées lors du début de la publication des *Lettres communes de Jean XXII*.

Une très copieuse table générale des noms, avec identification de toutes les localités citées, termine ce recueil, dont il n'est pas besoin de faire ressortir l'importance. J'ai négligé de dire que les éditeurs ont très habilement distingué les parties primitives des obituaires de toutes les mentions postérieures, qu'ils ont ajouté des dates d'années aux mentions de personnages qu'ils ont pu reconnaître, qu'ils ont même rectifié des dates indiquées par des compilateurs anciens. Ils ont donc fait une œuvre critique que recommande toute leur science.

L.-H. LABANDE.

La Technique du livre, typographie, illustration, reliure, hygiène, par Albert MAIRE,... — Paris, H. Paulin et Cie, 1908. In-8° de 389 pages.

Il y a beaucoup de questions abordées dans le livre de M. A. Maire : fabrication du papier, encres typographiques, degré de lumière nécessaire pour la lecture, moyens de vérifier l'acuité visuelle et la myopie, mécanisme physiologique de la lecture, technique de la typographie, forme des caractères, proposition de nouveaux dessins de lettres, rapport entre la forme extérieure ou apparente du livre et son contenu, illustration, histoire de la reliure et de sa décoration, réformes à apporter aux livres scolaires, contamination du livre par les manipulations des ouvriers et par l'usage des lecteurs, détériorations par les insectes et les agents atmosphériques, désinfection et soins à apporter pour la conservation des ouvrages. Comme on le devine par cette énumération, qui suit exactement l'ordre des chapitres, il n'y a pas dans la présentation de ces diverses matières un ordre rigoureusement logique. Je dois dire aussi que, malgré la compétence toute particulière de M. A. Maire dont on a beaucoup de preuves, malgré ses études préliminaires dans plusieurs revues, certaines parties de son livre ne sont pas aussi complètement traitées qu'on le désirerait. D'autre part, il me paraît qu'il y a quelque exagération à demander que la forme des lettres typographiques, le format et la qualité du papier suivent d'aussi près le caractère de l'œuvre éditée, qu'un roman d'aventures se présente autrement qu'un roman psychologique, etc.

Ces réserves faites, il m'est agréable de reconnaître tout le mérite du travail de M. A. Maire : il a traité avec des idées fort justes tout ce qui concerne les livres scolaires et les bibliothèques de prêt; il a insisté avec beaucoup de raison sur la nécessité de mettre entre les mains des écoliers des instruments d'éducation qui ne fatiguent pas leur vue, qui n'altèrent pas leur santé et qui aient un aspect séduisant; il a exposé toutes les conditions qu'exigent la parfaite lisibilité et la conservation des ouvrages ; il a enfin proposé des modifications, dont quelques-unes paraissent très heureuses, dans la forme des caractères typographiques et dans l'illustration. Malheureusement il n'a pu indiquer des moyens bien pratiques pour la désin-

fection des livres : c'est aux spécialistes qu'il appartiendra de les rechercher ; car actuellement, à moins de laisser de côté pendant une année entière un exemplaire auquel on tient et que l'on croit contaminé, on ne voit guère comment on obtiendra la certitude d'un résultat pratique par l'emploi de procédés chimiques ou physiques. L'exposition aux rayons du soleil, qui est recommandée, offre bien des inconvénients, ne serait-ce que pour la reliure.

En définitive, l'ouvrage de M. A. Maire devra être médité par tous ceux qui ont le souci de la bonne présentation et de la conservation des livres comme de la santé de ceux qui sont appelés à s'en servir. Je suis heureux d'avoir à le recommander.

L.-H. Labande.

Geschiedenis van het Nederlandsche Volk door P. J. Blok. Zevende Deel, Leiden. A. W. Sijthoff, 1907, III, 545 p. — Achtste Deel, 1908, IV, 334 p. in-8°.

M. P. J. Blok vient de mener à bonne fin l'œuvre considérable commencée il y a vingt ans. Les tomes VII et VIII de son *Histoire du peuple néerlandais* nous retracent la période contemporaine de l'histoire de sa patrie, successivement république batave, royaume napoléonien de Hollande, royaume des Pays-Bas. Elle commence au 18 janvier 1795, date à laquelle le stadhouder héréditaire s'enfuit, laissant la vieille confédération aristocratique s'effondrer sous le poids des armes françaises et de sa propre décrépitude, et s'arrête au jour où la jeune reine Wilhelmine prend, en 1890, la couronne constitutionnelle. C'est donc à peu près l'histoire d'un siècle qui nous est contée dans les huit à neuf cents pages de ces deux derniers volumes, d'un style sobre, sans développements oratoires, sans beaucoup de notes, mais qui laissent l'impression d'un travail aussi pondéré que consciencieux. Naturellement le public français (s'il savait le hollandais) s'intéresserait davantage au tome VII, puisqu'il nous raconte la *période française* de la Néerlande, sous les formes successives de la république batave et du royaume de Louis Bonaparte. L'Empire une fois proclamé en France, il fallait bien aussi modifier une fois de plus la constitution des Provinces-unies ; l'amiral Verhuell venait demander au nouvel empereur son frère, pour lui remettre « avec une entière confiance, la défense de nos droits politiques » et le prince répondait qu'il accepte, « puisque ces peuples le désirent et Votre Majesté l'ordonne. » Mais, hélas, les désirs des peuples et ceux de l'Empereur se contredisaient bientôt, et après lui avoir reproché de « trop gouverner cette nation en capucin » (p. 186), Napoléon écrivait plus brutalement encore à son frère : « Il faut que cette farce finisse. » (p. 219). Le pauvre Louis qui en avait assez de ce « jeu du chat et de la souris » (p. 224) se sauve, le décret de Rambouillet, du 9 juillet 1810, réunit la Hollande à l'Empire français et le mécontentement moral devient

encore plus grand, la ruine matérielle plus profonde. Cela n'empêchait pas Napoléon d'écrire au prince Eugène, avec un sang-froid stupéfiant : « Ces gens-là n'ont conservé le souvenir de leur indépendance que pour sentir les avantages de la réunion. Ils sont plus Français qu'aucuns des habitants des pays réunis » (p. 242). Il allait voir bientôt de quelles illusions il se berçait. Dès avant la catastrophe de Russie, en mai 1812, la machine administrative était détraquée au point que, d'après Lebrun lui-même, les maires offraient partout leur démission et que les fonctionnaires, n'étant plus payés, fuyaient leurs bureaux. Après la retraite de Moscou, quelques centaines à peine de soldats revinrent, des 15,000 Hollandais partis pour cette campagne funeste ; aussi, dès novembre 1813, la révolte armée s'organise; Van Hogendorp, Van Styrum travaillent les esprits, groupent les Orangistes ; Lebrun se sauve à la hâte et, dès le 2 décembre, le prince Guillaume d'Orange, arrivé à Amsterdam, tout en refusant le titre de roi, prend celui de prince souverain des États-Unis de Néerlande. Le Congrès de Vienne consolide le trône nouveau ; mais la lune de miel du Sud avec le Nord ne fut pas de longue durée. Si les conservateurs hollandais avaient laissé les catholiques maîtres dans les provinces méridionales, on aurait pu s'entendre. Mais le nouveau roi, très peu gêné par la constitution assez peu libérale du 20 août 1815, était un partisan du despotisme éclairé, anticlérical. C'était une nouvelle édition du joséphinisme qui se préparait pour la Belgique. Le « mariage de convenance » entre les deux groupes fut donc bientôt menacé. Les libéraux belges furent exploités par leurs compatriotes plus habiles et mis en vedette pour masquer, aux yeux de l'Europe, des manœuvres au fond cléricales. Comme il n'y avait pas de ministres responsables, tout le poids de la lutte devait être porté par le pouvoir royal, et c'est contre lui, bien plus que contre ses conseillers, Van Maanen et autres, que se prononça l'insurrection bruxelloise qui, après avoir abouti à la séparation politique du nord et du sud, finit par créer un royaume nouveau, au détriment de celui des Pays-Bas. Ce n'est que le 8 juin 1839, que Guillaume I[er] se résignait à reconnaître les faits accomplis ; il abdiquait en octobre 1840, et depuis cette date la Néerlande n'a plus, à vrai dire, d'histoire extérieure. Protégée (du moins en théorie) contre toute aggression du dehors par la garantie collective de l'Europe, elle a pu s'occuper de son développement économique et le roi Guillaume II, en révisant la Constitution, sut doubler le cap des tempêtes politiques de 1848. Quand son fils, Guillaume III, lui succéda, en mars 1849, il trouva son royaume assez tranquille et des hommes d'État influents et habiles qui lui épargnèrent la peine de gouverner lui-même, les Thorbecke, les Van Hall, les Groen van Prinsterer, les Kuyper, etc., amenant, selon le jeu des élections, tantôt le libéralisme plus ou moins accentué, tantôt le groupement « antirévolutionnaire » des conservateurs calvinistes et des

catholiques au pouvoir. La question des colonies, celle du Luxembourg, celle de la succession au trône, celle de la révision constitutionnelle, ont occupé les dernières années de son règne, qui s'est clos le 23 novembre 1890, après avoir accumulé sur la tête royale bien des deuils de famille, celui de sa femme, la reine Sophie, celui de son frère, le prince Henri, ceux de ses deux fils. La naissance presque inespérée de la petite princesse Wilhelmine, issue d'un nouveau mariage du roi, est venu rendre aux Hollandais l'espoir que la vieille maison d'Orange qui, depuis trois siècles et demi fait corps avec les Pay-Bas, ne cessera pas de veiller à leurs destinées, avec le concours de la nation elle-même, aussi résolue que jamais à défendre et à maintenir contre tous son indépendance et ses libertés.

Ce sont ces derniers chapitres surtout du huitième volume, dans lesquels M. Blok nous raconte les quarante dernières années du xix[e] siècle, et surtout les luttes parlementaires du royaume, qui intéresseront le plus et paraîtront les plus neuves, tant nous sommes en général ignorants de ce qui se passe en dehors de nos frontières. On lira aussi avec plaisir les pages que l'auteur consacre, vers la fin de son ouvrage, au tableau religieux, littéraire, artistique, scientifique, industriel et commercial de la Néerlande actuelle. Quelques cartes suffisantes pour l'orientation du lecteur accompagnent ces volumes et un bon index alphabétique permet de s'y livrer aux recherches nécessaires sans perte de temps [1].

R.

Petőfi, par Abel Barabás. Budapest, Franklin, 1907. 286 p. in-8°.

La biographie de Petöfi, par M. Zoltán Ferenczi (1896) est plutôt remarquable par le détail biographique et par l'étude de la chronologie des œuvres du plus grand lyrique hongrois. M. Ferenczi complète maintenant ce monument d'érudition par quelques essais littéraires qui paraissent dans les revues de Budapest. Une biographie artistique, *genre français*, comme on dit en Hongrie, serait donc la bienvenue, mais cette tâche semble dépasser les forces de M. Barabás, connu jusqu'ici par l'édition des œuvres du romancier populaire Vas Gereben et d'une étude sur sa vie. Son nouveau livre est l'essai d'un dilettante bien intentionné, qui a beaucoup lu, mais que son imagination emporte continuellement dans les sphères célestes et qui oublie la terre où il se trouve. Condenser toute l'histoire de Hongrie à propos d'un poète du xix[e] siècle, parler des ancêtres d'il y a mille ans, de leurs qualités et de leurs défauts, les retrouver dans le fils du boucher de Kis-Körös dont la mère était d'origine slave, sont des pro-

---

1. T. VII, p. 9, c'est sans doute par une erreur d'écriture que l'on fait figurer *Brissot* dans le Comité de Salut public en janvier 1795. — P. 308, lire *baron* pour *baren*.

cédés enfantins. Il est aussi ridicule de se demander ce que serait devenu Kant en Grèce et Platon aux bords de la Baltique (p. 30) que de poser cette question : Qu'est-ce qui serait arrivé, si Petöfi était mort dans la nuit de sa naissance! (p. 53). M. Barabás parle toujours au superlatif et ces exagérations continuelles finissent par agacer le lecteur. La deuxième partie du livre, cependant (*Le caractère*) est une synthèse soignée des idées de Petöfi sur l'amour pour les parents, la patrie, la bien-aimée, l'amitié et dégage adroitement de ses œuvres les principaux traits de son caractère : la franchise sans bornes, l'intransigeance, la sincérité, la conscience de sa valeur, la haine de la tyrannie. Ces traits distinctifs ont été déjà notés par M. Gyulai et d'autres, mais M. Barabás, qui connaît bien son auteur, les montre par de nombreuses citations. Cette partie de son ouvrage, de même que les pages sur le caractère de l'œuvre de Petöfi seront lues avec profit, mais il faudra toujours se mettre en garde contre les exagérations.

I. KONT.

Jókai Mór élete és kora (Maurice Jókai, sa vie et son temps), par Coloman MIKSZÁTH, Budapest, Révai frères, 1907, 2 vol. 312, 311 p. in-8°.

M. Jókai a toujours été favorisé par les dieux. Et voilà que trois ans après sa mort, il trouve un biographe en M. Mikszáth, le romancier le plus célèbre de la Hongrie contemporaine. Les deux volumes où l'auteur des « Contes slovaques » narre la vie de son grand prédécesseur, se lisent comme un roman. Les éditeurs qui les offrent en prime aux acheteurs des œuvres de Jókai et de Mikszáth ont voulu leur procurer le plaisir de lire une biographie d'où toute érudition indigeste soit bannie et qui charme uniquement par l'exposé tantôt sérieux, tantôt humoristique de la carrière de celui dont la vie fut un véritable roman. Certes, on pourra dire qu'au point de vue de l'érudition, Mikszáth ne nous apporte « rien de nouveau », que les faits matériels de cette biographie se trouvent, en grande partie, dans le *Jókai* de Szabó (v. *Revue crit.*, 24 juin 1905), mais au grand nombre des lecteurs qui veulent être instruits en s'amusant, ces deux volumes en apprendront plus que bien des travaux critiques.

Il ne faut cependant pas croire que M. Mikszáth n'ait fait aucune étude préalable pour composer son ouvrage. Comme il le dit lui-même, il a vécu toute une année dans l'intimité de son maître, dont il connaît à merveille l'œuvre immense; il a compulsé bon nombre de publications quoiqu'il ne les mentionne pas au bas des pages et a soumis, en épreuves, son travail aux deux grands critiques Gyulai et Beöthy. Nous avons ainsi une biographie complète qui jette, parfois, une vive lumière sur les cercles littéraires avant et après 1848, et des pages exquises où l'humour de Mikszáth se fait jour. Qu'on lise, par exemple, ce qu'il dit de Petöfi, acteur (I, 93), des écrivains qui se

réunissaient, en 1847 et 1848, au café Pilvax, de la fuite des députés hongrois, le 31 décembre 1848, lorsque Windischgraetz s'approcha de la capitale, du mariage de Jókai avec Rose Laborfalvi, de leur vie à Debreczen : et l'on verra que sous l'humoriste se cache un fin psychologue. D'autres biographes pourront parler plus abondamment des œuvres que M. Mikszáth ne le fait, car il n'analyse guère, mais nous croyons que le portrait de Jókai comme homme, mari, écrivain, député restera.

L'auteur a ajouté deux bons Index à son ouvrage, mais disons-le, pour finir, ce livre n'est pas un *Nachschlagebuch ;* il sera lu d'un bout à l'autre, comme un roman, car le grand romancier ne s'y dément pas un instant.

I. KONT.

Dramaturgiai dolgozatok (Études dramatiques), par François SALAMON. — Budapest, Franklin, 1907, 2 vol. 447, 526 p. in-16.

Dramaturgiai dolgozatok, par Paul GYULAI. — Budapest, Franklin, 1908, 2 vol. 586, 575 p. in-8°.

Salamon (1825-1892) est connu surtout comme historien. Mais l'auteur de *La Hongrie sous la domination turque* et de *l'Histoire de Budapest*, s'est occupé beaucoup dans sa jeunesse de littérature et de théâtre. A l'époque de la réaction autrichienne (1849-67) lorsque la vie politique était éteinte et que toute la nation semblait plongée dans la léthargie, il n'y avait que les écrivains qui maintenaient haut et ferme l'espoir d'une résurrection. Le théâtre était une des rares institutions que les bureaucrates de Bach ne pouvaient supprimer. Ils l'ont muselé, mais le Théâtre national, le seul qui exista alors dans la capitale (aujourd'hui il y en a sept) put continuer sa carrière glorieuse, commencée en 1837. Szigligeti qui avait débuté douze ans avant la Révolution, resta toujours sur la brèche et devint le soutien le plus ferme du théâtre ; à côté de lui quelques jeunes talents s'essayaient : Kövér, surnommé le Scribe hongrois, Dobsa, l'acteur Szigeti, Obernyik et même le romancier Jókai qui donna quelques drames romantiques. Les pièces françaises alternaient avec les pièces originales et les noms d'Alexandre Dumas fils, de Georges Sand, de Legouvé, de Scribe, de Labiche, de Barrière [1] se retrouvent souvent sur l'affiche.

Les critiques que Salamon écrivait pour le *Budapesti Hirlap*, puis pour le *Pesti Napló*, eurent beaucoup de retentissement. La Société *Kisfaludy* a rendu un vrai service aux lettrés et à l'histoire de la critique théâtrale en faisant recueillir ces pages auxquelles l'éditeur M. Béla Várdai a ajouté quelques études sur les poètes et les romanciers qui n'ont pas trouvé place dans les deux volumes que Salamon fit paraître de son vivant (1889). Critique dramatique, Salamon est très sévère pour les pièces dont les caractères ne sont pas bien des-

1. Et non *Barrier*, II, 516.

sinés. Il se plaint souvent que les écrivains ne visent que l'effet scénique, qu'ils sacrifient les caractères à l'action. C'est Shakespeare qui est son Dieu et parmi les critiques : Aristote et Lessing, mais il cite aussi très souvent Gustave Planche. Ces deux volumes nous donnent une idée exacte du théâtre hongrois de 1855 à 1865, car les comptes rendus sont très détaillés, bien mûris, les critiques n'étant pas forcés alors de parler des pièces dès le lendemain de leur représentation. Le jeu des acteurs et des actrices est finement analysé, surtout celui des actrices étrangères qui venaient alors à Pest, telle Mme Ristori.

M. Várdai a fait précéder ce recueil d'une bonne introduction de 74 pages où il caractérise Salamon comme critique esthétique; il ajoute également la liste des articles qui ne sont pas encore réunis et un index.

M. Paul Gyulai a aujourd'hui 82 ans. Dans sa longue et brillante carrière, il s'est surtout distingué comme poète lyrique, comme critique littéraire et comme orateur des cérémonies académiques. Mais dans sa jeunesse, surtout de 1850 à 1867, il s'est beaucoup intéressé au théâtre. Dans les rares feuilles qui parurent après la Révolution de 1848, puis, dans les revues dirigées par son ami Jean Arany, finalement dans la *Budapesti Szemle* qu'il dirige lui-même, depuis 1873, il a donné une foule de comptes rendus, de critiques et d'études que l'on trouvera maintenant réunis en deux beaux volumes. On découvre, dès le début, la plume incisive, la clarté, la logique et la langue châtiée qui caractérisent toute son œuvre. Son animosité contre la réclame, contre l'idolâtrie des auteurs à la mode, éclate dès 1850 quand il n'était encore qu'un modeste débutant. On voit dans les critiques les premières escarmouches contre Jókai qu'il a souvent malmené. On peut y suivre l'évolution du théâtre surtout entre 1850 et 1867, moins pour la période suivante — quoique le dernier compte rendu soit de 1889. Ce sont souvent des études de longue haleine sur certaines pièces de Szigligeti, sur le jeu de Mme Ristori, sur l'état du théâtre magyar en 1856, sur le drame romantique *Georges Dózsa* de Jókai et sur le théâtre classique en France; où M. Gyulai se révèle grand admirateur de Molière qu'il défend avec beaucoup de verve contre Schlegel. Nous trouvons également dans ces volumes la première appréciation élogieuse des débuts de Csiky, puis les quatre études importantes dont l'auteur a fait précéder l'édition des anciens *Mystères hongrois*, celles du *Philosophe* de Bessenyei (1777), du *Roi Mathias* de Szentjóbi Szabó (1792), et du *Serment* de Gombos (1816). Il y a aussi dans ces deux volumes des critiques d'ouvrages oubliés depuis longtemps et qui ne vivront que grâce au grand critique qui il y a cinquante ans, les a analysés.

On comprend que ce recueil n'ait pas de préface comme celui de Salamon, puisque M. Gyulai vit encore, mais celui qui s'était chargé

de le mettre sous presse aurait pu indiquer le titre de la feuille ou de la revue où les articles avaient paru et ajouter un index toujours indispensable dans ces sortes d'ouvrages.

I. KONT.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Séance du 10 juillet 1908.* — M. Longnon communique en première lecture un mémoire de M. le comte Robert de Lasteyrie sur l'église de Saint-Philbert de Grandlieu (Loire-Inférieure). Les archéologues ne sont guère d'accord sur l'époque à laquelle remonte ce très vieux monument. M. de Lasteyrie a pu établir que les constructions que le P. de La Croix a cru romaines datent du début du règne de Louis le Pieux; que le chœur a été agrandi et transformé après 836; que la crypte date de la même époque; qu'elle a été remaniée peu de temps après sa construction, probablement en prévision de la prochaine arrivée des Normands qui vinrent, en effet, piller le monastère en 847 et l'incendièrent. Mais l'incendie ne détruisit pas tout : des restes importants de l'église carolingienne sont restés debout et ont pu être restaurés.

M. Edouard Chavannes annonce, au nom de la commission du prix Delalande-Guérineau, que ce prix est partagé en deux parties égales entre M. Moïse Schwab, pour son *Rapport sur les inscriptions hébraïques de l'Espagne*, et M. Emile Vernier, pour son ouvrage sur *La bijouterie et la joaillerie égyptiennes*.

M. Désiré Chaineux continue la lecture de son mémoire sur les costumes, la parure et l'ornement des peuples primitifs de la Grèce (Egéens, Pélasges, Achéens, Crétois, etc.).

M. Charles Joret lit une note sur la « Paléographie grecque » d'Ansse de Villoisson. Cet ouvrage, que l'helléniste avait songé à composer, fut abandonné par lui. Il chargea Bast de remplir la tâche à sa place.

M. le baron Carra de Vaux communique une note sur l'historien arabe chrétien Jean d'Antioche, continuateur d'Eutychius, dont l'édition va bientôt paraître. Cet auteur, dont on ne connaissait jusqu'ici que des fragments, renferme des renseignements très précis sur les règnes des empereurs Nicéphore, Tzimitzès, Basile, Romain Argyre et sur celui du khalife Hakem. — M. Schlumberger présente quelques observations.

M. Senart donne à l'Académie des nouvelles de la mission de M. Pelliot dans l'Asie centrale. M. Pelliot a découvert un lot considérable de textes de la plus haute importance, tous antérieurs au XIe s. p. C. La géographie de l'Asie centrale, l'histoire du christianisme nestorien, du manichéisme, du taoïsme et du bouddhisme y sont représentés par des documents de premier ordre.

M. Ch.-Emile Ruelle lit une étude sur Aristide Quintilien. Il établit que ce musicographe est contemporain de Plutarque et probablement un affranchi de Fabius Quintilien. Il rappelle les jugements portés sur son traité de musique; il en recherche les sources, et il en dégage le côté original, tout en reconnaissant que cet auteur est un platonicien pythagorisant, qui d'ailleurs expose fidèlement la doctrine musicale d'Aristoxène.

Léon DOREZ.

Le propriétaire-gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy. Imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs.

REVUE CRITIQUE

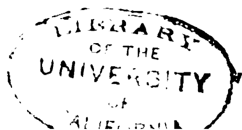
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 31 — 6 août — 1908

H. NISSEN. **Orientation.** Studien zur Geschichte der Religion. Zweites Heft. Berlin, Weidmann, 1907; pp. IV; 109-260.

Le second fascicule de l'ouvrage intitulé *Orientation* est consacré à l'étude des temples grecs [1]. M. Nissen y distingue deux catégories de temples, qu'il appelle temples *solaires* et temples *stellaires* (*Sonnentempel* et *Sterntempel*), suivant que leur axe est orienté par rapport au soleil ou par rapport à une étoile; celle-ci est généralement l'une des deux étoiles secondaires α et β des Gémeaux, Castor et Pollux, et quelquefois la primaire la Chèvre, α du Cocher. Les temples orientés sur le soleil sont de beaucoup les plus nombreux; mais si la plupart sont construits de telle sorte que leur axe longitudinal est dirigé vers le soleil levant (c'est-à-dire vers l'un des points de l'horizon compris entre les deux points solsticiaux; à la latitude d'Athènes, entre 238°46′ et 300°10′), il en est aussi qui sont orientés dans d'autres directions, vers l'ouest, comme le temple de Zeus Sosipolis à Magnésie, vers le sud, comme le temple d'Isis à Priène, et même vers le nord, comme le temple d'Apollon à Phigalie. Ce qu'il y a d'intéressant dans le travail de M. N., ce n'est pas seulement la détermination de l'orientation des temples (la liste en est donnée pp. 244-247, avec la date approximative de leur érection, la direction exacte de leur axe, et le nom du savant qui l'a mesurée; c'est le plus souvent Penrose, et, pour les monuments de Délos, M. N. lui-même); ce sont surtout les conséquences qui en sont déduites sur le culte, sur l'origine des divinités, sur les causes qui ont fait préférer l'orientation stellaire à l'orientation solaire, et qui ont ensuite fait prévaloir cette dernière, sur la relation

1. Pour le premier fascicule, qui s'occupe de l'orientation chez les Égyptiens et chez les Sémites, v. l'article de M. Maspero (*Revue* du 19 novembre 1906).



de l'orientation avec le calendrier, avec les fêtes et leurs dates, etc. L'astronomie est donc intervenue dans la construction des temples, et l'ouvrage de M. N. montre d'une manière décisive combien cette science peut être utile à l'archéologie. Les archéologues, pour la plupart, sinon tous, ne sont pas astronomes, et c'est pour cela que des recherches comme celles de M. Nissen leur rendront les plus grands services.

My.

Hans Jacobsthal, **Der Gebrauch der Tempora und Modi** in den kretischen Dialektinschriften; Strasbourg, Trübner, 1907; iv-148 p. (Suppl. au t. XXI des *Indogermanische Forschungen* publiées par K. Brugmann et W. Streitberg).

Les inscriptions de la Crète sont une source inépuisable de travaux; leur langue a été déjà l'objet de plusieurs dissertations intéressantes, parmi lesquelles celle de M. Jacobsthal, sur la syntaxe des temps et des modes, vient prendre une place tout à fait remarquable. M. J. n'est pas de ceux qui acceptent aveuglément les théories, quelque spécieuses qu'elles soient; il s'appuie sur des faits et non sur des idées; il analyse, contrôle, discute, et dégage sans parti-pris ce que lui suggèrent les formes grammaticales, étudiées dans les fonctions que révèlent les textes qui les entourent. Il est facile de citer des exemples de ces excellentes discussions, que l'on rencontrera également dans la première (temps) et dans la seconde partie de son travail (modes). On ne peut, par exemple, apporter de meilleurs arguments pour prouver que dans les lois de Gortyne XI, 20 ἔγραπσε n'est pas l'aoriste passif ἐγράφθη, mais l'actif ἔγραψε, bien qu'à la fin de cette discussion (p. 20) M. J. semble embarrassé pour l'expliquer grammaticalement. Très finement analysé est également (p. 38 svv.) l'emploi du présent δικάζειν et de l'aoriste δικάσαι, d'où il résulte que dans le même texte VII, 45 il vaut mieux restituer δικ[ακσά]ττω que δικ[αδδέ]ττω des récents éditeurs. Très exacte encore l'interprétation (p. 86), contre Comparetti et Blass, du commencement de l'inscription de Gortyne 4982 (Collitz-Bechtel). Bien d'autres observations sont aussi justes qu'intéressantes, sur la valeur temporelle de ἤ κα (p. 111 svv.), sur les formes impératives des verbes qui signifient « payer » (p. 53 svv.), et d'ailleurs çà et là dans tout le volume. Mais ce que je loue spécialement dans l'ouvrage de M. J., c'est qu'il a su étudier la fonction aoristique d'une manière tout à fait objective; et les résultats de cette méthode, la seule du reste qui soit bonne et fructueuse lorsqu'il s'agit d'étudier l'usage, sont visibles en beaucoup de passages. Il reconnaît que les modes de l'aoriste expriment souvent le temps, et non pas seulement l'instantanéité ou la ponctualité de l'action (par exemple p. 62); il avoue que fréquemment l'on a le droit de donner la signification temporelle à un mode aoristique (par exemple pp. 25, 34, 60); et s'il remarque avec les linguistes (p. 33, cf. 59) que l'expression de

l'antériorité par les modes de l'aoriste n'est qu'une apparence, résultant de ce que l'instantanéité de l'action aoristique exclut l'idée de simultanéité, il ajoute (p. 59) qu'il est le plus souvent impossible de contrôler si l'espèce de l'action est antérieure ou non au degré. M. Jacobsthal, dans ces discussions sur l'expression du temps par les modes, a en somme concilié ce qui ressort des faits mêmes de la languea vec les théories spéculatives de la linguistique, justes en elles-mêmes, mais que quelques grammairiens ont transportées d'une manière trop rigide et trop intransigeante dans le domaine de la grammaire pure [1].

My.

Gilbert MURRAY. **The rise of the greek epic**, being a course of lectures delivered at Harvard University. Oxford, Clarendon, 1907; xi-283 p.

Le présent volume de M. Murray est composé de dix conférences faites à Harvard University dans le courant de l'année dernière; l'auteur s'y propose d'étudier, dans une série de recherches à la fois littéraires et archéologiques, l'origine et le développement de la poésie épique en Grèce, et de montrer, par l'examen des traits caractéristiques de cette poésie, par les renseignements qu'elle fournit sur la civilisation des anciens âges, par l'histoire enfin, telle que nous pouvons la supposer, de l'obscure période qui a précédé son éclosion, quelle idée nous devons nous faire des poèmes homériques, et plus particulièrement de l'*Iliade*. Après une conférence d'introduction où M. M. nous représente la littérature grecque comme l'expression des efforts de l'âme humaine vers la liberté et le progrès moral, sources des plus pures inspirations de la poésie, il retrace la vie des peuples avant leur entrée dans l'histoire, comme nous la révèlent les restes des anciennes cités et les traditions antiques; leurs migrations et leurs luttes (on remarquera p. 51 svv. le tableau dramatisé de l'invasion d'une île); les croyances et les mœurs de cette société à peine organisée; puis, dans une seconde partie, la plus importante de son ouvrage, il aborde l'étude de l'*Iliade*. Ce qui caractérise la méthode de M. M., c'est qu'il considère l'*Iliade* comme un livre traditionnel, analogue à certaines productions littéraires d'autres époques, comme le roman du Ps. Callisthène, ou d'autres peuples, comme la *Chanson de Roland* et plus spécialement les livres hébreux qui composent le

---

1. Un exemple montrera comment M. Jacobsthal, qui d'ordinaire voit très clair, a pu parfois se laisser égarer. On lit (Collitz, 5166) τῶν πρεσβευτᾶν... διακούσαμεν παρακαλούντων, et M. J. fait la remarque suivante (p. 61) : « παρακαλούντων compris temporellement serait ici impossible; il faudrait nécessairement l'aoriste. » Absolument, soit; mais on ne peut isoler les mots dans le discours, et au contraire le participe présent marque ici, de la façon la plus nette, le temps, c'est-à-dire la simultanéité de l'action avec celle qui est exprimée par διακούσαμεν; c'est un participe imparfait, et le participe aoriste ne serait pas ici à sa place.

Pentateuque. Il explique donc au lecteur ce que c'est qu'un livre traditionnel, et s'efforce ensuite d'en reconnaître les caractères dans l'*Iliade*. Un livre traditionnel, dans ces temps reculés, est l'œuvre d'un sage qui connaissait les traditions, et qui, possédant la science des γράμματα, s'en servait pour conserver tout ce qui lui paraissait digne de ne pas être oublié, tout ce qui lui paraissait valoir l'énorme travail d'être, lettre par lettre, mis par écrit. Un tel livre était précieux; il avait été très difficile à écrire; il devint une propriété de famille, et avec chacun de ses possesseurs successifs, avec chaque événement important pour l'histoire de la tribu, le livre fut modifié, développé, expurgé (cf. par exemple p. 97) ; car une œuvre de cette nature, qui s'étend sur un espace de temps considérable, est nécessairement soumise à une foule d'influences, inconscientes ou non; et parmi ces dernières, M. M. note expressément la tendance, pour le nouvel écrivain, à garder la couleur ancienne, d'où un archaïsme conventionnel; et le désir de ne pas conserver ce qu'il hait ou désapprouve, d'où l'expurgation. Ces traits distinctifs d'un livre traditionnel se retrouvent, de même que dans le Pentateuque, également dans Homère; et M. M. attache une si grande importance à sa théorie de l'expurgation qu'il a consacré une de ses conférences, la cinquième, à en rechercher les traces dans l'*Iliade*. Mais les signes d'expurgation sont-ils aussi visibles qu'il le pense? Une forme de la légende nous représente Hector traîné encore vivant par le char d'Achille; dans Homère, Hector n'est plus qu'un cadavre; c'est donc, dit M. M., que le poète a voulu supprimer un trait de barbarie. Les flèches, lisons-nous encore, chez les primitifs habitants de la Grèce, étaient empoisonnées; s'il n'en est pas question dans l'*Iliade*, c'est que le poète n'a pas voulu parler de cette pratique, qui lui paraissait odieuse; mais des passages ont été laissés sans changement, et l'on y découvre des traces de l'ancien état de choses, par exemple des épithètes comme πικρός, στονόεις, etc., ou encore, lorsque Ménélas est blessé d'une flèche (Δ 139), Agamemnon croit tout d'abord que son frère peut mourir; c'est donc qu'Agamemnon pense au poison, et c'est là un reste de l'ancienne conception du poème, reste qui n'a pas été expurgé. L'*Odyssée*, qui a été, moins que l'*Iliade*, soumise à ce travail d'expurgation, mentionne encore en un passage des flèches empoisonnées. Tout cela est plus ingénieux que vrai. On pensera de même sur la manière dont M. M. envisage le sacrifice de douze jeunes Troyens sur le tombeau de Patrocle. Acte cruel et inhumain, dit-il, mais trop solidement fixé dans la tradition pour que le poète pût le passer sous silence; alors, il n'en est fait mention qu'avec une sorte de honte, en un vers et demi seulement [1]. C'est que l'esprit grec

1. P. 131. Le raisonnement de M. M. ne manque pas de singularité : le sacrifice d'un taureau, dit-il, comprend ordinairement dans l'*Iliade* une dizaine de vers : ici nous en attendrions au moins vingt.

allait en s'affinant, en s'humanisant, et que ce progrès se manifestait par l'amour de la beauté et par l'aversion pour tout ce qui était impur et cruel. J'avoue que je me représente difficilement ce système conscient d'expurgation; et comme je ne pourrais instituer ici une discussion à ce propos, je remarque seulement que je considère les poètes qui ont successivement travaillé au développement de l'*Iliade* comme animés d'un esprit essentiellement conservateur. Ils gardaient fidèlement dans leur mémoire, ou, si l'on veut, dans leurs livres, ce qu'avaient chanté leurs prédécesseurs; c'étaient les souvenirs des âges disparus, les traditions, réelles ou légendaires, de la race, le fond primitif de leur patriotisme; et il me semble inadmissible qu'un poète qui récitait ces exploits des grands ancêtres pût se préoccuper, tout en ajoutant certains détails, d'expurger cet héritage littéraire si respecté, sous des prétextes en réalité futiles. Les Grecs n'étaient pas à ce point esclaves des convenances [1], ni tellement humanitaires, à ces époques lointaines; et plus tard même, le sacrifice des jeunes Troyens, que le poète, nous dit-on, a conservé contre sa volonté, ne les choquait pas plus qu'il ne nous choque maintenant, nous modernes, parce qu'ils savaient, comme nous, que les mœurs antiques chantées par l'épopée étaient bien différentes de l'idéal d'humanité qu'ils pouvaient concevoir. Si quelque chose fut retranché dans l'*Iliade* par les poètes postérieurs (et rien n'est prouvé à ce sujet), ce fut certainement pour d'autres motifs, et tout accidentels [2].

M. M. poursuit son argumentation en examinant les différences, déjà souvent constatées dans l'*Iliade*, entre des coutumes plus anciennes et des usages plus récents, sur lesquelles on peut s'appuyer pour conclure à un accroissement graduel et à une constante révision du poème; il étudie les types des héros et leur origine, les éléments historiques de l'*Iliade*, et montre en terminant comment les légendes héroïques ont pénétré, après l'âge de l'épopée, dans la tragédie attique. La conclusion, naturellement, revient au motif directeur; mais il importe de ne pas se laisser séduire par une théorie brillamment exposée, et l'*Iliade*, poème bien défini et d'un plan, quoi qu'on puisse dire, nettement caractérisé, ne peut être jugée du même point de vue que l'ensemble des productions épiques de la Grèce. Il est facile de dire, et on l'a dit bien souvent, que l'*Iliade* est un écho des longues guerres soutenues par les tribus éoliennes qui s'établirent en Asie, qu'elle repose sur une combinaison de ce substratum historique

---

1. Comme les Juifs, qui, nous dit-on, substituaient *Bosheth* à *Baal* dans certains noms propres, pour éviter de prononcer le nom idolâtre de *Baal*; v. p. 112 113.

2. Certaines athétèses des anciens critiques, que M. M. attribue (p. 278) à la continuation de « l'esprit homérique », par exemple celle des vers I 458-461 par Aristarque, sont dues à des causes toutes différentes; cf. Ludwich, *Homervulgata*, 40 note 3.

avec la tradition d'une grande cité détruite, et avec des éléments mythiques qui expliquent les faits poétiquement (cf. p. 202); cependant, cela s'applique non à l'*Iliade* elle-même considérée à part, mais à un groupe plus compact et plus vaste, au cycle indéterminé des poèmes qui furent suscités par les événements de Troie. Je ne dis pas que l'expression « livre traditionnel » employée par M. M. soit inexacte; mais le lecteur se tromperait si, appliquant l'expression à l'*Iliade*, il entendait par là un ouvrage qui pouvait être, et qui fut réellement, soumis à des retouches, à des remaniements, à des expurgations, suivant la nationalité, l'entourage et le degré de culture des poètes qui se transmettaient le sujet. L'*Iliade* ne serait plus alors qu'une sorte de canevas susceptible de recevoir toute une suite de broderies, ou, comme le dit quelque part M. M., de la poésie sur Ilion, et non un poème d'une forme définie. Si, au contraire, nous prenons « livre traditionnel » dans le sens d'un ouvrage conçu et composé sur un épisode central, important par lui-même et par ses conséquences, considéré dès le principe, pour quelque raison que ce soit, comme la glorification des ancêtres et le poème national de la race, nous y reconnaîtrons, évidemment, des disparates provenant d'additions au fond primitif, car ces additions ne touchent en rien au sujet lui-même et à sa couleur générale; mais des retranchements, des expurgations comme celles dont parle M. M., dues à un effort conscient pour humaniser et civiliser en quelque sorte le récit original, pour effacer les traces de la cruauté et de la brutalité des héros d'Homère (p. 234), auraient altéré trop profondément le caractère réel de la société dépeinte par les vieux poètes; ceux qui vinrent après eux conservaient trop soigneusement la tradition, et devaient professer pour elle d'autant plus de respect qu'ils étaient plus éloignés de l'époque même de la première composition. La comparaison avec le Pentateuque, qui est « tout imprégné de l'esprit d'expurgation » (p. 112), ne peut autoriser des conclusions sur l'*Iliade*; la société juive et l'antique société grecque sont trop dissemblables; et les œuvres homériques ne sauraient être considérées comme des livres traditionnels au même sens que les livres hébreux. Toutefois, la théorie de M. Murray, dans ses grandes lignes, est loin de manquer de soutien; dégagée de ce qu'elle a d'étroit et de subjectif, ramenée à de plus justes proportions, expurgée elle-même de certaines considérations qui sentent trop le système, elle explique d'une manière très intéressante l'origine de l'épopée grecque dans son ensemble, et cela même qu'on y peut trouver de forcé par rapport à l'*Iliade* ne déplaira pas au lecteur.

My.

Libanii opera recensuit R. Foerster. Vol. IV, Orationes LI-LXIV. Leipzig, Teubner, 1908; vi-498 p. (*Bibl. script. gr. et rom. Teubneriana*).

Dans ce quatrième volume, M. Foerster achève la publication des

discours de Libanius; les volumes suivants comprendront les déclamations. Les discours sont ici au nombre de quatorze (or. LI-LXIV), qui sont, à des degrés divers, instructifs pour l'histoire du IVe siècle; on y remarquera les trois suivants, qui furent accueillis avec une faveur marquée par les contemporains : l'éloge des empereurs Constance et Constant (LIX), la monodie sur le tremblement de terre qui détruisit la ville de Nicomédie en 358 (LXI) et surtout le discours Ὑπὲρ τῶν ὀρχηστῶν (LXIV), intéressant tant parce qu'il est caractéristique du genre d'éloquence de Libanius que par ses rapports avec l'*Apologie des Mimes* de Choricios et le *De Saltatione* de Lucien. On verra, par l'annotation critique, tout ce que le texte de Libanius doit à la pénétration de Reiske; mais on notera également que l'étude des manuscrits a fourni à M. F. d'excellentes leçons, ignorées des éditions antérieures : 14, 11 πράττοιτο μὲν <ἂν καὶ> διὰ σιγῆς; 78, 8 δοκοῖ, κερδαίνοι (edd. δοκῇ, κερδαίνῃ); 221, 18 κέχρηται (κέκριται); 240, 15 γένος (πλῆθος); 255, 4 θαυμάσαι (θαυμάζεσθαι); 267, 10 νίκην (μάχην); 361, 17 μυρίοι (μυρίοις) etc. Certaines corrections de M. F. ne sont pas moins heureuses : 83, 5 σκαιόν pour ἐκεῖνον; 182, 6 πλημμελήσασιν pour -μασιν (cf. 270, 9 ἀδικήσασι pour -μασι); 225, 17 ἐπαγαγόμενοι pour ἐπαγόμενοι; 248, 13 πολεμικοῖς pour πολεμίοις; 371, 7 ὁμιλητάς pour ὁμιληταί. Quelques-unes cependant, satisfaisantes pour le sens, n'ont au point de vue paléographique qu'un caractère très incertain, comme 358, 16 πένουσι, codd. πενθοῦσι; Reiske supprimait le mot; d'autres ont lu πενθεύουσι ou πένθουσι; la correction est encore à trouver. De même 427, 19 ἀνεξόμεθα pour αἰσχυνόμεθα ou -νούμεθα est insuffisant. 217, 3 τῆς ἀρχῆς ῥίζα... μετὰ τοῦ δικαίου παγεῖσα καὶ ὡς ἂν ἥκιστα κινηθείη codd.; au lieu de καὶ ὡς, qui n'a pas de sens, Reiske conjecturait καλῶς, qui n'ajoute rien à l'idée, et je ne vois guère ce que M. Foerster peut entendre par καιροῖς, qu'il substitue; καὶ ὡς indique évidemment un adverbe modifiant παγεῖσα, et le sens le réclame. Je lirais <βε>βαίως, en comparant 214, 14 ἡ τοῦ δικαίου μερίς, ὅτῳ ἂν προστῇ, βέβαιον ἀπεργάζεται τὴν κτῆσιν; la confusion de β et de κ est bien connue.

MY.

Grégoire de Nazianze. Discours funèbres en l'honneur de son frère Césaire et de Basile de Césarée. Texte grec, traduction française, introduction et index, par F. BOULENGER. Paris, Alph. Picard, 1908; cxv-253 p. in-12 (t. VI des Textes et Documents pour l'étude historique du christianisme, publiés sous la direction de H. Hemmer et P. Lejay).

Voici encore un bon volume de la collection dirigée par MM. Hemmer et Lejay; il contient deux discours de Grégoire de Nazianze, les oraisons funèbres de Césaire et de Basile, publiés et traduits par M. Boulenger, prêtre du diocèse de Cambrai, maître de conférences à la faculté libre des lettres de Lille. Une introduction fournit des renseignements sommaires sur la vie de Grégoire et sur les deux discours, dont M. B. donne l'analyse, en les comparant, pour leur forme

extérieure, avec les préceptes des rhéteurs, par exemple Théon et Ménandre; puis viennent des notes critiques et explicatives, et à la fin du volume un index, qui serait plus utile s'il s'était plus développé. Le texte est celui de l'édition bénédictine, reproduit dans la *Patrologie grecque*, corrigé en quelques passages d'après deux manuscrits de la Bibliothèque nationale, ou d'après les manuscrits cités par dom Clémencet; les notes critiques servent à contrôler ces variantes. M. B. me semble avoir rejeté à tort certaines lectures des manuscrits. *Cés.*, VIII, 1, ἐπὶ τὴν ἑαυτοῦ πόλιν ἐστέλλετο; l'ellipse de γῆ ou χώρα est tellement d'usage que πάλιν est certainement une meilleure leçon; XI, 5 l'aoriste ὑφελόμενος, pour le sens comme pour la forme, est bien préférable au présent ὑφελκόμενος; XVI, 4, la correction à faire est plutôt φυλάσσον en φυλάσσων que προτιθεὶς en προτιθέν; ces participes se rattachent à λόγος; XX, 5, lire Κλεάνθεσι avec le Coislinianus, au lieu de Κλεάνθαις; *Bas.*, LXXIX, 1, ἐγχεῖτο est un barbarisme que rien ne saurait justifier; lire ἐχεῖτο avec les deux manuscrits de Paris, ou corriger ἐνεχεῖτο. *Bas.*, LVII, 2, ἰατρεύεις τὸ ἧπαρ, ὁρᾷς ὅπως με κατατρύχον (lire ῦ), τοῖς τοιούτοις θεραπεύων σπαράγμασιν est un texte évidemment altéré; variantes θεραπεύεις et θεραπεύσεις, dont on admettra l'une ou l'autre, en lisant κατατρύχων. (Mais je soupçonne une corruption plus grave: ὅρα, et peut-être ὅπως μή.) Il faut dire que nous manquons d'un texte sûr de Grégoire de Nazianze, et que M. B., conformément au plan de la collection, n'a pas fait œuvre de critique. Pour le passage *Cés.*, IV, 2 (Cf. not. cr. p. LVIII), je ne puis partager l'opinion du traducteur: « ce que Grégoire trouve de très extraordinaire, c'est que le père et la mère aimaient tous les deux et leurs enfants et le Christ; » l'expression, il est vrai, est embarrassée, mais de toute façon τὸ παραδοξότατον se rapporte à ce qui suit, et non à ce qui précède; ce qui est trouvé extraordinaire, c'est que les parents étaient plus φιλόχριστοι que φιλόπαιδες. Dans la partie explicative des notes il y aurait quelques additions à faire pour l'instruction du lecteur; par exemple les réminiscences homériques ne sont pas toutes notées: *Bas.*, XVII, 4 = *Il*, P 627; *id.*. 5 = *Il.*, X, 188; XIX, 4 = *Od.* ε, 432 svv. Enfin, M. B. aurait dû attirer l'attention sur certains passages qui se retrouvent mot pour mot, ou presque dans les mêmes termes, dans d'autres discours de Grégoire, par exemple *Bas.*, LXXVI, 2 = or. VIII, 13 (éloge de sa sœur Gorgonia), et surtout LXXXI, 2 svv. = or. XXI, 10 (éloge d'Athanase d'Alexandrie). Mais ce sont là de légères critiques; l'important, ici, c'est la traduction. Elle ne mérite que des éloges, car elle est faite selon une excellente méthode; elle ne vise pas à l'élégance, mais cherche avant tout à reproduire, par un calque fidèle, l'allure de la phrase et le mouvement de la pensée; et l'on peut dire que M. Boulenger a généralement réussi [1].

My.

---

1. On reprochera à M. B. une note comme celle-ci, p. LXXVII: « κομψόν; sur le sens de ce mot, cf. Sinner, *Gregorii Naz. in Cæs. fratrem*, p. 28. » Il semble n'y

Robert Helbing. **Grammatik der Septuaginta**. Laut- und Wortlehre. Goettingue, Vandenhoeck et Ruprecht, 1907; xviii-149 p. Prix : 7 fr. 50.

L'idée qui a inspiré cet ouvrage est une idée très juste, qui a mis du temps à se faire jour, mais qui a fini, grâce surtout aux travaux de Deissmann, par être unanimement admise; c'est que le grec biblique, comme on l'appelle, n'est pas un type de langue isolé, de condition spéciale, n'ayant que des rapports tout extérieurs avec le grec de l'époque, mais la langue même du temps où furent traduits les livres sacrés. Qu'elle renferme des hébraïsmes, qu'elle ait subi, et même assez fortement, l'influence du texte original, dont les traducteurs suivaient rigidement le mot à mot, cela n'est pas douteux; mais il est également hors de doute qu'il n'y a pas de grec biblique à proprement parler, et que les Septante écrivaient la langue de leur temps, c'est-à dire la κοινή. M. Helbing, professeur au gymnase de jeunes filles de Karlsruhe, a donc pensé avec raison qu'une étude sérieusement documentée sur la version des Septante serait d'une incontestable utilité pour l'histoire de la langue grecque et pour celle de la κοινή en particulier, qu'elle compléterait les données fournies par les papyrus ptolémaïques, tout en étant complétée par elles, et qu'en même temps elle pourrait servir de base d'appréciation pour une édition future. De là le présent livre, la *Grammaire des Septante*, qui cependant ne traite qu'une partie du sujet, la syntaxe étant réservée. On l'accueillera avec faveur, non seulement parce que jusqu'ici la langue des Septante a été relativement peu étudiée dans son ensemble, mais aussi parce qu'il vient à son heure, à un moment où, grâce à la papyrologie, les recherches sur la κοινή se sont considérablement développées. Le travail de M. H. repose principalement sur les plus anciens manuscrits, le *Vaticanus* et le *Sinaïticus*, du ive, et l'*Alexandrinus*, du ve siècle; il comporte les divisions suivantes, d'ailleurs conformes au plan généralement suivi dans les ouvrages de ce genre : I. Étude des sons : voyelles, consonnes, accentuation; II. Étude des formes : déclinaison et conjugaison; III. Formation des mots : par suffixation, par composition. Cette dernière partie se compose principalement de listes de mots des Septante (substantifs en μα, μός, σις, της, σύνη, verbes en άζω, ίζω, εύω, et contractes) rangés par catégories selon qu'ils appartiennent à telle ou telle période de la littérature, aux papyrus, ou aux Septante seuls. L'ensemble de l'ouvrage, on le comprend, ne prête qu'à des observations de détail, mais il convient d'attirer l'attention sur un point, qui a une grande importance; je veux parler de la manière méthodique et instructive dont M. H. a disposé son étude. Elle est subdivisée, dans les deux premières parties, en sections traitant

---

avoir rien à critiquer; mais M. B. prend soin de nous informer p. lii que l'édition de Sinner est « aujourd'hui introuvable »; alors il vaut mieux n'y pas renvoyer le lecteur. — P. lxv, lire : *Combefis* et non *Combefils*.

chacune d'un fait particulier; immédiatement après, en plus petits caractères, la comparaison avec les papyrus et les inscriptions de l'époque ptolémaïque, avec la littérature depuis Aristote, ainsi qu'avec les textes, inscriptions et papyrus postérieurs, jusqu'à l'époque des plus anciens manuscrits. On a ainsi, après l'exposé de ce que fournissent les manuscrits des Septante, comme une brève histoire du phénomène étudié, et cela est précieux. Toutefois M. Helbing, ne pouvant grossir son volume outre mesure, a dû se contenter souvent de renvoyer aux ouvrages spéciaux, par exemple ceux de Crönert et de Mayer [1].

My.

Histoire de Verson, par V. Hunger. Caen, E. Brunet, 1908, in-8 de 376-348 pages, planches et fac-similés.

Le livre de M. Hunger se recommande par l'abondance des matières et des documents que l'auteur n'a pas hésité à reproduire. Malheureusement l'ouvrage manque un peu de méthode et de sens critique dans l'exposition des faits. L'auteur s'est imposé une certaine classification, que je ne comprends d'ailleurs pas très bien, qui morcèle son œuvre et lui ôte ce caractère d'unité qu'elle aurait dû conserver d'un bout à l'autre.

Ecrire l'histoire d'une petite localité qui n'a jamais pris part directement aux grands événements de l'histoire devait avoir comme conséquence un luxe de détails minutieux, qui ne sont pas sans intérêt, mais qui entravent le cours d'un ouvrage et l'amplifient outre mesure. Verson fut donné, dès le XIe siècle, à l'abbaye du Mont Saint-Michel, par la comtesse Gonnor; les droits de l'abbaye sont nettement établis par des textes qu'a publiés fort correctement M. H. Il en est un surtout sur lequel j'attire tout particulièrement l'attention : c'est le *Conte des vilains de Verson*, que l'auteur reproduit au nº 17 de ses pièces justificatives avec un très beau fac-similé et dont il a donné un essai de traduction, p. 296. Les vilains de Verson ayant voulu secouer le joug de l'abbaye, le rédacteur de ce conte en a profité pour versifier les redevances des tenanciers et son petit poème est en quelque sorte le préambule du Censier de l'abbaye.

La période féodale a été traitée par M. H. avec une ingénieuse perspicacité; il a su tirer des vieux titres tous les renseignements qu'ils contenaient, étudiant en même temps les familles, alors qu'il en fait connaître les revenus et les biens. Toute cette partie est très curieuse

---

1. Je note un principe de critique qui me semble excellent; M. Helbing dit fort justement, à mon avis (p. 59) : « On peut considérer comme invraisemblable que le même mot, dans deux passages très voisins l'un de l'autre, soit traité différemment. » Il s'agit de noms propres; mais le principe doit être étendu à toute espèce de mots.

mais peu développée. Il n'en est pas de même de l'histoire moderne sur laquelle M. H. insiste avec une profusion de documents dont l'abondance ne justifie pas toujours l'intérêt.

La partie consacrée aux pièces justificatives est la plus intéressante du volume; là encore, l'auteur s'est laissé entraîner dans un flot de documents qu'il s'est cru obligé de reproduire. Je ne lui reproche pas la quantité puisqu'il y a la qualité; c'est en quelque sorte le Cartulaire de Verson. On y trouve des pièces d'un intérêt capital. La donation de Gonnor, le diplôme de Richard II confirmé par Guillaume le Conquérant, la charte de Verson; la charte de Robert le Magnifique; le très curieux censier de 1247; les revenus de Verson au XIVe siècle; le compte de maître Jean Bagot, 1431, qui rappelle le texte du *Livre des Jurés de Saint-Ouen* que suivent une masse de titres du XVIIIe siècle qui arrivent à former un ensemble de 165 pièces. Les textes ont été reproduits avec une parfaite correction, l'examen des fac-similés le prouve. Je n'insiste pas sur l'illustration de l'ouvrage faite beaucoup plus au point de vue du pittoresque qu'au point de vue archéologique qui ne pouvait y avoir la moindre part. Somme toute, le livre de M. Hunger est un ouvrage très méritoire qui, s'il ne peut être donné comme modèle de monographie communale, restera toujours un excellent instrument de travail pour ceux qui voudront étudier l'histoire de cette partie de la Normandie.

Etienne DEVILLE.

Louis TUETEY, **Les officiers sous l'ancien régime, nobles et roturiers.** Paris, Plon. In-8°; p. 7 fr. 50.

M. Louis Tuetey s'est proposé, dans ce livre, d'étudier la condition des officiers roturiers avant 1789 et en particulier de rechercher comment ils devenaient officiers, comment ils avançaient, comment ils vivaient avec les officiers nobles et partageaient avec eux les emplois et les grades. Le sujet n'avait encore été qu'effleuré. M. Louis Tuetey l'a traité à fond.

Il nous montre d'abord la décadence de la noblesse au XVIIIe siècle : elle s'est appauvrie et la bourgeoisie qui s'est enrichie peut faire meilleure figure dans les régiments. A l'inégalité de la fortune se joint la vénalité des emplois, et par vénalité, M. Louis Tuetey entend, non pas le tarif officiel de certaines charges militaires comme les régiments, les charges de la maison du Roi et les compagnies de cavalerie, mais les pots-de-vin que certains colonels dénués de scrupules se faisaient donner par les jeunes gens auxquels ils conféraient une place d'officier dans leur régiment. On croirait difficilement à ces indélicatesses ou mieux à ces actes de rapacité s'ils n'étaient attestés par des enquêtes officielles. Le maréchal de Belle-Isle entreprit contre ces pratiques une lutte sans merci, et il combattit avec la même

énergie le *concordat*, arrangement pécuniaire que les officiers faisaient entre eux pour engager un ancien à se retirer par l'appât d'une somme qui augmenterait sa pension de retraite. L'influence de l'argent, et par suite le nombre des fils de la riche bourgeoisie était donc considérable dans l'armée de la monarchie.

Après ces considérations, l'auteur entre au cœur du sujet. Il fait voir que vers la fin du xvie siècle, parce que l'armée perdait son caractère féodal, les règles de l'avancement avaient commencé à se codifier. Les édits de 1534 et de 1600, les ordonnances de 1579 et de 1629 autorisent le roturier à devenir officier, et l'ordonnance de 1629 lui permet même de s'élever aux plus hauts grades. Aussi, à partir du xviie siècle, les noms plébéiens, Saint-Hilaire, Sauvigny, Laubanie, Chevert, Bourcet, et bien d'autres, apparaissent dans les rangs supérieurs de la hiérarchie. Les longues guerres du règne de Louis XIV, l'accroissement considérable de l'armée et les causes économiques que nous avons déjà mentionnées, favorisent le tiers-état. Mais au xviiie siècle la noblesse reprend le dessus. Il faut, sous la Régence, diminuer l'effectif du corps d'officiers et en 1718 un certificat nobiliaire est exigé de quiconque aspire au grade d'officier. La mesure ne peut aussitôt s'exécuter. Les guerres succèdent aux guerres; le ministre renonce à exiger le certificat de 1733 à 1738, de 1743 à 1748, ainsi qu'en 1756 et en 1757, au début de la lutte contre Frédéric. Toutefois, en 1758, Belle-Isle qui veut à tout prix opérer la régénération militaire de la noblesse, rétablit le certificat nobiliaire, et la décision ministérielle est vigoureusement exécutée, non seulement par Belle-Isle, mais par ses successeurs; pendant vingt-trois ans, tout candidat à l'épaulette doit en principe se pourvoir d'un certificat de noblesse. Quelques-uns cherchent à éluder l'obligation et un certain nombre se font délivrer de faux certificats. La fraude provoque l'aggravation du régime, et la célèbre décision du 22 mai 1781 ferme à la bourgeoisie l'accès du corps d'officiers : quiconque demande un brevet d'officier, doit prouver qu'il appartient à une noblesse vieille d'au moins quatre générations.

Tel est, dans ses grandes lignes, l'ouvrage de M. Louis Tuetey. L'auteur étudie en même temps une question étroitement liée au sujet, celle de l'anoblissement des militaires soit par les titres de noblesse, soit par cet édit de 1750 qui créa une noblesse militaire et qui est, selon l'expression du jeune historien, la véritable charte de l'officier roturier sous l'ancien régime. Les détails qu'il donne sur cette institution et notamment sur les « lettres d'approbation de service », sur les exemptions qu'elles conféraient, sur les catégories d'officiers qui les sollicitaient, étaient inconnus jusqu'alors et jettent une très vive lumière sur l'histoire sociale de l'armée royale. Au reste, tout ou à peu près tout est nouveau dans ce livre : le rôle personnel des ministres de la guerre Louvois, d'Argenson, Belle-Isle, leur

influence souvent grande sur le développement et les vicissitudes de la législation qui concerne l'officier roturier, et ce que nous dit l'auteur des certificats de noblesse, du concordat et de la vénalité des emplois, de l'édit de 1750 relatif à la noblesse militaire, de l'anoblissement des officiers et de ce règlement du 22 mai 1781 qui fut, comme il le montre avec une extrême netteté, très sévèrement appliqué, de l'antagonisme des deux noblesses, celle de la cour et celle des provinces, ainsi que de l'antagonisme des nobles et des roturiers dans les régiments.

Le livre de M. Louis Tuetey témoigne de recherches longues et méthodiques dans les archives du ministère de la guerre, surtout dans le travail du roi ou ancien fonds du bureau des nominations de la guerre. C'est, par l'importance, l'étendue et la complexité du sujet, par l'abondance des documents inédits que l'auteur a mis en œuvre, par de piquantes anecdotes, un des ouvrages les plus neufs et les plus intéressants qui aient paru depuis longtemps sur l'histoire de nos institutions militaires.

A. CHUQUET.

Historique de l'établissement militaire de la Belgique, par le major d'état-major baron de RYCKEL, chef d'état-major de la première circonscription militaire, ancien professeur des cours des services d'état-major, de droit des gens, d'administration, de législation et de justice militaire à l'École de guerre de Belgique. 2 vol. in-8° de VII-406 pages et VIII-438 pages. Gand. Victor van Doosselaere. 1907.

A en juger par le caractère de son ouvrage, M. de Ryckel a voulu désigner sous le titre « d'établissement militaire » l'organisation de l'armée et de la défense territoriale de la Belgique ; d'autre part, dans son ensemble, cet ouvrage est moins un « historique » qu'une com-

---

1. P. 48, *Anthome de Leve* doit être Antoine de Leyva, de même que *Francisque Sforce* est Francesco Sforza. — P. 80-86, on voudrait savoir si les intendants et gouverneurs ont choisi pour les régiments permanents des jeunes gens de la bourgeoisie, et l'auteur ne se prononce pas nettement sur ce point ; il semblerait que les officiers nommés aient tous été « de condition » (cf. la lettre de Chamillart, du 6 février 1704), mais la lettre de l'intendant d'Alençon, citée p. 91, prouve le contraire et il fallait la mentionner à cet endroit. — P. 137, note 2, les ordonnances et lettres auxquelles l'auteur fait allusion, étaient, ce me semble, assez importantes pour être insérées dans le texte. — P. 145, l'épisode du « concordat » auquel participent Courcy, Castro et Pierreval, est obscur, et il fallait dire au moins qui est ce « M. de Castro ». — P. 163, la lettre de Torcy a déjà été citée sur ce point, p. 135. — P. 240, il aurait fallu citer plus haut à la p. 171 les intéressants détails sur l' « épuration » des régiments. — P. 275, le capitaine H. Beccais de la Caussade n'est autre que le Ferrand qui commandait à Valenciennes en 1793 et qui s'appelait en réalité Henri Beccais. — Çà et là, l'auteur devait être moins avare de renseignements. Quel était au juste le chiffre de la pension de retraite (p. 154) ? Quel était ce « nouveau traitement » accordé aux troupes (p. 162) ? Enfin, il aurait dû citer un passage curieux des *Mém.* de Lafayette, VI, 14 sur la noblesse de cour.

pilation des lois, arrêtés royaux et autres actes relatifs aux institutions militaires de ce pays.

Le recueil s'ouvre par un résumé historique de l'organisation de 1814, époque à laquelle la Belgique se trouve réunie à la Hollande; mais c'est seulement avec l'année 1830 que commence l'étude du développement des institution militaires belges.

M. de R. ne s'est pas contenté de reproduire la substance des textes de lois; il les a fait précéder d'un exposé des principes dont ces lois sont l'application, et d'un résumé des discussions auxquelles celles-ci ont donné lieu dans les commissions, à la Chambre des représentants et au Sénat : détails qui sont fort utiles parce qu'ils font connaitre l'économie de chaque loi.

Dans l'histoire de l'organisation d'un pays dont la force militaire est surtout défensive, il était naturel de réserver une grande place à l'étude des fortifications. M. de R. n'y a pas manqué et a enrichi son texte de nombreuses cartes.

Ce recueil, si rempli et si consciencieux qu'il paraisse, est pourtant incomplet. Sur le corps d'état-major, sur l'école de guerre, sur l'école militaire, sur le ministère de la guerre, etc., il n'y a pour ainsi dire rien. L'auteur aurait dû, dans une préface, — qui manque également — expliquer les motifs d'omissions aussi regrettables.

Pour la distribution des matières et chapitres de son ouvrage, c'est l'ordre chronologique qui lui a servi de fil conducteur. Il aurait pu employer une autre méthode : grouper, par exemple, toutes les lois et autres actes relatifs à l'organisation de chacune des différentes armes, de chacun des différents services, infanterie, cavalerie, etc. Si la méthode adoptée par l'auteur est celle qui parait la plus naturelle, il s'en faut qu'elle soit la plus commode pour les recherches. La table analytique par matières, qui termine l'ouvrage, si elle eût été moins sommaire et moins incomplète, aurait parfaitement remédié à cet inconvénient et à cette manière de procéder.

Ty.

Del Balzo (Carlo). **L'Italia nella letteratura francese dalla morte di Enrico IV alla Rivoluzione**. Turin, Société typogr. édit. nationale, 1907, in-8° de 501 p. 5 fr.

L'auteur ne se flatte pas de renouveler les questions qu'il aborde; mais, comme il a beaucoup lu et qu'il se pique même d'érudition à ses heures, il y a profit à parcourir ses ouvrages. C'est lui qui publie cette volumineuse collection de poésies relatives à Dante qui comprend déjà 14 volumes. L'ouvrage qu'il nous donne aujourd'hui fait suite à un précédent qui allait de la chute de l'empire romain à la mort de Henri IV. Il ne prétend ni tracer le parallèle du génie italien et du génie français, ni mettre en relief les bons ou mauvais résultats de l'attention persistante donnée par la France aux choses d'Italie. Il

parcourt notre histoire politique et littéraire, s'arrêtant sur son chemin quand il lui plaît pour conter sur l'Hôtel de Rambouillet ou sur la Régence de piquantes et point banales anecdotes qui n'ont rien à voir avec sa patrie ; mais, en revanche, il note et analyse les livres, pièces de vers, récits de voyages, polémiques, qui se rapportent à l'histoire des relations de la France avec l'Italie, en comprenant dans sa revue les travaux de nos érudits sur l'Italie ancienne (p. ex., p. 24-8, ample énumération de traductions françaises d'auteurs latins au XVII[e] siècle ; pour le XVIII[e], v. p. 349-353, texte et notes). C'est un livre agréable à feuilleter, mais aussi un livre qui a coûté des recherches et, ne fût-ce que comme catalogue, rendra des services.

Charles DEJOB.

SAULI D'IGLIANO, **Reminiscenze della propria vita.** Avec préface de M. Gius. Ottolenghi, 1[re] vol. Rome-Milan, Albrighi, Segati et C[ie], 1908. In-8 de 526 p. 5 fr.

C'est le 6[e] vol. de la 5[e] série de la *Biblioteca storica del Risorgimento italiano* de MM. Casini et Fiorilli. L'intelligente introduction de M. Ottolenghi aurait pu dispenser d'en publier le texte, à la seule condition d'y intercaler des citations plus abondantes. Le lecteur sérieux qui pousse plus loin se ménage quelques remords. Le texte complet ne lui apprend guère plus que le résumé. Du moins, ces Mémoires sont écrits avec un certain agrément. Sauli qui les a rédigés en 1852 n'était pas le premier venu : un peu dameret (p. 362 en note, et ailleurs), un peu trop prompt à distribuer ou à offrir des soufflets à qui lui manquait d'égards (p. 258, 500, 505), il parlait aux Altesses mêmes avec fermeté (p. 457-8), et sa susceptibilité était souvent une réelle délicatesse : quand il décline une fonction élevée que le prince de Carignan lui offre pendant la révolution de 1821, ce n'est pas seulement parce qu'elle lui paraît malaisée mais aussi par crainte de passer pour avoir trempé dans la conspiration qui a porté le prince au pouvoir (p. 460); le bon sens et l'esprit viennent spontanément en aide à sa dignité (p. 489). Il a d'ailleurs vu de près des personnages et des événements d'importance. (V. sur le mutisme et l'honnêteté de Carlo Emanuele Alfieri de Sostegno, p. 325, 328-9, 338; sur le désarroi jeté dans les sphères officielles de Paris par le retour de l'île d'Elbe, p. 339, 348). Mais, en somme, malgré la gravité du sujet, ces Mémoires sont d'une lecture plutôt amusante qu'instructive. (V. p. 468 le chef de service original qui tenait à ce que ses employés respectassent ses fautes d'orthographe. L'éditeur a fait quelques coupures : il a supprimé par exemple un passage où Sauli raconte une tentative de séduction opérée par M[me] du Cayla durant la 1[re] Restauration sur Cesare Alfieri).

Charles DEJOB.

Zanazzo (Giggi). **Usi, costumi e pregiudizi del popolo di Roma, con la riproduzione dei quadri di Bart Pinelli.** Turin. Société typog. édit, nation., 1908. In-8 de 499 p. 5 fr.

Les différentes parties de ce livre offrent un intérêt inégal : on se doute d'avance, par exemple de la naïveté, de la malpropreté de la médecine populaire ; les cris des marchands ambulants, les devinettes ne nous apprennent pas grand chose, et l'on se lasserait vite des spécimens de la déformation que subit le latin ou le français en passant dans la bouche du peuple. En revanche, on s'intéresse aux pratiques religieuses de la Rome d'avant 1870. (Affichage des noms de ceux qui n'avaien point fait leurs Pâques ou du moins, en guise de pénitence, graissé la patte du sacristain, p. 165 ; recette pour convertir les Juifs, mortifications qu'on se souvient avec quelque honte de leur avoir infligées, servilité et ingratitude mécréante qu'on leur attribuait, p. 186; moines mendiants qui faisaient tous les métiers, p. 242; malédiction lancée par le pape contre un Colonna dont le palais, qu'on sentait alors trembler, se fût écroulé si le pape ne s'était pas rétracté aussitôt, p. 193 ; insolences imputées à la garnison française de Rome au temps des deux Napoléon et vengeances secrètes qu'on en tirait, p. 210). Le peuple de Rome est fort ignorant mais il se rappelle encore les querelles de Bernin et de ses rivaux, p. 102 ; il fabrique une légende à Scanderbeg, p 273. Il n'a pas d'idées politiques; si quelque vieillard regrette le passé, c'est quand il voit que les enfants ne jouent plus de niches aux boutiquiers, comme lorsque le gamin de Rome était roi du pavé, p. 283. Recueillons, en finissant, un mot de l'auteur qui déclare qu'Edmond About est, de tous les étrangers qui ont écrit sur le Romain moderne, celui qui l'a le mieux connu (p. 247, en note) [1].

Charles Dejob.

A magyar dráma irányai (Les tendances du drame hongrois) par Eugène Janovics. Budapest, Benkö, 1907, vi-308 p. in-8°.

L'auteur de ce livre est directeur du théâtre national de Kolozsvár. Il aime les lettres et surtout la littérature dramatique de tous les pays. C'est à lui que l'on doit la biographie la plus complète de Grégoire Csiky, dramaturge éminent de la Jeune Hongrie. Dans son récent volume, il traite toute l'histoire du théâtre hongrois : ce sont des pages brillantes, inspirées par un pur idéalisme et montrant une grande compréhension des conditions du théâtre. M. Janovics offre des idées; les matériaux, il les puise aux meilleures sources. Peut-être est-il exagéré de chercher les origines du drame hongrois dans cette chanson de la servante magyare du xi[e] siècle dont parle la *Vie de*

1. L'ouvrage recueilli des lèvres du peuple est presque entièrement en dialecte romain que l'auteur éclaire de notes trop rares.

saint Gérard, car il est sûr qu'avant la Réforme, on ne trouve rien qui ressemble à une représentation scénique. C'est la Réforme qui produit les premières pièces dialoguées, véritables discussions théologiques ; puis viennent les Jésuites avec leurs drames scolaires écrits, pour la plupart, en latin, et les Piaristes, avec leurs pièces écrites pour la jeunesse. Les essais dramatiques de Bessenyei (1772) sont destinés à polir la langue et lorsque, à la fin du XVIII[e] siècle, les premières troupes d'acteurs se forment, on constate le manque absolu de pièces originales. En somme, on ne peut guère parler d'un théâtre hongrois avant 1819, date où Charles Kisfaludy commence sa carrière triomphale. Lui, Szigligeti et Csiky représentent, selon M. Janovics, les trois étapes parcourues jusqu'à nos jours. En effet, Katona et Madách, plus puissants penseurs n'ont donné chacun qu'une pièce qui compte ; le premier, *Bánk-bán*, le second, *La tragédie de l'homme*. Après la mort de Csiky, Herczeg seul mérite d'être mentionné, car les Jeunes, assez nombreux, imitent trop le théâtre étranger.

Le livre de M. Janovics abonde en jugements sains et frappants. Ainsi on ne peut qu'approuver le parallèle entre Bessenyei et Holberg, entre le théâtre naissant en Hongrie et en Danemark, de même que les pages où il explique la décadence de la pièce populaire créée par Szigligeti, en 1843, grâce au courant démocratique qui se manifestait alors dans la vie sociale. Ce livre est d'une lecture très agréable et donne une idée suffisante du développement de la poésie dramatique des Magyars [1].

I. KONT.

Nous recevons de M. A. CARTELLIERI la lettre suivante :

« Permettez-moi de vous faire observer que quelques inexactitudes se sont glissées dans le compte rendu du second volume de mon *Philippe Auguste* signé R., numéro du 9 juillet. Selon ce compte rendu, p. 9, n. 1, le lecteur de la *Revue* devra croire que c'est moi qui fixe à 200,000 les hommes tués au siège d'Acre. M. R. aurait dû marquer que je donne ce chiffre entre guillemets avec tout un passage de Salimbene. Celui-ci suit la chronique perdue de Sicard, évêque de Crémone. J'ai cité aussi, p. 219, le chiffre de 50,000 chrétiens d'après un auteur arabe et, dans ma note, j'ai dit que, pour le moment, il me semble impossible d'arriver à un résultat certain. Il y a plusieurs fautes d'impression dans la note 1 de la p. 8. Malgré les guillemets de M. R., je ne dis pas ce qu'il me fait dire à ma p. 112. Le second passage qui lui déplaît se trouve p. 177 et non p. 117. Quoique ce ne soient que des points très peu importants, je crois que l'on peut toujours rectifier des erreurs de fait. »

— Une tentative hardie, dans l'état actuel de nos connaissances sur la musique dramatique des anciens, est celle de M. John Ellerton LODGE, qui a mis en musique les anapestes et les parties lyriques de l'*Agamemnon* d'Eschyle (*Aeschy-*

1. P. 63, lire *Beaumarchais* au lieu de *Boileau*.

lus, Agamemnon, The choral odes and lyric scenes set to music. Published for the greek department of Harvard University by C.-W. Thompson and Company. Boston, 1907; 107 p.). L'essai est intéressant, bien que la mélodie et surtout l'accompagnement soient souvent d'un modernisme non douteux. Le principe régulateur de M. L. est de mettre une note sur chaque syllabe, en observant la distinction entre longues et brèves, et en tenant compte des genres égaux ou doubles pour composer selon la mesure binaire ou ternaire. Les raisons qui ont fait adopter l'une ou l'autre de ces mesures n'apparaissent pas toujours clairement, et un mot d'avertissement n'eût pas été inutile. En outre, M. L. a travaillé sur un texte bien défectueux. Mais n'aurions-nous dans cette partition qu'une agréable fantaisie d'un musicien ami de l'antiquité grecque? — My.

— Nous avons reçu plusieurs brochures, extraites de deux revues américaines, dans lesquelles est agitée la question des langues anciennes, plus généralement des études classiques, dans l'éducation de la jeunesse. Trois d'entre elles ont pour titre commun *The proposition of latin and greek in American education;* leur auteur est M. Kelsey, de l'Université de Michigan; elles sont tirées de l'*Educational Review*, New-York, décembre 1906, p. 461-472; janvier 1907, p. 59-76; février 1907, p. 162-176. M. K. y discute excellemment la valeur du latin et du grec comme instruments d'éducation, déplore que ces langues soient insuffisamment étudiées, et que des préoccupations d'ordre exclusivement utilitaire portent une atteinte dangereuse à la véritable culture intellectuelle. « Il faut, conclut-il, faire aux langues classiques une place plus grande que celle qu'elles ont actuellement dans notre pays », car, dit-il ailleurs, « on n'a pas encore trouvé par quoi remplacer le latin et le grec comme instruments d'éducation, non seulement dans la culture générale, mais encore dans la préparation à une étude professionnelle quelconque. » — Deux autres brochures sont réimprimées de la *School Review* (juin 1906, p. 389-414; juin 1907, p. 409-435). Elles contiennent des conférences faites à Ann-Arbor, à l'Université de Michigan, sur la valeur de l'éducation classique pour l'étude du droit, de la médecine et de l'art de l'ingénieur, et sont dues à des ingénieurs, des médecins et des avocats. Tous sont d'accord, sans distinction de profession, pour proclamer que l'étude des langues anciennes est nécessaire à la culture de l'esprit et à la formation du jugement. L'opinion générale a été parfaitement exprimée par M. Vaughan, doyen de la faculté de médecine : « Je crois que le jeune homme dont les vues se sont élargies au contact des classiques sera toujours le plus fort en médecine expérimentale et pratique, à cause de la science et de la sagesse qu'il aura puisées auprès des sages de la Grèce et de Rome », et le doyen du droit, M. Hutchins, a terminé sa conférence par ces mots, qui ne sont pas moins vrais : « L'étude des humanités rend l'homme capable d'apprécier la valeur des choses hors des étroites limites de sa spécialité. » Écoutons enfin M. l'ingénieur naval Sadler; après avoir fait l'éloge de la culture classique, il ajoute ces mots humoristiques : « Il est à souhaiter qu'à l'avenir ce ne soit pas un sujet d'étonnement, si l'on découvre un ingénieur qui s'intéresse à des choses en dehors de sa profession, et qui sait apprécier pour eux-mêmes l'art et la littérature. ». — My.

— M. Levaillant vient de publier dans la petite collection Hachette, une édition des *Catilinaires* qui est plus et mieux qu'une édition scolaire. Une introduction historique, inspirée surtout du *Catilina* de M. Boissier, du premier volume de M. Ferrero, et d'un cours professé à l'École Normale par M. Gustave Bloch, expose d'une façon très précise et très vivante les diverses phases de la conjuration. —

Des Remarques grammaticales et des Remarques sur le style mettent à la portée des lecteurs non spécialistes, les résultats des travaux de M. Lebreton et de M. Laurand. — Le texte est généralement celui de C.-F. W. Müller, avec quelques emprunts à Nohl; il est commenté avec abondance et précision. — Enfin, M. Levaillant a eu la bonne idée de réunir en appendice quelques textes de Cicéron relatifs à la conjuration de Catilina : les fragments conservés du discours *In toga candida*, ceux du *Carmen de suo consulatu* et du *Carmen de suis temporibus*, enfin le fameux portrait de Catilina dans le *Pro Cœlio*. — René Pichon.

— La livraison XXXe de la publication *Der Obergermanisch-Raetische Limes des Rœmerreiches*, parue à la fin de 1907 contient l'étude du castellum de Köngen. Une partie du prétoire et un établissement de bains sont conservés. Quelques inscriptions, quelques sculptures, notamment une statuette de la déesse Epona (Heidelberg, chez Otto Petters). — R. C.

— On a déjà beaucoup écrit sur les rapports de Luther et d'André Bodenstein de Karlstadt, l'un des plus conséquents de ses premiers adhérents, devenu bientôt son adversaire, en le dépassant par le radicalisme de ses tendances dans la lutte contre les doctrines de l'Église et contre ses cérémonies religieuses. Tout récemment encore M. Barge, dans le second volume de sa biographie de Karlstadt (1905) avait longuement traité de ce différend, envenimé plus encore par des antipathies personnelles que par des dissidences théologiques. C'est à ce dernier auteur surtout que M. Karl Müller, professeur d'histoire ecclésiastique à l'Université de Tubingue, répond dans un travail assez volumineux (*Luther und Karlstadt, Stücke aus ihrem gegenseitigen Verhaeltniss*, Tubingen, Mohr, 1907, xvi, 243 p. in-8°; prix : 7 fr. 50) qui s'occupe exclusivement de la période critique de cet antagonisme entre les deux théologiens de Wittemberg; celle-ci s'étend de 1521 à 1528, pendant et auprès le séjour du réformateur à la Wartbourg. En dehors de la polémique assez virulente entre les deux savants, cet ouvrage d'un connaisseur émérite de l'histoire religieuse du xvie siècle intéressera tous ceux qui veulent s'instruire à fond sur les premiers développements de la Réforme au centre même des doctrines nouvelles; ils y verront l'archidiacre de Wittemberg, devenu plus tard ministre à Orlamünde, essayer des applications nouvelles de cette doctrine à la vie religieuse et sociale des laïques, et le chef officiel, dépassé par son disciple, essayer d'enrayer l'ardeur exubérante des « iconoclastes ». Encore que M. Müller se laisse emporter par son zèle d'apologiste à donner presque partout tort à Karlstadt contre Luther — on ne peut souscrire p. ex. à ce qu'il dit de l'attitude de Luther vis à vis des paysans rebelles (p. 231) — il y a bien des points où il nous semble avoir raison contre M. Barge et l'on devra tenir compte de ces observations et déductions quand on reprendra cet épisode de la vie du réformateur. — E.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 17 juillet 1908.* — M. Perrot donne lecture d'une note de MM. Alfred Merlin et L. Poinssot sur les bronzes de Mahdia. En décapant la statue de Dionysos, on a trouvé le nom du sculpteur gravé sur un des tenons de la gaine : Βοηθὸς Καλχηδόνιος ἐποίει. Cette signature offre un très vif intérêt ; elle fait connaitre un nouvel ouvrage de l'auteur d'une figure connue sous le nom de l'*Enfant à l'oie* et dont plusieurs musées possèdent des copies. Elle tranche, en outre, la question de la véritable patrie de ce sculpteur du iiie siècle qui paraît avoir joui d'une assez grande réputation. Pausanias mentionne une figure d'enfant, en bronze doré, qui se trouvait à Olympie, dans le temple d'Héra, et il ajoute : Βοηθὸς δὲ ἐτόρωσεν χαρχηδόνιος. Telle est en effet la leçon des manuscrits, qu'Ottfried Müller avait proposé de changer en χαλχηδόνιος. Cette correction est aujourd'hui consacrée par la légende de la statue du Musée du Bardo.

M. Gustafson, directeur du musée de Christiania, annonce la découverte, sur la côte de Norvège, à Oseberg, d'une *sépulture à navire* du temps des Vikings, qui est d'une richesse exceptionnelle. La tombe est celle d'une reine, avec laquelle on a inhumé son navire d'apparat, sa voiture, ses traineaux, ses chevaux et un grand nombre d'objets d'usage et de parure. Le bois du navire est décoré avec une profusion d'ornements du plus beau style. L'ensemble de la sépulture doit être reconstitué au Musée de Christiania. — M. S. Reinach fait ressortir la haute importance de la découverte de M. Gustafson. Il y a là des spécimens de premier ordre de la décoration *à outrance* des surfaces, qui est un des caractères essentiels de l'art dans le Nord de l'Europe. M. Reinach ajoute que la découverte de plusieurs traîneaux dans cette tombe semble prouver qu'il ne s'agit point d'objets placés à côté de la défunte en vue d'une existence ultérieure, l'au-delà n'ayant pas été considéré comme une région à frimas, — mais d'objets lui ayant appartenu, ayant été consacrés avec elle et soustraits ainsi à l'usage qui les aurait profanés.

M. Capart, conservateur-adjoint des Musées royaux de Bruxelles, communique un second document relatif au périple de l'Afrique par les Egyptiens, complétant les renseignements fournis par le scarabée communiqué le mois dernier par M. Moret. Ici, c'est le messager royal lui-même qui décrit sommairement les étapes de son voyage. Il fait remarquer, en outre, qu'un texte publié par M. G. Foucart en 1895, se rapporte sans doute au messager royal des deux scarabées.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 24 juillet 1908.* — M. Perrot, secrétaire perpétuel, donne lecture du son rapport semestriel sur les publications de l'Académie.

M. Bouché-Leclercq, vice-président, annonce le décès de M. Chabaneau, correspondant de l'Académie depuis 1886.

M. Léon Heuzey étudie deux armes en cuivre à tranchant recourbé, découvertes par M. le commandant Cros dans un tombeau chaldéen. La première apparition de ces sortes de couperets, prototypes lointains du sabre moderne, remonte à une époque reculée. La célèbre Stèle-des-vautours en montre un spécimen encore plus antique, sous la forme d'un engin fortement coudé, que cerclent de nombreuses ligatures de corde ou de métal. L'arme servant à frapper de près même un lion, il faut croire que ces ligatures étaient destinées à maintenir entre deux lames de bois des tranchants de silex, comme ceux des faucilles préhistoriques. Le sculpteur de la Stèle-des-vautours n'a pas nettement indiqué cette bordure coupante; mais dans certaines variantes du même type, les dents rapportées sur la courbe extérieure sont tout à fait distinctes (voir, sur un cylindre babylonien, l'arme de la déesse guerrière Istar, et celle que tient, plus tard encore, la statue d'Assour-nazir-pal, roi d'Assyrie). Ces types primitifs se conservent, en effet, jusqu'à une époque avancée, comme des armes légendaires et sacrées, entre les mains des rois et des dieux.

M. Jacques Zeiller lit un rapport sur les travaux qu'il a effectués, en collaboration avec M. Hébrard, pensionnaire à la Villa Médicis, dans le palais de Dioclétien, à Spalato. Au cours de cette exploration qui leur avait été confiée par l'Académie, ils ont opéré une série de sondages qui ont abouti à des résultats assez fructueux. Le plan du palais, tel que le donnaient, à la suite de l'Anglais Adam, la plupart des auteurs de reconstitutions, est à remanier dans de notables proportions. La distribution intérieure du monument n'avait pas la symétrie qu'on lui a généralement attribuée; il n'y avait pas doubles thermes, et ces thermes n'occupaient qu'une superficie relativement médiocre dans l'ensemble de l'édifice. Le niveau du sol antique a été déterminé sur plusieurs points; les contours des enceintes sacrées, qui entouraient le mausolée de l'empereur et le temple qu'il avait consacré à Jupiter, ont été précisés, et un fragment de mosaïque a été relevé. Il reste cependant beaucoup à faire pour avoir du palais de Dioclétien une connaissance qui en permette une restitution moins conjecturale que celles qu'on a tentées jusqu'ici. M. Hébrard a l'intention de s'y employer en se livrant à de nouvelles recherches.

M. Clermont-Ganneau communique un mémoire d'un savant belge, M. Grégoire, membre étranger de l'Ecole française d'Athènes, sur une inscription bilingue, grecque et araméenne. C'est une dédicace faite au dieu Mithra par le mage Sagarios, qui à ses fonctions religieuses joignait les fonctions civiles de stratège de la ville ou du district d'Ariaramneia.

M. Perrot donne lecture d'une note de M. Perdrizet sur une fiction en droit privé attique.

Léon Dorez.

Le propriétaire-gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 32 — 13 août. — 1908

Report on some Excavations in the Theban Necropolis during the Winter of 1898-9, by the MARQUIS OF NORTHAMPTON, W. SPIEGELBERG and PERCY E. NEWBERRY, in-4°. Londres, A. Constable, 1908, 11-40-12 p. et XXXIV pl.

Après dix ans d'attente, MM. Newberry et Spiegelberg ont enfin publié le résultat des fouilles dont le marquis de Northampton les avait chargés pendant l'hiver de 1898-1899. Elles ont porté sur le site qu'on appelle d'une manière assez inexacte Drah Abou'l Nesggh, et, si elles n'ont pas eu le succès éclatant qui a signalé d'autres explorations, elles ont produit des résultats sérieux : elles ont amené en effet la découverte des sites où s'élevaient la pyramide d'un des Sovkoumsaouf de la XVIII° dynastie, le temple de la reine Nofritari-Ahmasou, un palais de la reine Hatshopsouitou et un petit édifice de Ramsès III, plus une quarantaine de tombeaux parmi lesquels on remarque ceux de Tahouîti, de Nakhouîti et de Nebamânou. Tout cela est malheureusement en très mauvais état. Les murs ont été renversés et les matériaux employés à des constructions postérieures, les peintures et les sculptures ont été effacées brutalement, ceux des menus objets qui ont échappé aux pillages antiques ou modernes étaient littéralement écrasés sous des monceaux de décombres. La plupart des monuments étaient en morceaux, et l'étonnant dans la circonstance

ce n'est pas qu'ils soient incomplets plus ou moins, c'est que plusieurs nous soient parvenus presque intacts.

Le culte de la reine Nofritari a été si populaire dès le milieu de la XVIII[e] dynastie, que c'est un profit véritable pour l'archéologie thébaine d'avoir retrouvé l'endroit où il s'exerçait : c'était une petite chapelle nommé ***Mensaît*** ou ***Tamensaît***, dont il ne subsiste plus que des débris insignifiants. Presque tous les objets recueillis en cet endroit sont des ex-votos, statues ou stèles, déposés au cours des siècles par les dévots de la reine divinisée · l'un d'eux porte, avec une variante insignifiante, le nom Anenou d'un frère de la reine Tîyi, mais bien que ce nom soit rare, il n'y a pas de raisons pour identifier les deux personnages. La bâtisse de la reine Hatshopsouîtou était peut-être un peu moins misérablement détruite, mais rien dans ce qu'il en reste ne nous permet d'affirmer, comme le font Newberry et Spiegelberg, que c'était un palais de la reine, et sans doute celui-là qu'elle habitait lorsque l'idée lui vint d'ériger les deux obélisques de Karnak : à en juger d'après ce qu'on voit sur le terrain, il y aurait eu là peu d'espace pour loger une reine et sa suite. L'édicule de Ramsès, lui non plus, n'a pas une signification fort nette. Ce qui ressort le plus clairement des observations du marquis de Northampton, c'est qu'il a été improvisé rapidement et à peu de frais, avec des blocs empruntés au temple de la reine Hatshopsouîti à Déir-el-Baharî. En résumé, le gain principal de cette partie des fouilles a consisté moins dans le nombre et la qualité des objets retirés de terre, que dans les constatations qui ont permis aux fouilleurs de piquer sur la carte de la nécropole le site précis de plusieurs édifices dont on rencontrait parfois le nom dans les textes.

Ainsi qu'il arrive d'ordinaire, les tombeaux ont rendu beaucoup plus que les temples. La plupart d'entre eux appartiennent à la XVIII[e] dynastie, et ils avaient été pillés, à l'exception de celui d'un petit employé du temple d'Amon, nommé Amenemhaît ; mais les hypogées les plus souvent saccagés réservent parfois des surprises aux Égyptologues, et le marquis de Northampton en fit l'expérience. Le propriétaire d'un des tombeaux de Gournah, un certain Nebamânou, portait entre autres titres, celui de ***Chef des Greniers***, et il avait vécu sous Thoutmôsis III. Il y avait là une coïncidence curieuse avec un renseignement que le ***Papyrus Abbott*** nous avait fourni sur un chef des greniers du même Thoutmôsis, qui s'appelait Nebamânou : c'était en creusant une galerie dans le tombeau de ce personnage, que les voleurs du temps de Ramsès IX pénétrèrent dans la pyramide du roi Sovkoumsaouf. Or, les arasements d'une pyramide en briques sont visibles un peu au-dessus du tombeau déblayé, et un boyau percé dans l'angle de la chambre funéraire du tombeau menait droit à ce qui fut jadis la chambre funéraire de la pyramide : il est légitime d'en conclure que les deux Nebamânou sont iden-

tiques, et, par suite, que la pyramide, anonyme jusqu'à présent, est vraiment la pyramide de Sovkoumsaouf. Un hypogée, situé à petite distance vers l'Est, celui de Tahouîti, donna mieux encore, des textes en écriture secrète, que M. Sethe a déchiffrés très ingénieusement, et une grande stèle historique, dont Spiegelberg publia une édition dans le *Recueil des Travaux*, peu après la découverte. Tahouîti avait été l'un des conseillers les plus écoutés de la reine Hatshopsouîtou et il avait collaboré à toutes ses entreprises : il avait réparé la grande barque sacrée d'Amon, décoré les chapelles de Deîr-el-Baharî, et placé dans l'une d'elles la porte en ébène sculpté qui est aujourd'hui au Musée du Caire, embelli le temple de Karnak, et organisé la croisière au Pouanît. Il raconta ses hauts faits en langage emphatique, selon l'usage de ses contemporains, afin de justifier aux yeux de la postérité les honneurs dont le souverain de l'Égypte le combla, lorsqu'il fut conduit au tombeau.

C'est aux frais du marquis de Northampton que les fouilles ont été entreprises naguères et que vient d'être publié le volume où elles sont décrites : c'est à lui que revient, avant tout autre, le mérite des découvertes. Beaucoup des riches étrangers qui visitent l'Égypte se plaisent à y dépenser quelque argent en recherches scientifiques : peu savent, comme le marquis de Northampton, s'assurer des collaborateurs aussi sérieux que MM. Spiegelberg et Newberry, et faire sortir autant de renseignements utiles d'un sol aussi souvent bouleversé depuis les temps anciens.

G. Maspero.

N. Reich, **Demotische und Griechische Texte auf Mumientæfelchen in der Sammlung der Papyrus Erzherzog Rainer** (dans les *Studien zur Palæographie und Papyrus-urkunden* herausgegeben von Dr C. Wessely), in-4°. Leipzig, Verlag von Eduard Avenarius, 1908, II-88 p. et 12 pl. en autographie.

M. Reich, qui s'est déjà fait connaître par plusieurs bons articles de revue, nous donne ici son premier mémoire de longue haleine. Il semble, pour le moment, se consacrer au démotique, ce qui n'a rien d'étonnant, si l'on songe qu'il eut pour maître le regretté Krall, et le sujet qu'il a choisi, les étiquettes de momies qui appartiennent à la collection de l'archiduc Régnier, est bien de nature à mettre en évidence la maîtrise qu'il possède déjà des écritures de la dernière époque égyptienne. Le sens général de ces documents et leur rédaction nous sont clairs, depuis le bel ouvrage de Spiegelberg sur la matière, mais la lecture des noms propres, leur interprétation, et, çà là, quelques variantes de formule, fournissent au savant qui les étudie l'occasion de montrer son coup d'œil et sa sagacité. M. Reich ne s'est pas fait faute de les saisir toutes au passage, et il a résolu de la façon la plus heureuse les petits problèmes qui surgissaient devant lui. On voit qu'il a beaucoup de lecture, car pour expliquer la valeur de tel

ou tel signe, *neh* ou *Hor* par exemple, il ne craint pas de transcrire à la file plusieurs pages d'exemples : un peu moins aurait suffi peut-être, mais la méthode est bonne en soi, et l'on préfère chez un débutant la surabondance à l'insuffisance de la documentation.

M. Reich joint souvent à ses transcriptions en lettres latines des mots démotiques, des rendus en copte et en hiéroglyphes qui sont, partie des transcriptions exactes, partie des traductions. Je crois qu'il a raison de chercher à mettre la forme hiéroglyphique à côté de la démotique, mais il aurait mieux fait, je pense, de s'en tenir exclusivement aux transcriptions exactes. Je prends, par exemple à sa p. 85, le mot « vie, vivre », qu'il exprime une fois l. 12 par la *croix ansée seule*, et le reste du temps par la *croix ansée suivie du crible* : or le démotique a le même groupe dans tous les cas, et ce groupe me paraît répondre à la *croix*, à la *ligne ondée* et au *crible*, ces deux derniers en ligature. Je n'insisterai pas sur des détails dont la discussion exigerait l'emploi de caractères spéciaux ; je me bornerai à exprimer d'une manière générale l'opinion que m'a suggérée depuis longtemps l'analyse de la paléographie démotique. Il me semble que Spiegelberg, que M. Reich suit ici, a trop souvent décomposé en valeurs alphabétiques des ensembles de traits qui sont en réalité l'équivalent de syllabiques hiéroglyphiques. Non qu'il conteste qu'au début les groupes démotiques ne soient la tachygraphie exacte des hiératiques et par conséquent des hiéroglyphiques antérieurs, mais il lui paraît qu'à la longue, les scribes substituèrent à ces caractères complexes des caractères simples, dont la réunion offrait la valeur même de la syllabe. Je pense au contraire que le plus souvent l'expression syllabique persista tant que le démotique demeura en usage : le scribe ne s'imaginait plus peut-être l'origine des caractères qu'il employait pour noter telle ou telle syllabe, mais il continuait à les tracer, comme il les avait appris de son maître d'écriture, par machine, avec une valeur déterminée, et il ne songeait pas à leur substituer des caractères nouveaux, plus ou moins alphabetiques. Je regrette de n'avoir jamais pu terminer nos *Études démotiques* : chaque fois que j'ai essayé de les reprendre, quelque chose est venu se jeter à la traverse et m'en a emmené bien loin. L'analyse des signes du *Papyrus gnostique de Leyde* que j'y abordais, aurait confirmé, je l'espère, la réalité des analyses que j'avais faites d'une page du roman de Satni-Khâmaîs.

M. Reich transcrit et traduit dix-neuf tablettes ; il en étudie l'onomatologie, la grammaire, la paléographie avec succès. On peut juger d'après ce que je viens de dire que les remarques que j'aurais à faire porteraient sur des questions de doctrine générale, plutôt que sur des points particuliers. Elles seraient toutes justes qu'elles n'empêcheraient pas le mémoire d'être bon et très bon.

G. Maspero.

Oscar von Lemm, **Koptische Miscellen**, XXXIII-XLVI, 1908, in-8°, Pétersbourg, Académie des Sciences, 17 et 16 p.

Les *Mélanges Coptes* de M. de Lemm continuent régulièrement leur cours, avec la même abondance de renseignements précieux, mais avec la même multiplicité de menus sujets qui en empêche l'analyse. Ce sont, pour employer l'expression de Max Müller, des copeaux tombés de l'établi d'un ouvrier : comme l'ouvrier est excellent tout ce qui sort de son atelier est excellent aussi. Je voudrais seulement que la grande œuvre qui est en voie d'exécution ne tardât plus trop longtemps à paraître.

G. Maspero.

Eugène Lintilhac, **La Comédie**. xvii° siècle, Paris, Ernest Flammarion, 1908, in-8°, 450 p. 3 fr. 50

Ce volume est le troisième des dix que M. Lintilhac veut consacrer à l'histoire générale du théâtre en France. Il a d'abord le mérite d'être fort bien informé. M. L. n'est pas seulement au courant de tout ce qui a paru d'essentiel sur la question ; il a lu toutes les œuvres dramatiques qui peuvent avoir quelque signification dans notre histoire littéraire. Il termine son ouvrage par une bibliographie théâtrale qui rendra service aux chercheurs. Il s'adresse pourtant avant tout au grand public lettré, et c'est pourquoi il a cru devoir moderniser l'orthographe de toutes ses citations. Bien qu'à ne pas être de son avis on risque d'être rangé parmi « les *snobs* de l'érudition facile », je ne trouve qu'un mince avantage à cette modernisation. M. L. peut être assuré que le vêtement naturel des mots du xvii° siècle n'aurait point été un voile trop obscur pour ses lecteurs. Il faut, en tout cas, le remercier d'avoir mis en lumière des textes trop négligés. Sans cesser de faire à la Comédie de Molière la place exceptionnelle qui lui revient, il a accordé une part importante aux œuvres qui l'ont précédée, accompagnée et suivie. Il a su distinguer avec un goût généralement très sûr celles qui dans l'intrigue ou dans la peinture des mœurs manifestaient quelque originalité. Il nous a permis ainsi de mieux comprendre ce qu'il appelle « la courbe de l'évolution des genres comiques au xviie siècle. »

De son étude à la fois très consciencieuse et très large se dégage, en effet, une thèse que résume sa conclusion. Si l'on met de côté les comédies de Molière antérieures au *Menteur*, l'évolution des genres comiques au xviie siècle ne s'explique que par la persistance de la farce gauloise qui se glisse dans les adaptations de la *commedia* italienne et de la *comedia* espagnole, qui s'épanouit avec Molière dont elle ne cesse pas d'être le point de départ ou le point d'appui, et qui aboutit enfin à cette grande comédie de mœurs du xviiie siècle dont la fécondité n'est pas près d'être épuisée. Cette idée, qu'avaient en partie indiquée F. Genin et E.-J. Fournier, n'a pris force que grâce à un très pénétrant article de M. Lanson (Revue de Paris, 1er mai 1901).

C'est, cette année, l'idée à la mode. On la retrouve dans l'excellente étude que M. Rigal vient de publier sur Molière, (Paris, Hachette, 1908, 2 volumes). M. L. l'a développée et précisée d'autant plus volontiers qu'elle lui permettait de relier plus étroitement son livre à ceux qu'il a déjà fait paraître sur notre théâtre du moyen âge. Peut-être même l'a-t-il poussée trop loin. Il n'est pas douteux que Thomas Corneille et Hauteroche aient, suivant l'exemple de Scarron, accommodé à l'esprit gaulois le burlesque de la comedia. Mais ranger parmi les farces des comédies comme *don César d'Avalos* ou *le Cocher supposé*, il y a là quelque exagération. La tradition de ce que M. L. appelle « les espagnolades » ne se confond point avec celle de notre farce et n'agit pas toujours dans le même sens. Il faut même faire quelques réserves sur les pièces qui nous semblent avoir la plus pure saveur gauloise. M. L. déclare, par exemple, que *Sganarelle ou le Cocu imaginaire* ne doit rien à la commedia dell'arte et n'a emprunté qu'un détail au *Jodelet duelliste* de Scarron. Il en donne comme raison que nul n'a pu prouver l'antériorité du canevas italien : *El Ritratto overo Arlechino cornuto per opinione*. Encore conviendrait-il de savoir ce qu'était *Il cornuto nella propria opinione* qui se rencontrait parmi les œuvres dramatiques manuscrites de Giacinto-Andrea Cicognini, mort au plus tard en 1660. N'oublions pas non plus qu'il y a farce et farce. M. L. a une tendance à attribuer les caractères et le rôle de notre ancienne farce des xve et xvie siècles à celle du xviie siècle dont les « masques » n'étaient pas beaucoup moins conventionnels que les types de la *commedia dell'arte*. J'accorderais enfin une plus grande importance que lui au ferment espagnol dans la composition du génie de Molière. Mais je n'insiste pas, étant orfèvre. Ces réserves et chicanes n'ôtent d'ailleurs rien à la valeur et à l'utilité du livre de M. L.[1].

E. MARTINENCHE.

Bossuet et Mlle de Mauléon, étude critique sur le prétendu mariage de Bossuet, par Ch. URBAIN (extrait de la *Revue du clergé français*, n[os] des 15 août, 1[er] et 15 septembre 1906). Paris, Letouzey et Ané, 1906. 100 pp. in-8°.

Bossuet a-t-il été marié ? Voilà une question bien impertinente. Un évêque catholique et français a-t-il le droit d'être marié ? réplique un bienveillant sulpicien. Mais rien ne remplace les textes.

Voltaire, dans le *Siècle de Louis XIV*, tient un bruit de ce genre de la famille Secousse. Il mêle à ce bruit des erreurs évidentes. Le chanoine Legendre, grand vicaire de François de Harlay, rapporte en ses mémoires : « Quelques jours après la mort de M. Bossuet, une demoiselle, sa vieille amie, demanda, se disant sa veuve, son douaire

1. P. 267, l. 10, au lieu de *Tramar* lire *Tamar* ; p. 281, note 2, au lieu de *Non hay*, lire *No hay*).

et ses conventions... Cette prétendue veuve n'était point une aventurière, loin de là. C'était la fille d'un M. de Mauléon qui tenait un appartement au doyenné de Saint Thomas du Louvre dans le temps que M. Bossuet, n'étant que sous-diacre, était en pension chez le doyen de cette Église. Le jeune homme était alors beau et bien fait, et la demoiselle avait son mérite... Jeunes tous deux et demeurant en même maison, ils se voyaient commodément; ils s'aimèrent sous promesse de mariage, à la charge de le tenir secret. Ainsi parlait la demoiselle. Ce qu'il y a de certain, c'est que dans les différents temps de la vie de M. Bossuet, elle a toujours été la maîtresse chez lui, qu'elle y ordonnait de tout et que la recommandation de cette si belle ancienne connaissance était la plus efficace et la plus forte qu'on pût avoir pour obtenir des grâces du prélat [1]. » Dom Delamarez, chartreux de Lyon, écrit le 12 février 1705 au P. Léonard de Sainte-Catherine : « Dites-moi en confidence ce que vous savez du bruit qui a couru que M. l'évêque de Meaux, Bossuet, était marié. J'ai regardé cela comme une faveur des huguenots; mais on me l'a écrit de tant d'endroits que je ne sais à quoi m'en tenir ». Le P. Léonard écrit le 20 juillet 1704 que Catherine Gary, demoiselle de Mauléon, a reçu de grandes sommes d'argent de Bossuet et que le neveu a essayé en vain de les lui faire rendre ; mais il la croit la fille de Bossuet. « Je sais, ajoute-t-il, qu'on parle à Rome de ce mariage ». Dans un procès contre Mlle de Mauléon en 1676, un factum de la partie adverse parle sans ménagements de « l'empressement d'un charitable prélat, redoutable par son crédit, qui sollicitant donne à la Gary, sa blanchisseuse [petite calomnie de style], les heures destinées à faire un maître à l'univers ». Le 23 mars 1682, Catherine Gary, sous la caution expresse de Bossuet récemment installé sur le siège de Meaux, emprunte 45,000 livres et garantit au prêteur, solidairement avec l'évêque de Meaux, une rente annuelle de 2,250 livres. Il faut noter que Catherine a un frère, Pierre, notaire de 1651 à 1679, qui est dans une excellente situation de fortune, qui aime sa sœur et qui pourrait la cautionner. Ledieu note les visites de Mlle de Mauléon à Bossuet mourant, le 15 mars 1704, le 26 mars. A la date du 11 avril, veille de la mort, il écrit : « Il m'a ensuite chargé d'assurer Mlle de Mauléon de son souvenir jusqu'à la fin et de lui amener M. Hébert, curé de Versailles... Je l'ai été quérir : le malade n'a pas eu la force de lui parler [2] ». Le 16 mai 1714, meurt Mlle de Mauléon. Les scellés sont posés en présence du beau-frère de la défunte... et de Louis Bossuet. A la levée des scellés, les deux parties sont d'accord avec le lieutenant-civil pour ordonner « la destruction de tous les papiers trouvés chez

1. *Mémoires* de Legendre, édition Roux, Paris, Charpentier, 1863, p. 265. Je cite d'après M. Urbain.
2. Tome III, p. 97.

Mlle de Mauléon, attendu que ce n'étaient que des lettres missives de différentes personnes, de dates fort anciennes et absolument inutiles à la succession de ladite demoiselle. »

Je me suis borné à relever dans la très curieuse brochure de M. Urbain quelques textes; ils seront plus instructifs que tous les commentaires. M. U. a reconstitué la vie de Catherine Gary, qui avait, non pas neuf ou dix ans, comme on l'a dit, mais de vingt à vingt-cinq ans quand elle fit la connaissance de Bossuet. Elle a soutenu d'interminables procès. M. U. a eu la patience d'en rétablir la suite et les données, d'en explorer les paperasses, d'y rechercher le bras secourable de Bossuet. Il a aussi montré combien le témoignage de Fouilloux, invoqué en faveur du prélat, était suspect. Par un juste retour, il se trouve que Fouilloux est d'accord sur un détail avec Voltaire, c'est-à-dire avec la tradition de la famille Secousse; or l'oncle des Secousse interrogé par Voltaire était précisément doyen de Saint-Thomas du Louvre et ami de Bossuet. Et ce détail est un autre nom, celui d'une demoiselle Desvieux, de sorte que nous découvrons à Bossuet deux amies au lieu d'une. Les apologistes ont de ces surprises.

Les admirateurs de Bossuet semblent avoir changé de camp. L'esprit critique du *Discours sur l'histoire universelle* tend à faire pardonner la *Défense de la déclaration du clergé*. Mais il y a quarante ans, on ne pardonnait rien à Bossuet. Feu Bonnetty, de son vivant ultramontain zélé, possédait une pièce qu'il appelait le contrat de mariage de Bossuet. Il la montrait volontiers à ses amis et l'on en discutait. Il voulait la publier. Il a eu tort de ne pas le faire. Le document paraît être tombé dans les mains d'un maladroit serviteur de la réputation de Bossuet. Mlle de Mauléon appuyait ses prétentions, quand Bossuet mourut, sur une pièce, son contrat de mariage, disent les contemporains. Tant que le document Bonnetty ne sera pas publié, on pourra croire que c'est cette pièce. Il est d'ailleurs fort possible que la pièce de Mlle de Mauléon n'ait pas été un contrat de mariage proprement dit, et que le document Bonnetty soit tout autre chose que la pièce de Mlle de Mauléon. Il reste un petit problème à côté d'un plus grand.

Mon compatriote Philibert de La Mare, si bien informé sur les derniers moments d'Henriette d'Angleterre, a recueilli ce bruit : « On a dit que M. l'évêque de Condom ne haïssait pas feu Madame et que cela était assez réciproque. » Propos de cour. Le dossier de M. Urbain est autrement redoutable. La conclusion est que Bossuet s'est trouvé à la merci d'une fille intrigante, âpre et procédurière : c'est le sort de beaucoup d'intellectuels. Mais comment est-il tombé dans ses mains ?

Paul Lejay.

Ernest Lavisse, **Histoire de France**. Tome VII. 1re partie. Louis XIV, la Fronde, le Roi, Colbert (1643-1685). — 2me partie. La Religion, les lettres et les arts, la guerre (1643-1685). 1906-1907. Hachette.

Ces deux premières parties d'une histoire de Louis XIV, qui en comprendra trois, M. Lavisse devant s'adjoindre comme collaborateurs MM. Rébelliau et Sagnac, constituent un essai de synthèse important pour une période, dont l'étude a été complètement renouvelée, et l'on pourrait même dire scientifiquement commencée depuis une vingtaine d'années seulement. Par ses recherches antérieures, comme par son tempérament historique et sa maîtrise en l'expression des idées générales, M. Lavisse était admirablement préparé pour l'écrire. La richesse littéraire de ces deux volumes, où abondent les jugements personnels et les portraits réalistes, n'amoindrit pas leur valeur scientifique.

Dans l'ensemble le plan, qu'indiquent les titres explicatifs, est assez exactement suivi. Nous ne relèverons que deux exceptions. Dans la première partie il est parlé du jansénisme à la période mazarine. Dans la seconde, en étudiant le déclin du règne, l'auteur se livre à un retour sur l'histoire politique antérieure et sur la vie privée du roi.

Les débuts du gouvernement de Mazarin sont brièvement étudiés. En Mazarin politique et diplomate M. Lavisse ne voit guère qu'un continuateur habile de Richelieu. Il a hâte d'arriver à la Fronde. Encore la traite-t-il fort sévèrement et brusquement. Son intention a été évidemment de réagir contre l'indulgence de ses prédécesseurs pour les seigneurs et les grandes dames, dont Victor Cousin se fit jadis l'enthousiaste et pompeux historiographe. C'est par l' « inachèvement de l'État » que M. Lavisse explique cette guerre déplorable, où les parlementaires eux-mêmes, trop souvent épargnés par la critique, montrèrent une si notoire incapacité politique. Les résultats de la Fronde sont nettement dégagés. Dans la ruine universelle, l'autorité du roi seule demeure.

Mazarin mort, commence le règne personnel, auquel l'étude de la Fronde n'est guère qu'une préface Les pages consacrées par M. Lavisse au jeune roi dans la première partie comptent parmi les meilleures et les plus vivantes qu'il ait écrites. Le moi de Louis XIV, débordant d'orgueil espagnol, y est fort brillamment analysé, ainsi que les circonstances historiques au milieu desquelles il se développa. « L'ancienne France avait son surhomme, qui était le Roi ». Le jugement de M. Lavisse sur Louis XIV est modéré et compréhensif : « Louis XIV est grand comme roi, comme officiant de la royauté. Du culte dont il est l'idole, il est le grand prêtre croyant... Mais dépouillé de sa royauté, il est un honnête homme, comme il y en avait beaucoup en ce temps là à la ville. Ni La Bruyère ne fait attention à lui, ni Saint-Simon ».

La présentation des collaborateurs du Roi est rapide. « En un autre

temps et d'autres circonstances, Fouquet aurait été un bon et peut-être un grand ministre ». M. Lavisse lui sait gré d'avoir été un précurseur de Colbert pour la marine et les colonies. Très brève également, trop brève peut-être, l'analyse des organes du gouvernement central et surtout la description de l'administration provinciale. M. Lavisse a hâte d'arriver à Colbert. Les chapitres qu'il lui consacre dans la première partie sont parmi les plus neufs de la synthèse par lui tentée. Clément avait analysé en détail l'œuvre de Colbert. M. Lavisse s'efforce de faire ressortir la grande idée de ce ministre, qui lui est évidemment sympathique, ce qu'il appelle « l'offre de Colbert à Louis XIV », entendant par là l'effort de Colbert pour faire de la France une puissance travailleuse, commerçante, industrielle, coloniale et maritime. « Comment la France et comment le Roi accueillirent l'offre de Colbert, c'est la question capitale du règne de Louis XIV ».

Pour y répondre M. Lavisse étudie les résultats de l'administration de Colbert et analyse les résistances auxquelles il se heurta. La réorganisation des finances est presque tout entière en surface : ses réussites sont partielles. Malgré Colbert, les abus dans la répartition et la perception des impôts demeurent. Même médiocrité de résultats, lorsque Colbert veut réaliser économiquement « la puissance naturelle de la France ». Colbert ne néglige pas l'agriculture, mais il la traite en financier. A ses ambitions dans le domaine de l'industrie s'opposent les habitudes du Roi et de la Nation. Les projets coloniaux échouent avec la guerre de Hollande, qui amène une coalition européenne. Des compagnies qu'il fonde une seule lui survit. Sans doute Colbert n'a pas perdu toute sa peine. Mais « sa politique impérialiste s'est effondrée sous ses yeux.... La France subvenait à ses besoins trop aisément par sa naturelle richesse ; elle refusa de se surmener ».

La monarchie française s'était donc refusée à suivre Colbert dans la voie nouvelle, qu'il voulait lui ouvrir. Tout au moins le Roi a-t-il tenté d'achever l'œuvre de ses prédécesseurs, en se procurant une autorité plus forte et une obéissance complète. Ce résultat, M. Lavisse ne dissimule pas que Louis XIV l'ait obtenu par de mauvais moyens, et que la disparition progressive de toutes les espèces d'autonomie n'ait eu comme conséquence l'établissement d'une véritable tyrannie. Il le montre en étudiant successivement les lois, la justice et la police. Il termine la première partie de son histoire de Louis XIV par un tableau du gouvernement de la société, forcément incomplet surtout pour les artisans et les paysans, l'ensemble des travaux de détail parus étant « insuffisant et désordonné ». La conclusion est brutale : « Louis XIV a porté la monarchie à la perfection par des moyens qui en préparaient la ruine ».

De très importants chapitres sont consacrés à la vie religieuse, intellectuelle et artistique du XVIIe siècle français. Ils témoignent d'un effort

intéressant pour réintégrer l'histoire des idées dans l'histoire au sens général du mot. Les questions religieuses sont mises par M. Lavisse au premier plan. Il leur reconnaît toute leur valeur, et les étudie avec impartialité et clarté. C'est à tort, nous semble-t-il, qu'on lui a reproché son peu de sympathie pour le jansénisme. « Une des choses qui montrent le mieux, écrivait Renan en ses *Cahiers de jeunesse*, la manière de juger de l'Université toute extérieure, toute réactive, toute fondée sur des considérations extrinsèques, c'est son engoûment pour Port-Royal ». Sans doute les gens de Port-Royal étaient de sincères et grands chrétiens. — Ce qui n'empêchera pas M. Lavisse, après avoir rendu justice à la noblesse de leur pensée, de dénoncer l'anachronisme de leurs conceptions, et leur politique équivoque en particulier dans l'affaire du formulaire (1661). La résistance « héroïque » de l'évêque d'Alet et de ses collègues jansenistes, n'est pas loin de lui paraître « une tentative étrange pour transformer des pays de France en cantons de Genève ».

Le livre VII traite de ce que M. Lavisse appelle « le gouvernement de l'intelligence». Son intention de n'étudier les lettres, les arts et les sciences que dans la mesure où l'administration royale s'y est intéressée, est très nette. Cet exclusivisme se dément parfois : il présente d'ailleurs des dangers, dont le principal est de chasser de l'histoire proprement dite l'histoire des idées, ou de réduire cette dernière à quelques théories un peu trop universellement acceptées, comme celle de la prédominance du cartesianisme en tout ordre de pensée ou de création. M. Lavisse se croit d'ailleurs obligé d'étudier brièvement les grands écrivains et les grands actes du règne de Louis XIV. Ses jugements personnels sont toujours intéressants. Mais la « phrase de La Rochefoucauld » ou « l'art de la Fontaine », nous paraissent sortir un peu du domaine de l'histoire. M. Lavisse est plus à son aise, et c'est un thème qu'il traite brillamment, quand, à propos des arts sous Louis XIV, il retrace la vie du grand roi à Versailles, ou encore quand il montre fortement la médiocrité du travail scientifique en France à l'époque des Leibniz et des Newton.

Les derniers livres de la deuxième partie sont l'histoire de la politique extérieure de 1661 à 1685. Ils débutent par un tableau de l'Europe en 1601, d'une clarté et d'une vigueur extrêmes. Visiblement, la diplomatie de Louis XIV intéresse plus M. Lavisse que celle de Mazarin. Un bref chapitre sur l'armée et la marine précède l'étude des guerres de la première partie du règne. M. Lavisse la simplifie et l'abrège volontiers. Il reconnaît que la politique de Louis XIV fut souvent provocatrice et orgueilleuse. Pourtant il ne lui attribue pas toutes les fautes dont on la rend d'ordinaire responsable : en 1672 il doute de la sincérité des propositions de paix faites par les Hollandais. Mais il note aussi à la même époque « l'alourdissement de cette guerre commencée de triomphale allure ». C'est l'action personnelle du roi

qui lui paraît se manifester dans les annexions en pleine paix. Il s'arrête à la date de 1685, et un dernier chapitre est un retour en arrière à la seule fin de montrer l'évolution politique et intérieure qui s'est accomplie depuis 1661.

Ce trop bref résumé ne prétend point donner une idée suffisante des deux volumes analysés, non plus qu'entrer dans l'examen critique du détail. Les chapitres s'appuient sur une bibliographie en général assez complète. On peut regretter seulement que trop de citations de textes de l'époque soient faites sans références précises et par là même difficilement utilisables ou contrôlables[1]. Le Louis XIV de M. Lavisse est la mise au point, faite d'un point de vue très personnel et vivant avec des parties tout à fait neuves, et des reconstitutions psychologiques intéressantes, des travaux innombrables, qu'a suscités depuis de longues années cette période de l'histoire de France qui va de 1643 à 1685.

C. Georges Picavet.

— Dans les *Publications of the University of Pennsylvania* (series in Philology and Literature, XII, n° 2), M. Charles Jastrow-Mendelsohn, Ph. D. (sometime Harrison Fellow for research in the Univ. of Penns., Tutor in greek in the College of the City of New York) publie des *Studies in the Word-play in Plautus*, 155 p. gr. in-8°, Philadelphia, Winston, 1907. Sous-titre : *I The Name-play, II. The use of single words in a double meaning*. La première partie de l'étude a été présentée comme thèse à l'Université de Pennsylvanie en 1904. Le livre est dédié à la mémoire de Danielis Morelle, ancien maître de l'auteur. Il indique comme ses maîtres actuels les professeurs J. C. Rolfe et W. B. Mc Daniel. Le souci de M. M. est de classer les jeux de mots d'une manière exacte et précise sans cependant multiplier les subdivisions. La distinction est faite d'après le point sur lequel porte la plaisanterie, que ce soit le sens du mot, ou sa forme, le son; au-dessous subdivisions suivant qu'il s'agit de personnes (ce sont les cas les plus nombreux), ou de pays, de divinités, de noms de comédies. Partout grande clarté; on croit être dans le magasin le mieux ordonné. Il est fâcheux que l'on constate ici une fois de plus combien est peu plaisant, peut-être est-ce inévitable, tout ce qui se lit, tout ce qui s'écrit sur les plaisanteries, et encore plus sur les jeux de mots ou d'expression. — É. T.

— Nous avons reçu dans un nouveau recueil (Memorie della R. Accademia delle scienze dell'Istituto di Bologna, classe di scienze morali, sezione di scienze guiridiche, I, t. I, Bologne, 1908) un mémoire du Prof. Emilio Costa (lu le 18 oct. 1907) intitulé : *La pretura di Verre : contributo allo studio giuridico delle Verrine*. A la différence des études publiées jusqu'ici sur les Verrines et qui visaient surtout des institutions ou des points de droit particulier, l'auteur recherche ici de préférence ce que l'on peut tirer, pour l'histoire du droit, de la manière dont Cicéron présente la conduite de Verrès pendant sa préture urbaine. Justement à cette époque des conflits éclatent de tous côtés entre les anciennes règles qui régissaient la

---

1. Ex. : VII, 2 p. 158 renvoi à d'Ormesson, 1 p. 397 renvoi à Bourdaloue : Ces exemples pourraient être multipliés. — Cf. également 2, p. 173 n. 3 une fausse référence, qui provient probablement d'une faute d'impression.

famille romaine et d'autre part le sentiment public qui protestait contre elles et appuyait toutes les dérogations directes ou indirectes. M. C. nous en donne plusieurs exemples intéressants : dans les applications de la *lex Voconia*, dans l'exécution des conditions testamentaires, etc. En des cas où Cicéron accuse systématiquement Verrès, il se peut que le préteur se soit conformé simplement à d'anciennes traditions, vite devenues surannées. Très bonnes remarques dans une forme claire. Pourquoi M. C. donne-t-il (p. 7 au milieu) à Mustius le prénom *M.* tandis que nos textes donnent *C.*? P. 13, à la première ligne de la note 1, lire Sau*ppe*. — É. T.

— La librairie Hachette vient d'ajouter deux petits Cicérons à sa collection de livres classiques : les *Catilinaires*, par Maurice Levaillant (232 pages), et un choix de *Lettres* par Georges Ramain (341 p.). J'aime mieux ne rien dire du premier de ces livres, des *Catilinaires*. M. L. peut avoir les meilleures qualités en d'autres sujets; on ne voit guère ici que son inexpérience. Les fautes de détail (gaucheries de rédaction, fautes d'impression, lacunes, noms propres estropiés, etc. abondent, et que de notes verbeuses et inutiles! Qu'il me suffise de dire qu'à propos de clausules métriques, M. L. (p. 88 en haut) accumule les fautes de quantité, et que pour l'établissement du texte, il n'oublie que la source principale, l'édition de Clark (Oxford, 1905). Par contre M. L. cite Ferrero et nous parle de la « voie ordinaire » (p. 26 en haut). Le livre de M. Ramain a été préparé avec beaucoup plus de soin. Dans l'introduction (p. xxxiv), quatre pages de notes critiques, contenant une douzaine de corrections de l'éditeur. (Pour les suivre utile ment, il eût fallu sûrement une table des sigles des manuscrits plus claire que celle qui est p. vii et viii). Je ne puis admettre ce qui est dit (p. ix) de l'« excellente » édition d'Antoine ni le singulier oubli de toute mention de l'ancienne édition française de Mongault et du commentaire de Manuce. Le livre de Boissier cité, p. x à la note, aurait dû l'être tout autrement et clairement recommandé aux élèves. Allons-nous (*dente superbo*) ne plus estimer à son prix ce que nos voisins nous ont emprunté depuis tant d'années? Pour l'impression, la correction est bonne ; mais pourquoi aucun errata, surtout dans des textes qui offrent autant de difficultés que ces lettres ? P. 16, n. 3 : contradiction entre le texte et le lemme de la note. P. 187, à l'avant dernière ligne du texte lire : *qui id*. P. 194, n. 9 : lire *trans*alpine. Ne pas affirmer, comme M. R. le fait imprudemment, p. 182, n. 9, que « Célius était de Pouzzoles » : voir *Revue*, 1906, I, p. 283. — Aussi gaucherie dans les notices : comment supposer que l'élève ignore Atticus, Hortensius et toute l'histoire romaine ! Mais toutes ces critiques n'empêchent pas que le livre soit bon et très méritoire. — É. T.

— Les étrangers goûtent plus que nous les « phraséologies ». On nous envoie la *fraseologia Ciceroniana* ad uso delle scuole classiche, que vient de donner (216 p. in-8° chez Remo Sandron ; dédicace à Giacomo Giri ; préface datée de juillet 1907) M. Nicolas Pirrone, professeur au lycée-gymnase de Trapani. C'est, pour le cadre, avec des modifications et des additions, une adaptation à Cicéron de la Phraséologie très répandue de Meissner. Regrettons que parmi les livres de Merguet, M. P. n'ait pu avoir à sa disposition que le lexique des traités de philosophie. Il nous en avertit loyalement. Avec un thème comme celui-ci, cette lacune a bien une certaine gravité. — Les deux index (latin et italien) facilitent l'usage du livre. — É. T.

— M. Ettore Stampini donne à nouveau, en le refondant profondément, développements et titres, un travail qu'il avait publié autrefois (1881 et 1885) : c'était

alors un *Commento metrico a XIX liriche di Orazio*; c'est maintenant : *La metrica di Orazio* comparata con la Greca e illustrata su liriche scelte del poeta con una appendice di Carmi di Catullo studiati pei loro diversi metri. Loescher, Turin, 104 p. in-8°, 1908. — Je regrette de ne pouvoir indiquer et de n'avoir pu comprendre moi-même, comme je l'aurais voulu, quelle a été précisément l'étendue et le caractère de ces changements, alors que je n'avais pas sous la main d'exemplaire d'une édition antérieure. M. St. dit s'être servi de la Métrique de Masqueray et avoir fait une place plus grande à l'étude du rythme. Il est visible qu'il a voulu profiter, pour son livre, des nouvelles études de métrique. Tout ce que j'ai lu m'a paru clair, sérieux et bien présenté et je souhaite au nouveau volume le succès qu'ont obtenu ceux qui antérieurement nous sont venus de la même main. — É. T.

— M. Carlo Pascal, le professeur bien connu de Catane, a lu à l'Académie de Naples un mémoire sur la *Composition du livre III de l'Énéide* (20 p. in-8°). En voici le canevas. Chacun sait qu'à toute l'Énéide a manqué l'*extrema manus*; si presque tous les livres ont été l objet de corrections et de retouches (*secundæ curæ*), seul le livre III, suivant M. P., serait resté à l'état de première ébauche. Dans aucun livre il n'y a autant de vers incomplets, de vers ou même de groupes de vers, qui se retrouvent ailleurs, ou encore (et cela n'est guère qu'ici) de vers à sens ou expression incomplète et en fait inintelligibles. Dans toutes ces pages, on reconnaît fort bien le critique italien à son œuvre : vues ingénieuses, fines remarques, nous retrouvons les qualités par lesquelles se recommandaient les autres publications de M. Pascal. Au terme y a-t-il, pouvait-il y avoir une conclusion bien certaine? J'en doute pour ma part. Les arguments sont probables, mais non décisifs. Surtout je ne suis pas sûr que M. P. se rende compte exactement des difficultés que comporte son sujet : ainsi voir ce qui est dit p. 4, sur les *Circumducti versus*; comment et d'après quoi affirmer qu'il n'y ait eu ici ou là aucune correction? Où a-t-on la preuve que le livre III « était une sorte de réservoir où les vers du poète attendaient qu'il leur eût trouvé une autre place »? De même encore pour ce qui concerne la matière même du livre. Il est bien vrai que la description des Harpies et des Cyclopes est d'une crudité qui dépasse le réalisme homérique, et que la figure d'Achéménide n'est qu'un doublet ou une première ébauche de celle de Sinon; qu'il y a des contradictions entre tels vers du livre et tels autres vers du poème. Qu'en conclure? Je veux bien voir ici une *quaestio* moderne sur l'Énéide, ou encore un appendice au livre de Sabbadini; mais pas davantage. — É. T.

— Dans la collection des *Poeti Latini minori* de Gaetano Curcio, a paru la fin du volume II de l'*Appendix Vergiliana* (voir la *Revue* de 1905, II, p. 150); contenu du nouveau fascicule : *Diræ*, *Lydia*, *Ciris* (XV-199 p.). Même méthode que dans le fascicule précédent et sensiblement les mêmes qualités avec les mêmes faiblesses. Les modifications, s'il y en a eu, seraient très légères : plus de place donnée aux remarques littéraires dans les Prolégomènes; plus de sobriété dans le commentaire. Nouveaux mss. employés : dans les *Dirae* et dans *Lydia* trois *Vaticani* du XVe siècle, et deux *Laurentiani*, l'un du XIVe, l'autre du XVe s. Par curiosité érudite plutôt qu'à cause de leur valeur, M. C. nous donne quelques notes de Boccace sur les *Dirae*, tirées du ms. que nous avons, de sa main. M. C. a utilisé pour la *Ciris* les collations et tout ce que contenait d'utile la récente édition de Ellis; aussi les révisions de collations faites par d'autres, comme celle du ms. de Wolfenbüttel, par Leo. A la fin de la préface, liste commode (4 p.) des leçons nouvelles tirées des mss. Le grand avantage du nouveau livre est qu'aux bases du texte, il joint

un commentaire ; celui-ci n'est certes pas de trop pour l'intelligence de bien des passages. Mais on reprochera certainement et avec raison à M. C. d'avoir reçu dans son texte, maintes conjectures de lui ou d'autres, qui nous paraissent tout à fait inadmissibles : par ex. p. 55, *Dirae*, 41, *crebro quae* ; p. 68, *Lydia*, 13 : *stipantia* (escortant); p. 74, *Lydia*, 63, *cui*, dissyllabe avec finale longue; leçon qui est pour le sens, surtout avec *furti*, parfaitement inintelligible, etc. P. 160, *Cir.*, 155 : par *Furando*, l'éditeur obscurcit à plaisir un passage déjà fort obscur etc. Dans la *Ciris*, 5, comment n'avoir même pas cité la jolie correction de Bücheler, d'après Nicolas de Loo : Tum mens *quiret*... ? Sur quelques vers, notes confuses : ainsi *Cir*. 156. P. IX, dernière ligne, lire : Flec*keisen*. P. 14, à l'apparat, écrire, après 61, *cui* et non *sui*. Le nom de Vollmer est estropié p. 142. Un peu plus bas : lire *und* Vergil, etc. — É. T.

— S'il fallait une nouvelle preuve du goût des Italiens pour les tragédies de Sénèque (où trouver une meilleure occasion pour les phrases ronflantes?), nous l'aurions dans *Il Tieste* de M. Concetto Marchesi : *Saggio critico e traduzione*; Catane, 1908, 144 p. in-12. En tête de la traduction 70 pages avec ces titres : I, *Saggio critico*; II, I, *Due fratelli*; II, *La tragedia politica*; III, *La struttura della tragedia* (analyse des cinq actes séparément); *I chori*. A signaler du même auteur, parallèlement à cette plaquette, un article de la *Rivista di filologia* du 1er janvier dernier : *Le fonti e la composizione del « Thyestes » di L. Anneo Seneca* (35 p.). J'avoue avoir lu avec ennui ce *Saggio* sans réussir à en rien tirer d'utile. Je crains qu'ici tout ou quasi tout ne soit forcé et faux; on peut dire que jamais critique ne s'est mieux conformé au ton de son auteur; c'est peut-être ce qu'il voulait; libre à nous aussi de vouloir autre chose. — É. T.

— Nous avons reçu une thèse de Leyde de 1908 de M. Nicolas Jean Krom : *De populis Germanis antiquo tempore patriam nostram incolentibus Anglosaxonumque migrationibus* (172 p. in-8°). La discussion porte, comme il était naturel, sur le sens à donner aux témoignages de Tacite, Pline et Méla. On comprend aussi que la principale difficulté du sujet se trouve dans la rapidité avec laquelle se faisaient en Hollande les migrations des peuples dès le IIIe siècle. — Trois chapitres : le premier résume ce que les historiens nous apprennent des habitants de la Hollande à partir de l'ère chrétienne; époque de Tacite; témoignages des géographes; témoignages des historiens, de Tacite à Julien ; guerres de Julien; après Julien. Deuxième chapitre : les Anglo-saxons; leurs établissements primitifs; ils occupent la Bretagne; ont-ils habité en Hollande ? Troisième chapitre (13 pages) : témoignages archéologiques. La thèse me paraît avoir plus qu'un intérêt régional; les résumés historiques et géographiques sont faits avec soin, le latin est clair et correct. — É T.

— Dans un article de la *Rivista di filologia* (XXXVI, 1908, 49 p. : *La Critica e la questione di Ditti alla luce del codice di Jesi*), un professeur bien connu de l'Université de Messine, M. Vincent Ussani, cherche à préciser la valeur du texte de Dictys de Crète, tel que le donne le ms. de Jesi publié l'an dernier par le professeur Cesare Annibaldi. Vaut-il mieux que celui du *Sangallensis* que Meister a pris pour base dans son édition de la Bibliothèque Teubner ? La difficulté est de remonter, au delà des corrections successives du ms. de Jesi (E), jusqu'à ses leçons de première main. Pour cela M. U. nous a rendu le service de collationner des mss. de Turin et du Vatican (XVe siècle) qui suivent habituellement la recension du ms de Jesi (E) et qui permettent de la reconstituer, alors que le ms. est mutilé ou quand la première main a été effacée par les corrections. Il résulte de l'étude de

M. M. que notre tradition est bien unique et que les recensions différentes en apparence ne divergent que par des lapsus de copistes. Contrairement à ce qu'affirmait, dans son enthousiasme, le nouvel éditeur du texte de Jesi, M. Ussani conclut que, sauf en quelques passages, l'ancien ms. semble garder sa supériorité, soit qu'on examine séparément les variantes, soit qu'on relève les lacunes des deux mss. Les découvertes de mss. nouveaux, à l'occasion, sont précieuses; mais la vérité scientifique a un prix tout autre. — É. T.

— Le tirage à part qu'a publié M. Walther Küchler de son étude sur les *Cent Nouvelles nouvelles* (*Sonderabdruck aus der Ztft. f. franz. Spr. u. Litt.* hg. v. Behrens. Chemnitz et Leipzig, Gronau (sans date), 8°, p. 39-101) ne nous en donne que la seconde partie. Il y analyse avec beaucoup de détails et d'exemples les procédés de style de l'auteur inconnu du recueil, son genre de comique, son emploi de l'ironie, une certaine exagération voulue du ton, les divers moyens qui rendent son récit vivant et même réaliste; il étudie de même la composition des nouvelles, en montrant comment une simple facétie du Pogge a été enrichie et transformée par l'auteur français; quant aux caractères, ils manquent complètement, tous les personnages ne sont peints qu'avec des traits conventionnels. Il ne faut pas non plus chercher dans les C. N. N. un miroir de l'époque contemporaine; tout au plus peuvent-elles prétendre à refléter les aspirations vulgaires de la large masse. — L. R.

— Le savant directeur des *Materialien zur Kunde des älteren Englischen Dramas*, le prof. W. Bang, de Louvain, vient de donner dans cette collection (vol. XVI et XVII) une double réimpression de la comédie de Ben Jonson, *Every Man out of his Humor*, telle que nous la trouvons dans les deux quartos de 1600. Nous possédons, en effet, deux éditions de la pièce, l'une parue chez N. Linge, l'autre chez W. Holme, celle-ci sans nom d'auteur. Elles ne diffèrent l'une de l'autre que par de très légères divergences, d'impression surtout. M. B. a poussé la conscience jusqu'à nous donner un fac-similé exact de chacune. Le Quarto d'*Every Man out of his Humor* n'avait jamais été réimprimé : on ne connait en général que le texte du Folio de 1616. Or il y a entre les deux textes de notables divergences : si elle n'a pas été remaniée de fond en comble, comme *Every Man in his Humor*, la pièce a subi un certain nombre de modifications intéressantes : la plupart des jurons notamment ont été supprimés ou fort atténués. Remercions M. B. de sa diligence qui met entre les mains des travailleurs une reproduction merveilleusement exacte d'un ouvrage devenu très rare. — M. C.

— Dans son étude *die Religion Friedrich Schlegels* (Berlin, Trowitzsch, 1906, 8°, p. 111). M. Walther Glawe a pris la peine de coordonner les idées souvent confuses et contradictoires du chef de l'école romantique, non pour en présenter un système — la pensée de Schlegel n'a jamais eu assez de vigueur pour s'élever jusqu'à une véritable construction philosophique, mais pour en montrer les tendances. Elles se résument pour lui dans les trois périodes qui comprennent son activité littéraire : en un syncrétisme où la religion s'amalgame avec l'esthétique et la morale (1794-1800); puis en une phase de transition, caractérisée par un idéalisme mystique (1800-1808), pour aboutir, après sa conversion, à une dernière période de positivisme mystique (1808-1829). En elle-même la philosophie de Schlegel, malgré certaines conceptions de détail ingénieuses, est, de l'aveu du critique, tombée dans un oubli mérité et n'intéresse plus que l'histoire littéraire; mais à cet égard le travail de M. G. sera une utile contribution à notre connais-

sance du romantisme. La bibliographie a le tort d'ignorer les travaux récents parus en français sur les romantiques et sur Schlegel même. — L. R.

— La « Bibliothèque des Mémoires » *Bibliothek wertvoller Memoiren* que M. Ernest Schultze publie à Hambourg, au Gutenberg-Verlag, vient de s'enrichir de trois nouveaux volumes, les tomes V, VI et VII de la collection. Ces volumes s'adressent surtout, comme on sait, au public allemand. Le tome V, publié par M. F. Kircheisen (*Die Erinnerungen des Generals Grafen Paul Philipp von Ségur, adjutanten Napoleons I.* In-8°, 472 p. avec esquisses de cartes. 7 fr. 50), contient, non pas tout Ségur, mais seulement, comme dit l'éditeur et traducteur, « das Selbsterlebte », les choses mêmes que Ségur a vues et vécues, ses aventures personnelles et les campagnes auxquelles il a assisté, parfois des épisodes saisissants qu'il a racontés de façon intéressante et dont il tenait le récit de témoins oculaires, et l'*Histoire de Napoléon et de la Grande Armée pendant l'année 1812* a été laissée de côté parce qu'elle forme un tout à part. Le texte allemand est précédé d'une introduction sur Ségur. On aurait voulu que M. Kircheisen nous dît dans cette préface que Ségur fut nommé colonel des chevaux-légers de la garde nationale de Paris en septembre 1809, général de brigade en février 1812, gouverneur des pages en février 1813. Et il exagère un peu les choses en disant que Ségur « défendit Landau et Strasbourg et fit en cinq jours une courageuse retraite de Landau à Strasbourg devant 20.000 Russes avec une poignée de 2.000 cavaliers. » Mieux valait dire, et plus exactement, que Ségur qui tenait la ligne du Rhin, rallia les 1.500 hommes de son 3e régiment de gardes d'honneur, disséminés dans des cantonnements, qu'il laissa dans Landau un escadron et tout le matériel qui l'aurait appesanti dans sa retraite, et que de Landau il se retira par Reichshoffen, Bouxwiller et Dettwiller sur Saverne, sinon sans inquiétude, du moins sans danger. Au reste, — tout en oubliant que Ségur n'est pas exempt d'emphase — M. Kircheisen rend hommage au talent et à la véracité de l'historien. — A. C.

— Le tome VI des *Mémoires* renferme des *Souvenirs de la révolte des Indes en 1857* (*Erinnerungen aus dem Indischen Aufstande 1857*. In-8°, 376 p. avec portraits et plans. 7 fr. 50). L'ouvrage est publié par Mme Elisabeth Braunholtz, qui reproduit les passages essentiels des *Mémoires* de lady Inglis et du sergent Forbes-Mitchell. Les souvenirs de lady Inglis ont un grand prix : elle était femme du commandant de Lucknow et elle a pu connaître mieux que personne la situation intérieure de la ville, et, en outre, elle a mis à profit les notes précieuses du capitaine Birch, aide-de-camp du brigadier Inglis; les pages qu'elle a écrites respirent, comme dit l'éditrice, le courage d'une femme de soldat, mêlé à une grande confiance en Dieu et à une résignation véritablement chrétienne à l'inévitable. Quant au sergent William Forbes-Mitchell, si son style laisse à désirer, ses *Reminiscences of the Great Muting* ont quelque chose de très vivant et souvent de dramatique. — A. C.

— Le tome VIII des *Mémoires* est consacré aux Lettres et journaux de Gordon (*Briefe und Tagebuchblätter des Generals Charles Gordon*. In-8°, 458 p. 7 fr. 50). Il est dû à M. Max Goos qui a su faire un choix parmi les écrits de Gordon. Ce recueil d'extraits sera-t-il aussi utile que pense l'éditeur ? Selon lui, les lecteurs y sentiront un souffle de l'esprit de l'héroïque aventurier ; ils deviendront plus forts, plus courageux dans le combat de la vie quotidienne; ils auront en eux, au profond de leur cœur, un trésor de confiance et de vraie dévotion; ils souhaiteront de ressembler à Gordon par la noblesse des pensées, par la bravoure, par la fidélité et la piété. Ainsi soit-il. Mais nous regrettons que M. Goos n'ait pas cité dans sa

bibliographie l'excellent livre de notre compatriote et collaborateur Achille Biovès sur Gordon (cf. *Revue critique*, 1907, n° 7); M. Goos ne connait, dit-il, que la biographie de Boulger, à laquelle « manque le don d'une attachante exposition »; ce don, Biovès le possède. — A. C.

— *Munich* vient de paraître dans la collection des *Villes d'Art célèbres*, sous la plume discrète et artistique de M. Jean CHANTAVOINE (Laurens, éditeur, pet. in-4° avec 134 reproductions). C'est un des centres d'Allemagne les plus riches en œuvres d'art, en monuments religieux ou civils, et où l'on sent le plus de goût et de sympathie naturelle pour eux. L'attrait de la ville est d'ailleurs incontestable; elle éveille comme un charme, qui attire et retient. M. Chantavoine s'est laissé aller à ce sentiment et dit éloquemment ce qu'il faut pour que, même dans un fauteuil, nous en soyons touchés à notre tour. L'illustration, abondante et fine, commente aussi son récit, ses descriptions. C'est un livre plein de choses. — H. DE C.

— Voici trois nouveaux volumes à signaler dans « la collection de voyages illustrés » de la maison Hachette (in-16, illustré, au prix de 4 francs). M. Gaston MIGEON nous conduit *Au Japon*, MM. de BEAUREGARD et de FOUCHIER nous font faire un *Voyage en Portugal*, et Mlle M. ZEYS nous dit celui d'*Une Française au Maroc*. Sont-ce bien des voyages, toutefois? Le volume de M. Migeon, en tous cas, est surtout et presque uniquement une étude d'art; aussi bien le sous-titre porte-t-il : « promenades aux sanctuaires de l'art ». Et c'est bien l'art Japonais qui nous est « révélé » avec un enthousiasme dont le parti-pris n'est sans doute pas toujours absent, mais l'information et la compétence indiscutables. Quelques bonnes photographies d'œuvres particulièrement estimables commentent elles-mêmes ce commentaire, sans réussir toujours à en faire comprendre l'admiration profonde. Mais il est juste de reconnaître que, plus encore que pour l'art égyptien, ou l'art hindou, l'art japonais perd infiniment à n'être pas vu dans son décor naturel et même par des yeux longuement entraînés. MM. de Beauregard et de Fouchier veulent aussi nous prouver que le Portugal est un pays méconnu, et ils nous en donnent des preuves abondantes, non sans verve, non sans intérêt documentaire, et en appuyant avec talent sur les richesses d'art qu'on y rencontre. Peut-être seraient-ils plus persuasifs, parfois, en discutant moins souvent des calomnies que nous ignorions, et en avouant, par ci par là, qu'il n'est pas inutile de se munir, comme eux, de patience et de bonne humeur. La description, heureusement illustrée, des grands couvents du Portugal, aux fantastiques dentelles de pierre, et celle des coins pittoresques de certaines villes, est surtout ce qui rend ces pages attachantes. Celles de Mlle Zeys ont une valeur documentaire différente. C'est la description ethnographique, l'histoire de la vie et des mœurs, et accessoirement l'étude économique qu'elle a poursuivies en parlant de son voyage au Maroc. L'actualité du livre ajoute encore à son intérêt, qui est très vif. — H. DE C.

— *La Science au Théâtre*, ce titre du volume que MM. A. de VAULABELLE et Ch. HÉMARDINQUER viennent de faire paraître (Henry Paulin, éd., 1 vol. in-8° av. gravures), n'indique pas, comme bien l'on pense, une histoire de la façon dont on parle science sur la scène, mais une étude sur les procédés scientifiques en usage dans le théâtre moderne, les applications de la science au service des représentations : la décoration, la machinerie, l'éclairage, les nouvelles et multiples dispositions de l'électricité, les applications de l'optique et les procédés d'illusion météorologique, l'acoustique aussi, la pyrotechnie, les trucs et effets de scène, enfin la question des incendies. Ce n'est pas la première fois qu'on nous fait entrer ainsi derrière la scène ; mais ce précis net, bien au courant, convenablement illustré,

est un manuel très complet, instructif et attrayant, qui rendra de vrais services aux gens de théâtre et piquera la curiosité des autres. — H. DE C.

— Sous ce titre l'*Idéal moderne*, M. Paul GAULTIER, dont nous avons déjà signalé ici les études d'esthétique sur *le Sens de l'art* et sur *le rire*, a cette fois encore parlé de philosophie, mais de questions plus générales et plus brûlantes, les questions morales, sociales et religieuses. Il l'a fait avec une grande élévation de pensée et une belle ampleur de démonstration et de langage. Reconnaissons aussi qu'il a su, avant tout, respecter toutes les idées et sympathiser avec toutes les convictions. Une synthèse supérieure peut résoudre les antagonismes, peut aller au fond des théories en apparence les plus incompatibles et s'apercevoir qu'on les concilie ainsi par quelque point. L'idéal moderne est celui que nous trouvons possible et souhaitable d'envisager et non celui que nous vivons. Le livre de M. P. G. fait penser et plaît comme une œuvre d'art. (Paris, Hachette, in-12, 3 fr. 50). — C.

— H. Th. Behrens, mort en 1905, professeur de minéralogie et de géologie au Polytechnicum de Delft de 1875 à 1896, puis directeur du laboratoire de microchimio, s'était acquis dans le domaine spécial des recherches microscopiques une grande réputation. Sa veuve, Mme BEHRENS-LITZMANN, connue par un roman et des nouvelles, a publié du savant une biographie d'un genre un peu spécial, en donnant à ses souvenirs la forme d'une narration littéraire : *Aus Alt Büsum. Ein Menschenleben* (*H. Th. Behrens*), (Dortmund, Ruhfus, 1907, in-8°, p. 114, 2 fr. 40). Mais si elle manque de faits précis, si les dates et les noms propres sont absents, elle évoque avec un charme tout intime les années d'enfance et d'études de Behrens, ses débuts pénibles, son foyer, ses goûts artistiques et la sollicitude constante avec laquelle il voulut associer sa compagne aux multiples manipulations de son infatigable activité. Dans sa petite demi-Université de Hollande, il vécut assez isolé et à l'écart, un peu oublié, semble-t-il, de son ancienne patrie; à ce pieux hommage de sa veuve l'homme, sinon le savant, devra d'être mieux connu. — L. R.

— La poésie populaire des Lithuaniens, à cause de leur conversion assez tardive au christianisme, a été souvent mise à contribution pour les études de mythologie comparée. La monographie de M. R. VAN DER MEULEN, *Die Naturvergleiche in den Liedern und Totenklagen der Litauer* (Leiden, Sijthoff, 1907, in-8°, p. 169, mk. 5), en relevant dans les *daînos* et les *raudos* les comparaisons tirées des plantes, des animaux, des corps célestes ou de certaines forces naturelles, s'est proposé avant tout de dégager les vieilles conceptions animistes qui sont à l'origine de ces rapprochements. Parmi ceux qui reviennent le plus fréquemment je citerai l'assimilation de la jeune fille ou femme au tilleul, du jeune homme au chêne, et dans le règne animal, au coucou, d'une part (il est féminin en lithuanien), et au ramier, de l'autre. L'emploi constant que font les chants populaires de ces comparaisons, les caractères qu'ils attribuent à l'arbre et à l'oiseau, le parallélisme presque régulier sous lequel ils aiment à les présenter autorisent à voir dans ces thèmes une survivance du culte rendu aux végétaux et aux animaux. L'auteur a appuyé sa démonstration sur un choix copieux d'exemples variés dont il a toujours donné une traduction en allemand, pour faire profiter de son travail d'autres folkloristes que les seuls slavisants. — L. R.

— ADOLF NOREEN : *Vart Sprak* (Lund, Gleerup) H. Hâftet. Ce dixième fascicule de la Grammaire du suédois moderne par le célèbre professeur d'Upsal, le premier du deuxième volume, continue la phonologie par l'étude de la combinaison des sons et des phénomènes prosodiques qui contribuent à la formation des syllabes. — MAGNUS OLSEN : *Valby Amulettens Runeindskrift* (Christiania, J. Dybwad, 1907).

Donne une nouvelle interprétation de l'inscription runique trouvée sur une petite pierre granitique dite « L'Amulette de Valby ». Cette amulette, qui peut remonter à l'an 700, eût, d'après M. O., été particulièrement efficace contre « le mauvais œil ». — Joh. Steenstrup : *Tidsregning* (Copenhague, Tillge, 1908). Ce petit opuscule de 74 pages a principalement pour but de donner aux étudiants un guide rapide et pratique à travers les différents systèmes chronologiques employés par les grands peuples qui ont joué un rôle dans l'histoire. — *Ortnamnen i Alvsborgs Län*, X, *Redvägs Härad* (Stockholm, Ljus, 1908). Consacré au district d'Alvsborg, ce nouveau volume de 288 p. in-4° étudie les noms de lieux dans seize paroisses, toujours sur le même plan : en leur forme actuelle, avant 1542 et depuis. Important pour l'histoire de la langue et de la civilisation en Suède. — *Bibliographical Notices*, VI. Quatrième supplément au Catalogue du British Museum. Donne la liste des livres imprimés en Islande de 1578 à 1844 avec un index général des quatre suppléments (Ithaca, New York, 1907). — Léon Pineau.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 31 juillet 1908*. — M. Dieulafoy rend compte de la mission de M. le général de Beylié, qui vient de terminer la première partie des fouilles de la Kaleh des Beni-Hammad, abandonnée vers 1075. Il montre tout l'intérêt de ces nouvelles fouilles où M. de Beylié a mis à jour la naissance d'un pendentif nervé, d'un parement de faïence blanche et bleue où les croix alternent avec les étoiles à 8 pointes, de ruches d'abeilles en marbre, de plaques de faïence à reflets métalliques, et enfin de décors en stuc peints en rouge et en bleu avec des touches blanches et des rehauts d'or sur les saillies. C'est le prototype de la décoration de l'Alhambra.

M. Antoine Thomas lit une note sur le nom des rochers de Passelourdin, près de Poitiers, auxquels un passage de Rabelais a donné une certaine notoriété. De l'étude des formes anciennes de ce nom, qui ne figure dans les documents qu'à partir de 1435, M. Thomas croit pouvoir conclure qu'il faut le considérer comme ayant été primitivement le *Pas Saladin* ; on serait en présence d'une localisation, sur les bords du Clain, d'un épisode célèbre dans la légende du sultan Saladin, épisode souvent représenté par la peinture, où 12 chevaliers, groupés autour du roi Richard Cœur-de-Lion, auraient empêché Saladin de franchir un « pas » ou défilé.

M. Mispoulet fait une communication sur la chronologie du règne de Maximien. Il cherche à établir, d'après les documents épigraphiques, numismatiques et papyrologiques, que Maximien n'a été officiellement associé à l'Empire qu'en 286. Plus tard, en 294 seulement, on lui aurait tenu compte de son association de fait de 285 en augmentant de deux unités ses puissances tribunitiennes et probablement aussi ses salutations impériales. Dans un tableau final, M. Mispoulet établit la concordance, année par année, des règnes de Dioclétien et de Maximien avec leurs titres respectifs.

M. Moïse Schwab offre à l'Académie les estampages de deux épitaphes hébraïques, qu'il a reçus de l'Ecole française d'Athènes. La première inscription est datée de (50)90 = 1330 p. C. et offre cette particularité d'avoir la date du décès avant le nom du défunt. La seconde inscription est datée de 1555 ; elle est remarquable par une eulogie finale, en abrégé, dont on ne connaît aucun autre exemple parmi toutes les épitaphes hébraïques déchiffrées jusqu'à ce jour.

M. Dieulafoy annonce que M. Massignon a récemment découvert en Mésopotamie, à une journée au S. de Kerhela, un immense château fortifié en excellent état de conservation et qui paraît remonter au VII° ou au VIII° siècle. Dès que des documents plus précis seront parvenus, la date de l'édifice pourra être fixée : mais, dès aujourd'hui, on sait que l'enceinte carrée a 170 m. de côté et qu'elle comprend, à l'intérieur, des constructions si importantes qu'elles se répartissent autour de quatre cours situées aux quatre angles du carré.

Léon Dorez.

Le propriétaire-gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 33 — 20 août — 1908

W. Spiegelberg, **Demotische Papyrus von der Insel Elephantine**, I, Nr. 1-13, veræffentlich und bearbeitet von Wilhelm Spiegelberg, in-4°. Leipzig, J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung, 1908, 27 p. et 10 planches en phototypie.

A l'exception d'un seul qui est de l'époque d'Auguste, les papyrus publiés par Spiegelberg datent du règne de Ptolémée Évergète I. Ils se rapportent presque tous à une de ces affaires de terrains *wakf* familiaux, qui étaient aussi embrouillées dans l'Égypte d'autrefois qu'elles le sont dans l'Égypte d'aujourd'hui. Ces propriétés, qui appartenaient à des gens d'Éléphantine, étaient situées dans le nome d'Edfou, et les noms nous en sont conservés pour partie en lettres grecques. Les actes même ne nous apprennent rien de bien nouveau sur la constitution et sur le transfert de la propriété, mais les transcriptions de l'Égyptien sont curieuses, et Spiegelberg les a étudiées avec soin. Noms de lieux ou noms de personnes, la vocalisation en présente des particularités rares, et elle nous montre comment la tendance des Égyptiens de basse époque à ne garder qu'une syllabe accentuée dans des mots composés fort longs les a portés à rendre les éléments de ces mots presque méconnaissables. Qui se douterait qu'une forme comme Ἐστφῆνις, Ἰστφῆνις, Ἐσφῆνις, est le résidu d'un complexe Nasishôoutafânît, si la rédaction démotique n'était là pour le prouver? Et pourtant, à l'analyse, on comprend comment la contraction s'est opérée. Les dieux Shôou (Shou) et Tafânît allaient si naturellement par couple que leurs deux noms ne faisaient plus depuis longtemps qu'un seul mot, qui avait pris l'accent du dernier élément **Shetafâni*, **Shtafâni* : le *nasi* formatif de *Nasishôoutafânît*, « celui qui

appartient à Shou-Tafânît, », avait perdu ses voyelles et s'était réduit successivement à *Nse-*, *Se-*, *S-*, ainsi qu'il en a l'habitude, et comme *Nsshtafâni Sshtfâni* est presque impossible à prononcer, l'usage courant avait produit une voyelle à l'attaque, *E(i)stfâni*, ou, par substitution de ɛ à ᴀ *E(i)shtfêni*, *Eshfêni*, que les Grecs, ne possédant pas la chuintante, ont noté par 'Ε(ἰ)στφῆνις. Dans un sens un peu opposé, il est nécessaire de relever la prononciation Βερενέβθις, Περενέβθις, Πρενέβθις, du nom Merenebphtah, avec le changement de ᴍ initial en ʙ. Le fait lui-même a été enregistré il y a fort longtemps, ainsi que le changement inverse de ʙ en ᴍ (*Baroua* = Méroé), mais c'est la première fois à ma connaissance qu'on l'observe sur un mot aussi répandu que le verbe *Mere* « aimer ». C'est également aussi la première fois qu'on voit, dans le nom Κᾶπις pour *Tahapi*, le ᴛ du pronom *Tai*, *ta* « celle de.... », céder la place à un *k*. L'échange des dentales ζ, *d*, et *t* avec *k*, *g*, n'est pas rare, comme Rougé l'a indiqué il y a près de soixante ans, mais je n'aurais pas cru qu'il aurait lieu dans des mots, tels que *ta*. J'arrête ici l'examen : on voit par ces exemples quel profit les Égyptologues tireront pour la morphologie des commentaires que M. Spiegelberg a joints à ses traductions et des exemples qu'il y a assemblés.

G. Maspero.

J. Garstang, **the Burial Customs of Ancient Egypt as illustrated by Tombs of the Middle Kingdom, being a Report of Excavations made in the Necropolis of Beni-Hassan during 1902-3-4**, in-8°, Londres, Constable, 1907, xv-250 p. avec un frontispice en couleur, 15 planches et 231 vignettes insérées dans le texte.

J'ai eu souvent, de 1881 à 1900, l'occasion de recommander aux jeunes gens qui partaient pour l'Égypte, le site de Beni-Hassan, comme l'un de ceux où ils auraient chance encore de trouver des tombeaux intacts : il faut leur rendre cette justice qu'ils m'ont tous remercié chaleureusement du bon conseil, et qu'ils ne l'ont pas suivi. Les raisons de ce choix étaient pourtant spécieuses pour le moins. L'exemple des autres nécropoles de la même époque et du même type, à Assiout, à Berchéh, à Thèbes, montrait que les grands officiers et les serviteurs moindres de la famille des nobles égyptiens étaient enterrés sous leurs maîtres, à un niveau inférieur à celui qu'occupait l'hypogée de celui-ci : or, à Beni-Hassan, nous avions entre la rangée des tombes seigneuriales, seules ouvertes, et le dernier ressaut inférieur de la falaise, une immense pente sablonneuse sur laquelle on remarquait çà et là des traces de travail humain. M. Garstang, qui se décida en 1902 à risquer l'aventure, n'a pas eu lieu de s'en repentir : il a découvert en trois ans plus de neuf cents tombes, dont beaucoup vierges, qui, si elles ne renfermaient pas des monuments importants pour l'histoire, ont enrichi les musées de l'Égypte et de

l'Angleterre de milliers d'objets. Le mobilier funéraire du premier empire thébain est sorti de là presque entier à des centaines d'exemplaires, et c'est ce qui explique que M. Garstang, au lieu d'intituler son livre *Fouilles à Beni-Hassan*, l'ait appelé *Coutumes funéraires de l'antique Egypte.*

C'est toujours un plaisir, lorsqu'on a établi sur un certain nombre de faits une théorie importante, de voir les faits nouveaux la justifier et l'étendre. L'étude des mastabas memphites m'avait prouvé que les Egyptiens, dans l'intérêt du mort, avaient fixé à plat sur les murs des hypogées, par le ciseau et par le pinceau, l'image animée des objets et des personnages qui assuraient la continuité de la survie; mais on possédait, il y a trente ans, si peu de procès-verbaux authentiques de l'ouverture d'un tombeau non memphite, que c'était presque à titre de conjecture que j'avais expliqué la présence des figurines en bois dans les tombeaux immédiatement postérieurs à l'époque memphite : ils étaient pour moi l'équivalent en ronde bosse des bas reliefs antérieurs. Les personnages et les objets, montés sur la muraille au temps des Pyramides, en redescendaient et se reformaient en groupes de petite taille, par économie et afin de mettre les avantages de l'immortalité à la portée des moyennes fortunes. Or, ici, que nous enseignent les fouilles de M. Garstang? Tandis qu'à l'étage du haut, les maitres, Amoni, Khnoumhotpou, Khîti, ont des chapelles sculptées et peintes, où l'avenir de leur *double* est assuré par la représentation à plat des scènes, aux étages du bas, les serviteurs, trop pauvres pour posséder des chapelles de ce genre, entassent dans leur caveau funéraire, sur leur cercueil ou à côté de lui, les joujoux en bois colorié qui figurent ces mêmes scènes à peu de frais : il fallait des revenus énormes pour se préparer longtemps d'avance les grands hypogées, mais les bonshommes en bois coûtaient peu, il était facile à chaque famille de s'en procurer le plus utile à peu de frais, et, somme toute, ils étaient aussi efficaces pour le bien-être des morts auxquels on les donnait. Les riches eux-mêmes ne les dédaignaient pas, et on leur en fournissait de bien curieux, les soldats de Méir par exemple, mais ils n'étaient pour eux qu'un surcroît de précaution : pour les pauvres diables des tombeaux explorés par Garstang c'était toute la sécurité de leur existence posthume, et, où les bonshommes leur manquaient, c'en était fait de leurs chances d'immortalité [1].

M. Garstang a décrit très minutieusement les meilleures de ses trouvailles et il en a groupé assez heureusement les résultats dans plusieurs chapitres : peut-être aurait-il été plus complet s'il avait mieux connu la littérature de son sujet, et s'il avait pu comparer plus

1. Voir sur ces questions, deux articles, l'un dans le *Bulletin de l'Institut Égyptien*, IVe série, 1903, t. IV, p. 369-384 et *Causeries d'Égypte*, p. 351-358, et les notices publiées au t. I du *Musée Égyptien*.

amplement ses objets aux objets provenant d'autres localités et d'autres fouilles. Il faut donc prendre son ouvrage uniquement comme une monographie des coutumes funéraires des gens de Beni-Hassan, surtout pendant la durée du premier empire thébain : en tant que tel, il est excellent. Les descriptions sont très claires et les illustrations qui les accompagnent sont généralement soignées. Je ne leur connais qu'un défaut, qui leur est commun avec la plupart des livres publiés en Angleterre dans ces derniers temps. M. Garstang emploie des appareils trop petits. Déjà au tirage photographique, certains sujets sont difficiles à distinguer : transposés sur le réseau et tirés à l'encre d'imprimerie, le plus beau papier couché est impuissant à en saisir les finesses, et l'image n'est plus qu'un à peu près mol et flou. C'est là un défaut facile à corriger, et je souhaite qu'à l'avenir M. Garstang nous donne moins de menues vignettes et plus d'illustrations en grande taille : quand le livre en devrait coûter un peu plus cher, les Égyptologues sont habitués à ne pas trop regarder au prix et ils paieront volontiers un surplus afin d'avoir des reproductions plus nettes et plus détaillées des objets. En attendant, et prenant le livre de M. Garstang tel qu'il est, c'est un bon livre, et on doit le recommander aux Egyptologues d'abord, puis aux personnes qui, n'étant point du métier, désirent pourtant savoir ce que c'est qu'une nécropole égyptienne, la façon dont elle était disposée, ce qu'on y trouve et comment on s'y prend pour la bien fouiller.

G. MASPERO.

Geschichte des Altertums von Ed. MEYER ; zweite Auflage, 1er Band, 1e Haelfte, Einleitung, Elemente der Anthropologie. Stuttgard und Berlin, 1907. J. G. Cotta'sche Buchhandlung Nachfolger.

La première édition du bel ouvrage de M. Eduard Meyer avait paru en 1884. Elle était épuisée depuis longtemps et on attendait avec impatience la seconde édition, promise par l'auteur. Celui-ci en donne aujourd'hui au public l'introduction, qui forme à elle seule un volume de 250 pages. C'est assez dire que l'ouvrage a été largement accru. Les deux premiers volumes de la première édition, ainsi remaniés, en formeront en réalité quatre, bien que l'auteur, pour garder l'ancienne division, les présente comme des « demi volumes ».

L'Introduction permet déjà de juger de l'importance de ce remaniement. Elle est devenue, grâce aux additions qui l'ont transformée, une sorte de traité qui justifie son titre : *Éléments d'anthropologie*. Elle se divise en trois chapitres : I. *Le développement de l'État et de la Société;* II. *Le développement intellectuel et moral;* III. *L'Histoire et la science historique*. C'est donc une sorte de large synthèse préliminaire qui permet à l'auteur d'exposer sommairement ses vues sur les grandes questions fondamentales de l'histoire.

Il serait tout à fait impossible d'analyser ici, et, à plus forte raison, de discuter, toutes les idées qui sont contenues dans ces chapitres si substantiels. Cette introduction, dans son ensemble, est telle qu'on pouvait l'attendre d'un historien qui joint à une connaissance approfondie de l'Antiquité orientale et hellénique une force de pensée remarquable. Avec une franchise et une indépendance vigoureuses, il ne craint pas de montrer combien sont fragiles beaucoup des constructions qui prétendent représenter la science moderne. Il faut lire ce qu'il écrit sur les origines de l'État, sur celles de la religion, pour apprécier à quel point il garde son entière liberté d'esprit en face des systèmes les plus accrédités. A vrai dire, c'est la conception même d'un développement uniforme de l'humanité, trop facilement acceptée par beaucoup d'esprits enclins aux généralisations absolues, qu'il critique et qu'il ruine. La grande valeur de son exposé provient surtout du sentiment qu'il a de la variété nécessaire des formes par lesquelles se manifeste l'effort vers la civilisation.

On ne peut douter que ces vues ne soulèvent beaucoup d'objections. L'auteur les a prévues et ne s'en émeut pas. Il sait qu'on lui reprochera de n'être pas moderne. Mais il déclare que, dans sa longue carrière, il a vu naître et mourir tant de théories et de systèmes qui prétendaient substituer à une science démodée une vérité nouvelle et certaine, qu'il s'est fait à cet égard une solide indifférence (p. IX). Cette disposition d'esprit est celle d'un véritable savant, et personne d'ailleurs n'a plus que M. Ed. Meyer le droit de tenir ce langage.

Maurice Croiset.

A. Fairbanks, **Les lécythes blancs attiques peints en couleur lustrée et en silhouettes transparentes.** Un vol. in-8°, pp. 1-371, avec XV planches et 37 figures dans le texte. New-York, Macmillan, 1907.

F. s'élève contre la distinction généralement admise entre les lécythes funéraires et les vases « de Locres » à fond jaunâtre et à sujets mythiques ou familiers. Son étude porte sur tous les lécythes à fond blanc qui font la chaîne entre les vases à silhouettes opaques et les peintures en couleurs mates; leur fabrication remplit à peu près tout le v[e] siècle et F. les divise en quatre groupes et en huit classes différentes. — Le groupe A comprend les exemplaires dont la couverte est résistante et généralement d'un ton brunâtre; la peinture est noire ou noirâtre et les traits ont du relief. Dans la classe I le corps des personnages est encore en silhouette opaque, tandis que les accessoires sont en silhouette transparente; dans la classe II le col est noir et le rapport des techniques est renversé, le vieux procédé des vases à figures noires n'étant plus employé pour les chairs et le peintre n'en faisant usage que dans les détails; enfin la classe III réunit les petits lécythes dont le col est rouge et où toutes les silhouettes sont trans-

parentes. Dans tous ces groupes, l'influence des vases contemporains à figures rouges est évidente et certains potiers ont pu et dû travailler à la fois dans les deux techniques. Les sujets de la vie domestique et surtout les scènes funéraires sont rares et n'apparaissent guère que dans la dernière des séries, qui date, comme les deux premières, du second quart du ve siècle. — Le groupe B (classe IV) est formé des vases sur lesquels les chairs féminines sont peintes en une sorte d'émail blanc, la couverte étant généralement brunâtre ; le col est noir et l'ornementation de l'épaule diffère suivant les exemplaires. Les inscriptions sont relativement abondantes et indiquent les environs de 470 à 460 ; les sujets sont souvent pris dans la vie domestique et sont rarement funéraires. — La couverte blanche proprement dite n'apparaît que dans le groupe C où elle revêt l'épaule du lécythe. La peinture est entièrement lustrée (classe V) ou partiellement en couleurs mates (classe VI), que ces tons soient réservés à l'encadrement ou qu'ils le soient même au sujet principal. Les représentations religieuses disparaissent et les scènes funéraires deviennent de plus en plus fréquentes. La série commence vers 450 et continue peut-être jusqu'au début du ive siècle. — Le groupe D, qui est contemporain du précédent, comprend des petits vases à décoration hâtive et dont le cou et l'épaule sont réservés. La peinture, ici encore, est entièrement lustrée (classe VII) ou partiellement en couleurs mates (classe VIII). A peu près mêmes sujets que précédemment et, semble-t-il, mêmes dates.

F. n'a pu établir ces cadres sans une longue enquête préliminaire, poursuivie avec une conscience dont nous devons lui être reconnaissants. Pour donner une idée du soin avec lequel il l'a menée, il suffira d'indiquer qu'il a dépouillé les brochures introuvables de Politi et étudié des collections obscures, telles que le musée communal de Girgenti. Peut-être, bien qu'il se défende avec raison de dresser un répertoire des lécythes existants, F. nous communique-t-il trop libéralement ses fiches de travail. L'allure du livre est ainsi ralentie, alourdie qu'elle est d'ailleurs par les divisions et les subdivisions, dont certaines seront contestées et dont l'auteur ne se dissimule pas le caractère souvent factice. Une discussion plus nette et plus serrée aurait été parfois sonhaitable et on n'aperçoit pas toujours clairement les raisons sur lesquelles F. fonde sa chronologie. De même, bien qu'il ait donné de précieuses indications sur les rapports des lécythes avec les vases à figures rouges contemporains, ces vues auraient gagné à être reprises en détail et approfondies. Le catalogue de Pottier et le grand ouvrage de Furtwængler-Reichhold ne paraissent pas avoir été mis à contribution et il y aurait autre chose à dire sur les origines de la silhouette transparente. L'article où Courouniotis donne de curieux détails sur la fabrication des lécythes (*Ephimeris* de 1906) et celui de Mac-Mahon dans l'*American Journal* de 1907 n'ont pu malheureusement être utilisés par l'auteur.

Ces réserves, et quelques critiques de détail, n'enlèvent rien au grand mérite de F., qui a su garder un juste milieu entre l'interprétation symbolique et l'explication trop littérale des représentations figurées Il est à désirer que F. continue l'œuvre commencée et nous donne à bref délai, et avec une mise au point plus parfaite, une étude semblable sur les lécythes à peintures mates. F. nous doit ce travail, qu'il est mieux à même que personne d'entreprendre et de mener à bonne fin.

A. DE RIDDER.

Eusebius Werke. Zweiter Band, *Die Kirchengeschichte*, bearbeitet von E. SCHWARTZ; *Die lateinische Uebersetzung des Rufinus*, bearbeitet von Th. MOMMSEN. Zweiter Teil, Die Bücher VI bis X; Ueber die Märtyrer in Palästina (*Griechische christliche Schriftsteller*, IX, 2). Leipzig, Hinrichs, 1908. Pp. 509-1040, in-8°. Prix : 17 Mk.

Eusebius Kirchengeschichte. Herausgegeben von Eduard SCHWARTZ. Kleine Ausgabe. Leipzig, Hinrichs, 1908, IV-442 pp., in-8°. Prix : 4 Mk.

M. Schwartz n'a pas encore achevé sa monumentale édition de l'*Histoire ecclésiastique d'Eusèbe*. Depuis qu'il a publié les cinq premiers livres, en 1903, il s'est occupé des tables pascales et d'Athanase, sans parler d'autres travaux. Cette fois-ci, nous avons la fin du texte. Il nous promet pour cette année encore les prolégomènes et les tables. Quand nous aurons en mains son introduction, ce sera le moment de parler avec plus de détail des progrès réalisés. A présent, il suffit d'annoncer le volume. La méthode suivie est la même que dans la première partie. En regard du texte d'Eusèbe, nous continuons à avoir la traduction de Rufin. Mommsen avait terminé cette édition, sauf quelques détails dans les derniers livres, quand la mort l'a enlevé. M. G. Mercati a procuré, dans l'intervalle, une collation du ms. Palatin 822. Un appendice contient : 1° le *De martyribus Palestinae*, avec les doubles rédactions ; 2° le reste de l'*Histoire ecclésiastique* de Rufin. Ce deuxième supplément a un grand intérêt et ne manquera pas d'attirer l'attention des historiens. Dans les livres X et XI, Rufin raconte les événements des années 324-395 et devient une source à consulter avec les autres écrivains du temps. Une traduction grecque partielle a été faite de ces livres ; Mommsen la reproduit d'après la seconde recension de la chronique de Georges le Moine.

La librairie Hinrichs a pensé qu'un texte aussi important devait être mis à la disposition du grand nombre. M. Schwartz a publié une édition réduite en même temps que son deuxième volume. Cette édition contient tout le texte grec, y compris le *De martyribus*, avec ses doubles rédactions, et même des pièces annexes comme la lettre d'Antonin dans la rédaction du ms. des *Apologies*. Rufin n'est pas reproduit, mais son témoignage est cité dans l'apparat critique quand il est nécessaire. L'apparat subsiste, mais il est réduit. On a pourtant tout l'essentiel. Même le rapport des manuscrits apparait plus clair, main-

tenant que les variantes sont dégagées d'une foule de détails qui compliquaient les recherches. Rien d'important n'a été sacrifié. On trouvera aussi les variantes utiles des mss. des auteurs cités par Eusèbe, ainsi III, xxix suiv., pour Clément d'Alexandrie, IV, xi suiv. pour Justin, etc. Le travail de réduction a été fait avec beaucoup de soin et un sentiment juste des besoins du lecteur. Dans l'usage courant, ce volume suffira. La pagination de la grande édition est indiquée en marge. Le texte correspond ligne à ligne à celui de cette édition. Par suite, les renvois seront toujours faciles à vérifier. On pourra joindre à la petite édition le fascicule des prolégomènes et des tables. On aura ainsi un volume encore maniable et de prix relativement modéré. Ce prix serait encore plus bas, si les tables pouvaient être acquises indépendamment des prolégomènes. Un avis de l'éditeur, de douze lignes, et la liste des mss. précèdent le texte. Peut-être n'est-ce point assez. On aurait su gré à M. Schwartz de résumer en une page sa théorie sur les mss. et l'établissement du texte. En tout cas, la cote de chaque ms. aurait dû être accompagnée de la date. On ne conçoit pas une liste de mss., si sommaire soit-elle, sans ce renseignement indispensable.

Paul LEJAY.

Gesammelte Schriften von Theodor MOMMSEN, Fünfter Band; *Historische Schriften*, Zweiter Band, mit einer Tafel in Lichtdruck. Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1908. vi-617 pp. gr. in-8°, Prix : 15 Mk.

Ce volume paraît réunir ce que Mommsen a écrit sur la géographie et la topographie historiques et administratives. Nous avons d'abord une série d'articles sur Rome : *De comitio romano curiis Iouique templo*, *Privilegj militari* (sur la mention du Capitole et la désignation des édifices romains où sont conservés les originaux), *Topographische Analecten*, *Das Atrium Libertatis*. D'autres mémoires s'occupent du domaine romain et de l'Italie : *Zum römischen Strassenwesen* (sur l'origine du système), *Die untergegangenen Ortschaften im eigentlichen Latium*, *Zum römischen Bodenrecht*, *Die italische Bodentheilung und die Alimentartafeln*, *Die libri coloniarum*, *Ueber die lex Mamilia Roscia Peducaea Alliena Fabia*, *Die italischen Bürger-colonien von Sulla bis Vespasian*, *Ueber zwei römische Colonien bei Velleius Paterculus*, *Die Colonie Casinum*, *Die römische Tribuseintheilung nach dem marsischen Krieg*, *Die italischen Regionen*, *Ueber die Unteritalien betreffenden Abschnitte der ravennatischen Kosmographie*, *Su alcuni punti della geografia del Piemonte antico*, *Decret des Proconsuls von Sardinien L. Helvius Agrippa vom J. 68 n. Chr.* Ces deux derniers articles nous conduisent hors de l'Italie proprement dite; nous en sommes tout à fait sortis avec les suivants : *Die Schweiz in römischer Zeit* (planche double), *Schweizer Nachstudien*, *Die Keltischen Pagi*, *Der oberrheinische Limes*, *Die Limesge-*

lehrten des Herrn Lieber, *Der Begriff des Limes*, *Procurator tractus Sumelocennensis*, *Die Stadtverfassung Cirtas und der Cirtensischen Colonien*, *Papyrus Berolinensis* (= *Griech. Urk.* I, n. 6) : *Der Rechtsstreit zwischen Oropos und den römischen Steuerpächtern*, *Zu dem Senatsbeschluss von Tabae*, *Die Einführung des Asianischen Kalenders*, *Inscriptio Apamensis*, *Volkesbeschluss der Ephesier zu Ehren des Kaisers Antoninus Pius*, *Stadtrechtbriefe von Orkistos und Tymandos*, *Die römische Provinzialautonomie*, *Zu Fr. Lenormants Lexikon geographicum*, *Die Städtezahl des Römerreichs*, *Verzeichniss der römischen Provinzien*. Le volume se termine par un morceau inédit : *Boden- und Geldwirthschaft der römischen Kaiserzeit.* C'est une communication faite en 1885 à l'Académie de Berlin et qui était restée inédite. Elle était probablement destinée au t. IV de l'*Histoire romaine*. Le titre en indique l'importance et l'intérêt.

Comme pour les volumes précédents, les savants qui se sont chargés de publier les mélanges de Mommsen ont complété la bibliographie, mis au point et vérifié les textes, indiqué les documents nouveaux. Ils ont ainsi rajeuni des articles dont la valeur durable aurait pu être compromise par quelques détails devenus inexacts.

Paul Lejay.

R. Cagnat, **Les deux camps de la légion IIIe Auguste à Lambèse**, d'après les fouilles récentes (Extrait des Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, tome XXXVIII, 1re partie), Paris, Klincksieck, 1908, in-4°, 63 pages.

Ce mémoire est un chapitre additionnel au beau livre sur l'*Armée romaine d'Afrique* publié par M. Cagnat en 1892. Depuis seize ans, des fouilles méthodiques, que M. Cagnat a lui-même suscitées, ont singulièrement enrichi notre connaissance des camps de la légion IIIe Auguste. Il était nécessaire de reprendre, pour les compléter, les pages consacrées jadis à cette question et de donner un exposé général des découvertes récentes, en même temps qu'une appréciation motivée des études critiques dont les travaux de l'École française de Rome et du Service des Monuments historiques à Lambèse ont été l'objet en France et en Allemagne.

Le premier camp légionnaire, d'où proviennent les fragments du discours d'Hadrien à l'armée d'Afrique, maintenant au Louvre, avait été signalé par Léon Renier et oublié depuis. M. l'abbé Montagnon, curé de Lambèse, l'a retrouvé en 1899, a deux kilomètres à l'ouest du *Praetorium*; c'était un camp provisoire, de médiocre étendue, destiné à abriter la légion pendant que l'on construisait, non loin de là, ses casernements définitifs; il était entouré d'un mur en moellons, formant un carré de 200 mètres de côté; au centre se dressait, sur une plate-forme, le monument d'Hadrien.

Dans le second camp, où la légion a tenu garnison en permanence

depuis le règne d'Hadrien jusqu'à la fin du IIIe siècle, les recherches de ces dernières années ont provoqué le dégagement d'une porte, celle de l'Ouest, par les soins de M. Courmontagne, directeur de la Maison centrale, — la reconnaissance de tout le réseau des voies secondaires, parallèles ou perpendiculaires à la *via principalis*, — le déblaiement complet de deux quartiers, le prétoire et la *praetextura*. L'imposant massif de maçonnerie désigné depuis Léon Renier sous le nom impropre de *Praetorium* n'était pas isolé; il faisait partie d'un très vaste ensemble, que les fouilles de l'École de Rome, de MM. Courmontagne, directeur, et Cavelier, inspecteur de la Maison centrale, de M. Barry, architecte des Monuments historiques, ont ramené à la lumière. A Lambèse, comme dans les camps du *limes* germanique et du nord de la Bretagne, le prétoire comprenait trois parties : 1° une entrée monumentale, qui avait ici la forme d'un arc de triomphe à quatre faces (le soi-disant *Praetorium*); 2° une première cour dallée (atrium), bordée sur trois de ses côtés par un portique et des chambres qui servaient de magasins d'armes et de munitions; 3° en arrière et sur une terrasse surélevée, une seconde cour (péristyle), au fond de laquelle se groupaient, autour de la chapelle des enseignes légionnaires, les bureaux des *principales* et les locaux de réunion des collèges de sous-officiers. La nature des salles qui donnaient sur les deux cours est indiquée par les inscriptions qu'on y a recueillies et par les analogies que présente le camp de Lambèse avec ceux des autres contrées du monde romain; M. von Domaszewski a beaucoup contribué à l'établir. — La *praetextura*, fouillée par MM. Courmontagne, Cavelier et Barry, est la région qui s'étendait entre la *via principalis* et le front où s'ouvrait la porte prétorienne (porte de l'Est); sa destination ressort de la comparaison du camp de Lambèse avec celui de *Novaesium* (Neuss), sur le Rhin; outre différentes constructions secondaires (écuries, fontaine, latrines, etc.), elle contenait les casernes de deux cohortes, divisées chacune en trois casernes manipulaires; contrairement à l'opinion de Wilmanns, les édifices réservés au logement des troupes n'ont donc pas disparu au temps de Septime Sévère.

Cinq plans dans le texte et cinq planches de photogravures hors texte permettent de suivre les descriptions de M. Cagnat et s'ajoutent à la riche série des illustrations de son *Armée romaine d'Afrique*.

Maurice BESNIER.

Wie wurden die Bücher des Neuen Testaments heilige Schrift? Fünf Vortraege von H. LIETZMANN. Tübingen, Mohr, 1907; in-8, VIII-119 pages.
Geschichte des neutestamentlichen Kanons, von J. LEIPOLDT. Leipzig, Hinrichs, 1907 et 1908, deux vol. gr. in-8, VIII-288 et 181 pages.
E. BUONAIUTI : **Lo gnosticismo.** Rome, Ferrari, 1907; in-12, 288 pages,

The Gospel of Barnabas édited and translated from the Italian ms. in the Imperial Library at Vienna, by LONSDALE and LAURA RAGG. Oxford, Clarendon Press, 1907; gr. in-8, LXXX-500 pages.

Les cinq conférences de M. H. Lietzmann concernent les origines du recueil du Nouveau Testament, c'est-à-dire que l'auteur discute les témoignages concernant le recueil ecclésiastique et les écrits qui y sont entrés, jusque vers la fin du second siècle. Il s'agit d'expliquer comment une nouvelle collection d'écrits inspirés est venue s'adjoindre à la collection d'Écritures reçue de la Synagogue; pourquoi tels écrits ont été admis, et pourquoi d'autres ont été écartés. Bon travail de vulgarisation. Notons à propos de I COR. XI, 23, une interprétation qui paraît fort contestable de la parole : « J'ai reçu du Seigneur ce que je vous ai transmis. » Paul se serait accoutumé à rapporter à la vision de Damas tout ce qu'il savait du Christ. Les divers passages des Épîtres où l'Apôtre rapporte des paroles de Jésus n'autorisent pas une telle supposition; Paul a eu d'autres visions que celles de Damas; et son langage dans l'endroit cité prouve simplement que son récit de l'institution eucharistique ne vient pas de la tradition; le contenu même du récit, qui est une interprétation de la cène d'après la théologie paulinienne vient à l'appui de cette opinion. Dans sa conclusion, M. L. montre fort bien comment l'histoire du canon néotestamentaire est en rapport avec l'histoire générale de l'Église et s'explique par elle.

M. Leipoldt n'a pas davantage la prétention d'écrire, sur un sujet rebattu, un livre original; mais il entend rendre accessible au grand public l'histoire du canon dans ses témoignages et dans son détail. Et il a moins bien réussi que M. Lietzmann à mettre en relief les lignes générales et les faits principaux de l'histoire dont il s'agit. Dès son avant-propos il déclare que le principe de Luther : « Est Écriture sainte tout ce qui fait valoir le Christ », doit être le point de départ de toute recherche et de tout jugement concernant la Bible. Quelle que soit la valeur religieuse de ce principe, il faut bien avouer qu'il n'a rien à voir avec la critique historique. L'œuvre de M. Leipoldt n'est donc pas exempte de dogmatisme.

Le plan de la première partie laisse quelque peu à désirer. Après un chapitre sur l'Ancien Testament, l'auteur expose d'abord ce qu'il appelle l'histoire du canon des Apocalypses (il n'en est resté, comme chacun sait, qu'une seule dans le recueil ecclésiastique) et la conduit jusqu'après le VIe siècle; il prend ensuite l'histoire des Évangiles et du recueil évangélique, puis celle des Épîtres et des Actes apostoliques. On pourrait contester l'assertion relative à l'Évangile de Marc, qui serait une œuvre d'un seul jet, source qui ne devrait rien à des sources antérieures. Il semble exagéré d'inférer des notions rapportées par Papias, touchant les Évangiles de Matthieu et de Marc, l'existence en Asie mineure d'un parti johannique, qui ne voulait pas entendre parler des Évangiles synoptiques. Il ne suffit pas de dire que le

canon des quatre Évangiles semble s'être formé en Asie, pour en expliquer la diffusion dans toutes les Églises. La part de l'Asie mineure a dû être importante; mais la fixation du canon paraît être le résultat d'une entente ou d'un compromis entre les principales communautés, dont chacune employait de préférence tel ou tel livre; Rome, par exemple, put bien accepter des communautés asiates l'Évangile de Jean, mais, en leur imposant, pour ainsi dire, la conservation de l'Évangile de Marc, dont elles inclinaient peut-être à faire moins de cas; et il est assez difficile de concevoir, avec M. L., une fixation spontanée du canon évangélique en plusieurs endroits de l'Église. D'une manière générale, on pourrait lui reprocher trop d'assurance en beaucoup de conclusions qui ne sont que des hypothèses, et qu'il présente volontiers comme « naturelles ».

La seconde partie offre, par elle-même, beaucoup moins d'intérêt, et elle prête moins aussi à la critique. L'auteur s'est étendu particulièrement, et il n'y a pas lieu de lui en faire un reproche, sur l'histoire du canon dans les communautés de la Réforme. Son exposé se fonde partout sur des textes précis, qu'il cite largement. La question du canon dans l'Église catholique, au concile de Trente et depuis, est sommairement traitée. M. L. connaît surtout les auteurs catholiques du XVI[e] siècle, qui ont écrit en latin. La façon dont il juge Richard Simon a de quoi surprendre : l'*Histoire critique du Nouveau Testament* ne dépasserait pas la *Bibliotheca sacra* de Sixte de Sienne, et serait au-dessous des commentaires de Cajétan. Sur la question spéciale du canon, peut-être, et il faudrait voir si la nécessité d'une plus grande prudence n'y est pas pour beaucoup; pour la critique du texte et la méthode qu'il y faut suivre, Richard Simon ne peut que gagner à la comparaison.

Le petit livre de M. Buonaiuti n'a rien d'un répertoire encyclopédique sur le gnosticisme. Dans la forme, ce serait plutôt une œuvre de vulgarisation; mais c'est aussi l'œuvre d'un homme qui a étudié personnellement et à fond le sujet qu'il traite, et qui ne craint pas de s'écarter, en des points plus ou moins importants, des conclusions acceptées par ses devanciers. L'auteur est bien informé; sa critique des sources très satisfaisante; l'exposé historique, où les détails sont forcément négligés, est très clair. Peut-être pourrait-on y relever une certaine tendance à minimiser l'influence du gnosticisme sur le développement chrétien au second siècle. Ce n'est pas la crise gnostique toute seule qui a déterminé par contre-coup le symbole de foi, l'épiscopat unitaire, le canon du Nouveau Testament; mais on ne peut guère contester qu'elle ait grandement contribué au développement de la notion d'orthodoxie et de tout ce qui sert à garantir l'unité de la foi. Peut-être aussi est-ce caractériser insuffisamment le gnosticisme, que de le présenter comme un « néoplatonisme précoce et informe, avec une étiquette chrétienne ». M. B. écarte sans doute trop vite et

trop absolument l'influence des anciens cultes païens, et spécialement des cultes orientaux.

L'Évangile de Barnabé n'est pas un apocryphe ordinaire. C'est, à ce qu'il semble, l'œuvre d'un chrétien devenu musulman, qui fait prêcher le Christ en faveur de Mahomet. On ne connaît qu'un manuscrit conservé à Vienne, de ce singulier ouvrage, écrit probablement en italien, par un auteur qui vivait entre le xive et le xvie siècle de notre ère, et qui avait lu (on n'a pas lieu d'en être surpris) les quatre Évangiles canoniques et même l'Ancien Testament, dans la Vulgate latine. Le texte italien est accompagné de gloses arabes, mais qui ne peuvent servir à prouver que le livre ait été composé en cette langue. L'écrivain ignore la géographie de la Palestine et, à plus forte raison l'histoire de ce pays au temps de Jésus. Par exemple, il fait demander par Caïphe à Pilate un décret du sénat romain pour défendre d'appeler Jésus Dieu ou Fils de Dieu. Il est si familiarisé avec le psautier que les éditeurs conjecturent, sans insister autrement, qu'il aurait pu être d'abord prêtre ou moine. Il n'hésite pas à mettre dans la bouche du Christ des passages du Coran, et il fait assister Jésus par l'ange Gabriel, à l'instar de Mahomet. Il fait prendre et crucifier Judas à la place de Jésus, qui est ravi au ciel et qui se montre à ses disciples après la passion de son substitut. Et les éditeurs de supposer qu'il aurait pu emprunter ce trait à l'ancien Évangile gnostique de Barnabé, qui lui aurait suggéré aussi l'idée ou tout au moins le titre de sa propre composition. L'hypothèse paraît d'autant plus risquée qu'elle n'est pas indispensable. N'est-il pas plus facile d'admettre que l'auteur ne voulant pas accorder au Christ le privilège de la résurrection (il affirme que certains disciples, ayant enlevé le corps de Judas prétendirent que Jésus était ressuscité), aura trouvé sans peine un moyen très rationaliste de la supprimer, en épargnant à Jésus le crucifiement? — Publication très soignée d'un livre extrêmement curieux, mais d'importance secondaire pour l'histoire religieuse.

Alfred Loisy.

Ward et Waller, **The Cambridge History of English Literature**. Vol. I. From the beginnings to the Cycles of Romance. Cambridge, University Press, 1907, in-8°, 504 pp. 9 s.

On a longtemps reproché aux vieilles universités anglaises, à Oxford et à Cambridge, de rester étrangères à tout mouvement d'idées moderne. Aujourd'hui, ce reproche est immérité, en ce qui concerne Cambridge, en tout cas; on ne dira pas qu'une université qui prépare des ingénieurs et des diplomates, a peur des innovations. Ce n'est pas seulement l'antiquité classique qui sollicite l'attention de ses professeurs, ils s'occupent de la littérature anglaise si longtemps négligée. Nous avons loué ici, comme il le convenait, l'admirable collection des *Cambridge English Classics*. Toujours sous l'impulsion du savant

« master » de Peterhouse, le Dr. A. W. Ward, l'imprimerie de l'université vient d'entreprendre la publication d'une histoire de la littérature nationale en plusieurs volumes. Le plan de l'ouvrage rappelle celui de l'*Histoire de la langue et de la littérature françaises* de M. Petit de Julleville. MM. Ward et Waller ont fait appel à des spécialistes qui ont rédigé les différents chapitres de ce premier volume. Nous relevons dans la liste des collaborateurs les noms bien connus de MM. Montague James, John Westlake, J.-E. Sandys, W. P. Ker, I. Gollancz, H. Bradley, etc. Le premier volume traite de la littérature anglo-saxonne et de la littérature du moyen âge (chroniqueurs, savants et érudits, poèmes arthuriens, romans en vers). Le second volume comprendra, avec la fin du moyen âge, Chaucer, Gower et Wyclif. Chaque chapitre est accompagné d'une bibliographie détaillée. Les auteurs invitent les critiques à relever les erreurs, nous en signalerons une : *Henri* Taine (viii), et nous ajouterons que M. Gollancz a oublié de mentionner dans sa bibliographie de *Pearl* la traduction en vers de S. Weir Mitchell publiée à New-York, 1906. Nous souhaitons que le succès réponde aux efforts des auteurs d'un travail aussi consciencieux et aussi précis.

Ch. Bastide.

Dr Ernst Friedrich, **Die Magie im Französischen Theater des XVI. und XVII. Jahrhunderts.** 41e cahier des *Beiträge zur Romanischen und englischen Philologie*, publiés sous la direction de H. Breymann et J. Schick. Leipzig, 1908, A. Deichert. xxxvii-343 pages. Prix : 8 M. 60.

L'ouvrage de M. E. F. est essentiellement un recueil de tous les passages des œuvres dramatiques du xvie et du xviie siècle dans lesquels figurent des éléments empruntés à la magie : M. F. entend par ce mot non seulement la magie proprement dite, mais toutes les sciences occultes, divination, astrologie, alchimie, etc. Il a étendu son enquête aux plus pauvres productions de la littérature dramatique, qui, insignifiantes au point de vue de l'art, peuvent être d'intéressants témoins du goût public. Cette compilation est considérable, quoique incomplète (ni la *Médée*, ni l'*Illusion comique* de Corneille n'y figurent) ; en outre, elle comporte d'utiles éclaircissements sur les obscurités qui peuvent se rencontrer dans ces passages.

L'objet que M. E. F. se propose, dans sa préface, est l'étude de la magie au théâtre dans ses rapports avec les mœurs. Il a donc consacré la première partie de son livre à un tableau des différentes formes de la magie connues des gens des xvie et xviie siècles et à une liste des procès de sorcellerie, exorcismes, condamnations ecclésiastiques, témoignant de la croyance populaire à la magie.

1° Cette liste ne vise pas à être complète. Mais elle a l'inconvénient de ne pas distinguer entre les faits qui passèrent inaperçus, et les cas privilégiés, ceux qui émurent l'opinion et excitèrent autour des

sciences de la magie, une curiosité que les auteurs dramatiques surent exploiter.

2° Il est évident que cette curiosité fut entretenue autant par des publications littéraires que par les faits historiques dont M. F. a dressé la liste. C'est à une influence littéraire, celle de l'Arioste, que nous devons les enchanteurs et les magiciens des pastorales. On ne saurait d'ailleurs les regarder comme des témoignages de la crédulité publique : ce sont fictions poétiques ou machines scéniques (cf. l'Alcandre de l'*Illusion comique*, de Corneille). C'est peut-être par la vulgarisation de certains ouvrages d'astrologie ou de divination (*Clefs* de Raymond Lulle, *Instructions familières sur la Chiromancie et la Physiognomonie,* de Jean Belot, *Pneumalogie* du R. P. Michaëlis) qu'il faut expliquer le rôle important que la magie joue à cette époque dans la littérature dramatique. L'étude de M. F. eût gagné à être accompagnée d'une double enquête, sur la magie dans la littérature et sur la vogue des publications consacrées spécialement aux sciences de la magie.

J. PLATTARD.

Camille BLOCH, **L'Assistance et l'Etat en France à la veille de la Révolution** (Généralités de Paris, Rouen, Alençon, Orléans, Châlons, Soissons, Amiens) (1764-1790). Paris, 1908, Picard, LXIV-504 p.

M. Camille Bloch est certainement un des hommes qui connaissent le mieux la France du XVIII[e] siècle et la fin de l'ancien Régime. Ses travaux antérieurs, en particulier ses Etudes sur l'histoire économique de la France et son édition des Cahiers de doléances du bailliage d'Orléans pour les États-Généraux, sont une mine précieuse de renseignements et, s'ils ont pu provoquer certaines objections, ils prouvaient du moins une conscience très attentive et une méthode de plus en plus scrupuleuse et délicate. Son dernier ouvrage marque un progrès plus remarquable encore et tout à fait décisif. Je ne suis pas toujours en parfaite communion d'esprit avec M. Aulard : je suis disposé à penser qu'il tend à exagérer le caractère scientifique de l'histoire et qu'il attend des découvertes de l'érudition plus qu'elle ne saurait nous donner; je ne crois pas, comme lui, qu'il soit possible de supprimer le rôle que l'hypothèse et l'imagination individuelle ont toujours joué dans l'interprétation et l'explication du passé. Les archives ne renferment pas la vérité complète et entière, et c'est ce qui explique que, sur la plupart des questions, les plus essentielles précisément et celles que nous serions le plus curieux de connaître, la discussion demeure éternellement ouverte. Mais, en dépit de ces divergences théoriques, il serait aussi injuste qu'absurde de contester l'action que la foi de M. Aulard dans sa méthode, ses livres et son exemple, ont exercée sur ses collaborateurs et ses élèves, sans même parler de ses contradicteurs. Le livre de M. Bloch restera, sans doute,

un des témoins les plus remarquables de cette influence et un des spécimens les plus achevés de l'histoire scientifique.

Par son éducation, par ses habitudes, par ses travaux antérieurs, M. Bloch nous apparaît, en effet, avant tout, comme un érudit de grand style. Il nous avertit tout de suite qu'il n'a pas voulu traiter le problème général de la misère, mais seulement la question de l'Assistance ; il ne s'occupe que de la région parisienne, parce qu'une étude plus générale aurait nécessité encore de longues années de recherches. Pour juger de l'effort que suppose un travail même ainsi limité, il suffit de parcourir sa Bibliographie qui forme comme un véritable répertoire méthodique de l'histoire économique du xviiie siècle. Ici aussi apparaît clairement l'influence de M. Aulard, dont un des mérites essentiels consiste justement à avoir rapproché des professeurs de l'Université le monde des archivistes et des bibliothécaires et d'avoir brisé cette sorte de jalousie et d'exclusivisme de castes qui a divisé si longtemps deux classes de travailleurs, que doit unir leur communauté d'intérêt et de devoirs.

Mais, si l'érudition de M. Bloch est aussi solide qu'étendue, il n'en est pas accablé. Il ne se contente pas de découvrir et d'entasser les documents; il les classe, il les éclaire par l'ordre lumineux dans lequel il les présente; il s'efforce de dégager des faits quelques idées générales, il s'attache à nous donner le sentiment de la réalité et de la vie. Il parvient ainsi — et c'était une tâche singulièrement difficile — à nous faire lire, non seulement sans fatigue et sans ennui, mais avec un plaisir soutenu, un livre fort long, bourré de menus renseignements, qui, avec moins d'art et de talent, fût devenu facilement une indigeste compilation.

Il me paraissait d'autant plus nécessaire d'insister sur les mérites tout à fait supérieurs et rares que je reconnais à l'œuvre de M. Bl., que, sur quelques points importants, il ne m'a pas convaincu. En dehors peut-être des simples publications de documents, quel est d'ailleurs le livre important qui ne donne pas matière à discussion ? Les plus solides, les plus féconds, ne sont-ils pas précisément ceux qui, en provoquant la pensée et en frappant l'imagination, forcent, en quelque sorte, l'esprit à réagir contre les affirmations de l'auteur? Le tableau que nous fait M. Bl. de la situation de la France à la fin du xviiie siècle n'est-il pas ainsi quelque peu poussé au noir ? Est-il juste de dire que « la majorité des fermiers semble avoir été misérable, sans ressources, sans activité, sans ardeur et que la prospérité de l'agriculture était plus apparente que réelle » (p. 19) ou que la « situation des classes agricoles était loin de s'être améliorée au xviiie siècle » (p. 24). C'est là une de ces questions qu'il nous importerait le plus de résoudre et sur lesquelles il est peut-être impossible de parvenir à la vérité. Que la situation ait été mauvaise en 1789, je ne le conteste pas, absolument comme elle est mauvaise de nos jours, et comme il est à craindre

qu'elle le demeure encore bien longtemps, sinon toujours, en ce sens qu'une partie considérable de la population est exposée à de dures privations et que l'absence de réserves lui fait cruellement sentir les plus légères variations de l'état économique. Il s'agit seulement de savoir si ces souffrances et ces misères étaient aussi générales à la fin du xviii° siècle qu'au début. Il est certain que l'opinion semble alors s'en émouvoir et s'en indigner davantage. Qu'en conclure? Que les maux sont plus graves ou que les cœurs sont plus tendres? Je voudrais que M. Bl. nous apportât sur ce point une étude plus précise et plus fouillée que celle qu'il nous a donnée. Il ne peut lui-même attacher qu'une valeur fragmentaire et locale aux quelques textes qn'il a indiqués et qui ne lui permettaient peut-être pas d'aboutir à des conclusions aussi assombries. J'aurais voulu aussi qu'il se dispensât de citer Arthur Young, non pas que je conteste, en principe, la valeur de son enquête, mais parce que son témoignage — et M. Bl. le sait mieux que moi — n'a d'autorité qu'à condition d'être accompagné d'une discussion critique permanente, de manière à ce que nous puissions voir ce qui est chez lui observation directe ou conclusion théorique.

Il demeure du moins certain que les abus et les imperfections de l'assistance soulèvent alors une indignation croissante, et M. Bl., dans un chapitre excellent, a mis en lumière cette sorte d'éveil de la conscience pendant ce grand xviii° siècle, qui a bien été vraiment le siècle de l'humanité, de l'*humanisme*, compris dans son sens le plus large et tel que l'entendent les Allemands. Les quelques pages que l'auteur consacre à cette partie de son sujet témoignent d'une connaissance singulièrement précise des écrivains de l'époque; elles sont en général aussi fermes que justes. Quand il nous parle cependant d'une littérature « pénétrée de pessimisme » (p. 142), il exprime une idée si opposée aux doctrines universellement admises que nous en éprouvons quelque surprise et que nous désirerions au moins une explication. Quelques détails plus formels n'auraient-ils pas aussi été nécessaires sur l'évolution de l'idée religieuse? Le Christianisme, qui a donné une impulsion extraordinaire aux institutions charitables, n'en a pas moins contribué pendant des siècles à maintenir certains préjugés qui nous paraissent aujourd'hui singulièrement durs; la préoccupation excessive de la pureté des mœurs et la tendance à considérer la misère comme nécessaire et même, dans une certaine mesure, comme utile aussi bien à ceux qui la subissaient et qu'elle préparait à la rédemption qu'aux riches qui, en la combattant, achetaient leur salut, étaient un obstacle très grave à la réforme de l'Assistance; l'affaiblissement de l'idée dogmatique était ainsi une condition indispensable de l'avènement d'une charité plus humaine et plus réellement évangélique. Il me semble que M. Bl., — bien qu'il l'ait indiqué, — ne l'a pas assez vigoureusement souligné. Il est probable qu'il a été arrêté sur ce point par des scrupules d'érudit, et

il est incontestable qu'il n'est pas très facile de démontrer ces transformations de la pensée, — ce qui ne prouve pas que leur action sur les mœurs et sur les faits soit médiocre.

La victoire de cette morale plus large, plus généreuse, a été certainement favorisée par les influences étrangères, par les sociétés diverses qui se sont répandues en France, par les loges maçonniques. Quelle a été l'influence des francs-maçons en France à ce moment? Je ne le sais guère, mais quand je songe au rôle qu'ils ont joué en Russie, en Autriche, en Allemagne, il me paraît difficile d'admettre que leur action en France ait été nulle. Dans l'index, si complet et si détaillé que M. Bl. a joint à son livre, j'ai inutilement cherché le mot de franc-maçon.

Peu à peu l'opinion publique impose au gouvernement la suppression des abus les plus odieux et, de 1764 à 1790, nous voyons se préparer peu à peu le programme qui deviendra le point de départ des travaux du Comité de mendicité. Ce qui prouve bien que le pouvoir subit ici la volonté de la conscience générale, c'est que ce ne sont pas seulement les ministres réformateurs, tels que Turgot et Necker, qui se préoccupent de ces questions : les plus médiocres, les plus indifférents sont emportés par le courant, s'attellent presque malgré eux à l'œuvre de réforme et deviennent ainsi comme introducteurs de la Révolution qui se prépare Cette partie, de beaucoup la plus longue dans le livre de M. Bl., est aussi la plus solide, la plus complète et la plus nouvelle. Est-il vrai cependant qu'il y ait accord complet entre les désirs de l'opinion et les réformes qui furent décrétées par la Convention? M. Bl. nous dit : « La Révolution ne se contenta pas de proclamer un idéal purement théorique; elle le réalisa (p. 111). Expressions vagues et peu exactes que l'on s'étonne de rencontrer sous une plume d'habitude aussi ferme. Qu'est-ce que c'est que la Révolution? A-t-elle vraiment eu *une* doctrine en matière d'assistance et le système de la Convention est-il vraiment le même que celui de la Constituante? Est-il permis de dire d'ailleurs que la Convention a réalisé ses théories, c'est-à-dire les a fait entrer dans la réalité, dans la pratique, dans la vie. J'ai peur que M. B. n'ait confondu édicter, décréter avec réaliser : il n'ignore pourtant pas quel abîme sépare souvent la loi et le fait.

Est-il sûr d'ailleurs de ne pas donner aux tendances de l'opinion à la veille de 1789 un sens plus précis, à ses désirs une forme plus dogmatique que les documents ne permettent de l'affirmer? Il a parfaitement raison quand il dit que la philanthropie du XVIII[e] siècle était sentimentale, rationnelle et laïque (p. v) et il signale très justement « l'ardente aspiration du siècle vers la régularité, la convergence, l'unité des institutions ». Cela suffit-il cependant pour parler d'une doctrine *étatiste* de l'assistance? Est-ce bien cette pensée d'unification qui se dégage des cahiers? — Quand le cahier de Nemours, si impor-

tant dans la matière puisqu'il traduit les désirs des Physiocrates, déclare « que l'ordre du Tiers-État ne voit pas à quoi peuvent concourir les intendants et les subdélégués », songe-t-il à faire de la charité un service général public ? Peut-être après tout d'ailleurs ne suis-je séparé ici de M. Bl. que par une question de mots : il écrit ainsi, p. 416 : « la municipalisation de l'assistance n'est pas seulement un fait spontané... ; dans la deuxième moitié de 1789, elle devient un fait légal ». C'est donc une tendance communaliste, bien plus qu'étatiste qui aurait dominé en 1789, et les mesures de la Convention ne seraient qu'une réaction contre la décentralisation excessive de la Constituante. A ces questions si délicates, je crois que M. Bl. peut répondre mieux que personne; je voudrais seulement qu'il nous donnât son opinion en termes plus clairs et plus catégoriques qu'il ne l'a fait et qu'il supprimât de ses conclusions un certain nombre d'expressions qui peuvent laisser quelque doute dans l'esprit.

Quand on parle à l'auteur d'un travail d'érudition historique d'une deuxième édition, on a souvent l'air de vouloir faire de l'ironie. Le livre de M. Bl. intéresse beaucoup de lecteurs et il est très légitimement permis d'espérer qu'il aura du succès. S'il est amené ainsi à le revoir, il lui sera facile de le corriger et de le compléter sur quelques points. Il pourra aussi par la même occasion corriger les fautes d'impression qui sont peut-être un peu plus nombreuses qu'il ne serait désirable. Tel quel d'ailleurs, son livre est un travail de premier ordre, un de ceux que l'on peut donner en exemple aux jeunes historiens [1].

E. Denis.

Souvenirs de l'Assemblée nationale (1871-1875) par M. Paul Bosq. Librairie Plon, 1 vol. in-8 de 340 pages.

Le livre de M. Paul Bosq sur l'Assemblée nationale qui siégea à Bordeaux et à Versailles de 1871 à 1875 se lit avec un vif intérêt. Les souvenirs recueillis par l'auteur sont en général exacts. Les portraits ou les esquisses qu'il trace des principaux personnages ont une vie et une couleur attrayantes. L'arrivée à Bordeaux, les séances mémorables des 13 et 18 février, 1 et 10 Mars 1871, l'élection du Président Grévy et celle de Thiers comme chef de pouvoir exécutif, forment dans la première partie des pages intéressantes. L'arrivée à Versailles, l'installation au Palais, la galerie des Tombeaux, la vie politique à Versailles, celle de Thiers et de son fidèle ami et secrétaire Barthélemy Saint-Hilaire, les groupements des partis, leurs manœuvres et leurs intrigues, la journée du 24 mai et l'élection des sénateurs inamovibles sont les chapitres les plus curieux de la seconde partie. M. Paul Bosq est

---

1. P. 88, l. 8 : variété au lieu de varité; p. 202, note 1 : conserver au lieu de consacrer, p. 205, ligne 19 : en lui donnant un salaire ou une aumône, il faut évidemment : non une aumône; p. 367 : dirigée au lieu de divisée, etc.

bien renseigné. Il raconte avec vivacité, avec esprit, les menus faits et il sait, quand cela est nécessaire, exposer avec gravité et autorité les faits importants. Certains de ses portraits pourront peut-être donner lieu à des critiques, mais ils ont été composés de bonne foi et avec une aimable humeur. On peut donc considérer le livre de M. Paul Bosq comme un ouvrage bien fait.

H. W.

Albert Soubies, **Almanach des Spectacles.** Année 1907. Tome XXXVII de la nouvelle collection. Une eau-forte par Lalauze et Jannin. Paris, Flammarion. 1908. Petit in-8°, 156 p.

Voici, comme on voit par le titre, le 37e volume du petit *Almanach des Spectacles.* En réalité, la publication ne compte que trente-quatre années, puisque trois volumes ont été consacrés à des tables et à un « coup d'œil d'ensemble ». N'importe. Nous ne croyons pas que le même auteur ait jamais poussé si loin une tâche de ce genre, et, qui plus est, apporté tant de soin et d'exactitude à sa besogne. Comme toujours, le volume renferme la liste des pièces nouvelles représentées en France pendant le dernier exercice : 509 à Paris, 305 en province, et, si l'on ajoute à cette liste les 116 pièces imprimées dont la représentation n'a pas été signalée, un total de 1,030 œuvres!! La production théâtrale est donc d'une abondance extrême; plus d'abondance que de richesse. La jolie eau-forte (*La Maison du baigneur*) est la dernière œuvre du pauvre Lalauze qui n'a même pu la terminer.

A. Ch.

Le propriétaire-gérant : Ernest LEROUX.

LE PUY, IMP. MARCHESSOU. — PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON, Sres

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 34 — 27 août. — 1908

N. de G. DAVIES, **The Rock Tombs of El-Amarna,** PART V : *Smaller Tombs and Boundary Stelæ*, in-4°. Londres, Egypt Exploration Fund, etc., 1908, VIII-37 p. et 44 planches.

Le volume contient deux tombeaux, ceux de Maïya et d'Anoui, et le texte restitué des stèles qui délimitaient le territoire de Khouîtatonou. Les deux tombeaux appartiennent aux types déjà connus par les volumes précédents, et la décoration ne présente pas beaucoup de traits nouveaux. On y remarque pourtant un de ces tableaux assez fréquents à Cheikh Abd el Gournah, et qui montrent des navires accostés à la berge, chargeant et déchargeant leur fret : dans les hypogées thébains c'est le port de Thèbes qui est figuré, mais ici c'est bien, comme le dit M. Davies, le port d'el-Amarna (pl. V). Le personnage qui prenait de l'intérêt à la navigation était, ce semble, en charge à Héliopolis, avant de venir exercer des fonctions dans la ville nouvelle, et il était de petite extraction. Il l'avoue lui-même et il s'en vante. « Écoutez ce que je dis, bonne gens tous grands et petits, car je « célèbre devant vous les grâces dont m'a comblé le prince, et alors « dites : « C'est grand ce qui a été fait pour cet homme de rien! » « puis souhaitez au prince de régner sur l'Égypte pendant une éter- « nité de fêtes anniversaires, et alors il fera pour vous ce qu'il a fait « pour moi, lui qui donne la vie! J'étais un homme de rien du côté « de mon père et de ma mère, mais le prince m'a édifié, et il m'a fait « croître, il m'a pris dans la faveur de son double. J'étais sans biens, « et il fit que j'eusse des gens, et de même il accorda que mes frères « se multipliassent, et il obligea tous mes gens à s'appliquer pour « moi. Quand je devins seigneur de ville, il voulut que je prisse place « parmi les notables et les amis, moi qui avais été derrière eux. Il

« m'alloua des provisions et des rations chaque jour, moi qui avais « mendié mon pain ». Tant de bienfaits n'empêchèrent pas Maïya de tomber en disgrâce : le roi fit effacer son nom dans le tombeau qu'il s'était préparé.

Le texte des stèles-frontières a été restitué avec bonheur. Il y en a deux rédactions principales, l'une de l'an IV du règne, l'autre de l'an VI, toutes les deux à plusieurs exemplaires, mais assez mutilées, la première surtout, pour que les formules n'y puissent pas être rétablies entièrement. M. Davies a donné la copie de toutes les stèles, et il en a tiré une traduction qui est fort bonne : il en a déduit aussi l'histoire des stèles elles-mêmes, d'une manière plus précise qu'on ne l'avait jamais fait jusqu'à présent. Lorsqu'Aménôthés IV se résolut à créer pour son dieu un domaine où celui-ci serait maître absolu, sans rivalité de dieux antérieurs, il détacha du nome d'Hermopolis, et peut-être de celui de Koussiyèh, un territoire qu'il délimita, aux quatre angles extrêmes et sur plusieurs points des côtés, au moyen de stèles énormes taillées dans la montagne. Il ne paraît pas les avoir inaugurées toutes à la file, mais pendant plusieurs années, au jour anniversaire de la fondation, il célébrait à Khouîtatonou un sacrifice solennel, puis, escorté de sa famille et de la cour, il se rendait à l'endroit où se dressait l'une ou l'autre d'entre elles, et il prêchait devant cet auditoire de choix un de ces sermons qui lui plaisaient si fort. Il racontait comment Atonou, parlant à sa personne, lui avait désigné la place où il souhaitait qu'on l'adorât, puis, levant les bras vers le disque, il jurait de ne rien retrancher du territoire assigné au dieu et de ne jamais éloigner la ville de Khouîtatonou de la rive occidentale du fleuve. Il énumérait les édifices bâtis par lui dans cette capitale, temples, palais, magasins, tombeaux des animaux sacrés, de la famille royale, des grands officiers de la couronne, et il terminait son discours par l'indication sommaire des lois qui réglaient le culte d'Atonou et des mesures financières qu'il avait édictées afin d'en assurer l'exercice à perpétuité. Telle est la rédaction qui demeura en usage, avec des variantes, pendant les quatre ou cinq premières années : elle se développa dans la suite, et, dès la huitième année, la version plus longue apparaît. Comme elle ne diffère de l'autre que par la forme, il est inutile d'en donner ici le détail.

Le volume cinquième de ce grand ouvrage est d'une exécution meilleure encore que celle des quatre premiers. A mesure que M. Davies avançait dans sa tâche, il possédait de mieux en mieux la technique des monuments, et il devenait plus familier avec les formules : son œil reconnaissait plus certainement les moindres traces des signes ou des scènes mutilés, et sa main les reproduisait avec plus de souplesse. Ce serait jouer un assez mauvais tour à un homme qui vient de passer cinq hivers dans une solitude à peine troublée par la visite de quelques officiers des fouilles ou de quelques touristes, que

de lui demander d'aller s'y confiner pour six mois encore afin de collationner ses copies du début : je suis convaincu que, si M. Davies s'y décidait, il trouverait dans les premiers tombeaux qu'il a copiés assez de déchiffrements nouveaux ou de corrections pour que son dévouement en fût amplement récompensé. Quoiqu'il en soit, son œuvre est l'une des plus utiles et des plus belles que l'*Egypt Exploration Fund* ait accomplies aux bords du Nil. Elle prend presque rang à côté du déblaiement et de la publication des temples de De'ir el Baharî.

G. Maspero.

H. R. Hall, **Handbook for Egypt and the Sudan, IIth Edition revised, largely rewritten and augmented.** with 58 Maps and Plans, in-8°. Londres, Edw. Stanford, 1907, xi-170-613 p.

Le vieux Murray vient de faire peau neuve une fois de plus, et c'est un des conservateurs du Musée Britannique, M. Hall, qui s'est chargé de le rajeunir. Il a retouché l'Introduction, retouché le corps du volume, retouché les cartes, et il semblerait que, après tant d'années et de remaniements, le texte original, celui de Wilkinson, eût dû fondre et s'évanouir presque en entier. Il est présent pourtant, brisé, morcelé, interpolé, modifié, mais toujours exact en ce qui concerne les descriptions d'édifices ou l'interprétation des mœurs et coutumes antiques : il est le fond solide sur lequel les nouveautés ont été établies avec sécurité.

J'ai pris le volume de Hall avec moi cet hiver et je l'ai comparé aux monuments et aux lieux pendant mon inspection : je l'ai trouvé bon presque partout et presque partout intéressant à lire. Un touriste qui visiterait la vallée rien qu'avec lui et qui l'étudierait avec attention, reviendrait de son voyage très amplement instruit des choses de l'Égypte ancienne et moderne. J'y ai pourtant relevé beaucoup d'omissions, de transpositions ou même d'erreurs, dont voici deux ou trois exemples au hasard. A Roda (p. 325) M. Hall parle de la sucrerie et il en recommande la visite : voici quatre ans que la sucrerie est démantelée. A Tafah, en Nubie (p. 524), il indique comme existant encore le temple qui a été détruit, et il ne mentionne pas le joli petit temple qui subsiste. A la p. 491, on lit que tout l'espace situé en avant du temple d'Edfou est en voie de déblaiement (1905) sous la surveillance de M. Barsante. Qui se douterait qu'il y a là l'indication des quatre campagnes, qui, de 1904 à 1907, ont changé l'aspect des lieux? Le petit temple, les propylées, la partie Sud de l'enceinte ont été explorés et mis au jour, avec les ruines du temple Ramesside, et le mur extérieur ainsi que le portique ouest du grand temple, qui menaçaient de s'écrouler, ont été démontés puis remontés : si ces travaux n'avaient pas été entrepris à temps, il serait arrivé à Edfou ce qui est arrivé à Karnak en 1899, et la moitié du temple serait à terre

Il y a beaucoup de défauts de ce genre : je ne les donne point comme graves, mais si, à son prochain voyage d'Égypte, M. Hall les fait disparaître, son livre n'y perdra point. Je l'engagerai en même temps à rechercher si les noms qu'il indique comme étant en usage pour désigner certaines localités sont bien exacts. Ainsi, il appelle le couvent occidental d'Assouan, Deir Amba Simâan, — à l'exemple des autres *Guides* : ceux des indigènes qui ne fréquentent pas les Européens le nomment Deir Amba-Hédéré, saint Hédéré n'étant autre que l'*apa* Hatré de l'hagiologie copte.

Il était inévitable que, dans une œuvre aussi complexe, bien des parties dussent être incorrectement agencées et réclamer des retouches : elles seront remaniées et remises au point dans une prochaine édition. Ce qui reste acquis pour moi, après un examen prolongé, c'est que le *Guide* de M. Hall est fort bon dans son état présent. Je le recommande à tous les voyageurs que les impressions un peu serrées n'effraient pas : il les ménera agréablement, par chemin de fer et par bateau, d'Alexandrie à Khartoum et au centre de l'Afrique.

G. MASPERO.

Égypte et Soudan, Manuel du voyageur par Karl Bædeker, 3e édit. française, refondue et mise à jour, in-8°, Leipzig, Karl Bædeker et Paris, Paul Ollendorff, 1908, CLXXX-430 p., avec 37 cartes et plans de villes, 65 plans de temples etc. et 57 vignettes.

La traduction française est de M. Calame, qui a vérifié sur les lieux pour la plupart les renseignements de la précédente édition allemande. Ainsi que je l'avais fait pour le *Murray*, j'ai pris ce *Bædeker* avec moi cet hiver et j'en ai lu une partie en face des monuments. Il s'est tiré très bien de l'épreuve, ce qui n'étonnera personne lorsqu'on apprendra que le texte allemand qui a servi de base à l'édition française a été rédigé par Steindorff. J'y ai remarqué pourtant nombre de menues omissions ou de petites erreurs, qui, du reste, lui sont propres en partie avec le *Guide* anglais. De même que celui-ci, il parle de la sucrerie de Roda comme existant encore, et il ne mentionne rien des derniers déblaiements d'Edfou : toutefois. il décrit celui des deux temples de Tafah qui subsiste et il dit que l'autre a été détruit dans la seconde moitié du XIXe siècle. Toutes les fautes que j'ai relevées sont de ce genre et assez légères : elles pourront être corrigées sans grand effort dans une prochaine édition. Le *Bædeker*, plus concis que le *Murray*, peut être mis sur le même rang que celui-ci, et il rendra les mêmes services aux visiteurs. Les cartes sont meilleures et plus exactes dans tous les endroits où j'ai pu les vérifier pour l'Égypte : en ce qui concerne les cartes de la Nubie, je donnerais la préférence au Guide anglais.

G. MASPERO.

J. Capart, **Une rue de Tombeaux à Saqqarah,** in-4°, Vromant, Bruxelles, 1907, t. I, texte, p. 79, t. II, planches, CVIII pl. en phototypie.

Pendant les deux années de son passage à la Direction du Service des Antiquités, M. Loret déblaya, au nord de la pyramide de Teti et à l'Est des hypogées de Morgan, un quartier de la nécropole funéraire, qui appartient aux temps de la VIe dynastie pour le fond, mais qui fut souvent remanié aux époques postérieures. Malheureusement, au lieu de déverser les sables à la plaine voisine, il les accumula à droite et à gauche des tranchées, tant qu'ils forment en certains endroits des buttes de quinze à seize mètres de haut : une partie de ces rebuts retomba vite en place, et l'ensemble des fouilles se serait remblayé promptement, si le service n'avait, en 1901-1902, clos de murs et couvert de toits les plus importants des mastabas. Ce sont les seuls que l'on visite aujourd'hui ; les autres sont ensevelis à moitié et ils reparaîtront au jour, quand les travaux de Quibell, remontant vers le Nord, nous aurons menés vers eux.

Les chapelles encore accessibles sont des plus intéressantes et M. Capart a eu grandement raison de les publier. Il l'a fait avec la minutie et l'abondance de renseignements qui caractérisent sa manière, et son éditeur l'a secondé vaillamment. Les ruines de Saqqarah ne prêtent pas beaucoup à la photographie : la lumière y est mauvaise, les pièces sont étroites, on n'y a point de recul et il faut saisir les scènes de côté, comme on peut. M. Capart et son collaborateur, M. le Dr Mathien, ont fait de leur mieux, mais leur mieux n'était pas toujours facile à utiliser. L'éditeur a tiré un parti excellent des clichés qu'ils lui avaient remis : les planches sont parfois un peu faibles, parfois un peu sombres, et un photographe de profession y redirait souvent en ce qui concerne la technique du métier, mais elles sont lisibles, et les savants les accueilleront avec reconnaissance. Les trois hypogées de Noferseshmourâ, d'Ankhoumâhorou et de Noferseshmouphtah ne sont pas au premier rang de ceux qu'on voit à Saqqarah, mais ils renferment des scènes d'une exécution soignée et des figures de belle allure. Les danseuses campées d'aplomb sur le pied gauche, qui renversent le buste et qui lèvent la jambe droite plus haut que la tête avec une verve qu'on ne croyait pas d'antiquité aussi respectable, ont été exécutées avec une entente convenable du mouvement, et le dessinateur a dû se livrer à de nombreuses études avant de les mettre en place avec cette sûreté d'équilibre (pl. LXVIII-LXIX). Les gestes désordonnés des membres de la famille sont, dans la représentation des funérailles (LXX-LXXII), d'une liberté et d'une justesse qui étonnent. Il n'est pas accordé à tout le monde de consulter les originaux dans leur désert, mais les planches de M. Capart les reproduisent d'assez fortes dimensions pour que le premier venu puisse s'en procurer le spectacle dans son cabinet. On sait combien le système déplorable de poncifs, employé par Lepsius et par Wei-

denbach pour les *Denkmæler*, a contribué à fausser le jugement des archéologues sur la nature et sur les tendances de l'art égyptien : il est responsable pour une bonne part de la diffusion des théories selon lesquelles la monotonie la plus plate aurait régné, d'un bout à l'autre de l'histoire, sur les œuvres des sculpteurs et des peintres de l'Égypte. Des ouvrages comme ceux de Bissing et de Capart finiront bien, je l'espère, à force de mettre des copies fidèles sous les yeux des curieux, par avoir raison du préjugé.

Les sujets traités ne diffèrent en général que par le détail de ce qu'on rencontre dans les autres mastabas : c'est la culture des champs, le soin des troupeaux, la pêche, la chasse, la pratique des métiers, le sacrifice, l'apport des offrandes. Le grand livre du tombeau memphite, dont Mariette avait si ingénieusement deviné l'existence, ne nous est pas encore connu en son entier : les hypogées ordinaires nous en ont révélé le principal, mais beaucoup de feuillets nous manquent encore, dont plusieurs reparaissent à coup sûr, chaque fois que nous instituons une fouille nouvelle. C'est ce qui nous arrive dans les tombeaux de Loret : nous leur devons, entre autres motifs inédits, des scènes de circoncision et des scènes de lamentations funèbres. Que les scènes reproduites sur la planche LXVI soient vraiment les moments divers de la circoncision, personne n'en doutera, car elles sont désignées par le même mot *sabit* qui, dans le copte (*sebi*), désigne l'acte de circoncire. L'opération est confiée ici au *prêtre du double*. Le patient est debout, nu ; il tient les deux mains devant les yeux et un aide le tient par les poignets afin de l'immobiliser, tandis que le chirurgien, accroupi, saisit le prépuce et le fond verticalement en sa longueur, avant d'enlever le lambeau d'un mouvement circulaire : « Tiens-le, qu'il ne s'évanouisse pas », dit l'opérateur, et l'aide répond : « Vas-y comme tu veux ! » Dans le tableau suivant, l'image est moins parlante, et la légende n'explique pas suffisamment le geste : « Je vais (avec) te faire du bien », dit l'opérateur, et le patient répond : « Frotte, que cela marche bien ! » Peut-être est-ce une plaisanterie de l'opéré, qui se sent brave avant l'attaque, et qu'un aide va être contraint de tenir pour l'obliger à demeurer en place. Le tableau des funérailles prend le convoi à la sortie de la maison funèbre. Tandis qu'Ankhoumâhorou s'en va dans son cercueil, sa femme, ses filles, ses servantes l'accompagnent de leurs plaintes. La femme est tombée hurlante sur le seuil de la porte, et les servantes la relèvent en criant : « O mon père, mon seigneur, mon doux ami ! » Le fils s'évanouit de son côté entre les bras de ses amis, et cependant le convoi s'éloigne lentement dans la direction de l'*Occident parfait*, vers la *demeure éternelle*.

Le texte que M. Capart a joint aux planches est toujours intéressant à lire, et plus d'une fois il fait penser. Ce qu'il dit du rôle de la vie sexuelle parmi les morts, me paraît être vrai. Pour que la survie fût

complète dans l'Hadès, il fallait que la femme et l'enfant y fussent associés à l'homme, ou réciproquement l'homme et l'enfant à la femme, comme ils l'avaient été sur terre. Ce ne fut pas sans quelque incrédulité qu'on accueillit l'explication que je proposai, il y a trente ans, des groupes funéraires qui montrent une femme nue couchée sur un lit, seule ou avec un nourrisson dans les bras ou à côté d'elle : c'était, pour moi, la femme du mort et l'enfant né de leur union, et plus spécialement l'Isis et l'Horus qu'on livrait à l'Osiris qu'était ce mort, comme on abandonnait en Grèce Perséphone aux adolescents morts avant le mariage. Les Égyptiens de l'âge postérieur, là comme en beaucoup d'endroits, avaient simplement réalisé en groupe détaché ce que leurs ancêtres avaient retracé moins brutalement sur les murs des hypogées. L'image de la femme s'animait par la consécration, non moins que celle des bœufs et des autres objets, et comme ceux-ci le nourrissaient et l'entretenaient, elle lui servait à satisfaire ses besoins sexuels : le mari, sculpté dans le mastaba de la femme, prodiguait à celle-ci les jouissances qu'elle désirait. M. Capart pense que des enfants-fantômes naissaient de ces rapprochements entre fantômes : l'exemple que je citais, il y a un moment, des enfants qui accompagnent plus tard la statuette épouse, est un argument à l'appui de son opinion. Mais quel peuple singulier que celui de l'Égypte, et comme ses monuments nous conduisent loin dans l'esprit des vieilles races humaines ! Le lecteur ordinaire aurait de la peine à les comprendre s'il n'avait pas pour l'y aider un guide qui se met tout naturellement à la portée des profanes. M. Capart est, parmi les Égyptologues de la génération nouvelle, un de ceux qui, ayant des idées, possèdent le talent de les exprimer si claires, qu'il n'y a pas besoin d'être du métier pour les comprendre.

G. Maspero.

J. M. Stahl, **Kritisch-historische Syntax des griechischen Verbums der klassischen Zeit.** Heidelberg, Carl Winter, 1907 ; xii-838 p. (Indogermanische Bibliothek herausgegeben von Hirt und Streitberg ; 1re série, Sammlung indogermanischer Lehr- und Handbücher, t. 4).

Il serait intéressant de critiquer dans un détail minutieux cette grammaire, et de suivre pas à pas M. Stahl dans ses théories et ses interprétations ; l'étude de la langue grecque y gagnerait sûrement, et une discussion instituée sur un grand nombre de points arriverait à préciser encore davantage ce qui est ici exposé. C'est malheureusement impossible dans un simple compte rendu, qui doit seulement renseigner le lecteur sur le contenu des ouvrages et sur leur valeur d'ensemble, et dont le but principal n'est pas de réfuter ou de redresser ce qui peut sembler erroné ou inexact. Mais je ne saurais trop engager les hellénistes et les professeurs à examiner de très près tous les détails de la doctrine de M. S. ; rarement la syntaxe du verbe grec a

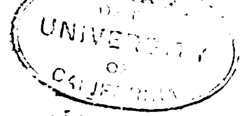
été fouillée d'un regard aussi pénétrant, rarement l'évolution de la langue a été aussi magistralement saisie, dans les transformations qu'elle a subies depuis l'âge homérique, où elle est encore imparfaitement fixée, jusqu'à l'époque où elle fut en possession de tous ses moyens d'exprimer la pensée. L'étude de M. S. n'est pas exclusivement grammaticale; elle n'est pas non plus exclusivement historique; l'auteur se place, sinon dans tous les cas, au moins dans la presque totalité de son ouvrage, à un point de vue plus spécialement psychologique. Il y a, en effet, dans les variations du sens et de l'emploi des formes, une tendance de la langue, qui se précise de plus en plus, à exprimer des nuances de pensée de la manière la plus appropriée à la signification et à la fonction primitive de ces formes, et cela est surtout sensible pour ce qui concerne les formes verbales. Les modes, par exemple, sont des moyens d'exprimer la modalité des propositions, et l'expression de la modalité n'est pas autre chose que la représentation de la pensée par les formes de la langue; et par suite la méthode psychologique est le complément nécessaire et comme le couronnement de toutes les méthodes qui peuvent s'appliquer à l'étude d'une langue déterminée. Pour le grec en particulier, où les variations de l'usage ont reposé sur un remarquable désir de simplification et en même temps de précision, cette méthode, appuyée sur l'étude de l'évolution historique, doit être, et l'ouvrage de M. S. le prouve amplement, véritablement féconde. On le remarquera surtout dans l'histoire des modes et du développement de leurs fonctions, qui précède la théorie purement grammaticale de leur usage. L'origine du travail de M. S. est à chercher dans une sorte d'aporie qui s'est présentée certainement, comme au sien, à l'esprit de nombreux hellénistes. Les ouvrages de syntaxe grecque que nous avons à notre disposition sont loin, quels que soient leurs mérites, quelle que soit la compétence de leurs auteurs, de répondre à tous nos desiderata; et les meilleurs, tout en suffisant aux nécessités courantes de l'enseignement, nous laissent néanmoins dans quelque obscurité relativement à certaines questions lorsque nous voulons les pénétrer plus profondément [1]. Il ne reste alors à l'helléniste qu'une ressource, celle de lire et de relire les textes, d'accumuler les observations, d'avoir recours aux monographies et aux lexiques spéciaux, et de se faire ainsi à lui-même sa propre doctrine. M. S. a donc institué une enquête nouvelle, dans les vastes proportions qu'exigeait son sujet, et nous devons à ses recherches une ample et précieuse collection d'exemples dont la

1. Pour en donner un exemple (je ne parle, bien entendu, que pour moi, et ne prétends pas préjuger de l'opinion d'autrui), la question si importante de la fonction et de l'emploi de la voix moyenne me paraît, dans toutes les grammaires, traitée soit superficiellement, soit incomplètement, soit même d'un point de vue faux; et je dois dire que la théorie de M. Stahl ne me donne pas encore complète satisfaction.

valeur technique, au double point de vue historique et critique, ne saurait être méconnue; au point de vue historique, parce qu'ils éclairent le développement chronologique de la syntaxe verbale dans l'extension ou la restriction de l'usage, pour chaque forme considérée; au point de vue critique, parce que l'auteur a été amené souvent à juger les textes dans leur correction syntactique, et à justifier ou à condamner des émendations proposées par les éditeurs. Cette enquête a porté sur tous les auteurs, prosateurs et poètes, depuis Homère jusqu'à Aristote exclu, ainsi que sur les textes épigraphiques.

L'ouvrage est disposé de la manière suivante : après une introduction générale dans laquelle sont exposés les principes de la méthode, et données les notions et définitions nécessaires à l'intelligence de la syntaxe verbale, M. S. aborde l'étude des voix, puis celle des temps (indicatif, autres modes) et celle des modes, où l'emploi des modes dans les différentes espèces de propositions est précédé, comme nous l'avons dit, d'une remarquable théorie sur la signification primitive des modes et sur l'évolution historique de leurs usages. Les dernières parties comprennent la syntaxe des formes nominales du verbe, infinitif, participe, verbal, et celle des négations, dont une syntaxe du verbe grec ne peut se passer. Ainsi compris, le volume n'a contre lui que sa forme peu maniable; ce n'est pas à dire toutefois que les théories de M. S., pour un certain nombre de détails, ne sont pas sujettes à discussion, que l'on ne trouvera pas à le chicaner sur le choix de ses exemples, ou encore que l'on ne désirerait pas parfois un peu plus de clarté. Voici à ce sujet quelques observations. P. 19, on lit que le substantif désigne un concept en tant que substance, et que le verbe le désigne en tant qu'accident en soi; cette définition du verbe est à tout le moins incomplète, en ce sens qu'elle ne convient pas exclusivement au verbe; et M. S. lui-même est obligé d'en différencier immédiatement l'adjectif, l'accident en tant que qualité; qu'est-ce qui s'opposera alors à *qualité*, s'il s'agit du verbe? *En soi* manque de clarté et de précision. P. 39, 1, je doute que l'on puisse comprendre parmi les verbes transitifs des verbes comme φθονεῖν, βοηθεῖν et autres, construits avec le datif; les équivalents *einen beneiden, aliquem adiuvare* prouvent seulement que l'allemand et le latin sont à un point de vue différent de celui du grec, pour lequel τινί ne représente pas l'objet direct de ces verbes; un verbe, en effet, n'est transitif que suivant la relation établie par la langue entre lui et son objet, qui peut être conçu comme direct ou comme indirect. P. 48, 2, on voudrait une explication de ce fait important, qu'un grand nombre d'actifs n'ont qu'un futur moyen; celle que donne M. S. (49, 1), à savoir que souvent les moyens se rapprochent des actifs dans leur signification, au point que la différence a presque disparu, est tout à fait insuffisante. P. 63, 3, l'aoriste passif de beaucoup de moyens est attribué à ce que cet aoriste a une signification primitivement intransitive; mais on

remarquera que la plupart de ces moyens sont, en réalité, de véritables passifs et non des réfléchis. P. 74, 1, M. S. estime qu'il n'est pas exact de dire que tout verbe signifie une action. Cela dépend de ce que l'on désigne par action, au sens grammatical; il ne s'agit que de s'entendre. P. 88, 3 est-il bien méthodique de mettre sous la même rubrique « présent *de conatu* » des exemples comme πείθουσιν ὑμᾶς « ils cherchent à vous persuader » et αὐτίκα μάλ' ἀνέρχομαι « je reviens tout à l'heure », ou encore (149, 2) Πυθοδώρου ἔτι τέσσαρας μῆνας ἄρχοντος « P. étant archonte encore pour quatre mois » ? Dans ce dernier exemple, d'ailleurs, la traduction « cum archon futurus esset » n'est pas d'une rigoureuse exactitude. P. 184, 6 il y aurait beaucoup à dire sur les exemples invoqués à l'appui de cette règle, que l'infinitif indépendant précédé de l'article ne peut exprimer le temps lorsqu'il signifie purement et simplement l'idée verbale, et que par conséquent l'infinitif aoriste, dans ce cas, ne marque aucune antériorité. Dans la phrase d'Isocrate, par exemple, *Nicocl*. 50 μὴ τὸ μὲν λαβεῖν κέρδος εἶναι νομίζετε, τὸ δ'ἀναλῶσαι ζημίαν, les deux infinitifs, malgré leur portée générale, expriment l'antériorité de la manière la plus nette. Nous traduisons par le présent, mais le grec envisage l'action d'une façon toute différente, et certainement plus logique ; il en est de même pour beaucoup d'autres aoristes. P. 333, 3 il ne me paraît pas sûr que dans le passage de Sophocle, *Aj*. 1175 εἰ δέ τις... σ' ἀποσπάσειε τοῦδε τοῦ νεκροῦ... ἐκπέσοι le premier optatif soit dû à une assimilation ; une autre explication peut en rendre compte. P. 403, 1 à propos de εἰ avec l'optatif dans l'expression de faits irréels, M. S. dit que cet emploi a lieu lorsque l'irréalité se comprend d'elle-même ou qu'elle résulte de l'ensemble de la pensée ; et il ajoute avec raison, car ces explications sont théoriquement insuffisantes, « ou quand celui qui parle ne veut pas spécialement la faire ressortir. » C'est en effet cela seul qui est exact, car le mode, dans ces cas, dépend uniquement des vues de celui qui parle. P. 410, 3 le cas spécial de la particule ἄν accompagnant εἰ et l'optatif demande une explication, qui manque; et les équivalences données dans les exemples sont loin de rendre compte clairement de cette construction curieuse, assez peu fréquente parce que la forme de pensée qu'elle exprime est peu fréquente elle-même, mais néanmoins fort concevable ; ce sont des propositions qui, indépendantes, exigeraient l'optatif avec ἄν, et qui sont présentées sous la forme suppositive. En voici un exemple en français : « Si mes larmes ne *sauraient* te détourner de ton exécrable dessein, respecte ton propre sang » (Lesage, *Gil Blas*, VIII, 8). P. 598, 2 les passages d'Euripide, *Oreste* 717 et de Thucydide IV, 97 sont rangés à tort parmi les rares exemples de prépositions construites avec l'infinitif sans article ; ce qui est juste pour ἀντί ne l'est pas pour πλήν. Bien d'autres observations pourraient être faites, et c'est précisément la haute valeur du livre de M. S., ainsi que sa doctrine souvent si



personnelle, qui incitent à rechercher s'il n'est pas possible, parfois, d'atteindre plus d'exactitude, de précision et de rigueur [1]. Je ne veux pas terminer cette recension sans ajouter une réflexion qui intéressera peut-être beaucoup de professeurs français, et qui augmentera encore leur estime pour la *Syntaxe* de M. Stahl. Il est en effet digne de remarque que, sur un assez grand nombre de points de théorie pure, la doctrine exposée coïncide, sauf les différences dans la terminologie, avec l'enseignement de Ch. Thurot, enseignement qui, comme on le sait, était tout ésotérique, et s'adressait uniquement à ses élèves de l'École Normale.

My.

Fr. Fischer, **Senatus romanus qui fuerit Augusti temporibus,** Berlin, Meyer et et Müller, 1908, in-8°, 126 pages.

Cette thèse inaugurale, entreprise, nous dit l'auteur, sur les conseils de M. Hirschfeld, est une prosopographie du sénat romain à l'époque d'Auguste. On sait quel soin le nouvel empereur, qui avait besoin du sénat pour servir sa politique, apporta au recrutement des sénateurs, dont il renouvela la série plusieurs fois durant son principat, trois fois suivant les *Res Gestae*, cinq fois suivant d'autres sources; M. F. admet quatre renouvellements principaux, en 31 et 27 av. J.-C., 7 et 14 ap. J.-C. La thèse a pour objet d'établir la composition du corps à ces quatre dates. L'auteur a donc dressé, autant que faire se pouvait, le catalogue des personnes inscrites à chacune de ces dates sur la liste du sénat. Il les a divisées, ainsi qu'il convenait, suivant leur dignité, en consulaires, prétoriens, anciens édiles, anciens tribuns et anciens questeurs, ceux sur lesquels il est impossible d'être affirmatif étant relégués parmi les incertains. Travail de recherches consciencieuses et de patiente érudition qui sera utile à consulter, qui se corrigera et se complètera à l'usage.

La comparaison de ces listes fournit à M. F. quelques brèves réflexions que l'on pourrait aisément multiplier et développer. Par exemple, en les rapprochant de celles qu'on a pu dresser des sénateurs de la fin de la république, il constate que les anciennes familles patriciennes sont les unes écartées peu à peu du sénat, les autres, au contraire, singulièrement grandies : en 44 av. J.-C. il y avait dans la haute assemblée 1 Claudius Néro; il n'y en a plus en 31; en 44 on comptait 2 Claudius Pulcher, en 31 on en trouve 3, en 14 on n'en

---

1. On conçoit que dans l'impression d'un nombre si considérable de mots grecs se soient glissées quelques fautes; M. Stahl n'en corrige que deux (p. xi). On ajoutera les corrections suivantes : P. 38 lire καμπύλα; 66, 2 ἐγκάτθετο; 70, 1 κατηγορεῖτο; 72 ἐναντιόομαι; 88, 3 νέον; 93, 1 μετόπισθεν; 99, 3 καμπύλα; 111, 3 κατέστραπται; 118, 1 Παλλάδος; 134, 3 ἔκτεινα; 160 βεβαλανωμένον; 220, 1 διηγησάμενος; 268, 4 ἐνισπέμεν; 330, 1 εἰ; 419, 1 ἐρρήξατε; 428, 5 ἐρεβίνθους; 482 κερδέων; 543, 2 τυραννί (au lieu de τύραννε).

trouve plus. Par contre, les Julii et les Cornelii se multiplient; ceux-ci sont au nombre de 4 en 31, de 5 en 27, de 7 en 7 av. J.-C., de 15 en 14 ap. J. C. Autre constatation : M. F. montre la part faite dans le nouveau sénat aux amis d'Octave (45) et à ceux d'Antoine (54); quelles sont les familles qui, de plébéiennes deviennent patriciennes; quelles sont celles qui pour la première fois pénètrent dans le sénat, etc. Ces conclusions ne reposent évidemment que sur des listes forcément incomplètes, à cause de l'imperfection relative des documents que nous avons conservés, et par conséquent n'ont pas une valeur absolue. Elles n'en offrent pas moins un certain intérêt pour les historiens de Rome.

R. Cagnat.

La compagnie secrète du Saint-Sacrement; Lettres du groupe parisien au groupe marseillais, 1639-1662; publiées par Alfred Rébelliau. Paris, Champion, 1908. 129 pp. in-8°.

La société secrète, qui, au milieu du xviie siècle, faillit s'emparer du gouvernement des consciences et se crut surtout sur le point d'y arriver, commence à être mieux connue, maintenant que l'attention des érudits se trouve enfin fixée. M. Omont a récemment acquis pour la Bibliothèque nationale (Nouv. acq. fr., 21091) un recueil de pièces émanant de la compagnie de Paris et adressées à celles de Marseille, 58 lettres et 89 circulaires imprimées pour faire part du décès des confrères. C'est ce dossier que M. Rébelliau nous fait connaître.

On y apprend l'existence d'une compagnie à Brives, la date de la fondation de celle de Grenoble (1642 ou 1643), de celle de Montpellier (1645), le nom du confrère dont un livre fut condamné par la Sorbonne en 1644, Colas de Portmorand (p. 39 et 43).

On y apprend bien d'autres choses. D'abord le secret farouche où doivent s'enfermer les confrères : jamais une compagnie ne doit paraître, mais un particulier s'ouvre comme tel à un particulier; les lettres, aussitôt lues, doivent être rendues au porteur; plus tard, cette précaution ne paraît pas suffire : elles doivent être déchirées en pleine assemblée (p. 24, 83, 88, 97, 100). Ces lettres voyagent, d'ailleurs, quand il est possible sous le couvert du service du roi : « S'il vous plaist faire reponse, il faut adresser les lettres à Lepine, maistre d'Hotel du roy, etc., *et mettre sur ce pacquet : pour les expresses affaires du roy* » (p. 88). Quand les temps deviennent durs, *tempus visitationis*, en 1660, les précautions doivent être multipliées et c'est sur ces recommandations que se clôt le dossier (p. 112, 114). La compagnie s'étend rapidement. Le 30 novembre 1648, Paris doit donner le mot d'ordre à plus de trente sociétés de province (p. 71); le 19 août 1656, elle étend sa sollicitude à quarante-sept compagnies (p. 97); dans ces nombres, ne sont pas comptées de petites filiales de campagne, qui ne sont pas initiées au grand secret et pour lesquelles on n'a qu'une sympathie surtout vigilante (p. 73, etc.).

L'action de la société s'étend à tout. Elle se hausse jusqu'à une affaire qui intéresse toute la chrétienté, mais dont le papier n'a pas reçu plus ample confidence (p. 40). On prétend soutenir la défense de l'Irlande contre la Grande-Bretagne (p. 49). On surveille spécialement MM. de la religion prétendue réformée. Contre eux, on compile les ordonnances qu'ils ont le mauvais goût de violer (p. 64 et 94) et on centralise pieusement toutes leurs infractions (p. 111-112) ; on soustrait à leur propagande leurs domestiques et leurs employés (p. 93); on fonde, pour les contenir, la compagnie de Montpellier (p. 44) ; on commence bien avant Fénelon l'œuvre des nouvelles converties (p. 51). Les événements publics trouvent un écho dans la correspondance des compagnies : la mort de Louis XIII (p. 34), la guerre dont on demande le terme (p. 35 et 79), la paix que l'on salue d'un *Te Deum* (p. 109), la misère des campagnes en Picardie et en Champagne (p. 80, 83). Une lettre de 1645 (8 novembre) témoigne de l'état où la religion semblait être tombée à la veille de la Fronde : « L'Église étant menacée dehors et dedans d'une ruine prochaine, avec beaucoup plus d'apparence qu'elle ne l'a été depuis dix siècles, par les infidèles et par le pernicieux concours des athées, des impies, des hérétiques et sectateurs de nouvelles doctrines, et sa nef ne pouvant, ce semble, sans miracle, éviter un dernier naufrage, c'est à nous, Messieurs, c'est à nous d'enrouser humblement de nos larmes le trône de sa Miséricorde, dans ce besoin si important, si pressant et si présent, pour tâcher d'arrêter les fléaux épouvantables, non seulement préparés par sa justice justement irritée, mais qu'il laisse même déjà agir par des événements très funestes » : singulier mélange de pessimisme et d'orgueil collectif. Entre autres œuvres générales ou particulières que la compagnie entreprend dans le dessein de convertir la France, nous trouvons dans ces lettres l'érection d'un hôpital pour les forçats à Marseille (p. 33, 35, 55, etc.), la surveillance des galères et des prisons (p. 21, 73, 74, etc.), la fondation d'un hôpital général à Paris (p. 98, 104), l'établissement des missions (p. 106), la poursuite des duellistes (p. 96), l'abolition des masques et des réjouissances du carnaval (p. 87, 115) ; en ce cas, comme dans celui des protestants, on compile les arrêts favorables au dessein de la compagnie, etc.; on recommande une « académie chrétienne » pour les jeunes gentilshommes (p. 107); on proscrit la poudre de sympathie, qui devait guérir les blessures à distance (p. 110).

Tout cela n'est pas absolument nouveau. Il n'est cependant pas inutile de grouper ces détails et d'en renouveler ou préciser le trait. Mais la publication de M. Rébelliau nous révèle surtout une quantité énorme de noms de confrères. Dans le monde religieux, saint Vincent de Paul paraît, peut-être plutôt comme un auxiliaire que comme un affilié (p. 55). Une circulaire annonce le décès du confrère Olier, le fondateur des sulpiciens (p. 99). Les réguliers et les « prê-

tres à congrégation » étaient en général tenus à l'écart (p. 75 et 76). Les membres de la compagnie paraissent être surtout des prêtres séculiers et des gens de robe. Et de fait, souvent l'activité de la compagnie prend une forme qui trahit la présence d'hommes de loi. Il y avait enfin des compagnies de dames : on les encourageait, on les dirigeait, mais aucune compagnie d'hommes n'avait de relation avec les compagnies de dames ; en cette circonstance, on appliquait sans doute la maxime d'agir de personne privée à personne privée (p. 50 et 56).

Nous retrouvons dans le volume de M. R. de vieilles connaissances, Godeau, évêque de Grasse, qu'il eût fallu nommer dans une note, p. 44 et 51, fondateur de la compagnie de Marseille ; le baron de Renty, ce directeur laïc de carmélites visionnaires, dont le livre de M. l'abbé Deberre nous a fait connaître récemment le rôle dans la naissance de la dévotion au « petit roy de gloire » et qui se trouve par cet intermédiaire rejoindre Mme Guyon ; Du Plessis-Montbard, l'actif et mystérieux ouvrier de « l'intrigue romaine de la compagnie » (voy. Croulbois, *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, IX, [1904], p. 401, 519). Mais il y a là bien des gens obscurs, sur lesquels M. R. sollicite les renseignements des érudits locaux. Il eût pu identifier l'évêque de Comminges (p. 31-32), l'archevêque d'Arles (p. 36), l'évêque de Marseille qu'il faut avertir « des grands besoins de ses prisons en son diocèse » (p. 44).

L'historien des mœurs et des bienfaits de l'ancien régime retiendra l'histoire de Jacques Sauvage, condamné à trois ans de galères et qui y reste huit ans, jusqu'à ce que la compagnie le délivre (p. 21 suiv.). Il verra qu'elle doit travailler à l'élargissement de prisonniers qui ont été enfermés « contre les ordonnances » (p. 74). Cette camorra de gens pieux corrigeait les abus par l'intrigue charitable.

Ce paquet de lettres n'est donc pas inutile à l'histoire du XVIIe siècle. Nous remercions M. Rébelliau de l'avoir publié avec un soin minutieux et une exactitude dont l'éloge n'est plus à faire.

A.

Un grand marin. Tourville (1642-1701), par Emmanuel DE BROGLIE. Paris, Plon, 1908, in-16, 312 p., 3 fr. 50.

La vie de Tourville a été écrite, il y a moins de vingt ans, par M. Delarbre. M. de Broglie a bien découvert, à la Bibliothèque nationale, un recueil manuscrit composé par la fille du grand marin, mais il n'y a pas trouvé grand'chose; il avoue que pour une étude complète, les documents et la compétence spéciale lui manquent à la fois, et il se borne à suivre, on peut dire pas à pas, son devancier qu'il cite d'ailleurs à presque toutes les pages. On ne saurait donc affirmer que M. de B. ait fait œuvre nouvelle. Il s'est proposé de familiariser le public qui se désintéresse des travaux trop spéciaux et trop érudits, avec l'amiral injustement éclipsé par les grands généraux, ses contem-

porains. Il s'efforce de raconter l'existence du vaincu de la Hougue de manière à retenir l'attention des lecteurs pressés et superficiels qui sont la grande masse. Par malheur, la forme un peu négligée de l'ouvrage ne compense pas l'absence d'inédit.

A. Biovès.

A Review of the history of Infantry by colonel E. M. Lloyd, London, 1908, Longmans, in-8°, 303 p., 6 sh.

Résumer en trois cents pages l'histoire de l'infanterie depuis les temps les plus reculés et chez les peuples les plus divers jusqu'au lendemain de la guerre russo-japonaise est une tentative bien périlleuse. On s'expose ou à trop sacrifier la partie historique, ou à traiter avec légèreté les graves problèmes qui se posent de nos jours aux tacticiens. On ne peut dire que M. Lloyd ait évité ces dangers. Sa dissertation historique est intéressante et assez complète, bien qu'on soit en droit de lui reprocher d'avoir passé sous silence bien des traits importants, comme la réforme opérée en France dans la deuxième partie du xvi[e] siècle par l'amiral de Coligny et son frère d'Andelot, mais son étude des armées modernes reste assez superficielle. Il s'est efforcé de consulter les écrivains spéciaux et il fait preuve de beaucoup de lecture, mais il ignore des ouvrages capitaux comme les savants travaux de M. le général Bonnal devenus classiques en France.

Enfin, la majorité des lecteurs eût sans doute préféré que nombre de détails sur la phalange macédonienne, sur la légion romaine ou sur les armées de la guerre de Cent ans qui ne sont nullement nouveaux, eussent laissé plus de place à une étude approfondie des campagnes de Napoléon, de ses adversaires et des généraux qui se sont depuis illustrés. Les inventions modernes, en particulier les armes de petit calibre, la poudre lente, les canons automatiques ont si profondément modifié les lois de la guerre que les enseignements de l'histoire ont beaucoup perdu de leur prix, surtout quand on va les chercher aussi loin. Ils ne sont pas cependant dénués d'intérêt et on les trouvera facilement dans l'ouvrage consciencieux de M. Lloyd. Il faut lui en savoir gré.

A. Biovès.

Memorie di Carlo de Angelis publiés par Matteo Mazziotti, Biblioteca del Risorgimento italiano, Rome, Milan 1908, in-16, vi et 141 p., L : 1,50.

Nuovi Documenti sul processo Confalonieri par Alessandro Luzio, Biblioteca del Risorgimento italiano, Rome, Milan 1908, in-16, xvii et 237 p., L : 2,80.

Carlo de Angelis qui s'est éteint en 1899 plus qu'octogénaire dans son village natal sur le golfe de Salerne, a joué un rôle important dans les mouvements révolutionnaires dont le royaume des Deux-Siciles et en particulier la province du Cilento ont été le théâtre vers 1848. Emprisonné après la crise, condamné à de longues années

de fer, il a partagé l'existence des forçats politiques à Procida et à Nisida jusqu'en 1859. Sa peine commuée en exil perpétuel, il se réfugia sur la rivière de Gênes et entreprit de retracer pour ses fils l'histoire de ses épreuves. A trois reprises il avait déjà commencé ses mémoires, mais les sbires des Bourbons avaient chaque fois découvert et saisi ses papiers. Il ne fut donc guidé que par ses souvenirs, ce qui explique les nombreuses erreurs relevées par M. Mazziotti et celles qu'il a renoncé à signaler pour ne pas fatiguer par des notes trop nombreuses. Ces mémoires sont écrits sans prétentions, Carlo de Angelis se borne à une narration très brève de ce qui lui est arrivé et de ce que ses amis lui ont raconté. Sa naïveté est un gage de sa sincérité. N'est-ce pas un trait curieux de mœurs que cette anecdote des insurgés qui emploient l'argent des caisses publiques à fêter la constitution arrachée au gouvernement, et des autorités qui lèvent des contributions pour que les pauvres puissent célébrer dignement l'avènement du nouveau régime (p. 30-32)? Et cette aventure du capitaine américain qui, payé pour transporter en Amérique des déportés, les débarque sans trop se faire prier en Irlande où ils sont accueillis avec tant d'enthousiasme que, dans sa faconde méridionale, C. de Angelis assure que moins attaché à sa famille il aurait pu passer agréablement le reste de ses jours à Londres aux côtés d'une Anglaise belle et riche (p. 123)! On aurait aimé plus de détails sur la vie dans les bagnes, sur les complots perpétuels qui y couvaient, mais il faut renoncer à demander à l'auteur plus qu'un témoignage utile sur quelques rares événements. Justement M. Mazziotti prépare un ouvrage sur cette époque et le soin apporté à la critique de ces mémoires recommande à l'avance l'œuvre annoncée.

La conspiration des patriotes lombards en 1821 a un grand attrait pour les Italiens, mais, malgré beaucoup de livres et d'articles sur ce sujet, on n'a pas encore éclairci tous les points d'une aventure qui a envoyé tant d'infortunés dans les cachots du Spielberg. Malheureusement les interrogatoires du chef des conjurés milanais, le comte Confalonieri, sont perdus, mais M. Luzio, connu par d'excellentes études sur les hommes de ce temps, publie aujourd'hui un papier précieux resté inutilisé dans les archives de Milan : le rapport du commissaire instructeur Antoine Salvotti sur les interrogatoires du comte Confalonieri. Seule la fin de ce rapport avait été reproduite par d'Ancona, M. L. nous donne textuellement la partie encore inédite qu'il considère avec raison comme la plus importante. Dans différents appendices il réunit des documents qui, sans faire partie du procès, n'en ont pas moins un grand intérêt pour l'histoire de la conspiration. Nous signalerons en particulier les lignes où sont exposées les relations entre les patriotes lombards et Charles Albert qui, selon l'expression d'un des condamnés, « manqua du courage nécessaire pour soutenir avec fermeté le rôle qui lui était dévolu », et celles qui

ont trait à la secte *delle Giardiniere* qui affiliait les femmes au carbonarisme

Les travaux de ce genre rendent de grands services et il faut être reconnaissant aux savants qui s'y consacrent et à la Biblioteca del Risorgimento qui les y aide.

A. Biovès.

M. Dugard. **Emerson, Sa vie et son œuvre**, Paris, Colin, 1908, 420 pp. 7 fr. 50.
H. C. Goddard. **Studies in New England Transcendentalism**, New-York, Columbia University Press, 1908, in-8, 217 pp. 5 francs.

Le livre de M. Goddard, comme le titre l'indique, est une série d'études fragmentaires sur le mouvement transcendental plutôt qu'un ouvrage d'ensemble. La question des sources y est traitée avec beaucoup d'ampleur. M. G. a raison de rattacher le mouvement au romantisme. C'est au xviii[e] siècle qu'il faut en rechercher les lointaines origines à la fois dans l'unitarisme américain et chez J. J. Rousseau ; les origines immédiates se retrouvent dans Coleridge et les philosophes allemands qu'il avait mis à la mode dans les pays de langue anglaise. Ensuite M. G. a porté son attention sur les critiques qu'on a faites au mouvement et a examiné jusqu'à quel point elles étaient fondées. Sous l'exagération et la charge évidentes il serait assez disposé à reconnaître une part de vérité, Emerson, Alcott, Marguerite Fuller et les autres, c'étaient en réalité des mystiques et ils avaient à côté des qualités, quelques-uns des travers des prophètes. En communion avec l'absolu — source de toute vérité — ils supportaient mal la contradiction. Leur langage prenait parfois — à de plus rares moments pour Emerson, il est vrai — des allures que le commun des lecteurs juge prétentieuses : ils n'écrivaient volontiers que pour le cénacle qui les admirait sans réserve. A la distance où nous sommes d'eux, leur symbolisme naïf provoque le sourire. On les a accusés de manquer de sens pratique, de négliger l'action pour l'irréel, bref, de ne pas être assez *yankee;* pour M. G. le reproche est immérité, ces idéalistes n'ont pas cessé d'être positifs, et ce n'est pas en vain qu'ils descendent des puritains du Nouveau-Monde ; ici la démonstration poussée jusqu'à la minutie, emporte la conviction.

M[lle] Dugard est arrivée à peu près aux mêmes conclusions après avoir étudié dans le plus grand détail la vie et l'œuvre d'Emerson. Pour elle, Emerson est un réformateur, révolté contre toute autorité, prêchant aux hommes la nécessité de ne compter que sur soi (*self-reliance*), présentant sa doctrine comme l'expression d'une vérité révélée, ayant gardé dans son langage et dans sa conduite je ne sais quel caractère sacerdotal. L'auteur a tenu à suivre dans toutes ses sinuosités la pensée d'Emerson, « travail ingrat mais nécessaire. » Le guide est sûr, sans doute, mais le lecteur perd haleine plusieurs ois pendant cette course.

Ces deux livres n'ont fait que fortifier l'impression laissée par l'excellente monographie de M. Woodberry [1] (v. la *Revue critique* du 8 juillet 1907). Emerson a eu beau renier la foi de ses pères, son esprit a gardé l'empreinte. C'est un singulier philosophe que cet homme qui méprise les mathématiques et s'attend à résoudre le problème de la destinée par une sorte d'illumination intérieure. Mlle D. montre avec beaucoup de finesse sur quelle contradiction il a élevé son christianisme nouveau. La philosophie religieuse d'Emerson peut se résumer dans le vers bien connu de Browning : « Dieu est au ciel, tout va bien sur la terre. » Ce robuste optimisme s'accordant mal avec l'idée du péché, rend le pardon inutile. Mais en supprimant le dogme de l'expiation, Emerson ne cesse de demander à l'homme l'effort personnel qu'exige la morale chétienne ! Logiquement il devait aboutir à la passivité. Les disciples n'ont pas l'habitude de discuter la parole du maître, et la parole d'Emerson avait un charme auquel on résistait difficilement. C'était un poète qui prétendait avoir découvert l'énigme de l'univers. Tel un médecin qui explique au patient l'origine de son mal ; le patient se croyant à la veille de la guérison, est soulagé pour un instant. On comprend l'enthousiasme qu'a suscitée l'œuvre d'Emerson. L'Amérique en particulier y devait être sensible. Ayant lu dans une histoire des peintres italiens que le Corrège se montrait par son art un véritable serviteur de Dieu, élevé au-dessus de l'ambition sordide et dévoué à la vérité, Marguerite Fuller écrivit en marge : « Et cependant nous pourrions tous être ainsi. » Semblable à ces réveils qui exercent tant d'attrait sur les populations anglo-saxonnes, le mouvement transcendental combinait adroitement le sentiment et l'action. S'il invitait au rêve, ce n'était qu'un prétexte pour exiger bientôt une dépense d'énergie. Peut-être est-ce avec l'arrière pensée de secouer l'apathie latine que Mlle D. nous donne Emerson en exemple.

Une très légère critique pour finir, le livre de M. Goddard fourmille de fautes d'impression (*congenital* pour *congenial* p. 112, mots mal coupés : *dep-recated*, p. 111, *prod-uct* p. 130, *dem-onstrate* p. 130, etc.) et l'on regrette que Mlle Dugard n'ait pas ajouté une bibliographie et un index à un volume dont le format n'est pas celui des ouvrages de vulgarisation.

Ch. Bastide.

Général Donop, **Lettres sur l'Algérie**, 1907-1908. Paris, Plon. 1908. in-16, 340 p., 3 fr. 50.

Le général Donop qui a laissé un nom si respecté dans l'armée, a voulu revoir le pays de son enfance, les champs de bataille de sa jeunesse. Il a raconté son voyage dans des lettres que la *Gazette de*

1. M. Goddard ne la cite pas dans sa bibliographie.

France a publiées, et qu'il réunit aujourd'hui en volume. Son grand amour pour notre vieille colonie lui a inspiré des pages savoureuses, enlevées avec toute la verve d'un brillant cavalier. A chaque pas les souvenirs l'assaillent en foule et il les narre si bien qu'à regret on le voit s'y arracher. Il ressuscite vraiment la vaillante armée qui a conquis la Régence, mais le présent ne trouve peut-être pas assez grâce devant lui, et il se montre d'une sévérité excessive pour les administrateurs contemporains ; beaucoup l'accuseront de parti-pris, et ceux même qui partagent ses sentiments, condamneront une intransigeance qui dessert plutôt leur cause. Nous nous heurtons en Algérie à des problèmes particulièment compliqués et ce n'est pas le général D. qui en fournira la solution. Il en aborde un certain nombre mais d'une façon trop superficielle : il ne consacre que quelques pages à l'épineuse question de la population cosmopolite et parait ignorer le remarquable ouvrage de M. Demontès sur la démographie du peuple algérien; il semble croire que pour nous tirer du guêpier marocain, nous n'aurions qu'à reprendre l'ancienne frontière de la Moulouïa; ses conclusions sur la crise viticole, sur l'instruction à donner aux indigènes ne nous satisfont pas davantage. Mais le général D. est avant tout un soldat et sa haute compétence donne un grand poids à tout ce qu'il dit sur la défense du pays, la politique arabe et par dessus tout sur le projet d'enrôler les musulmans. L'appendice consacré à cette dernière proposition est un réquisitoire très fort et très bien fait. Quand ce ne serait que pour faire repousser une mesure aussi dangereuse, il faudrait conseiller la lecture du livre du général Donop.

A. Biovès.

Land reform by the right Hon. Jesse Collings M. P', London 1908, Longmans, in-8°, 452 p.

M. Collings est bien connu outre Manche par la courageuse campagne qu'il soutient dans le Parlement en faveur des agriculteurs anglais. Il a exposé ses idées dans un ouvrage paru en 1905 et dont il nous donne aujourd'hui une seconde édition. Il y montre comment chaque jour disparait cette classe de petits cultivateurs qui fit jadis la force de la Grande Bretagne, comment des mesures énergiques s'imposent pour enrayer ce mouvement et l'exode des populations rurales vers les grands centres manufacturiers où il y a déjà plus de bras que n'en demandent les différentes industries. M. C., quoique adversaire du socialisme, est un partisan déclaré de l''intervention de l'État, seul capable, selon lui, de reconstituer une classe de paysans propriétaires et instruits. Il voudrait que le Trésor qui a consenti des avances considérables pour rendre les terres de l'Irlande aux Irlandais, fît quelque chose d'analogue en Angleterre : il fournirait les fonds

nécessaires au rachat de grands domaines qu'on partagerait entre de petits fermiers appelés à s'acquitter par des annuités qui, calculées à un taux raisonnable, seraient encore inférieures aux fermages actuels.

Il a déposé un projet de loi dans ce sens dont tout son livre n'est en somme que le développement. Le trait caractéristique de ce projet est de repousser toute contrainte : il ne s'agit pas d'imposer aux landlords un rachat obligatoire, on trouverait parmi eux assez de propriétaires désireux de vendre, il suffirait d'avancer aux paysans l'argent comptant qui leur manque pour devenir acquéreurs.

L'État aurait ensuite à assurer aux cultivateurs l'instruction spéciale nécessaire pour appliquer les méthodes perfectionnées et intensives désormais indispensables. M. C. évoque ce qui se passe à cet égard à l'étranger et les Français qui se plaignent, non sans raison, croyons-nous, de la façon dont l'éducation professionnelle et en particulier agricole est donnée dans notre pays, ne seront pas peu surpris de l'admiration qu'inspirent au député anglais nos écoles d'agriculture. Peut-être reprochera-t-on à M. C. d'avoir été un observateur superficiel, et lui conseillera-t-on moins de confiance en une institution excellente en théorie mais qui produit en pratique de si piètres résultats.

M. C., comme tout défenseur de l'agriculture, est un partisan déclaré du protectionnisme, et il compte beaucoup sur le succès des idées de N. Chamberlain pour favoriser la renaissance de l'agriculture anglaise.

Bien que son ardent plaidoyer contienne des longueurs comme par exemple un historique par trop complet des mouvements des paysans au moyen âge, et des points discutables, il reste un très vivant exposé de la crise dangereuse que traverse l'Angleterre contemporaine, et il ne peut manquer d'attirer l'attention de l'opinion publique britannique sur cette question vitale. Il est regrettable que M. Collings n'ait pas mis sa seconde édition à jour en modifiant les chiffres déjà anciens au moyen de documents plus récents. Cela lui eût coûté un peu de peine, mais eut grandement augmenté le mérite d'un ouvrage si intéressant d'ailleurs.

A. Biovès.

Le propriétaire-gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 35 — 3 septembre — 1908

Gen-Ichiro Yoshioka. *A semantic study of the verbs of doing and making in the Indo-european languages*. Tokio, 1908.

Une étude de grammaire comparée indo-européenne due à un étudiant japonais et présentée à l'université de Chicago pour l'obtention du grade de docteur — le fait en lui-même est assez intéressant pour mériter d'être signalé. En outre, l'auteur se montre assez au courant de l'état actuel de la science, pour que son essai mérite d'être mentionné comme digne de figurer dans la bibliothèque de tout linguiste.

L'idée exprimée par les verbes *do* ou *make* en anglais, *faire* en français, est une de ces idées générales auxquelles le langage n'est point arrivé du premier coup, et qu'il n'est parvenu à énoncer qu'après une série plus ou moins longue d'appropriations. Il a fallu que des verbes de signification plus concrète, tels que « placer » (τίθημι), « conduire » (*ago*), se dépouillent, à la suite d'emplois nombreux et variés, du trop plein de leur sens, pour devenir aptes à exprimer l'idée de « faire » sans mélange d'aucune idée accessoire. C'est ce que l'auteur montre par des exemples choisis dans toute la famille indo-européenne, depuis le sanscrit et l'ancien perse jusqu'au grec et au latin, sans oublier l'ombrien et l'osque. Les langues modernes sont représentées non seulement par l'anglais, le français, mais par des idiomes moins répandus, tels que le wende, le gypsy : tout cela, avec ordre et clarté. L'index ne comprend pas moins de cent idiomes anciens ou modernes.

Une fois la généralisation de *do* ou *faire* obtenue, la langue ne renonce point pour cela aux emplois spéciaux : au contraire, le verbe

n'en est que plus apte à entrer en quantité de locutions où il se colore de nuances tranchées. C'est ainsi qu'en ombrien *facio* prend le sens « sacrifier immoler, » : bien entendu, dans la langue des sacrificateurs. Il n'y a pas de métier ni de profession qui n'offre des exemples de ces spécialisations.

Ce mouvement alternatif d'extension et de resserrement est un des faits qui constituent l'intérêt de la sémantique. La thèse de M. Gen-Ichiro Yoshioka fournit un modèle que nous pouvons recommander à tous nos jeunes linguistes.

Michel Bréal.

Aristotle, De Anima, with translation, introduction and notes by R. D. Hicks. Cambridge, University Press, 1907; LXXXIV-626 p.

Depuis la première édition anglaise, par Wallace, en 1882, plusieurs savants se sont occupés du Περὶ ψυχῆς d'Aristote; Biehl (1884) et Rodier (1900) ont donné leurs éditions; en 1888 et 1890 ont paru les études de Stapfer; Rabe a publié le livre II d'après le Vaticanus 1339, Hayduck les commentaires de Simplicius, de Philoponus et de Sophonias, et Heinze la paraphrase de Thémistius; des articles sur le texte et des commentaires sur la doctrine ont été écrits en assez grand nombre dans les revues. M. Hicks, de Trinity College, a estimé avec raison que toutes ces publications ont apporté d'utiles éléments pour l'étude et l'interprétation du *de Anima*, et que son pays accueillerait favorablement une nouvelle édition, qu'aurait sans doute faite Wallace si la mort n'était venue interrompre ses travaux. L'ouvrage, admirablement imprimé par les presses de l'Université de Cambridge, se compose de trois parties; une introduction, précédée d'une bibliographie très étendue; le texte grec sur les pages paires, avec la traduction en face, et, au-dessous, des notes critiques soigneusement composées; enfin un commentaire critique et explicatif, qui occupe près des deux tiers du volume (p. 173-588). Viennent alors, en appendice, les plus importants fragments du Περὶ φυσικῶν et du Περὶ κινήσεως de Théophraste, et l'ouvrage se termine par deux index, l'un des sujets et des noms propres cités dans l'introduction, l'autre, qui paraît très complet, des mots grecs. L'introduction expose brièvement les opinions des philosophes antérieurs à Aristote sur l'âme, sur la sensation et sur l'intellect, et poursuit par une analyse substantielle du *de Anima;* dans un second chapitre est traitée la question de la tradition du texte. M. H. s'appuie, comme tous les éditeurs, sur le Parisinus 1853 (E), mais il y a un autre groupe de manuscrits appartenant à une recension différente, et qui doit être pris en sérieuse considération. Biehl, qui plus que tous les autres a suivi E, a cependant fréquemment retenu les leçons de ce groupe, et M. H. donne un texte à peu près identique, ne s'en écartant, soit pour les mots eux-

mêmes, soit pour l'ordre des mots, que dans une mesure très restreinte. Quant aux commentateurs anciens, ils ne sont certes pas négligeables, mais M. H. estime avec raison qu'ils ne peuvent être des guides vraiment sûrs. La partie importante du volume sont les notes ; le texte du *de Anima* est en effet tellement resserré, en général, et dans nombre de passages tellement incertain et même énigmatique, qu'une édition, même accompagnée d'une bonne traduction, comme est celle-ci, ne peut se passer d'un commentaire. M. H. s'est acquitté de cette partie de sa tâche avec toute la science d'un helléniste et toute la compétence d'un philosophe. Certaines de ses interprétations laissent place au doute, car qui peut se flatter de pénétrer sûrement et adéquatement dans une pensée condensée à ce point? Mais l'ensemble de l'annotation est clair, solide, d'une bonne dialectique; quelques-unes des notes sont des modèles de discussion. Nous avons là une belle édition, et les professeurs anglais (je n'exclus pas pour cela ceux des autres pays) sauront apprécier la valeur du travail de M. Hicks, en le remerciant de leur avoir donné un guide précieux pour l'étude et l'interprétation du traité *de l'Ame*.

My.

Ausgewæhlte Schriften des Lucian, erklært von J. Sommerbrodt. Zweites Bændchen : *Nigrinus*, *der Hahn*, *Icaromenippus*. Dritte Auflage, neu bearbeitet von R. Helm. Berlin, Weidmann, 1907 ; x-135 p.

Sommerbrodt, l'éditeur bien connu de Lucien, avait publié, pour l'usage des classes, trois volumes de morceaux choisis ; le second, qui contient *Nigrinus*, *le Coq* et *Icaroménippe*, vient d'être complètement refondu par M. Helm, dont le récent ouvrage *Lucian und Menipp* (1906) a singulièrement contribué à nous faire connaître le rôle de Lucien et son attitude à l'égard des philosophes. Ce n'est pas seulement par une conception nouvelle de l'annotation que cette édition se distingue des précédentes; c'est surtout par une introduction où M. H. expose sur Lucien des vues totalement différentes de celles de son prédécesseur. Il est certain qu'on avait jusqu'ici placé Lucien beaucoup trop haut comme moraliste et comme penseur ; mais la réaction qui s'est produite a, comme toujours, été trop loin ; c'est dépasser les limites d'une juste appréciation que d'en faire un vulgaire farceur, propre tout au plus à exciter le rire. Les notes de M. Helm, bien rédigées et donnant de nombreuses explications grammaticales et littéraires, ont ceci de précieux qu'elles ne négligent aucune occasion d'établir des parallèles entre Lucien et les autres auteurs grecs, aussi bien qu'avec les autres opuscules de Lucien lui-même; c'est là une excellente méthode pour faciliter la connaissance d'un écrivain, pour éclairer sur sa pensée et sur son originalité, et pour faire apprécier ses procédés de style. C'était ici d'autant plus utile que Lucien est un des auteurs qui se répètent le

plus, et qu'il revient souvent, en des termes identiques ou analogues, sur les mêmes idées [1].

My.

Plutarchos' Biographie des Aristeides, herausgegeben und erklärt von Jakob Simon. I Text (avec 1 carte); II Einleitung und Kommentar. Deux volumes de IV-38 et 81 p. Leipzig et Berlin, Teubner, 1907.

La *Vie d'Aristide* de Plutarque, publiée et pourvue de notes explicatives par M. Simon, fait partie d'une collection intitulée *Meisterwerke der Griechen und Rœmer in kommentierten Ausgaben*, dont elle forme le tome onzième. Chaque tome comprend deux volumes, l'un contenant le texte, l'autre les notes, avec un lexique. Ces éditions ont pour but de donner aux élèves des hautes classes des gymnases de bons textes, et des commentaires qui, sans être trop développés, leur facilitent la lecture en leur fournissant les renseignements nécessaires et l'explication des passages qui pourraient les arrêter. La difficulté est de distinguer ce qui a besoin d'une interprétation et ce que l'élève peut comprendre sans secours. M. S. s'est bien acquitté de sa tâche; le texte est celui de Blass; les notes sont suffisamment explicites; l'introduction donne ce qu'il faut sur la vie de Plutarque (on voudrait y voir un mot sur ses enfants) et sur la composition des *Vies parallèles*, et un croquis aide à suivre la description de la bataille de Platées. Pour l'intelligence des chapitres VIII et IX, un croquis de la bataille de Salamine n'eût pas été de trop. Le lexique final pourrait être plus complet; il y manque plusieurs mots importants, et j'y relève une erreur; ὑποφαίνω y est expliqué par *werde sichtbar*, *zeige mich*, alors que dans le passage où se trouve ce verbe (XIV, 3) il signifie *laisser voir*, *laisser apercevoir*, et a pour régime τὸν ὀφθαλμόν (le sens exact, du reste, est donné dans le commentaire) [2].

My.

Archimède, *Des Théorèmes mécaniques* ou *De la Méthode* (Ephodiques), traité nouvellement découvert et publié par M. Heiberg, traduit en français pour la première fois, complété et annoté par Th. Reinach. Introduction par P. Painlevé (Extr. de la *Revue générale des sciences*, n°s des 30 novembre et 15 décembre 1907), Paris, Colin, 1907; 91 p.

Il fallait être à la fois savant mathématicien et helléniste consommé, chose bien rare à notre époque, pour traduire cette nouvelle œuvre d'Archimède que M. Théodore Reinach offre aujourd'hui aux mathématiciens français. Il s'agit d'un manuscrit palimpseste, provenant

---

1. Dans le texte, lire p. 12, 13 προσθήσειν au lieu de προσθήσεν, 16, 16 ταῦτα au lieu de ταὐτά, 25, 16 παραγγέλλουσι au lieu de παραγγέλουσι, 110, 11 νεοττιάς au lieu de νεοττίας.

2. Lire dans le texte IV, 4 καλῶς au lieu de κακῶς; VI, 3 δυνάμει au lieu de δύναμει; VII, 2 φόβον au lieu de φόνον: X, 3 τὸν au lieu de τόν.

du monastère de Saint-Savas en Palestine, et actuellement à Constantinople, dont la première écriture renferme un traité d'Archimède intitulé Ἐφοδικόν ou Ἔφοδος, *De la Méthode* ; on n'en connaissait jusqu'ici que le titre et quelques brèves citations. Signalé par Papadopoulos-Kerameus, identifié par le savant danois Heiberg, qui publia le texte grec dans l'*Hermes*, ce traité fut traduit simultanément par M. Zeuthen en allemand, et par M. R. en français. Peut-être pourrais-je me flatter d'être un helléniste passable ; mais je suis trop peu mathématicien pour apprécier comme il convient la traduction de M. R. Mais il me paraît de la plus haute importance que la *Revue* attire l'attention sur cette traduction, qui est d'autant plus précieuse pour les savants qui s'intéressent à l'histoire des mathématiques que M. R. ne s'est pas contenté, comme M. Zeuthen, de traduire les parties subsistantes du texte ; il en a comblé les lacunes, en a facilité la lecture par l'emploi de la terminologie moderne, et, dans une brève notice préliminaire, a montré en quoi consiste cette *Méthode*, véritable méthode d'intégration, dont Archimède, en la communiquant à Eratosthène, se montre justement fier. Une introduction, due à M. Painlevé, le savant membre de l'Académie des Sciences, caractérise avec précision ce nouveau traité d'Archimède, et en fait ressortir le haut intérêt scientifique.

My.

Moses und Josua, von A. Merx (*Religionsgeschichtliche Volksbücher*). Tübingen, Mohr, 1907; in-12, 160 pages.

Amos und Hosea, von W. Nowack (même collection). Tübingen, Mohr, 1908; in-12, 48 pages.

Ezechielstudien, von J. Herrmann. Leipzig, Hinrichs, 1908; in-8, 148 pages.

Les Psaumes d'après l'hébreu, en double traduction, avec indications métriques et strophiques, et la Vulgate latine en regard, par E. Pannier. Lille, Giard, 1908; gr. in-8, xxviii-422 pages.

Le titre choisi par M. Merx pourrait induire en erreur sur le contenu de son livre, où il n'est pas question de Moïse ni de Josué, mais de la Loi dite mosaïque et de son développement historique. Après avoir marqué l'influence du Pentateuque en dehors de l'histoire israélite, l'auteur analyse l'un après l'autre les documents législatifs qui y sont entrés. Exposé très complet et exact, mais d'une sécheresse qui dépasse peut-être la mesure permise dans un livre de vulgarisation. De loin en loin quelques discussions critiques se mêlent à l'analyse, et sans doute eût-il été plus expédient d'instruire le lecteur dans un chapitre préliminaire sur la composition de l'Hexateuque : c'est seulement à la fin du volume que viennent les renseignements indispensables touchant les sources et l'histoire de cette compilation. La conclusion générale pourrait prêter à discussion : l'influence du Pentateuque résulterait de ce qu'il présenta au monde avec autorité une conception de l'univers à laquelle l'hellénisme n'avait rien de pareil

à opposer. C'est surtout par le christianisme que le Pentateuque a eu définitivement crédit dans le monde gréco-romain, et le succès du christianisme tient à bien d'autres causes que la valeur cosmologique, théologique et morale, des livres attribués à Moïse.

M. Nowack était mieux qualifié que personne pour parler d'Amos et d'Osée. Les deux notices sont brèves, mais substantielles, et le caractère propre, l'enseignement, l'œuvre de chaque prophète sont clairement exposés.

On regarde généralement le livre d'Ézéchiel comme tout entier authentique; cependant M. H. Winckler pense y reconnaître une compilation analogue à celle d'Isaïe et de Jérémie. M. Hermann prend une position intermédiaire; il regarde les trente-neuf premiers chapitres comme un recueil d'oracles authentiques, et les chapitres XL-XLVIII comme une vision d'Ézéchiel, où l'on aurait pratiqué des intercalations et additions: il ne croit pas impossible cependant que ces additions soient du prophète lui-même. Tout, en effet, semble de même style, et le désordre de la composition pourrait venir soit de surcharges faites par l'auteur, comme le suppose M. H., soit d'accidents ou de bévues dans la transcription du texte.

Après l'analyse critique du livre, M. H. donne une sorte de commentaire historique. Cette partie renferme de judicieuses remarques. Ézéchiel était certainement visionnaire. On a voulu qu'il fût sujet à des crises de catalepsie ou d'hémiplégie, etc. Les textes n'autorisent pas un diagnostic aussi précis. Quant aux actes symboliques racontés par le prophète, il ne faut pas en juger d'après notre goût, et il semble qu'on doive les partager en deux catégories : ceux qui devaient être mis à exécution, et ceux qui n'étaient qu'une fiction didactique. Peut-être M. H. est-il trop porté à regarder les éléments mythiques, utilisés par Ézéchiel, comme de simples figures de langage et des formes traditionnelles de style poétique. Cela est vrai en beaucoup de cas; mais on peut douter que l'oracle contre Gog ne soit qu'une manière figurée d'annoncer la ruine d'une puissance actuellement existante. A propos du messianisme dans Ézéchiel, l'auteur observe que la notion du prince d'Israël dans les derniers chapitres n'est pas la même que celle du roi Messie dans le corps du livre, ce qui fournit un argument assez fort, quoique M. H. n'ose pas le dire décisif, contre l'authenticité de ces chapitres. En somme, étude approfondie et sagement critique.

Les Psaumes de M. Pannier sont aussi une étude approfondie, et qui aurait pu être tout à fait critique. Le ton de la préface, où l'on commente la lettre de saint Jérôme à Sophronius, est un peu précieux, et bien que l'auteur enseigne à Lille, on croirait aisément que la dernière phrase a été écrite à Marseille : « Je n'ai pas besoin d'ajouter que je soumets tout l'ouvrage au jugement de l'Église : les étincelles qui jaillissent des textes au contact de l'exégèse ou de la cri-

tique ne doivent pas détourner nos regards du grand Soleil de Vérité ».

Introduction sommaire. M. P. en donnera plus tard une plus étendue, « si les circonstances s'y prêtent ». Il réagit, sans doute avec raison, contre la tendance à voir dans le « moi » de la plupart des Psaumes la conscience d'Israël. Les trois premiers livres du psautier seraient antérieurs à la captivité : on paraît admettre, ou peu s'en faut, l'authenticité de tous les psaumes qui portent en tête le nom de David. Il n'y aurait pas de psaumes postérienrs au IIIe siècle avant Jésus-Christ. On est heureux de citer Renan contre l'hypothèse de psaumes machabéens. Cependant l'argument tiré de la différence qu'il *devrait* y avoir entre le style de ces psaumes et celui des autres n'est pas très concluant en lui-même, et il l'est d'autant moins qu'on ne prouve pas que la plupart des psaumes soient de beaucoup plus anciens que ceux dont il s'agit. Et la question de l'origine des psaumes a peut-être fait quelques progrès depuis Renan.

Le mérite de cette publication consiste dans les deux traductions, latine et française, faites sur l'hébreu, que l'auteur a placées sur deux colonnes à côté de la Vulgate latine, texte obligatoire pour les commentateurs catholiques. Ce procédé permet au lecteur intelligent de percevoir toutes les imperfections de la version officielle, sans que le commentateur ait la peine de les relever. Les deux traductions sont très soignées ; mais on a fait à la critique textuelle une part extrêmement limitée ; l'introduction particulière à chaque psaume a pour objet la forme rythmique et l'analyse du contenu. Pas de commentaire historique ; quelques rares notes à de longs intervalles. Par une singularité dont on ne donne pas l'explication, le nom divin Iahvé est représenté dans la traduction latine par *Jehova* (peut-être est-ce pour avoir le plaisir de le décliner : *Voce mea ad Jehovam clamito*), et dans la traduction française par *Yahveh*.

Alfred Loisy.

F. Fellinger. **Das Kind in der altfranzoesischen Literatur.** Gœttingen, Vandenhoeck et Ruprecht, 1908 ; in-8° de 258 pages.

Des innombrables citations rassemblées par M. Fellinger il résulte clairement que nos ancêtres tenaient beaucoup à être pères, surtout quand ils avaient quelque chose à laisser à leurs enfants, que les femmes en couches gardaient le lit quelque temps, que c'était le droit strict des parrains et marraines que de choisir le nom de leurs filleules, etc. Mais était-ce bien la peine de dépouiller une centaine de textes pour nous offrir des renseignements de cette valeur ? L'erreur de M. F. a été de vouloir faire l'histoire de sentiments immuables, d'usages qui tiennent à la nature des choses alors qu'il eut dû se borner à celle d'usages, préjugés ou superstitions propres à une époque. Voilà pourquoi les trois quarts de cette laborieuse compi-

lation sont de trop. Mieux eût valu épuiser quelques parties de ce sujet trop vaste, dont certaines au reste avaient déjà été traitées. Mais M. F. n'a même pas connu tous ses devanciers : il n'a utilisé par exemple ni le savant mémoire de Ch. Jourdain sur l'éducation des femmes au moyen âge [1], ni les récentes études si riches et si précises de M. Ch. V. Langlois sur la société au moyen âge. Il ne sait pas dégager des textes tout ce qu'ils contiennent d'intéressant : énumérant (p. 34) les termes désignant l'état de grossesse, il oublie de mentionner les dérivés de *prægnans* et de *gravis*, dont il a pourtant lui-même cité des exemples (*emprains*, p. 42 : *grieve*, p. 235) [2]. En revanche il tire des textes certaines conclusions qu'ils ne comportaient pas : ne s'avise-t-il point de noter que les cas d'enfants uniques ne sont pas rares dans notre ancienne littérature et d'en conclure que la natalité n'était guère moins faible chez nous au moyen âge qu'aujourd'hui! Demander à des œuvres de pure imagination des renseignements démographiques dépasse un peu, il faut l'avouer, les bornes de la naïveté permise.

A. Jeanroy.

W. Horn, **Historische Neuenglische Grammatik.** I. Lautlehre (mit einer Karte). Trübner, Strassburg, 1908. Prix : 5 m. 50 Pf. xvi-239 pp. in-8°.

L'histoire des sons anglais depuis 1500 jusqu'à nos jours, que nous présente la première partie de la grammaire historique de l'anglais moderne, de M. W. Horn, repose sur la même méthode d'investigation dont il nous avait déjà donné quelques exemples isolés dans ses *Untersuchungen zur neuenglischen Lautgeschichte* [3]. Les témoignages phonétiques des grammairiens depuis 1500 jusqu'à 1800 ont été dépouillés et interprétés, ainsi que les diverses graphies attribuées successivement ou même simultanément à chaque son. La série des témoignages sur les prononciations dialectales a également été étudiée, et permet dans bien des cas, non seulement de déterminer l'évolution historique d'un son, mais aussi de mettre en lumière les causes qui ont agi sur elle. Car cette évolution a été fort troublée : les multiples confusions et fausses assimilations (ou dissimilations) dues aux influences réciproques des dialectes et de l'anglais de la capitale, de la langue parlée et de la langue écrite, de la graphie phonétique et des graphies historiques ou savantes à prétention étymologique, ont singulièrement compliqué l'histoire des sons anglais dans la période moderne, et sont la cause principale des contradictions et bizarreries de l'orthographe anglaise actuelle ; beaucoup de ces anomalies trouvent dans le livre de M. H. une explication claire, appuyée sur des documents précis.

1. Dans *Mémoires de l'Académie des Inscr. et B. Lettres*, tome XXVIII, 1874.
2. Godefroy, s. v. *empreindre* et *preins*.
3. *Revue Critique*, 1906, n° 34.

Ce livre sera, outre son intérêt pour l'histoire de la langue, précieux au point de vue pratique pour l'enseignement de l'anglais ; dans toute hésitation entre deux prononciations d'un même mot (et qui de nous n'a hésité, là où les Anglais ne sont pas d'accord ?) nous trouverons la ou les prononciations usitées, et généralement leur dérivation complète, par conséquent les raisons pour nous décider dans notre choix. J'ajoute que la prononciation moderne indiquée par M. H. est toujours correcte ; elle est rendue par une notation claire, comportant toutes les nuances nécessaires, sans subtilités inutiles ; à ce point de vue, le professeur ou l'étudiant trouvera ici, en se reportant à l'index des mots cités, un guide parfaitement sûr pour la prononciation [1].

P. Doin.

E. Rodocanachi. **Boccace poète, conteur, moraliste, homme politique**. Paris, Hachette, 1908 ; in-8°, iv-252 pages.

Ce volume élégamment imprimé, égayé par plusieurs reproductions photographiques, voudrait combler une lacune en mettant entre les mains du public français un travail d'ensemble sur la vie et l'œuvre de Boccace. Le sujet est beaucoup plus difficile et plus vaste qu'il ne semble au premier abord, et l'on peut douter que M. Rodocanachi ait atteint son but ; son livre est vraiment trop peu solide, et j'ose dire qu'il ne donne une idée exacte ni de l'homme ni de l'écrivain.

Le point de vue qu'il s'est attaché à mettre en lumière est double. D'une part, Boccace « éprouva toujours le besoin de s'épancher, de s'expliquer, de s'analyser... ; très observateur de lui-même, et sans cesse appliqué à s'étudier », il a laissé une œuvre qui est « une autobiographie psychologique d'une rare précision » (*Introd.*). En second lieu, Boccace est « avant tout poète », c'est-à-dire « un interprète de la nature et du monde métaphysique (?), un savant et un vulgarisateur en même temps qu'un guide, presque un directeur, et il estime en fait que la poésie est un sacerdoce .... Même dans les ouvrages qu'il écrivit au fort de ses passions, on rencontre des réflexions morales et philosophiques, de sages conseils, de louables dissertations, et il parle avec conviction autant qu'avec force. » (*Ibid.*). Voilà qui est vite dit ; il faudrait le prouver, et la démonstration de M. R. est peu convaincante. Cette faculté d'analyse et d'observation de soi-même, si remarquable chez Dante et surtout chez Pétrarque, elle est fort

---

1. M. H. indique, pour les mots *poor*, *moor*, à côté de la prononciation bien connue, une prononciation rimant avec *door*, *floor* : M. H. devrait indiquer que cette prononciation est exceptionnelle. L'identité absolue de *father*, *farther* dans la prononciation est contestable : il me paraît y avoir en plus dans *farther* une résonnance gutturale, et peut-être un allongement de la voyelle *a*. L'anglais moderne orthographie *engine*, et non *engin* (p. 126 et 172 : listes d'exemples). De même, p. 132, angl. mod. *husband*, avec *a* (de *housbond*). P. 42, av. dern. ligne : au lieu de k, g, ng, lire : K, g, ks.

médiocre chez Boccace, trop léger, trop amusé par les mille apparences extérieures et changeantes de la vie. De ses œuvres de jeunesse on a pu tirer, il est vrai, certaines précisions biographiques; mais il a fallu mettre de bonnes lunettes pour les y trouver, et M. R. n'y aurait vu goutte si les yeux de lynx de Vincenzo Crescini n'avaient d'abord déchiffré ce grimoire ! Il est en tout cas digne de remarque que le chef-d'œuvre authentique de cet « observateur de soi » se trouve être le *Décaméron*, le plus impersonnel de ses ouvrages, celui « où il se livre le moins » (p. 103), celui auquel M. R. a consacré son chapitre le plus pauvre [1].

Touchant le « sacerdoce » exercé par Boccace et la moralité de ses œuvres, il aurait fallu distinguer. La vie comme l'œuvre du conteur se divise en deux parties bien tranchées, celle de l'épicurisme impertinent, et celle de la conversion, des pensées pieuses et même ascétiques. Loin de marquer avec force cette évolution, qui s'accomplit entre 1354 et 1363, M. R. paraît s'être appliqué à l'effacer, car il a traité des relations de Boccace avec Pétrarque, prélude de sa régénération morale, avant le chapitre sur le *Décaméron*, et il est revenu sur les irrévérences à l'égard des gens d'Eglise après avoir parlé de la conversion. Enfin il a prétendu trouver la sévérité morale qui caractérise le *De Claris mulieribus* [2] dès les œuvres de jeunesse. Mais sur ce dernier point, ses arguments sont assez plaisants : il cite le début du *Ninfale Fiesolano* (p. 85) d'après la traduction française d'A. Guercin (1556), sans s'apercevoir qu'à cet endroit le traducteur a travesti à

1. Sur les sources du *Décaméron*, p. 104, ne sont cités ni le travail déjà ancien de M. Landau, *Die Quellen des Dekameron* (Stuttgard, 1884), ni les récents articles de L. Di Francia (*Giorn. Stor. d. lett. it.*, t. XLIV (1904) et XLIX (1907). — P. 116-118, M. R. nous révèle que le *Décaméron* fut peu lu pendant près d'un siècle, et que les Mss. antérieurs à 1400 sont seulement au nombre de trois; il aurait bien dû dire lesquels. Sait-il que pour A. Tobler et O. Hecker le ms. de Berlin représente une leçon antérieure au célèbre ms. Mannelli de la Laurentienne ? Tient-il compte du beau ms. it. 482 de Paris, un des plus corrects, copié par un Giovanni d'Agnolo Capponi qui vivait vers 1400? En tout cas, à partir de cette date, les mss. ne manquent pas, et l'influence du *Décaméron* sur tous les conteurs italiens, dès la fin du XIV[e] siècle, du *Pecorone* et de Sercambi à Masuccio et à Bandello, etc., ne permet pas de dire que Boccace fut peu lu pendant un siècle. Il est difficile de nier que Chaucer ait connu le *Décaméron*; en France, il fut traduit dès 1414 (et non 1485, comme il est dit p. 119, où mon autorité est invoquée abusivement à l'appui de cette erreur); ce n'est pas cinq éditions qu'eut au XVI[e] siècle la traduction d'A. Le Maçon, mais une quinzaine, et le tableau donné à ce propos (p. 120) des traductions françaises de B. au XV[e] et au XVI[e] siècle *sans les réimpressions*, s'élève au total de 27, dont 14 se trouvent être des réimpressions! Il se peut que ces recherches bibliographiques paraissent fastidieuses à M. R.; mais alors pourquoi s'y engage-t-il ?

2. Cet ouvrage paraît avoir suivi la première rédaction du *De Casibus virorum illustrium* que je crois pouvoir toujours placer entre 1356 et 1359 ; M. R. affirme sans preuve que le *De Casibus* ne pouvait être entrepris qu'à « une fin de carrière » (p. 165).

plaisir le sens du texte [1], et il invoque un passage de la *Teseide* (p. 137 n.) d'après une prétendue traduction de 1597, qui n'a aucun rapport avec le poème de Boccace, car elle a été faite sur un résumé italien, infidèle et moralisé, de ce roman épique [2] ! Il n'est pas jusqu'à l'écriture de Boccace, pourtant si connue [3], dont M. R. ne nous donne un échantillon faux : le testament soi-disant « autographe », reproduit p. 236, parle tout le temps du testateur à la troisième personne et s'achève par ces mots (écrits de la même main que tout le reste) : « Ego Tinellus, filius olim ser Bonasere de Pasignano,... notarius publicus, predictis omnibus dum agerentur interfui, et sa rogatus scripsi et publicavi... » Pour un autographe de Boccace, c'est assez curieux ! On est obligé de penser que M. R. a négligé de le lire.

Ceci enhardit à supposer qu'il n'a pas lu davantage les livres auxquels il se réfère à tout instant [4], car il ignore même le nom exact d'A. Hortis, cité à chaque page, et qu'il s'obstine à appeler : De Hortis [5]. Son autorité fondamentale, pour la vie de Boccace, reste le vénérable Baldelli, dont le livre parut en 1806 ; il y ajoute pourtant à l'occasion — c'est une incontestable originalité — celle de M. A. Nicoletti, qui écrivit la vie du conteur cent cinquante ans après les événements (*sic* p. 7, n. 2) ; mais comme Nicoletti est né deux cent vingt-trois ans après Boccace, il est improbable qu'il ait pu écrire si jeune ! Laissons-lui donc l'itinéraire fantastique qui lui fait conduire Boccace de Florence à Naples par Udine et Pola — et laissons à M. R. les incohérences de sa biographie ; il n'y aurait aucun profit à les relever une à une, d'autant plus que, pour les corriger, il faudrait presque toujours renvoyer M. R. aux sources qu'il cite lui-même ; et c'est ce qui rend son livre si déconcertant, si paradoxal. Evidemment il a été bien mal secondé.

Henri HAUVETTE.

---

1. Voir *Bulletin italien* (Bordeaux), t. VIII (1908), p. 15.
2. *Ibid.*, p. 205.
3. J'en ai publié jadis quelques spécimens, dans les *Mélanges* de l'Ecole française de Rome (t. XIV. 1894) ; mais il faut surtout consulter les 22 planches du beau volume d'O. Hecker, *Boccaccio-Funde* (1902), que M. R. ne paraît pas connaître ; il croit encore (p. 238) que les livres de Boccace ont été détruits en 1471 dans l'incendie de S. Spirito !
4. Par exemple le récent volume de A. Della Torre (discutable en certaines parties) sur la jeunesse de Boccace, est cité à plusieurs reprises, mais il est évident que M. R. n'y a puisé aucun renseignement.
5. Les confusions de noms sont continuelles, même abstraction faite des pures fautes d'impressions (comme Guiguené et Gerhard, p. 239, pour Ginguené et Gebhart) ; le père du conteur, Boccaccio di Chellino, est constamment appelé Boccaccino et la citation de sa « raison sociale » (p. 4), moitié en français moitié en latin, est une trouvaille ; p. 3, Giammai (pour Gianna), Gharamita (pour Gharemirta) ; p. 11, Abratomia pour Abrotonia ; p. 96, la fillette que Boccace perdit toute jeune s'appelait Violante, non Eletta ; p. 174, l'historiographe Pierre Mathieu devient le Père Matthieu, etc...

Archives Nationales. Inventaire analytique des Livres de couleur et Bannières du Chatelet, par Alexandre Tuetey. Fascicule I-II, Paris, Imprimerie Nationale, 1899-1907, XXXIV, 295 p., in-4°.

M. Alexandre Tuetey, sous-chef de section aux Archives Nationales, nous donne ici l'inventaire analytique d'un certain nombre de recueils d'ordonnances, auxquelles sont mélangées des pièces diverses, recueils bien connus des érudits sous le nom de *Livres de couleur* (qu'ils doivent à leurs reliures de basane multicolores) et de *Registres des bannières*. Ils se trouvaient, avant la Révolution, sous la garde du procureur du Roi au Châtelet et sont déposés aujourd'hui, pour autant qu'ils ont échappé à la tourmente, aux Archives Nationales [1]. Ces registres de publication ne renferment pas seulement des documents officiels, mais encore beaucoup de pièces et de contrats d'ordre privé, qui se classent chronologiquement entre le XIIIe et le XVIIIe siècle [2]. Les ordonnances concernent en majeure partie l'industrie et le commerce parisien. Mais on a transcrit également dans ces volumes nombre de pièces intéressant l'histoire de la civilisation, le droit public et privé. M. Tuetey, dans une savante introduction, nous dit tout ce que l'on sait sur l'origine et l'histoire des *Livres de couleur*, tant de ceux qui sont conservés que de ceux qui ont péri par la négligence de leurs gardiens officiels [3], et dont il ne reste que quelques débris, reconstitués grâce à des copies partielles plus ou moins modernes retrouvées par l'éditeur. C'est un ensemble de 4,628 documents qui sont mis de la sorte à la disposition des travailleurs, historiens et économistes, et qui pourront être désormais mis en œuvre facilement, grâce à la *table des matières* si détaillée (elle ne comprend pas moins de 128 pages in-quarto, à trois colonnes). Elle permettra de retrouver facilement les renseignements de toute nature, enterrés plutôt que conservés dans des collections de ce genre, aussi longtemps qu'un labeur intelligent et patient à la fois n'a pas dressé le répertoire, seule clef qui permette d'utiliser sérieusement un recueil pareil.

R.

L.-M.-G. Kooperberg. **Margaretha von Oostenrÿk**; landvoogdes der Nederlanden (tot den vrede van Kamerÿk). — Amsterdam, van Holkema en Warendorf (1908). In-8°, XX-472 p. (Dissertation de doctorat de l'Université de Leide).

Cette étude détaillée, pour laquelle l'auteur a consulté, outre tout ce qui a été imprimé sur Marguerite d'Autriche, des documents inédits, notamment ceux si riches des Archives de Lille, donne d'abord

1. Il y a *onze* volumes de *Couleurs* aux Archives (*sept* sont perdus), et *quatorze* volumes de *Bannières*; deux sont perdus.

2. Plus exactement, nous dirons que les pièces des *Couleurs* vont de 1138 à 1604, et celles des *Bannières* de 1311 à 1703.

3. La Révolution n'est pas seule coupable; dès le XVIIe et le XVIIIe siècle, certains volumes étaient perdus.

en quatre chapitres un récit attrayant de la vie accidentée et mélancolique de Marguerite, jusqu'au moment où elle devint régente des Pays-Bas. M. Kooperberg s'est efforcé de rattacher la biographie de cette femme douée à la civilisation de son temps, époque de transition où, dans les Pays-Bas comme dans le reste de l'Europe, le moyen âge finit et la Renaissance commence.

Des deux derniers chapitres, le premier traite des premières années de la régence de Marguerite, de son administration intérieure jusqu'en 1508, le second de sa politique étrangère, jusqu'à la paix de Cambrai, et surtout de la part qu'elle prit aux négociations qui préparèrent cette paix. M. K., enthousiaste pour son héroïne (voir surtout la note 2 de la p. 209, où il discute le jugement vraiment trop sommaire de Michelet) nous fait voir son habileté dans la direction des affaires, ses efforts pour le relèvement du pays et surtout des finances, malgré l'état perpétuel de guerre et surtout la lutte continuelle et absorbante contre le duc de Gueldre, soutenu par la France. Il montre aussi que Marguerite sut garder son initiative et une indépendance relative vis-à-vis de son père Maximilien, qu'elle finit par mener sans qu'il s'en doute. — Dans la politique étrangère, Marguerite montre la même habileté, sait gagner la confiance des souverains auxquels elle doit tenir tête, pose, s'il est nécessaire, en « povre veuve » (p. 202). M. K. montre bien jusqu'à quel point la paix de Cambrai fut son œuvre.

En appendice, M. K. publie, en dehors de quelques lettres inédites, échangées entre Maximilien et sa fille, tirées des archives de Lille[1], une série de lettres (tirées des mêmes archives) adressées à Marguerite par Mercurino Arborio di Gattinara, qu'elle avait chargé de la représenter auprès de Maximilien en 1507-1508. Ces lettres, outre la la lumière qu'elles répandent sur les négociations du temps, sont intéressantes pour la connaissance du caractère de Maximilien et de ses habitudes; intéressantes aussi à cause de la personnalité qui les a écrites, vieux serviteur qui ose donner des conseils et juger parfois les choses de son point de vue personnel.

G. HUET.

Les origines du schisme anglican (1509-1571) par M. l'abbé TRÉSAL, professeur au petit séminaire de Paris. Paris, V. Lecoffre, 1908, XVII, 460 p. in-12o. Prix : 3 fr. 50.

Il y a deux façons malencontreuses d'écrire l'histoire qu'un auteur vraiment désireux de mériter le renom de savant impartial, devrait s'interdire également. L'une, plus simpliste, consiste à risquer auda-

---

1. M. K. semble avoir connu trop tard pour en faire usage le travail sur cette correspondance de M. Kreiten, annoncé dans la *Revue Crit.*, par M. Reuss (7 mai 1908, p. 359); comp. l'étude détaillée de M. A. Walter, *Göttingische gelehrte Anzeigen*, avril 1908.

cieusement, ou à insinuer habilement les contre-vérités utiles à la cause dont on s'est fait le défenseur exclusif; l'autre, plus prudente, laisse de côté ceux des faits qui gêneraient le narrateur dans ses conclusions établies d'avance. On borne volontairement son rayon visuel: on ne nie pas, mais on ignore. Au point de vue moral, ce dernier procédé est peut-être moins blamâble, mais les résultats de tous deux sont analogues. On peut dire que sur un lecteur ignorant et candide l'effet des deux méthodes sera le même; s'il ne peut ou ne veut se renseigner ailleurs, il ignorera toujours la vérité historique.

Je regrette d'avoir été amené à formuler ces préceptes élémentaires, au sortir de la lecture des *Origines du schisme anglican* de M. l'abbé Trésal. Il n'y met point sous nos yeux une histoire de la Réforme en Angleterre, mais plutôt une phase de son développement politique, de Henri VIII à Elisabeth. C'est un tableau, en somme assez correct, d'un ton quelque peu compassé, par moments, ce qui ne saurait étonner, les actes schismatiques du roi Barbe-bleue, non plus que les motifs dont il s'inspirait, n'étant de nature à exciter, chez qui que ce soit, les plus tièdes sympathies. On ne saurait donc reprocher à M. Trésal l'hostilité bien évidente, éprouvée contre les hommes et les mesures qui, sous les Tudor ont fait de l'Angleterre d'Edouard-le-Confesseur et de Saint-Thomas de Cantorbéry, une terre dissidente et rebelle au Saint-Siège. Beaucoup d'entre les jugements qu'il prononce, soit contre les personnages royaux eux-mêmes, soit contre leurs principaux conseillers, ecclésiastiques ou civils, renferment une part de vérité que tout historien impartial sera prêt à reconnaître. Evidemment il exagère parfois dans le sens de ses sympathies et de ses antipathies personnelles ou confessionnelles. Bien des lecteurs compétents trouveront qu'il pousse singulièrement au noir le portrait d'Elisabeth, alors que la « pieuse [1], charitable, miséricordieuse [2] ». Marie (p. 346-349) est l'objet d'un panégyrique, qui ne cadre pas avec les faits les plus patents de son règne [3]. Pourtant elles étaient toutes deux les vraies filles de leur père, d'un naturel ardent, ne pouvant se

1. Il faut voir avec quelle émotion pieuse l'auteur nous décrit son « livre de prières conservé au British Museum, tout tâché et défraichi par les larmes de la peuvre femme aux pages qui contiennent la prière pour le retour des hérétiques à l'unité catholique ». Elle a pu les sécher à loisir, ces pages, à la flamme des bûchers allumés par ses ordres!

2. C'est donc par *miséricorde*, qu'après avoir promis « de la façon la plus formelle la liberté de conscience » (p. 292) aux vivants, elle faisait déterrer même les morts et jetait à la voirie les restes du célèbre réformateur allemand Bucer, mort à Cambridge ?

3. Si Marie Tudor « marque son intention d'inaugurer une politique de tolérance » (p. 290), comment se fait-il que l'auteur se voit obligé lui-même de parler d'une « politique religieuse maladroite autant que sanglante » ? (p. 350). Et si elle « refusa énergiquement de laisser exécuter Jane Gray », comment se fait-il qu'un bourreau désobéissant ait osé lui couper la tête ?

passer, l'une de son mari, l'autre de ses favoris, toutes deux arrogantes et colères, toutes deux aigries par les avanies dont on avait abreuvé leur jeunesse, toutes deux naturellement cruelles. Tout de même *Old Bess* fait meilleure figure dans l'histoire que *Bloody Maria*, non pas tant à cause de ses vertus que parce qu'elle sut vouloir et qu'elle personnifia plus complètement les qualités et les défauts de sa race.

Mais ce n'est point là le reproche principal que je me vois obligé de faire à l'auteur. En arrêtant l'attention de ses lecteurs sur des personnages aussi peu sympathiques que Henri VIII, Thomas Cromwell, etc. M. T. n'a pas vu — comme j'ignore s'il n'a pas *voulu* voir, je me garderai bien de le dire —, il n'a pas vu, dis-je, qu'au dessous et à côté de cette action plutôt politique et en tout cas fort intéressée du roi et de ses ministres, il s'est produit au seizième siècle un mouvement religieux très profond au sein des populations d'Angleterre et d'Ecosse; à côté des nombreux catholiques restés fidèles, dont l'auteur nous dépeint avec une émotion très légitime les souffrances, il y eut, sous l'influence indirecte et directe de l'Allemagne, de la France et des Pays-Bas [1], une éclosion de fidèles réformés, qui se multiplient tout à fait en dehors des institutions batardes imaginées par le père et par la fille. Ce mouvement de foi religieuse s'accentue malgré les persécutions et les supplices que lui ont prodigués tour à tour, avec une égale rigueur, les schismatiques et les catholiques, Henri VIII, Marie Tudor, Elisabeth, Jacques I; il a gagné les couches profondes; il se lève, sous la forme puritaine, dans ce puissant élan d'émancipation religieuse et politique, qui renverse à la fois le trône et l'Eglise anglicane au siècle suivant. Et c'est cet élan réformateur, en définitive, qui plus que tout le reste, a créé l'Angleterre moderne et les Etats-Unis!

De tout cela, de tout ce grand mouvement, latent d'abord, puis visible à qui veut voir, qui constitue le fond de l'histoire d'Angleterre au seizième siècle. M. l'abbé Trésal n'a rien vu. Si le Royaume-Uni est de nos jours encore en grande majorité peuplé d'hérétiques, c'est que Henri VIII n'a vu d'autre moyen d'entrer dans la couche d'Anna Boleyn que d'organiser le schisme anglican. Certes ce n'était pas là un motif suffisamment sérieux ni surtout d'un intérêt durable; aussi l'on ne s'étonnera pas trop en voyant l'auteur terminer son livre par une invite au peuple anglais de rentrer dans le giron de l'Eglise « quand le gouvernement anglais rompra les liens peu naturels qui le

1. Je voudrais que M. Trésal prît la peine de parcourir au moins le premier volume du grand ouvrage de M. Fernand de Schickler sur les *Eglises du Refuge en Angleterre* pour se rendre compte de l'infiltration des idées de la Réforme sur le sol anglais, absolument en dehors de tout contact avec le schisme de Henri VIII. Rien n'est plus absurde au point de vue moral, rien n'est plus faux au point de vue historique, que de chercher les origines de l'hérésie en Grande Bretagne dans les convoitises d'un monarque luxurieux.

rattachent à cette institution d'Etat » (p. 426). Il veut bien lui déclarer que « l'Eglise catholique a besoin de l'esprit raisonneur et pratique, des fortes qualités de la race anglaise ». (p. 427). Je crains bien que M. T. ne connaisse moins encore l'Angleterre du vingtième siècle que celle du seizième; si l'Eglise anglicane devait disparaître comme organisme d'Etat et comme partie intégrante de la constitution politique du pays — ce qui est une éventualité assurément possible, mais non encore prochaine — il est assez probable que, sauf quelques membres de la *High Church* plus qu'à moitié « romanisés » déjà, le gros des fidèles anglicans ne prendra pas le chemin de Rome. C'est du moins l'opinion d'observateurs intelligents, attentifs et tout à fait désintéressés dans la question [1].

R.

Jean DE PANGE, **Charnacé et l'alliance franco-hollandaise** (1633-1637). Paris, A. Picard et fils, 1905, xiv, 157 p. 8°.

Ce mémoire de M. de Pange (qui vient de nous parvenir trois années seulement, après sa publication), est consacré au marquis Hercule de Charnacé, ce soldat ambassadeur, neveu par alliance de Richelieu, qui fut, pendant une série d'années, un des agents les plus distingués du grand cardinal. De 1629 à 1637 nous le voyons successivement, en Pologne, en Suède, en Allemagne, aux Pays-Bas, travaillant par la parole et parfois par l'épée, au succès de la politique française. L'autre s'occupe plus spécialement ici de son activité diplomatique auprès des États Généraux des Provinces Unies; il a consulté, outre les sources imprimées, les dépêches et le journal de Charnacé aux Archives du Ministère des Affaires étrangères. Après les travaux récents de MM. Albert Waddington, Henri Lonchay, de Boer et Molsbergen, il ne pouvait plus guère avoir lieu à des révélations absolument inattendues sur les rapports entre Louis XIII et les *Hoogmogende Staaten General*. Mais le travail de M. de Pange est un exposé lucide et complet des négociations préliminaires qui aboutirent aux deux arrangements successifs du 15 avril 1634, puis du 8 février 1635, par lesquels les hautes parties contractantes se parta-

---

1. Voici encore quelques rectifications de détail. P. 132, lire *Rutland* pour *Rulland*. — P. 271. l'imprimeur étourdi fait écrire Bucer à Calvin en 1850. — P. 289, lire *Soranzo* pour *Saranzo*. — P. 294. Pourquoi l'auteur appelle-t-il *John* le célèbre réformateur polonais *Jean* de Lasco ? — P. 329 et ailleurs, M. T. parlant des sachets de poudre qu'on pendait au cou des malheureux condamnés au feu, dans le but d'augmenter encore leurs tortures, prétend que c'était « pour hâter la fin de leurs souffrances ». Si l'auteur avait quelques notions techniques spéciales, il saurait que l'explosion d'une quantité de poudre, à l'air libre, ne pourrait jamais *tuer* quelqu'un; mais elle lui brûlait la barbe, la figure, les sourcils, les cheveux et surtout les yeux, et c'est ce surcroît de douleurs que visaient les juges et les bourreaux. — P. 353. D'où M. T. sait-il que le prétendant d'Elisabeth, le duc d'Alençon, était « hideux » ?

geaient un peu imprudemment la peau de l'ours espagnol, avant de l'avoir tué. Les gouvernants hollandais offrirent au négociateur français une « douceur » de dix mille florins, qu'il refusa avec hauteur; [1] une récompense plus digne de son ambition fut la nomination comme chef de l'expédition qui devait envahir les provinces espagnoles, mais cette armée mal organisée est bientôt en pleine dissolution, et Charnacé, ne gardant que le commandement d'un seul régiment, tombe, plus ou moins désespéré, au siège de Bréda (3 septembre 1637).

La carrière de Charnacé nous fournit un curieux exemple du peu de profit et de sécurité que trouvaient alors des hommes pourtant haut placés et d'un talent supérieur [2], mais toujours à la merci d'intrigues de cour, à servir l'État. Charnacé, qui s'était ruiné pour le service du roi, ne put jamais obtenir de pension, ni même un traitement digne du rang qu'il devait tenir dans les cours étrangères et finalement il est mis de côté par l'intrigant P. Joseph, que M. de Pange appelle « libertin, fourbe et dangereux », parce que le capucin voulait le remplacer par son propre beau-frère (p. 136). L'auteur condamne également, avec raison, la politique imbécile que Louis XIV devait tenir plus tard à l'égard de la Hollande, et qui contraste si fort avec celle, infiniment plus raisonnable, de Louis XIII et de Richelieu [3].

R.

Annales de la Société Jean-Jacques Rousseau. Tome troisième. Genève. Jullien, 1907, in-8°, p. 310.

Le tome III des *Annales* ne le cède pas en intérêt à ses aînés. Il renferme surtout des documents historiques et seulement deux études. L'une de M. Benrubi sur *Tolstoï continuateur de Rousseau* est trop peu poussée ; mais l'autre de M. A. François, d'ordre philologique, sur les *Provincialismes de Rousseau* est plus neuve et sera utile, quoique un peu prématurée, il semble, tant que le texte des œuvres

---

1. P. 103-104. J'avoue ne pas bien comprendre pourquoi il se plaint avec tant d'amertume de ce procédé, fort courant au XVII° siècle, quand on le voit accepter, peu après, l'équivalent de cette somme, en vaisselle d'or et en portraits ornés de diamants.

2. Le caractère moral de Charnacé ne semble pas avoir été à la hauteur de son talent. Il a parfois agi en routier plutôt qu'en ministre plénipotentiaire, comme lors de l'enlèvement de son collègue Des Hayes-Cormenin, à Mayence, en pays neutre, (p. 8). Cet attentat au droit des gens rappelle l'enlèvement du duc d'Enghien, à Ettenheim; Des Hayes, lui aussi, fut brutalement saisi pour être envoyé à la mort.

3. P. 5, lire *Baerwalde* pour *Boerwald*. — P. 34, l. *Aerssen van* Sommelsdijk pour *Sommedyk*. — P. 98. Le duc de Feria n'est pas mort en *Alsace*, le *24 février*, mais à *München*, le *11 janvier*. (Cf. Weinitz, *Der Zug des Herzogs von Feria*, p. 65).

n'est pas fixé. Ce petit glossaire, forcément restreint, a été dressé avec beaucoup d'érudition : il eût été bon de signaler un plus grand nombre de cas où les « suissismes » de Rousseau ont été renforcés par des manières de parler analogues du Dauphinois et même plus généralement du français méridional ; la part faite aux germanismes n'est pas non plus toujours assez large : *croire de*, *sembler de*, *d'abord après* sont apparemment des habitudes venues de l'allemand. La découverte d'une partition originale du *Pygmalion* que M. Istel avait faite à Berlin et qu'il a racontée dans le premier tome des *Annales*, a donné lieu à des observations de MM. Jansen et Malherbe, suivies de répliques de M. Istel qui maintient sa thèse : le problème déjà si compliqué n'en est pas devenu plus clair. M. Grünberg nous renseigne sur *Rousseau joueur d'échecs* : nous connaîtrons maintenant la marche de la partie fameuse qu'il gagna au duc de Conti, et un long fragment d'un poème de l'abbé Roman nous raconte une autre de ces joutes où il fut battu par l'auteur. M. E. Ritter a apporté pour sa part de collaboration au nouveau volume une ample moisson de notes que je ne peux toutes énumérer ici : les plus intéressantes se rapportent à l'oncle Gabriel Bernard ; au séjour de Rousseau à Genève, en 1754, d'après une lettre de J.-B. Tollot ; d'autres signalent de curieux rapprochements entre diverses œuvres du philosophe et une dissertation latine de Jacob Vernet, des discours d'A. Turretini, un traité de Toussaint, des ouvrages théologiques de Marie Huber. Il faut citer parmi les autres contributions, celle de M. G. Vallette qui publie une longue lettre inédite de Moultou, sur la condamnation de Rousseau à Genève. Enfin, une bibliographie et une chronique très complètes terminent, comme d'habitude, le volume qui est orné d'un beau portrait de Rousseau, d'après un pastel de La Tour ; à relever, dans la revue des livres, les comptes rendus sur les publications importantes de Me Macdonald, Ed. Rod et le tome XI des œuvres de Rameau.

L. R.

Karl Lamprecht. **Deutsche Geschichte.** Dritte Abteilung : Neueste Zeit. Dritter Band. 1. und 2. Auflage. Berlin, Weidmann, 1907, 8°, p. 539, mk. 6 (vol. X de la série).

Ce nouveau volume de l'*Histoire d'Allemagne* étudie la période qui embrasse les quarante premières années du dernier siècle. Il est presque exclusivement consacré au mouvement intellectuel et artistique et dans toute sa première moitié au romantisme. Celui-ci a été en effet l'expression la plus complète et la plus diffuse du subjectivisme qui pour l'auteur caractérise l'époque moderne, et il devait donc être étudié en détail. Avec raison le récit de M. Lamprecht en a partagé l'évolution en deux parties que séparent les guerres de l'indépendance. Pour ce premier et ce second romantisme il a appro-

fondi les conceptions philosophiques qui l'incarnent, dominées toutes dans la première phase par le mysticisme des systèmes de Fichte et de Schelling ; il a passé plus rapidement sur les productions littéraires, les jugeant assez connues, mais il a de nouveau analysé de près l'histoire des arts plastiques, plus loin, et de plus près encore celle de la musique, de tous les arts le plus cher au romantisme, en terminant par un résumé du mouvement scientifique. Ce sont ces pages qui offrent, à mon avis, le plus d'intérêt, surtout en ce qu'elles découvrent les multiples relations qui unissent entre eux les différents domaines où le romantisme a laissé sa marque.

A mesure qu'on se rapproche du terme de cette évolution, on constate que c'est la pensée qui de plus en plus tend à prévaloir sur l'imagination, la raison sur le sentiment, et ce renversement des rôles préparera l'avènement du réalisme. Nous suivons dans la deuxième partie du volume l'histoire des transformations où s'accuse avec plus ou moins de précision la nouvelle tendance. Dans les arts (il n'est encore, il est vrai, question que de la peinture, mais elle est complaisamment traitée), dans le développement scientifique déjà si fécond dont on nous présente un excellent raccourci, dans le domaine de l'expansion économique qui allait bénéficier des premiers bienfaits du Zollverein, sur le terrain de la politique et de la religion, où se constituent deux grands groupements de l'opinion publique, l'un libéral, l'autre conservateur, l'historien nous fait suivre pas à pas cette phase de préparation où pendant la période de la Restauration, s'est formée lentement la grandeur de l'Allemagne moderne. Aucune partie de son histoire n'a été moins glorieuse pour sa politique, au dedans comme au-dehors, et M. L. s'est hâté de l'esquisser sommairement, mais de toutes les manifestations de l'activité nationale où se devinent d'heureuses promesses pour l'avenir, il nous a donné un tableau qui, si condensé qu'il soit, présentera avec le volume suivant, le dernier de son vaste ouvrage, une histoire complète de l'évolution sociale de l'Allemagne au XIX[e] siècle [1].

L. R.

— La *Science et Religion dans la philosophie contemporaine* (Flammarion, 1908, 400 p. in-18, 3 fr. 50), par M. Emile Boutroux, parue dans la *Bibliothèque de philosophie scientifique* du D[r] Le Bon, retrace d'abord à grands traits, en guise d'Introduction, les rapports de la religion avec la philosophie et la science dans l'antiquité grecque, au moyen âge, et depuis la Renaissance; puis expose et critique

---

1. P. 164, il est excessif de dire que Schreyvogel *prit la direction* du Burgtheater, il ne fut qu'un secrétaire, mais très écouté en effet; p. 396, la Révolution de juillet eut son écho dans le sud aussi : à Tubingue il y eut des troubles, sans grande importance, il est vrai; p. 474, il ne faudrait pas laisser Menzel, malgré ses débuts, dans le groupe de la jeune Allemagne; p. 287, lire Flaugergues, et non *Flaugerques*.

d'une part la tendance naturaliste de Comte, Spencer, Haeckel, ainsi que les explications psychologique et sociologique; d'autre part la tendance spiritualiste de Ritschl et d'Aug. Sabatier, les essais de limitation de la science par l'expérience, (faillite de la science) ou d'orientation de la science vers la religion, la philosophie de l'action humaine qui prétend réaliser, par la religion, le vouloir le plus profond de l'âme humaine, enfin la doctrine si intéressante et si actuelle de W. James. La conclusion communique l'attitude personnelle de l'auteur dans ce conflit désormais inévitable; car, « le commode système de la cloison étanche, fort à la mode au siècle dernier, ne se conçoit plus dans les conditions actuelles » (p. 345). Et pourtant que d'esprits, et pas des moins cultivés, vivent encore paisiblement à l'abri de ce système! Son essai d'explication rationnelle de l'idée de Dieu (p. 387) ne nous satisfait guère; tout essai de ce genre est condamné d'avance à un échec certain. Par contre, sa définition du protestantisme (p. 12) est excellente et réellement originale. — Th. Sch.

— Nous devons à M. Paul L. Vogt une bonne monographie du trust de la Raffinerie du sucre aux États-Unis (*The Sugar refining industry in the United States*, publications of the University of Pennsylvania, 1908, in-12, 127 p.). Il n'a eu entre les mains que des documents publics et il a dû manquer de renseignements pour peindre dans tous les détails la naissance, le développement et les agissements d'une de ces grandes associations que beaucoup de gens tiennent pour un danger économique et politique. Il ne pouvait en être autrement avec une société qui a une administration pour ainsi dire occulte, mais l'auteur a habilement tiré parti des matériaux à sa disposition. On suit très aisément grâce à lui la constitution du trust, ses luttes contre les concurrents, ses efforts pour contrôler les industries dont la raffinerie a besoin d'une façon ou d'une autre. Il est surtout à noter que M. V. ne considère pas le trust comme ayant eu des effets nuisibles pour les consommateurs, et qu'il ne redoute pas l'avenir, car si la société voulait exagérer ses bénéfices, elle verrait immédiatement renaître la concurrence comme l'expérience l'a montré toutes les fois que l'écart entre le prix du sucre brut et celui du sucre raffiné a dépassé certaines limites. — A. Biovès.

— Il faudrait souhaiter que la brochure de M. Grigaut (*Pour l'expansion française*, Paris, Paulin, 1908, in-12, 155 p., 1 fr. 50) ait un gros succès. Ce n'est pas un ouvrage scientifique, mais il renferme d'excellents conseils qui pourront rendre de grands services aux commerçants, aux industriels, aux producteurs intéressés à augmenter le chiffre de nos exportations. On se plaint avec raison que nos rivaux nous éclipsent de plus en plus sur les anciens marchés et nous devancent sur les nouveaux. M. G. montre comment en étudiant leurs procédés, en nous appropriant leurs méthodes, nous lutterons sinon avec succès, du moins à armes plus égales. — A. Biovès.

Le propriétaire-gérant : Ernest LEROUX.

LE PUY, IMP. MARCHESSOU. — PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON, S^rs

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 36 — 10 septembre. — 1908

Congrès des Sociétés savantes de Provence. Marseille, 31 juillet-2 août 1906. Comptes rendus et mémoires. Aix-en-Provence, A. Dragon; Marseille, P. Ruat, 1907. In-8° de 967 pages.

En 1906, sur l'initiative de la Société des études provençales, les sociétés savantes de la région se sont une première fois réunies en un congrès, dont le succès a dépassé les espérances permises. Pour que cette manifestation eût, en même temps que des avantages moraux, une utilité scientifique réelle, le Comité organisateur a livré à l'impression le compte rendu des séances et la plupart des mémoires qui ont été communiqués aux diverses sections. Certes, l'ensemble des travaux présentés aurait pu être encore plus considérable et offrir un intérêt plus varié, mais il faut songer que l'on se trouve en présence d'une première tentative de décentralisation et que, somme toute, ceux qui en ont pris la responsabilité ont grandement lieu d'être satisfaits de leur œuvre; elle ne manquera pas assurément de s'améliorer dans l'avenir. Lorsqu'on saura les efforts faits par le Comité pour mettre au jour les mémoires qui lui sont offerts, il ne manquera pas d'en recevoir d'excellents de plus en plus.

Les congressistes avaient formé les sections suivantes : archéologie (où l'on étudia depuis la préhistoire avec MM. Ch. Cotte et Paul Goby en particulier, jusqu'aux monuments du XVIIe siècle, tel le châ-

teau de Grimaldi à Puyricard, décrit par Mlle Houchart), histoire, langue et littérature provençales, sciences économiques et sociales, sciences physiques et naturelles, géographie.

Il est inutile de rapporter ici la longue série des dissertations imprimées dans le volume que je présente actuellement; cependant, en suivant l'ordre où elles sont présentées, je noterai d'une façon plus spéciale, les notes du comte de Gérin-Ricard sur plusieurs autels-cippes chrétiens fort curieux des premiers siècles du christianisme en Provence; l'étude de M. l'abbé Chailan sur les livres liturgiques d'Arles au xvie siècle (bréviaire imprimé à Arles même, en 1501, par Jean de la Rivière, typographe venu de la ville voisine d'Avignon; office de la Vierge à l'usage du clergé d'Arles, édité à Lyon, en 1521; missel de 1530, sorti des presses du lyonnais Denis de Harsy, mais dont le libraire Jean Osmond avait pris la commande des chanoines d'Arles, en 1529; bréviaire de 1542, imprimé aussi à Lyon par Thibaud Payen et vendu à Aix par le libraire Vas Cavallis, etc.); les « Curiosités notariales » de M. l'abbé Requin; la description des sceaux de la famille de Savoie-Tende, par M. J. Roman; le récit, par M. Bertrand, de la prise des îles de Lérins par les Espagnols, en 1635; le mémoire de M. Lucien Gap sur Oppède au moyen âge et les institutions de ce village dans l'ancien comté Venaissin; celui de M. J.-E. Malaussène, sur l'administration d'une ancienne commune de Provence (Saint-Jeannet, dans les Alpes-Maritimes) sous l'ancien régime; une étude analogue de M. Poupé, sur Rians. Parmi les travaux sur l'époque révolutionnaire, on lira ceux de M. Arnaud, sur un ouvrage de Durand de Maillane; de M. Barré, sur l'administration cantonale de Cassis; de MM. Bigot et Duprat, sur la grande peur à Manosque et Châteaurenard; de M. Fassin, sur les marins d'Arles pendant la Révolution; de M. Teissière, sur la société populaire de Trets, etc. Sur la peste de Marseille et d'Allauch, en 1720-1722, on a les récits de MM. Alezais et Maurel; sur la verrerie de Provence, des notes de M. l'abbé Arnaud d'Agnel; sur les objets d'art de l'ancien diocèse de Vence, celles de M. Doublet; sur le théâtre à Aix depuis son origine jusqu'à la Révolution, celles de M. Julien; sur le théâtre à Marseille pendant la Révolution, celles de M. Moulin. M. Maurice Raimbault a donné le prix-fait d'un retable commandé en 1528, pour l'église Saint-Maximin, au peintre Marc Dufour (*de Furno*); MM. Aude et Nicollet ont présenté des études d'étymologie provençale; M. L. Bourilly a montré la condition des maîtres d'école dans la région de Toulon sous l'ancien régime, et M. G. Reynaud de Licques a marqué ce qui se passait dans une école de village, celle de la Verdière, dans le Var. M. Robert Caillemer a résumé les débuts de la science du droit en Provence et écrit la monographie de Jean *Blancus*, jurisconsulte marseillais du xiiie siècle, auteur d'une *Summa feudorum* et d'un autre ouvrage perdu sur les exécuteurs testamen-

taires; M. A. Crémieux, à l'aide d'une délibération du 3 avril 1270, a exposé ce que fut la taxe du pain à Marseille, à la fin du XIIIe siècle; MM. Dauphin et Sauve ont étudié l'ancienne topographie des villes d'Arles et d'Apt. Citons encore les mémoires sur l'industrie dans la région d'Aix, par M. A. Schatz; à Aix même, par M. G. Mer; à Pertuis, par M. E. Curet; à Marseille, vers 1789, par M. G. Valran, etc.

Cette variété de mémoires et leur bonne tenue sont vraiment encourageantes. Il est à souhaiter que le Comité institué pour le renouvellement de pareils congrès en Provence obtienne, à l'avenir, plus de succès encore.

L.-H. LABANDE.

Les États du comté Venaissin depuis leurs origines jusqu'à la fin du XVIe siècle, par Joseph GIRARD,... — Paris, H. Champion, 1908. In-8° de XV-264 pages.

Le comté Venaissin, enclavé entre le Dauphiné, le Languedoc et la Provence, posséda toujours un gouvernement et des institutions qui le distinguèrent des provinces voisines. Domaine du Saint-Siège, dont les droits furent assurés par la convention de 1274, son administration subit une empreinte italienne, tout en gardant un caractère provençal bien défini. Il était donc particulièrement intéressant d'étudier le mode de représentation des trois corps et leur action dans la vie politique. C'est ce que M. J. Girard a fait dans un livre bien documenté et fort bien rédigé.

Les États du Venaissin ne prennent une physionomie nette, après divers tâtonnements qui durèrent trois quarts de siècle, que lorsque les menaces des grandes et petites compagnies de routiers firent craindre pour la sécurité du pays, c'est-à-dire vers 1360. Leurs assises prirent rapidement une périodicité régulière; associés en quelque sorte au gouvernement, ils ne cessèrent de prendre part à toutes les affaires concernant la généralité des habitants. Leur principal rôle était naturellement le vote des subsides extraordinaires; mais cette prérogative en entraîna d'autres; ils ne se contentèrent pas de décider la levée des impôts, ils en surveillèrent, ils en firent même la perception, ils organisèrent la défense du pays, ils assistèrent les officiers du Pape dans les négociations avec les perturbateurs du repos public et avec les seigneurs voisins, ils intervinrent dans la législation du pays pour la réformer, ils firent rédiger les statuts, etc. Leurs sessions closes, ils survivaient dans une commission permanente appelée l'assemblée des élus. Mais celle-ci, habituée à s'occuper de toutes les affaires, forma pour ainsi dire le conseil obligatoire et en même temps le comité de surveillance du recteur et des principaux officiers du Comtat; elle prit ainsi une telle importance qu'à la fin du XVIe siècle elle se substitua entièrement aux États généraux, composés

de représentants plus nombreux, moins expérimentés et plus ignorants. A partir de ce moment, forte du sentiment qu'elle avait de représenter seule le pays, elle eut une action encore plus suivie et plus grande.

M. J. Girard a traité avec une parfaite compétence les différentes questions qui se rattachent à cette institution du Comtat et son livre restera parmi ceux qu'il sera toujours nécessaire de consulter sur la matière.

L.-H. Labande.

Vicomte de Noailles, **Épisodes de la guerre de Trente-Ans**. Bernard de Saxe-Weimar (1604-1639) et la réunion de l'Alsace à la France. Paris, Perrin et Comp. 1908, iv-502 p. in-8°, portraits et cartes; prix : 7 fr. 50.

Nous avons rendu compte autrefois [1] du premier de ces *Épisodes* de la guerre trentenaire, de M. le vicomte de Noailles, consacré au cardinal de La Valette. L'auteur s'attaque ici à un sujet, sinon plus vaste, au point de vue topographique, du moins infiniment plus difficile, car il rentre dans l'histoire générale du xviie siècle et il en forme un chapitre tout particulièrement controversé. Sans vouloir méconnaître le moins du monde l'application consciencieuse que M. de Noailles a mis à réunir sur son héros le plus de renseignements possibles dans les journaux du temps [2], les mémoires contemporains, les recueils de sources de date postérieure, et même, sur quelques points, dans les dépôts d'archives, il faut bien dire tout d'abord que la connaissance plus approfondie de la littérature de son sujet lui fait complètement défaut. Des biographies allemandes de Bernard de Weimar, il ne connait bien que Roese (1828), et encore ne cite-t-il le plus souvent que le tome II, qui renferme les pièces justificatives, dont beaucoup sont en français. La biographie, beaucoup plus récente, en deux volumes (1885), de M. Gustave Droysen fils, n'est citée que cinq à six fois (une *seule fois* avec indication précise de la page), et je doute un peu, je l'avoue, que l'auteur ait vraiment étudié cet important travail, la plume à la main. Mais ce qui est beaucoup plus regrettable (pour lui et ses lecteurs) c'est qu'il ne semble pas connaître du tout l'ouvrage capital de M. Auguste de Gonzenbach, sur *Jean-Louis d'Erlach* (Berne, 1880-1882), dont les trois volumes, bourrés de documents, ont renouvelé le sujet, puisque

---

1. Voy. R. C. du 24 novembre 1906.

2. Cette exploitation de la *Gazette* de Renaudot et du *Mercure françois* est même la partie pratiquement la plus utile du travail; mais il aurait fallu procéder à l'exploitation parallèle des *Zeitungen* et *Messrelationen* allemandes. Encore aurait-il dû s'abstenir d'emprunter à la *Gazette* des harangues de Bernard (p. ex. celle avant la bataille sur l'Ochsenfeld, en 1635, p. 353) qui, certainement n'ont jamais été prononcées et qui m'ont rappelé ces *Conciones* de Tite-Live dont on a bercé ma lointaine adolescence.

Gonzenbach, l'heureux propriétaire des magnifiques archives des Erlach au château de Spiez, a pu mettre en œuvre et produire au grand jour tous les papiers, officiels et secrets, de Jean-Louis d'Erlach, le bras droit de Bernard, son seul confident intime dans ses négociations avec la France, son exécuteur testamentaire. L'historien suisse écrit en allemand, il est vrai ; mais M. de N. aurait trouvé l'indication d'une bonne partie tout au moins des documents utilisés et des arguments produits par lui, dans l'excellente étude que M. Émile Reybel a consacré à la *Question d'Alsace et de Brisach de 1634 à 1639*, dans les *Annales de l'Est*, publiées par la faculté des lettres de Nancy, d'avril 1902 à avril 1903 ; ces quatre articles qui formeraient un volume, parus en France, n'auraient pas dû échapper à l'auteur d'une étude *ex professo* sur Bernard de Weimar [1].

La même ignorance de ses plus récents devanciers se manifeste dans tout l'*appareil critique* du livre, si je puis employer cette expression, assez mal placée dans l'occurence. M. de N. citera des travaux vieillis ou qui n'ont jamais passé pour des sources comme Levassor, le P. Laguille et même la *Biographie universelle* de Michaud, (p. 135); il utilisera copieusement l'*Histoire de la guerre de Trente Ans* de Charvériat, mais il ne connaît ni celle de Winter, ni surtout celle de Moritz Ritter, plus récentes, qui sont également de très bons résumés de la lutte trentenaire. Quand il s'agit de l'expédition du duc de Féria dans l'Allemagne du Sud en 1633, très importante pourtant pour l'histoire de Bernard, il ne sait pas qu'il existe une monographie de F. Weinitz, à ce sujet (Heidelberg, 1882). Quand il s'agit de la bataille de Noerdlingen, dont la perte rejette le nouveau duc de Franconie dans les rangs des officiers de fortune et le rive à la vassalité française, l'auteur mentionne bien les monographies anciennes de Fuchs (1868) et de Fraas (1869), mais il ignore l'existence de celles, beaucoup plus récentes, de Walter Struck (1893) et de Léo 1900). Je ne veux pas poursuivre ce relevé, qui deviendrait fastidieux ; mais il fallait bien indiquer jusqu'à quel point est incomplète l'orientation de M. de N. et à quelles erreurs, à quelles lacunes, il s'est condamné dans son récit, en ne s'enquérant pas tout d'abord de ce que tant de savants récents et distingués avaient écrit sur le personnage dont il prétendait nous raconter l'histoire.

J'arrive à la seconde observation générale que suggère la lecture de son ouvrage. Assurément, chaque auteur a le droit d'écrire l'histoire à sa manière ; M. de N. l'écrit un peu trop, ce me semble, à la façon

1. On ne peut s'empêcher de marquer le contraste presque comique entre cette ignorance au sujet du grand ouvrage de Gonzenbach et l'assiduité mise à citer, une douzaine de fois, l'article fort insignifiant publié par M. Sabourin de Nanton, ancien directeur des postes d'Épinal, excellent homme que j'ai beaucoup connu, mais aussi peu historien que possible, sur Jean-Louis d'Erlach, dans la *Revue d'Alsace*, il y a quarante ans.

d'autrefois; c'est l'histoire-batailles. Assurément encore ce genre a sa raison d'être quand il s'agit de la biographie d'un illustre guerrier. Mais il est certain pourtant que ce qui nous intéresse le plus aujourd'hui dans la personnalité de Bernard de Weimar, ce ne sont pas les batailles perdues ou gagnées, les charges brillantes, les grands coups d'estoc et de taille; tant de batailles plus meurtrières ont ensanglanté depuis le sol de l'Europe! Le point saillant de cette existence princière, c'est, pour nous autres modernes, le rôle politique qu'a joué le jeune duc puîné de Weimar, ses efforts pour se créer une situation territoriale dans l'Empire, ses tentatives infructueuses pour se la créer en Alsace, sa lutte incessante à ce sujet, contre la volonté froide et persistante de Richelieu, sa fin tragique enfin, qui marque l'heure précise où les territoires de la rive gauche du Rhin, enjeu de cette lutte, sont virtuellement assurés à la France, puisque, Bernard mort, personne ne sera plus de taille à les lui reprendre, pour les conserver à l'Allemagne [1]. Voici ce qui nous attire dans l'histoire du prince enlevé par une fièvre putride, à l'âge de trente-cinq ans, au moment même où peut-être la rupture allait se produire entre lui et le cardinal et changer ainsi le cours de sa destinée. Et c'est cette étude psychologique, attrayante autant que difficile, d'un caractère très complexe, infiniment trop simplifié par M. de N. [2], c'est le tableau de ce conflit de deux ambitions, également tenaces, que l'auteur ne nous a donné que d'une façon bien insuffisante, précisément parce qu'il n'a pas connu les documents reproduits ou utilisés dans les trois volumes de M. de Gonzenbach. Il y aurait bien des choses à dire sur la façon presque idyllique dont on nous dépeint les rapports de Louis XIII et de Bernard, des Weimariens et des Français; je suis loin d'admettre que la lenteur avec laquelle le monarque et le ministre répondaient aux « justes supplications » du duc, doive être exclusivement « attribuée à des obstacles matériels indépendants de leur

1. On peut parfaitement souscrire à ce que dit M. de N. sur « l'immense secours » que fut pour la France, le concours de Bernard, sans qu'il « ait réellement cherché à travailler pour elle (p. 448). Mais il n'est pas exact, en un sens du moins, de dire que le « réel instrument de l'annexion fut la glorieuse épée du duc Bernard de Weimar » (p. 479), puisque c'est la disparition seule du duc qui rendit l'annexion possible.

2. On n'a qu'à lire le résumé que donne l'auteur (p. 444-449) de la carrière de Bernard pour se rendre compte qu'il n'a point saisi les multiples aspects de cette attrayante personnalité; il en parle avec beaucoup de sympathie, il l'admire, mais on rencontre dans ces pages je ne sais quoi qui rappelle la littérature hagiographique du moyen âge. Bernard n'était pas que le preux, chaste et chrétien, qu'on nous montre ici. Mais c'est précisément sur un point où l'auteur accuse son héros, d'avoir « porté les armes contre son légitime souverain et ses compatriotes » (p. 448) que je crois nécessaire de faire remarquer que c'est méconnaître entièrement la situation politique du Saint Empire, au XVIIe siècle, et la mentalité des princes d'alors, que de croire que des idées si modernes pouvaient se produire alors. D'ailleurs B. a été très utile à ses compatriotes protestants.

volonté » (p. 266), et je ne crois pas du tout à cette « parfaite intelligence » entre les soldats de Guébriant et de Bernard en Alsace, qui faisait s'écrier avec tant de plaisir à ces derniers « Bonne France! » (p. 271). La *Gazette* le raconte, je le sais; elle avait ses raisons pour cela, la bonne feuille *officieuse*, puisque Richelieu tenait à ce que le bon bourgeois crût à ces effusions fraternelles. En réalité, le duc de Weimar a compté, jusqu'au bout, et contre toute vraisemblance, sur un succès militaire assez complet pour le mettre hors pages, sur l'appui de ses collègues protestants de l'Empire, sur les secours intéressés de la couronne de Suède, pour résister à la pression diplomatique et surtout financière, qui voulait le maintenir dans la condition subalterne et profondément humiliante pour son orgueil princier, de stipendié de la couronne de France. Il n'a jamais autant haï cette dernière, au fond de l'âme, qu'en ces derniers jours de sa vie, en juillet 1639, alors que se trainant de Ferrette à Huningue, puis à Neubourg, il sentait la mort s'approcher à grand pas et ses rêves ambitieux s'évanouir dans le néant.

Il y aurait aussi bien des observations de détail à présenter sur certaines affirmations de l'auteur, à rectifier bien des petites erreurs de critique, d'histoire ou de géographie et quelques-unes aussi plus considérables. Nous nous bornerons à en citer quelques-unes, pour montrer à M. de N. que nous avons lu son volume avec une attention soutenue, et à nos lecteurs que nous ne critiquons pas l'historien à la légère. P. 29, l'auteur affirme que « les auteurs contemporains disculpent absolument Tilly » d'avoir incendié Magdebourg, et montre ainsi qu'il n'a jamais étudié la question de plus près. En effet, si de nos jours beaucoup de critiques ont émis cet avis [1], personne n'a jamais songé à nier, ni parmi les historiens ultramontains, ni parmi les historiens protestants, qu'en 1632 la presque totalité de l'Allemagne luthérienne ou calviniste ne fût d'accord pour invectiver en Tilly, dans de nombreux pamphlets, sermons et pièces de vers, l'incendiaire, le *Mordbrenner* de la malheureuse ville impériale. P. 59, la description « extrêmement compliquée » de l'enchevêtrement des petits états autonomes de l'Alsace est un modèle de confusion; l'auteur y parle d'une abbaye de *Murlach* (Murbach), de « couvents de la Haute et Basse Alsace relevant du comté (protestant) de Hanau-Lichtemberg »; il ne mentionne pas l'existence de la république de Strasbourg, assurément le plus important de tous, à ce moment. On ne voit pas trop ce qu'il veut dire en assurant que « le pays n'est donc pas exclusivement organisé en villes libres », personne, que je sache, n'ayant jamais affirmé une absurdité pareille. Je crois que l'auteur

1. Nous avons nous-même défendu cette manière de voir, il y a trente-deux ans, dans la *Revue historique* (année 1876). Puisque l'occasion s'en présente, nous avouerons que les arguments produits alors par M. Wittich ne nous semblent plus tous aussi probants que jadis.

serait aussi bien embarrassé de nous dire quelles sont les possessions que le traité de Münster a enlevé aux princes-évêques de Strasbourg dans le landgraviat inférieur. — P. 63, nous voudrions bien connaître le nom du « village non loin de Molsheim, qui, dans la même journée, changea trois fois de religion. » Sans doute, les conversions violentes étaient à la mode alors; pourtant M. de N. nous semble bien avoir été victime d'une plaisanterie douteuse, en consignant ce fait-divers extraordinaire dans son récit. — P. 145. Nous demanderions également des *preuves*, avant d'admettre que « le Premier Président du Parlement de Paris » vint à Strasbourg, en 1635, pour demander à la ville de recevoir une garnison française (p. 145). Nous connaissons exactement les envoyés ordinaires et extraordinaires de Louis XIII qui visitèrent le magistrat à cette date (le vicomte de Roussillon, Melchior de l'Isle, le Dr Isaac Bartolo) et qui ne demandèrent absolument rien de semblable, pour la simple raison qu'ils savaient fort bien qu'ils ne l'obtiendraient pas. — P. 193. Il est assez peu exact de qualifier la petite rivière de la Zorn, près de Brumath, de « large affluent » de la Moder, alors que tout enfant peut la passer à gué, sauf au temps de la fonte des neiges. — P. 256, l'auteur montre une connaissance assez restreinte de la géographie de la Suisse, quand il raconte que le duc de Rohan, allant *de Genève à Berne*, fut suivi « jusqu'à destination » par un corps de cavalerie de Condé, « épiant ses moindres mouvements ». En pleine Confédération helvétique? — P. 370. Les connaisseurs du patois alsacien apprendront avec quelque étonnement que « *trois châteaux* se dit *drei aexen*, par corruption de langage en idiome alsacien ». Il y a corruption, en effet, mais c'est du nom propre « les *trois Eguisheim* ». — P. 375. L'auteur, en racontant que le chancelier Volmar dut faire amende honorable à Bernard, « pour avoir appelé le prince *Peau d'Ours* » aurait dû expliquer au moins que l'épithète de *Baerenhaeuter* était alors considérée comme des plus outrageantes. — P. 448, on ne comprend pas que M. de N. ait pu croire un seul instant que Gustave-Adolphe fût « l'inventeur de l'épouvantable torture appelée le breuvage suédois ». C'est très spontanément que les soudards de toutes les nations et de toutes les religions (si l'on peut parler de religion à propos de pareilles bêtes féroces) avaient inventé le procédé barbare d'entonner l'eau de purin aux malheureux paysans, pour leur arracher le secret de la cachette où étaient enfouis leurs derniers écus. Dans les régions catholiques on appela ce procédé le *Schwedentrank* et les mercenaires suédois, après la mort de Gustave-Adolphe, l'employèrent en effet, tout comme les Impériaux de Mérode et de Gallas ou les Lorrains de Charles IV. Mais jamais le roi de Suède n'aurait toléré pareilles cruautés, de la part de ses troupes nationales, et jamais surtout il ne les aurait sanctionnées, en les décrétant lui-même. — P. 453, il n'est pas exact de dire que les régiments Weimariens fugitifs « traversèrent Strasbourg »

en 1647; cela aurait été de leur part une folie gratuite, et d'ailleurs le Magistrat se serait bien gardé d'ouvrir les portes à ces troupes débandées; c'est en aval de la ville qu'ils passèrent le Rhin. — P. 476. Comment un conseiller bavarois aurait-il pu promettre, en *1646*, à l'empereur Ferdinand III le concours de Louis XIII, mort en 1643?

Nous arrêterons ici ces remarques critiques; nous n'aurions pas mieux demandé que de les abréger encore et nous en avons, en effet, supprimé un certain nombre; mais il est nécessaire, d'autre part, de montrer de temps à autre, par un exemple concret, que le métier d'historien n'est pas aussi facile que se l'imaginent certains amateurs; qu'il y faut un labeur soutenu, une attention toujours en éveil, des recherches prolongées, une connaissance de plus en plus approfondie des langues étrangères, maintenant que la littérature historique devient vraiment universelle. Il ne faut pas plus négliger les petites que les grandes choses; elles ont également leur importance. Ainsi, l'une des observations qui s'imposent le plus péniblement à la lecture de ce volume, c'est la regrettable incurie avec laquelle l'auteur y traite les noms de lieux et de personnes. Je sais bien qu'une partie de ces fautes sont peut-être des *coquilles* d'imprimeur et que pour beaucoup d'autres les vrais coupables sont les gazetiers français du temps, estropiant les localités étrangères avec une désinvolture sans égale; mais on a le devoir de rectifier les erreurs de ses devanciers, non de les copier à son tour. Il suffit d'avoir sur son bureau un bon dictionnaire géographique et biographique et de se donner la peine de l'ouvrir de temps à autre. Il me faudrait une dizaine de pages au moins pour dresser un *errata* complet de ce volume de cinq cents pages. Nous ne donnerons en note que quelques exemples d'abord pour les noms de lieux, puis pour les noms de personnes [1].

R.

---

1. P. 63. Le nom allemand d'Obernai n'est pas *Obernheim*, mais *Oberehnheim*. — P. 65, lire *Gengenbach* pour *Gegenbach*. — P. 67, l. *Udenheim* p. *Huttenheim*. — P. 69, l. *Schoenau* p. *Schonau*. — P. 75, l. *Dachau* p. *Dachan*. — P. 86, l. *Rheinfelden* p. *Rhinfeld*. — P. 94, l, *Reichshoffen* p. *Reischoffen*. — P. 172, l. *Graffenstaden* p. *Grafenstadt*. — P. 207, l. *Phalsbourg* p. *Falzbourg*. — P. 439. l. *Porrentruy* p. *Porentruy*, etc. L'auteur copiera dans Renaudot ou le *Mercure* des noms comme *Ensistheim* (Ensisheim) et *Racshstad* (?) sans se demander seulement si ces localités existent en Alsace (p. 143). Il n'y a aucune localité dans cette province qui s'appelle *Steinfeld*; le village voisin, qu'il appelle *Westheim* est probablement *Westhausen* (p. 318). Les Rosen avaient construit un chateau dans leur seigneurie du Herrenstein, entre *Steinbourg* et *Dettwiller;* l'auteur, ou plutôt son garant, combine de ces deux noms le nom d'*Estivilliers!* (p. 453). Ce qui est particulièrement déplaisant pour nous autres Alsaciens de France, et pour les autres aussi, c'est de constater que l'auteur donne leurs noms allemands à une série de localités du pays qui ont des noms français usités et connus et qu'il écrit *Buchsweiler*, *Hohbar*, *Gebweiler*, *Rufach*, *Sennheim*, *Wattweiler*, etc., au lieu d'écrire, comme tout le monde, en français, *Bouxwiller*, *Haut-Barr*, *Guebwiller*, *Rouffach*, *Cernay*,

Th. SCHIEMANN, **Deutschland und die grosse Politik anno 1907**. Berlin, Reimer, 1908. In-8°. p. 455, mk. 6.

Lucien COQUET, **Politique franco-allemande.** Paris, Alcan, 1906, in-16, p. 226. Fr. 3,50.

I. Comme pour les années précédentes, M. Schiemann nous donne sa revue politique de 1907. Ces articles hebdomadaires ont gardé le même caractère que par le passé : larges emprunts aux pages saillantes des grands périodiques anglais, français, russes ou autres, commentaire avisé et sage des événements importants de l'évolution intérieure des grands États ou de leur politique extérieure. Comme précédemment encore, les affaires de Russie (deuxième et troisième douma, mouvement révolutionnaire) sont suivies avec le plus de régularité. Après le voisin de l'Est, c'est l'activité diplomatique de l'Angleterre et le rôle de la conférence de la Haye qui ont surtout offert à la plume de l'auteur l'occasion d'intéressantes considérations où l'observation précise de l'actualité n'exclut pas les idées générales. Plus que dans les volumes antérieurs, il a appelé l'attention de ses lecteurs sur l'important réveil du continent asiatique : le Japon, la Chine, l'Inde, la Perse et en général le monde musulman ont de plus en plus la prétention de s'affranchir du vieil Occident, par une nouvelle application de l'ingratitude historique de l'élève pour le maître. Plus qu'autrefois aussi, les intérêts de l'Allemagne elle-même se sont trouvés mêlés à l'évolution politique de cette année 1907 et l'auteur n'a eu garde de perdre de vue cette connexion. Il faut ajouter que toujours la discussion reste chez M. Sch. d'une grande lucidité, comme le ton, modéré et courtois [1].

II. Le livre de M. Coquet plaira à M. Schiemann, et il ne manquera pas de le signaler dans sa prochaine revue de l'année 1908. Comme lui, M. C. souhaiterait un rapprochement avec l'Allemagne,

---

Wattwiller, etc. — On chercherait, en vain dans la liste des évêchés de l'Europe chrétienne, ceux d'*Illengen* (p. 102) et de *Palzkaw* (p. 451).

Il en est de même pour les noms de personnes. P. 98, pourquoi appeler *Arnheim*, le général saxon que tout le monde appelle aujourd'hui, parmi ses compatriotes, *Arnim*? — P. 99, l. *Ponickau* p. *Ponitzkaw*. — P. 157, l. *Kaltenbach* p. *Caldenbach*. — P. 230, l. *Mockhel* p. *Mokel*. — P. 311, lire *Berthold de Zaehringen* pour *Berthold de Zerncheim*. — P. 314, l. *Moerschhaeusser* p. *Morshausser*. — P. 331, l. *Taupadel* p. *Taupadell*. — P. 453, les noms de *Guill*, *Ekeinwart*, *Rattehin* sont certainement estropiés aussi, sans que j'aie pu en reconnaître la forme correcte. Dans les quelques lignes de latin qui reproduisent les titres féodaux de l'empereur Ferdinand III (p. 477) il y a quatre fautes de copie; il faut lire *Teckae* pour *Feckae*, *Marchio* p. *Marchis*, *Sueviae* p. *Sucviae*, *Goritiae* p. *Goribiae*. — Par une singulière faute d'impression, p. III, « l'ouvrage précité » est devenu un « ouvrage précipité ».

1. Les épreuves n'ont pas été revues avec le soin ordinaire. Lire p. 117, Grévy; 142, 194, de la Salle de Rochemaure; 228, Bousquet; 240, Agde; 265, Sansbœuf; 289, 17e régiment; 342, Mauchamp; 395, Lyautey, pour *Grévi* (et *Grévis* à l'index), *de La Solle de Bochemaure*, *Bosquet*, *Adge*, *Sousbouf* (et *Sousbouef* à l'index), *107e*, *Beauchamp*, *Lyautay*; et d'autres menues inadvertances.

et il le juge possible sur le terrain économique, en réservant le problème que l'on sait. Il montre l'intérêt qu'il y aurait pour nous à revenir au régime des traités de commerce, en nous dégageant de la clause purement illusoire aujourd'hui de la nation la plus favorisée, stipulée par l'article XI du traité de Francfort. Beaucoup d'économistes des deux côtés des Vosges, un grand nombre de chambres de commerce auxquelles s'est adressé l'auteur, partagent cette opinion. Il signale l'initiative prise par un groupe de commerçants et industriels allemands et français, réunis à Francfort en novembre 1906, pour fonder un comité franco-allemand qui travaillerait à cette entente. Portée sur ce terrain neutre des affaires, la question du rapprochement, telle que l'a exposée M. C. avec une documentation très précise, ne pourrait avoir pour les deux pays, si elle trouvait une solution heureuse, que de bienfaisantes conséquences, mais plus limitées qu'il ne le croit. Quant à la seconde partie de son étude, la politique coloniale franco-allemande, sa démonstration soulèvera plus d'objections. C'est justement sur ce brûlant terrain colonial, on le sait assez, que l'entente a été et semble devoir rester le plus difficile à réaliser. Une conférence de M. Lucien Hubert à Berlin, l'accueil cordial fait par l'empereur à notre ambassadeur, ses conversations ou celles du chancelier avec M. Étienne, ce que M. C. appelle les trois étapes du rapprochement, sont d'heureux incidents, des actes de courtoisie dont il faut se féliciter, mais sans en exagérer l'importance. Nous ne sommes plus ici sur le terrain solide de la politique d'affaires, malgré le conseil de l'auteur de *commercialiser* les questions coloniales pour nous entendre avec l'Allemagne. Néanmoins, en dépit de son optimisme, son livre mérite d'être signalé à tous les lecteurs désireux de suivre l'histoire de nos relations extérieures [1].

L. R.

Henri Cabane, **Histoire du clergé de France pendant la Révolution de 1848.** Nouvelle bibliothèque historique. Bloud et Cie. 252 pages petit in-8.

Cet ouvrage de propagande catholique, fait presque uniquement d'après les sources imprimées [2], n'apporte rien de nouveau au sujet traité. Son titre, *Histoire du clergé de France*, est assez peu justifié, puisqu'il n'y est pas question de la vie intérieure de l'Église, des différents courants qui la traversaient, des hommes qui la dirigeaient, mais seulement et superficiellement de ses rapports avec le pouvoir

1. P. XVI, la population de l'Allemagne est de 60, et non de 56 millions; p. 117, lire Henckel de Donnersmark, au lieu de *Henekel de Donnersmarck*; p. 134, il y avait bien d'autres raisons à donner au choix de M. Dernburg pour la direction des colonies; p. 145, l'Empire comprend 5, et non 6 duchés, 7, et non 6 principautés. La transcription des textes allemands est souvent incorrecte.

2. Les seules sources manuscrites sont quelques documents consultés aux archives de l'Hérault.

et avec l'opinion. Histoire du clergé, si l'on veut, mais du clergé étudié du dehors et du seul point de vue politique. Je ne veux pas discuter les jugements qui sont inspirés du pur esprit ultramontain, mais je note l'inexpérience de la méthode. Les ouvrages cités le sont par leur seul titre, sans indication d'édition, de volume, de page. Quant à la critique, qu'on en juge! La situation de l'Église dans les premières années du gouvernement de juillet est résumée par ces formules : « La France semblait déchristianisée » (p. 12) ou bien : le clergé était asservi au bon plaisir du gouvernement (p. 17). Des questions essentielles ne sont même pas posées. Ainsi, l'auteur n'essaie même pas d'expliquer en quoi consistait le républicanisme et le démocratisme du clergé ou plutôt d'une partie du clergé, car il ne distingue pas.

Après comme avant ce livre il faudra se reporter aux ouvrages de MM. Debidour, Lecanuet, Thureau-Dangin, De la Gorce, etc., ouvrages dont M. Cabane s'est d'ailleurs beaucoup servi [1].

Albert MATHIEZ.

Einführung in das theologische Studium, von P. WERNLE, Tübingen, Mohr, 1908, gr. in-8°, XVI-524 pages.

Die heilige Schrift des Alten Testaments, übersetzt und herausgegeben von E. KAUTZSCH, Dritte, völlig neu gearbeitete Auflage; Lieferung 1. Tübingen Mohr, 1908; gr. in-8°, VIII-64 pages.

Die Quellen der synoptischen Ueberlieferung, von B. WEISS. Leipzig, Hinrichs, 1908; in-8°, IX-256 pages.

Licht vom Osten, Das Neue Testament, und die neuentdeckten Texte der hellenistisch-rœmischen Welt, von A. DEISSMANN, Tübingen, Mohr, 1908, gr. in-8°, x-364 pages.

L'ouvrage de M. Wernle est de tout premier ordre. C'est un traité des études ecclésiastiques en vue du ministère pastoral dans les communautés protestantes. Mais l'auteur est si détaché de toute orthodoxie confessionnelle que l'objet spécial du livre ne fait pas le moindre tort à son utilité générale comme introduction aux études religieuses.

Après des considérations sur le but et les conditions des études théologiques, M. W. traite de la théologie historique, de la théologie systématique et de la théologie pratique. La dernière partie est la moins développée. Nonobstant son titre, l'on aurait tort de penser qu'elle n'offre qu'un intérêt professionnel pour la formation des ministres évangéliques. Le programme d'action religieuse et morale qui y est esquissé s'inspire de principes si élevés, il est conçu dans un esprit si large et si moderne, que non seulement les ministres de tous les cultes chrétiens, mais tous les éducateurs et ceux qu'intéressent

---

1. P. 57, l. 10. lire *ère* et non être; p. 176, avant-dernière ligne, de *Belloy* et non de Bellay; p. 225, *Berland* et non Bertrand; p. 226, l. 4, *Cresserons* et non Cesserous.

les questions de morale sociale pourraient le consulter avec profit.

La seconde partie concerne l'enseignement systématique de la religion et de la morale. Les problèmes y sont nettement posés : essence de la religion, essence du christianisme, doctrine de la foi ; vérité de la religion et du christianisme ; nature et moralité ; devoir, mal et liberté ; morale chrétienne.

Il va sans dire que les solutions traditionnelles sont critiquées, et de même les opinions et systèmes récents. La position de l'auteur est celle du protestantisme le plus libéral. Sa critique des dogmes traditionnels est irréprochable. Mais il s'arrête, comme M. Harnack et tant de théologiens protestants, devant la foi au Dieu père, qui pardonne le péché. Là serait la religion éternelle, que ni l'histoire, ni la science, ni la philosophie ne démontrent, mais qu'elles ne sauraient non plus atteindre ni compromettre ; la véritable et unique révélation, qui se ferait de Dieu au cœur de l'homme, et qui n'aurait pas besoin d'autre preuve ; le principe de toute vie morale, et le salut de l'humanité. C'est le pur fidéisme à côté de la plus incontestable science. Et c'est aussi le cas de dire que la foi est un don de Dieu, et non une acquisition de l'homme. Car combien d'ignorants et de savants ne peuvent avoir accès à celle-ci ! Malgré soi, le critique en vient à penser que ce symbole néo-protestent, au lieu d'être la religion absolue, n'est qu'un résidu ou une épuration de la foi ancienne, en des âmes fortement trempées par la tradition de la réforme, et qui restent dominées inconsciemment par les antiques doctrines du péché et du salut par la foi. Mais, si simplifié que soit leur *credo*, on ne voit pas comment il pourrait échapper au contrôle de la raison, ni comment une croyance d'enfant (et ce n'est pas la diminuer que de la qualifier ainsi, mais c'est en parler comme l'Évangile) pourrait, sans modification dans l'idée de ses trois termes essentiels, Dieu, péché, pardon, s'accorder indéfiniment avec l'évolution de la pensée, de la science et de la moralité humaines. Évidemment, il ne s'agit que d'une religion particulière, d'une forme très simplifiée du christianisme, dont on pourra un jour marquer la place dans l'histoire générale des religions.

C'est surtout dans sa première partie que M. W. a déployé les ressources de son érudition et du sens critique le plus aiguisé, en traçant le plan d'une histoire générale de la religion, qui embrasse toutes les religions, depuis les origines jusqu'à nos jours. La religion juive et chrétienne y tient la plus grande place ; mais la théologie particulière de l'auteur, qui inspire directement les deux dernières parties, se montre rarement dans la première ; et c'est plaisir de suivre ses indications et remarques sur les cultes primitifs, les religions particulières, le syncrétisme religieux, la religion d'Israël, le christianisme primitif, l'Église du moyen âge, la réforme, les temps modernes. Tout cela est écrit pour les étudiants ; mais ceux qui ont déjà étudié

peuvent encore s'y instruire. On n'imagine pas information plus sûre, plus complète, plus méthodique.

Nouvelle édition, transformée, de l'excellente traduction allemande de l'Ancien Testament, qui se publie sous la direction de M. Kautzsch. La traduction, que suivait un excellent abrégé d'histoire littéraire, devient un véritable manuel d'exégèse. Non seulement le texte biblique est accompagné de notes succinctes, qui constituent un bon commentaire, mais chaque livre est précédé d'une introduction générale, et chaque section de livre, d'une introduction particulière, qui en facilitent l'intelligence. Le premier fascicule contient la majeure partie de la Genèse; on y trouve une introduction très substantielle à l'étude de Pentateuque; puis une courte introduction à la Genèse; enfin les récits, à commencer par celui de la création, avec leurs introductions spéciales. Ainsi l'on peut lire, avant le récit de la création, des remarques sur ses rapports avec la cosmogonie babylonienne, et même une réflexion, sans doute encore nécessaire, sur l'inconvénient qu'il y aurait à chercher dans la description biblique des renseignements sur l'astronomie et sur l'histoire du globe terrestre. La distinction des sources, dans les récits mêlés, indiquée déjà dans la première édition, l'est encore dans celle-ci, selon qu'on peut la tracer avec vraisemblance. Il n'est pas douteux que cette seconde édition ait le même succès que la précédente.

La publication de M. B. Weiss n'est pas une étude sur les sources des Évangiles synoptiques, mais une édition de ces sources, ou plutôt de deux d'entre elles, à savoir le document que l'auteur du premier Évangile, et celui que l'auteur du troisième Évangile auraient compilés avec Marc dans leurs rédactions respectives. Il va sans dire que cette reconstitution de textes est hypothétique et en rapport avec les opinions particulières de M. W. touchant la composition des Évangiles; elle couronne donc et complète les travaux du savant exégète sur l'origine des trois premiers Évangiles, et c'est à ce titre qu'elle offre un intérêt. Mais, en présentant sous cette forme les résultats de sa critique, M. W. leur donne une apparence de certitude que le sujet ne comporte pas, surtout dans les détails.

Ainsi l'on pourrait contester que la source de Matthieu ait fait dire à Jean-Baptiste : « Celui qui vient après moi vous baptisera dans *l'Esprit saint et* dans le feu »; qu'elle ait contenu l'objection de Jean au baptême de Jésus, et la réponse de celui-ci; que les béatitudes, au commencement du discours sur la montagne, y aient été rédigées en la forme que leur donne le premier Évangile : « Bienheureux les pauvres *en esprit*,... Bienheureux ceux qui ont faim et soif *de la justice* »; que le personnage appelé Jaïr par Marc y ait demandé la résurrection de sa fille, censée morte; qu'on y ait lu la parabole de l'Ivraie tout au long, comme dans Matthieu; etc., etc. Certains éléments rédactionnels pourraient d'ailleurs avoir existé dans la source

immédiate de Matthieu, sans appartenir au fond primitif de cette source, mais M. W. n'entre pas dans ces distinctions; et on peut le regretter, car il est telle de ses assertions, par exemple, celle qui concerne la présence d'assez nombreux récits dans la source, à côté des sentences, qui pourrait se défendre par rapport à la source du premier Évangile, et qui est beaucoup moins soutenable par rapport à la première rédaction de ce recueil.

Les difficultés se multiplient quand on passe à la source de Luc. M. W. y fait entrer à peu près tout ce que le rédacteur du troisième Évangile n'a pas emprunté à Marc, et jusqu'aux récits de la naissance. Ce rédacteur, qui fait profession de connaître un grand nombre d'Évangiles, n'en aurait exploité que deux. Vu l'habileté avec laquelle il adapte à son style et à sa manière les documents qu'il emploie, il paraît impossible de se prononcer avec tant d'assurance sur ceux qui ne nous sont point parvenus. Et supposé qu'un seul de ces documents lui ait fourni la majeure partie de ce qu'il n'a pas pris dans Marc, il ne s'ensuivrait pas que ce document soit une source parallèle à celle de Matthieu, et non dépendante de celle-ci, pour les morceaux qui sont communs à notre premier Évangile et au troisième. Il ne suffit pas, pour donner unité aux récits de la naissance du Christ, d'en retrancher le membre de phrase qui contient l'idée de la conception virginale; et si le texte que donne M.W. peut être, à la rigueur, celui qu'a connu le rédacteur évangélique, il faudrait dire que ce texte représente un travail assez complexe non seulement de la tradition orale, mais de la tradition écrite, sur l'origine du Sauveur. Aucun autre critique n'admettra sans doute que la généalogie de *Luc*, III, 23-38, représente les ancêtres de Marie, et que Jésus, dans la source, ait été dit fils d'Héli, qui serait son aïeul maternel. Il paraît tout à fait inexact de présenter le récit de la pêche miraculeuse, dans *Luc*, V, 1-11, comme une tradition parallèle au récit de la vocation des premiers disciples dans *Marc*, I, 16-20 : c'est visiblement une combinaison de ce récit avec celui de la pêche, qui concernait originairement une apparition galiléenne du Christ ressuscité, comme M. W. le reconnaît; et tout porte à croire que la combinaison vient de l'évangéliste, qui ne racontera pas d'apparitions galiléennes, et qui ne veut pas laisser perdre un morceau traditionnel dont l'interprétation symbolique peut s'adapter à la vocation des disciples. A en croire M.W., le rôle de Matthieu et de Luc n'aurait guère consisté qu'à recopier, en les entremêlant plus ou moins heureusement, Marc et une autre source. Or, il ne semble pas qu'on puisse réduire tellement la part des évangélistes. La façon dont tous les deux ont traité Marc autorise à supposer qu'ils ne sont pas attachés plus servilement aux autres sources qu'ils pouvaient avoir à leur disposition.

Parlant des sources évangéliques, M. W. s'occupe aussi de Marc; mais, comme il n'était pas utile d'en reproduire le texte, il se con-

tente d'une analyse, avec des remarques tendant surtout à prouver que Marc dépend lui-même de la source que Matthieu a exploitée en même temps que notre second Évangile. Toutes réserves faites sur les détails, la thèse paraît solidement démontrée pour le principal, plus solidement que celle de l'historicité des récits de la naissance dans le troisième Évangile, où M. W. s'efforce de voir une tradition galiléenne et des souvenirs de Marie. Mais, comme il en retire la part des anges, qui n'est pas petite, chacun le sait, dans cette légende, on ne voit pas bien comment il peut trouver le reste plus consistant.

En terminant, M. W. dit qu'il ne se flatte pas d'avoir dit le dernier mot sur la question synoptique (ce dernier mot sera-t-il jamais dit par personne, et peut-on parler d'un ouvrage définitif en pareille matière?). Du moins doit-on reconnaître qu'il est un de ceux qui ont le plus contribué, en ces derniers temps, à élucider ce problème fondamental dans l'histoire des origines chrétiennes.

Le titre choisi par M. Deissmann est un peu éclatant, mais le sous-titre l'explique, et le livre est bon. Il s'agit de montrer l'importance des inscriptions, papyrus, ostraca, mis au jour en ces derniers temps, pour l'intelligence du Nouveau Testament. L'auteur commence par dresser l'inventaire des découvertes; puis il fait voir le parti qu'on en peut tirer pour la connaissance de la langue employée par les écrivains apostoliques, pour celle de la littérature populaire, à laquelle se rattachent la plupart de leurs œuvres, pour celle de l'histoire même, du milieu et des conditions où se produisit l'évangélisation chrétienne; il termine par des réflexions sur les moyens d'utiliser les matériaux qui sont maintenant à la disposition de l'historien des origines chrétiennes. La documentation est très abondante, l'exposition claire; on est entraîné par l'enthousiasme de l'auteur, et l'on ne songe pas à contester ses assertions générales, qui s'appuient sur les faits. Peu de livres font mieux comprendre ce que sont en eux-mêmes, au point de vue littéraire, les écrits du Nouveau Testament, et quelles ont été les circonstances extérieures de leur rédaction. Et l'on n'en finirait pas s'il fallait citer tous les rapprochements qui apportent une lumière nouvelle sur des passages et des détails, parfois importants, des textes bibliques. On lira surtout avec profit ce qui concerne les Épîtres du recueil néotestamentaire. M. D. y applique une distinction très simple entre les *lettres* qui sont de vraies lettres, et les *épitres*, qui n'ont que l'apparence de communications privées : la plupart des Épîtres de Paul sont de vraies lettres; celles de Jacques, de Pierre, de Jude, l'Épître aux Hébreux, la première de Jean n'en sont pas. Et M. D. en conclut que la question d'authenticité n'a pas pour ces dernières la même importance : dans ces écrits, dit-il, c'est « une grande chose » qui parle, non une personnalité caractérisée.

On peut trouver cependant, que, sur certains points, l'auteur abonde aisément dans le sens de sa thèse. A propos du recensement de Qui-

rinius, dans *Luc*, II, 3, il cite un édit de l'an 104, concernant l'Égypte : on pouvait bien soupçonner, ou plutôt l'on savait bien que l'idée de ce recensement n'était pas sans rapport ou analogie avec des faits de l'époque; mais il ne s'ensuit aucunement que la donnée évangélique ne soit pas fausse en elle-même. Il n'est pas de fiction qui ne soit conçue, en quelque manière, d'après une réalité. De même le discours de Paul à l'Aréopage peut être en parfait accord avec la connaissance qu'on a maintenant de l'antiquité, sans qu'on soit obligé de l'attribuer à l'Apôtre lui-même, non à l'auteur des Actes, et d'y voir un manifeste qui ferait époque dans l'histoire des religions.

Alfred Loisy.

— On n'a jamais tant parlé que de nos jours d'accorder la religion avec la culture moderne, M. W. Kapp reprend le sujet (*Bildung und Religion;* Tübingen, Mohr, 1907, in-8°, 26 pages); il trouve dans l'Évangile un certain nombre d'éléments très simples (Dieu Père, etc.) qu'il croit indéfiniment valables, et qu'on pourrait accorder avec tout progrès intellectuel. Thèse commune à beaucoup de protestants libéraux, mais assertion de foi plutôt que démonstration. — A. L.

— La brochure de M. S. Niebergall, sur l'emploi actuel de la Bible (*Was ist uns heute die Bibel?* Tübingen, Mohr, 1907; in-8°, 85 pages), est conçue dans le même esprit. Ici l'on se représente Jésus comme prophète de l'*intériorité* et de la *personnalité*, et l'on prend de la Bible ce qui est en rapport avec ce principe, sans se dissimuler que ce n'est pas du tout l'ancien dogme, et que c'est même autre chose que l'histoire; mais on croit que ce serait *l'essence de l'Évangile*. Le cas de ces touchants efforts pour conjurer la ruine d'une foi menacée n'est peut-être pas nouveau dans l'histoire des religions. — A. L.

— Même question traitée, selon le même esprit, au point de vue de l'histoire, dans les *Religionsgeschichtliche Volksbücher*, par M. H. Vollmer (*Vom Lesen und Deuten der heiligen Schriften;* Tübingen, Mohr, 1907; in-12, 64 pages). On peut trouver là un bon aperçu de l'origine de la croyance à l'inspiration, et du développement de l'exégèse soit juive, soit chrétienne. — A. L.

— Dans le même recueil, vues sur les conditions de la prédication apostolique, comparées à celles des missions contemporaines, par M. H. Weinel (*Die urchristliche und die heutige Mission;* Tübingen, Mohr, 1907; in-12, 64 pages). L'étude est surtout historique, et très complète en cette qualité, sous sa forme succincte; car on y examine successivement le terrain, le but, les représentants, les moyens et les résultats des premières missions. Mais la conclusion est discutable : les succès des missions chrétiennes au XIX[e] siècle dépasseraient ceux du I[er] siècle chrétien. Pour la quantité sans doute; mais on doit tenir compte aussi du point de départ et de la qualité. — A. L.

— Nouveau livre de M. P. Saintyves, sur *Les vierges mères et les naissances miraculeuses* (Paris, Nourry, 1908; in-12, 280 pages). Mêmes mérites et même intérêt que dans *Les saints successeurs des dieux*, dont nous avons récemment parlé. Matériaux abondants, logiquement distribués d'après la nature de l'agent qui est censé produire la conception miraculeuse : pierres, eaux, animaux divins, phénomènes météorologiques, soleil, divinités. Le dernier chapitre concerne

l'idéalisation de la naissance du Christ. P. 255, l'auteur semble confondre l'hébreu *rama*, « hauteur », avec *bama*, « lieu de culte, haut lieu », et il conteste à tort que *Rama* soit un nom de ville dans Jér. xxxi, 15. On peut douter aussi que la *alma* d'Is. vii, 14, soit la femme du prophète, dont il est question au chapitre suivant (viii, 3-4). Et peut-être le bœuf et l'âne de la crèche sont-ils suffisamment expliqués par Is. i, 3, sans qu'on ait besoin de recourir à une légende mythologique de l'extrême Orient. — A. L.

— Le traité de morale du défunt professeur J. Gottschick paraît par les soins de son fils (*Ethik*; Tübingen, Mohr, 1907; gr. in-8°, xv-280 pages). Ce n'est pas une œuvre purement philosophique, mais un traité philosophico-théologique, complet et raisonné, de la morale chrétienne, fait au point de vue d'un protestantisme éclairé. Remontant jusqu'à l'Évangile de Jésus, l'auteur le résume avec exactitude; tout au plus pourrait-on critiquer certains détails. Par exemple, ce qu'on lit, dans Matth. V, touchant la vision de Dieu, le rassasiement de justice, doit appartenir à la rédaction, et les béatitudes primitives étaient plus réalistes; de même, ce que l'Évangile enseigne touchant le célibat des élus ne prouve pas qu'ils soient de tout point conformes aux esprits célestes. Mais il est observé, avec raison, que la parole si souvent citée : « Rendez à César ce qui est à César », etc., n'autorise aucunement un droit divin de l'État; elle ne fait que définir le caractère non politique du règne de Dieu. — A. L.

— C'est aujourd'hui une entreprise hardie que la publication d'une histoire universelle, et l'on commençait même à penser qu'un seul savant n'y pouvait plus suffire. Voici pourtant que M. Kurt Breysig, professeur à l'Université de Berlin, nous annonce une histoire de l'humanité, dont il publie le premier volume, qui contient seulement une partie de l'histoire des peuples primitifs (*Die Geschichte der Menschheit*. B. I. *Die Völker ewiger Urzeit. Die Amerikaner des Nordwestens und des Nordens;* Berlin, Bondi, 1907; gr. in-8°, xxvii-563 pages). Le plan est très large; il s'agit de toutes les races humaines, dont on n'entend pas seulement décrire la fortune, mais toutes les formes réelles d'existence et de civilisation. L'œuvre se présente comme devant être assez massive. Un livre d'introduction est consacré aux matériaux et à l'ordre du sujet; le second, concernant les origines de l'humanité, est renvoyé à un volume ultérieur. Et l'on trouve, avant l'introduction, deux tableaux dont l'un a pour objet la vie des premiers groupes humains, et l'autre les origines de la royauté. Il va de soi que ces descriptions comportent une large part d'hypothèses et d'inductions plus ou moins sûres; mais le lecteur n'en est pas autrement averti. L'ordre chronologique ne pouvait être suivi avec rigueur. Si l'on s'occupe d'abord de la race rouge et des tribus de l'Amérique du nord, c'est que l'on veut décrire, pour commencer, une société primitive. Le plan de l'ouvrage n'est pas dominé par la chronologie, mais par l'idée du développement ou des états de civilisation. Principe spécieux, dont l'application peut non seuement engendrer des embarras de perspective, mais subordonner l'histoire même à une conception systématique de son évolution. Malgré tout, on doit souhaiter que l'auteur réussisse à remplir le cadre qu'il s'est tracé, sans se décourager lui-même avant la fin. La partie qu'il nous donne est documentée et présente en bon ordre tous les renseignements désirables sur les mœurs et coutumes, la famille, l'organisation sociale, la religion, le langage, etc. — X.

— Le second volume de l'histoire de la littérature anglaise publié sous la direction de MM. Ward et Waller (*Cambridge History of English Literature*. Vol. II, Cambridge University Press. 1908, in-8°, 538 pp. 9 s.) traite des xiv° et xv° siècles.

Piers Plowman, Chaucer, Wycliffe, Malory forment la matière des principaux chapitres. Une bibliographie admirablement faite complète l'ouvrage. Parmi les problèmes qu'offre l'histoire littéraire de cette époque, deux sont traités à un point de vue hardi et nouveau : c'est, d'une part, l'attribution de *Piers Plowman* à plusieurs auteurs, et, d'autre part, l'authenticité de la version de la Bible dite de Wycliffe. Le xve siècle si négligé pendant longtemps, parce qu'il passait inaperçu entre Chaucer et Shakespeare, est réhabilité : on s'aperçoit qu'il a produit Malory, Caxton, les ballades, les] lettres de Paston. L'initiative de l'Université de Cambridge mérite les plus vifs éloges : l'histoire littéraire qu'elle a entreprise rappelle une cathédrale gothique par le soin du détail et le fini de l'exécution, elle est aussi l'œuvre d'un grand nombre d'architectes. — Ch. BASTIDE.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Séance du 7 août 1908.* — M. Chatelain communique un feuillet de parchemin du XIII[e] siècle, orné de miniatures, qui recouvrait un volume in-folio de la Bibliothèque de l'Université, l'ouvrage de Jansenius, intitulé *Augustinus*, publié à Paris en 1641. C'est le reste d'un beau manuscrit du roman en prose de Lancelot du Lac, qu'un relieur a employé comme couverture. Il est probable que d'autres exemplaires de la même édition ont été reliés avec des fragments du même manuscrit.

M. Antoine Thomas signale l'existence aux Archives nationales d'un document inédit, classé depuis peu, qui fournit des données nouvelles sur la personnalité et la famille de Jehan de Monstereul, prévôt de Lille, un des précurseurs de l'humanisme en France, massacré comme Armagnac lors de l'entrée des Bourguignons à Paris, en 1418. L'écrivain s'appelait, de son vrai nom de famille, *Charlin;* il l'abandonna pour prendre celui de *Monstereul*, du nom de sa patrie (probablement Montreuil-sous-Bois, près de Paris), mais il était aussi désigné par le sobriquet de *Johannès*. Au moment de sa mort, il était propriétaire de deux immeubles à Paris sis, l'un rue du Grand-Chantier, l'autre, le plus important, dans la rue Simon-le-Franc. Ces deux immeubles furent acquis par maître Jehan Rapiout, avocat au Parlement, qui se les vit disputer par un héritier éloigné de Jehan de Monstereul, nommé Colin de la Rue, avec lequel il fit une transaction amiable. C'est cette transaction, datée du 4 août 1427, qui se trouve aux Archives nationales.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Séance du 14 août 1908.* — M. Babelon, président, annonce à l'Académie la perte qu'elle vient de faire par la mort du doyen de ses correspondants, M. Charles de Robillard de Beaurepaire, à Rouen.

M. Thomas commente et complète un mémoire récemment publié par M. le prof. W. Foerster, de Bonn, sur l'étymologie du mot français *vernis*. Contrairement à l'opinion de Diez, ce mot n'a rien à voir avec le latin *vitrum*, verre. Il vient, par l'intermédiaire de l'italien, du grec *berenice* ou *beronice*, dont le *b* se prononçait comme le *v* français. Galien et Oribase emploient *berenicion*; mais chez eux, comme dans tous les textes antiques, ce mot désigne le natron ou soude brute, lequel devait probablement ce nom à la ville de Bérénice où on l'exploitait. M. Thomas signale dans des recettes conservées par un manuscrit de Lucques, contemporain de Charlemagne et publiées par Muratori, la plus ancienne mention connue du vernis, sous la forme *ueronice*. Le mot a désigné à l'origine la sandaraque, résine qui entrait dans la composition du vernis, puis le vernis lui-même.

L'abbé Henri de Genouillac communique à l'Académie une note sur la culture des plaines de l'Euphrate vers le milieu du 4[e] millénaire. Il étudie à part la culture des champs et celle des jardins, et à propos de l'une et l'autre parle de la répartition des terres, du personnel agricole, du travail et des produits.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Séance du 21 août 1908.* — M. Senart donne à l'Académie des nouvelles de la mission de M. Pelliot dans le Turkestan et présente une série de photographies reproduisant des parties caractéristiques de la décoration des grottes des Mille Bouddhas à Tien fo Tong.

M. Salomon Reinach présente, de la part de Hamdi-bey, directeur du Musée de Constantinople, les photographies d'un admirable bas-relief du v[e] siècle récemment découvert dans l'île de Thasos. Le sujet est un banquet funéraire, avec un mort héroïdé couché sur un lit, une femme assise, un jeune échanson et des animaux familiers. C'est le plus ancien et le plus bel exemplaire que l'on ait encore signalé de cette série de représentations.

M. Reinach annonce ensuite une découverte extraordinaire faite, au mois de

juillet dernier, par la mission italienne, à Phaestos, en Crète. Il s'agit d'un disque en argile de 16 centimètres de diamètre, qui porte sur ses deux faces plus de 120 signes pictographiques, hommes, animaux, arbres, etc., constituant le premier texte considérable que l'on possède de l'ancien système d'hiéroglyphes usité en Crète. Ces signes ne sont pas gravés, mais ont été imprimés à l'aide de poinçons; il y a là un premier essai de typographie remontant aux environs du xxe s. a. C.

M. L. Delaporte communique les empreintes de deux cylindres, dont l'un, appartenant à M. Albert Maignan, a été gravé à l'époque de la première dynastie de Babylone et comporte cinq personnages, parmi lesquels un lion à face humaine, le premier que l'on trouve sur un monument babylonien. L'autre cylindre est conservé au Cabinet des Médailles; dans la scène, dérivant d'un mythe solaire, l'un des personnages est un génie à corps humain dont les pieds et les mains sont remplacés par des griffes et la bouche par une gueule de lion. Dans l'inscription, gravée en caractères de l'époque de la domination d'Agadé et formée d'un seul nom propre : DAR-na-pi-ir, le signe DAR est l'idéogramme très rare d'un nom divin à déterminer. — MM. S. Reinach, Heuzey et Pottier présentent quelques observations.

M. Héron de Villefosse communique, au nom de M. Max Ringelmann, professeur à l'Institut agronomique, une note sur des essais de fonctionnement de lampes puniques. Il résulte des expériences de M. Ringelmann que les petites mèches en fibres végétales ont donné les meilleurs résultats. Le combustible employé a été de l'huile d'olive venue d'Afrique; en y ajoutant un peu de sel marin, on a obtenu une lumière plus forte sans production de fumée. La manœuvre des mèches expérimentées s'est effectuée sans difficulté à l'aide d'une pointe ou d'une petite pièce métallique. — M. Ch. Joret présente quelques observations.

M. Salomon Reinach présente la photographie d'une statuette en bronze d'Hercule qui a été vendue à Londres en décembre 1907. Il donne des raisons pour y reconnaître la copie réduite d'un Héraclès de Polyclète et en rapproche la tête, qui est parfaitement conservée, d'une tête en marbre du même héros au Musée du Louvre. Cicéron et Pline connaissaient un Héraclès de Polyclète qui est peut-être l'original de la statuette décrite par M. Reinach. — M. Pottier présente quelques observations.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 28 août 1908*. — M. Babelon, président, prononce une allocution à l'occasion du 90e anniversaire de M. Henri Weil, membre de l'Académie depuis 1882.

M. Henri Cordier donne des nouvelles de la mission de M. le capitaine d'Ollone, qui a rejoint la mission de M. Pelliot.

M. Henri Cordier communique un mémoire relatif aux Mossos, population du S.-O. de la Chine, apparentée aux Tibétains. Après avoir retracé leurs mœurs et leurs coutumes, il donne trois de leurs vocabulaires, puis il parle de leur écriture pictographique. Le prince Henri d'Orléans avait rapporté cinq manuscrits mossos qui entreront dans les collections de l'École des langues orientales; M. Bonin en a présenté un au Congrès des Orientalistes tenu à Paris en 1897; enfin, M. Jacques Bacot, au cours d'un voyage récent, a recueilli à Li-Kiang 200 manuscrits dont 18 sont certainement mossos; deux de ceux-ci sont coloriés; les deux autres semblent écrits dans une variété de l'écriture lolo. M. Bacot a remis à M. Cordier ces manuscrits qui sont destinés à l'École des langues orientales.

M. Salomon Reinach montre une photographie de la statuette de terre cuite, récemment découverte près de Nauplie, où la presse a cru voir une copie ancienne de la Vénus de Milo. Il n'y a, en réalité, aucune analogie de style entre ces deux œuvres, et l'analogie de leur attitude est beaucoup moins frappante que les différences. La Vénus de Nauplie, tenant un miroir de la main gauche et ramassant sa draperie de la main droite, incline la tête vers le miroir tandis que la statue de Milo regarde au loin. On pourra désormais alléguer la statuette grecque à l'encontre et non pas à l'appui de toute restauration de la statue du Louvre sous l'aspect d'une Vénus au miroir. M. Reinach réitère sa conviction que la prétendue Vénus est une Amphitrite et qu'elle tenait, de son bras gauche étendu, un sceptre ou un trident.

M. Edmond Pottier donne lecture d'un mémoire de M. Lechat, correspondant de l'Académie, sur une des figures de la frise du Trésor de Cnide à Delphes, que l'on interprétait comme Dionysos et qu'il explique comme un Géant. — MM. Collignon, S. Reinach et Babelon présentent quelques observations.

Léon Dorez.

Le propriétaire-gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, S^{rs}.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 37 — 17 septembre — 1908

Études sur l'administration de Rome au moyen âge (751-1252), par Louis HALPHEN. Paris, H. Champion, 1907, XVI, 191 p., 8°. Prix : 7 fr.

Le mémoire de M. Louis Halphen, qui forme le 166e fascicule de la *Bibliothèque de l'École des Hautes Études*, est consacré à l'étude de l'administration de Rome au moyen âge, ou plutôt — pour être plus exact — à des *Études sur l'administration de Rome*, de 751 à 1252. L'auteur estime, en effet, que les matériaux recueillis par ses devanciers et par lui-même, ne sauraient suffire à retracer un tableau absolument complet de l'organisation administrative de la Cité Éternelle, durant les cinq siècles qui forment le cadre chronologique de son travail. Il peut sembler douteux que nous en sachions jamais beaucoup davantage sur ces temps si lointains, car à mesure qu'on recule dans le passé, nous connaissons bien mieux les idées générales d'une époque et les événements de l'histoire universelle relatifs à telle et telle époque, que les menus faits divers de la vie journalière d'un empire ou d'une cité [1]. Et cela s'explique aisément, puisque personne n'a d'intérêt majeur à noter l'accomplissement quasi mécanique de la routine administrative, et par suite, ne songe à le faire. A coup sûr, un seul numéro quelconque du *Journal officiel*, lecture si peu récréative pour nous, en apprendra davantage, dans les siècles à venir, aux savants d'alors sur le mécanisme de l'État français contemporain que toutes les chroniques du XIIIe et du XIVe siècle ne nous en appren-

1. A moins, bien entendu, qu'on n'ait la chance de déterrer soudain des civilisations enfouies dans le sol toutes entières, comme la science moderne l'a eue dans la vallée du Nil ou celle de l'Euphrate, mais on ne peut guère espérer pareille bonne fortune pour l'Europe, et pour la Rome des premiers siècles du moyen âge en particulier.

dront jamais sur l'administration de saint Louis ou de Philippe-le-Bel.

Ce sont là des réflexions qui surgissent d'elles-mêmes à la lecture du travail si consciencieux de M. Halphen. Combien mal nous connaissons, en définitive, cette organisation administrative de Rome durant la première moitié du moyen âge, alors que nous sommes assez complètement orientés, soit sur l'histoire de l'Église, soit sur celle de l'Empire à cette époque! La matière à traiter était si rare et, si je puis dire, si rebelle, que l'auteur n'a pas rencontré sur son terrain beaucoup de précurseurs sérieux. L'ouvrage de Karl Hegel sur la constitution des villes italiennes, excellent au moment où il vit le jour, a bien vieilli depuis soixante ans et Gregorovius lui-même, dans son *Histoire de la ville de Rome au moyen âge*, n'a pu donner sur l'administration de la ville à cette époque que « quelques renseignements, très précis comme à l'ordinaire, mais forcément fragmentaires et incomplets. » C'est, qu'en effet, le petit nombre de documents utilisables, pour cette période, alors qu'ils deviennent plus abondants à partir du XIII[e] siècle, oblige notre critique prudent et sagace à signaler, en maint endroit de son exposé, des *trous* qu'il ne peut combler et qu'il se refuse à masquer [1]. C'est précisément cette loyauté scientifique, bien avisée, qui doit faire accorder une confiance entière à M. Halphen lorsqu'il nous donne certains résultats de ses recherches comme sûrement acquis; nous en avons pour garants la parfaite franchise avec laquelle il avoue, en maint endroit de son travail, que les documents lui manquent pour traiter certains côtés de son sujet ou que les textes sont trop incomplets ou trop rares pour lui permettre de conclure. Nous renonçons bien volontiers à un « tableau systématique et suivi des institutions administratives » qui n'aurait été possible qu'en entremêlant les faits de mainte hypothèse, et nous remercions même l'auteur de n'avoir point cédé à la tentation de le dresser pour nous.

Le point de départ de ces *Études*, c'est l'année 751, date à laquelle — selon l'opinion généralement admise — s'achève la dissolution de l'exarchat de Ravenne; elles s'arrêtent en 1252. C'est à ce moment que la nomination d'un sénateur étranger, faite par le peuple romain, amène des modifications assez importantes dans le régime intérieur de la cité, pour que l'auteur ait cru devoir arrêter là, tout au moins provisoirement, son récit.

Le mémoire de M. H. se divise en trois parties [2]. La première s'occupe de l'organisation administrative de la ville avant la révo-

1. On trouvera, p. XI-XVI, l'indication des bibliothèques et surtout des archives où M. H. a poursuivi des recherches patientes, qui n'ont pas toujours été fructueuses, par suite de « l'insouciance et de la mauvaise volonté des archivistes ».

2. En réalité de *deux* seulement. La *troisième* partie n'est constituée que par une série d'appendices.

lution communale, administration dépendant tout entière du pape, seul chef véritable de Rome, et qui ne lui fut enlevée qu'en apparence, quand Charlemagne et ses successeurs envoyèrent, durant le IXe siècle, leurs *missi* résider sur les bords du Tibre. Dans une série de cinq chapitres, l'auteur examine d'abord la nature de cette autorité pontificale et les contrepoids momentanés qu'elle rencontre dans la noblesse et la haute bourgeoisie; il nous décrit les circonscriptions administratives ecclésiastiques et civiles de la cité; il nous présente les fonctionnaires principaux, le préfet [1], les consuls et les ducs, les juges, tâchant de projeter autant de lumière que possible sur leurs attributions assez mal connues, mais nous mettant en garde contre les affirmations gratuites ou les hypothèses téméraires de certains de ses devanciers. La seconde partie nous expose l'organisation administrative de la commune romaine, après que les conflits entre le Saint-Siège et les différentes couches sociales de la population de Rome ont fini par amener, après bien des émeutes, des arrangements temporaires et, après de nouveaux conflits, des accords plus durables [2] entre la ville et la papauté. Dans une série de chapitres, nous étudions, avec M. H., l'organisation des conseils urbains, de ce Sénat, aux conditions d'existence si variables et aux attributions si vagues pour nous [3], des différents services administratifs (police, voirie, offices judiciaires, etc.), qui ont passé, presque tous, sous l'autorité de la Commune [4].

La troisième partie du travail — qui n'est point celle à laquelle l'auteur a dû consacrer un moindre effort —, est formée par neuf listes de fonctionnaires romains, dressées d'après tous les documents imprimés et manuscrits réunis et dépouillés par lui au prix d'un rude labeur. Elles constitueront dorénavant, si je puis m'exprimer ainsi, le « squelette chronologique » de l'histoire administrative de Rome et fournissent un point de départ assuré pour des recherches et des découvertes futures [5]. Les spécialistes trouveront ici les séries des *primiciers* du Saint-Siège (420-1299); des *secondiciers* (525-1217); des *arcarii* (559-1197); des *premiers défenseurs* (598-1195); des

---

1. C'est un des points les plus curieux du travail de l'auteur que son étude sur le préfet, ce principal représentant, à un moment donné, de l'autorité publique. Est-il une survivance de l'époque byzantine, ou bien a-t il été rappelé à l'existence après des siècles d'oubli, par les Othons? M. H. (p. 17) se prononce contre cette dernière hypothèse.

2. On peut les dater de 1188 et de Clément III.

3. Il y a parfois *deux* sénateurs seulement (même *un* seul!) parfois *cinquante* à *cinquante-six*. Le même *mot* désigne les *réalités* administratives les plus diverses.

4. Le Sénat « a éliminé successivement presque tous les fonctionnaires pontificaux en continuant à en utiliser quelques uns. » (p. 88).

5. Aucune de ces listes n'est complète, bien entendu; plusieurs présentent des lacunes considérables. C'est une des tâches des historiens futurs de la Rome du moyen âge d'arriver, si possible, à les combler par des découvertes nouvelles.

nomenclateurs (710-1185); des *sacellarii* (687-1202); des *protoscrinarii* (861-1207). Suit la liste des *préfets* de Rome, de 955 à 1252; en dernier lieu, se trouve celle des *sénateurs* romains (1148 1252) [1].

Grâce à M. Halphen et à ses *Études*, que j'aurais voulu voir apprécier ici par un juge plus compétent que moi, nous possédons maintenant sur l'histoire de l'administration de Rome aux premiers siècles du moyen âge, un guide d'une érudition sûre et aussi complet qu'il peut l'être à l'heure actuelle.

R.

Germany in the early middle ages, 476-1250, by William Stubbs, formerly bishop of Oxford and Regius Professor of modern history in the University of Oxford, edited by Arthur Hassal. London, Longman, Green and C°, 1908, ix, 254 p. in-8° (2 cartes). Prix : 7 fr. 50 c.

M. William Stubbs, le regretté savant, si connu en Angleterre et au dehors, par ses beaux travaux sur l'histoire nationale au moyen âge, avait conservé parmi ses papiers inédits une série de conférences, faites jadis à l'Université d'Oxford [2], sur l'*Allemagne au moyen âge*, depuis l'invasion des Barbares jusqu'à la mort de l'empereur Frédéric II. Ce sont ces entretiens, destinés évidemment au grand public, plutôt qu'à un auditoire d'étudiants professionnels, que M. Arthur Hassal met au jour dans le présent volume. Dans une conférence introductoire, M. Stubbs insiste sur la nécessité d'étudier plus attentivement l'histoire de ce peuple frère, si peu connu encore, à ce qu'il affirme, de ses compatriotes [3]. Puis il déroule, en une série de *lectures*, les traits caractéristiques, selon lui, de l'histoire de la Germanie ancienne, sa métamorphose par la conquête franque et le christianisme, sa transformation graduelle, par Charlemagne [4] et ses successeurs, en ce Saint-Empire romain-germanique qui atteint son apogée avec les grands empereurs de la maison de Souabe. On ne voit pas trop pourquoi le savant professeur n'a pas tout au moins ajouté une leçon dernière où il aurait raconté la décadence de cette

1. Un répertoire des noms propres, qui est en même temps table des matières, placé à la fin du volume, y facilite les recherches du lecteur.

2. L'éditeur ne nous dit même pas à quelle date ces *lectures* ont été faites. Mais comme Stubbs fut nommé chanoine de Saint-Paul en 1879 et évêque en 1884, c'est *à trente ans en arrière*, tout au moins, qu'il faut placer leur rédaction. La *Bibliographie* (bien maigre d'ailleurs, car elle ne comprend *qu'une seule page*) semble l'indiquer aussi. Les travaux de Lamprecht n'y figurent pas, par exemple, ni même l'*Histoire d'Allemagne* de Zeller, alors que l'*Histoire d'Italie*, du même auteur, est énumérée.

3. M. S. va même jusqu'à prophétiser qu'en moins d'un siècle, les Anglais se sentiront plus étroitement liés à l'Allemagne qu'aux États-Unis d'Amérique (p. 6). Jusqu'ici cette prophétie, comme tant d'autres d'ailleurs, ne semble pas près de se réaliser.

4. M. S. accentue, avec raison d'ailleurs, le caractère tout allemand de Charlemagne : il l'appelle *German of the Germans, in life and death*.

grande institution du moyen âge, sous l'action dissolvante et combinée de l'Église etdes grands feudataires.

Ce qu'est devenu un aussi vaste sujet, resserré dans l'étroit espace de deux cent cinquante pages, on le devine sans peine. Encore que les notes d'érudition soient à peu près absentes et n'empiètent donc pas sur le texte narratif lui-même, l'exposé de M. Stubbs ne constitue qu'un résumé très bref, et généralement incolore, de l'histoire d'Allemagne pendant près de huit siècles. Les quelques notes et renvois qui se rencontrent çà et là, nous donnent une impression presque douloureuse d'archaïsme; aucun des *Jahrbücher des deutschen Reichs* de l'Académie de Münich ne semble connu de l'auteur; c'est Gibbon qu'il allègue comme une autorité, à propos de l'origine des Francs (p. 9); c'est Milman qu'il cite à propos d'Othon III (p. 13)[1]; c'est Hallam surtout, qu'il s'attarde à réfuter selon les règles (p. 155 etc.)[2]; comme si le consciencieux auteur de l'*Histoire constitutionnelle de l'Angleterre*, né en 1777, pouvait être utilisé de nos jours comme une source pour l'histoire d'Allemagne! J'ignore s'il n'y avait pas encore de bons résumés d'histoire générale ou particulière du moyen âge en anglais, au moment où l'auteur rédigeait son cours; s'ils manquaient, il serait souverainement injuste de ne pas lui tenir compte de l'effort fait pour mieux orienter ses compatriotes sur un terrain qu'ils connaissaient mal. Mais pour ceux d'entre eux qui savent l'allemand, il y a vingt ouvrages, mieux qualifiés que le nôtre, pour guider les travailleurs, et répondant mieux au désir assez naturel qu'ils éprouvent, d'avoir un guide à leurs côtés, bien au courant des questions scientifiques actuelles[3]. Il n'y a pas lieu de s'arrêter à une critique minutieuse des détails[4], mais on peut s'étonner que M. S. n'ait pas compris l'inéluctable nécessité qui s'imposait à *tout* empereur, qu'il fût Guelfe ou Gibelin d'origine, de lutter contre la

1. On ne peut s'empêcher de remarquer en passant l'éloge exagéré que l'auteur fait de cet Othon III, mort à vingt ans, sans avoir rien fait (p. 120-121.

2. Comme il nous semble bizarre d'entendre le bon *tory* s'exclamer, à propos de l'histoire du XIe siècle, contre les « *sacred, eternal and inalterable principles of pure whiggery* » professés par Hallam! (p. 154).

3. Les pages les plus intéressantes — je dirais presque, les seules intéressantes du volume sont celles (p. 134 et suivantes) où l'auteur trace un tableau comparatif de l'Allemagne et de l'Angleterre, du XIe au XIIe siècle, marquant les ressemblances et les différences de leur état politique et social.

4. P. 13, l'auteur identifie toujours encore *Tolbiacum* avec *Zülpich*. — P. 31, il est assez douteux que la Bavière de Thassilon (*an enormous state*) se soit étendue jusqu'à la Hongrie actuelle. — P. 150, parlant des rois de France Louis VII et Philippe-Auguste, l'auteur déclare fièrement qu'on ne trouverait pas un roi d'Angleterre ayant manqué, comme eux, à ses serments. Il me semble pourtant que les Plantagenets contemporains, Henri II et ses fils, ont juré bien des fois, sans tenir ce qu'ils avaient promis. — P. 174. Comment l'auteur peut-il affirmer que la reine Praxedis, la belle-mère de Conrad, fils de Henri IV, a été « *the most hideously wicked woman in history* »?

puissance écrasante de l'Église, du moment qu'il devenait empereur ou roi. C'est une naïveté d'appeler un Henri V ou un Othon IV des renégats, parce qu'ils ne furent plus sur le trône ce qu'ils étaient dans l'opposition. C'est aussi d'un enthousiasme par trop juvénile de parler, comme le fait M. S., de Frédéric Barberousse [1]. Bien des contemporains, même allemands, — sans compter, bien entendu, les Italiens — nous ont laissé un portrait moins idéalisé du dur et terrible justicier.

En somme, je crains que les admirateurs du défunt évêque d'Oxford n'aient rendu un assez mauvais service à la mémoire d'un savant, très distingué dans le champ de travail qui était vraiment le sien. Ce volume posthume, non seulement n'ajoutera rien à sa réputation d'érudit, mais risque encore de soulever des critiques légitimes autour d'une tombe, et c'est ce qu'on aurait évité en laissant tranquillement dans leurs cartons, ces *lectures* qui y dormaient depuis si longtemps.

R.

Karl Zeumer, **Die Goldene Bulle Kaiser Karls' IV.** Weimar, Boehlau, 1908, vol. I, xiii, 256 p. Vol. II, viii, 135 p., 8°. Prix : 11 fr. 50.

Dans la collection des *Quellen und Studien zur Verfassungsgeschichte des Deutschen Reichs im Mittelalter und Neuzeit*, dirigée par M. le professeur Karl Zeumer, ce savant a consacré personnellement deux fascicules à un travail très complet et très suggestif sur la Bulle d'or de l'empereur Charles IV. Dans le premier, il nous oriente sur le contenu, les origines et la portée de la célèbre « charte constitutionnelle » du Saint-Empire romain, élaborée sur les instances et sous la direction très active de l'empereur lui-même, en majeure partie à la diète de Nuremberg, en janvier 1356, avec des additions votées à celle de Metz, en décembre de la même année. M. Zeumer montre que le souverain, s'il n'a pu obtenir une régénération du pouvoir central qui le rendît indépendant des puissances territoriales, de plus en plus vivaces, réussit pourtant à toucher au double but qu'il avait surtout visé : empêcher qu'il y eût à l'avenir des élections impériales qui pussent être contestées avec une apparence de droit, et fixer définitivement la liste des Électeurs de l'Empire, en constatant en même temps l'étendue de leurs privilèges. Malgré les travaux si nombreux sur la matière, depuis ceux de Ludewig et d'Oelenschlaeger au xviii[e] siècle jusqu'à toutes les dissertations académiques des trente

---

1. Barberousse, c'est « l'entière beauté du caractère allemand dans sa force, sa pureté, sa bonté, sa patience, sa douceur, et sa bonne foi, jointe à la force et à la valeur du lion, la magnificence, la civilisation, l'humanité, l'attitude chevaleresque du véritable chevalier » (p. 212). On est assez étonné d'apprendre après cela que Henri VI, lequel ressemblait fort à Frédéric I[er], fut « le fils dégénéré d'un noble père » (p. 216).

dernières années [1], ce travail d'ensemble, d'un savant compétent, à la fois prudent dans ses polémiques et documenté dans ses démonstrations, sera certainement le bien venu. Dans la seconde partie de son étude, M. Z. a donné tout d'abord une édition critique de la Bulle d'or elle-même, puis une notice bibliographique très complète sur les différentes expéditions de la Charte de 1356 qui subsistent encore dans les archives d'Allemagne et d'Autriche ou qui, du moins, ont laissé leur trace dans les premières éditions imprimées de la Bulle. Il a de plus soigneusement réuni toutes les chartes, missives et correspondances qui peuvent jeter quelque lumière sur les conditions dans lesquelles elle a été établie et nous faire connaître quelles conséquences ses rédacteurs entendaient tirer de ces textes. En un mot, le dossier complet de la Bulle d'or est établi dans ces deux cahiers par un juge d'instruction des plus experts et ceux-là même qui ne seraient pas, sur tous les points de détail, de l'avis de l'auteur, le remercieront d'avoir si notablement facilité le travail de ses successeurs.

R.

Papsttum und Untergang des Templerordens. I. Band : Darstellung. II. Band : Quellen, von Dr Heinrich Finke, Professor der Geschichte in Freiburg i. Br. Münster, Aschendorff, 1907, XI, 397, 399 p. in-8°. Prix : 25 fr.

M. Finke, professeur à l'Université de Fribourg-en-Brisgau, dont nous recommandions ici, récemment, les très intéressantes études sur le pape Boniface VIII [2], a tiré des mêmes dépôts d'archives de Barcelone, si fructueusement exploités déjà par lui, de nouveaux documents inédits qui l'ont incité à écrire une *Histoire de la chute des Templiers* et du rôle que joua le Saint-Siège dans l'anéantissement de cet ordre célèbre. Après tous les ouvrages publiés sur ce sujet depuis deux siècles et demi, après Dupuy, Wilkens, Raynouard, Michelet, Schottmüller, Gmelin, Lea, Esquieu, Prutz et autres, moins importants, la tâche pouvait sembler presque inutile. Les matériaux amassés jusqu'à ce jour n'étaient assurément pas complets; mais en trouverait-on jamais de suffisamment topiques pour mettre une bonne fois fin à des controverses acharnées et séculaires, pour remplacer par des faits les jugements subjectifs sur l'innocence ou la culpabilité des chevaliers du Temple ? M. Finke, ayant retrouvé de nombreuses correspondances royales, puis aussi pas mal de dossiers enterrés jusqu'ici dans les Archives royales d'Aragon, en a cherché d'autres encore, dans les dépôts, souvent fouillés déjà, de Paris et d'Avignon ; de ces rapports diplomatiques adressés au roi Jayme II d'Aragon, au roi Jayme I, de Majorque, des actes de procédure

1. Je ne nommerai ici que celles de Nerger (1877), Harnack (1883), G. Schmidt (1894), Reimann (1898) et Hahn (1902).
2. Voy. *R. C.* du 15 février 1904.

recueillis à Paris, à Caen, Cahors, Carcassonne, Chinon, Poitiers, Lérida, etc., il a rempli tout son second volume. C'est donc bien en partie sur des données nouvelles qu'il a pu recommencer l'enquête critique du tome premier, et l'on ne saurait nier qu'il ne fût pleinement autorisé à rouvrir, une fois encore, ces débats.

Mais cet examen nouveau de la question dans son ensemble, poursuivi avec une patience et une compétence indiscutables, a-t-il *notablement* changé les résultats considérés comme acquis jusqu'à ce jour par la majorité des critiques et spécialement par ses prédécesseurs immédiats ? On ne peut que répondre négativement à cette question ; aucune donnée nouvelle n'est venue *contredire absolument* ce que l'on savait déjà, comme aussi les conclusions de M. Finke, dans leur ensemble, s'accordent avec ce qu'avaient affirmé la plupart des historiens du Temple les plus récents ; seulement, il les a fortifiées à l'aide de pièces à l'appui nouvelles. M. F. pose, dès la préface (p. IX), la question de l'innocence ou de la culpabilité d'une façon parfaitement rationnelle et qui exclut toute ambiguité. Le reniement du Christ, les crachats sur le crucifix, les invites à l'acte sodomique, l'adoration de l'idole Baphomet, étaient-ils des procédures prescrites par la règle du Temple et faisaient-ils partie de l'initiation des chevaliers ? Il ne s'agit pas d'établir seulement que certains templiers furent vicieux ou criminels, et que l'Ordre lui-même eut de graves fautes à se reprocher sur d'autres points de son activité religieuse, économique ou politique. On sera tout autant d'accord avec M. F. pour proclamer que les aveux arrachés à ces malheureux par la torture ne doivent peser d'aucun poids dans la balance du juge d'aujourd'hui, et que les procédés connus des commissions inquisitoriales empêchent d'accorder aucune créance aux confessions qu'elles ont ainsi recueillies. D'ailleurs ces aveux mêmes n'émanent que d'une fraction des chevaliers du Temple et sont contrebalancés par les affirmations solennelles de beaucoup d'autres membres de l'Ordre, d'autant plus crédibles qu'il leur a fallu un courage héroïque pour rester fidèles à la vérité. De plus, ces aveux sont indivisibles ; il n'y a point à choisir entre eux et si l'on croit aux actes contre nature et aux blasphèmee, il faut accepter aussi l'existence des démons incubes et succubes auxquels se sont livrés, d'après eux-mêmes, certains inculpés ; il faut croire au Diable, qui leur est apparu, travesti en chat noir, etc.

Mais, si les Templiers sont innocents des horreurs qu'on leur impute, comment se fait-il que Philippe le Bel et Clément V se soient coalisés pour réaliser leur perte, et comment l'opinion publique a-t-elle pu être tournée contre eux ? Il semble bien que pour le roi de France, l'intérêt *économique* fut le motif dirigeant, mais non pas avoué, de ses actes [1]. Est-il aussi certain que pour le pape, ce fut le

1. Certains ont voulu voir dans l'attitude de Philippe IV une réponse à l'*attitude trop indépendante* adoptée par l'Ordre à l'égard de la France, dès la fin du

mécontentement de voir le Temple devenu trop indépendant du Saint-Siège, grâce à la bulle d'Alexandre III (1163)[1]? Et doit-on chercher dans la jalousie des autres ordres de chevalerie, dans l'insolence habituelle des Templiers eux-mêmes, le motif profond de l'impopularité qui facilita leur perte ?[2]

Ce qui est certain en tout cas, c'est que l'antipathie royale qui se manifeste tout à coup n'était pas de date fort ancienne. Jusqu'en 1305 Philippe protégea les Templiers, tout en les exploitant; il avait besoin d'eux et de leur appui financier contre Boniface VIII. A partir de ce moment les rapports changent; assurément ce n'est pas leur négligence à remplir leur devoir principal, la défense de la Terre-Sainte, qui offusquait la piété du roi; était-ce leur grand nombre qui l'inquiétait [3], étaient-ce leurs richesses, exagérées encore par la rumeur publique [4] qui fascinaient son esprit cupide ? S'était-il seulement contraint jusqu'au moment où, le siège pontifical étant occupé par une de ses créatures, par ce Bertrand de Got qu'il avait fait élire par le cardinal Napoléon Orsini, contre certaines promesses d'obéissance peut-être, il pourrait aller de l'avant sans crainte de voir la curie protéger contre lui la sainte milice chrétienne ? Questions délicates, auxquelles on trouve d'autant moins une réponse certaine qu'on a tant de peine déjà à se faire une opinion positive sur ce monarque, infiniment plus célèbre que vraiment connu. Était-il ce personnage inerte, apathique, pour lequel travaillaient d'excellents ministres, alors que lui-même est « passif à faire peur [5] »? Pourtant M. F. le croit énergique, intelligent, sans « impatiente initiative », froidement réfléchi, épris du but auquel il aspire, le développement de l'État français,

---

XIIe siècle. Mais cette opinion de Schottmüller et Prutz est repoussée par M. F. (p. 43) et l'on ne voit pas, en effet, d'actes qui la justifient.

1. Assurément certains papes (Clément IV par exemple) ont censuré le Temple pour avoir désobéi à leurs ordres (p. 53), mais il n'y a pas eu d'hostilité permanente vis-à-vis des *athletae Domini*.

2. Cette impopularité dans le monde ecclésiastique et laïque semble incontestable, qu'elle fût méritée ou non. Quand on lit dans certaines procédures que les jours d'initiation d'un nouveau chevalier, certains moines grimpaient sur les toits ou écoutaient aux portes, dans l'espoir de surprendre quelques secrets honteux ou d'entendre au moins des serments pornographiques (p. 67), on ne peut s'empêcher de voir là un symptôme de déconsidération profonde dans l'opinion générale.

3. Ils étaient 2,000 en France, en 1308 (p. 72).

4. Pierre Dubois, dans son traité *de recuperatione terre sancte*, écrit en 1307, leur attribuait, à eux et aux chevaliers de Saint-Jean, avec quelque exagération sans doute, 800,000 livres tournois de revenus annuels, somme énorme pour l'époque et bien faite pour tenter les convoitises d'un prince âpre au gain et peu scrupuleux sur les moyens de le réaliser.

5. Il semble que cette *unheimliche Passivitaet* (p. 92), cette *eiserne Hartnaeckigkeit* (p. 95) ne cadrent pas absolument ensemble, ni avec le « *kühl überlegende* » souverain, *der für ein Ziel glüht, die Machtentfaltung des franzoesischen Staates.*

d'une obstination irréductible, sans aucun penchant à des mœurs légères [1], nullement ennemi de l'Église, d'ailleurs : tels sont les principaux traits de caractère (dont quelques-uns légèrement contradictoires) relevés par l'auteur chez Philippe le Bel. Vis-à-vis de lui un pape déjà malade (d'un cancer des intestins sans doute), nature molle et conciliante à l'excès. Rien d'étonnant à ce que le roi ait su entraîner le souverain pontife, non pas précisément à faire campagne avec lui, mais à se laisser prendre à la remorque. Ce que M. F. a établi aussi, d'une façon définitive, c'est que le premier dénonciateur du *factum Templariorum*, en 1305, fut un certain Esquiu de Floyran, qui voulut vendre d'abord le redoutable « secret » au roi Jayme d'Aragon, puis trouva plus lucratif de le révéler à Philippe le Bel (p. 113). Malgré la dissimulation du roi, qui cherchait encore, après l'expulsion des Juifs, à emprunter de l'argent au Temple, en 1307, les chevaliers eurent vent de ce qu'on se racontait tout bas sur leur compte, et après l'entrevue de Poitiers entre Philippe et Clément V (mai 1307), où l'on avait sans doute beaucoup parlé d'eux, ils demandèrent eux-mêmes à ce qu'une enquête fût faite à ce sujet (p. 141). Le roi répondit en faisant arrêter, le 14 septembre, tous les templiers; l'inquisition royale commence; les résultats en sont connus. Il fallait avouer ou se résigner à la mort, car on ne pouvait espérer (et encore !) que le choix entre la prison perpétuelle ou le dernier supplice. Grâce aux tortures, féroces et répétées [2], *presque tous* les accusés avouèrent les blasphèmes qu'on leur reprochait, les *trois quarts* environ les baisers indécents au moment de la réception dans l'ordre, *un quart* à peu près l'incitation à la sodomie. Mais *à peu près tous* repoussent avec horreur l'accusation de l'avoir jamais pratiquée (p. 165).

M. F. est particulièrement sévère pour Jacques de Molay, dont les aveux (du 25 octobre 1307) furent répandus partout; tout dans son « attitude théâtrale », telle qu'on nous la raconte d'ordinaire, serait pure légende. L'auteur l'affirme; on ne saurait dire qu'il le prouve [3].

Le pape fut effrayé tout d'abord de cette usurpation des fonctions réservées à l'Église; il a évidemment incliné d'abord à protéger le Temple et dans une lettre écrite quinze jours après l'emprisonnement des templiers, il a dit sa façon de voir au roi avec une énergie tout à fait exceptionnelle pour lui (p. 178). Mais déjà, dans la bulle du 22 novem-

1. Si M. F. ne peut appuyer sa « *Keine Spur von Leichtlebigkeit* » que sur le fait que Philippe, devenu veuf à 37 ans, ne s'est pas remarié, je crains que sa conclusion ne dépasse de beaucoup ses prémisses.

2. Malgré les dénégations de Jungmann et autres, il ne sauroit y avoir de doute au sujet de ces actes de torture (p. 163-164).

3. En tout cas la preuve n'est pas fournie par l'affirmation de Plaisians devant Clément V à Poitiers; le mémoire confidentiel, rédigé, dit-on, dans l'entourage royal (*aus franzoesischen Regierungskreisen*) peut fort bien avoir été rédigé après coup, ponr masquer la mise à la torture et déconsidérer le malheureux Molay dans l'opinion publique.

bre, il parle un tout autre langage, et quand la pression de Philippe s'accentue, le pauvre homme constitue une commission pontificale composée de créatures du monarque; elle commence ses travaux en 1309, et les évêques refont à peu près le travail des tortionnaires royaux. Après des procédures non moins indignes, cinquante-quatre templiers sont brûlés vifs à Paris, le 12 mai 1310.

Si nous connaissions à peu près, depuis longtemps, le sort des chevaliers français, si grâce à M. F. nous connaissons aujourd'hui celui des chevaliers aragonais, qui purent du moins se défendre dans leurs châteaux et ne succombèrent pas sans gloire [1], nous ne savons toujours pas grand chose sur la fin des templiers d'Angleterre et presque rien de ceux d'Allemagne, et sans doute nous n'en saurons jamais davantage [2].

Le Concile de Vienne, réuni en 1311, n'eut plus qu'à ratifier les sentences déjà exécutées en partie, et à partager le butin, enlevé aux victimes. Ce qui restait de l'Ordre ne put pas s'y défendre (p. 355). Le 22 mars 1312, il fut supprimé en Consistoire secret, et la sentence fut promulguée le 3 avril; le roi, pour apaiser les scrupules du pape, qui voyait avec peine la Terre-Sainte privée de ses défenseurs, promit de se « croiser lui-même », mais il se garda bien de le faire. Pour que leur confiscation parût moins odieuse, une part des biens du Temple fut donnée aux chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem par la bulle du 2 mai, une autre fut réservée au Saint-Siège [3]. Le gros de la succession passa, bien entendu, aux mains du roi, dont « l'imagination rapace » (*habgierige Phantasie*) refusa de verser la quote-part modeste, promise à l'Ordre de Saint-Jean; c'est seulement longtemps après la mort de Philippe qu'on leur accorda, comme « aumône », une faible part de ce qui leur avait été promis. La clôture de la procédure eut lieu le 18 mars 1314; ce jour là, Jacques de Molay périssait sur le bûcher. Et « c'est ainsi — conclut l'auteur — que les autorités dominantes de la société du moyen âge, poussées par l'avarice et l'ambition, séduites par une funeste erreur [4], ont détruit l'Ordre des Templiers » (p. 386).

1. M. F. en parle avec une grande sympathie; mais si les Aragonais étaient des « *charaktervolle, edle Menschen* », pourquoi les Français ne l'auraient-ils pas été également?

2. On a conservé également les procès-verbaux d'enquête dressés en 1310 dans l'île de Chypre, alors siège officiel de l'Ordre, et tous les chevaliers résidents, recrutés dans tous les pays, s'y proclament innocents. Sans doute on n'osa pas les soumettre aux mêmes tortures devant lesquelles n'avait pas reculé le roi de France.

3. M. F. ne veut pas que la cupidité du pape ait joué dans cette affaire un rôle semblable à la cupidité du roi; il estime que Clément a « simplement fait son devoir en sauvant pour l'Église une partie des biens du Temple » (p. 170).

4. Ces quelques mots « *verführt durch boesen Wahn* » me semblent de trop. Ni Philippe, ni surtout Clément V ne croyaient vraiment à la culpabilité des chevaliers; ils n'ont pas été victimes d'une hallucination funeste, mais ils ont cédé, l'un à sa convoitise de l'or, à la jalousie que lui inspirait une influence rivale, l'autre à la peur et à la crainte de déplaire au maître qui l'avait fait chef de l'Église.

On ne voit pas trop comment, après cette nouvelle et décisive démonstration de l'innocence des Templiers fournie par le savant professeur de Fribourg, on pourrait jamais rouvrir cette vieille querelle et tenter de casser le verdict qu'il vient de formuler en le motivant de manière à convaincre les plus rebelles.

R.

Luther et le luthéranisme, par L. Cristiani, docteur en théologie, professeur au grand Séminaire de Moulins. Préface par Mgr Baudrillart, Paris, Bloud et Comp., 1907, XVI, 387 p. in-18. Prix : 3 fr. 50.

« Depuis le livre d'Audin en 1839, il n'a rien été écrit en France, sur Luther », nous affirme l'éditeur du livre de M. Cristiani avec une assurance faite pour impressionner, et peut-être pour convaincre quelques lecteurs naïfs et mal orientés. Une telle affirmation suffirait cependant pour discréditer, au point de vue scientifique, le travail du professeur au grand Séminaire de Moulins. Docteur en théologie lui-même, il devrait ne pas ignorer les thèses doctorales d'Adolphe Schaeffer (1853) et de Maurice Schwalb (1866), les thèses de licence de MM. Théodore Gerold (1866) et André Jundt (1905), sans compter toute une douzaine de simples thèses de baccalauréat soutenues et imprimées, depuis un demi-siècle, dans les facultés de théologie françaises. M. C. est moins excusable encore d'ignorer — ou d'affecter d'ignorer — l'existence du *Martin Luther* de M. G. A. Hoff, publié en 1860 [1], et surtout l'ouvrage de M. le pasteur Félix Kuhn, en trois volumes in-8°, *Luther, sa vie et son œuvre* (Paris, 1883-1884), très consciencieux et très solide, sinon très brillant travail, dépassé, sans doute sur plus d'un point aujourd'hui, mais qui; jugé à sa date, fait honneur à la science française. L'auteur n'ignore pas moins d'ailleurs toute la série des biographies remarquables de Luther, publiées dans les quarante dernières années par Koestlin, Kolde, Henri Lang, Plitt, Rade et autres ; il ne sait rien — directement du moins — des innombrables monographies érudites que des théologiens et des historiens célèbres ont consacrées, soit à quelque épisode de la vie du réformateur, soit à l'examen de tel ou tel de ses écrits, ou à l'exposé de tel point de sa doctrine. J'estime n'être pas injuste à l'égard de M. C. et de son zèle scientifique, en admettant que, de toute cette littérature spéciale d'outre-Rhin, dont la simple énumération remplirait des pages de cette Revue, il n'a vraiment *étudié* que deux ou trois ouvrages [2]. C'est, en toute première ligne le trop célèbre travail

---

1. Une deuxième édition a paru à Paris, en 1879.

2. C'est certainement aussi dans cet *apparatus criticus* si restreint que l'auteur a cueilli savamment la plupart de ses citations de Luther; si j'avais l'indiscrétion de lui demander *laquelle* des éditions des œuvres dn réformateur, celle de Walch, d'Irmischer ou Kawerau, se trouve dans la bibliothèque du grand Séminaire de Moulins ou dans la sienne propre, il serait peut-être embarrassé de me répondre.

du P. Denifle, *Luther et le luthéranisme*: dont il a été parlé ici, à l'occasion de la réplique si modérée de M. G. Koehler, à l'érudit mais fougueux dominicain[1]. C'est ensuite l'ouvrage plus considérable, plus habilement partial, de Mgr Janssen, l'*Histoire du peuple allemand depuis la fin du moyen âge*; en maint passage, le petit volume de M. C. n'est que la paraphrase ou le résumé, disons mieux, l'écho fidèle de ces deux champions de l'Église. Parfois l'auteur y joint encore quelques emprunts faits au chanoine Dœllinger, qui depuis... Mais lorsque le professeur de Munich écrivait son fameux livre sur ou plutôt contre la Réforme allemande, il était le protagoniste acclamé de ce même ultramontanisme germanique, dont il est devenu la bête noire aujourd'hui.

Nous ne nous arrêterons pas ici à faire longuement la critique de détail de l'ouvrage de M. Cristiani[2]. Ce n'est pas un travail scien-

---

1. Voy. *Revue critique* du 2 janvier 1905. — Il y a au fond une assez grande ressemblance, quant au tempérament, entre le moine augustin du XVIe siècle et le moine dominicain du XIXe ; le fils du paysan thuringien et le fils du paysan tyrolien se rencontrent dans la fougue de leurs attaques et parfois dans la brutalité de leurs coups de boutoir à l'adversaire. Mais il y a — ou plutôt il devrait y avoir — cette différence de trois siècles et demi d'une civilisation supérieure écoulés depuis 1520. et la grossièreté qu'on pouvait comprendre au temps de la Renaissance et de la Réforme, se supporte difficilement aujourd'hui. On rit bien encore des gros mots amusants des *Epistolae obscurorum virorum*, mais on se détourne avec dégoût, quand un docteur en théologie contemporain nous raconte que « le porc saxon » (238) — c'est de Luther qu'il est question! — est « mort d'excès de table » (p. 346) ou qu'il s'oublie à écrire tel chapitre de son livre (*Sur le mariage et la virginité dans l'enseignement de Luther*). Le théologien de Wittemberg a parlé trop souvent, à notre goût moderne, de choses très naturelles avec la grossièreté naïve de son temps; tous ses contemporains ont fait de même ; si M. C. avait jamais lu les poèmes satiriques du franciscain Thomas Murner ou les récits de Rabelais, le curé de Meudon, il n'oserait pas ainsi fulminer contre « les obscénités telles qu'il est impossible d'en poursuivre la citation », surtout quand tant de bibliothèques de couvents et de séminaires renferment encore un livre aussi immonde que le *De matrimonio* du R. P. Sanchez.

2. On pense bien qu'il y aurait un *errata* notable à dresser pour ces 400 pages in-16°. Mais à quoi bon? Un auteur qui n'est pas assez au courant de la bibliographie de son sujet pour savoir que l'éditeur de Luther s'appelle *Walch* et non *Walsch* (p. XXVI); qui n'est pas assez fort en grec pour savoir que le nom de l'ami du réformateur s'écrit *Mélanchthon* et non pas *Mélanchton* (p. 67); qui ne sait pas assez de français pour éviter de dire que « Luther faisait bonne chère *avec les doctoribus* » (p. 330); pas assez de géographie pour savoir qu'en France on parle de *Samogitie* et non de *Samland*, et que la Ligue de *Smalkalde* ne fut pas signée *à Sinalkade* (p. 279); pas assez fort en histoire, pour ne point parler, au temps de Luther, d'un landgrave de *Hesse-Cassel* (Philippe-le-Magnanime étant landgrave de la *Hesse toute entière* qui ne fut divisée qu'après sa mort en *Hesse-Cassel*, *Hesse-Darmstadt*, *Hesse-Marbourg*, etc.); qui sait si peu l'allemand qu'il confond *unsinn* et *Unsingen* et prétend que ce dernier vocable signifie *non-sens* (p. 104), — un tel auteur ne peut réellement pas demander qu'on corrige toutes les bévues et les fautes d'impression pour ses éditions futures, même lorsqu'il appelle *Baudrildart* (p. 288) le préfacier de son propre ouvrage.

tifique et ce n'est même un livre de bonne foi que dans le sens le plus subjectif, et par suite, le moins exact, de ce mot. Je ne veux pas nier, bien entendu, que l'auteur croie tout ce qu'il nous raconte, mais son rayon visuel est tellement faussé par des préjugés innés ou professionnels que son œil est incapable de voir certaines choses comme elles sont, et son esprit incapable de les concevoir dans leur simplicité naturelle [1].

Ainsi M. C. se moquera longuement — et lourdement — de la croyance de Luther au Diable. Toute la sixième étude roule sur *Luther et le Démon.* Mais il n'a pas l'air de se douter que toute l'Europe, catholique ou protestante, en était là au XVIe siècle. Peut-être ignore-t-il en effet que les princes-évêques de l'Empire — je lui citerai en particulier ceux de Würzbourg et de Strasbourg — ont cru si fermement à l'action directe du Malin sur eux et leurs sujets, qu'ils en ont fait brûler des milliers jusque vers le milieu du XVIIe siècle. Au risque de l'attrister, j'ajouterai que, très probablement, M. C. y aurait cru lui-même, s'il avait vécu dans ces temps encore barbares. Ainsi encore, l'auteur reproche amèrement à Luther « d'avoir fait appel au bras séculier contre ses adversaires » (p. 295), acte assurément regrettable et qu'ont le droit de regretter tous les partisans de la pensée libre moderne; mais il n'a pas réfléchi combien il est illogique, de sa part, de trouver à redire à ce geste si « catholique », et qu'un dignitaire de l'Église qui a chargé les gouvernements temporels de torturer tant d'âmes et d'allumer tant de bûchers, est moins recevable que tout autre à formuler un reproche pareil.

Il reste évident pour tous ceux qui s'imposeront la tâche assez peu récréative de le lire, que M. C. ne s'est pas demandé un seul instant comment il se faisait, au cas où Luther n'aurait été vraiment qu'un moine lubrique, un théologien « dont l'ignorance n'avait d'égale que sa présomption » (p. 67), un « falsificateur des Livres Saints » (p. 137), un être ***hypocrite***, ***infâme***, ***menteur***, un ***faussaire*** « poussant l'imposture à son comble », « faisant de Wittemberg une Sodome », comment, dis-je, il se faisait que les plus grands esprits de l'Allemagne et de l'Europe moderne, un Lessing, un Gœthe, un Léopold de Ranke, un Carlyle, un Michelet, l'aient tant admiré. Comment expliquerait-il ce fait positif, indéniable, que le butor vicieux qu'il nous raconte dans son livre, ait, en somme, arraché à l'Église la moitié de la chré-

---

1. Parfois on est presque obligé de croire à une mauvaise foi *consciente*. Tout le monde, par exemple, sait que le réformateur malade se traîna jusqu'à Eisleben, où il devait mourir, dans le désir généreux de réconcilier deux comtes de Mansfeld, sur le territoire desquels il était né. Mais M. C. raconte à ses lecteurs qu'il « fut appelé par des contestations d'intérêt dans sa ville natale » (p. 352). Ils croiront forcément que c'est un intérêt sordide et personnel qui poussa le vieillard à son dernier voyage.

tienté [1]? Comment se fait-il que tant d'esprits supérieurs qui ne sont pas plus protestants que catholiques, qui attachent aussi peu d'importance à la Confession d'Augsbourg, « chef-d'œuvre d'astuce et de dissimulation » (p. 144) qu'à celle du Concile de Trente ou à celle du Concile de Nicée, soient d'accord pour reconnaître l'importance majeure du rôle joué par le moine d'Erfurt, le professeur de Wittemberg, le protestataire de Worms, dans l'histoire du XVI[e] siècle ? M. C en est encore à ergoter sur des textes scolastiques comme le P. Denifle, à démontrer les lacunes et les erreurs du système théologique de Luther, à opposer l'un à l'autre les textes sortis de sa plume féconde, de 1515 à 1546. Cette façon de discuter est tout simplement puérile; il ne faut pas considérer un tel homme comme un savant de cabinet, méditant à l'aise sur les problèmes abstrus du dogme et de la casuistique, mais comme une force déchaînée dans l'histoire, comme le protagoniste partiellement inconscient d'une société nouvelle qui s'enfante dans les douleurs, au milieu d'une crise des plus violentes, où l'Église du moyen âge qui prétend conserver sa domination sur le monde, se heurte à l'esprit nouveau, qui a soif de lumières et de liberté.

Nous ne disons pas — et je proteste d'avance contre une pareille falsification de mes paroles — que Luther ait voulu l'entière liberté de la pensée ; mais, qu'il l'ait voulu ou non, c'est son puissant effort qui a démantelé la geôle où elle était retenue prisonnière; c'est sa Réforme qui fut la brèche par où elle a fini par passer. Aussi la liberté de penser est-elle, quoiqu'on dise, la fille naturelle et légitime de la Réforme. L'histoire ne s'intéresse pas tant aux doctrines théologiques de Luther, incomplètes, vieillies, profondément entachées encore de la scolastique du moyen âge, qu'aux résultats de son œuvre. Cette œuvre fut une *étape* dans l'affranchissement de l'esprit humain, et cela suffit pour qu'elle ait droit à autre chose qu'à des travestissements violents et grossiers. On ne demande pas aux représentants officiels d'un passé qui fut alors vaincu, d'admirer « l'artisan d'une grave erreur et d'une grande ruine » (p. 380), ni d'adopter les idées qu'ils ont tout fait pour écraser, sans réussir pourtant à les détruire. On désirerait seulement qu'ils eussent une attitude et un langage un peu plus corrects, quand ils ont la prétention de mettre au jour des travaux « scientifiques ». Mais les temps sont malheureusement encore bien éloignés, je le crains, où nous verrons les représentants de la « science catholique » nous parler de Luther et de Calvin [2]

1. Après toutes les épithètes outrageantes que nous venons de citer — et il y en a bien d'autres encore à l'adresse du *porc saxon* —, M. C. se plaint avec une douceur édifiante des « fureurs » de Luther!

2. Je veux rappeler cependant avec quelle mesure et quel sens historique, certains érudits allemands catholiques ont su parler des réformateurs ; ainsi Kampschulte de Calvin. Il est vrai qu'il est mort excommunié.

comme les savants protestants nous parlent depuis longtemps déjà de saint François d'Assise et de saint Ignace de Loyola [1]. Quant à l'ouvrage du docteur et professeur en théologie de Moulins, nous constaterons en terminant — éloge auquel il sera sans doute sensible — qu'à près de soixante-dix ans de distance, il forme un digne pendant au factum d'Audin.

E.

La Faculté de théologie de Paris et ses docteurs les plus célèbres par l'abbé P. Féret, docteur en théologie. Époque moderne, tome V. Paris, A. Picard et fils, 1907, XIII, 403 p. in-8° ; prix : 7 fr. 50 c.

M. l'abbé Féret, curé de Saint-Maurice à Paris, continue dans ce nouveau volume, le neuvième de toute la série, l'œuvre de longue haleine dont on a déjà plusieurs fois entretenu nos lecteurs [2]. Il y poursuit sa revue littéraire des « docteurs célèbres » de la faculté, au xvii° siècle, revue commencée au tome précédent. De ces célébrités d'alors la plupart ne sont plus guère connues aujourd'hui, même des controversistes et des bibliophiles ; on doit d'autant plus de reconnaissance au zèle patient de l'auteur qui n'a pas reculé devant la tâche assez ingrate de secouer la poussière de ces illustrations oubliées, de nous fournir sur elles des notices biographiques plus ou moins étendues et d'analyser d'une façon plus ou moins précise cet amas de vieux bouquins. S'il ne lui a pas été donné de les faire tous également revivre sous nos yeux, son labeur n'en a pas moins été des plus considérables et des plus ardus et mérite bien qu'on lui rende un sincère hommage.

Dans ce nouveau volume, les premiers à paraître sont les docteurs du collège de Navarre. A côté de Jean de Lannoy (1602-1678), l'historien du collège, le fameux « dénicheur de saints », c'est avant tout Bossuet (avant son élévation à l'épiscopat) qui, tout naturellement prend dans cet exposé la part du lion, c'est-à-dire près d'une centaine de pages [3]. Après lui viennent se ranger trois autres évêques, aussi obscurs que celui de Meaux est célèbre : Abra de Raconis († 1646), évêque de Lavaur, panégyriste de Louis XIII ; Vialart de Herse († 1680), évêque de Chalons, dont on ne connaît que quelques mandements ; Jacques de Fieux († 1687), évêque de Toul, dont tout le bagage littéraire consiste en un petit traité contre l'usure. Que de célébrités innombrables ne comptera pas le xxe siècle, si d'aussi

---

1. Tout le monde connaît les beaux livres de Karl Hase et M. Paul Sabatier sur le saint d'Assise et le grand ouvrage de Gothein sur Ignace de Loyola.

2. Voy. *Revue critique*, 12 nov. 1900, 12 mai 1902, 2 janvier 1905, 13 août 1906.

3. M. l'abbé Féret qui n'est pas tendre pour Corneille, Racine ni Molière (p. 87), défend Bossuet contre l'accusation « d'avoir jamais incliné vers le gallicanisme parlementaire » (p. 116). Il nous apprend aussi que « la publication de l'*Histoire des variations* fut un coup terrible porté au protestantisme » (p. 80).

modestes états de service confèrent une immortalité relative aux écrivains d'antan ! Voici encore Jacques Le Vasseur († 1638), le poète du *Bocage* et des *Devises* et *Antithèses*, qui nous apprend que

« Dieu est un cercle et sa circonférence
« C'est l'infiny, le centre est sa bonté. »

Voici Bézian Arroy, qui défendit l'alliance du Roy Très Chrétien avec les hérétiques allemands et suédois contre l'Autriche, en citant l'alliance d'Abraham avec Abimelech et celle des Maccabées avec les Spartiates. Je m'arrête devant une kyrielle de pauvres navarristes oubliés, que M. F. ne ressuscitera pas, d'autant qu'ils se sont aventurés « au pays sombre, troublé, parfois si ennuyeux, du jansénisme » (p. 175).

Parmi les Franciscains, je ne vois guère à citer que Martin Meurice († 1644), l'auteur de l'*Histoire des Évêques de l'Église de Metz*, et de l'*Histoire de la naissance, progrès et décadence de l'hérésie dans la ville de Metz et le pays messin* [1]. Parmi les Dominicains, l'un des plus connus est Nicolas Coeffeteau († 1623), aumônier de Henri IV, le chantre de la *Marguerite chrestienne*, l'adversaire de Du Plessis Mornay [2]; un autre est le P. Elie Couraud, ce prédicateur légèrement excentrique, qui comparait pieusement l'Église à la Grande Ourse [3]. Parmi les Bénédictins, signalons Jacques Le Bossu († 1626) qui dans ses pamphlets, publiés au temps de la Ligue, comparait Henri III à Judas et louait Jacques Clément d'en avoir « dépétré la France, au grand bien de l'Église catholique » (p. 285).

Les noms des Oratoriens coiffés du chapeau doctoral par la Sorbonne sont plus connus : Charles de Condren, le second supérieur général de l'ordre; Charles Hersent, le janséniste « d'un esprit par trop brouillon »; François Bourgoing, qui eut l'honneur d'une oraison funèbre par Bossuet, en 1662. Le Sulpicien Claude Bottu de la Barmondière figure également parmi ces célébrités théologiques parce qu'il « passe pour avoir écrit un petit traité sur les propriétés de l'eau chaude, qui était à ses yeux une espèce de panacée » (p. 388).

Le volume se termine par un *Aperçu général* de six pages sur la gloire littéraire du XVII[e] siècle, et sur l'érudition des Jésuites et des Bénédictins de Saint-Maur. Sur ces derniers, pas de contestation possible; l'auteur nous trouvera toujours prêts à les proclamer savants illustres, qu'ils aient été docteurs en théologie ou non.

R.

---

1. Par une singulière méprise, M. l'abbé Féret tout en citant l'année de sa mort, lui fait mentionner dans ce livre un arrêt du 19 avril 1739.

2. C'est en répondant à Du Plessis-Mornay que Coëffeteau traitait le protestantisme de « charogne infecte » (p. 217). — P. 297, lire *Mornay* pour *Marnoy*.

3. De même que la mère ourse façonne ses petits à coups de langue, de même l'Église (*Ursa major*) emploie la sienne à former les hommes au bien (p. 246).

— Se conformant à la méthode adoptée par les éditeurs de Jonson, M. Herbert S. Murch emprunte le texte de la fameuse pièce de Beaumont et Fletcher à l'in-quarto de 1613 (*The Knight of the Burning Pestle*. Yale Studies in English. XXXIII. New-York. Holt. 1908, in-8°, 310 pp.) et en corrige les erreurs à l'aide des réimpressions suivantes. Cette pièce qui paraît ne pas avoir eu de succès à l'époque, est une satire dirigée contre les bourgeois de la Cité de Londres. Elle est intéressante comme tableau de mœurs. Aussi exige-t-elle un commentaire. M. M. s'est très bien acquitté d'une tâche difficile et son édition ne fera pas mauvaise figure dans une collection qui contient des ouvrages excellents. — Ch. Bastide.

— Si la meilleure façon d'apprendre l'histoire littéraire, c'est d'étudier les textes, les deux premiers volumes d'extraits (*Critical Essays of the Seventeenth Century*. Oxford. Clarendon Press. 2 v. in-12, 5 s.) que vient de publier M. Spingarn, forment une excellente histoire de la critique anglaise de Bacon à Dryden. L'auteur de la *Critique littéraire pendant la Renaissance* a judicieusement choisi ses textes. Il les fait précéder d'une introduction qui résume de la manière la plus claire et la plus complète les différentes tendances de la critique littéraire en Angleterre au xvii° siècle. Il semble évident que les Anglais ont été toujours guidés par les étrangers; les Allemands et les Hollandais d'abord, ensuite les Français leur ont fourni leurs idées générales qu'ils se sont contentés de développer. M. S. rappelle avec raison qu'il a le premier signalé les emprunts faits par Jonson à Heinsius (v. le n° de la *Revue critique* du 19 août 1905). A ce propos il a fait quelques remarques très fines sur le plagiat au xvii° siècle. Bien entendu pour l'établissement des textes, il est remonté aux sources. Les notes qui ne visent qu'à éclairer le lecteur, sont sobres, mais elles témoignent d'une solide érudition. M. S. nous dit qu'il préfère les généralisations d'un historien au travail minutieux de l'éditeur, il n'en mérite que plus de louanges pour avoir si bien accompli une tâche à laquelle il prenait peu de goût. — Ch. Bastide.

— L'Université de Cambridge a donné comme sujet de prix en 1907 « De l'emploi que Shakespeare a fait du surnaturel ». M. Gibson, le lauréat, vient de publier son essai (*Shakespeare's Use of the Supernatural*. Cambridge. Deighton Bell. 1908, 143 pp. in-12, 3 s. 6 d.). C'est un travail honnête, rien de plus. Pour l'analyse des différents éléments du merveilleux shakespearien, où l'auteur était guidé par des travaux antérieurs; il n'y a rien à reprendre; mais l'étude des sources est insuffisante. Pour aborder un pareil sujet, il faut connaître la mentalité contemporaine, c'est-à-dire refaire le chemin parcouru autrefois par M. Lecky en s'attardant là où il a passé un peu vite. On ne peut demander cet effort à un débutant. M. G. en était réduit au banal « éloge » académique, il s'en est tiré de son mieux. — Ch. Bastide.

— Le *Prométhée déchaîné* de Shelley est l'une de ses œuvres les plus belles et les plus obscures. M. Richard Ackermann, dans son édition récente (Shelley, *Prometheus Unbound*, Heidelberg. Winter, 1908, in-12, 132 pp. 2 Mk. 40), a signalé avec le plus grand soin toutes les variantes, mais, quand il en est arrivé au commentaire, il s'est contenté de transcrire quelques maigres observations empruntées à ses devanciers ou de signaler des sources nouvelles. Néanmoins, son petit livre rendra des services. — Ch. Bastide.

— Mlle Marguerite Ball a eu raison de rappeler dans une intéressante monographie (*Sir Walter Scott as a Critic of Literature*, New-York. Columbia Univer-

sity Press. 1907, 188 pp. in-8, 5 fr.) que Walter Scott fut critique aussi bien que poète et romancier. Les biographes sont trop tentés de l'oublier. A la vérité W. Scott ne fut pas un critique très original. Il mesurait la valeur d'un livre au chiffre des tirages. Persuadé que le public est le meilleur juge, il croyait que le critique doit définir et non pas juger. En cela, il faisait preuve d'humilité et de bon sens, mais les contradictions ne l'embarrassaient pas : il peut et être juste par exemple pour Wordsworth et assimiler « la poésie à la religion, dont les dogmes ont été fixés depuis des siècles ». Il est moins un penseur qu'un érudit doublé d'un causeur charmant. Ses meilleurs articles sont des comptes rendus où il se laisse aller à broder. Il ne faut pas oublier d'ailleurs qu'il fut l'auteur de nombreuses éditions : les ballades d'Écosse, les œuvres de Dryden et de Swift. La bibliographie dont M[lle] M. B. a enrichi son travail, est fort bien faite. — Ch. Bastide.

— Parmi les thèses récentes soutenues à l'Université Columbia, celle de M[lle] L. D. Loshe intéresse surtout ceux qui s'occupent de littérature américaine. C'est un sujet un peu mince que l'étude des premiers romans publiés en Amérique (*The Early American Novel*, New-York, Columbia University Press. New-York, 1907, in-8°, 131 pp. 5 fcs). Avant 1830, le seul nom marquant est celui de Fenimore Cooper. Voici les principaux chapitres : roman didactique et sentimental, gothique et révolutionnaire, Contes indiens, Cooper et ses contemporains. La liste chronologique des romans parus de 1789 à 1830 et la bibliographie peuvent rendre des services. — Ch. Bastide.

— Les textes recueillis par M. William Jones au cours d'un séjour parmi une tribu d'Algonquins sont du plus haut intérêt (*Fox Texts*. Publications of the American Eth nological Society. Leyde, Brill. 1907, in-8°, 383 pp.). L'auteur qui paraît jouir de la confiance des Peaux rouges, a pu noter près d'une soixantaine de contes, de fables, de paraboles et de prières. Il en donne une traduction anglaise littérale en regard. Malheureusement, le commentaire est trop bref. Le lecteur ne comprend pas toujours. A l'élément didactique se mêlent des allusions aux croyances de la tribu qui rendent indispensable un livre sur les mœurs de ce curieux peuple en train de disparaître. S'il est vrai que la littérature d'une collectivité en reflète l'âme, ces Indiens, que nous ne connaissons que par des romans d'aventures lus dans notre enfance, inspirent la sympathie. — Ch. Bastide.

— C'est un livre d'émotion et d'amour en quelque sorte, que M. Pierre Gauthiez a consacré à *Dante*, sous le titre d'*Essai sur sa vie d'après l'œuvre et les documents* (Paris, H. Laurens, éd. 1 vol., in-8° de 340 p. av. 12 planches). Et c'est pourtant une monographie scrupuleusement documentaire et appuyée de toutes les sources, ornée de portraits et de miniatures du temps, achevée par une copieuse bibliographie : un travail de plus de 25 années, mais qui a su ne laisser paraître, de tant de recherches, et après cette longue genèse, que l'expression libre et facile d'un causeur qui sait raconter sans ennuyer. Le siècle de Dante revit dans sa littérature, ses arts, ses mœurs, son esprit, au travers de la vie du poète pas à pas suivie. La vision réelle qui frappa ses yeux nous est rendue dans toute sa fraîcheur, et nous éclaire la vision imaginative consignée en sa « divine comédie ». C'est une introduction à la lecture avertie et intime de celle-ci, mais d'un intérêt indépendant. C'est une page d'histoire, mais allégée d'art et de poésie. Peu de livres, en notre langue, ont su nous intéresser à l'Italie Dantesque avec autant d'information à la fois, et de grâce. — H. de C.

— La première partie du tome III de l'*Histoire de l'Art* que dirige M. André Michel vient de paraître en son ensemble en volume (Librairie Armand Colin,

gr. in-8° de 462 p.). C'est toujours avec un vrai plaisir que nous l'annonçons : cette vision générale et méthodique de l'évolution du goût et de l'habileté artistiques depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours était si nécessaire à évoquer d'une façon claire et documentée aux sources les plus récemment découvertes! Et elle est appuyée de tant de photographies heureusement choisies, parfois inédites, commentaires si éloquents du texte! *Le réalisme et les débuts de la Renaissance*, tel est le titre général de cet ensemble d'études. C'est l'affirmation des tendances manifestées à la fin de l'art gothique vers la conquête de la réalité vivante, du portrait, du paysage. C'est aussi le début d'arts ou de procédés nouveaux. C'est enfin l'aube d'un renouveau d'art au contact des chefs d'œuvres de l'antiquité. Mais, il n'est pas encore question de ceci dans la première partie du volume, seule parue encore, et qui contient les chapitres consacrés par M. Camille Enlart à l'architecture gothique du *style flamboyant* (dans tous les pays); par M. Paul Durrieu, à *la peinture en France*, de Jean-le-Bon à la fin de Charles VI (c'est proprement ici les débuts du réalisme); par M. Louis de Fourcaud, à *la peinture dans les Pays-Bas* (Les Van Eyck, leurs contemporains et leurs premiers successeurs : l'étude est des plus remarquables); par MM. Maurice Hamel et A. Michel, à *la peinture Allemande;* par M. Conrad de Mandach, à *la peinture en Suisse* (xv° siècle); par M. Henry Marcel, à la peinture en Angleterre (xII°-xv° siècles); par Henri Bouchot, à *la gravure* et à *l'estampe* (cette histoire des débuts d'un art qu'il connaissait si bien est le dernier travail du regretté érudit); par M. Jules Guiffrey, à *la tapisserie* (aux xiv° et xv° siècles); par M. André Michel, à *la sculpture en France*, et par M. Enlart, à *la sculpture Anglaise;* enfin, par M. Maurice Prou, à *l'art monétaire* (pendant la période gothique, dans tous les pays). Il n'y a pas moins de 262 reproductions au cours de tous ces chapitres, et, comme nous l'avons dit, toujours excellentes et souvent peu connues. — H. de C.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 4 septembre 1908.* — M. Maspero donne lecture d'une lettre de M. Capart, où celui-ci, se ralliant à l'opinion des égyptologues réunis à Berlin, à l'occasion du Congrès des sciences historiques, déclare qu'il adhère aux arguments présentés contre l'authenticité des deux scarabées relatifs au périple de l'Afrique par les Egyptiens. M. Maspero résume ces arguments, qui sont de deux sortes, les uns tirés de l'aspect matériel des pièces et du caractère de l'écriture, les autres déduits de la rédaction des deux inscriptions. M. Moret est également convaincu que les deux scarabées sont l'œuvre d'un faussaire. — M. S. Reinach présente quelques observations.

M. Léon Dorez communique plusieurs lettres inédites de François I°, conservées à la Bibliothèque nationale et relatives au voyage de Jean de La Rocque, sieur de Roberval, au Canada (1541). Ces lettres complètent la série de documents analogues qui a été publiée, dès 1872, par M. Henry Harrisse, d'après un dossier des Archives nationales.

Léon Dorez.

Le propriétaire-gérant : Ernest LEROUX.

LE PUY, IMP. MARCHESSOU. — PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON, S^rs

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 38 — **24 septembre.** — **1908**

Babylonische Sühnriten, besonders mit Rücksicht auf Priester und Büsser, untersucht von W. SCHRANK. Leipzig, Hinrichs, 1908; in-8, XII-112 pages.

Das assyrische Weltreich im Urteil der Propheten, von W. STAERCK. Göttingen, Vandenhoeck, 1908 : in-8°, VI-24 pages.

Studien zur hebraïschen Archäologie und Religionsgeschichte, von R. KITTEL. Leipzig, Hinrichs, 1908; in-8, XII-242 pages.

Les religions anciennes sont avant tout des rites traditionnels, écrit M. Schrank; si donc on veut les connaître, c'est d'abord leur rituel qu'il importe d'étudier. L'importance des pratiques expiatoires dans la religion babylonienne justifie l'attention spéciale que l'auteur a voulu y apporter. Il rattache les données des textes à trois chefs : le prêtre qui préside à la cérémonie expiatoire, et ses fonctions particulières; le pénitent et ce qu'il doit dire ou faire; les rites de l'expiation. Étude suffisamment complète et bien conduite; rapprochements judicieux avec les pratiques du culte mosaïque et même avec la liturgie chrétienne du baptême.

Les prêtres de l'expiation devaient, comme ceux des autres classes, être exempts de défauts corporels, et bien posséder leurs rubriques. M. S. justifie la première condition que le prêtre comme la victime doivent être physiquement irréprochables pour complaire au dieu; mais il insiste peut-être un peu trop sur ce que le sacrificateur, à l'origine, devait être nu, et que le dieu n'aurait pu ignorer ses tares. Ne serait-ce pas plutôt que tout estropié est par cela même un maléficié, disqualifié comme tel pour le service sacré, où il ne pourrait être que répugnant au dieu et funeste à ses adorateurs? Les exemples de David dansant devant l'arche en tunique de lin, de Saül se mettant nu dans son accès de folie prophétique ne semblent pas en rapport avec le point dont il s'agit. Il est prescrit de réciter à voix basse certaines incan-

tations, et M. S. paraît s'en étonner : on trouverait facilement ailleurs une pratique semblable, et il était à peine besoin d'observer qu'une telle règlementation procède de la magie et de la croyance aux esprits; diverses considérations ont pu néanmoins intervenir plus tard, par exemple, le souci de donner à certaines parties du rituel une apparence plus mystérieuse, plus sacrée, ou bien celui de ne pas les livrer à la connaissance du vulgaire. A propos du vêtement des prêtres, qui était blanc pour l'habit de dessous et rouge pour celui de dessus, M. S. observe que, dans l'Église, c'est la couleur liturgique pour les fêtes des martyrs, et que le prêtre catholique, au confessionnal, porte un surplis blanc et une étole violette; jusqu'à plus ample informé, il n'est pas établi que cela vienne très directement de Babylone.

Le pénitent est appelé ordinairement « fils de son dieu », formule qui, dans les textes, ne doit s'entendre ni au sens physique, ni au sens purement moral qu'elle prend dans le Nouveau Testament. M. S. conjecture avec vraisemblance qu'elle vient des anciens cultes locaux ou de tribu, où le dieu ou la déesse étaient père ou mère de leurs fidèles. Le rapprochement avec les mots : « Celui-ci est mon fils bien-aimé », dans le baptême de Jésus, est tiré de loin, et il est aussi bien risqué d'établir une parenté directe entre les formes du baptême chrétien et le rituel babylonien, quoique les exorcismes encore en usage dans la liturgie catholique ne soient pas sans analogie, même dans leur texte, avec les vieux exorcismes chaldéens. On peut être frappé de formules comme celles-ci (que du reste M. S. ne cite pas) : *Recede ergo, maledicte diabole*, etc., dans l'exorcisme baptismal, ou : *exorcizo te, creatura salis... exorcizo te, creatura aquae, in nomine Patris*, etc., dans la bénédiction de l'eau. Rien n'est plus primitif; mais s'il y a un rapport quelconque avec les vieux rites de Babylone, ce ne peut être que par intermédiaires. A propos de textes qui mentionnent sept parties du corps attaquées par sept démons différents, M. S. cite les onctions que l'Église orientale pratique sur plusieurs membres des nouveaux baptisés : il y avait plutôt à rapprocher l'onction des malades.

Une expression du rituel d'expiation, *kuppuru*, a déjà fait couler beaucoup d'encre, parce que le même terme se rencontre dans la Bible hébraïque. M. S. en discute la signification, d'après les principaux textes où on la trouve. Il s'agirait d'une action particulière pratiquée sur un malade, et le sens ne serait pas celui d'expiation, mais celui de frotter, enduire. De ce sens spécial on passerait à celui de purification, restauration ou réconciliation. Mais il est permis de se demander si cette transition est expliquée de façon naturelle. Le côté négatif de la thèse, à savoir que *kuppuru* n'est pas en assyrien le nom spécifique de l'expiation, paraît plus certain que le côté positif. En terminant, M. S. touche seulement à la question des rites expiatoires qui se pratiquaient pour la reconstruction (et déjà sans doute

pour la construction) des temples et dans les expéditions guerrières.

L'ouvrage de M. Staerck laisse une impression un peu confuse. L'exégèse, l'histoire, la polémique s'y mêlent ; et si les conclusions de l'auteur sont assez claires, son argumentation n'est pas toujours convaincante. En réaction avouée contre l'école de critique littéraire que l'on personnifie volontiers dans M. Wellhausen, adepte de l'école dite historique dont le chef le plus en vue est M. Winckler, M. S. entend expliquer à nouveau l'attitude et les écrits des prophètes contemporains de la domination assyrienne. Il maintient l'authenticité d'un certain nombre de passages que l'école critique renvoyait après l'exil, trouve un peu promptement l'idée du Messie préexistant dans *Mich.* v, 1-3 ; reconnaît l'œuvre d'un disciple d'Isaïe, contemporain de Manassé, dans *Is.* xiv, 4-21 ; ramène Habacuc à la même époque, et voit dans Nahum un prophète chauvin, que Jérémie aurait condamné. Il se peut que les exégètes dont M. S. a voulu redresser les erreurs aient parfois abusé de la critique purement littéraire, qu'ils aient été, qu'ils soient peut-être encore un peu lents à s'approprier les données que l'histoire des peuples orientaux et de leurs religions fournit pour une meilleure interprétation des textes bibliques ; mais leur œuvre est plutôt à compléter qu'à rejeter, et ils n'ont sans doute pas tort de s'opposer, en invoquant les règles mêmes de la méthode historique, au débordement de *panbabylonisme* qui s'est manifesté en ces derniers temps. M. S. a dû se tromper en pensant que quelques pages lui suffiraient pour établir définitivement le sens et la provenance de nombreux textes qu'il s'est proposé d'interpréter.

Plus modestes sont les allures de M. Kittel dans ses quatre études : sur la pierre sacrée du Moria, sur les autels de pierre dans la primitive religion israélite, sur la pierre dite du Serpent, dans la vallée de Cédron, sur les cuvettes roulantes du temple de Salomon.

La première est une véritable histoire particulière, très documentée, de la pierre qui existe encore à Jérusalem sous la *Kubbet-el-Sachra*, et qui paraît avoir été un lieu de culte cananéen, et l'endroit même où David érigea un autel après la peste dont parle II *Sam*. xxiv. M. K. interroge tous les témoignages de la tradition, et la pierre elle-même, pour suivre les transformations du lieu saint à travers les âges. Modèle de dissertation consciencieuse et érudite.

La seconde étude a pour point de départ le récit des *Juges* (vi, 11-24), touchant l'autel érigé par Gédéon sous la térébinthe d'Ophra, sur un large bloc de pierre, comme l'autel de David fut érigé sur la pierre du Moria. M. K. interprète le récit en ce sens, que la pierre était un sanctuaire cananéen, où l'on déposait simplement des offrandes pour le dieu qui y habitait, et que l'autel avec l'offrande brûlée caractérisent le culte de Jahvé, dont la présence n'est pas liée à la pierre, comme celle de l'ancien esprit. Rien n'est plus vraisemblable. Le récit de *Juges*, xiii, 2-23, touchant le sacrifice offert à Jahvé

par Manoah, père de Samson, confirme cette interprétation. L'ancienne coutume de verser le sang des animaux de sacrifice sur une pierre ou sur le sol, suppose la présence des esprits dans la terre ou dans la pierre; les prescriptions du rituel mosaïque en sont une survivance. L'autel cananéen primitif aurait été une pierre plate, un plateau de roc, avec des creux ou des trous pour recevoir le sang et les libations, et l'on n'y brûlait pas de victimes. Ces autels auraient servi au culte d'une population qui n'était peut-être pas sémitique; l'autel proprement dit, avec la pratique de l'holocauste, aurait été introduit par les Cananéens sémites, avec le culte des Baals. D'après M. K. la pratique de l'holocauste ne viendrait pas de Chaldée, mais de Crète; mais il ne se prononce pas sur le temps où les Israélites ont commencé à offrir des holocaustes à Jahvé, mais il observe que les sacrifices par le feu convenaient à son caractère.

La pierre du Serpent est connue comme l'endroit où le fils de David, Adonias, avait voulu se faire proclamer roi. M. K. veut en déterminer l'emplacement, et croit la reconnaitre dans un bloc de pierre qui existe encore actuellement près du puits de Job (qui serait l'*en-Roqel* de la Bible). C'était sans doute un lieu de culte cananéen, et les bêtes qui servirent au festin d'Adonias avaient été immolées sur la pierre.

On dissertera longtemps encore sur le mobilier du temple de Salomon. Après beaucoup d'autres, M. K. s'intéresse aux machines roulantes, qui étaient autour de la mer d'airain, et servaient sans doute à transporter l'eau nécessaire au service cultuel. Commentaire archéogique du texte des *Rois*, dont il ne semble pas qu'on soit prêt d'élucider toutes les difficultés. M. K. s'efforce d'en déterminer l'emploi, d'après la représentation qu'il se fait de l'autel du temple, sur la plateforme sacrée dont il a parlé d'abord.

Ainsi le livre qui traite de quatre sujets particuliers ne manque pas d'unité : c'est une contribution très importante à l'histoire du sacrifice au pays de Canaan.

Alfred Loisy.

A. Piaget, **Le Miroir aux Dames, poème inédit du xv[e] siècle, publié avec une introduction** (Recueil de travaux publiés par la Faculté des Lettres, 2[e] fasc.). Neuchâtel, Paris et Leipzig, 1908; in-8[e] de 87 pages.

Cette publication, comme toutes les précédentes du même auteur, ajoute notablement à notre connaissance de l'histoire littéraire du xv[e] siècle. Dans une longue et érudite préface, M. Piaget nous renseigne d'abord sur deux ouvrages en vers contemporains de celui qu'il publie et qui portent le même titre : le premier est l'œuvre de Philippe Bouton, et non de Claude Bouton, son fils, comme l'avait cru M. Beauvois, qui l'a récemment publié, et la princesse qui y est célébrée est problablement Marie de Bourgogne. Le second, réédité

récemment par M. Sœderhjelm, est anonyme. Le troisième, objet de la présente publication, était inédit. Une édition en avait été projetée jadis par Knust, qui lui avait consacré une notice (*Jahrbuch*, IX), où il l'attribuait à Alain Chartier. M. P. montre que cette attribution, uniquement fondée sur le fait qu'il est placé, dans un manuscrit, entre deux ouvrages de Chartier, est insoutenable : l'inspiration du poème, tout moral et dévot et fort sévère pour les femmes, ne rappelle en rien celle des œuvres du plus courtois des poètes de cette époque : en outre, les modes qu'il décrit avec une grande précision, nous reportent à une époque postérieure à la mort d'Alain Chartier. Dans une digression dont on comprend tout l'intérêt, M. P. entreprend ensuite de faire le triage des œuvres authentiques du célèbre polygraphe : sur celles qu'il rejette, leur date, leurs auteurs, les manuscrits qui les contiennent, il donne les renseignements les plus précis et les plus nouveaux. Il détruit l'allégation, émise un peu à la légère par A. Molinier, que A. Duchesne aurait négligé, dans son édition, « beaucoup d'ouvrages authentiques d'Alain » et il conclut que, à part une collection de ballades et de rondeaux (sur laquelle il publiera prochainement une notice) « il n'est aucun poème inédit qu'on puisse avec quelque certitude attribuer à Alain Chartier ».

Vient ensuite, d'après les trois manuscrits connus, le texte du poème, lourd et prolixe, mais sagement pensé, solidement construit, et intéressant par la peinture des modes des environs de 1450 : œuvre médiocre d'un théologien de province, probablement picard [1]. Le commentaire historique et archéologique est fort intéressant. On regrette seulement que M. P. ne l'ait pas complété par un court Glossaire-index, où il eût relevé les mots intéressants et indiqué comment il entendait certains passages douteux [2].

A. JEANROY.

La maison d'Armagnac au xv

La maison d'Armagnac au xve siècle et les dernières luttes de la féodalité dans le midi de la France, par Ch. SAMARAN. Paris, A. Picard et fils, 1908 in-8° de xxi-523 pages. (Mémoires et documents publiés par la Société de l'École des Chartes, VII).

Au début du xve siècle, la maison d'Armagnac était encore une des plus puissantes familles féodales. Elle possédait d'immenses domaines, autour de l'Armagnac et du Fezensac, dans le Rouergue et les vicomtés de Carlat et de Creissels; mais ils avaient le désavantage d'être parta-

1. L'auteur emploie la forme *veir* pour *veoir* (787). Au reste c'est surtout dans les riches villes du Nord que se répandirent les modes en question.

2. V. 152 : la leçon *et* donnée par BC (manuscrits que M. Piaget néglige un peu trop) est meilleure que *en*. — 202 : virgule après *estes*. — 246 : *enseigne* doit être une faute d'impression pour *en* (= on) *seigne*. — 367 : *lui*, lire *le* (BC). — 725 : *hachier* (BC) est peut-être préférable à *cachier*, — 832 : au lieu de *volt*, lire *vost* (rime avec *ost*); il faut sans doute rétablir aussi cette forme au v. 821.

gés en deux groupes isolés. S'ils avaient pu être rejoints par l'annexion de l'Albigeois, il est certain qu'il se serait constitué là un état des plus redoutables pour ses voisins. Or, celui qui était le plus intéressé à empêcher cet accroissement de terres, était le roi de France, suzerain du comte d'Armagnac. Mais le roi de France était lui-même fort empêché dans son action par la guerre contre les Anglais et il n'aurait dépendu que de son vassal, s'il avait été prudent, adroit et résolu, d'obtenir tous les succès rêvés. Heureusement les rois Charles VII et Louis XI n'eurent affaire qu'à des seigneurs absolument dégénérés. Le comte Jean IV (1418-1450), un des derniers soutiens des papes schismatiques, ne sut qu'osciller entre la France et l'Angleterre et user de mauvais procédés envers l'une et l'autre; il ne put en aucune façon se maintenir dans une politique ferme, et s'il réussit quelques acquisitions territoriales, il commença l'émiettement de ses domaines en abandonnant une partie de l'héritage paternel à son frère, le comte de Pardiac.

Son fils aîné et successeur, le comte Jean V, fut encore plus maladroit. Il joignit à son esprit d'insubordination et d'intrigue des mœurs abominables qui soulevèrent contre lui l'indignation du clergé et les convoitises du roi de France. Excommunié, dépossédé une première fois de ses seigneuries, maintenu en exil par la volonté de Charles VII, il eut la chance de se voir absous et réconcilié à l'avènement de Louis XI. Il ne sut pas comprendre l'avertissement qu'il avait reçu. Il se jeta dans de nouvelles difficultés, fomenta des désordres en Haute-Auvergne et en Auvergne, eut des relations suspectes avec tous les ennemis du roi, notamment avec les Anglais: il mérita d'être condamné par défaut par le Parlement de Paris pour crime de haute trahison et de voir de nouveau ses biens confisqués. Protégé par Charles, duc de Guyenne, il revint en Gascogne, s'empara de Lectoure, mais le roi furieux le fit assiéger : le lendemain de la capitulation, il fut tué dans une bagarre. Un crime, dont on ne peut guère fixer la responsabilité, fit passer sa succession sur la tête de son frère Charles. Pauvre succession! Elle était toute entre les mains de Louis XI, qui avait déjà commencé la distribution des domaines et des fiefs ; lui-même était prisonnier. Il ne sortit de la Bastille que dix ans après la mort de son frère, à l'avènement de Charles VIII ; on lui rendit même ses États, mais sous la tutelle des agents royaux. Il n'était pas apte à régner ; il donna de telles preuves de démence qu'il fut interdit et que le gouvernement de ses domaines fut confié à Alain, sire d'Albret. Pendant les treize ans que vécut encore le malheureux comte, la situation devint de plus en plus confuse : le résultat le plus clair fut l'établissement de l'autorité royale et l'annexion de nombreuses villes à la couronne. Quand Charles d'Armagnac mourut sans héritiers directs, toutes ses terres furent placées en la main du roi, en attendant la solution du long procès

qui s'engagea entre divers prétendants à son héritage. C'était la fin.

Tous ces événements tragiques pour la plupart, ont été racontés avec une science parfaite par M. Ch. Samaran, déjà préparé par ses études antérieures à un tel sujet. Il a fouillé à fond les archives françaises et étrangères, il a su reconstituer la trame des faits avec une compétence digne d'éloges. Son récit est clair, extrêmement intéressant. Il expose, avec l'histoire détaillée des derniers comtes, les tentatives de résistance du pays pour sauvegarder son autonomie et son indépendance, la politique avisée des États d'Armagnac, mais aussi leur impuissance à arrêter les progrès des agents du roi et l'affaiblissement des institutions locales. Pour y réussir, les États auraient eu besoin d'avoir à la tête du comté des hommes moins aventureux, plus réfléchis, moins dépravés, de ne pas être gênés par les convoitises des seigneurs voisins, tels que ceux d'Albret et de Foix, mais surtout d'avoir à lutter contre un adversaire moins fortement organisé que le roi de France.

M. Samaran a ajouté à son récit plusieurs appendices. Je ne signalerai que le plus important, c'est celui qui est relatif à divers membres de la famille d'Armagnac au xv[e] siècle, aux femmes et aux bâtards des comtes. Il a terminé son excellent ouvrage par une copieuse série de pièces justificatives, qu'on est toujours heureux de trouver dans de tels livres. Quelques inadvertances n'ont pas été relevées dans l'*erratum*. Je citerai celle-ci entre autres : page 45, note 2 : comment le pape Félix V fut-il parrain en 1396 du comte Jean IV ? N'y a-t-il pas une erreur pour Benoît XIII ?

L.-H. Labande.

P. Courteault, **Geoffroy de Malvyn,** magistrat et humaniste bordelais (1545 (?)-1617). Étude biographique et littéraire suivie de harangues, poésies et lettres inédites. Paris, Champion, 1907 ; in-8° de x-208 pages.

Geoffroy (ou Godefroy) de Malvyn, conseiller au Parlement de Bordeaux, que M. Paul Courteault nous fait connaître dans une magistrale et élégante étude, n'est peut-être pas le personnage le plus marquant de cette maison de Malvyn, qui fut, jusqu'à la Révolution, une pépinière de soldats, de prélats et de magistrats, mais c'est certainement celui des Malvyn qui, par l'unité de sa vie, par son amour des lettres et par la haute conscience de ses devoirs, mérite le mieux d'être révélé à notre curiosité. Il représente cette génération de magistrats humanistes qui, grandie au milieu des discordes civiles et désabusée par le spectacle des événements, sut, comme le dit fort bien M. Courteault, garder entière sa foi dans la vertu des lettres pour l'ennoblissement de l'existence.

Il naquit vers 1545, de Charles de Malvyn, conseiller au Parlement de Bordeaux, ex-lieutenant particulier au sénéchal d'Agen, homme d'action plutôt que de parole, catholique ardent et qui fut

l'un des plus énergiques collaborateurs de Monluc (mais néanmoins, comme les Jésuites, ses amis, avisé et plein de ressources), et de Jeanne de Gailhard.

Nous pensons que, comme de Brach et peut-être avec lui, il fit ses études à Toulouse et qu'il se trouvait en cette ville en 1569, car son père s'y fit envoyer à cette époque, comme commissaire royal, dans le grave conflit de *La Commutation*, survenu entre la Bourse des Marchands et les Capitouls. Dès 1568 il était conseiller au Parlement de Bordeaux, où il siégea sans interruption jusqu'à sa mort, en 1617. Son rôle, au début, fut effacé par celui de son père. Il était d'ailleurs modeste et, émule de Montaigne, il aimait « la douceur paresseuse et la liberté d'une vie paisible » ; mais son autorité s'accrut de jour en jour et, quand il mourut, il était certainement l'homme le plus considérable et le plus considéré du Parlement de Bordeaux.

M. Courteault retrace, avec une haute érudition et un charme véritable, la double carrière de Geoffroy de Malvyn comme humaniste et comme magistrat.

Comme humaniste, il met en lumière ses relations avec Montaigne, Florimond de Rémond, Sponde, Séguier, de Thou, Lazare Coquelay et les poètes Jean du Chemin, Pierre de Brach et Salluste du Bartas ; il signale la part qu'il eut à la glorification de Monluc et à la publication des *Commentaires* ; il publie enfin les plus intéressants fragments des poèmes de Malvyn, dela *Gallia gemens* (1563, en latin), d'une belle méditation (1578), et de ses pièces liminaires, tombeaux, discours, etc.

Comme magistrat, il montre l'action puissante et exemplaire qu'eut Malvyn dans la réforme de la discipline et des mœurs parlementaires, surtout dans cette question des « parentèles et alliances » qui était la plaie des Parlements de province. A la Cour de Bordeaux en particulier, les parentés étaient si nombreuses et étroites que, non seulement elles aboutissaient à des iniquités, des scandales, des meurtres même, mais encore qu'en servant de prétexte à des récusations incessantes, soulevées par des inimitiés et des rivalités de tout genre, elles en arrivaient à paralyser l'administration de la justice [1].

Il présente enfin, dans un Appendice, les principales harangues et remontrances, des poésies françaises et latines et la correspondance de Malvyn.

On ne saurait désirer d'étude biographique et littéraire plus exacte, plus complète et plus attrayante. C'est pourquoi nous ne pouvons adresser à ce travail d'autre critique de détail que celle qui concerne

1. On trouvera, dans un jugement de récusation en faveur des frères de Sevin, du 18 août 1564, de curieux et précis renseignements sur les parentés et alliances des membres du Parlement de Bordeaux ; sur 73 officiers, 60 y sont récusés par la partie. Dans cet acte, la mère de Geoffroy de Malvyn est appelée Jeanne de *Goulard*, et non *Gailhard*.]

le lieu de naissance de Malvyn. M. Courteault estime que celui-ci est né à Bordeaux plutôt qu'à Agen, parce que Charles de Malvyn, son père, fut nommé à Bordeaux en 1542 et que, dans le titre de la *Gallia gemens*, Geoffroy se dit *Burdigalensis*; mais rien ne prouve que Charles de Malvyn ait pris ses fonctions dès 1542, ni qu'il n'ait point laissé sa femme à Agen, où il avait des « moïens et parens ». Le titre de la *Gallia gemens* indique simplement que Geoffroy habitait Bordeaux en 1563 et, d'autre part, sa lettre à Coquelay (1583) est formelle; il s'y félicite de l'agrément que son ami a trouvé à Agen « pour l'affection qu'il y a à cause de sa naissance,... qui est en ce pays-là », et, dans une réminiscence virgilienne, il ajoute : « *Libet hanc terris magis omnibus unam — Posthabita celebrare Samo* ». Il nous semble donc bien que c'est Agen qui est le lieu de naissance de Malvyn.

L. DE S.

Inventaire des Archives des ducs de Crillon conservées chez M. le marquis de Grammont, publié par Jean CORDEY, ... — Paris, H. Champion, 1908, In-8° de IX-309 pages.

La famille Berton de Crillon est venue s'établir à Avignon vers le milieu du XVe siècle. Elle arrivait de Chieri dans le Piémont. On sait l'illustration que plusieurs de ses membres ont légitimement acquise par leurs exploits, depuis le brave Crillon jusqu'au vainqueur de Mahon. Le dernier duc mourut sans enfant mâle en 1870. Les archives de sa famille se trouvèrent divisées : une partie, la moins importante, est conservée au château de Villersexel par le marquis de Grammont. L'autre a été recueillie par le duc de Polignac au château de Saint-Jean-du-Cordonnay en Normandie. Mais ce n'est pas tout : il faut rappeler qu'un fonds assez considérable était advenu aux archives des hospices d'Avignon. Celles-ci malheureusement ont été dilapidées : le chanoine Corenson eut la chance d'acquérir peut-être toutes les pièces des Berton de Crillon enlevées aux hospices; il ne sut pas les conserver dans leur ensemble. Je sais pour mon compte qu'il en a distrait des documents qu'il a vendus à M. Paul Arbaud, à Aix. Le reste est arrivé à la bibliothèque d'Avignon et forme une série de manuscrits dont le catalogue détaillé a été publié. Il ne faut pas oublier cela quand il est question des archives des ducs de Crillon.

L'inventaire qu'a rédigé M. Jean Cordey porte surtout sur les dossiers de Louis II de Crillon, dit le brave, de Jean-Louis de Berton de Crillon, archevêque de Toulouse et de Narbonne, de François de Berton de Crillon, évêque de Vence et archevêque de Vienne, de Joseph-Dominique-Nicolas de Berton, marquis de Crillon, de François-Félix de Berton, marquis puis duc de Crillon, de Louis IV de Berton, duc de Crillon et de Mahon. Il fait connaître, soit par une analyse assez longue, soit par la transcription de la pièce intégrale, une

série de documents précieux non seulement pour l'histoire de la famille, mais aussi pour l'histoire générale ou provinciale. On y relève des lettres pour la plupart inédites du brave Crillon, d'Henri IV, du connétable de Montmorency, du duc de Guise, les récits sur les événements de la Fronde envoyés par M. de Montmeyan à son oncle Louis III de Crillon, des lettres relatives à Marie-Mancini-Colonna et à sa fuite de Rome en compagnie de sa sœur Hortense, duchesse de Mazarin, les pièces sur le rôle du duc de Crillon-Mahon, gouverneur de la province de Guipuzcoa et commandant de Saint-Sébastien, pendant la guerre d'Espagne, sous Napoléon Ier, les lettres du duc de Savoie, roi de Sardaigne, sur le collège d'Annecy à Avignon, etc.

Naturellement tout cela devra être complété par l'inventaire des pièces possédées par le duc de Polignac. On nous le fait espérer.

Les documents analysés dans le présent volume n'ont pas toujours été disposés selon un ordre absolument méthodique : il y a par exemple dans la série Z, *Divers*, bien des pièces qui auraient dû prendre place ailleurs. L'ordre des séries lui-même est criticable et l'auteur s'en est excusé par avance. De plus, le rédacteur aurait eu avantage à être plus familier avec les noms d'Avignon et du comté Venaissin. L'archevêque Gonteri ne s'appelait ni de Gontiers, ni Gontier. — P. 102, Gardanne de Jonques est à corriger en Gardaune de Jouques. — P. 123, le marquis de Cambio est le marquis de Cambis. — P. 150, le sire de la Côte est le seigneur de la Coste. — P. 159. Qu'est-ce que ces revenus à Saint-Georges de Gênes ? Ne seraient-ce pas des actions de la banque de Saint-Georges ? Est-ce que le relevé des hommages pour les terres de Crillon, etc., n'a pas été fait d'après un registre d'hommages bien connu des Archives départementales de Vaucluse ? Quel est donc ce cardinal (?) Tastan, prieur de Saint-Jean-de-Vassols en 1371 ? L'auteur a bien été avisé de laisser un point d'interrogation ; mais que faut-il exactement lire ? — P. 161. Pierre « de Cohonio », ne serait-ce pas Pierre de Cohorn ? — P. 178. La lettre du Prince de Monaco 227 doit être rapprochée, semble-t-il, de celle qui est cotée P 26. — P. 183 et 250. Les Observantins ne demandaient pas aux consuls d'Avignon la terre de Montfavet (Montfavet, est une dépendance du territoire d'Avignon et se trouve encore fort étendu) ; ils demandaient simplement à s'établir auprès de l'église de ce lieu. — Le prieuré de Cairanne au comté de Fréjus (p. 183), ne peut pas être identifié avec Cairanne du canton de Vaison, comme on l'a fait à la table. — P. 279. Le consul Calasse s'appelait bien Palasse et il ne fallait pas rectifier ce dernier nom à la p. 109. Etc.

Il n'en est pas moins vrai que, malgré tout, cet inventaire est fort précieux : nous devons en savoir gré à celui qui a pris l'initiative de le faire rédiger et à celui qui a exécuté ce travail. Souhaitons qu'il soit promptement complété par l'inventaire du reste des archives de Crillon qui nous est annoncé.

L.-H. Labande.

Marcel Marion. **La vente des biens nationaux pendant la Révolution**, avec étude spéciale des ventes dans les départements de la Gironde et du Cher. Paris, H. Champion, 1908, xviii et 448 p. in-8.

Voici un livre fort remarquable. Jamais encore l'histoire, si difficile et si importante, de la vente des biens nationaux n'a été faite avec cette ampleur, cette clarté, cette pénétration. Le plan est à la fois méthodique et chronologique. M. Marion expose d'abord la législation, étapes par étapes, puis il en montre parallèlement l'application, particulièrement dans les départements de la Gironde et du Cher, en s'attachant avant tout à dégager les raisons multiples pour lesquelles la réalité déçut ou non et dans quelle mesure les intentions du législateur. Sa lecture est considérable[1]. Il est au courant de toutes les études de détail qui ont paru sur le sujet, il a consulté jusqu'aux mémoires et aux correspondances des contemporains[2], il a fait des recherches dans les études de notaires.

Ce n'est pas assez dire qu'il renouvelle la question. Pour des chapitres entiers, il n'a eu aucun devancier. On ignorait à peu près complètement avant lui ce qu'avaient été les ventes sous la Convention, le Directoire, le Consulat et l'Empire. On ne connaissait guère que vaguement les dévastations de toute nature dont les biens séquestrés eurent à pâtir, les manœuvres frauduleuses, les histoires navrantes auxquelles leur aliénation donna lieu plus d'une fois, la part importante que prirent aux enchères les parents d'émigrés rachetant pour les absents, l'échec presque absolu des tentatives essayées pour faire passer au prolétariat une partie de la propriété confisquée. On ignorait plus encore le fonctionnement du déplorable système d'aliénation par les mandats territoriaux, les poursuites tracassières dont les acquéreurs furent l'objet, depuis le 18 brumaire jusqu'en 1822, sous prétexte d'erreurs dans le décompte des sommes versées. Sur tous ces points, M. M. fournit des données précises. On ne s'était pas préoccupé de rechercher ce qu'étaient devenus les biens nationaux après la vente. M. M. a esquissé l'histoire des cessions et des reventes. On ne s'était pas préoccupé davantage de calculer ce que l'opération rapporta au trésor. M. M. a pu dresser des tableaux éloquents des paiements successifs effectués par les acquéreurs, où il met en regard des valeurs nominales en papier les valeurs réelles en numéraire. La plupart des auteurs croyaient avoir assez fait quand ils avaient analysé les actes de vente et groupé en statistiques les indications qu'ils fournissent. M. M. est sorti de ce cadre étroit. Il a rattaché l'histoire des ventes à l'histoire générale.

1. Il ne semble pourtant pas connaître la *Table générale des biens nationaux vendus dans l'Yonne* dressée par E. Drot et parue dans *l'Annuaire de l'Yonne* de 1892 à 1896.

2. Voir, p. 281, l'usage qu'il fait de la correspondance du député Rovère, avec son frère, l'ex-évêque constitutionnel.

Ce livre si neuf, si important, n'est pourtant pas sans reproches. Il présente une grave lacune, il est muet sur la superficie des biens nationalisés. M. M. il est vrai, croit que cette superficie est impossible à déterminer (p. 42, note). Des études récentes prouvent qu'il n'en est rien. Quand les actes de vente sont insuffisamment explicites — ce qui est l'exception — il reste les rôles d'impôts, les terriers, les pouillés, etc.; qu'on peut et qu'on doit interroger. Cette recherche est longue, minutieuse, ardue, elle ne peut être menée à bien dans le court délai d'un concours académique, mais elle s'impose, car il est d'un intérêt capital de connaître l'étendue relative (et aussi les revenus) des biens roturiers et des biens privilégiés pour être en état d'apprécier la perturbation produite par les ventes.

Avec raison, M. M. a fait entrer dans son cadre la vente des biens communaux, mais, faute d'une enquête assez étendue, cette partie de son livre est une des plus superficielles et des plus contestables. De quelques faits pris dans le centre et dans le sud-ouest, il conclut trop facilement à la France entière et il est enclin à diminuer l'importance d'une opération qui eut par ailleurs des effets considérables [1].

Les autres observations qu'il me reste à présenter ont une portée beaucoup moindre. M. M. croit que la reine Marie-Antoinette acheta des biens du clergé (p. 69) et il en donne comme preuves ses lettres à Fersen. Mais ces lettres, écrites à la veille du 10 août, sont en langage convenu. Les affaires commerciales, qui y sont soi-disant traitées, n'ont probablement eu aucune réalité.

M. M. a bien montré que la vente des biens d'émigrés eut moins de succès que la vente des biens d'église et il a très finement analysé les raisons de cette différence. Je crois cependant qu'il a exagéré la vilité des prix soit des baux, soit des ventes, car il n'a pas tenu compte de la perturbation énorme produite par le maximum.

La valeur *vraie* des biens et des baux ne saurait s'exprimer uniquement par leur équivalence en numéraire au cours du papier-monnaie, mais plutôt par le pouvoir d'achat de la somme en assignats qu'ils représentaient. Ce n'est pas seulement les biens nationaux dont les prix baissaient, mais aussi les biens patrimoniaux. Les témoignages de Laffon-Ladebat et de Roederer sur cette baisse générale atténuent la rigueur des jugements de M. Marion. M. M. d'ailleurs en convient, mais en note, (p. 263, n. 2).

Il est bien vrai que les évêques qui siégeaient à la Constituante se sont toujours défendus très justement d'avoir entravé en quelque manière la vente des biens d'Eglise. Je remercie M. M. de me citer sur ce point (p. 91, n.). Il est cependant avéré que dans certaines régions les prêtres du second ordre n'ont pas imité la réserve des

1. Qu'il me permette de lui signaler les quelques documents, d'ailleurs assez minces, que j'ai analysés dans la *Revue d'Histoire Moderne* (t. I, p. 50 et sq) sous ce titre : « Un exemple de partage des communaux ».

prélats et il y a lieu de se demander dans quelle mesure les paysans de ces régions ont été écartés des enchères par les prédications ou les conseils de leurs pasteurs. Si la Constituante pressa l'application de la Constitution civile du clergé, si elle commit la faute de décréter le serment des prêtres, c'est justement dans la pensée de donner confiance aux acquéreurs, au moment où les ventes commençaient, et de leur prouver que la réforme de l'Église était chose définitive, qu'ils n'avaient à craindre aucun recul. J'espère faire avant peu cette démonstration.

M. Marion a fait un louable effort pour tenir ses jugements à égale distance des thèses extrêmes de droite et de gauche. Mais la vérité n'est pas toujours dans le juste milieu. S'il est exact que les acquéreurs ont d'abord applaudi au 18 brumaire, c'est qu'ils croyaient, comme beaucoup de Français, au républicanisme de Bonaparte. Leur déception ne fut que plus amère quand ils virent rentrer les nobles et les prêtres. Il est peu probable qu'ils aient apprécié le Concordat comme l'apprécie M. M. Loin que le régime napoléonien ait augmenté leur confiance dans la sécurité de leurs acquisitions, il l'a plutôt affaiblie [1]. M. M. a insisté avec raison sur les dols commis pour certaines catégories d'acquéreurs, je regrette qu'il n'ait pas mis le même soin à rechercher les dénis de justice, les vexations, les violences dont beaucoup furent victimes après le rétablissement de la religion d'Etat et de la monarchie.

M. Marion considère la loi du milliard, qui tranquillisa définitivement les acquéreurs en indemnisant les anciens propriétaires, comme une revanche du droit et il entonne dans sa conclusion un hymne au droit de propriété, antérieur et supérieur à l'Etat, contre lequel ne peuvent rien toutes les mesures législatives, etc. Il tombe pourtant sous le sens que la loi du milliard fut d'abord la revanche d'un parti. Si la Restauration, qui n'avait rien d'inéluctable, ne s'était pas faite, les anciens propriétaires n'auraient pas été dédommagés et les nouveaux auraient joui de leurs acquisitions peut-être avec plus de tranquilité encore.

En dépit des réserves qu'il suscite, ce livre restera. Il sera le guide indispensable pour quiconque voudra reprendre le sujet par le détail. Il facilitera singulièrement la besogne de la commission pour l'histoire économique de la Révolution [2].

Albert MATHIEZ.

---

1. Cf. les chiffres cités p. 326-327. M. M. nous apprend lui-même que le gouvernement consulaire renonça à mettre en vente les biens encore séquestrés, tant leur avilissement était grand.

2. P. 18 dernière ligne et *passim*, lire R*eu*bell et non Rewbell; P. 35, n. 1, Malfu*s*on et non Malfuzon; p. 80, n. 1, Br*i*mont et non Brémont; p. 137, n. 1, Labouvri*e* et non Labouvric; p. 263, n. 1, $L^{b}42$ et non L 6; p. 301, l. 10, Durand-Maill*a*ne et non Maillune ; p. 418, n. 2, *le* Vaucluse et non *la* Vaucluse, — p. VII, p. VIII, n. 2, références incomplètes à des citations de Macdonald et d'Avenel.

— Le nº 1 de la *Oversigt over det Kgl. danske videnskabernes Selskabs Forhandlinger* de 1908 commence par un article de H. Hoeffding *Om Kategorier. En Indledning og en Oversigt* (p. 3 à 36), c'est-à-dire une introduction et un aperçu sur les catégories d'Aristote et sur celles de Kant, sur les voies différentes suivies par les deux penseurs dans l'emploi des catégories, sur les modifications qu'y ont introduites les néo-kantiens William Hamilton et Renouvier, sur la synthèse et la relation, la continuité et la discontinuité, les trois groupes de séries : symétriques et transitives — asymétriques et intransitives — asymétriques et transitives, les catégories formelles et réelles, celle de la totalité, les notions de la causalité et du développement, les catégories idéales, etc. Les ouvrages discutés surtout sont ceux de Stumpf (*Erscheinungen u. psychische Funktionen*), Fichte (*Thatsachen des Bewusstseins*), Poincaré (*La Science et l'Hypothèse*), Th. Lipps (*Grundzüge der Logik*), Morgan (*Cambridge Philosophical Transactions IX*), W. James (*Principals of Psychology*), Santerre (*La psychologie du nombre*), Couturat (*Bulletin de la Soc. franç. de Philosophie II*), B. Russell (*On the notion of order*), et les propres écrits de Hœffding. — Th. Sch.

— C'est à la suite de deux discours qu'il a prononcés à Bâle et à Giessen sur le même sujet, que M. Eberhard Vischer, professeur de théologie à Bâle, a publié chez Moter, une brochure sur *Die Frage nach dem Sinn des Lebens* (1908, 31 p. 60 Pf.) : Notre vie n'a un sens que si nous la mettons au service d'une idée dont nous soyons persuadés qu'elle mérite la victoire. L'inspiration de l'opuscule est religieuse dans un sens largement moderne, Jésus restant un modèle à suivre, un idéal à atteindre. — Th. Sch.

— Deux brochures à tendance analogue sont celles de M. M. le comte Paul Cottin, *Positivisme et anarchie* (Alcan, 1908, 79 p.) et Jean Halleux, professeur à l'université de Gand, *La Philosophie condamnée* (Desclée et de Brouwer, Paris-Lille-Bruges-Rome, sans date. 53 p.). Il s'agit de la philosophie condamnée par la récente Encyclique sur le Modernisme. Le pape, paraît-il, « n'a pas condamné le mouvement de la pensée contemporaine, d'une manière générale, mais seulement « dans la mesure où il menaçait les droits de la raison », c'est-à-dire qu'il a condamné le criticisme de Kant et l'Inconnaissable de Spencer, car « le Modernisme est l'application au domaine de l'exégèse et de la dogmatique des théories agnostiques » de ces deux philosophes. Nous pouvons donc être tranquilles, puisque le pape ne lutte que pour les droits de la raison. — L'autre brochure veut prouver que le positivisme mène droit à l'anarchie et est « un des adversaires les plus redoutables de la réforme sociale que les bons esprits poursuivent sans relâche... La guerre entreprise contre le Dieu personnel et absolu, contre la morale éternelle et supérieure, contre l'âme responsable et immortelle, contre l'autorité sous toutes ses formes, y trouve sa base philosophique et son arme de combat. » — Th. Sch.

— Le t. LX der *Berner Studien zur Philosophie und ihrer Geschichte* publiées, sous la direction du professeur L. Stein, chez Scheitlin et Spring à Berne, comprend une étude de M. A. Lévy sur *Die dritte Dimension* (1908, 149 p.), destinée à continuer et à compléter sa *Philosophie der Form* (Berlin, 1901). Laissant de côté le point de vue psychologique, qui s'efforce de comprendre comment se produit la perception « tridimensionale », et le point de vue mathématique, qui choisit un certain nombre de figures tridimensionales pour les comparer, les mesurer et établir leur forme idéale — ; toutefois un 4ᵉ chapitre est consacré aux dimensions en mathématiques — M. L. ne s'attaque qu'au problème philosophique du

rapport de la 3ᵉ dimension avec la conscience (*Bewusstsein*) et de sa place au milieu des autres facteurs de cette conscience; il s'efforce d'élucider la question de savoir « si ce phénomène représente réellement une connaissance fondamentale ou s'il ne se révèle que secondaire dans le creuset d'une critique impitoyable, si, pour parler le langage de la chimie, la 3ᵉ dimension est un élément ou se laisse décomposer. Le ch. 1 pose et délimite le problème, le 2ᵉ étudie les manifestations de la conscience en général, le 3ᵉ montre comment la 3ᵉ dimension dérive de la conscience, enfin le 5ᵉ tire les conclusions morales et religieuses de cette nouvelle manière de concevoir la 3ᵉ dimension. — Th. Sch.

— Les *Paedagogische Deutungen, Philosophische Prolegomena zu einem System des höheren Unterrichtes* (Berlin, Weidmann, 1908, 164 p. 3 M. 40) de M. Ernest Vowinkel, directeur d'école réale, établissent d'abord les assises morales de l'enseignement, puis en tentent la construction logique, en étudient la psychologie et la « méthodique », esquissent l'idéal d'une classe sous l'aspect d'une œuvre d'art, enfin discutent, dans un dernier chapitre de pédagogie sociale, la question — actuelle aussi dans nos revues pédagogiques — de la participation des parents au travail scolaire, et tracent un parallèle entre les deux types d'écoliers, allemand et anglais. Les idées sont bonnes, quoique souvent non dégrossies, mais le style est lourd et parfois pédant. La fin de l'Introduction (p. 8) a un passage fort juste sur « l'effrayant abîme qui sépare l'école et la vie. Partout où l'on regarde, en politique, littérature, science, art ou vie sociale, on voit toutes les valeurs possibles et impossibles avoir cours, excepté celles que dresse et établit l'enseignement ». Tout comme chez nous. — Th. Sch.

— Nous ne pouvons que souhaiter beaucoup de lecteurs et une influence sérieuse et durable au remarquable petit livre de M. J. A. B. (?) *De la vraie civilisation* (Fischbacher, 1908, 252 p., 3 fr.) dédié, fort justement, *A tous ceux qui, sincèrement, cherchent le bonheur*, et rééditant, à l'usage de notre époque, les deux fameux Discours de Jean-Jacques aux concours de Dijon. Nous ne pouvons songer à résumer ici, même de loin, la masse d'idées neuves (je veux dire neuves pour la plupart de nos contemporains) que M. J. A. B. lance allègrement dans le monde, ni à ébaucher, même à gros traits, l'image séduisante (autant qu'utopique, hélas!) de la civilisation vraie qu'il veut mettre à la place de ce que nous nous amusons à appeler civilisation et de ce qui, en effet, ne nous donne rien moins que le bonheur, puisque nous parlons tout le temps de progrès, et que l'homme vraiment heureux n'aspire point au changement, mais le redoute plutôt. Seul peut se dire heureux celui qui, au milieu de sa joie, sans le moindre pli au front, peut s'écrier, dans la plus parfaite quiétude de corps et d'esprit, c'est-à-dire sans la moindre douleur physique ou morale; que puis-je désirer de plus? (p. 82). Voici un unique exemple de l'originalité du livre, à l'adresse de MM. Lemaître, Lasserre, Seillière, etc. Les Discours de Rousseau « ne sont pas uniquement l'œuvre d'un charlatan, car pourquoi les contemporains s'y fussent-ils laissés prendre?... Ils n'étaient pas plus sots que nous; le contraire nous semblerait plus véridique, étant donné que, pour être moins développées qu'aujourd'hui, la science et la raison étaient cultivées davantage, pour elles-mêmes, par un plus grand nombre d'amateurs » (P. 3-4). — Th. Sch.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 11 septembre 1908.* — M. Haussoullier communique et restitue une inscription grecque provenant de Suse, où elle a été découverte dans la dernière campagne de M. de

Morgan. C'est le premier acte d'affranchissement grec que l'on ait découvert dans ces régions. — M. Bouché-Leclercq présente quelques observations.

M. Héron de Villefosse annonce qu'il a reçu de M. le Dr Simon, président de la Société des sciences historiques et naturelles de Semur, le texte d'une inscription votive, découverte dans les dernières fouilles d'Alise-Sainte-Reine. Elle est gravée sur un beau vase en bronze de 0,46 de hauteur : *Deo Ucueti et Bergusiae Remus Primi fil(ius) donavit; votum solvit libens merito*. L'intérêt de ce document consiste dans les deux noms divins inscrits au début du texte. Le premier est connu par une inscription gauloise découverte en 1839 sur le plateau d'Alise ; mais on n'était d'accord que sur le sens des cinq premiers mots de ce document : « Martialis, fils de Dannotalos, a consacré à (la déesse) Ucuetis ». Or la nouvelle inscription montre qu'il s'agit d'un dieu, et non pas d'une déesse. Ce dieu local a pour compagne une divinité féminine locale qui porte le nom de *Bergusia*. Comme beaucoup d'autres noms divins de la Gaule, Bergusia se retrouve dans la nomenclature géographique. D'après l'Itinéraire d'Antonin, c'est le nom antique de Bourgoin (Isère) ; une place forte des Ilergètes en Espagne portait aussi le nom de Bergusia. Dans une inscription de Narbonne, on relève l'ethnique *Bergusitanus* qui se rapporte à l'une ou l'autre de ces localités.

M. Héron de Villefosse annonce ensuite qu'il a reçu de M. Henri Rouzaud, percepteur à Narbonne, la photographie d'un monument funéraire très intéressant, découvert le 20 août dernier dans les fondations des vieux remparts de la ville. Ce monument, en pierre du pays, se compose d'un bas-relief et d'une inscription en excellent état de conservation. Le bas-relief représente un moulin à grain : au centre, la *meta*, enveloppée par le *catillus*; un mulet, les yeux bandés avec des œillères en cuir, est attelé aux barres de bois du *catillus*. Dans le second compartiment, on voit un chien, avec un collier et une sonnette au cou, assis sur son arrière-train et paraissant surveiller le mulet. Au dessus de ce chien fidèle, un petit autel surmonté de volutes. Un autre monument de Narbonne montre un chien de même race, assis entre deux époux. — L'inscription est ainsi conçue : (*Marcus*) *Careieus M*(*arci*) *l*(*ibertus*) *Asisabisio vivos sibi fecit et Careie Nigellae et Careaieae M*(*arci*) *f*(*iliae*) *Tertiae* [*an*]*norum VI*.

Mater cum grata[*i*]*acco miserabile fato*
Qua[*s*] *pura et una dies detul*[*i*]*t a*[*d*] *cineres.*

Le nom de famille *Careius* ou *Kareius* est assez répandu en Narbonnaise. On le retrouve à Narbonne et dans les environs de Nîmes, d'Arles et d'Orange. Le surnom du meunier, *Asisabisio*, semble nouveau.

M. Emile Eude lit une note sur un épisode des projets de croisade au xve siècle, où il étudie diverses tentatives, dirigées non contre les Turcs, mais contre les Maures par Alphonse V dit l'Africain, roi de Portugal, d'après le garde des Archives Ruy de Pina, dont l'œuvre n'a pas été traduite en français. Les tentatives d'Alphonse V aboutirent finalement à la prise de Tanger (1471).

M. Clermont-Ganneau explique une inscription nabatéenne dont plusieurs passages avaient résisté aux efforts des premiers interprètes. Il montre que les difficultés de ce texte de basse époque peuvent être résolues si l'on fait intervenir la langue arabe qui, à ce moment, commençait à envahir le nabatéen qu'elle devait bientôt complètement supplanter.

Léon Dorez.

Le propriétaire-gérant : Ernest LEROUX.

LE PUY, IMP. MARCHESSOU. — PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON, Srs

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 39 — 1er octobre — 1908

G. STEINDORFF, **Urkunden des Ægyptischen Altertums,** *in Verbindung mit* HEINRICH SCHÆFER *und* KURT SETHE, *herausgegeben von* GEORG STEINDORFF :

Urkunden der älteren Æthiopienkœnige, *bearbeitet von* H. SCHÆFER, 2tes Heft, Leipzig, Hinrichs'sche Buchhandlung, 1908, in-8°, p. 81-152;

Urkunden der 18 Dynastie, *bearbeitet von* KURT SETHE, 13tes Heft, Leipzig, Hinrichs'sche Buchhandlung, 1908, in-8°, p. 987-1008.

La grande entreprise de Steindorff continue de marcher avec régularité. Cette année encore, deux nouvelles séries de documents ont été mises à la disposition des étudiants et des savants au prix de 5 marcs soit 6 fr. 25, chacune :

1° La série Éthiopienne, publiée par Schæfer, comprend quatre stèles complètes, la *Stèle de l'intronisation*, la *Stèle de la consécration des Prêtresses*, la *Stèle de l'Excommunication* et la *Stèle de Harsiôtès*, plus le début de la *Stèle de Nastosenen* ou *Nastesen*. Le texte en a été établi, par comparaison avec ceux de Mariette, de Pierret et de Lepsius, partie au moyen d'estampages, partie sur les originaux : les variantes des éditions antérieures sont rapportées au bas des pages;

2° La série de la XVIIIe Dynastie, publiée par Sethe, comprend les documents historiques que les contemporains de Thoutmôsis III et d'Aménôthès II nous ont laissés dans leurs biographies : les principaux sont ceux d'Amounazhou, de Minou, d'Antef, de Nahouî et de Zanounéi. Ici, comme dans les livraisons précédentes, les textes ont

été établis par la collation des éditions antérieures sur l'original, et les variantes de ces éditions sont rejetées au bas des pages.

Schæfer et Sethe travaillant d'après une méthode commune, les deux séries sont à peu près uniformes pour l'aspect et pour le fond : le tempérament différent des éditeurs ne s'en manifeste pas moins sur plusieurs points. Schæfer se borne presque partout à donner uniquement ce qui subsiste sur la pierre du texte qu'il reproduit : il n'admet que fort peu de compléments, et seulement dans les endroits où ils sont évidents. Sethe, à force d'avoir étudié des monuments analogues à ceux qu'il transcrit, est familier avec les formules qu'ils emploient, et il en reconnaît les traces, même lorsqu'il n'en subsiste plus que quelques signes : il n'hésite jamais à les suppléer, et quelquefois un tiers et plus de ce qu'on lit est une restauration pure et simple. Ses restitutions sont presque toujours certaines, à l'orthographe près dont on ne peut jamais répondre complètement avec le système des écritures égyptiennes : dans les cas, d'ailleurs assez rares, où elles ne me paraissent pas justifiées, l'emploi des parenthèses permet de discerner ce qui demeure sur la pierre de l'arrangement moderne. Le procédé, employé de la sorte, ne présente que des avantages. Tel des textes traités par Sethe serait inutilisable s'il n'avait pas pris la peine d'en rétablir l'ensemble : il a évité de longues recherches à ses lecteurs en leur indiquant par ses compléments le sens qui résulte de la comparaison de ses textes avec des textes mieux conservés.

J. Maspero.

J. Lieblein, **Pistis Sophia. L'Antimimon gnostique est-il le Ka Égyptien ?** (extrait des *Christiania Videnskab-selskabs Forhandlinger for 1908, n° 2*). Christiania, Jacob Dybwad, 1908, in-8°, 10 p.

M. Lieblein propose de reconnaître le *double* des anciens Égyptiens dans l'*antimimon-em-pneuma* « l'imitation pneumatique » qui, d'après la *Pistis Sophia* (éd. Schwartze, p. 281), entre en composition chez l'homme. Il reconnaît que la traduction qu'il donne de ce terme n'est qu'à peu près correcte, et, de fait, si elle l'était complètement, le rapprochement qu'il fait serait compromis : ce n'est pas *de l'esprit* que le *ka* est une *imitation*, mais du *corps*, ainsi qu'on le voit dans les tableaux où ce *ka* est représenté à côté du personnage qu'il était censé animer. L'auteur gnostique joint à l'*antimimon-em-pneuma*, une *force* (*ghom*), et une *âme (psukhê)*, que Lieblein compare au *lumineux (Khôou)* et à *l'âme* (*bai*) des anciens. Ces identifications sont ingénieuses, et, sans affirmer qu'elles sont exactes, il me paraît que les savants qui étudient le gnosticisme devraient en examiner la valeur. Il est certain en effet, qu'au moins dans les dernières formes des religions égyptiennes, les théologiens avaient essayé d'établir une hiérarchie entre les diverses conceptions qui avaient eu cours, aux époques

antérieures, sur la nature de la survivance humaine, le *double*, le *lumineux*, *l'âme*. On en trouve au moins un bon exemple dans les livres hermétiques, et il y en eut d'autres dont le souvenir se rencontre encore au xvi[e] siècle dans les écrits de Paracelse : la conception gnostique de la *Pistis Sophia* correspond probablement, comme le veut Lieblein, à un système du même genre.

G. MASPERO.

L. W. KING. **Chronicles concerning early babylonian Kings, including records of the early history of the Kassites and the Country of the sea.** Studies in Eastern History, vol. II et III. London. Luzac, 256 et 200 p. in-8° 1907.

Peu d'ouvrages ont paru depuis longtemps sur l'histoire babylonienne, qui puissent rivaliser en intérêt avec les deux derniers volumes de M. King. Ceux-ci nous apportent des documents de tout premier ordre commentés avec une véritable maîtrise. L'histoire et surtout la chronologie des premières dynasties babyloniennes en sont complètement renouvelées. Nous trouvons là : n° I et II, une chronique des règnes de Sargon, *Narâm-Sin; Dungi; Ura-imitti et Bêl-ibni*; *Su-abu*, *Hammurabi; Samsu-iluna* et *Abešu; Iluma-ilu* et *Ea-gamil; Ulam-Buriaš*; *Bitiliaš* et *Agum ;* IV, une version néo-babylonienne des présages de Sargon et de *Narâm-Sin*; VI, un fragment de chronique relatif à des événements répartis entre le onzième et le septième siècle, notamment une invasion du clan araméen des *Sutu* sous le règne d'*Adad-aplu-iddina*; VII une chronique religieuse babylonienne relatant des prodiges du onzième siècle, dont une éclipse totale de soleil que M. King propose de placer le 31 juillet 1063; Appendice II, une liste des années des rois de la première dynastie de Babylone. A ces textes édités pour la première fois, M. K. a joint une nouvelle collation des présages de Sargon et de Naram-Sin (III), de la légende de Sargon (Ap. I), de la liste de dates du Musée de Constantinople et de la chronique des dynasties babyloniennes (V).

La comparaison de la première chronique et des présages de Sargon, dérivés de la même source pour la partie historique, montre entre autres choses : 1° que la prétendue conquête de Chypre par Sargon d'*Agade* n'a probablement jamais eu lieu (au lieu de « il traversa la mer de l'Ouest », il faut lire « la mer de l'Est »); 2° que la révolte que Sargon eut à combattre vers la fin de son règne n'était pas une révolution de palais mais un soulèvement des nations incorporées à l'empire: 3° que le règne de Sargon se termina au milieu d'une famine et d'un nouveau soulèvement; 4° que *Narâm-Sin* fit une expédition victorieuse dans le pays de *Magan*[1]. La suite de la chronique nous apprend

1. L'identité, admise sans discussion par M. King, du pays de *Magan* avec la péninsule du Sinaï, ne me paraît nullement établie. Le nom du roi *Mannu-dannu*, de forme purement assyrienne, nous invite à chercher *Magan* aux confins de la Babylonie. Cf. ce que j'ai dit du district de *Hijârah*, Manuel p. 41 infr.

que *Dungi*, roi d'*Ur*, pilla Babylone, que la légende du roi Beleous et du jardinier Beletaras, rapportée par Agathias, n'est pas, comme on l'avait supposé avec assez de vraisemblance, dérivée de la légende de Sargon, mais représente une tradition distincte, d'après laquelle un roi *Ura-imitti* transmit la couronne à son jardinier *Bêl-ibni*[1]; que *Ilu-šuma*, roi d'Assyrie, était contemporain de *Su-abu*, fondateur de la première dynastie de Babylone; que *Rim-Sin* fut battu par *Samsu-iluna* fils et successeur de *Hammurabi;* que *Samsu-iluna* eut à lutter contre *Iluma-ilu* fondateur de la seconde dynastie de la Liste des rois, que cette dynastie était donc en partie contemporaine de la première et régnait non pas à Babylone, mais dans le Pays de la Mer, ce qui bouleverse complètement la chronologie établie en additionnant les durées des différentes dynasties considérées comme successives. Enfin la Chronique raconte que sous le règne de *Samsu-ditana*, le dernier roi de la première dynastie, les Hittites envahirent le pays d'Accad[2] et nous pouvons avec quelque vraisemblence rattacher à cette invasion la fin de la première dynastie et l'établissement de la dynastie cassite.

La première année de la troisième dynastie n'étant pas fixée avec toute certitude à la date de 1736, la date de 2036 pour le commencement de la première dynastie n'est-elle-même qu'une date approchée. Mais l'erreur ne peut pas être supérieure à une cinquantaine d'années; alors que l'écart entre les dates admises par Oppert (2506) et Hommel (1884) n'était pas inférieur à 622 ans. L'avènement de *Hammurabi* se place en conséquence vers 1930. La période historique commençant dans Bérose en l'an 2232 doit comprendre une ou plusieurs dynasties qui ont régné ailleurs qu'à Babylone.

Ces résultats concordent d'une manière admirable avec le synchronisme signalé plus haut entre *Ilu-šuma* et *Su-abu*. En effet une inscription de Salmanasar I, trouvée à *Kala'at-Šerğat* nous apprend qu'*Erišu*, fils d'*Ilu-šuma*, régnait en Assyrie vers 2040-2060. Il est vrai que, d'après Nabonide, *Hammurabi* aurait régné au commencement du XXIe siècle, soit une centaine d'années plus tôt que ne l'admet M. King, mais il est fort probable que Nabonide a arrondi et forcé les chiffres.

A propos de la liste des années des rois de la première dynastie, M. King étudie, entre autres questions, comment les années pou-

1. Les faits concordent, mais nullement les noms : *Ura-imitti* = Beleous; *Bêl-ibni* = Belebaras. Le nom que M. K. lit *Bêl-ibni* pourrait tout aussi bien se lire *Bêl-epuš*, d'où serait sortie la forme Βελεοῦς; mais il faudrait alors admettre une interversion des rôles entre Béleous et Béletaras, et, de toute façon, Beleteras ne peut être dérivé de *Ura-imitti*, dont le dernier élément, écrit phonétiquement, est certain.

2. Le rapprochement établi par M. K. (p. 73 et 148-9) entre cette invasion et le retour des statues de *Marduk* et de *Zarpanit* du pays de *Hani*, sous le règne d'*Agum*, n'est nullement certain.

vaient être désignées, jusqu'au jour où se produisait l'événement important dont elles tiraient leur nom. Il admet sans hésiter qu'elles étaient provisoirement désignées comme « l'année après celle où est arrivé tel événement ». Les Cassites furent les premiers à substituer à ce système compliqué les dates en chiffres d'après le nombre des années de règne.

M. King a traité accessoirement beaucoup de questions que je ne puis analyser ici, mais je crois avoir montré suffisamment ce que je disais en commençant de l'importance exceptionnelle de son travail [1].

C. Fossey.

C. F. Lehmann-Haupt. **Materialien zur älteren Geschichte Armeniens und Mesopotamiens,** mit einem Beitrage, arabische Inschriften aus Armenien und Diyarbekr, mit 92 in den Text gedruckten Abbldungen und 14 Tafeln. Abhandlungen d. K. Gesellschaft d. Wissenschaften zu Göttingen, Phil.-Hist. Klasse, neue Folge, Band IX, n° 3. Berlin, Weidmann. 184 p. in-4° 1907. 20 M.

J'avais espéré, en voyant paraître l'ouvrage de M. L., que nous tenions enfin la publication définitive et complète des découvertes faites par lui et son collaborateur au cours de leur fructueuse exploration en Arménie et en Mésopotamie (1898-99). Les résultats de cette expédition ont été annoncés dans plus de vingt articles (Bericht, Weiterer Bericht, Vorlaüfiger Bericht, Schluss-Bericht suivi d'autres Berichte) distribués entre six ou sept périodiques, mais la plupart des documents sont encore inédits. Le livre de M. L. nous en donne seulement une partie : les inscriptions en langue assyrienne et les sculptures de l'époque assyro-babylonienne; les matériaux concernant l'archéologie chaldique ou pré-arménienne, et principalement ceux qui ont été découverts dans les fouilles de Toprah-kaleh près Van; enfin les inscriptions arabes. Le récit de l'expédition, les études de géographie historique et surtout les inscriptions en langue chaldique ou vannique ont été laissés de côté [2]. Espérons que tout cela nous sera donné prochainement, bien que M. L. se soit contenté de faire entendre, en passant, dans sa préface, que son livre est un « commencement ».

Les monuments publiés, transcrits, traduits et commentés dans le présent ouvrage sont : une dédicace de *Dungi* (en sumérien); un

---

1. Je note seulement quelques inexactitudes dans la transcription et la traduction : p. 5, 8, *mitḫariš* rendu par 'suprême'; p. 6, 11, *Ka-li-ši-na* pr. *Ka-la-ši-na*; p. 13, l. 12, le signe *it* dans le texte cunéiforme est inexactement reproduit; p. 15, l. 1, *ẓer* pr. *ura* dans le texte cunéiforme; p. 26. l. 12, et 27, l. 6, *inaru* rendu par 'conquered', p. 32, l. 20, *i nilik* rendu par 'where shall we go' (plutôt : allons!), p. 51 l. 2 le signe *mut* est lu *sim* dans le nom de *Simmaš-šiḫu*, cf. p. 61 l. 12, et p. 149 où le signe *sim* dans le même nom n'est nullement certain.

2. P. 31, n. 2, au sujet de l'inscription de Salmanasar, M. L. renvoie à dix articles publiés par lui; il aurait mieux fait d'en donner la substance dans son livre.

fragment sans titulaire; un cylindre de Geuk-Tepe [2]; deux briques de *Tukulti-Ninib*; deux inscriptions de Tiglatphalasar provenant de *Yunğalu* et du tunnel du Tigre (celle-ci-déjà connue); trois fragments d'une stèle d'*Aśur-naṣir-apal* trouvés à Babil et cinq textes ou fragments de moindre importance; six briques de Salmanasar et les quatre inscriptions gravées par ce roi au tunnel du Tigre; un fragment de Salmanasar III; trois briques de Sargon et de Sennachérib; l'inscription d'Asarhaddon au tunnel de *Negûb*; deux fragments d'*Asur-bani-apal*; les reliefs de *Maltaiya*; les inscriptions assyriennes de *Sardur* à Van et la version assyrienne de la stèle de *Kelisin*. Vingt-trois de ces textes ont été découverts par M. Lehmann et Belck.

M. L. place l'arrivée des Chaldi en Arménie vers le xe siècle av. J.-C.; ils sont venus de l'Ouest et leur arrivée se rattache à l'invasion thrace. La technique, le culte et la langue offrent des analogies avec la civilisation mycénienne. M. Lehmann étudie la civilisation chaldique dans les constructions rupestres, le travail de la pierre et la mosaïque, l'irrigation et la métallurgie, la céramique.

Les inscriptions arabes de Maiyâfâriqin (une funéraire, six commémoratives de constructions, un décret) de Charput (commémorative) d'Amid (commémorative) de Baiburt (quatre commémoratives) de Se'ert et Salmâs (funéraire) ont été traduites et commentées par M. M. van Berchem dont les travaux antérieurs me dispensent de vanter la compétence.

C. Fossey.

O. A. Toffteen. **Researches in assyrian and babylonian Geography, part I**, Chicago, the University of Chicago Press, 60 pages in-8° et 2 cartes: 1908.

Les nombreux noms de lieux mentionnés dont les lettres assyriennes et babyloniennes publiées par Harper ont été relevés par M. Toffteen, qui en a donné une liste alphabétique avec références. M. T. n'a pas borné là ses efforts. En s'aidant des Annales des rois d'Assyrie et d'autres textes, il a cherché à déterminer la situation de ces pays et de ces villes. Le premier fascicule traite des dix-huit premiers noms, de *Abai* à *Appina*. Une étude sur les pays d'*Isna*, *Daria* et *Bit-Zamani*, qui ne rentrait pas absolument dans le cadre de l'ouvrage et que l'auteur a placée en tête du volume, n'en sera pas moins bien accueillie; ces contrées sont situées d'après M. T. dans la région montagneuse comprise entre le Tigre supérieur et le coude de l'Euphrate, elles s'échelonnent du nord au sud entre Charput et Diarbekir. Le travail de M. Toffteen formera, une fois achevé, une très utile contribution à l'étude de l'Asie antérieure.

C. Fossey.

---

2. M. L., suivant l'interprétation traditionnelle que j'ai déjà combattue, reconnait *Eabani* à des traits qui ne correspondent pas du tout à ce que les textes nous disent de lui; son identification avec *Gilgameš* et *Ut — napistim* est tout aussi contestable.

Mélanges de linguistique offerts à M. Ferdinand de SAUSSURE (2e volume de la collection linguistique publiée par la Société de linguistique de Paris), Paris, Champion, 1908, in-8o, 327 p.

Il y a maintenant trente ans que M. F. de Saussure a publié, tout jeune encore, le célèbre *Mémoire* dans lequel il a déterminé d'une manière définitive le système du vocalisme indo-européen. Depuis, M. F. de Saussure a déterminé avec la même précision et la même rigueur systématique les principes fondamentaux de l'accentuation et de l'intonation lituaniennes et posé ainsi les bases de toute la théorie de l'accentuation et de l'intonation en baltique et en slave. Sans parler d'une foule d'observations de détail ingénieuses, ce sont là les deux actes essentiels de la carrière publique du maître génial auquel la Société de linguistique, dont il a été secrétaire-adjoint il y a vingt-cinq ans, a voulu offrir l'un des premiers volumes de sa nouvelle collection. Mais seuls ceux qui ont été ses élèves, soit à Paris soit à Genève, savent quelle action il a eue sur ceux qui l'ont entendu, quelle part ont dans leurs travaux ses doctrines toujours rigoureusement systématisées, et combien il lui est dû dans le développement de la linguistique en France et dans la Suisse romande. En lui rendant hommage, ses disciples et les linguistes suisses qui se sont associés à eux ont essayé de marquer la reconnaissance qu'ils lui doivent. Les articles de ce recueil dus aux élèves de M. F. de Saussure portent d'ailleurs éminemment la marque de la profonde influence qu'il exerce sur tous ceux qui ont la bonne fortune de suivre ses cours.

Ces *Mélanges* se composent de quinze articles, dont voici l'énumération : Ch. Bally, *Accent grec, accent védique, accent indo-européen*. — R. Brandstetter, *Die Sprache der Liebe in der makassarischen Lyrik*. — M. Niedermann, *Minutiae latinae* (Une loi rythmique proethnique en latin. — Deux conséquences de l'insuffisance de l'alphabet latin. — Un cas spécial de dissimilation en latin vulgaire. — Remarques sur la langue des tablettes d'exécration latines). — A. Meillet, *Sur l'aoriste sigmatique*. — A. Cuny, *Gr.* βυκάνη, *Lat.* bucina. — R. Gauthiot, *Gotique* briggan brahta. — J. Wackernagel, *Genetiv und Adjektiv*. — Ch. A. Sechehaye, *Le stylistique et la linguistique théorique*. — G. Dottin, *La formation du prétérit irlandais moderne*. — A. Ernout, *Remarques sur l'expression du genre féminin en latin*. — R. Thurneysen, *Altindisch* etavai. — M. Grammont, *La métatèse en arménien*. — K. Schwyzer, κατηφής *als adjektivische Zusammensetzung mit* κατα *und Verbaladjektiv auf* -ης. — E. Muret, *Le suffixe germanique* -ing, *dans les noms de lieu de la Suisse française et des autres pays de langue romane*. — J. Vendryes, *A propos du rapprochement de l'irlandais* claideb *et du gallois* cleddyf [1].

1. P. 314, l. 4, M. Vendryes nous signale qu'il faut lire : *cledyfaut* kei.

On voit que tous ces articles, assez étendus pour la plupart, sont relatifs à des questions importantes de linguistique, qui y sont traitées avec d'importants développements. Les noms des auteurs suffisent à en indiquer l'intérêt.

A. Meillet.

Jagić Festschrift, **Zbornik u slavu Vatroslava Jagića**. Berlin (chez Weidmann), 1908, grand in-8°, viii-725 p. (et un portrait de M. Jagić).

Atteint par la limite d'âge de 70 ans, en usage dans les universités autrichiennes, l'illustre maître des études slaves, M. Jagić a cessé son enseignement. A cette occasion, le 6 juillet dernier, ses amis et ses élèves lui ont offert un imposant recueil d'articles sur la philologie slave. Quatre-vingt-huit savants — à peu d'exceptions près, tous les slavistes notables, depuis les maîtres tels que M. Leskien jusqu'à ceux qui commencent seulement à se faire un nom — y ont contribué par des articles d'étendues diverses (de deux à trente pages) dont beaucoup sont visiblement très importants et dont la plupart se recommandent par le nom de leurs auteurs. Les organisateurs ont souhaité d'y voir représentées toutes les langues slaves qui s'écrivent actuellement, et ils ont été écoutés : outre de nombreux articles en allemand, deux en français et un en italien, on en trouve dans le recueil en grand et en petit russe, en polonais, en tchèque, en slovène, en serbo-croate, en bulgare et même un en sorabe. Les sujets ne sont pas moins variés que les langues employées : on y trouve de la linguistique, de l'histoire littéraire, des textes, de la philologie pure, de l'histoire, du folk-lore. Et le plus admirable est que le savant auquel ce recueil est destiné à rendre hommage a été vraiment un maître pour tous ceux qui y ont collaboré, et qu'il n'en est pas un qui ne doive à M. Jaggić des enseinements capitaux et pour les faits et pour la méthode. M. Pastrnek à ouvert le recueil par une bibliographie des publications de M. Jagić, de 1861 à 1907, où les titres seuls occupent 29 grandes pages : la variété des sujets que M. Jagić a abordés avec une égale maîtrise confond l'imagination. M. Jagić aura été, sans doute, le dernier des slavistes universels ; le travail tend maintenant à se diviser. L'hommage qui lui est rendu maintenant n'irait pas sans un gros regret si l'on ne savait que l'activité du maître va seulement prendre d'autres voies et qu'il dirige l'encyclopédie slave publiée par l'Académie — si active elle aussi — de Saint-Pétersbourg. Lui seul sans doute est en état de mettre en train cette grande entreprise qui commence à se réaliser et qui est appelée à faire faire un si important progrès aux études slaves. Et ce n'est pas seulement des services qu'il a rendus, c'est de ceux qu'il rend et rendra que les slavistes ont tenu à marquer leur reconnaissance à M. Jagić.

A. Meillet.

Bernard W. Henderson. **Civil war and rebellion in the roman Empire a. D. 69-70, a companion to the Histories of Tacitus,** Londres, Macmillan, 1908, in-8°, 360 pages, 5 planches hors texte et 12 cartes ou plans. Prix : 8 sh. 6 d.

M. Henderson étudie, au point de vue de l'histoire militaire, les événements complexes et tragiques qui suivirent la mort de Néron. Il s'efforce d'élucider, d'après l'examen topographique du théâtre des opérations et à la lumière des principes stratégiques modernes, le récit que Tacite, dans ses *Histoires*, a donné des trois campagnes des années 69-70 ap. J.-C. « Tacite est un très mauvais historien militaire; il se fait l'écho, le plus souvent, des commérages des simples soldats et des bas officiers: il ne comprend pas les conceptions raisonnées des généraux, les blâme à la légère, leur attribue des plans de bataille impossibles, les juge uniquement d'après le succès apparent de leurs entreprises » ; aussi ne faut-il utiliser son œuvre qu'avec précaution, en la contrôlant et discutant sans cesse. Un premier chapitre nous raconte la marche des Vitelliens contre Othon : causes de la guerre civile, organisation militaire de l'Empire, forces et position des armées en présence, descente des Vitelliens, sur deux colonnes, depuis la Germanie jusqu'à la vallée du Po, mise en défense de l'Italie du Nord par les Othoniens, journée de Bedriacum, où la « stratégie de la pénétration » l'emporte sur la stratégie de l'enveloppement. » Le deuxième chapitre traite de l'invasion de l'Italie par l'armée des Flaviens ; au conseil de guerre de Béryte, Vespasien et Mucien se prononcent pour une politique de temporisation, qui épuisera lentement leurs adversaires; au conseil de guerre de Pœtovio les chefs de l'armée du Danube adoptent une attitude plus énergique et se proposent d'anéantir sans retard les Vitelliens; de nouveau l'Italie du Nord est envahie; la seconde journée de Bedriacum ouvre aux Flaviens la route de Rome. Dans le troisième et dernier chapitre il est question de l'insurrection des Bataves et Gaulois, avec Classicus et Civilis, et de la répression du soulèvement : description du pays et des tribus du Rhin inférieur, composition et effectifs de l'armée romaine, siège de Vetera castra, leçons que Rome tire de la révolte pour modifier son système militaire sur le Rhin. M. Henderson expose tous ces faits avec beaucoup de clarté, de précision et d'agrément; on le suit sans peine dans ses explications techniques, dont l'intelligence est encore facilitée par deux grandes cartes d'ensemble et plusieurs dessins schématiques dans le texte. Il excelle à faire la « psychologie du commandement », à apprécier la valeur d'une voie d'invasion, les chances probables de l'offensive et de la défensive, les avantages et les inconvénients d'un champ de bataille. Nous ne saurions trop le féliciter d'appliquer à l'histoire ancienne les procédés de l'histoire militaire moderne et contemporaine, et de nous avoir si bien présenté « la manœuvre de Bedriacum. »

Maurice Besnier.

Pierre Brun. **Pupazzi et Statuettes.** Etudes sur le xviie siècle. Paris. Cornély, 1908, in-18, p. 401 fr. 3.50.

On a souvent écrit sur les farceurs du xviie siècle, mais la matière est si abondante, si attrayante aussi, que les explorateurs des recoins du grand siècle trouveront toujours de quoi faire ample moisson. M. Brun a ainsi composé un livre curieux et enrichi de quelques détails nouveaux cet aspect de notre littérature dramatique. Il a refait rapidement l'histoire des différentes troupes italiennes venues à Paris et caractérisé leurs plus brillants interprètes, de Martinelli à Dominique. Tous les types, tous les emplois, avec le costume, le masque, le jeu, les effets comiques les plus populaires, passent devant nous en un amusant défilé. Il a surtout insisté sur les modifications que ces originaux étrangers ont subies en France et souligné l'apport des farceurs nationaux. Le Pont-Neuf avec son public musant devant un monde bariolé de charlatans, opérateurs, bateleurs, danseurs, avec ses illustrations, les deux Tabarins, Brioché, le Savoyard, Lorviétan, que d'autres encore! lui a fourni un brillant chapitre. Un autre est consacré aux farceurs de l'Hôtel de Bourgogne avec le trio célèbre de Gaultier Garguille, Gros Guillaume et Turlupin. Molière enfin termine cette première partie de l'étude : M. B. relève après tant d'autres ces origines de son théâtre et dans la suite de ses œuvres ses multiples emprunts à la farce italienne ou nationale. Et voilà pour les *pupazzi*, chers à l'auteur; les *statuettes*, ce sont Chapelain, Motin et... Saint Evremond. Des deux premiers M. B. a tenté une réhabilitation, quoiqu'il s'en défende. Chapelain qui fut un caractère très honorable, a laissé des odes de valeur, la fameuse *Pucelle* est une œuvre d'un profond symbolisme et son auteur enfin un critique littéraire et historique supérieur à bien de ses détracteurs. Quant à Pierre Motin, qui, d'après Boileau, « nous morfond et nous glace », il est au contraire tout feu, plein de passion et digne de s'asseoir entre A. de Musset et M. Rodenbach. Ceux qui aiment la critique impressionniste (M. B. n'a pas assez de mépris pour les dogmatiques) seront réjouis de ces pages; mais je leur laisse le soin d'aller vérifier dans les vers de Motin si vraiment « des profils caméens toujours hantent ses solitudes haschichées et ses rêves opiacés » (p. 294). L'étude finale sur Saint-Evremond est moins paradoxale et donne une plus juste idée de l'épicurien délicat qui a séduit M. B. et dont il a analysé l'œuvre un peu à bâtons rompus. L'ensemble de ces morceaux constitue un livre agréable, spirituel et pittoresque, écrit dans une langue savoureuse mais souvent précieuse; il amusera les gens du monde; il eût pû être utile aux chercheurs, si l'auteur avait précisé ses références et mieux établi les quelques points nouveaux qu'il a pu dégager, en reprenant d'anciennes enquêtes [1].

L. R.

1. P. 2, Arlequin passe pour être enfant de Bergame et non de *Naples*, et même d'après l'ingénieuse thèse de M. Driesen (*der Ursprung des Harlekin* 1904) il

Dr Nadeschda von Wrasky, **A. G. F. Rebmann.** *Leben und Werke eines Publizisten zur Zeit der grossen Revolution.* Heidelberg, J. Hörning, 1907. 165 p. in-8°.

Né à Jugenheim en Franconie, le 23 novembre 1768, étudiant à Erlangen et à Iéna, A. G. Rebmann se passionna pour nos philosophes et la Révolution n'eut pas de plus fervent admirateur. A peine sorti de l'Université, il cribla de ses attaques satiriques le despotisme et la superstition dans des romans à thèse et dans la presse. Alors que la plupart des écrivains allemands, effrayés par la Terreur, abjuraient leurs sympathies françaises, il restait fidèle à son culte pour les Droits de l'Homme, il réfutait Burke et, tout prévenu qu'il fut pour le vertueux Roland et pour les Girondins, il osait expliquer sinon excuser la Terreur, il applaudissait aux victoires des républicains et traduisait même en allemand un discours de Robespierre. Dénoncé par le reptile Reichard comme jacobin, menacé de poursuites, il dut bientôt quitter Dresde, où le libraire Richter l'avait attiré pour lui confier la rédaction de deux gazettes, qui furent étouffées l'une et l'autre par la censure. A la fin de 1794, il se réfugie à Erfurt où il continua son apostolat politique et littéraire chez le libraire Vollmer. Il s'efforçait par des flatteries adroites de gagner les bonnes grâces de Dalberg, coadjuteur de Mayence, qui gouvernait Erfurt au nom du prince électeur, Frédéric d'Ertal. Mais il commit l'imprudence de dénoncer dans ses journaux les traitements odieux auxquels furent soumis les patriotes mayençais après la rentrée des Allemands dans Mayence en juillet 1793. Son anonymat fut percé à jour, son libraire arrêté. Pour échapper lui-même à la prison, il se sauva précipitamment en décembre 1795 à Altona d'où il ne tarda pas à gagner la Hollande et la France. A Paris, où il séjourna près d'un an et demi (d'août 1796 à décembre 1797), il fréquenta la société du libraire Cramer, rendez-vous de ses compatriotes fugitifs, comme lui, il collabora à l'*Ami des Lois*, à l'officieux *Journal des Campagnes et des Armées*, en même temps qu'il publiait des sortes de revues en allemand, *die Schildwache* et *die Geissel*. Ses sympathies pour les théophilanthropes, qu'il avait loués à différentes reprises, la justification qu'il fit paraître du Coup d'État du 18 fructidor le désignèrent à l'attention du Directoire. Après la paix de Campo-Formio, comme on organisait le pays conquis sur la rive gauche du Rhin, il fut nommé juge à Mayence. Il y resta pendant presque toute la durée de l'Empire. Au début de ses fonctions, il continuait encore à écrire et soutint même une polémique avec les anciens clubistes Mayençais Boos et

---

serait Français; p. 10. Henri IV ne s'est marié qu'en 1600 et non en *1594*; p. 290, un mot de Pascal est mal cité. Lire p. 63, Hanswurst; p. 195, ó el convidado de piedra: p. 211, l'Aridosia, Giunti (plus exactement Pietro Giunto); p. 244, La Mothe-Houdart; p. 359, Batteux, au lieu de *Hanswurth*, *y Combibado de Piedra*, *l'Aridosio*, *Guinti*, *Lamothe-Oudart*, *Lebateux*. Et pourquoi écrire Me de *Sévigny*, qui se rencontre en effet, quand tout le monde dit Sévigné?

Lehne, qui l'accusaient maintenant de modérantisme, parce qu'il avait taxé d'exagération les demandes en indemnités formulées par leurs compagnons victimes de la réaction qui suivit le retour du prince-électeur à la fin de 1793. Mais, de plus en plus, il se renferme dans les devoirs de son état. La presse d'ailleurs n'est plus libre et il ne veut pas se joindre à la foule des adulateurs du nouveau César. Il avait pourtant applaudi au 18 brumaire, parce qu'il croyait comme beaucoup au républicanisme de Bonaparte. Mais le Concordat, le rétablissement successif de toutes les institutions de l'ancien régime, le nouveau despotisme lui pesèrent comme lui avait pesé l'ancien. Il ne regretta pas l'Empire et, cosmopolite comme il l'était, il prit son parti des traités de Vienne qui le firent redevenir allemand. Il s'effrayait seulement des progrès de la réaction en Europe, auxquels il pensait qu'était lié le succès de l'école romantique, dont la mystique déplaisait à son clair esprit français. Si les désillusions lui étaient venues avec les années, ses opinions fondamentales n'avaient pas changé. Toujours habile à tirer son épingle des situations difficiles, il imprima, en 1815, un opportun éloge du libéralisme du gouvernement bavarois alors dirigé par Montgelas. Cela lui valut d'être nommé Haut-Président du tribunal du cercle du Rhin siégeant à Kaiserslautern puis à Deux-Ponts. Il contribua à faire conserver le code français dans la Bavière rhénane, fut anobli en récompense de ses services et mourut en fonctions en 1824.

Un journaliste révolté qui finit en parfait fonctionnaire, le cas n'est pas rare à toutes les époques, à celle-là surtout. Mais la biographie de Rebmann présente un autre intérêt que celui de prêter aux réflexions et aux comparaisons malignes. Comme le dit très bien Mlle de Wrasky, elle nous permet de suivre dans l'âme d'un Allemand philosophe, bien doué et sincère, le contre-coup des événements d'une époque grande entre toutes.

L'auteur n'a rien épargné pour rendre cette étude, qui est une thèse inaugurale, aussi complète que possible. Elle s'est mise à la recherche dans les bibliothèques d'Allemagne et de France des reliques bien oubliées de son héros. Elle a retrouvé à Berlin, à Munich, à Mayence, à Heidelberg, à Paris, les journaux et les romans écrits par Rebmann. Elle nous en donne, par des analyses bien faites et des extraits bien choisis, la substance et la fleur. Elle a essayé, malheureusement sans grand succès, de reconstituer la carrière administrative et la vie intime de son héros. Les documents provenant du Ministère de la justice conservés aux Archives nationales (série B B), faute de classement et d'inventaire, sont à l'heure qu'il est inaccessibles. Quant à la vie intime de Rebmann, seules les lettres assez peu nombreuses et assez peu explicites, qu'il écrivit à son ami Laun, à la fin de sa vie, donnent quelques indications. Aussi sa femme n'apparaît-elle

que dans la pénombre et c'est dommage, car on devine qu'elle exerça quelque influence sur son mari.

Chemin faisant, Mlle de W. s'est efforcée de décrire les milieux si divers où vécut Rebmann, à Dresde, à Erfurt, à Paris, à Mayence surtout. C'est une des parties les plus utiles de son livre. Elle a surtout puisé ses renseignements, comme c'était naturel, dans les ouvrages allemands. Elle connaît cependant le *Mayence* de M. Chuquet. Mais, elle ignore les études si pleines du même sur Georges Forster, Adam Lux et Klopstock [1]. Elle y aurait trouvé matière à prendre et à glaner. Son livre n'en est pas moins une excellente contribution à l'histoire de l'influence française en Allemagne sous la Révolution et sous l'Empire [2].

Albert MATHIEZ.

Konrad GRASS, 1° **Die geheime heilige Schrift der Skopzen.** Leipzig, 1904, Hinrichs'sche Buchh. IV, x-65 pp. in-8°, 1 mk. 50.
2° **Die russischen Sekten**, 1er Band : Die Gottesleute (Chlüsten), id., ibid., 1905-1907, x-716 pp. in-8°, 9 mk.

M. K. Grass, Privat-Docent à Dorpat, a entrepris de publier, sur les sectes russes, un ouvrage d'ensemble dont nous avons signalé les étapes, et qui fait le plus grand honneur à l'Université qui en a compris l'intérêt et favorisé matériellement la préparation.

Le premier de ces ouvrages est la traduction, d'après une édition critique personnelle, d'un important factum qui constitue comme la Bible de la secte des *Skoptsys* (châtrés). Cette excellente traduction rend désormais le célèbre petit livre accessible aux historiens occidentaux.

Ce sont également la sûreté de la méthode critique et la conscience de l'historien qui font le très grand mérite du 1er vol. de l'*Histoire des sectes russes* que nous avons sous les yeux. Il est consacré aux *Gens de Dieu* ou *Flagellants* (*Khlystys*). Le 2e volume traitera des *Skoptsys*, et le 3e des *Doukhobores* et des *Molokhanes*.

M. G. place au début du XVIIIe siècle, dans un village de la Haute Volga, l'origine des *Gens de Dieu*, et il nous fait assister à la diffusion de la secte à travers l'empire russe. Il en étudie la doctrine et les cérémonies cultuelles. Parmi ces dernières, les plus connues sont la *danse* jusqu'à épuisement et la *flagellation*, moyens qui sont employés pour

---

1. A. Chuquet, *Études d'histoire*, 1re et 2e série, Paris, Fontemoing, 1903.

2. D'assez nombreuses fautes d'impression dans la transcription des mots français; p. 86, n. 1, *tendences*; id., *Epinas* pour Espinas; p. 86, n. 3, *reprolation* pour réprobation ; p. 87, n. 3, *républiquain*; p. 88, *Reubel* pour Reubell ; p. 90, n. 1, *Deus* pour Décius; p. 91, n. 3, *profersent* pour professent; p. 106, *Lefebore* pour Lefebure ; p. 108, *mayencés* pour mayençais ; p. 111, n. 2, *Mont Tonère*; p. 130, n. 2, *aliée* ; p. 132, *Sorre* pour Sarre; p. 137, *correctives* pour coercitives; p. 148, code *d'instrucktion*; p. 157, *Sergnobas* et dans l'erratum *Segnobas* pour Seignobos, etc.

dompter la chair et auxquels certains écrivains ont cru devoir attribuer une action précisément opposée. Grâce à l'étude des textes, M. G. fait justice de cette calomnie. Fort curieux et complets sont les chapitres consacrés aux diverses formes et dénominations de la secte, ainsi qu'à la discussion des hypothèses relatives à son origine.

Ce qu'il faut louer, ce n'est pas seulement une documentation considérable; c'est, avant tout, l'esprit scientifique pénétrant pour la première fois, à notre connaissance, dans des matières que seuls jusqu'ici des Russes avaient traitées, en y apportant, soit la partialité du zèle orthodoxe, soit une crédulité facile et de la légèreté. Cette histoire des sectes russes sera une base solide pour l'étude théologique ou psychologique de ces curieuses manifestations de la foi populaire.

J. LEGRAS.

Manuel d'Economique, à l'usage des Facultés de droit par Adolphe LANDRY, maitre de conférences à l'Ecole pratique des Hautes-Etudes, 1 vol. in-8° 1. 889 p. Giard et Brière ed. 1908.

« Le développement futur de l'Economique ne fera sans doute jamais apparaître de grande vérité qui soit abolument nouvelle. Comme par le passé, on améliorera les théories existantes en les complétant, en les rectifiant.., on observera plus exactement les faits concrets, les faits de masse notamment, et l'on déterminera des relations de tels de ces faits avec tels autres de même nature. L'Economique progressera par un perfectionnement pour ainsi dire continu. »

Ce sont là de sages paroles en tête d'un *Manuel* qui prétend faire connaître non seulement les « conceptions économiques qui ont été classiques », mais aussi celles « que l'on trouve fréquemment dans la production contemporaine ». Etablir la *continuité* de la science, c'est déjà un programme, qui contraste avec le dédain de certains pour la théorie dite « orthodoxe ».

M. Landry a compris son *Manuel* un peu à la façon allemande, c'est-à-dire d'une terrible prolixité : 870 pages de texte très compact (sans compter les tables), voilà de quoi effrayer les étudiants auxquels l'auteur déclare s'adresser. L'ouvrage, certes, peut leur fournir des données et des renseignements utiles, surtout par ce que M. L. a tiré des livres allemands et anglais contemporains [1] : mais je crains que peu d'entre eux ne le lisent d'un bout à l'autre. Outre la prolixité, l'ouvrage pèche parfois par le manque de clarté dans la rédaction, ce qui est grave pour un livre destiné aux étudiants. Je prends au hasard une phrase, sur l'insouciance comme cause d'erreur : « Nous noterons par exemple, que peu de gens savent comment il faut s'y prendre pour déterminer correctement *son* intérêt, par rapport

1. Tout en se servant beaucoup des travaux de l'école historique allemande, M. L. insiste avec raison sur les exagérations et les lacunes de l'*historisme* (p. 12).

à la distribution de sa consommation entre les périodes successives de la durée ... » L'idée est juste, mais n'est-ce pas là une phrase plutôt allemande que française? Il y en a de temps en temps de ce genre dans M. L. [1].

Ce n'est pas une raison pour ne pas rendre justice à l'étendue de son information, à la richesse de sa documentation statistique, à l'impartialité avec laquelle en général il analyse et discute les thèses antagonistes des économistes, à sa grande puissance de logique cérébrale. Je ne crois pas qu'il existe en français d'autre ouvrage aussi au courant de la littérature économique étrangère et où celle-ci ait été aussi bien *digérée* par le commentateur. Seulement sa pratique approfondie des livres allemands ou anglais l'a rendu trop dédaigneux des auteurs français. On s'en aperçoit à l'index alphabétique où plusieurs des plus connus et des plus dignes de l'être ne sont pas ou sont à peine cités, tandis que les étrangers comptent un grand nombre de renvois aux paragraphes du livre. Même J.-B. Say fait l'objet d'une simple mention plutôt superficielle. (« Il a montré, dit l'auteur, des qualités assez remarquables de vulgarisateur », p. 33).

Dans son chapitre relatif au socialisme, qui figure dans un *Appendice* l'auteur a bien raison de mettre en relief — en s'en plaignant, mais avec trop peu d'insistance — que les socialistes en général » ne se sont guère préoccupés du problème de la productivité, en donnant en revanche beaucoup d'attention à celui de la distribution ». M. L. analyse les principaux systèmes de distribution et montre bien que les uns seraient au moins aussi injustes que celui de la société actuelle, et que les autres seraient funestes à la production : mais sa conclusion est bien vague — comme d'ailleurs plusieurs de ses conclusions. — « La distribution la meilleure est celle qui ne s'éloigne pas sensiblement de la distribution égalitaire, et qui tient compte à la fois — *on nous dispensera de préciser davantage ici* — des besoins des individus et de la contribution qu'ils apportent à la production. C'est une distribution par suite qui s'écarte — plus ou moins à la vérité — de toutes les formules simples qu'on a proposées. »

La formule de cette distribution là, l'auteur se dispense de nous la donner. Il nous laisse en suspens sur l'avenir du socialisme. Après avoir combattu certaines objections qu'on élève contre les exploitations d'État, il avoue cependant que « malgré tout, il est indéniable qu'on court un gros risque à décider que l'instauration du régime socialiste est souhaitable. « Mais il admet aussi que « non par la force

1. Il y aussi parfois excès de subtilité, par exemple p. 456 dans l'appréciation des papiers-monnaie au point de vue des prix et des échanges à l'extérieur ; de même dans l'analyse de l'idée de valeur, ou des avantages et des inconvénients de la propriété privée (auxquels l'auteur a déjà consacré un ouvrage entier). J'ai peine à croire que des étudiants en droit puissent suivre avec fruit des démonstrations aussi ténues et embrassant autant d'hypothèses.

des choses, mais par la volonté des hommes, nous nous acheminons vers le régime socialiste ». — Et il semble s'y résigner assez facilement, au lieu de contribuer à éclairer « les volontés des hommes » pour les arrêter sur une pente dangereuse. Il ressemble en cela à beaucoup de nos contemporains, surtout de ceux qui sont absorbés par les études doctrinales et ne voient pas de près les réalités de la vie économique et industrielle.

Eugène d'Eichthal.

— M. Carroll a publié, dans les *George Washington University publications*, Philology and Literature Series, vol. I, 3, pp. 17-23, novembre 1907 (Réimpression de *The University Bulletin*, n° 3, pp. 61-67), quelques pages avec ce titre : *Pausanias, A second century Bædeker;* c'est une simple notice sur l'œuvre et le caractère du périégète, qu'il appelle « le prototype de Bædeker et de Murray ». Une note finale annonce une édition des *Attica*. — My.

—Voici le contenu du vol. XXXVII, 1906, des *Transactions and proceedings of the American philological association* (Boston, Ginn, 1906: à Leipzig, chez Harrassowitz ; 216-cix pp. in-8°) : E. W. Fay, *Latin word-studies*, sur *accersit* ou *arcessit*, ἀνάγκη et *necesse*, *uicissim*, *seuerus* et αὐστηρός ; amarus *amoenus* et *amat; frangit* et *fregit*. — B. Perrin, *The death of Alcibiades* : énumération des diverses versions de l'événement; Alcibiade, aussitôt après l'établissement des Trente à Athènes, se réfugia auprès de Pharnabaze, qui le fit tuer pendant le voyage à la demande de Sparte. — R. G. Kent, *The time element in the Greek drama*. Les chants du chœur ont pour effet d'introduire un espace de temps indéterminé dans l'action. La règle des vingt-quatre heures a été déduite par Aristote des drames de son époque, où le rôle du chœur est diminué ou supprimé. — J. E. Harry, *The perfect forms in later Greek from Aristotle to Justinian*. — A. R. Anderson, *Ei-readings in the mss. of Plautus*. A l'époque de Plaute, *ei* représente la véritable diphtongue (*i* long plus tard). Plus tard, *ei* est une notation de *i* long. Or les notations par *ei* des manuscrits remontent à l'archétype, non à l'auteur, et, en conséquence, nulle part on n'écrira par *ei*, si ce n'est *eiram*, *Truc*. 262, où le contexte assure l'orthographe. Résultat intéressant, mais non pas inattendu. — E. W. Hopkins, *The vedic dative reconsidered*, pour décider si le sens primitif du cas est le but local ou un intérêt général, une relation. — W. R. Mc. Daniel, *Some passages concerning ball-games*. Explication des textes latins concernant le jeu de balles. — A. T. Murray, *The bucolic idylls of Theocritus*. Théocrite a vraiment vécu la vie rustique et exprime des sentiments personnels. — A. G. Harkness, *The relation of accent to pause-elision and to hiatus in Plautus and Terence*. — E. Cary, *Victorius and codex* Γ *of Aristophanes*. Le manuscrit dont s'est servi Vettori, alors qu'il était à San Marco de Florence, est le ms. Γ, c'est-à-dire actuellement le Laurentianus 31, 15, complété par le Vossianus 52 de Leyde. Cette découverte n'est pas sans intérêt pour l'histoire des manuscrits utilisés par Vettori, notamment le Varron de Florence (Laur. 51, 10). — Les *Proceedings* sont relatifs à deux congrès (décembre 1906, sur le Pacifique, janv. 1907 à Washington). Voici le sujet de quelques mémoires parmi ceux dont on donne l'analyse : F. G. Ballentyne, influence de Térence sur la comédie anglaise; Th. Fitzthugh, la préposition *de* en latin ; G. D. Kellogg, étude très intéressante du proverbe *lacrima nihil citius*

arescit (Cic., *De inu.*, I, 56); E. T. Merrill, Budé et le manuscrit perdu des lettres de Pline; A. W. Milden, le possessif dans l'attribut en grec; W. P. Mustard, les *Géorgiques* et les poètes anglais; R. S. Radford, sur *aue*, *aui*, *au* dans Plaute; H. C. Tolman, un original perse perdu des *Acharniens* d'Aristophane; W. F. Badé, « la main au trône de Jah » (*Exode*, xvii, 16), s'explique par la position de Vénus relativement à la pleine lune; B. H. Cerf, Plaute, *Rud.*, 148-152; J. Elmore, l'usage pronominal de ὁ αὐτός dans Platon; H. R. Fairclough, ἄρα dans Platon; H. K. Schilling, sur les mots gothiques que contient l'épigramme latine, *Anth.* de Riese, 285; J. H. Senger, H. Heine prophète. Un appendice reproduit un rapport de MM. G. Hempl et Ch. P. G. Scott sur un nouvel alphabet phonétique. — P. L.

— M. Karl Heussi publie le premier fascicule d'un *Kompendium der Kirchengeschichte*, *Die Kirche im Altertum und im Frühmittelalter* (pp. 1-192; in-8°; Tubingue, Mohr, prix : 3 Mk.). Il a voulu faire un résumé clair et bien disposé. Je crois qu'il a réussi. Les divisions nettes et multipliées, l'emploi de toutes les ressources de la typographie, la combinaison d'un gros texte, d'un petit texte et des notes lui permettent de classer les faits d'après leur importance relative. Il n'y a pas de bibliographie. L'ouvrage, quand il sera terminé, formera un commode memento. M. Heussi n'est pas un débutant; il nous a donné avec M. Mulert, il y a quelques années, un bon atlas de l'histoire ecclésiastique. — P. L.

— M. F. Bournon vient de publier dans la « Bibliothèque du vieux Paris » : *Les Arènes de Lutèce* (*Arènes de la rue Monge*), *le passé*, *l'exhumation*, *l'état actuel* (Paris, Daragon, 1908; 42 pp. in-8°). C'est un exposé précis et intéressant de l'histoire des arènes, de leur histoire moderne surtout. M. B. raconte après quelles difficultés la ville de Paris réussit à les acquérir et à les protéger contre la destruction. L'ouvrage contient deux planches hors texte représentant l'état actuel et l'état au moment de l'exhumation. — S.

— La librairie Rosenthal de Munich publie un catalogue de mss. antérieurs à 1500 comprenant 321 numéros (Catalogue 120). Un grand nombre sont enluminés. Ce sont en général des manuscrits de contenu ecclésiastique parmi lesquels se trouve un missel de Salzbourg du dernier tiers du xii° siècle.

— L'éditeur d'art Henri Laurens inaugure une nouvelle série de volumes destinés à vulgariser, à prix réduits et pourtant avec force illustrations, l'histoire de l'art dans tous les temps et sous toutes ses formes. Voici une collection de *Manuels d'histoire de l'art*, dirigée par M. Henry Marcel, et qui débute par un volume in-8° de 500 p. et 171 reproductions consacré à *La Peinture*, *des origines au* xvi° *siècle* : auteur, M. Louis Hourticq. Celui-ci, dès la première page, se défend de faire œuvre de science; son travail n'en est pas moins basé sur des recherches sérieuses, qui lui donnent une solidité dont on se rend compte très vite, sans que les références soient constamment là pour le rappeler. Surtout, et je l'en loue, il fait preuve d'une réflexion personnelle, d'un goût ingénieux; il montre que les idées ont germé nombreuses et originales au cours de cette longue, trop longue revue de tout ce qui se rattache à l'art graphique et pictural, depuis les cavernes préhistoriques et les tombeaux égyptiens jusqu'aux chefs d'œuvre de Titien et de Véronèse. Ce n'est pas sans amertume, et je le comprends, que le critique a dû renoncer à développer la plupart de ces idées, qu'il lui a fallu sacrifier des noms, des œuvres, des rapprochements, des digressions, souvent si intéressantes et si suggestives pourtant. Il a cherché à être clair, ce qui n'était pas commode dans cette complexité de tant d'éléments à considérer, et à faire voir de haut les choses

au lecteur. Ses aperçus généraux, au début et à la fin, sont excellents dans ce sens. Ses quelque trente chapitres, répartis en neuf parties, élucidés et soutenus par une illustration précise, relevés par un style vraiment littéraire, donnent vraiment au lecteur attentif cette culture générale qui est le but de la collection, et y ajoutent, du moins on peut le supposer, le désir et le goût d'en apprendre davantage par la fréquentation des œuvres mêmes. On ne saurait demander plus. Un grand tableau chronologique et synoptique des œuvres essentielles, et un index des noms d'artistes, achèvent utilement le volume. — H. de C.

— Les collections depuis longtemps entreprises du même éditeur se sont augmentées en même temps de quelques monographies nouvelles. *Les Grands Artistes* (petits in-8° de 128 p. et 24 gravures), comptent maintenant un *Pinturicchio* et un *Jean Goujon*. Le premier est dû à M. Arnold Goffin : c'est une étude très simple, en trois chapitres, une sorte de croquis d'artiste, très artiste, plein de soleil et de vie. On a beaucoup interrogé l'œuvre de Pinturichio, ses éléments divers, ses origines, son idéal nouveau, fait de rêve et de réalité ; mais le champ est toujours attachant à explorer, et le goût averti du critique y trouve toujours à glaner. M. Goffin a fait là œuvre personnelle et vraiment évocatrice de grâce et de beauté. La monographie du grand sculpteur de notre Renaissance, dont M. Paul Vitry s'est chargé, est d'une érudition historique. plus serrée, d'une étude critique plus minutieuse : il le fallait, tant le sujet souvent amène la discussion et la controverse, tant le détail de cette carrière si belle d'un artiste resté si populaire, est réellement peu connue. C'est un excellent travail, d'ailleurs fort heureusement illustré, comme l'autre. — *Les Villes d'Art célèbres* (pet. in-4° de 150-170 p. et de plus de 100 reproductions), ont d'autre part été étudiées dans trois nouveaux volumes. — L'architecte archéologue H. Saladin, pour qui les monuments de l'Afrique du Nord n'ont pas de secrets, et l'art musulman en général, est l'auteur d'un volume consacré à *Tunis et Kairouan* (1 vol. pet. in-4° de 144 p. et 110 photographies). C'est assez dire que cette petite monographie est faite avec un soin et une compétence indiscutables. C'est dire aussi combien l'illustration est précieuse par son choix documentaire et son goût artistique. Il y a, dans l'étude de ces villes, modernes, mais qui traversèrent tant de civilisations diverses, un intérêt extrêmement complexe, mais qui ne se révèle bien que sous la conduite d'un guide vraiment expert. M. Saladin est bien celui-là. Il caractérise nettement les styles, les influences d'art, il suit les raisons d'être des monuments et des œuvres dans l'évolution de la vie, il étudie en somme le passé à travers le présent, l'histoire sous la vie indigène actuelle, du palais à l'échope et au bazar, de la mosquée au cimetière. C'est un livre des plus heureusement conçus et qui rendra de nombreux services. — Les deux autres volumes sont consacrés à la France. *Fontainebleau* a été décrit et raconté par M. Louis Dimier : le château et un peu la ville, non la forêt bien entendu. Sujet très intéressant, car il touche à tant de choses et il y a tant de souvenirs à rappeler, tant de styles aussi à mettre en valeur, dans une description de ce complexe monument. Il était beaucoup moins couramment traité qu'on ne se le figure à première vue. On a sans doute beaucoup parlé et écrit sur le château, à l'usage des touristes principalement, mais on a émis et répété beaucoup d'erreurs. Des recherches personnelles déjà anciennes, et dans diverses voies, historiques ou artistiques, ont mis l'auteur en mesure de dire enfin le mot définitif et ont fait de son livre quelque chose de tout à fait nouveau.— C'est encore comme un souvenir d'anciennes investigations faites avec ardeur et maintenant mises au point, que la rédaction de M. Fernand Bournon (ancien archiviste de Loir-et-Cher) au sujet

de *Blois, Chambord et les châteaux du Blésois* (Chaumont, Cheverny, Ménars, etc.). Ici nous sommes surtout dans le domaine de l'histoire et de l'archéologie. Les transformations, les styles de cette architecture si séduisante, de cette ville de Blois, aussi, aux vieilles et pittoresques maisons, aux souvenirs historiques si éloquents, l'auteur en a donné une idée très complète au lecteur, non sans curieux, parfois inédits, documents à l'appui. L'excellente illustration de tous les volumes de cette collection n'est pas pour peu de chose dans l'intérêt très neuf qu'ils offrent. Mais encore faut-il savoir décrire aussi par la plume. M. Bournon, comme M. Dimier, y ont réussi, et ils retiennent l'attention, même sans images. — H. de C.

— Sous le titre d'*Esquisse toponymique sur la vallée de Cauterets* (Hautes-Pyrénées), M. Alphonse Meillon, déjà connu littérairement pour d'intéressants récits de courses et de chasses pyrénéennes, a cette fois fait œuvre de linguiste géographe et donné une précieuse contribution à la refonte souhaitable de toutes les cartes du pays. Frappé, comme tous ceux qui connaissent les dialectes Béarnais, des erreurs de noms, parfois des plus étranges, souvent bien faciles à corriger, que contiennent les cartes officielles dans la désignation des pics, des rivières, des lieux, il a eu l'idée, pour fournir d'irrécusables documents aux cartographes désireux d'améliorer leur nomenclature, de rechercher l'origine, le sens de chacun de ces noms, et, au dessous de la forme première et authentique, de donner toutes celles qui s'en sont suivies dans les textes, les chartes et levés modernes. Il y a là un travail très curieux comme langue, très précieux comme document (bien des exemples sont inédits et puisés à diverses archives) ; parfois toute une digression historique se glisse, qu'on chercherait vainement ailleurs, comme celle que suggère à l'auteur la question des « Pierres Saint-Martin », sortes de bornes-frontière des anciens traités franco-espagnols de pâturages. Cette façon de dictionnaire est précédée d'une étude générale très complète et très documentée aussi sur l'histoire des cartes, des livres, de la langue, de l'orthographe des noms régionaux. Cette étude dépasse le cadre auquel s'est ici astreint M. Meillon : la vallée de Cauterets : il est bien à souhaiter qu'après celle-ci qu'il connaît d'enfance, il passe dans quelques autres voisines, et poursuive ses relevés toponymiques, si bien commencés (Cauterets, libr. Cazaux, 1 vol. gr. in-8° de 390 p.). — H. de C.

— C'est un gros travail que nous offre M. Henri Maier, de Tubingue, dans sa *Psychologie des emotionalen Denkens* (Mohr, 1908, 826 p., 18 M.). Il y étudie « la pensée qui se développe du côté émotionnel et pratique de l'esprit, de la vie sensitive et volitive, ainsi la pensée qui agit dans les formes représentatives de l'imagination affective comme dans le monde des buts (*Zwecke*), nomes, valeurs et biens et nous apparaît le plus clairement dans la contemplation esthétique, la foi religieuse, les usages, le droit et la morale ». Il veut montrer que « cette pensée, dont les effets élémentaires sont à chercher dans les représentations sensitives et appétitives, se range à côté du jugement et de la connaissance comme un type de fonctions logiques particulier, indépendant et ayant sa propre unité ». Il a songé d'abord à la nommer pensée *pratique;* mais ce terme a déjà son acception traditionnelle et convenue ; il a donc fini, faute de mieux, par s'arrêter à l'épithète d'*émotionnel*, sans attacher autrement d'importance au mot et en ayant soin de prier le lecteur de faire de même. Son 1er livre sert d'introduction en exposant la méthode d'examen ; le 2e développe la représentation émotionnelle ; le 3e étudie la pensée jugeante et émotionnelle ; le 4e — partie capitale — explore la pensée affective, c'est-à-dire esthétique et religieuse ; enfin, le 5e sonde la pensée volitive,

commandements, valeurs, droits, morale. Bref, M. M. nous donne tout un arsenal philosophique. — Th. Sch.

— *L'année occultiste et psychique, 1re année, 1907* (Paris, Daragon, 1908, in-16 de 302 p., 3 fr. 50) se présente comme « exposé impartial de toutes les observations véritablement sérieuses de tous les travaux scientifiques et de toutes les théories dignes de remarque qui ont été faites dans le cours de 1907 dans le domaine des sciences dites occultes ou mystérieuses, à savoir : l'astrologie, l'alchimie, la symbolique, l'ésotérisme, les arts divinatoires, la prophétique, le psychisme, le spiritisme et le magnétisme ». Elle veut montrer « l'orientation que certains chercheurs tentent de donner à la pensée contemporaine, en la dirigeant vers un groupe d'études jusqu'ici dédaignées » et prouver « que cette orientation peut être féconde en progrès de toute nature ». D'ailleurs, « il renferme déjà plusieurs travaux si nouveaux, si hardis et si surprenants qu'on est obligé de les qualifier de découvertes ». — Th. Sch.

— M. Hugo Herz, privatdozent à Brünn, a étudié les rapports entre la criminalité et la situation économique en Autriche : *Verbrechen und Verbrechertum in Osterreich* (Tubingue, Laupp, 1908, 320 p., 6 M. 60). Son argumentation est en partie dirigée contre le procureur viennois Hœgel, qui l'avait attaqué dans la *Statistische Monatschrift* de 1907. Il recherche d'abord les causes économiques générales et individuelles (sexe, âge, famille, métier) de la criminalité, puis celle des Tsiganes et des Juifs, sa technique et ses associations, les cas de récidive, enfin ses effets économiques, nuisibles et favorables. Les thèses, p. 314 à 320, résument et condensent l'ensemble des résultats de cette étude. — Th. Sch.

— La 4e édition de *Das Bürgerliche Recht und die besitzlosen Volksklassen* (Tubingue, Laupp, 1908, 241 p., 3 M.) de M. Antoine Menger, est toute semblable à la 3e de 1903. Nous rappelons que le livre fut dirigé en 1890 contre le projet du nouveau code civil allemand, que M. M. accusait de favoriser, d'une façon extraordinaire, les classes aisées. Il ne défend pas, pourtant, le point de vue socialiste et se place résolument sur le terrain du droit privé (p. 3). Il résume, p. 239, les motifs qui lui font dire que le code civil allemand est un des plus injustes qui aient jamais paru, contre les classes indigentes, par exemple dans la question des enfants illégitimes. C'est en traitant cette question qu'il affirme que c'est le droit canonique qui a le mieux protégé la fille-mère (p. 67). Paru d'abord dans l'*Archiv für soziale Gesetzgebung und Statistik*, ce livre a été traduit en italien (1894) et en espagnol (1897), tandis que deux autres ouvrages du même auteur l'ont été en français : *Die sozialen Aufgaben der Rechtsurmenschaft*, en 1896, et sa *Neue Staatslehre*, en 1904. — Th. Sch.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 18 septembre 1908.* — M. Bouché-Leclercq commence la lecture d'un mémoire sur les Ecoles ou Université d'Athènes sous le Bas-Empire.

Léon Dorez.

Le propriétaire-gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 40 — **8 octobre.** — **1908**

A. T. OLMSTEAD, **Western Asia in the days of Sargon of Assyria**; 722-705 B. C., a Study in Oriental History (being Vol. II of the Cornell Studies in History and Political Science). New York, Henry Holt, 1908, in-8°, VI-192 p.

Ce petit volume tient beaucoup plus que ne semblaient promettre son format et le nombre de pages dont il se compose. Il est avant tout une œuvre de vulgarisation, — on n'y rencontre nulle part les citations en écriture cunéiforme qui découragent les non-assyriologues de métier, — mais de vulgarisation strictement scientifique. L'auteur a commencé par rassembler et par traduire chez lui, dans le cabinet, les textes assyriens ou autres qui touchent à son sujet, puis il en a vérifié les données de son mieux sur les lieux même, pendant son séjour comme élève à l'École américaine des Sciences orientales de Jérusalem : il a pu ainsi retrouver, ou du moins essayer de replacer sur le terrain les itinéraires suivis par les armées de Sargon dans certaines régions difficiles de la Syrie ou de l'Asie Mineure, et déduire de façon plus correcte la marche des événements consignés dans les documents originaux. Il en est résulté un livre très utile pour les historiens de l'antiquité, et que les lecteurs ordinaires ne parcoureront pas sans intérêt : je voudrais espérer que c'est le premier d'une série de volumes qui comprendront l'un après l'autre les règnes des grands souverains Sargonides.

Le sujet véritable n'est pas, comme on serait tenté de le croire de prime abord, la biographie de Sargon, mais bien la condition de l'Asie Occidentale pendant les dix-sept années que ce prince demeura sur le trône. Les faits et les considérations qu'ils suggèrent à l'auteur ne sont donc pas réunis autour du personnage, année par année; ils sont groupés géographiquement, de manière à nous rendre les vicissitudes que les régions soumises à l'Assyrie traversèrent sous Sargon. Après deux courts chapitres réservés à l'examen des sources

et à la discussion des problèmes que soulève l'arrivée au pouvoir, M. Olmstead décrit successivement les événements qui agitèrent la Babylonie et la Syrie (p. 43-80), les marches du Nord-Ouest, Cilicie et Cappadoce (p. 81-102), l'Arménie (p. 103-116), la Médie (p. 117-128), l'Elam et la Babylonie (p. 129-147) : quelques pages sont consacrées aux dernières années (p. 148-159), et à l'administration ou plutôt à l'organisation et à la vie de l'empire (p. 168-192). Le tout est exposé d'une manière très claire, le récit remplissant le haut des pages, tandis que les références aux sources et les discussions sont rejetées vers le bas dans des notes copieuses. Quelques-unes de celles-ci sont d'une longueur exagérée, répandues qu'elles sont sur plusieurs pages à la file, et je crois qu'il aurait mieux valu les reléguer en autant d'*Appendices* à la fin du volume : il est vrai qu'en Amérique, de même qu'en Allemagne, on ne tient pas autant que chez nous à la bonne composition d'un ouvrage scientifique et l'on est moins choqué par le manque d'équilibre entre les parties constituantes. N'insistant point sur ce défaut, ce qu'on doit louer sans réserve, c'est la conscience avec laquelle l'auteur, tout en faisant la critique de ses sources modernes, s'est efforcé de rendre justice à chacun des savants qui l'ont précédé et la modération avec laquelle il a exprimé sa façon de voir les faits. Beaucoup des pages où il formule ses jugements nous offrent des modèles de discussion courtoise, ce qui ne l'empêche point d'y dissiper bien des erreurs et d'y dire le dernier mot sur des questions qui restaient obscures jusqu'à présent.

La critique des documents anciens est partout aussi fine et très souvent aussi heureuse que celle des sources modernes. M. Olmstead se méfie des inscriptions officielles de l'Assyrie et à bon droit : où il le peut, il en contrôle le témoignage par celui des pièces non officielles, lettres privées, rapports, tablettes d'affaires, qui nous sont parvenues en très grand nombre, et par celui des monuments contemporains de la Babylonie ou de l'Arménie. Il a pris souvent les scribes de Sargon en flagrant délit d'inexactitude, d'omission, ou même de mensonge, et il a rectifié l'histoire qu'ils avaient faussée au profit de leur maitre. Le pittoresque y perd, comme c'est le cas pour le passage des *Fastes* où il était raconté qu' « Oursa d'Arménie, lorsqu'il « apprit la destruction de Mouçacîr, et la capture de son dieu « Khaldia, de sa propre main, avec le poignard de fer de sa ceinture, « il mit fin à sa vie » : ce roi, que l'historiographe ninivite tuait si galamment, se portait assez bien, l'année d'après, pour élever à Mouçacîr même une stèle où il consignait sa version des événements. Ici, et presque partout, M. Olmstead est dans le vrai, mais il y a des endroits où il aurait mieux fait de ne pas accorder trop de créance à ces documents d'à côté lorsqu'ils sont défavorables à son héros. C'est ainsi qu'à propos de la première campagne de 720 contre Babylone et l'Elam, il préfère admettre sur la foi de la *Chronique Babylo-*

nienne que Sargon fut battu à Dourîlou. Dans l'espèce, les deux documents contradictoires doivent nous être également suspects, car la vanité nationale est en jeu chez le Babylonien aussi fort que chez l'Assyrien, et c'est par les conséquences de la bataille que nous pouvons decider lequel est véridique. Or, les Assyriens conservent après la bataille la forteresse de Dourîlou, qui coupait les communications entre l'Élam et la Chaldée, et ils razzient deux tribus araméennes qui avaient pris parti contre eux : ce ne sont pas là des allures de vaincus. Je m'en tiendrai jusqu'à nouvel ordre à mon opinion d'il y a quelques années et je dirai que les Assyriens gardèrent leurs positions, mais qu'ils ne remportèrent pas un succès assez évident pour que leurs adversaires n'eussent pas le droit eux aussi de réclamer la victoire : ce fut une bataille indécise.

M. Olmstead a été très sobre de détails en ce qui concerne les rapports de Sargon avec l'Égypte : la question est en effet des plus obscures, bien que, sur un point, il eût pu utiliser quelques-unes des données actuellement connues. Le Sibou, Sô, qui livra bataille aux Assyriens en 720 ne peut guère être Sabacon, car à cette date c'était Bocchoris qui régnait sur l'Égypte : si l'on voulait maintenir l'identification à tout prix, on devrait supposer que Sabacon était alors un chef éthiopien au service du Pharaon indigène, son *tartan* comme disent les Assyriens. Ce sont là des points secondaires, et le rôle de l'Égypte pendant ces années est assez effacé pour qu'on ne fasse pas grand reproche à M. Olmstead de ne pas lui avoir accordé plus d'attention qu'il n'a fait.

G. MASPERO.

BRUNN-BRUCKMANN'S **Denkmæler griechischer und rœmischer Sculptur,** fortgeführt und mit erlæuternden Texten versehen von Paul ARNDT. Munich, F. Bruckmann, 1908. Livraison 101, planches 601-605.

Après un arrêt qui a été assez long pour qu'on ait pu quelquefois le croire définitif, les Brunn-Bruckmann's *Denkmæler* viennent de se remettre en route et commencent une nouvelle étape. Rien n'est changé au programme qui, sous la direction de M. Arndt, a été appliqué à partir de la planche 501 [1]; les planches continuent d'être accompagnées d'un texte qui donne à la publication sa pleine valeur scientifique. Même ce texte a pris, pour les quatre premières planches de la livraison actuelle, un développement inattendu et exceptionnel. Il s'agit de trois têtes, dont l'une, au *Palazzo vecchio* de Florence, est un *Apollon* du type de l'*Apollon de Cassel*, et les deux autres sont les têtes dites de *Perseus*, celle de Londres, au British Museum, et celle de Rome, au *Magazzino archeologico comunale*. Pour les

1. L'exposé de ce programme a été fait ici même : cf. *Revue critique*, 1900, II, p. 323 sqq.

images excellentes qui reproduisent ces trois têtes, chacune sous trois aspects différents, M. L. Curtius a écrit un commentaire au cours duquel se succèdent encore des gravures en grand nombre : c'est plus qu'une notice, c'est un très copieux mémoire [1], où l'auteur, en brillant élève du grand maître Furtwængler, propose des attributions et des « désaffectations » retentissantes, s'appliquant à les justifier à la fois par ces minutieuses analyses, ces dissections critiques, qu'aimait Furtwængler et dont il a donné maints beaux modèles, et par d'abondantes considérations d'une esthétique abstraite, que Furtwængler aimait peut-être aussi, mais dont il a certainement moins usé. Retrouver une œuvre nouvelle de Phidias, ôter à Myron deux œuvres qu'on était assez enclin à lui attribuer, et reconstituer au moins en partie le bien propre de Pythagoras, tels sont les résultats qu'a poursuivis M. Curtius, et il suffit de cette brève énumération pour marquer l'importance et l'intérêt de son travail. Il va de soi que ces résultats, n'étant pas fondés sur des preuves matérielles, peuvent être discutés, contestés, rejetés ; mais je ne me donnerai pas le ridicule et ne commettrai pas l'inconvenance de prétendre trancher en quelques mots autoritaires des questions sur lesquelles on voit qu'un homme très informé a beaucoup travaillé et longuement réfléchi [2] ; j'ai trop éprouvé personnellement, en ce qui concerne Pythagoras, la difficulté de ce genre de recherches et l'amertume de ne pouvoir malgré tous les efforts y rien saisir de solide, pour ne pas sentir que mon rôle ici doit être simplement de « rendre compte », sans m'ériger en juge.

Donc, M. Curtius a découvert, au *Palazzo vecchio* de Florence, une tête, jusque là inconnue, du type de l'*Apollon de Cassel*; il l'a comparée avec les principaux des autres exemplaires connus et y a trouvé l'occasion d'une étude complète de ce type d'*Apollon* : la statue originale, œuvre admirée et célèbre, aurait inauguré une conception plastique de la divinité, qui ne se rencontre pas avant le milieu du v[e] siècle, et elle aurait été une des premières créations de Phidias ; son visage, en effet, offrirait une certaine ressemblance avec celui de la *Lemnia* et celui de la *Parthénos*, ressemblance non pas superficielle et accidentelle, mais intime et venant du fond de l'être. — Les têtes dites de *Perseus*, à Londres et à Rome, étaient considérées d'habitude comme étroitement liées à l'*Apollon de Cassel*, ressortissant au même art et datant aussi de la première moitié du v[e] siècle. M. Curtius professe une opinion différente sur tous ces points. Il conteste jusque au nom de *Perseus*, montre que celui d'*Hermès* serait mieux justifié,

1. Ce Mémoire a été présenté par son auteur, comme *Habilitationsschrift*, à l'Université de Munich, et il a été publié à part sous le titre : *Ueber einen Apollokopf in Florenz*, 28 p. grand in-4° à 2 colonnes, avec 24 gravures dans le texte et 9 planches hors texte (Munich, F. Bruckmann, 1908).

2. L'idée de rapporter à Phidias l'*Apollon de Cassel* avait été déjà exprimée par M. Curtius dès 1903 : cf. sa dissertation *Die antike Herme*, p. 29, I.

sans être encore sûr. Quel que soit le personnage représenté, la statue originale aurait dérivé tout droit de l'art myronien, en étant d'une époque postérieure à Myron. Supposons qu'elle ait eu pour auteur Lykios fils de Myron : ce n'est qu'une hypothèse, mais qui expliquerait de la manière la plus simple ce double caractère de l'œuvre, de ressembler si fort à une sculpture de Myron, et cependant d'accuser la facture et l'esprit d'une période plus récente. — Comme on avait quelquefois attribué à Pythagoras tant l'*Apollon* que le *Perseus*, M. Curtius a été conduit, pour établir l'impossibilité d'une telle attribution, à rechercher les témoins subsistants de l'art de ce sculpteur et à en exposer les traits essentiels. Il a pris pour point de départ le *torse de Délos*, qu'il tient (comme déjà Furtwængler) pour un original, non une copie. Rapprochant de ce torse deux autres marbres de même provenance, qui sont sensiblement du même temps et représentaient pareillement des athlètes en action, mais qui sortaient l'un d'un atelier attique, l'autre d'un atelier ionien de l'Asie-Mineure, il s'en est servi pour détacher, avec une précision plus grande qu'on n'avait encore fait, les caractères propres au maître de Rhégion. A côté du *torse de Délos* se placent l'*athlète Boboli*, à Florence, et la statue du Louvre dite *Pollux*, laquelle est sans doute très voisine du torse délien, mais, selon M. Curtius, n'en est pas une copie et constitue une œuvre indépendante. C'est à ces trois statues d'athlètes, mutilées et délabrées, qui se réduirait pour nous aujourd'hui la production certaine de Pythagoras. M. Curtius refuse de grossir ce petit groupe avec le *torse Valentini*, qui est à ses yeux une œuvre myronienne; mais il ne refuserait pas d'y ajouter, comme une libre copie d'après un bronze de Pythagoras, ou du moins comme un exemple de son style et un témoignage de l'influence exercée par ses œuvres, le grand relief funéraire provenant de Delphes qui représente un *Apoxyoménos* [1]. (Que cela nous soit une occasion d'exprimer le regret qu'un moulage de ce beau et important relief ne soit pas exposé au Louvre avec les autres sculptures delphiques !)

La dernière planche (605) de la livraison des *Denkmæler* reproduit une tête de *Zeus*, de la villa Albani, qui est une copie d'après le même modèle que le célèbre masque d'Otricoli, au Vatican. M. Sieveking, auteur du commentaire, pense que l'original de ce type doit être la statue chryséléphantine de *Jupiter* qu'avait faite, pour le temple du Capitole à Rome, dans le Ier siècle avant J.-C., un sculpteur du nom d'Apollonios, un « néo-attique » : hypothèse très acceptable, très vraisemblable, qui compléterait de la plus heureuse façon celle qui fut jadis proposée par M. Michaelis (cf. *Arch. Jarhbuch*, XIII, 1898, p. 192-200). En outre, M. Sieveking a traité, au sujet de ces sculp-

1. Cf. *Recueil de mémoires* publié par la Société des antiquaires de France à l'occasion de son Centenaire (1904), pl. XII, p. 217 sqq. (Homolle).

tures, une fort intéressante question de technique, à savoir l'association du stuc ou du plâtre au marbre : dans certaines têtes, en effet, le visage était en marbre, mais les cheveux et la barbe étaient partiellement, voire totalement, en stuc, cette matière offrant de bien plus grandes facilités pour le travail délicat des boucles et des mèches, et surtout prenant et retenant beaucoup mieux la dorure qu'on y appliquait, à l'imitation des œuvres de statuaire chryséléphantine [1]. Tel fut le cas pour le masque d'Otricoli. Mais il apparaît aussi que les copistes, en employant une autre matière que le marbre pour le revers de la tête, ont voulu alléger le poids de celle-ci, comme par crainte que le corps ne pût point la porter : d'où l'on conclura que le corps était fait d'une matière creuse et relativement légère, telle que plâtre ou terre cuite. Ces hypothèses, à la fois ingénieuses et solidement fondées, nous font entrevoir qu'il a existé, pour les grandes œuvres chryséléphantines, des copies d'un tout autre genre que les statues et statuettes de marbre par lesquelles nous connaissons la *Parthénos* de Phidias ; des copies qui, avec leur corps creux et leur tête creuse, avec leur visage de marbre adouci à l'huile et à la cire, avec leur perruque rapportée en stuc doré, étaient en somme bien plus voisines de l'original, en rendaient bien mieux l'aspect, en pouvaient plus aisément égaler même les dimensions.

Henri LECHAT.

Hugo PRINZ, **Les fouilles de Naucratis.** Contribution à l'histoire archéologique et économique du VIIe et du VIe siècle avant J.-C. Leipzig, Dieterich, 1908. 1 vol. in-4°, pp. 1-153, avec 4 planches hors texte.

La colonie milésienne de Naucratis, fondée vers 650 sous Psammétique, était devenue rapidement, par la force même des choses, l'emporium commun des Hellènes qui faisaient commerce en Égypte. Amasis, décrétant vers 569 que les Grecs n'auraient pas d'autre entrepôt dans le Delta, ne fit ainsi que consacrer un état de choses déjà existant. Nous savons par l'histoire qu'outre Milet, Égine et Samos possédaient dans la cité leur temple particulier, d'Apollon, de Zeus et de Héra; en outre, Chios, Téos, Phocée, Clazomène, Rhodes, Cnide, Halicarnasse, Phasélis, Mitylène y avaient un sanctuaire commun, l'Hellenion. Les fouilles anglaises de Petrie, de Gardner et d'Hogarth (1884-1903) ont permis de retrouver un certain nombre d'édifices et une grande masse de débris céramiques, dont beaucoup sont sortis de fabriques que nous pouvons déterminer avec précision. Milet, la mère patrie, importe dès la fin du VIIe siècle un très grand nombre de vases, ceux qu'on appelait jadis rhodiens et des récipients à décor linéaire, p. 15-39. De Samos viennent des poteries pareilles à

1. Les parties de cheveux et de barbe qui avaient été taillées dans le marbre même devaient être, naturellement, recouvertes d'une fine couche de stuc, afin que l'aspect et la nuance de la dorure fussent bien uniformes.

celles trouvées à Fikellura, dans l'île de Rhodes, p. 39-42; de Clazomène, qui, semble-t-il, n'a pas uniquement fabriqué des sarcophages, des vases à décor incisé (p. 41-57) et qui ne sont pas sans rapports avec les hydries de Céré, celles-ci peut-être de fabrication italienne (?). Lesbos, p. 57-63, importe à la même date (début du VIe siècle) son bucchero à décor peint et à relief. Cyrène fera de même sous Amasis, ami d'Arcésilas, p. 64-67. D'autres poteries arrivent par intermédiaires, de Milo, de Corinthe, de Sicyone, p. 67-75; Athènes, dès les premières années du VIe siècle, importe par Égine des vases figurés et d'autres plus grossiers, à décor linéaire, p. 75-81, p. 84-7. Naucratis a aussi ses fabriques et ses vases, à quatre décors différents, sont recherchés au dehors (p. 87-99); elle possède également des manufactures de faïence égyptienne, où travaillent des ouvriers grecs, mais où s'imitent les produits de la vallée du Nil, p. 99-108.

P. déduit ingénieusement de ces prémisses que le commerce de Naucratis a commencé bien avant Amasis et l'an 563; les importations de produits grecs remontent au moins à Psammétique et à la fin du VIIe siècle. La révolte de l'Ionie et les guerres médiques amènent un ralentissement des relations avec la Grèce et avec l'Attique, mais elles reprennent bientôt jusqu'au moment où la fondation d'Alexandrie vient faire concurrence à Naucratis. Pourtant celle-ci conserva quelque importance sous les Ptolémées et reste autonome à l'époque impériale. Mais c'est surtout pendant le cours du VIe siècle que Naucratis, les dédicaces d'étrangers en font foi, est vraiment une ville internationale. Milet, métropole de la colonie, y joue d'abord le premier rôle, puis, vers la fin du VIe siècle, Athènes, par l'intermédiaire d'Égine, s'empare peu à peu du marché céramique; avant même cette époque, Corinthe, la grande rivale de Milet, importe ses produits à Naucratis et, dans cette lutte économique entre l'influence de l'Asie Mineure et et celle de la Grèce propre, c'est l'Occident qui devait rester vainqueur. P. donne en terminant la liste des vases de Milet connus jusqu'à ce jour, et, dans une intéressante notice, essaie de défendre la méthode qu'il a employée. Il montre que les vases anciens, tant pour eux-mêmes que pour leur contenu, étaient très recherchés au dehors; la denrée était facile à transporter et par suite le champ d'exportation en était très étendu. Les manufactures où ces vases étaient fabriqués étaient relativement importantes et sont la preuve de conditions économiques déjà avancées : le capital jouait dès ce moment un rôle appréciable et les cités maritimes, grâce à leur industrie et à leur commerce, se trouvaient différer du tout au tout, dès le VIIe et le VIe siècle avant notre ère, des bourgades plus pauvres de l'intérieur dans lesquelles l'agriculture était seule pratiquée [1].

A. De Ridder.

---

(1) P. 71, 75, mentionner parmi les lieux de découverte de vases corinthiens et protocorinthiens Orchomène et le Ptoïon. P. 99, le chapitre qui traite des por-

Francis A. Wood. **Indo-European** *a*[x] : *a*[x]*i* : *a*[x]*u*. A Study in Ablaut and in Word-formation. Strassburg, K. Trübner, 1905. viii-159 p. in-8°. 4 M.

De phonétique qu'il était sans doute à l'origine, l'ablaut indo-européen est devenu de bonne heure un procédé morphologique; c'est sous cette forme qu'il apparaît dans chacun des dialectes, mais il y a donné lieu à une foule d'actions analogiques qui en ont altéré le caractère et l'ont transformé plus ou moins en un principe lexicographique. Pénétré de cette idée, qu'il développe dans sa préface, M. Wood s'est proposé de réunir des racines de type *a*[x] : *a*[x]*i* : *a*[x]*u* constituant des groupes sémantiques, pour montrer l'influence réciproque des mots synonymes. Son livre, qui s'inspire de la thèse si suggestive de M. Per Persson, ne vaut guère que comme une collection de rapprochements — de rapprochements auxquels on n'est pas accoutumé.

J. Vendryes.

E. Berneker, **Slavisches etymologisches Wœrterbuch.** Lieferung I. Heidelberg (chez Winter), 1908, in-8°, 80 p. (L'ouvrage formera environ 25 livraisons à 1 mk. 50 pour les souscripteurs).

Le précieux dictionnaire étymologique de Miklosich est épuisé en librairie ; depuis longtemps, du reste, il ne répond plus à l'état de la science, et rien ne l'avait remplacé. M. Berneker comble enfin cette lacune. On retrouvera dans son livre tout ce qu'il y avait d'utile dans l'ouvrage de Miklosich, sous une forme plus pratique, et conforme aux connaissances actuelles. C'est le dictionnaire de M. Berneker qui désormais sera ce qu'était celui de Miklosich : l'outil indispensable à tous les slavistes.

Chaque article comprend deux parties : énumération des formes dans les diverses langues slaves, et discussion de l'origine étymologique. L'énumération des formes slaves est plus complète que dans les articles correspondants de Miklosich ; de plus, on y trouvera le sens des mots, et pour les langues à accentuation non fixe, l'accentuation. Quant à la partie étymologique, M. B., qui est un excellent linguiste, l'a développée beaucoup plus largement que Miklosich, apportant par conséquent quelque chose d'entièrement nouveau. Ce travail difficile est exécuté avec la compétence que fait prévoir le nom

---

celaines égyptiennes aurait dû être suivi d'une étude sur les verres incrustés de pâtes multicolores, qui ne viennent pas de Phénicie, mais d'Égypte et dont beaucoup ont dû être fabriqués à Naucratis. P. 108, il fallait signaler, à cause des grands rapports qu'ils présentent avec les sculptures chypriotes, les fragments de statuettes en calcaire trouvés à Naucratis et dont Ohnefalsch-Richter avait déjà compris l'importance; de même l'Apollon en albâtre de la collection Golénicheff (publié par Kieseritzky dans le t. VII du *Jahrbuch*) a été acheté au Caire, mais vient, selon toute vraisemblance, de Naucratis. P. 127, ajouter aux œnochoés deux exemplaires de la collection de Clercq (t. IV de mon catalogue). — Les quatre planches reproduisent un plan de la ville et quatre vases de Milet, dont trois inédits et intéressants, un plat, une amphore et deux œnochoés.

de l'auteur. Les dernières publications ont été mises à profit; la méthode est excellente, et l'on ne peut faire que des critiques de détail.

L'aspect typographique a le défaut général de la collection Winter : l'impression est nette, mais le format trop restreint a obligé à prendre un corps trop petit et à trop serrer les lignes. Il y a là un inconvénient grave auquel on devra songer pour la suite de cette belle collection, et pour les nouvelles éditions que le dictionnaire de M. Walde et celui-ci ne manqueront pas d'avoir un jour. L'espacement et les caractères employés dans le dictionnaire de M. Boisacq (aussi chez Winter) sont plus agréables à l'œil et plus commodes.

M. B. aurait mieux fait de ne pas imiter Miklosich en posant, comme têtes d'articles, non les formes d'une langue slave déterminée, le vieux slave (vieux bulgare) par exemple, mais des formes slaves communes restituées. Ces restitutions sont toujours plus ou moins arbitraires, et quelques-unes plus qu'incertaines (par exemple *aboln-* p. 23). S'il se servait de ce procédé très discutable, il était essentiel de marquer sur la restitution l'accent et l'intonation qui sont des éléments constitutifs du mot slave.

Le dictionnaire est tout entier en caractères latins Le vieux slave, le russe, le bulgare y sont donc en transcription. Je regrette que M. B. n'ait pas adopté ma proposition de transcrire par *x* la spirante gutturale sourde, et ait maintenu la détestable transcription par *ch*. Il le pouvait d'autant plus qu'il introduit deux innovations, toutes deux excellentes, mais qui s'imposaient peut-être moins. D'une part il note très justement par *n*' *l*', etc. les consonnes mouillées qu'on note d'ornaire en slave par *nj*, *lj*, etc. D'autre part il rend par *o* nasal, et non par *a* nasal, la voyelle nasale postpalatale ; ce procédé n'est pas justifié seulement par la nature de la voyelle en slave commun; il l'est aussi et surtout, ce que M. B. ne dit pas, par la graphie glagolitique, où cette voyelle est notée au moyen d'une ligature *o* + *n*.

La bibliographie ne comprend pas les publications de M. Il'inskij. Est-ce à dessein ?

Le dictionnaire ne renferme pas seulement les mots slaves communs. Comme celui de Miklosich, le dictionnaire de M. B. donne l'étymologie de mots propres à certaines langues modernes, et dont l'entrée dans telle ou telle langue slave est récente. Il y a là quelque chose de peu satisfaisant pour l'esprit : à côté d'une restitution d'un mot slave commun, on rencontre tel mot turc ou occidental, récemment entré en serbe ou en bulgare. Il aurait mieux valu faire un dictionnaire du slave commun ou un dictionnaire du vieux slave; et cet ouvrage aurait servi de base à des dictionnaires étymologiques du russe, du serbe, du bulgare, du polonais, où les faits propres à chaque langue apparaîtraient sous une forme plus juste que dans le mélange présenté par M. B. Ici encore, le modèle de Miklosich a été suivi de trop près.

Voici enfin des remarques sur quelques articles. P. 23, à propos du pol. *baczyc'* et des cas analogues, on ne voit pas pourquoi la coupe *ob-a*... mal comprise aurait donné lieu à la création d'un simple *b* initial ; n'y aurait-il pas eu un préverbe *b-*, à rapprocher du got. *bi* ? — Même page, *abhall* n'est pas une forme du vieil irlandais. — P. 25, sur *agoda*, il fallait renvoyer à Lidén, I. F. XVIII, 500 et suiv. — P. 28, les formes de *algui* en vieux slave sont incomplètement citées; Ass. a *algoi*. — P. 29, dans la forme *jankъra* de Supr., le *j* initial tient à un *i* précédent et n'a pas de valeur ; on lit d'ailleurs *ankъra* Supr. 500, 13 Sev. — P. 42, le mot *ban'a* est bien vieux slave ; il est plusieurs fois dans Supr. — P. 54, le mot *bez* n'a de jer final ni en slave commun, ni en vieux slave. — P. 70, sous l'article *bolto*, il fallait rappeler *bala*.

L'éditeur promet que les livraisons se succéderont rapidement. L'activité de l'auteur permet en effet de l'espérer. Rien ne saurait être plus utile ni plus agréable à tous les slavistes et à tous les linguistes.

A. Meillet.

Hans Glagau. **Reformversuche und Sturz des Absolutismus in Frankreich** (1774-1788). Munich et Berlin, Oldenbourg, 1908. In-8°.

L'histoire des derniers temps de l'ancien régime français est en ce moment tout à fait à l'ordre du jour en Allemagne. M. Wahl y a consacré récemment deux volumes, dont j'ai signalé ici même les mérites, toutes réserves faites sur certaines thèses qui ne me paraissent pas acceptables, surtout dans le 2e volume. Voici maintenant l'œuvre d'un de ses plus ardents contradicteurs, M. Glagau, professeur à l'Université de Marbourg.

M. W. avait tracé un tableau complet de l'histoire (intérieure s'entend) des règnes de Louis XV et de Louis XVI. M. G., qui ne remonte pas plus haut que 1774, procède différemment : son livre se compose de huit chapitres détachés, relatifs au programme des physiocrates, au ministère et à la chute de Turgot, aux réformes de Necker et à celles de Calonne, à l'assemblée des notables de 1787, au grand écroulement de 1787-1788. Sa principale préoccupation paraît avoir été de rechercher pourquoi le tiers état fit d'abord campagne avec les privilégiés contre les essais gouvernementaux de réformes, et ensuite se sépara d'eux brusquement. Ces questions ne sont pas aussi nouvelles ni aussi mystérieuses qu'il le pense : elles ne lui paraîtraient sans doute pas telles s'il était plus pénétré de l'extrême faiblesse du pouvoir royal en France, toutes les fois que les rênes n'étaient pas tenues par une main ferme et habituée à être obéie, de la grande influence conservée ou acquise par les privilégiés, notamment par les Parlements, de l'espèce de dictature exercée par ceux-ci sur l'opinion, du long temps qu'il lui fallut pour se réveiller et

s'affranchir. Lorsqu'on pense à tout cela, on s'explique la suite des événements du règne de Louis XVI avec moins de difficulté que ne pense M. G. Ne croyons pas avec lui que cette première phase, où le tiers aurait fait cause commune avec les privilégiés, ait été tenue dans l'ombre par les historiens « bourgeois »; et tout en faisant à la critique sa part légitime, qui est considérable, gardons-nous de l'hypercritique.

Quoi qu'il en soit, on ne peut que louer la manière dont M. G. a traité les sujets abordés par lui, rendre hommage à l'exactitude de ses informations et souscrire à ses jugements. Je n'ai rien vu dans son livre de précisément nouveau, qui n'ait été déjà écrit ou enseigné en France. Signalons cependant, entre autres points spécialement dignes d'attention, son opinion très favorable à Turgot, qu'il venge du reproche trop fréquent d'avoir été un idéologue, un pur théoricien, alors qu'il fut un politique prudent, très éloigné de vouloir appliquer du jour au lendemain tout le programme des économistes dénué seulement de savoir faire et de l'art de se concilier les hommes : ses considérations, très justes, sur la chute de Turgot, dont la cause principale est pour lui l'opposition de ce ministre à la guerre d'Amérique ; il est certain, en effet, que cette guerre était déjà voulue par Vergennes et aussi par Louis XVI, qui ne comprenait bien que les questions de politique extérieure, d'ailleurs la seule besogne vraiment royale à ses yeux. Calonne est jugé avec équité, sans engouement excessif, mais avec la certaine part de faveur que mérite incontestablement le ministre le plus profondément réformateur qu'ait eu l'ancienne monarchie. L'histoire de l'assemblée des notables est faite d'une manière bien plus exacte que dans M. W. ; M. G. proteste contre l'opinion que le principe de la suppression des privilèges pécuniaires ait triomphé dès cette assemblée, et il est de fait que l'attitude de l'assemblée du clergé de 1788 prouve incontestablement le contraire.

La conclusion de M. G. est que l'échec des réformes gouvernementales n'était nullement fatal qu'il n'aurait sans doute pas eu lieu si le tiers n'avait défendu la cause des privilégiés, et qu'un prince ou un ministre offrant des garanties certaines contre la continuation ou le retour des abus, surtout des abus financiers, habituels à l'ancien régime, aurait vraisemblablement réussi. Louis XVI aurait pu être ce prince, et Turgot surtout aurait pu être ce ministre : aussi la date de 1776 est-elle la date fatale de l'ancien régime, celle où il s'est définitivement condamné lui-même. Il y a certainement du vrai dans ces conclusions, encore que je ne puisse pas en partager entièrement l'optimisme.

J'ai eu la bonne fortune de vois mes propres travaux cités avec éloge par l'un et l'autre des deux adversaires, MM. W. et G. Si j'en fais mention, c'est d'abord pour montrer que mon impartialité entre eux deux ne saurait être douteuse ; et c'est surtout pour émettre l'hy-

pothèse qu'ils sont peut-être moins éloignés l'un de l'autre qu'ils ne croient l'être et que bien des points leur sont communs.

Très peu d'erreurs matérielles à signaler dans le livre de M. G.. et sans aucune importance. P. 18, c'est le dixième seul, et non le dixième et la capitation, qui datent de la guerre de succession d'Espagne. P. 349, lire 1626 au lieu de 1676, et p. 395, *cinquantième* au lieu de cinquième.

M. Marion.

Régime de la propriété (fait partie du *Traité de sociologie d'après les principes de la théologie catholique*), par L. Garriquet. (Vol. in-8°, I, 335 p. Bloud et Cie, éd. 1908, Paris.

« Notre docrine domine de très haut les deux théories contradictoires irréconciliables et fausses qui se partagent actuellement le monde. Elle se tient à égale distance du collectivisme qui nie la légitimité de la propriété privée et du libéralisme économique qui en dénature la conception et en exagère les droits ».

Ainsi s'exprime M. Garriquet dans sa conclusion. J'ajoute que si sa doctrine a la prétention de départager deux systèmes opposés, dont l'un, dit le libéral, n'a jamais d'ailleurs été ni n'est pratiqué intégralement, ni même intégralement réclamé par ses défenseurs, cette doctrine est peu précise : — et elle est nécessairement peu précise étant posé son point de départ. Ce point de départ, c'est le droit donné aux hommes de disposer du sol et des autres biens suivant leur volonté, « pourvu toutefois que cette volonté soit conforme aux vues de la Providence ». On voit d'avance combien l'interprétation des textes sacrés peut faire varier ce qu'on entend par « les vues de la Providence » : même l'orthodoxie la plus rigoureuse tire de ces textes les sens les plus différents.

Il n'en saurait guère être autrement quand on veut aller chercher des règles de conduite dans des écrits s'appliquant à des époques et à des circonstances tout autres que celles auxquelles on voudrait les adapter. Le caractère d'infaillibilité qu'on leur donne amène à les torturer sous prétexte de les « expliquer ». En tous cas, l'ordre social n'en tire de profit qu'autant que les conséquences qu'on en déduit sont d'accord avec un certain idéal social qui les fait rechercher *a posteriori* dans les textes qu'on invoque pour leur emprunter leur autorité dogmatique. Au fond c'est toujours l'utilité sociale qui reste le *criterium* par lequel on définit les « vues de la Providence ». Il vaudrait mieux y venir de suite sans passer par le long détour de l'orthodoxie. C'est ce que fait souvent M. G. quand il se laisse aller à son instinct d'économiste et d'observateur : quand il explique par exemple au sujet du *mir* ? « qu'étant donné l'accroissement... continu de la population, il importe de choisir le mode d'exploitation de la terre qui permettra de mieux suffire aux besoins des habitants. L'expé-

rience montre que jusqu'ici le sol a été plus soigneusement cultivé et a produit de plus abondantes récoltes lorsqu'il a été propriété privée que lorsqu'il a été propriété collective » (p. 64).

Voilà une bonne méthode de démonstration. Elle fait le mérite, sous la plume de M. G., de ses critiques des diverses théories hostiles à la propriété privée du sol, plus que sa profession de foi finale : « Ce qui pour nous chrétiens fait autorité bien plus que toutes les considérations qui viennent d'être présentées... c'est la déclaration même de Dieu. La loi... du Sinaï... consacre solennellement le droit de propriété privée : elle défend non seulement de *prendre*, mais simplement de *désirer* le champ et la maison de son semblable. Cette défense équivaut à l'affirmation que l'homme a le droit de posséder en propre champ et maison. On ne saurait être tenu de respecter une possession qui reposerait sur l'arbitraire, sa violence et l'abus ».

S'il était plus rigoureux vis-à-vis de lui-même, M. G. pourrait être gêné par cette déclaration quand il pose la thèse « catholique » de la propriété « limitée dans son droit ». « Il ne peut en aucun cas, écrit-il, s'agir pour les hommes d'un droit absolu et complet de propriété. Un pareil droit ne saurait appartenir qu'à Dieu. Le droit de l'homme se réduit à un simple droit d'usufruit... et encore le droit d'usufruit lui-même ne doit pas être considéré comme un droit illimité. Les propriétaires sont tenus de faire toujours des biens de la terre ce que Dieu, leur maître, a voulu et prescrit ». Comme règle morale, c'est bien, mais si c'est une règle positive comment les non-propriétaires se désintéresseraient-ils de son exécution ou de sa non exécution ?

Cette question des droits des non-propriétaires, M. G. l'évite en ne traitant que des obligations des propriétaires, qu'il énumère et développe longuement en s'inspirant surtout de l'Encyclique *Rerum novarum*, obligations de justice, de charité, de donner tout son superflu, d'accorder le *juste salaire*, etc. Sages et édifiants conseils, mais qui souvent manquent de précision, et qui sont mieux dans la bouche d'un pontife ou d'un prédicateur que dans celle d'un économiste. Celui-ci établit forcément une ligne de démarcation entre la « théologie morale » et une doctrine économique un peu rigoureuse. L'une part de ce qui devrait être, l'autre de ce qui est. Celle-là peut inspirer celle-ci : mais cette dernière est enchaînée par la réalité et doit souvent s'y tenir strictement, sans quoi elle risque d'empirer l'état social au lieu de l'améliorer. C'est un point de vue qui échappe parfois à « la théologie morale, » comme d'ailleurs aux autres systèmes sociaux qu'on pourrait appeler « systèmes des bonnes intentions ».

Eugène D'EICHTHAL.

La loi. Essai sur la théorie de l'autorité dans la démocratie, par Maxime LEROY, 1 vol. in-8°, 1-352 p. Giard et Brière, éd. 1908.

L'étude des « Crises » est à la mode. Sans parler des crises finan-

cières et commerciales, on a étudié la crise de l'État, celle de la morale, celle de la religion, celle de la science. Voici la crise de la loi. « La loi elle-même, écrit M. M. Leroy, cette forme d'autorité qui semblait se confondre avec la raison n'a pas échappé à l'universelle revision des concepts traditionnels. »

L'auteur insiste avec raison sur les erreurs métaphysiques qui ont présidé au XVII[e] et au XVIII[e] siècle à la conception de la loi, considérée comme organe d'une vérité une et imprescriptible. Au lieu de poursuivre un simple but de mieux être social par la suppression du bon plaisir monarchique, la simplification et l'unification de la législation, les hommes de cette époque n'ont pu se soustraire à la notion combinée de la loi divine et de la loi romaine. « Les lois une fois rédigées, dit encore Cambacérès à propos du Code civil, sont un dépôt *sacré*. » Bigot-Préameneu compare le même Code à « l'arche sainte, digne d'un respect religieux. »

Le sujet paraît se rétrécir un peu ou même dévier sous la plume de l'auteur lorsque, après avoir rappelé ces précédents historiques, il aborde longuement l'étude de la question controversée de la loi et du règlement, qui est une question de limitation d'attributions entre le pouvoir dit exécutif et le pouvoir législatif (représenté par le Parlement), plutôt qu'une question de définition d'un acte de volonté de la puissance publique. Un des principaux inconvénients du recours habituel des Chambres au règlement, a été de leur permettre de voter des lois assez mal faites ou inapplicables en comptant sur le règlement d'administration publique pour les rendre exécutables : ce à quoi il n'a pas toujours réussi, ou il n'a réussi parfois qu'en faussant les indications du législateur. M. L. cite des cas récents où le ministre n'a même pas attendu le règlement du Conseil d'État pour faire appliquer des lois, en violant manifestement le texte arrêté par le Parlement : par exemple sur le repos hebdomadaire. On retombe ainsi en plein arbitraire monarchique. L'auteur touche en passant un élément essentiel du sujet et sur lequel il n'insiste pas suffisamment : c'est cependant une des sources de l'anarchie qu'il signale avec tant de raison : je veux dire la façon dont les lois sont actuellement préparées et votées. « Le Parlement, dit justement M. L., ne peut tout prévoir... La variété, la complexité des phénomènes sociaux échappent à la délibération collective qui n'a pu être assez vaste, ni assez perspicace... » Le véritable remède serait dans une réforme des conditions de l'élaboration législative, et le recours habituel au Conseil d'État, non une fois la loi votée, mais pour la préparer.

Mais c'est là un côté, en quelque sorte pratique, de son sujet que M. L. n'aborde pas. Son étude tourne à une série d'analyses critiques des différents systèmes qui ont été proposés récemment pour modifier (par l'interprétation des juges) l'application des lois sans amender les lois elles-mêmes : systèmes dus surtout à des juristes et à des profes-

seurs de droit qui ont cherché à appuyer leurs théories « prétoriennes » sur des subtilités que M. L. ne réussit pas toujours à éclaircir, et qui conduiraient vite à l'application du mot de ce personnage de comédie : « Je tourne la loi, donc je la respecte. » Or l'auteur trouve ce respect contradictoire avec l'idée que la loi doit être, comme les phénomènes sociologiques auxquels elle s'applique, en perpétuelle évolution, et que de plus dans les conditions parlementaires actuelles, elle est forcément une œuvre de parti, la Volonté d'une majorité de fait souvent faible et passagère, « Œuvre des partis, comment espérer, dit l'auteur, qu'elle leur échappera, restera indépendante de leurs menées?.. » Aussi, continue-t-il, « lorsqu'on parle du pouvoir de la loi, on oublie que ce pouvoir n'a qu'un caractère relatif... : ce n'est qu'une forme d'autorité qui participe de toutes les incertitudes de ceux qui sont chargés de formuler et d'exécuter la loi. »

Dans ces conditions, l'auteur voudrait établir qu'à la doctrine du « règne de la loi » se substitue de nos jours une autre doctrine qui ne doit pas être confondue avec elle, et qu'on peut appeler « le gouvernement de l'opinion ». « Ce n'est plus la loi, écrit-il, qui est en fait et en théorie au sommet de la hiérarchie constitutionnelle, c'est le règlement... Ce n'est plus le respect de la loi écrite qui est garanti, mais les mouvements divers et changeants de l'opinion : la loi ne donne plus que des indications que le gouvernement, au moyen du règlement (décrets proprement dits, circulaires, instructions, etc.) doit adapter aux nécessités, conformément aux réclamations des administrés, » ceux-ci appuyés par la presse et les associations.

L'auteur ne dissimule pas d'ailleurs quelques-uns des inconvénients de cette transformation : prédominance des groupements d'intérêts particuliers; manque de probité, désordre et partialité dans l'ingérence parlementaire mise à la disposition des influences, etc. Mais il se met à un point de vue d'observateur social plutôt que de réformateur. Son observation s'appuie sur beaucoup de faits particuliers, et même, plus d'une fois, s'y noie. En tout cas l'ouvrage est suggestif et fait penser. On y voudrait seulement un peu plus d'ordre et d'unité dans la composition[1], de netteté dans les conclusions.

Eugène d'Eichthal.

— Les fascicules des *Lettres communes de Jean XXII* analysées par M. l'abbé G. Mollat se succèdent avec une régularité des plus remarquables. Tout récemment j'annonçais ici-même la publication du dixième; voici maintenant la première partie du neuvième et le onzième qui paraissent à la librairie Fontemoing,

1. Je ne sais pourquoi, par exemple, l'auteur consacre tout un chapitre à la critique du *solidarisme,* critique juste en elle-même, mais qui ne me paraît pas tout à fait à sa place.

avec la date de novembre et décembre 1907 (in-4°, p. 249 à 296 du t. IV; p. 129 à 217 du t. V) : l'un contient le sommaire des bulles obtenues en cour romaine du 15 mars au 6 juin 1323; l'autre, l'analyse de celles qui sont datées du 12 mai au 4 septembre 1324, plus quelques lettres curiales de la huitième année du pontificat de Jean XXII égarées parmi les lettres communes, plus les Miscellanées et les documents des archives du château Saint-Ange, relatifs au même temps. Les 1,100 pièces qui sont ici analysées ont trait aux différentes matières que nous connaissons déjà; je me contenterai de signaler celles qui concernent les privilèges concédés au roi de France et à la reine (nos 17439 à 17441, 17448 à 17455, 17460); la trêve conclue entre le comte de Savoie et l'archevêque de Lyon, d'une part, et les seigneurs du Dauphiné, d'autre part (nos 17283 et 17284, 17304 et 17305); le mandement accordé par le pape pour l'absolution du roi de Portugal, dont l'excommunication payait le crime d'avoir emprisonné l'abbé du monastère de Palumbaro, coupable d'homicides, rapts, vols, falsification de documents (nos 17487 et 17599); l'ordre à l'archevêque de Cantorbéry de faire révoquer les statuts édictés par les prélats anglais, qui sous couleur de réformer le royaume, tendaient à amoindrir l'autorité d'Édouard II (n° 17540); les concessions d'indulgence pour la construction des églises de Majorque (nos 19579 et 19580), Naples (nos 19755 et 19756), Saint-Jean-Baptiste de Perpignan (n° 20066); la protection des béguines du diocèse de Liège, malgré l'abolition de leur ordre (n° 19808); l'obligation pour les anciens Templiers de la péninsule ibérique de vivre religieusement (nos 10015 et 10016); l'établissement d'une paix durable entre les rois de France et d'Angleterre (nos 20349 et 20384); la confirmation de la paix entre l'ordre teutonique et le roi de Lithuanie (n° 20232; cf. encore nos 20325 à 20330), et surtout les hostilités à soutenir énergiquement contre Louis de Bavière (nos 20351 et suivants) et ses alliés italiens, Galéas Visconti (nos 20255 à 20258, 20346, 20362 etc.), les marquis d'Este (nos 20374 à 20381) et bien d'autres. Je n'aurai garde d'oublier enfin l'expectative d'un bénéfice à Florence accordée par le pape à Donato, fils du peintre Giotto (n° 19899). Cette énumération pourrait s'accroître presque indéfiniment; j'en ai assez dit pour montrer tout l'intérêt de ces deux nouveaux fascicules. — L.-H. L.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 25 septembre 1908.* — M. Clermont-Ganneau annonce que, au cours des fouilles exécutées à Délos grâce à la libéralité de M. le duc de Loubat, les membres de l'Ecole française d'Athènes ont découvert une curieuse inscription bilingue, grecque et sabéenne, gravée sur un autel. Il s'agirait, d'après le déchiffrement de M. Clermont-Ganneau, d'une dédicace faite au dieu national des Sabéens, par un certain Zaïdil, à Délos.

M. Philippe Berger communique, de la part du R. P. Delattre, correspondant de l'Académie, deux nouvelles inscriptions votives de suffètes, et, de la part de M. Eusèbe Vassel, cinq inscriptions provenant de Tunisie.

M. Maurice Croiset donne lecture d'une notice de M. Gustave Lefebvre, inspecteur du service des antiquités dans la moyenne Egypte, sur deux stèles récemment trouvées à Batn-Herit, l'ancienne Théadelphie, au S.-O. du Caire. Ces stèles reproduisent un acte officiel de la reine Bérénice IV (58 à 55 a. C.) accordant le droit d'asile à un temple du dieu Pnephéros. C'est un document intéressant pour l'histoire administrative et religieuse de l'époque ptolémaïque.

M. Bouché-Leclercq continue la lecture de son travail sur les Ecoles ou Universités d'Athènes sous le bas Empire.

Léon Dorez.

Le propriétaire-gérant : Ernest LEROUX.

LE PUY, IMP. MARCHESSOU. — PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON, Srs

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 41 — 15 octobre — 1908

B. PÖRTNER, **Ægyptische Grabsteine und Denksteine aus Athen und Konstantinopel**, mit 39 Abbildungen auf 13 Lichtdrucktafeln, Strasbourg, Schlesier et Schweikhardt, 1908, in-4°, 27 p. et 13 pl.

M. Pörtner a établi ce volume d'après ceux qu'il a publiés avec Spiegelberg, Dyroff et Wiedemann, sur les musées de l'Allemagne du Sud, et dont j'ai déjà parlé dans cette *Revue*. Ce n'est toutefois qu'un choix fait parmi les collections de Constantinople et d'Athènes, et je n'y rencontre point, par exemple, la stèle datée de l'an VIII de Tefnakhti, la seule où ce souverain prenne le costume et le protocole des Pharaons : l'auteur dit, d'ailleurs, dans sa *Préface*, qu'il n'a eu d'autre intention que de fournir des matériaux bruts à ses confrères, et l'on conçoit, dans ces conditions, qu'il se soit abstenu de rééditer une fois de plus des monuments connus déjà d'autre part. Les stèles sont reproduites par la lithographie, en un format un peu plus petit qu'il ne conviendrait parfois, et celles d'entre elles qu'on ne lirait pas aisément sur les fac-similés ont été transcrites dans le texte. Celui-ci, qui est très court, fournit les renseignements les plus nécessaires, sans hypothèses ni discussions. L'origine de chaque inscription n'est

pas mentionnée, et, de fait, elle serait ignorée si des souvenirs personnels ne me permettaient de l'indiquer pour quelques-uns. Les nos 15, 16, 17, 18, sont de Neggadèh : ils ont été achetés par Rostowicz vers 1884, dans le moment où nous venions de découvrir la nécropole du premier âge thébain de cette ville. Les monuments conservés au Musée de Constantinople, sauf les quelques objets mentionnés dans le catalogue de Salomon Reinach, appartiennent à une petite collection qui fut donnée au Gouvernement turc par le Gouvernement égyptien, autant que je puis me le rappeler en 1885, à la demande du haut commissaire ottoman, Moukhtar Pacha Ghazi : cette collection fut tirée des magasins du Musée de Boulak, et peut-être la liste qui l'accompagnait et sur laquelle les provenances étaient marquées, existe-t-elle encore dans les archives du Musée de Constantinople. Les *Index* des noms propres et des titres complètent le texte, et le tout forme un ouvrage comparable pour la correction et pour l'utilité à ceux que nous devons déjà à M. Pœrtner.

G. Maspero.

I. Balestri et H. Hyvernat, **Acta Martyrum**. I. (forme le t. I des *Scriptores Coptici, Series Tertia*, du *Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium*, publié par J.-B. Chabot, I. Guidi, H. Hyvernat, B. Carra de Vaux), Paris, Poussielgue, 1908, in-8°, texte copte, 251 p., traduction latine, 152 p.

Ce premier volume d'*Actes des Martyrs* de l'Église copte contient dix récits de Martyres, en partie inédits, choisis parmi ceux qui sont conservés à la Bibliothèque du Vatican. L'abbé Hyvernat avait résolu, il y a vingt ans, de publier le tout, mais il fut distrait de son entreprise par sa nomination à l'Université catholique de Washington. Balestri, plus récemment, conçut le même projet, mais il fut bientôt obligé de reconnaître combien l'exécution en était difficile pour un homme seul. Ce qu'Hyvernat et Balestri avaient désespéré de faire chacun isolément, ils se sont décidés à le tenter d'un effort commun : ils sont en bonne voie de réussir.

Les *Actes* qu'ils nous donnent pour leurs débuts n'ont rien d'authentique. C'est la menue monnaie de cette littérature de romans dévôts, qui circula si abondamment en Orient et en Occident après le triomple définitif du Christianisme. Les saints sur lesquels s'exerça l'imagination de nos auteurs coptes sont de ceux qui trouvèrent la mort pendant la persécution de Dioclétien, ainsi qu'il était naturel en Égypte. Un gouverneur, nommé tantôt Arianus, tantôt Arménius, est presque partout leur grand ennemi et l'instrument inconscient de leurs triomphes spirituels, mais l'empereur lui-même et son collègue Maximien entrent parfois en scène, comme les suppôts du démon, avec un mépris de l'histoire réelle qui est bien fait pour étonner. Les absurdités qui sont racontées d'eux ne sont pas pourtant d'invention copte :

ce ne sont que les variantes de la légende que prévalut chez les Byzantins sur leurs origines. Dioclétien y devient un chevrier du nome de Ptolémais, qui, enrôlé dans la milice au temps où l'empire, tombé en quenouille, était envahi par les Perses, se serait voué à Satan afin d'épouser l'une des deux princesses, filles de Kondêlianos, qui représentaient l'antique lignée impériale. Il aurait adopté le nom de Dioclétien par ordre du diable, puis il aurait franchi le Danube avec ses légions, il aurait battu les Perses, qui, ainsi que chacun le sait, habitent au-delà de ce fleuve, il se serait emparé de Nicomède, le fils de leur roi, et il en aurait consigné la garde à l'archevêque d'Antioche. Celui-ci rendit son prisonnier aux Perses contre son poids d'or, et quand on le lui réclama, il prétendit qu'une maladie soudaine l'avait emporté. Dioclétien et Maximien condamnèrent le misérable à boire, fondu, l'or qu'il avait reçu pour prix de sa trahison, et alors, le diable leur ayant laissé entendre que les chrétiens les trahissaient comme l'archevêque, ils promulguèrent un édit par lequel ils ordonnaient à leurs sujets d'adorer les idoles, sous peine des supplices les plus horribles. Tous les martyres publiés sont composés sur le même modèle : sommation d'obéir aux volontés de l'empereur, refus du sacrifice, tortures renouvelées pendant plusieurs jours, mais qui aboutissent invariablement à la confusion du magistrat et à la conversion des assistants ou des bourreaux, enfin, décollation du saint, afin d'éviter les supplices destructeurs du corps. La narration est longue, diffuse, sans originalité au fond, mais avec une richesse de détails répugnants qui fait honneur à l'imagination des panégyristes.

Il ne semble point que ces belles choses aient été rédigées en grec à l'origine et que nous ayons ici de simples traductions. Que nos romans coptes soient à l'imitation de contes grecs analogues, je le crois volontiers, mais ils ont été rédigés en pur égyptien, dans le dialecte du Nord de l'Égypte, celui qu'on appelle ordinairement le memphitique. La langue en est généralement élégante et correcte, avec une tendance au verbiage et à la déclamation. Ce n'est pas à vrai dire la rhétorique des temps pharaoniques : on sent que la Grèce a passé par là et que les écrivains de l'Égypte chrétienne se sont mis à son école. Les manuscrits qui ont servi à établir l'édition sont faciles de lecture et le plus souvent assez soignés : les éditeurs en ont tiré un texte excellent par la langue, et où je n'ai relevé que de rares fautes d'impression. Ils ont été embarrassés quelquefois pour reconnaître la forme exacte des noms géographiques, et par exemple, l'on aurait tort, si, confiant en leur autorité, on admettait dans l'onomastique égyptienne un bourg de *Kanache*. Le passage du martyre de Saint-Epimé où ils ont imprimé ce nom, a été mal interprété par eux. Il n'y est pas question d'un « Pihop, diacre de Kanache, — *pidiakôn* « *nte Kanash* », mais d'un Pihop, diacre de Tekanache, — *pidiakôn n* « *Tekanash* » : Tekanache est l'orthographe copte du bourg appelé

Tikanache dans l'inscription hiéroglyphique de Piônkhi et Diknache aujourd'hui encore. Je dois ajouter que la faute est vieille : MM. Balestri et Hyvernat ont reproduit ici la lecture des éditeurs précédents.

Ce premier volume est donc intéressant par le sujet et par l'exécution. La littérature copte est rarement d'un ordre bien relevé, là où elle n'est pas uniquement la traduction d'un original étranger, mais elle nous fait connaître la tournure d'esprit que prit l'une des grandes chrétientés Orientales, lorsque le schisme d'abord, puis la conquête musulmane l'eurent séparée du monde byzantin. C'est un service réel que MM. Balestri et Hyvernat rendent aux philologues et aux historiens de l'Orient en leur en facilitant l'accès.

G. Maspero.

Karl Wessely, **Ein Sprachdenkmal des mittelægyptischen (baschmurischen) Dialekts** (extraits des *Sitzungsberichte* de l'Académie des Sciences de Vienne), Vienne, 1908, A. Hölder, in-8°, 46 p. et 1 planche.

M. Wessely a retrouvé à Vienne, dans la collection de l'archiduc Régnier, deux feuillets d'un manuscrit sur parchemin en dialecte bachmourique dont l'un, numéroté K 9002, se rattache immédiatement à un feuillet conservé à l'Institut Français du Caire et publié par Bouriant (*Mémoires de l'Institut Égyptien*, t. II, p. 567-604) puis par Chassinat (*Bulletin de l'Institut français du Caire*, t. II, p. 171-206). Le tout forme un ensemble de douze colonnes provenant d'un même codex, et dont les quatre premières contiennent la fin du chapitre XI (v. 18-36) et le commencement du chapitre XII (v. 1-18) de l'Epître aux Romains, tandis que les huit dernières nous rendent la fin de la IIe Epître aux Corinthiens (XII, v. 9-21, et XIII v. 1-13) ainsi que le début de la 1re Epître aux Hébreux (I, v. 1-14, II, v. 1-18, et III, v. 1-2).

Le texte a été établi avec toute la minutie critique dont M. Wessely fait preuve dans ses éditions des papyrus grecs : la plupart des petites lacunes en ont été comblées heureusement, et des notes reléguées à la suite de chaque colonne nous fournissent les variantes de la version bachmourique avec les textes thébain, memphitique et grec, des mêmes passages. Cette version ne présente aucun intérêt spécial pour les théologiens, mais elle est de toute importance pour les philologues qui s'occupent du Copte et de l'Égyptien antique. Les fragments qui nous sont parvenus des livres écrits en ce dialecte sont si rares, que la publication de ces quelques pages est pour nous un gain sensible. Ajoutons que M. Wessely nous en a singulièrement facilité l'intelligence en joignant à son édition deux Index, l'un des mots grecs empruntés et l'autre des mots d'origine égyptienne que renferment les douze colonnes : il a inséré, dans ce dernier, comme termes de comparaison, les formes memphitiques et thébaines, et,

au lieu de traduction dans une langue moderne ou en latin, les mots de l'original grec auxquels les termes du copte répondent. Une planche de facsimilé nous fait connaître l'écriture du manuscrit. C'est, sous un petit volume, une excellente contribution à nos études.

G. Maspero.

R. Knorr, **Die verzierten Terrasigillata-gefässe** von Rottweil. Stuttgart, Kohlhammer, 1907, in-8°, 70 p., XXXII pl., 5 marks.

La présente brochure est une contribution à cette étude minutieuse de la poterie romaine que l'on poursuit méthodiquement depuis quelque temps en France et en Allemagne et dont M. Déchelette nous a donné récemment un specimen si remarquable. Il s'agit ici des vases de terre cuite à représentations figurées trouvés à Rottweil. Le texte est peu développé : bibliographie, technique, détermination des centres de fabrication (surtout Trèves et Heiligenberg), classement chronologique des poteries d'après la forme et les signatures, tout cela tient en 17 pages, l'auteur ne faisant guère que se référer aux travaux de ses devanciers et en rappeler les résultats. Le reste est une explication des planches; sur les 32 qui composent la brochure, les quatre dernières sont réservées à la reproduction des signatures de fabricants.

R. C.

Ernest Daudet. **Histoire de l'Emigration pendant la Révolution française.** Troisième édition. Paris, Hachette. 1906-1907. In-8°, 3 vol. vii et 403 p. 454 p. 535 p. 7 fr. 50 le volume.

Joseph de Maistre et Blacas, leur correspondance inédite et l'histoire de leur amitié. 1804-1820. Introduction, notes et commentaires, par Ernest Daudet. Paris, Plon. 1908. In 8°, ix et 308 p., 8 fr. 50.

Ernest Daudet. **La Révolution de 1830 et le procès des ministres de Charles X.** Nouvelle édition revue et corrigée. Paris, Hachette. 1908. In-8°, xvi et 301 p., 3 fr. 50.

L'ouvrage de M. Daudet *Histoire de l'émigration pendant la Révolution* est arrivé à sa troisième édition, et il mérite ce succès à à cause des matériaux qu'il renferme. Ce qu'on peut reprocher à l'auteur, ce n'est pas d'avoir réimprimé dans cette publication les pages qu'il avait déjà consacrées à l'émigration dans *les Bourbons et la Russie*, *Les émigrés et la seconde coalition*, *Coblentz* : il avait le droit, après les découvertes qu'il a faites, de reprendre son sujet et de le remanier, et il a, en effet, refondu, corrigé, complété son travail de jadis; il a rétabli l'ordre chronologique des faits; il a inséré dans sa vaste étude des parties entièrement inédites, comme celles qui s'intitulent *Hamm et Vérone*, *Quiberon*, *Le dix-huit fructidor*. Mais l'ouvrage est vraiment trop long; il pourrait être considérablement allégé en maints endroits; il contient vraiment trop de choses connues et de trop copieuses citations; trop souvent, malgré sa promesse, l'auteur

oublie qu'il écrit l'histoire des émigrés pour écrire celle de la Révolution et de ses guerres. Il a commis, en outre, nombre de lapsus et d'erreurs. Pourquoi, par exemple, d'un bout à l'autre de ces trois volumes, appeler *Blanckenberg* ce Blankenburg où vécut Louis XVIII? Pourquoi dire que « l'histoire n'a pu découvrir encore les causes de la résolution » qui arrêta l'attaque de Brunswick à Valmy? Pourquoi prétendre que la mémoire du duc n'est pas encore lavée du soupçon, bien qu'on n'ait pu faire la preuve de sa trahison? Où M. D. a-t-il vu que Brunswick avait négocié dès le lendemain de la canonnade, que Custine avait pris Würzbourg et que Dumouriez s'était, après sa défection, retiré à Darmstadt, chez le duc de Mecklenbourg? Toutefois, M. Daudet a eu en sa possession des pièces de grande importance; il les analyse ou les reproduit, et, grâce à elles, il a présenté au public, comme il s'exprime, un ouvrage nouveau. On connaît, après avoir lu ces trois tomes, l'odyssée des Bourbons et de la noblesse française dans tous ses détails. La matière n'est pas épuisée, et l'œuvre n'est pas définitive, quoi qu'en dise l'auteur, mais il reste bien peu à glaner, et aucun épisode important ne reste dans l'ombre. Bref, la documentation de M. Daudet est sûre, abondante, et il a fait dans les dépôts d'archives les recherches les plus patientes et les plus heureuses. Il a obtenu copie des pièces qui constituent à Pétersbourg et à Moscou le fonds des émigrés — et il a donné ces copies aux archives des Affaires étrangères où elles sont, en deux volumes in-folio, à la disposition des chercheurs. Il a consulté une quantité de papiers de famile, comme les lettres de Condé au marquis de Larouzière, les papiers du maréchal de Castries, les mémoires du marquis de Bouthillier-Chavigny, etc. Il a puisé largement dans les rapports confidentiels que le comte d'Avaray rédigeait pour Louis XVIII; il a eu entre les mains la correspondance du roi avec sa nièce, Madame Royale, de 1795 à 1799, etc. Aidé de tous ces papiers et documents, M. Daudet a pu écrire un livre indispensable, un livre qu'il nomme justement un « livre révélateur », et quiconque le lira sans parti pris et de bonne foi, conviendra avec lui que les émigrés furent plus malheureux que coupables et qu'ils n'ont pas été les seuls coupables.

M. D. a cité dans son *Histoire de l'émigration* quelques fragments des lettres adressées par Joseph de Maistre au comte de Blacas durant les années qui précèdent la Restauration. Il publie aujourd'hui cette correspondance en son entier, et assurément, elle méritait d'être connue. Non pas qu'elle ajoute quelque chose à la gloire de Joseph de Maistre. Mais elle est très intéressante. Avec verve, avec véhémence, en un style rapide et familier, le ministre du roi de Piémont soutient les idées qu'il a toujours défendues. Il déteste Napoléon, il le maudit, il le nomme un homme infernal et un monstre, il souhaite que ses sujets l'égorgent, et ce serait, selon lui, la meilleure manière d'en finir, puisque l'usurpateur est, à l'intérieur, fort de ses victoires

et du patriotisme qu'il représente, malgré tout, aux yeux des Français. En même temps il blâme les émigrés, et il croit qu'ils ont eu tort de quitter la patrie : que les serviteurs des princes aient suivi ceux qu'ils regardaient comme leurs maîtres, soit ; mais les autres auraient dû « demeurer sur la terre en convulsion » pour faire autant de bien et empêcher autant de mal qu'ils auraient pu, et pour « conserver l'espérance jusqu'au moment où elle devient absurde ». Il a d'ailleurs, comme toujours, des vues originales qu'il exprime sur un ton décisif, et des mots frappants qui ne s'oublient pas. Lorsqu'il annonce à Blacas que le tsar se met à la tête de ses armées pour marcher contre Napoléon, il avoue qu'un roi-soldat ne combattra jamais avec avantage un soldat-roi : « l'or ne peut pas couper le fer ». Quand il parle du mariage de Marie-Louise avec Napoléon, il est assailli par cette pensée : « Le cuivre seul et l'étain seul ne peuvent faire ni canon ni cloche ; mais les deux métaux réunis les font très bien. Qui sait si un long sang auguste, mais blanc et affaibli, mêlé avec l'écume rouge d'un brigand, ne pourrait pas former un souverain ? » Des pages curieuses sont celles où les deux amis se querellent sur la rivalité de l'Eglise gallicane avec l'Eglise ultramontaine. Blacas met dans la dispute beaucoup d'entêtement et de force; Joseph de Maistre lui répond avec passion, lui dit même qu'il n'y entend rien, l'assure que la déclaration de 1682 est « le plus misérable chiffon de l'histoire ecclésiastique ». M. Daudet a éclairé cette correspondance, non seulement d'une introduction, mais de notes qu'on souhaiterait plus nombreuses [1].

Le « procès des ministres » n'avait jamais été raconté en détail. M. D. l'a narré avec les développements qu'il comportait, grâce à des documents inédits et à de bienveillantes communications. Il l'a fait précéder d'un résumé de la révolution de 1830. On lui reprochera de se répéter; p. 20 et p. 55, par deux fois, il cite ces paroles de Polignac : « il n'y a qu'une ébullition à la surface; en soufflant dessus, tout disparaîtra ». Mais il raconte de façon intéressante et rapide les trois journées et le rôle du duc d'Orléans, la fuite et l'arrestation des ministres (à noter particulièrement les détails sur l'arrestation de Polignac qui ne soupçonne même pas les griefs que la France avait contre lui, p. 130-133). Il marque les nobles sentiments dont les accusés et leurs défenseurs étaient animés à la veille du

1. Ainsi, il eût fallu remarquer p. 201 que la nouvelle donnée par Joseph de Maistre était fausse : dans l'affaire de Vinkovo ou de Taroutino (et non *Tarasinack*) dans le gouvernement de Kalouga (et non *Kalonga*, p. 201, 203, 210, 211), les Français n'ont pas « perdu les trois généraux Lemercier, Daru (!) et Joseph Poniatowski ». Il y a encore bien des noms propres à rectifier : p. 202, Bagovout et non *Basavout*, Polotsk ou Polozk et non *Polok*; p. 206, Wiasma et non *Wiarma*; p. 211 (et 227) Malo-Iaroslavetz et non *Marieroslavetz*, Toula et non *Thula*, Vitebsk et non *Wittebeck*, etc.

procès. Il montre bien les difficultés que le gouvernement de juillet avait à vaincre, dès sa naissance même; il le montre contraint de s'incliner devant l'opinion, mais du moins se traçant avec énergie la limite qu'il ne fallait pas dépasser. Avec M. D. on répétera ces mots de Berryer : « oui, les ministres sont coupables, mais vous ne pouvez pas vous faire leurs accusateurs, et je ne leur vois plus de juges sur la terre de France » et ces mots de Guizot : « c'est une chose misérable que de venir poursuivre une justice mesquine à côté de cette justice immense qui a frappé, non pas quatre hommes, mais un gouvernement tout entier, toute une dynastie; en fait de sang, la France ne veut rien d'inutile; toutes les révolutions ont versé le sang par colère, non par nécessité; trois mois, six mois après, le sang a tourné contre elles ».

A. Chuquet.

La Révolution française dans l'ancien évêché de Bâle. Tome I. **La République rauracienne,** par Gustave Gautherot. Paris, Champion, 1908. In-8°, xxiii et 290 p.

Tome II. **Le département du Mont-Terrible** 1793-1800, par G. Gautherot, Paris, Champion, 1908. In-8°, 310 p. Les deux tomes, 15 fr.

Archives du ministère des Affaires étrangères. **Les relations franco-helvétiques de 1789 à 1792,** par C. Gautherot, docteur ès-lettres, avocat. Paris, Champion, 1908. In-8°, 133 p. 4 fr.

L'ouvrage de M. Gautherot sur la République rauracienne et le département du Mont-Terrible est un des plus remarquables qui aient paru cette année sur l'histoire de la Révolution, et on ne saurait trop louer le zèle et la conscience de l'auteur. Il a eu tort de ne pas comparer la conquête de la « Rauracie » avec les autres conquêtes révolutionnaires et, s'il avait lu notre *Jemappes* et notre *Mayence*, il ne dirait pas qu'il vient illustrer d'un exemple de choix l'histoire des annexions de la République. Il a, en outre, négligé quelques points et notamment l'influence que le club d'Huningue exerça sur les événements. Mais il a eu à sa disposition une foule de documents inédits dont il a tiré bon parti, et à l'aide de ces papiers, il montre comment le peuple du Porrentruy subit le contre-coup de la Révolution et malgré son attachement pour le prince-évêque Joseph de Roggenbach, adopta peu à peu les idées nouvelles; comment la République rauracienne fut proclamée non pas seulement dans le dessein de « régénérer » le pays, mais avec l'intention d'ôter aux Français tout prétexte de confisquer son indépendance; comment le mouvement populaire et national fut bientôt dénaturé et détourné de sa fin par deux influences, par celle des ambitieux qui, pour arriver au pouvoir, exploitèrent les passions démagogiques et par celle du gouvernement français qui profita des désordres pour « réunir » purement et simplement la jeune République. Voilà ce que raconte M. Gautherot dans le premier tome de son livre, et les progrès de la Révo-

lution dans le Porrentruy, les menées des « patriotes » inspirés par Gobel et Rengguer, les débats des deux assemblées nationales, la tactique des commissaires qui surent provoquer l'annexion et qui, naturellement, annoncèrent à la France que la République rauracienne s'était librement donnée à elle, les péripéties passablement tragiques de ce petit drame, de cette crise qui « amena les sujets des princes-évêques au pied de l'arbre de la liberté, leur en fit goûter les fruits enivrants et les obligea à se livrer au régime nouveau », tout cela se lit avec le plus vif intérêt.

On suivra de même M. Gautherot à travers le second tome où nous voyons le Porrentruy devenir le plus petit de nos départements et les Rauraques, entraînés désormais dans le tourbillon républicain, perdant le caractère original et les avantages particuliers de leur vieille nationalité, se soumettre à une administration impitoyable qui n'a cure des institutions coutumières du pays et qui « l'écrase par des rouages trop compliqués pour son exiguïté et trop onéreux pour sa pauvreté ». Le département du Mont-Terrible s'organise; mais que de lourds sacrifices on exige de lui; que de charges militaires pèsent sur lui; quelle misère! Aussi l'opposition est grande; dans le vote sur la constitution de 1793, il y a 1597 oui contre 1007 non, et quelle énorme proportion que celle de deux cinquièmes d'opposants! Des révoltes éclatent et l'auteur parle avec raison d'une « Vendée rauracienne ». L'autorité redouble de rigueur; la Terreur s'établit; Rengguer triomphe; mais la vente des biens nationaux et la suppression des privilèges fonciers sauvent la cause de la Révolution. Bientôt a lieu la réaction et somme toute, jusqu'à la fin du Consulat, jusqu'au rattachement du Mont-Terrible au Haut-Rhin, l'administration est peu attachée au gouvernement qu'elle sert, et le peuple, très réfractaire aux idées françaises. Jean de Muller le dit nettement à Napoléon : « Les vrais Suisses ne veulent pas l'annexion », et M. Gautherot conclut fort bien que l'enthousiasme des Rauraciens au début de la Révolution, la défiance qu'ils témoignaient aux Gobel et aux Rengguer, la résistance qu'ils opposèrent aux commissaires qui prêchaient la réunion, l'émigration d'un grand nombre d'entre eux, leur abstentionisme découragé dans les élections, prouvent manifestement l'erreur que commit la France « en transformant l'émancipation en conquête et la liberté en servitude administrative, au mépris des généreux principes qu'elle avait d'abord proclamés ».

L'auteur a d'ailleurs passé de longs mois à inventorier le trésor du Käfigthurm ou de la Tour des Prisons à Berne où il a trouvé les archives de l'ancien évêché de Bâle et tous les actes qui concernent la République rauracienne et le département du Mont-Terrible; il a puisé également aux Archives nationales et au ministère des Affaires étrangères ainsi qu'aux archives de la municipalité de Porrentruy et dans ses propres archives domestiques (son aïeul maternel a été

conseiller aulique du prince-évêqué à la fin de l'ancien régime, puis magistrat après thermidor); son œuvre, aussi précise et complète que possible, donne à la Rauracie et au Mont-Terrible la place qui leur revient dans l'histoire de la Révolution [1].

A ces deux bons et solides volumes M. Gautherot a joint, pour obtenir le diplôme de docteur ès-lettres, une étude utile sur les relations franco-helvétiques de 1789 à 1792. Elle complète le travail de Dunant et l'édition des *Papiers de Barthélemy* donnée par Kaulek. L'auteur trace d'abord un rapide tableau de l'histoire de la Suisse au xviiie siècle; puis il expose dans leurs grandes lignes les répercussions du mouvement révolutionnaire sur les Etats et les sujets helvétiques; enfin il résume les documents les plus intéressants des Affaires étrangères et reproduit leurs passages essentiels. Chaque extrait est précédé des indications du volume, folio et date qui permettent de le retrouver aisément aux archives du ministère [2].

A. Ch.

Histoire militaire de Masséna. **Le siège de Gênes** (1800), par Edouard Gachot. Paris, Plon, 1908. In-8°, 448 p. 7 fr. 50.

Il faut laisser la parole à M. Gachot. Lui-même p. 351-352 expose ainsi son dessein : « Bien décidé à présenter une relation vraiment historique du siège, habitué aux plus fatigantes recherches, nous avons passé cinq mois, de 1898 à 1905, à Gênes et dans les champs d'action militaire. Notre tâche? Puiser d'abord aux archives publiques; voir les papiers de famille; pousser des reconnaissances d'Antibes à La Spezzia; relever tous indices formant la base d'un renseignement; tirer des archives communales les bons de réquisition et les billets de séjour; obtenir les indications des savants liguriens. Trois cahiers chargés de notes et de dessins, des papiers de Masséna — matière pouvant former vingt volumes — qu'offrait à notre examen le prince d'Essling, nous avons pu tirer les plus sûres informations complétées

---

1. Pourquoi écrire tantôt Greiffeneck (I, 97) et tantôt Greiffenegg (I, 112). Luckner (I, 115) et Lückner (I, 124) — Lire I, 199 Koch et non *Kock*; I, 241 (et ailleurs), Deprez et non *Desprez*; I, 24 et 51 Eickemeyer et non *Eckmeyer* ou *Eickmeyer*; II, 216 Himly et non *Himely*; 272 Tscharner et non *Tcharner*; I, 124, le nom du maréchal de camp *Ferrières* doit être écrit Ferrier; I, 233, l'auteur trouvera sur Demars, cet homme « inquiet et inquiétant » qui joue un si grand rôle en Rauracie, une notice complète dans notre *Hondschoote*, p. 307; I, 257 le Michaud cité est le futur général de division et commandant en chef; II, 75 qu'est-ce que le représentant du peuple *Laigle*? Il est regrettable que M. Gautherot n'ait pas connu les *Denkwürdigkeiten* d'Eickemeyer où il aurait trouvé p. 205-209 quelques détails sur les opérations du général contre les insurgés.

2. Lire p. 24 Du Roveray pour *Du Roveraz* et p. 5, 6, 12 Zschokke pour *Zshokke*.

en 1901 par les cahiers du comte Giambone et de l'espion Sito. Des plans, cartes, gravures, tous documents rétrospectifs, ajoutaient à cette énorme compilation. En outre, des archives de la guerre : Paris, Vienne, Londres, Turin ; des archives civiles : Nice, Milan, Florence, Rome, Naples, par nous explorées, furent tirés des rapports. Enfin, de l'œuvre imprimée, on a extrait le renseignement local dans les annalistes génois. Par exemple, la difficulté de condenser en 450 pages tant de faits politiques et militaires, de fournir les détails du blocus, de suivre et dans les Alpes et dans les Apennins les généraux, heure par heure, sans omettre un seul événement digne de fixer l'attention du public, un travail de plusieurs années l'a résolu... Voulant rester, envers des alliés et envers des adversaires, toujours impartial, nous avons observé cette recommandation de Phocylide : *distribue à chacun la portion qui lui est due, rien n'est préférable à l'équité.* Voilà bien le sûr moyen de rendre à chaque individu cité ou la part de gloire ou la justice qui doit, dans un mémorial, figurer à son actif. »

Ces mots de M. G. suffisent à nous indiquer sa manière, à nous montrer qu'il est actif, laborieux, impartial.

Son ouvrage comprend trois livres : La guerre dans l'Apennin, le Journal du blocus et les Opérations de Suchet. D'un bout à l'autre, dans les chapitres nettement divisés, abondent les détails.

On pourrait critiquer le style. L'auteur abuse des citations d'auteurs anciens ou modernes : il dit que Masséna observait cette recommandation d'Epictète « avant d'agir, pense à ce que tu vas faire » (p. 13) ou encore que Masséna se rappelait le chant de Gleim sur Frédéric qui « médite sa bataille » (p. 71). Il emploie certains mots qui détonnent : il dira que Masséna était « consolateur et *secouriste* » (p. 32), qu' « en *secouristes*, les Austro-Piémontais sont appelés » (p. 52), ou bien que Masséna, devenant sévère, signe des ordres sévères « à regret comme *humanitaire*, forcément comme directeur d'armée » p. 38). S'il parle de Mélas, il note chez ce général une « faiblesse du *censorium* » (p. 50) Il vise évidemment à frapper le lecteur, et il cherche l'énergie, la concision, le pittoresque ; mais quelquefois la phrase a quelque chose d'étrange ; s'il retrace l'effervescence à la fin du siège (p. 213), il écrit : « Le pugilat suit la dispute. Des violences suppriment des hommes. »

On pourrait aussi blâmer chez l'auteur sa prédilection pour l'inédit. Il n'estime pas, ne recherche pas le document imprimé, et il a tort : il aurait dû pour composer le chapitre intitulé *L'œuvre de Turreau*, consulter le premier volume de Cugnac, *L'armée de réserve en 1800* et pour composer le chapitre *Sur la ligne du Var*, consulter la relation de Campredon, publiée en 1890 par Auriol.

Enfin, on lui reprochera des erreurs, des lacunes — car il a beau dire, on ne peut tout voir et tout raconter — et des jugements peut-

être trop sévères, par exemple, sur Thiébault « joueur et galantin, sujet à qui le mensonge est facile »[1].

Mais le volume témoigne d'un très long, d'un très pénible et consciencieux effort; il renferme une foule de particularités intéressantes sur le siège et l'« agonie » de la ville; c'est l'ouvrage le plus complet qui ait été consacré à ce mémorable épisode.

A. CH.

Pierre VIALLES, **L'archichancelier Cambacérès, 1753-1824,** d'après des documents inédits. **Paris**, Perrin, 1908. In-8°, 437 p., 5 fr.

On ne peut que louer ce livre sur Cambacérès, et tout d'abord il faut féliciter l'auteur de sa résolution, de son audace; *voluisse sat est*. Il regrette de n'avoir pu consulter les Mémoires laissés par Cambacérès et il déplore que le dossier de police et la correspondance de l'archichancelier avec l'empereur aient à jamais disparu (c'est évidemment Cambacérès qui a brûlé ces documents). Mais était-ce une raison pour ne pas composer un travail plus complet que la notice sommaire publiée en 1824 par Aubriet? Grâce à ses recherches dans les archives et documents imprimés M. Vialles a réussi à nous donner une solide et instructive étude sur celui qui fut le grand jurisconsulte de la Conventtion, le second consul de la République et le conseiller de Napoléon. On pourra lui reprocher de n'avoir pas consulté avec assez de circonspection les *Après-diners de Cambacérès* de Lamothe-Langon[2]. Il nous apporte toutefois beaucoup de faits nouveaux; la date exacte de la naissance de son héros (18 octobre 1753) qui, soit dit en passant, fut tenu, selon un touchant usage des vieilles familles de Montpellier, par deux enfants de l'hôpital; la carrière du père de Cambacérès qui fut maire de Montpellier; les études que fit Régis Cambacérès — lequel, comme dit Aubriet, eut toujours un « goût de collège » — et les succès juridiques qu'il dut à la netteté de son esprit, à la correction et à la précision de sa parole; l'ardeur révo-

---

1. Dans le récit du combat de Monte Creto où Soult a été fait prisonnier, l'auteur parle *d'un régiment de Mungasky* au lieu d'un bataillon de Mihanovich et d'un *capitaine Czonich* au lieu d'un premier lieutenant Czorich. L'affaire du 11 mai (Monte Faccio) est trop brièvement racontée, et M. Gachot n'a tiré aucun parti du rapport de Gottesheim qui estime sa perte à 3,000 hommes et déplore la triste situation et le découragement de sa troupe; il ignore ce mot de Hohenzollern : « la défaite de Gottesheim était très dangereuse pour moi et tout le blocus ». Le dernier combat méritait un plus ample développement; l'auteur se contente de reproduire le rapport de Miollis à Masséna (p. 210); c'est trop aisé, et trop sec; on ne comprend pas plus loin (p. 225) la nouvelle publiée par l'état-major, que Vouillemont a repoussé Kottulinski de Monte Becco, car, dans le rapport de Miollis, il n'est pas question du Monte Becco et de Kottulinski.

2. L'entrevue du duc d'Orléans avec Cambacérès, racontée par Lamothe-Langon, me semble bien romancée et il est peu probable que le duc soit allé au troisième étage de la rue Feydeau pour dire au député de l'Hérault qu'il comptait sur lui et l'inviter à « voir Voidel ou Laclos pour les arrangements ».

lutionnaire qu'il partageait avec les membres de la Cour des comptes; l'activité qu'il déploya aux Etats, à la municipalité, au tribunal criminel de l'Hérault. Il expose avec détail et très exactement le rôle de Cambacérès à la Convention : il le montre, à l'opposé de ses collègues Bonnier [1] et Fabre, calme, méthodique, méticuleux, assidu au Comité de législation, votant au procès de Louis XVI d'une façon assez imprécise et équivoque, membre du Comité de sûreté générale [2], mais bientôt éliminé parce qu'il manquait évidemment de décision et d'énergie, adoptant alors un langage violent, proposant la création du tribunal révolutionnaire et la réorganisation du ministère, cherchant à plaire à la Montagne et à « foncer sa couleur », puis évitant de se compromettre, glissant entre les partis, se confinant dans le domaine du droit et de la procédure, tenant pendant toute la Convention, selon l'expression imagée de son panégyriste Massot-Reynier, le sceptre de la législation civile, rédigeant en moins de quatre ans, outre les lois de détail, trois projets de code civil et une revision coordonnée des quinze mille décrets votés depuis 1789, placé d'ailleurs au premier plan après le 9 thermidor et, pour parler comme Massot-Reynier, « n'ayant plus qu'à laisser agir cette modération intéressée mais salutaire, cette perspicacité timide, mais laborieuse et sûre, grâce à laquelle, toujours obséquieux pour le fait accompli, il suivit désormais la Révolution, en la maintenant selon ses forces, comme il s'y maintenait lui-même, dans une direction le plus souvent juste à la fois et habile ». M. V. fait bien voir comment il parle désormais, non plus en timide, en comparse, mais presque en chef, comment il s'efforce d'appliquer le programme « ni réactionnaires, ni terroristes », et il préside la Convention, il préside le Comité de sûreté générale, le Comité de législation, le Comité de salut public : ne possédait-il pas, comme on l'a dit, toutes les qualités d'un président de République? Il ne fut pourtant pas élu Directeur : une lettre d'Antraigues à Lemaître, interceptée, le représentait comme un homme de beaucoup d'esprit qui voulait le retour de la royauté, et il eut beau protester de son innocence; il était soupçonné et il perdit toute chance d'entrer au Directoire. Mais après le 30 prairial il fut nommé ministre de la justice, par l'intervention de Sieyès, et après le 18 brumaire, second consul. Comme collègue de Bonaparte, il était, selon l'expression de M. V., son homme de confiance, et il commença dès lors à exercer ce rôle de « mentor déférent » qu'il remplit pendant quinze ans. Devenu archichancelier de l'Empire, il édifia, grâce surtout aux ressources qu'il tirait de son duché de Parme, une fortune immense et M. V. nous décrit longuement sa vie de faste et d'apparat. Il n'oublie pas du reste son attitude dans les grandes cir-

1. Bonnier a été assassiné, non à *Darmstadt*, mais à Rastadt.
2. Lire p. 91, Beauvert et non *Beauvais*, Roland et non *Rolland*.

constances historiques et ses « services moraux ». Le volume se termine par de curieuses pages sur les caricatures satiriques dont Cambacérès a été l'objet; elles visaient soit l'homme public, et notamment les levées de conscrits qu'il avait demandées au Sénat neuf années de suite, soit l'homme privé et notamment « le petit défaut » (comme dit Aubriet) et les promenades quotidiennes au Palais Royal. Cambacérès, conclut M. Vialles, est un « homme honnête qui a rendu de réels services à la nation et qui en aurait rendu de bien plus considérables, s'il avait eu plus d'énergie et s'il n'avait pas ponctuellement exécuté ce qu'il avait sagement désapprouvé ».

A. Ch.

N. Sjöberg. **Svenska portrætt i offentliga Samlingar. I, Drottningholm. II. Gripsholm (Vasatiden).** Stockholm, Tullberg, 1908. In-4°.

Cette magnifique publication contient deux parties.

La première est consacrée au château royal de plaisance Drottningholm, situé aux bords du lac Maelar, à dix kilomètres de Stockholm. On y trouve reproduits quarante-neuf portraits qui ornent les salles du château : celui de la grand-mère de Charles XII qui fit bâtir l'édifice dans sa forme actuelle et celui de son fidèle ami, le sénateur Gustave Soop; celui de Charles XI, représenté tantôt dans sa jeunesse comme Apollon ou comme un Romain, tantôt dans son âge mûr (ces portraits sont d'Ehrenstrahl), et des contemporains de Charles XI, Erik Dahlberg, Axel Wachtmeister, Mörner. Viennent ensuite les contemporains de Charles XII, peints par David von Krafft, ceux que nous, Français, nous connaissons surtout par le livre de Voltaire, Rehnsköld, Hard, Stenbock. Un élève de Krafft, Schröder, a fait le portrait de Strömfelt et de Horn, le défenseur de Narva; Scheffel, celui de Cronstedt qui créa l'artillerie suédoise; Lundberg — qui fut membre de notre Académie des beaux-arts, — celui de Louise-Ulrique, sœur du grand Frédéric. Citons encore les portraits de Charles XIII, de Charles-Jean ou Bernadotte (deux portraits à cheval, planches 42 et 43), d'Oscar II.

La seconde partie est plus importante et plus précieuse. Elle forme un catalogue raisonné de tous les portraits suédois qui se trouvent au vieux château royal de Gripsholm (sur les bords du Maelar, à 70 kilomètres de Stockholm) et elle en reproduit les principaux : une statuette de bois qui représente le vieux roi Charles VIII Knuttsson; le portrait de Gustave Ier, de sa sœur et de sa femme; celui du connétable Svante Sture; celui de Christine de Holstein-Gottorp, la mère énergique et rude de Gustave-Adolphe; une excellente miniature de Gustave-Adolphe; les contemporains du grand roi, le connétable Jacob de La Gardie qui lui enseigna l'art de la guerre et qui conquit Novgorod et conduisit les Suédois jusqu'au Kremlin, Jean Bureus, l'archiviste du royaume et l'archéologue qui fut le précepteur de Gus-

tave, Jean Messenius qu'on peut regarder comme le premier historien de la Suède, le chancelier Axel Oxenstierna (il a été peint par le Hollandais Miereveli), les maréchaux de camp Gustave Horn et Jean Banér, la reine Christine qui fit venir en Suède plusieurs maîtres éminents, entre autres le Hollandais David Beck et le Français Sébastien Bourdon (Beck a fait le portrait de la reine et Bourdon, celui d'Arvid Wittenberg, un des meilleurs généraux de Charles-Gustave dans la campagne de Pologne), deux membres de la branche Sigismond de la maison de Vasa, Cécile-Renée d'Autriche et Jean-Casimir, dont le portrait est dû à l'excellent peintre de Danzig, Daniel Schulz.

On ne peut que féliciter l'éditeur Tullberg, ainsi que l'exact et consciencieux auteur des notices, M. N. Sjöberg, et le *Personhistorisk Samfund* ou « Société d'histoire personnelle » d'avoir publié ces *Portraits suédois des collections publiques;* ce splendide ouvrage, d'une si belle exécution, est une très précieuse contribution à l'histoire de la Suède, à l'histoire politique comme à l'histoire artistique.

A. CH.

— M. PANCONCELLI-CALZIA publie, depuis 1906, dans la *Medizinisch-pädagogische Monatsschrift für die gesamte Sprachheilkunde* une *Bibliographia phonetica*, où il annonce, résume et apprécie les publications relatives à la phonétique. Cette bibliographie, faite avec soin et avec compétence, est précieuse; on sait à quel point sont dispersées les publications sur la phonétique. On faciliterait le travail de l'auteur, et l'on rendrait par là même service à la science, en envoyant un exemplaire de toute publication relative à la phonétique à M. Panconcelli-Calzia, *Phonetisches Kabinet der Universität Marburg* (Hesse). — A. MEILLET.

— La *Gipsy-Lore Society* (6 Hope Place, Liverpool) semble devoir déployer une grande activité. Le 4e fascicule du *Journal* vient de paraître, complétant ainsi le premier volume de la nouvelle série. — A. M.

— M. BASMADJIAN vient de publier un beau volume intitulé *Léon V Lusinian* (Paris, 1908, in-5° VIII-168 p., chez l'auteur, 9, rue Gazan) où il expose, d'après les sources qu'il a patiemment recueillies et étudiées, les tribulations et la vie errante du dernier roi d'Arménie. L'ouvrage, en arménien, est orné de figures, reproductions des documents originaux, etc. — A. M.

— Les commentaires de feu W. KELLY sur les Evangiles de Marc et de Jean, publiés et complétés par M. E. WHITFIELD (*An Exposition of the Gospel of Mark*; *An Exposition of the Gospel of John*; London, Elliot Stock, 1907 et 1908, deux in-8° de 282 et 552 pages), méritent au moins une mention sommaire. Travail consciencieux et critique dans les limites d'une théologie passablement conservatrice. Ainsi l'auteur admet l'authenticité de la finale de Marc, et l'éditeur paraît disposé à maintenir cette conclusion. La péricope de l'adultère est pareillement conservée dans le quatrième Evangile. Les opinions de l'auteur, enchaînées dans une sorte de paraphrase pieuse, provoqueraient moins la contradiction que les notes érudites de l'éditeur essayant de défendre critiquement des interprétations qui procèdent, au fond, de la tradition théologique. — A. L.

— Les petits dialogues philosophiques de M. E. GIRAN se lisent comme ils sont

écrits, avec facilité. Cependant l'imitation du livre de Job, pour la mise en scène (*Job fils de Job, essai sur le problème du mal*; Paris, Fischbacher, 1908, in-16, 152 pages; publié d'abord dans la revue *Cœnobium*) était un peu risquée. Job est un poème, et même un très beau poème. Les personnages de M. G. ont un langage imagé, mais ils ont surtout des systèmes théologico-philosophiques très arrêtés, qu'ils exposent méthodiquement l'un après l'autre : on entend successivement un protestant plus ou moins orthodoxe et deux libéraux de nuance diverse, dont l'un ressemble à M. W. Monod, et l'autre paraît être M. G. lui-même. Naturellement, c'est ce dernier qui s'efforce de concilier la transcendance divine avec l'immanence, dont les idées sont recommandées surtout à l'incrédule Job. — A. L.

— Une traduction très défectueuse des fameuses conférences de M. A. Harnack sur *l'essence du christianisme* avait été éditée en 1902. La librairie Fischbacher vient d'en publier une nouvelle, plus digne de l'œuvre, et aussi de la confiance du lecteur (Paris, 1907; in-12, 360 pages). Sans rien changer à l'ordre de l'exposition, on a marqué les divisions du livre d'après les sujets, non d'après le sectionnement primitif en seize conférences. On s'y retrouve ainsi plus facilement. — A. L.

— La littérature *moderniste* n'est pas encore épuisée. Un ouvrage doctrinal nous vient d'Italie : *Lettere di un Prete modernista* (en appendice : *Dalla sospensione di R. Murri alla scomunica di A. Loisy*. Roma, Libraria editrice romana, 1908; gr. in-8°, 288 pages). Auteur anonyme; très informé des choses romaines. On ne lira pas sans intérêt ses remarques sur le Vatican et la bureaucratie ecclésiastique; les idées sociales de Léon XIII, la politique pontificale à l'égard de la France, les principaux *modernistes* italiens, etc. Mais on trouvera peut-être la conclusion un peu ambitieuse et risquée : les *modernistes* seraient à l'égard du catholicisme dans la situation où étaient les apôtres à l'égard du judaïsme dans les premiers temps qui suivirent la Passion. On ne sait ces choses là que quand elles sont passées. — A. L.

— *La Crise du Clergé*, par M. A. Houtin, en est à sa deuxième édition (Paris. Nourry, 1908; in-12, 334 pages). Il s'agit de la crise des idées, et l'on peut dire la crise de la foi dans le clergé catholique depuis vingt-cinq ans. Sujet délicat entre tous, et pour lequel on peut dire que toute documentation est insuffisante. Celle de M. H. est aussi complète qu'il était possible. La mise en œuvre en fait une lecture agréable. Inutile d'ajouter qu'une telle œuvre, à l'heure présente, ne peut être définitive; mais elle est aussi un document pour l'avenir. Le plan, bien qu'amélioré, manque peut-être un peu d'unité, et le chapitre de l'*argent*, par exemple, n'a qu'un rapport éloigné avec le sujet. — A. L.

— Les *Cinquièmes Mélanges d'histoire du moyen âge publiés sous la direction de M. le professeur Luchaire* dans la Bibliothèque de la Faculté des lettres de l'Université de Paris (Paris, F. Alcan, 1908; in-8° de 142 pages), contiennent un premier fragment d'une édition critique de la chronique de Pierre des Vaux-de-Cernai (chapitres I et XXXVIII). On sait combien ce texte est important pour l'histoire de la croisade des Albigeois; jusqu'ici on ne le possédait en entier que dans les éditions assez fautives de Duchesne et de Dom Brial. Les élèves de la conférence de M. Luchaire, sous la direction de leur professeur, l'ont établi à nouveau d'après le meilleur manuscrit, en notant les variantes fournies par d'autres manuscrits moins anciens et moins corrects. C'est désormais à cette édition que devront recourir les historiens et il est à souhaiter qu'elle soit complétée au plus tôt. — La seconde partie de ces *Mélanges* est constituée par une notice rédigée par M. Max Fazy sur Amat, évêque d'Oloron, archevêque de Bordeaux, légat de

Grégoire VII et d'Urbain II, et par le catalogue des actes émanés de ce prélat ou le mentionnant. C'est une étude fort intéressante : le récit des légations d'Amat en Espagne et en France apportera une utile contribution à l'histoire religieuse de diverses provinces (surtout de l'ouest de la France, pendant le dernier tiers du XIe siècle). — L.-H.-L.

— La « collection de textes relatifs au droit et aux institutions de la Bourgogne par une société de professeurs et d'anciens élèves de la Faculté de droit de l'Université de Dijon », vient de s'enrichir d'un volume publié par M. Ernest CHAMPEAUX, *La Compilation de Bouhier et les coutumiers bourguignons du* XIVe *siècle. Le coutumier bourguignon de Montpellier (manuscrit H 386)*. Il a paru en 1908, à Paris, chez Picard, et à Dijon, chez Nourry, et forme un in-8° de 111 pages. Le président Bouhier avait fondu en une seule série d'articles quatre coutumiers bourguignons différents de texte et de date ; ceux qui ont étudié après lui le droit ancien de la Bourgogne se sont imaginé que les manuscrits utilisés par lui étaient perdus. Il n'en est rien : il suffisait de les chercher. C'est ce qu'a fait M. E. Champeaux avec succès. Non seulement il a retrouvé les quatre textes du président Bouhier, mais il en a exhumé plusieurs autres qu'il est important de connaître. Il nous a donc présenté la description de ces divers manuscrits et établi la concordance des articles de la compilation de Bouhier avec ceux des anciennes coutumes. Puis il a publié deux de ces vieux recueils, composés à peu près dans le même temps (vraisemblablement de 1314 à 1334) ; ils sont contenus dans le manuscrit H 386 de la Bibliothèque universitaire de Montpellier. La transcription parait très fidèle, mais pourquoi l'éditeur s'abstient-il de rétablir les apostrophes et les accents à la fin des mots terminés par é, exemple : « gardées », « approvées » ? Les meilleurs auteurs le font avec toute espèce de raison : du moment qu'on rétablit les majuscules des noms propres et la ponctuation, il n'y a pas de raison pour s'arrêter là. — L.-H. L.

— M. l'abbé G. MOLLAT a publié tout récemment dans la *Vierteljahrschrift für Social=und Wirtschaftsgeschichte* (2e fasc. de 1908), le *Procès d'un collecteur pontifical sous Jean XXII et Benoît XII*. Les différentes pièces de cette procédure dirigée contre Jean Bernier, chanoine de Châlon-sur-Saône et curé de Nanton, montrent de quelles exactions pouvait se rendre coupable un collecteur apostolique, quelle terreur il inspirait avec les armes spirituelles dont il disposait, et en même temps combien il était long et difficile d'en obtenir justice. Ce Jean Bernier fut à la fin cassé de ses fonctions et forcé de rendre gorge; mais le châtiment paraît encore bien bénin à côté des véritables crimes qu'il avait commis. — L.-H. L.

— M. Georges DIGARD a publié, au mois de décembre 1907, le quatrième fascicule des *Registres de Boniface VIII*, qui était resté en suspens (Paris, A. Fontemoing, in-4° à 2 col. numérotées 881-974). Il contient la fin des lettres communes et toutes les lettres curiales de la troisième année du pontificat. Dans les premières on relèvera surtout les nombreuses pièces relatives à l'hôpital Saint-Antoine de Vienne. Quant aux secondes, elles sont des plus importantes : elles concernent en effet les rapports de Boniface VIII avec Philippe le Bel en l'année 1297 et comprennent notamment les bulles explicatives ou rétractatives de la constitution *Clericis laicos*, en particulier celle qui est connue par ses premiers mots *Etsi de statu*. On trouvera également dans ce fascicule les documents sur les opérations de banque pour faire passer au pape le produit des perceptions faites pour son compte en France, les bulles sur les affaires du royaume de Sic le

auxquelles Boniface s'intéressait d'une façon effective, l'inféodation au roi d'Aragon du royaume ds Sardaigne et Corse, la procédure contre les Colonna, avec la bulle du 23 mai 1297 qui déposait les deux cardinaux de ce nom, excommuniait tous les membres de cette famille et confisquait leurs biens. Cette partie des *Registres de Boniface VIII* est donc des plus essentielles. — L.-H.-L.

— A propos de la publication phototypique par M. L. Dorez de la « *Vita Caesaris* », contenue dans le ms. lat. 5784 de la Bibliothèque nationale, M. Francesco Lo Parco a fait paraître dans la *Rassegna bibliografica della letteratura italiana* (anno XVI) et tiré à part (Pise, F. Mariotti, 1908, in-8° de 10 pages), un article critique qu'il a intitulé : *Alla Ricerca della verità storica nella leggenda della morte del Petrarca.* A son avis, le dernier livre que lisait le poète lorsque la mort est venu le frapper, n'est ni la *Vita Caesaris*, ni aucun des livres gros et pesants de sa bibliothèque, qu'affaibli par la maladie il n'aurait pu soulever (il faut remarquer qu'il était couché quand on le trouva mort), mais tout simplement le petit Bréviaire où il avait coutume de dire son office quotidien. C'est une hypothèse très vraisemblable que M. Fr. Lo Parco a appuyée par des déductions fort ingénieuses. — L.-H. L.

— M. Henri Brémond a publié sous le titre un peu trop prometteur de *La Provence mystique au* XVIIe *siècle* (Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1908; XIV-396 pages), la biographie du R. P. Antoine Yvan et de Madeleine Martin, fondateurs de l'ordre des religieuses de la Miséricorde. Son livre est écrit d'une façon fort attrayante; il a été composé surtout au moyen de biographies antérieures, de mémoires laissés par les contemporains et des lettres du P. Yvan, par conséquent avec très peu de documents d'archives. Il y a de ce côté là une lacune qu'il aurait été sans doute facile de combler, surtout si l'auteur avait étendu ses recherches et avait examiné au moins les premiers actes relatifs aux divers couvents de la Miséricorde. Soit par exemple le monastère d'Avignon; un coup d'œil jeté sur les notes que les chanoines de Véras et Massilian ont prises d'après les documents originaux (Bibl. d'Avignon, ms. 1738 et 2382) lui aurait appris toutes les difficultés qu'on eut dès 1640 pour établir les religieuses, le conflit qui se produisit avec les Visitandines, la donation de 12,000 livres faite par quatre avignonais, la délibération consulaire du 9 juin 1643, les noms des premières religieuses, l'autorisation donnée par l'archevêque le 14 avril 1645 de bénir la première pierre de l'église, sa consécration en 1651, un nouveau récit des obsèques de Madeleine Martin, dont l'oraison funèbre, prêchée le 5 mars 1678 par le R. P. de Roys, provincial des Pères de la Doctrine chrétienne, fut imprimée la même année à Avignon, chez Mallard ; il aurait pu marquer aussi la vénération que l'on conserva dans cette maison pour le P. Yvan, dont la chambre avait été transformée en oratoire : un service solennel y fut célébré pour lui le 27 octobre 1653, avec accompagnement d'oraison funèbre. Les archives de tous les couvents de l'ordre, peu nombreux d'ailleurs, lui auraient ainsi apporté bien des renseignements qui lui ont manqué. — L.-H. L.

— M. Regnault de Beaucaron a écrit pour l'édification de ses enfants un volume de *Souvenirs anecdotiques et historiques* sur tous les membres ou alliés des familles auxquelles lui et ses ascendants directs se rattachent depuis plusieurs siècles. Voici maintenant qu'il achève son œuvre, en nous présentant un nouveau livre intitulé : *Donations et fondations d'anciennes familles champenoises et bourguignonnes, 1175-1906, par un de leurs descendants* (Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1907; in-8° de 575 pages). Il l'a divisé en trois parties : avant la Révolution, pendant la Révolution, depuis 1800 jusqu'à nos jours. Des listes armoriales ou icono-

graphiques et des tables le complètent. Ainsi que le titre l'indique, l'auteur a voulu commémorer tous les actes par lesquels ses ascendants et alliés se sont rappelés à la reconnaissance de leurs successeurs; mais il a fait rentrer bien d'autres choses dans son ouvrage, des articles nécrologiques tout entiers, des récits de copieuses discussions (par exemple toutes les négociations qui ont eu lieu dernièrement pour la protection de l'hôpital de Tonnerre). Ne voulant commettre aucun oubli, il a rattaché aussi à sa famille certains personnages dont il serait bien embarrassé d'établir rigoureusement la filiation; ainsi par exemple beaucoup des Regnault de son premier chapitre. Ne le chicanons pas trop : cette vénération pour des ancêtres vrais ou prétendus a quelque chose de touchant qui désarme la critique. Et puis, M. Regnault de Beauçaron nous a transcrit le texte de maintes pierres tombales, de nombreuses inscriptions campanaires, lapidaires ou picturales, il a soigneusement décrit de multiples verrières exposées à la destruction, des tableaux, des gravures même, et les érudits locaux trouveront auprès de lui l'indication de pas mal de petits faits et de dates. J'oubliais de dire que les principales familles auxquelles il s'est intéressé en dehors de celle dont il porte le nom, sont celles des Berthelin, des Remond, des Billebault, des Chassin, des Le Clerc (M. R. de B. se dit parent de Buffon), des du Guet, des Thierriat, des Largentier, des Le Tartier, des Verrollot, des d'Estampes, des Porcher, des Gauthier de Vaulichères, de Beauvais, et autres, des Pinot, des Luyt, des Cerveau, des Roze, des Grangier, des La Hire, des d'Eon, etc. — L.-H. Labande.

— M. Constantin George Mano vient de consacrer à l'histoire de sa famille un fort volume, intitulé *Documente din secolele al XVI-lea — XIX-lea privitoare la familia Mano;* Bucarest, Göbl, 1907, in-4° de LV-662 pages (roumain-français), avec de nombreuses illustrations et des tableaux généalogiques. Les documents utilisés proviennent en majeure partie de collections roumaines, soit publiques, soit privées, et des archives du Patriarcat œcuménique, auprès duquel les Mano ont exercé de père en fils, pendant toute la durée des XVII[e] et XVIII[e] siècles, les fonctions de grand logothète et de grand ecclésiarque. L'ensemble en est des plus variés et des plus curieux. En écrivant cet ouvrage, qui suppose de très longues et très consciencieuses recherches, M. Mano n'a pas seulement élevé à une glorieuse famille un monument digne d'elle; il a aussi rendu un signalé service à tous ceux qu'intéresse l'histoire gréco-roumaine. — H. P.

— Il importe d'autant plus de signaler l'article sur l'Église de Naples sous la domination napoléonienne que M. Jacques Rambaud vient d'extraire de la *Rev. d'hist. ecclés.* (IX, 2) que c'est un spécimen d'un ouvrage important que l'auteur prépare. On y verra comment les mesures prises par Joseph et Murat à l'endroit du clergé napolitain entrèrent pour beaucoup dans la rupture du pape avec Napoléon. L'Eglise se blessa moins encore de voir les princes français rejeter sa suzeraineté politique ou supprimer les couvents (à ce double égard les Bourbons avaient donné l'exemple) que de les voir régler toutes ses affaires indépendamment de Rome. Joseph et Murat ne se montraient d'ailleurs pas de tous points mal intentionnés contre elle; ils amélioraient la situation des ecclésiastiques de sang inférieur, accordaient des honneurs et même de l'influence aux membres du clergé dès qu'ils acceptaient leur domination; ils tâchaient que leurs décrets, en frappant les corps, n'atteignissent pas trop gravement les individus; mais ils laissaient voir en supprimant, non les Ordres les plus hostiles aux idées nouvelles ou aux Français, mais les plus riches, ce qui se cachait derrière leurs théories philosophiques ou au moins ce qui s'y mêlait. Leur politique en matière religieuse, qui leur aliéna un

clergé qu'il n'eût pas été impossible de gagner, offre le mélange d'adresse, d'équité intelligente, de violence qui caractérise tout le règne de Napoléon Ier. — Charles Dejob.

— Un drame en cinq actes de M. Ernst Hardt, *Tantris der Narr* (Insel-Verlag, Leipzig, 1907, in-8°) a pris pour sujet les aventures des héros de la légende de Tristan et Isolde. Le passé pour tous deux est inoubliable et sous un double déguisement, Tristan qui a pris le masque d'un lépreux, puis celui d'un fou, reparaît à la cour du roi Marke. Il n'appartient pas à cette *Revue* d'apprécier l'œuvre de M. H. mais il est permis de la signaler ici à tous ceux qu'intéressent les adaptations modernes de la vieille légende celtique. — Un autre drame du même auteur, en un seul acte, nous transporte dans un monde plus voisin de nous : *Ninon von Lenclos* (même éditeur, 1905, in-8°); il traite un épisode hautement romanesque de la vie de la fameuse courtisane, sa rencontre avec le vicomte de Villiers, ce fils qui, d'après la tradition, se tua pour être tombé amoureux de sa mère sans la connaître. — L. R.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 2 octobre 1908.* — L'Académie fixe au vendredi 20 novembre sa séance publique annuelle, où M. Henri Cordier fera une lecture intitulée : *La Chine en France au* XVIIIe *siècle.*

M. le Cte Robert de Lasteyrie communique en seconde lecture un mémoire sur l'église de Saint-Philbert de Grandlieu.

L'Académie procède à l'élection des deux commissions suivantes :

Prix extraordinaire Bordin, 1911 (moyen âge) : MM. Delisle, R. de Lasteyrie, Meyer, Longnon;

Prix ordinaire, 1911 (antiquité) : MM. Alfred Croiset, Cagnat, Chatelain, Haussoullier.

L'Académie déclare la vacance de la place de membre ordinaire vacante par suite du décès de M. Gaston Boissier. La date de l'élection sera fixée dans la prochaine séance.

Les RR. PP. Jaussen et Savignac font une communication sur le résultat de la mission archéologique en Arabie qui leur a été confiée par la Société française des fouilles archéologiques. Leur itinéraire s'est étendu de Jérusalem à Medaïn Sâleh. Ils ont trouvé 201 inscriptions ou graffites nabatéens, 34 inscriptions ou graffites minéens et lihyanites, 180 graffites tamoudéens, 5 inscriptions arabes et une inscription turque. Les inscriptions minéennes contiennent un nom nouveau; les inscriptions arabes mentionnent la construction de châteaux destinés à protéger les pèlerins de la Mecque au XVIIe siècle. Quant aux monuments de Hégra qu'ils ont étudiés, ce sont des tombes et des stèles ou niches religieuses.

M. Paul Gauckler, correspondant de l'Académie, rend compte des fouilles récemment exécutées, sous sa direction, au Janicule, à Rome. Ces recherches ont porté sur l'emplacement de l'ancien *Lucus Furrinae* où se tua Caïus Gracchus, et que M. Gauckler avait déjà identifié avec le ravin de la villa Sciarra. Une première fouille amena la découverte, à 12 m. de profondeur, de l'antre des *Nymphae Furrinae*. D'autres recherches, entreprises sur le versant N. du ravin par MM. Georges Nicole et Gaston Darier, de Genève, mirent au jour, exactement au point indiqué par M. Gauckler, une des chapelles du sanctuaire syrien. C'est une *cella* rectangulaire qui se termine au fond par une abside avec niche abritant encore une statue de divinité assise sur un trône, sans doute un Jupiter syrien. La statue recouvrait un petit ossuaire creusé dans le sol de la niche et renfermant un demi-crâne humain, dont il est difficile de s'expliquer la présence et le rôle en cet endroit. Au milieu du petit temple se dressait un autel triangulaire, dont la face antérieure est évidée en demi-lune. Le seuil, remanié, était formé d'une table d'autel en marbre blanc, présentant d'une part, sur la tranche, une dédicace exactement datée des derniers mois de l'an 186 p. C., et due à un certain Gaionas, qui porte ici le titre énigmatique de *Cistiber Augustorum*, et de l'autre, sur le plat, une seconde inscription consacrée par le flamine C. Aeflanius Martialis à *Venus Caelestis*, sans doute l'*Atagartis* syrienne.

Léon Dorez.

Le propriétaire-gérant : Ernest LEROUX.

LE PUY, IMP. MARCHESSOU. — PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON, Srs

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 42 — 22 octobre. — 1908

Allison Emery DRAKE, **Discoveries in Hebrew, Gaelic, Gothic, Anglo-saxon, Latin, Basque.** 1907. Denver et Londres, in-8°, VI-410 p.

La découverte est celle de la parenté de l'indo-européen, du sémitique et du basque, qui est établie par 803 étymologies. Voici la première : racine HBH[1] dans hébreu HAB (*sic*) « chef, père », basque jaBe « maître, seigneur », gotique aBa et Fadar, anglo-saxon Faeder, etc. Cet exemple suffira sans doute.

A. MEILLET.

L. H. DODD, **A Glossary of Wulfstan's Homilies** (Yale Studies in English, XXV). New-York, Holt, 1908, 244 pp. in-8°. Prix : 1 dollar.

Le glossaire de Wulfstan qu'a présenté M. L. H. Dodd comme thèse de doctorat à l'Université de Yale est un relevé de formes complet, méthodique, pourvu de renseignements statistiques soigneuse-

ment établis : c'est un ouvrage utile et tel qu'on désirerait en voir paraître sur beaucoup de textes inexplorés. Les fautes d'impression relevées en note étaient inévitables, et, bien qu'assurément décevantes dans un travail lexicographique, ne permettent pas de mettre en cause la conscience de son auteur.

M. D. a pensé, avec raison, que son ouvrage pouvait se présenter tout seul et ne lui a point donné de préface : quelques lignes d'avertissement et d'éclaircissement n'eussent pourtant pas été inutiles. C'est ainsi que les références désignent le numéro de la page et de la ligne tel qu'il se trouve dans l'édition Napier, Berlin, 1883 ; l'édition Napier n'est mentionnée nulle part, même dans la bibliographie.

Il y aurait également eu avantage à s'expliquer sur l'usage de quelques termes grammaticaux : dans certains cas douteux, nous nous demandons quelle règle M. D. a suivie pour attribuer une forme à la déclinaison faible ou forte, abstraction faite des fautes d'impression manifestes. De même qu'entend M. D. par l'abréviation « i. » (instrumental ?) Ce n'est évidemment plus l'ancien instrumental de flexion, c'est une fonction syntactique qui demandait à être définie pour rendre significatif l'emploi de l'abréviation. Sans doute, un peu de pratique du glossaire de M. D. suffit pour en éclaircir la lecture, mais une demi-page d'explications eût évité au lecteur une incertitude première peu encourageante [1].

P. Doin.

Section historique de l'état-major de l'armée. **La campagne de 1794 à l'armée du Nord.** II[e] partie. *Opérations*, Tome deuxième, par H. Coutanceau et H. Leplus. Paris, Chapelot, 1908. In-8°, xv et 293 p.

Le volume est de M. le colonel Coutanceau qui l'a rédigé entièrement et appuyé des pièces justificatives ; M. le lieutenant Leplus n'a fait que surveiller la publication du texte et établir les croquis.

---

1. A corriger : P. 5, dsn. ælcan 191, 24 ; introuvable. P. 6, nsm. æni 25, 4 = 25, 14 ; dsn. = dsm. ænigum 39, 14. P. 10, dpn. agemun = agenum ; atterberende 193, 22 = 192, 22. P. 44, wk. deadan 200, 7 = asf. wk., etc. P. 45, apm. deoflicre = deoflice. P. 51, call... I ...wal 3, 6 = cal 3, 6 ; II ...al 239, 23 = 289, 23 ; callon... 235. 15 : introuvable ; dpf. eall 36. 2 = eal. P. 53, apm. wk. earman 139, 15 = 139, 5. P. 54, efengelica... enengelica = euengelica. P. 55. asm. wk. egesfullan = egefullan 135, 27. P. 57, dsn. corthlican 179, 25 = 279, 25 ; npn. wk. eorthlice 320, 23 = 220, 23. P. 61, dpm. feawum 306, 20 = dpn., etc. P. 73, fulan 249, 18 : doit être classé sous apm. P. 75, nmp. fyrenfullan = nmp, wk., etc. P. 84, geflitgeorn contentions = contentious. P. 91, apm. geleaffulan = apm. wk., etc. P. 103, getreowum 229, 19 : introuvable. P. 110, dpf... godum 236, 25. 244, 10 : à classer sous dpf. wk. P. 112, gremlican 60, 4 = gramlican ; nsm. wk. grumlica = grimlica. P. 116, les 3 exemples de hædenum annoncés dpm. wk. appartiennent réellement à la déclinaison *forte*, tel : on hæthenum theodum 157, 12. P. 117, gpm. haligra... : les exemples cités comme forts appartiennent à la déclinaison *faible*, et ceux qui suivent gpm. wk. sont *forts*, sauf le dernier.

Il témoigne du même soin, de la même conscience que les volumes précédents, déjà analysés ici, et comme toujours, M. Coutanceau a su composer avec les documents tirés de notre ministère de la guerre et des archives autrichiennes un récit clair, solide et qui fera désormais autorité tant par la justesse des appréciations que par l'exactitude et l'abondance des détails. L'auteur retrace la marche sur Menin et Courtrai, l'affaire de Mouscron, la prise de Menin, le combat de Courtrai, la victoire de Tourcoing et la bataille de Pont-à-Chin. Il montre que toutes ces affaires font honneur à l'armée et à ceux qui la dirigèrent. Mouscron et Menin ne sont que des succès de peu d'importance; mais Tourcoing est sans contredit une victoire. Parmi les généraux qui se signalent alors, M. C. insiste principalement sur Souham, Moreau, Macdonald et Vandamme.

Souham est d'avis que les Français doivent toujours attaquer, faire des attaques promptes et vives, et à Mouscron, lorsque le combat traine, c'est lui qui, en personne, après deux attaques infructueuses, mène la troisième attaque; aussi Pichegru rend-il hommage à son audace.

Moreau attaque Menin avec la même activité, la même impétuosité; pas de lenteurs, pas de formalisme à la Vauban; on occupe aussitôt des maisons et une tête de pont qui servent de point d'appui; on installe les batteries en rase campagne; on bombarde la place, on la « chauffe de la manière la plus vive », et c'est alors que Hammerstein fait cette percée qui lui valut une gloire immortelle. Quelques semaines plus tard Moreau fait preuve d'une vigueur plus grande encore et, comme dit M. C., d'une abnégation sublime : à la suite d'un conseil de guerre, on décide que Moreau arrêtera avec un minimum de forces Clerfayt sur la Lys pendant que Souham écrasera avec ses masses le duc d'York à Tourcoing, et Moreau se sacrifie volontiers au salut commun, s'écrie que le plan est le meilleur qui soit et qu'on doit l'adopter; « rare exemple, dit l'archiduc Charles, d'une conférence de plusieurs hommes qui engendre une résolution virile, conforme au but ».

On n'admire pas moins l'énergie fougueuse de Vandamme lorsqu'il débouche à Courtrai par la porte de Bruges. L'ennemi cerne la ville : il a sept batteries qui enfilent les chaussées; il a des tirailleurs dans les faubourgs et les blés; il crie déjà qu'il a ville gagnée. Et Vandamme éprouve des pertes; mais il parvient à se déployer, à conquérir l'espace indispensable pour agir.

Quant à Macdonald, il a toujours, comme dit Pichegru, une bravoure réfléchie.

Et pourtant — M. C. fait là dessus de bien ingénieuses et utiles observations — Souham n'avait pas de culture militaire et ne connaissait pas la théorie autrichienne du *Festhalten*. Mais, depuis deux ans, il avait acquis la pratique, mûri son jugement, et M. C. montre très

bien comment l'ancien gendarme sait répondre aux manœuvres de l'adversaire par des manœuvres adéquates et pratiques, sans avoir étudié sur les bancs de l'école le principe de l'économie des forces. Avant Tourcoing, Souham discerne la situation, et avec netteté, avec clarté il résout le problème, et l'archiduc Charles dit encore à ce propos qu'il faut faire l'éloge de l'esprit qui animait les généraux français; que les dispositions simples triomphaient des conceptions complexes; que l'idée, vraiment pratique, énergiquement exécutée, l'emportait sur la théorie creuse, calculée sur le papier et appliquée avec hésitation.

Faut-il ajouter que Pichegru faisait de même et que, dans la bataille de Pont-à-Chin, tandis qu'il maintenait l'ennemi sur le front Estaimbourg-Baisieux, il l'abordait par une attaque décisive en débouchant sur le front Saint-Léger-Warcoing?

Et tout ceci prouve également, comme le fait voir M. C., que les troupes avaient dès lors l'aptitude manœuvrière, qu'elles savaient compenser l'infériorité voulue de leur nombre sur un point donné par des attaques vigoureuses et réitérées qui imposaient aux alliés, qu'elles savaient faire de grands efforts et de longues étapes. M. Coutanceau rappelle à ce propos un mot de Clerfayt, que les assauts des républicains étaient vifs et répétés, *lebhaft und wiederholt*. C'est, comme remarque encore M. Coutanceau, que deux ans de combats avaient enfin donné à l'armée française la force morale. A Menin, les soldats veulent combler les fossés de leurs propres corps pour que leurs camarades puissent s'emparer de la place, et à Mouscron, au débouché de Vandamme par la porte de Bruges, à l'attaque de Souham et de Bonnaud sur Tourcoing et Watrelos, à la bataille de Pont-à-Chin, cette force morale se manifeste par des signes indéniables. Pont-à-Chin, dit M. Coutanceau, « consacre la valeur des troupes républicaines, qui sont dorénavant assez solides pour se mesurer sérieusement en bataille rangée avec une armée professionnelle, et les plus anciens officiers autrichiens qui ont fait la guerre de Sept Ans et celle des Turcs ne se rappellent pas avoir vu un carnage et un feu pareil; l'armée de la Révolution est faite, et n'a plus qu'à accomplir ses glorieuses destinées ».

A. Chuquet.

Bibliothèque de la Société des Etudes Historiques. Tome VI. Fondation Raymond. **Itinéraire général de Napoléon Ier**, par Albert Schuermans. Préface par Henri Houssaye, de l'Académie française. Paris, Picard, 1908. In-8°, 390 p.

M. Schuermans a fait là quelque chose de fort intéressant et utile, un *Itinéraire* qui nous manquait et qui rejette à jamais dans l'ombre et l'oubli les travaux défectueux et incomplets de Dolly, de Perrot et de La Bédollière. Le jeune et laborieux auteur s'est on ne peut mieux renseigné. Avec une très louable ténacité il a consulté les pièces des

archives publiques, fouillé la *Correspondance* imprimée et inédite, les journaux, etc., et il indique avec un soin extrême ses références. Il rédige d'ailleurs avec brièveté, sans dire rien de trop et sans tomber dans l'obscurité.

On n'aura guère de critiques à lui faire. Quelques fautes d'impression, comme p. 3 *Tardinon* pour Tardivon, p. 8, *Orezzo* pour Orezza, p. 8 et 9, *Buttafuore* pour Buttafuoco[1].

Peut-être, en ce qui concerne le séjour de Napoléon à Valence, en 1791, s'est-il trop fié à Coston. La page du livre la plus contestable est la p. 15 relative à l'épisode d'Avignon. Tout d'abord, le 3 juillet 1793, Napoléon n'a pu écrire à *Barras*, *alors ministre de la guerre*; le ministre, c'était alors Bouchotte. En outre, M. Schuermans a eu grand tort de s'appuyer sur le travail d'Ollivier Le Moine ; il assure que Bonaparte était sous les ordres de Carteaux et a tiré du « rocher de la justice », ou rocher de Villeneuve, sur le rempart de l'Oulle. Faut-il répéter que cette tradition avignonnaise ne mérite pas créance? Ni la correspondance de Carteaux, ni celle des représentants, ni les Souvenirs de Doppet qui retrace avec complaisance les débuts du « héros d'Italie », ne citent le nom de Bonaparte. Le général Carteaux n'a jamais dit qu'il eut alors Napoléon sous ses ordres. Dans le *Souper de Beaucaire,* ainsi que dans ses pétitions et dans ses états de service, Bonaparte ne fait jamais la moindre allusion au rôle qu'il aurait joué devant Avignon. Du reste, une erreur commise par Bonaparte dans le *Souper de Beaucaire* suffirait à démontrer qu'il n'était pas à Villeneuve le 25 juillet 1793 ; il dit que les Allobroges y étaient, or, la colonne Dours qui occupa Villeneuve, ne comptait pas un seul Allobroge dans ses rangs : en disant que les Allobroges se trouvaient à Villeneuve, Bonaparte prouve que lui-même ne s'y trouvait pas[2].

De même, M. Schuermans a tort de croire (p. 171), d'après Coston, que Bonaparte est allé, à la fin d'août, devant Lyon, où il aurait servi quelque temps sous le général Vaubois.

Mais c'est assez chicaner. L'*Itinéraire* dressé avec tant de science et de patience par M. Schuermans est une des meilleures publications de nos napoléonisants, déjà si nombreux, trop nombreux. On le consultera souvent avec grand profit et quiconque voudra savoir quel lieu, quelle date il faut attribuer à tel ou tel fait de la carrière de Napoléon, devra chercher dans le Schuermans. Ce « calendar » si consciencieux est indispensable à tous ceux qui étudient la vie et le règne de l'empereur.

A. Ch.

---

1. De même, lire p. 12, Morati pour *Moratti* et p. 14 Giubega pour *Guibega*. — P. 33, Camon pour *Calmon*. — P. 22, il est certain qu'au sortir de Paris et avant d'arriver à Chanceaux, Bonaparte (ce que ne dit pas l'auteur) est passé à Troyes.

2. Cf. ma longue démonstration dans *La jeunesse de Napoléon*, III, p. 155-159; mais elle n'a pas convaincu les gens d'Avignon.

Jean Lucas de Pesloüan. — **Histoire de la juridiction administrative sous la Révolution et sous l'Empire.** Paris, H. Champion, 1907, v et 275 pages, in-8°.

Bien qu'elle soit beaucoup plus juridique qu'historique et qu'elle présente quelques grosses lacunes, cette thèse de doctorat en droit rendra des services, parce qu'elle résume d'une façon claire, exacte et judicieuse l'histoire embrouillée et très mal connue du contentieux administratif sous la Révolution et sous l'Empire. M. Lucas de Pesloüan a fort bien vu qu'en dépit de la force de la légende contraire, les Constituants étaient des étatistes qui craignirent toujours de laisser amoindrir en leurs mains l'autorité publique et s'efforcèrent avec persévérance de subordonner en toute circonstance le pouvoir judiciaire au pouvoir exécutif et l'exécutif au législatif. C'est un excellent chapitre que celui qu'il a écrit sur les « idées centralisatrices de la Révolution » et j'en conseillerai volontiers la lecture à ceux qui persistent à représenter les hommes de 89 comme des individualistes; singuliers individualistes qui confondent dans les mêmes mains l'administration et la juridiction contentieuse, qui confient aux directoires de département les attributions judiciaires des intendants, réservent à l'examen des seuls corps administratifs l'instruction et le jugement des affaires concernant la vente des biens nationaux, les contributions, la voirie, les élections, etc. M. L. de P. aurait fortifié sa thèse s'il avait eu l'idée de s'occuper du contentieux en matière de cultes. Mais il ne semble pas savoir que l'exécution de *toutes* les lois sur les cultes fût confiée aux seuls corps administratifs, ce qui entraîna des violations sans nombre de la liberté religieuse, et ceci dès 1791.

L'évolution se fit de plus en plus dans le sens de l'étatisme. Plus le pouvoir était réellement faible, plus il éprouvait le besoin de se rendre légalement fort. Les ministres de l'ancien régime ne donnaient que des avis, ceux du Directoire rendent des jugements. Les fonctionnaires jouissent de plus en plus d'une réelle impunité à l'égard du public. Ils ne sont responsables que hiérarchiquement. Avec le Consulat et l'Empire s'achève et se consolide la restauration des pratiques et des institutions de l'ancien régime. Les tribunaux administratifs reparaissent sous le nom de conseils de préfecture et de Conseil d'État.

Très utile comme exposé doctrinal, ce livre est insuffisant comme recueil de faits. Les quelques documents consultés aux archives de Seine-et-Oise ne sont ni assez nombreux, ni assez variés, ni assez probants pour donner l'impression de la réalité. En s'en tenant aux seules sources imprimées, M. L. de P. aurait cependant pu arriver à des précisions plus grandes. Par exemple, s'il avait systématiquement dépouillé Duvergier (Recueil des Lois), il aurait vu que le Directoire fit, une fois au moins, usage de son pouvoir d'interpréter la loi [1]. L'ex-

1. Cf. l'arrêté du 4 brumaire an VI rendu sur un référé du tribunal du Puy-de-Dôme.

cuse de l'auteur, c'est qu'il en est à son premier livre et que ce livre est une thèse de doctorat en droit. Telle qu'elle est, son esquisse est très méritoire.

Albert MATHIEZ.

Heinrich WEINEL. **Ibsen. Björnson. Nietzsche.** Individualismus und Christentum. Tübingen, Mohr, 1908. 8° p. 244. Mk. 3.

Otto SCHMIEDEL. **Richard Wagners religiöse Weltanschauung**. Tübingen, Mohr, 1907. in-16, p. 64. Mk. 0.70.

I. Le livre de M. Weinel, un théologien qui n'est pas inconnu des lecteurs de la *Revue*, s'adresse moins aux critiques littéraires qu'au grand public. L'auteur a choisi trois des apôtres les plus autorisés de l'individualisme moderne pour exposer les reproches qu'ils ont faits au christianisme et montrer que l'idéal moral qu'ils ont dressé contre la doctrine officielle est bien près de la religion rénovée dont M. W. représente les tendances dans le protestantisme allemand contemporain. Les drames d'Ibsen, et parmi eux les deux qui ont plus particulièrement abordé le problème religieux, *Brand*, *Empereur et Galiléen*, celui de Björnson, *Au-dessus de nos forces*, sont étudiés de près et confrontés avec cette doctrine plus purement issue des Evangiles qui est la thèse ordinaire de M. W. La plus grande partie du volume est réservée à Nietzsche. Sa critique fameuse du christianisme est suivie point par point; l'auteur en fait voir les faiblesses, les contradictions et les inconséquences; il relève dans l'interprétation de Nietzsche des erreurs historiques et souvent — un théologien avait ici beau jeu — des erreurs d'exégèse. Parfois aussi il ne fait qu'opposer affirmation à affirmation et souligne peut-être à l'excès le rôle de la maladie dans le système de Nietzsche. Néanmoins (le fait d'ailleurs n'est pas nouveau) la conclusion de M. W. lui est toute favorable; il s'applaudit de ces attaques qui ont eu le mérite d'aider à dégager la véritable essence du christianisme; la probité de sa pensée, comme l'effort d'Ibsen et de Björnson, ont été en somme bienfaisants pour la religion affranchie du traditionalisme.

II. Sous une forme très resserrée (l'impression elle-même est des plus compactes) la petite brochure de M. Schmiedel contient un excellent résumé des transformations de la pensée religieuse et philosophique de Wagner. L'auteur y distingue quatre phases essentielles qui se partagent sa vie, et pour chacune d'elles, après une brève esquisse biographique, il analyse les ouvrages théoriques les plus significatifs pour l'évolution des idées de Wagner et les rapproche des créations musicales où elles ont trouvé une expression. Wagner a subi des influences multiples et contradictoires; les plus importantes de ses œuvres dont nous suivons la genèse, appartiennent à la fois à plusieurs de ces phases de son histoire intérieure. M. Sch. a

dégagé avec beaucoup d'habileté tous ces éléments complexes, et son analyse si substantielle donnera aux lecteurs pressés une idée suffisante du philosophe et de l'artiste.

L. R

— M. A. Dufourcq reprend avec un plan nouveau et meilleur l'ouvrage qu'il avait publié sous le titre : *Le passé chrétien*. La première partie nous revient en *Histoire comparée des religions païennes* (il s'agit seulement des religions égyptienne, sémitiques, perse, grecque, romaine) *et de la religion juive* (Paris, Bloud, 1908; in-12, xxvi-330 pages). L'intention apologétique est franchement avouée, mais on se propose plutôt de faire valoir le christianisme comme la plus haute expression de l'idée religieuse que de défendre des thèses de théologie orthodoxe. En somme, le petit volume de M. D. peut être présenté comme un excellent manuel de vulgarisation, puisé aux meilleures sources, bien documenté, bien rédigé, pour l'histoire des religions dont il traite. Cette histoire s'arrête à la fin de la domination persane. Trois autres volumes suivront celui-ci, pour amener l'histoire du christianisme jusqu'à nos jours. — A. L.

— Nous ne pouvons que signaler ici la traduction danoise, avec commentaire, du livre d'Amos, par M. A. C. Larsen (*Profeten Amos oversat og forklaret*; Tillge, Copenhague, 1907; in-8, 33 pages). — X.

— Nous signalons de même, sans discuter autrement une thèse qui ne sera sans doute pas de sitôt acceptée, la conférence de M. J. M. Rivas Groot, sur l'arbitrage international du Pape (*El Papa, arbitro internacional*; Bogota, Imprimerie nationale, 1907; in-8, 24 pages). — X.

— Critique de la théologie protestante libérale, par C. Stange (*Das Frömmigkeitsideal der modernen Theologie*; Leipzig, Hinrichs, 1907; in-8, 31 pages). L'auteur s'efforce de sauver ce qu'il peut des anciennes théories du péché et du salut par le Christ; mais il ne semble pas réussir à prouver la valeur absolue de ces doctrines. — X.

— Bonne exposition des prescriptions du Coran concernant la famille, l'esclavage, les successions, par M. R. Roberts (*Das Familien- Sklaven-und Erbrecht im Qorân*; Leipzig, Hinrichs, 1908; in-8, 56 pages). Rapprochements instructifs avec les législations de l'antiquité, principalement avec la législation mosaïque. — X.

— « Non mi lusingo troppo », écrit M. Arturo d'Ercole, dans la préface de son livre sur le christianisme (*Cristianesimo e suo evo. Idee religiose*. Napoli, Lutrano, 1907; gr. in-8, 304 pages), « ma quest'opera *pesantissima* non incontrerà molti eroi nella pazienza, che la seguano da capo a fondo, la ponderino, e s'encapriccino a volerla capire in ogni sua parola. » L'auteur se rend justice; il est extrêmement difficile à lire et à suivre. Sa critique du christianisme est acerbe, exagérée sans doute en maint endroit, mais je ne saurais dire si elle est foncièrement injuste, n'ayant déchiffré que certaines pages qui m'ont paru fort obscures et confuses, sans pouvoir en dégager une idée bien nette sur le sujet traité. Divisions du livre : « Avventure d'un' idea; Transizioni; Apostasia; Palingenesi; Riforma; Cristianesimi; Paradossi e Anacronismi; Cristo; Sibyllae. » — X.

— Gros traité théologique sur le décret du Saint-Office *Lamentabili sane exitu*, par M. F. Heiner (*Der neue Syllabus Pius* X; Mainz, Kirchheim, 1908; gr. in-8, viii-330 pages), Œuvre de scolastique orthodoxe, où l'historien n'a presque rien à

apprendre sur les origines du document pontifical et sur les sources d'où les propositions condamnées sont censés extraites. — A. L.

— Si l'on prend les récits du quatrième Evangile comme une relation de simples faits, ils fourmillent d'invraisemblances et même de contradictions, auxquelles on peut être tenté de remédier en supposant des interpolations. C'est ce que fait M. E. SCHWARTZ (*Aporien im vierten Evangelium. Nachr. d. k. Gesellschaft d. Wissenschaften zu Göttingen*, 1907; in-8, 30 pages). Mais les résultats obtenus par ce moyen sont loin d'être satisfaisants. On pourrait trouver de telles incohérences de narration jusqu'à suppression complète de la matière. La clef de ces difficultés doit être cherchée le plus souvent dans le sens allégorique des morceaux, — Le même auteur discute la chronologie de saint Paul (*Zur Chronologie des Paulus*. Même recueil, 1907; in-8, 30 pages). Travail original dans ses conclusions (Paul serait mort en 57-58), condamné par Néron, bien avant la persécution de l'an 64); critique hardie des Actes. Les hypothèses de M. S. ne sont pas à accepter les yeux fermés; mais elles méritent l'examen et la discussion. — A. L.

— M. W. STAERK édite, conformément à la métrique, les prophéties d'Amos, de Nahum et de Habacuc (*Ausgewählte poetische Texte des Alten Testamentes*. Heft 2 : *Amos, Nahum, Habakuk*. Leipzig, Hinrichs, 1908: in-8, IX-25 pages). A consulter pour la critique du texte. — A. L.

— Intéressante conférence de M. J. GEFFKEN sur les jugements qui ont été portés sur Socrate, dans les premiers siècles chrétiens, depuis saint Justin jusqu'à saint Augustin (*Sokrates und das alte Christentum*. Heidelberg, Winter, 1908; in-8, 45 pages). Bonne documentation. Notes érudites à la fin de la brochure. — X.

— Dans un article de la Revue de la Société des Sciences de Finlande 1906-1907, n° 3. M. Hermann GUMMERUS a fait une étude soignée sur les prestations en nature exigées des *Coloni* à l'époque romaine dans toutes les parties de l'Empire romain, surtout en Asie, en Afrique, en Gaule et en Italie. Il a été fait de cet article un tirage à part (sans indication d'année et de librairie). — R. C.

— Deux tirages à part de M. G. CURCIO : 1° *Commenti medio-evali ad Orazio* (estratto dalla *Rivista di filologia*, t. XXXV, p. 43-64). Résultats de recherches à la Vaticane; commentaires apparentés à Acron et Porphyrion : Reginensis 1672 (XII° s.), 1675 (X° s.), 1701 (XV° s.). 1703 (X° s.); commentaires différents : Reginensis 1431 (XIII° s.); commentaires d'humanistes ou issus de l'humanisme; 2° *Un manoscritto vaticano di scholi pseudo-acroniani* (*Ibid.*, 65-68) : Reginensis 2071; signature du 14 septembre 1469; apparenté à B. N. Lat. 7900 A. — P. L.

— Dans une courte brochure *Mauri* (Leipzig, Dietrich, 1907. 8°, p. 19. mk 0,60). M. O. von PILLEMENT, prenant pour guide la toponomastique. a suivi les destinées des débris de peuplades gothiques dans les passes des Alpes occidentales. Ces clans assez nombreux (les localités en *raz* impliquent une origine gothique), qui vers le milieu du VI° siècle avaient renoncé à l'arianisme sous le patronage de Saint-Maurice, jouèrent un certain rôle dans les luttes où l'empire des Goths d'Italie trouva sa fin, puis ils furent refoulés par de nouveaux envahisseurs vers le nord, dans les cantons du Valais et de Vaud. — L. R.

— M. G. M. EDWARDS publie : *Altera colloquia latina, adapted from Erasmus, with notes and vocabulary* (Cambridge, University press warehouse, Clay, 1908; XXIV-136 pp. in-18; prix : 1 sh. 6). Nous avons déjà annoncé un premier recueil du même genre. On n'a pas là le texte authentique, mais une adaptation qui com-

porte notamment de fortes coupures. Cet essai prouve une fois de plus la valeur scolaire des ouvrages des humanistes. — P. L.

— Pierre de Beauvais est un rimeur du XIIIe siècle sur lequel nous a renseignés une importante notice de M. P. Meyer (1890). M. E. Lœseth, dans un article intitulé : *Sur quelques ouvrages de Pierre de Beauvais* et inséré dans le recueil dédié à la mémoire de Sophus Bugge (p. 26-42) montre que la source de ses traités dévots doit être cherchée dans les écrits faussement attribués à Saint-Augustin, au reste interprétés fort librement ; il publie l'un de ces traités (*le Saumoier et les trois séjours de l'homme*) et corrige en une foule de passages le texte d'un autre traité (*la Vie de Saint Germer*) récemment publié par le vicomte de Caix de Saint-Aymour. — A. J.

— M. Concetto Marchesi extrait du 5e no des *Studj romanzi* de M. E. Monaci un article sur quelques traductions en italien conservées dans des manuscrits de Florence. Son étude comprend 114 p. (Pérouse, Union coopér., 1907) ; elle porte : 1° sur une traduction faite par un inconnu de la Météréologie d'Aristote, tantôt d'après une version latine de l'arabe, tantòt d'après une version latine du grec et tantôt d'après le paraphrase d'Albert le Grand, tantôt d'après celle de S. Thomas (p. 23-26, on trouvera des réflexions sur Dante et les interprètes d'Aristote) ; il traite de ces deux versions latines que son traducteur avait sous les yeux. Il passe ensuite aux interprètes de Valère Maxime (p. 75-77, et il relève les citations de Dante dont ils ornent leur prose) et de l'Agriculture de Palladius. — Charles Dejob.

— M. W. H. Hudson a entrepris d'éditer Shakespeare en se laissant guider par des principes qu'il convient de louer sans réserves. Dans les deux pièces que nous avons sous les yeux *Love's Labour's Lost* et *the Merchant of Venice* (*Elizabethan Shakespeare*, London, Harrap. chaque pièce, 2 s. 6 d.), le texte est une réimpression du premier in-folio, les principales variantes fournies par les in-quarto étant données en note. Les pièces sont précédées d'excellentes introductions et suivies d'une étude sur les sources, de notes, et d'un glossaire. Je ne connais pas de meilleures éditions classiques. Il est à souhaiter que M. Hudson achève rapidement sa tâche. Il rendra service à tous ceux qui s'intéressent à Shakespeare. Il faut regretter qu'en parlant des éditeurs récents qui ont rompu avec les anciens errements, M. Hudson n'ait rien dit du regretté M. Beljame. — Ch. Bastide.

— M. Henri Obreen a raconté dans les *Travaux de la faculté de philosophie et lettres de l'Université de Gand* (34e fascicule), l'histoire du règne troublé du comte Floris V de Hollande (*Floris V Graaf van Holland*, Gent, van Goethem, 1907, XLVII, 177 p. in-8). Né en 1254, il avait deux ans quand son père, le comte Guillaume, roi d'Allemagne, fut assommé par les paysans frisons dans leurs marécages témérairement envahis. Une fois majeur, sa vie se passa dans des guerres perpétuelles contre ses voisins, l'évêque d'Utrecht, les Frisons et les Flamands. Sa politique aventureuse l'allia successivement aux rois de France, d'Angleterre et d'Écosse, mais le brouilla finalement avec tout le monde. Enlevé aux portes d'Utrecht par quelques seigneurs conjurés, le 23 juin 1296, il fut assassiné quatre jours plus tard, en essayant de se sauver du château de Mayden où ils l'avaient enfermé. M. Obreen a fait précéder son récit d'une introduction très détaillée sur les sources manifestes diverses et la bibliographie de son sujet. — E.

— Nous avons reçu un nouveau volume de *l'Histoire de l'Italie au moyen âge* que M. Ludo Moritz Hartmann publie dans la collectiou Heeren, Uckert et Lamprecht. C'est la première moitié du tome troisième. (Gotha, F. A. Perthes, 1908,

IX, 309, p. in-8°; prix : 10 francs). Elle comprend l'histoire de la péninsule italienne pendant la durée de la dynastie carolingienne, depuis la conquête de la Lombardie par Charlemagne jusqu'à la mort de l'empereur Louis II, son arrière-petit-fils. On y trouvera plutôt une histoire générale des Carolingiens, où les faits communs à tous les membres de la famille prennent une large part; mais, à vrai dire, il était bien difficile qu'il en fût autrement. M. Hartmann nous dépeint avec talent et lucidité les vicissitudes intérieures du gouvernement franc au neuvième siècle; la formation de la féodalité italienne; les luttes entre le pouvoir civil et la papauté, qui gagne visiblement du terrain depuis le règne de Nicolas I; la conquête de la Sicile par les Arabes; l'effort inutile pour subjuguer les principautés lombardes dans le sud de la Péninsule. Les rapports de l'Italie avec Byzance et la naissance de Venise sont l'objet de ses derniers chapitres. Le génie et l'importance politique de Charlemagne, le « parvenu sur le trône des Césars » (p. 85) sortent un peu diminués de l'enquête de l'auteur. Les notes érudites et les renvois aux sources sont placés à la fin de chaque chapitre, ce qui est plus commode pour le lecteur que d'avoir à les chercher à la fin du volume. — E.

— M. W. B. Stevenson a rédigé une courte histoire des Croisés en Orient (*The Crusaders in the East*, Cambridge, University Press, 387 p. in-8°; prix : 9 fr. 40), qui se distingue des nombreuses histoires générales et spéciales des Croisades que nous possédons déjà, par ce fait que l'auteur a moins entendu raconter ces expéditions, religieuses en elles-mêmes, que les luttes locales de l'Orient chrétien et musulman qui en ont été la conséquence, comme l'indique d'ailleurs le sous-titre de l'ouvrage : *Les guerres de l'Islam contre les Latins de Syrie au* XII° *et* XIII° *siècles*. — C'est à l'aide des sources arabes surtout que M. Stevenson a essayé de renouveler le sujet. On ne peut dire qu'il se place absolument au point de vue de l'Islam, mais il s'efforce à coup sûr de raconter ce chapitre de l'histoire de l'Orient musulman au moyen âge, d'une façon un peu moins exclusive que nous autres Occidentaux le faisons d'ordinaire; et il nous montre ainsi le revers, souvent assez laid, de la médaille classique des *Gesta Dei per Francos*. Dans une série de chapitres, où les spécialistes trouveront plus d'une menue question d'ordre chronologique discutée et le plus souvent élucidée, l'auteur nous raconte la création du royaume de Jérusalem, des seigneuries d'Antioche, d'Edesse et de Tripoli et leur histoire en somme assez lamentable, ainsi que les trois règnes d'Emad-ed-Din Zenki, de Nour-Ed-Din et de Saladin, jusqu'à la mort du grand sultan en 1193. Un dernier chapitre nous montre les convulsions ultimes des débris de ces petits Etats chrétiens d'Orient, jusqu'à la prise de Tripoli en 1289, et celle d'Acre, de Sidon et Beyrouth en 1291. Signalons encore deux appendices sur la *Chronologie des historiens arabes* et sur la *Chronologie de Guillaume de Tyr*. La carte jointe au volume est bien primitive. — E.

— Nous avons rendu compte, assez récemment, du *Calvin* de M. Bossert, compris dans la collection Hachette des *Grands écrivains français*. La biographie du réformateur, esquissée de façon si sobre et pourtant si complète, à l'usage du grand public, par notre compatriote, vient d'être traduite en allemand par M. le professeur Hermann Krollick, de Berlin (Giessen, Toepelmann, 1908, 176 p. in-8°; prix 4 fr. 50), qui y a joint, en appendice, un certain nombre de notes critiques et bibliographiques sur des points de détail. Cette traduction se lit avec agrément, bien que, çà et là, l'on puisse relever certaines erreurs, qui ne sont pas le fait de l'auteur lui-même. Ainsi, nous voyons, p. 14, le cardinal de Richelieu séjourner à Noyon, en *1648;* l'éditeur des *Opera Calvini* s'appelle *Cunitz* et non

Kunitz (p. 34); dans la première note de la p. 120 le traducteur parle de *franzoesische Katholiken*, là ou il faudrait lire *franzoesische Protestanten*, etc. — R.

— M. Wilhelm Beemelmans vient de publier dans les *Beitraege zur Landes-und Volkeskunde von Elsass-Lothringen* une monographie sur l'administration de la ville d'Ensisheim, siège de la Régence autrichienne du Sundgau et du Brisgau, au xvi° siècle (*Verfassung und Verwaltung der Stadt Ensisheim im sechzehnten Jahrhundert*, Strasbourg, Heitz, 1908, IV, 96 p. in-8°; prix : 1 fr. 90). C'est une monographie substantielle, soliment établie sur une étude approfondie des procès-verbaux du Magistrat de la petite ville haut-rhinoise, principalement de ceux afférant aux années 1580-1589. On y trouvera bien des détails curieux sur la vie municipale et sur les mœurs alsaciennes de cette époque, qui manquent dans *l'Histoire de la ville d'Ensisheim*, de l'abbé Merklen, publiée à Colmar, en 1840. M. Beemelmans avait déjà précédemment fait paraître dans la *Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins* (1908) un mémoire sur l'organisation des collèges administratifs de la Régence autrichienne à Ensisheim, qui est comme l'introduction générale à sa monographie sur la cité elle-même. Nous signalerons à l'auteur, qui ne semble pas les avoir connus, quelques recueils manuscrits appartenant à la Bibliothèque municipale de Strasbourg et qui lui auraient fourni peut-être certain renseignements supplémentaires. Ce sont les n°° 105 à 107 : *Ensisheimer Rathsordnungen, 1589-1623*, fol. — *Copialbuch dèr Oestreichischen Regierung, von Ensisheim, Policey-Ordnung, Rathsordnungen* u. s. w. (xvii° siècle), fol. — R.

— Nous recevons un nouveau volume de la petite *Collection historique illustrée* de MM. Albert Savine et François Bournand. Il est consacré à *Fouquet, surintendant général des finances* et raconte surtout sa disgrace d'après les documents et les mémoires du temps (Paris, Louis Michaud, 191 p. in-18°, illustr.; prix : 1 fr. 50). C'est un récit consciencieux et dramatique, qui résume bien les grands ouvrages de Chéruel, Lair, etc.; il est écrit d'ailleurs dans un esprit plutôt favorable au ministre dilapidateur de nos finances, comme il n'en faudrait plus aujourd'hui. La sympathie toute relative qu'inspirait alors à beaucoup de gens, et qu'inspire encore aujourd'hui le trop galant chatelain de Vaux, provient du fait bien évident pour tous, qu'il fut plutôt la victime de la jalousie amoureuse de Louis XIV et de l'ambition envieuse de Le Tellier et de Colbert, que de l'inflexible amour de la justice qui était censé animer le roi ou de la compassion de ses conseillers intimes pour le pauvre peuple écrasé d'impôts. De nombreuses illustrations, que les auteurs ont raison d'appeler documentaires, nous font connaître les personnages qui figurèrent à ce procès célèbre et les lieux où le drame s'est joué. — R.

— La *Storia dell Olanda* de M. Camillo Manfroni, fait partie de la *Collection historique Villari*, éditée par M. Ulric Hoepli à Milan. C'est, comme ses aînés, un ouvrage, plutôt sommaire (XIX, 584, p. in-18°; prix : 7 fr. 50), destiné à mettre les résultats des recherches scientifiques modernes à la disposition du grand public, sans que l'auteur s'embarrasse lui-même de l'appareil critique usité pour les travaux d'érudition. Il y a eu tant de publications méritoires sur cette matière dans les dernières années (après les travaux de MM. Blok, Pirenne, il suffit de rappeler ceux de MM. Waddington, Lonchay, etc.) qu'il n'y avait guère de difficulté pour un auteur consciencieux et au fait des langues étrangères, à écrire un bon manuel de l'histoire des Pays-Bas. M. Manfroni a généralement suivi pour les premières périodes, jusqu'à la révolution du xvi° siècle, la grande histoire de M. P. Blok, dont il ne paraît connaître d'ailleurs que la traduction

allemande. (Il n'aurait pas dit que c'est un *opera incompiuta*, s'il avait tenu entre ses mains le dernier volume qui va jusqu'à l'avènement de la reine Wilhelmine.) On ne peut qu'approuver l'auteur d'avoir résumé en une centaine de pages toute l'antiquité, le moyen âge et l'époque moderne jusqu'à la mort de Charles Quint. Les deux tiers du volume sont consacrés aux années qui s'écoulent de l'avènement de Philippe II à la paix d'Utrecht. Plus tard M. M. raconte encore avec quelques détails la période de la Révolution et de l'Empire; ce qui suit Waterloo est un résumé bien sommaire. On peut dire, en général, que l'auteur donne à ses compatriotes une idée exacte et suffisamment complète de tout ce qui, dans le passé des Pays-Bas, peut intéresser un public cultivé du dehors; le récit ne manque pas d'animation, l'impression est correcte (p. 464 lire *Houchard* pour *Honchard*, p. 533 *Cambacérès* pour *Cambecéres*, p. 550 *Leuchtenberg*, pour *Leuctemberg*, etc.). — R.

— Les *Légendes d'Alsace* de M. Georges Spetz (Paris, Perrin et Comp. 1908, 227 p. in-12°; prix : 3 fr. 50) ne rentrent pas dans le cadre des ouvrages dont s'occupe professionnellement la *Revue*. C'est un recueil de récits lyriques, partagés en trois groupes, *Légendes religieuses*, *Légendes historiques*, *Légendes fantastiques*, s'inspirant, pour la plupart, de réminiscences historiques, librement interprétées ou de contes du pays. Nous les signalons d'autant plus volontiers comme un écho du folk-lore alsacien, que les transpositions de ces souvenirs locaux en vers français se font plus rares en territoire annexé. A côté de cette édition plus populaire, il existe des *Légendes d'Alsace* une édition de luxe, in-4°, publiée par la *Revue alsacienne illustrée*, à Strasbourg, pour laquelle le poète a eu la bonne chance d'obtenir le concours d'artistes distingués, MM. Joseph Satter, Léon Schnug et Charles Spindler. — E.

— Un Danois, M. H. O. Lange, a eu la bonne idée de nous donner en français un tirage à part d'une étude sur les plus anciens imprimeurs de Pérouse (1471-1482), qu'il a insérée au sixième numéro du Bulletin de l'Académie Royale de sa patrie pour 1907. Il y expose l'état de la question, recherche les imprimeurs allemands qui s'établirent temporairement à Pérouse, les ouvrages dont on peut leur attribuer l'impression et donne quelques spécimens de leurs travaux. Surtout il analyse les curieux contrats qu'ils passaient, à défaut de libraires, avec les notables personnages de la ville ou avec de simples commerçants; ils fournissaient leurs instruments secrets (encre typographique, moules à fondre des caractères); on leur fournissait le reste (métal, nourriture, logement); le bénéfice était partagé entre Allemands et Pérugins. Au bout de quatre mois, les livres non vendus étaient partagés entre les associés qui s'engageaient à ne pas les céder à un prix inférieur à un chiffre convenu. Ces associations paraissent avoir été lucratives, car on les prorogeait. — Charles Dejob.

— Au milieu d'une nouvelle espagnole, le *Comte d'Albe* qu'on lit dans ses *Conversations nouvelles sur divers sujets* (1684), M[lle] de Scudéry avait intercalé un chapitre d'histoire littéraire, où elle s'était proposé, pour répondre aux attaques de Boileau, de réhabiliter Ronsard et son école dont les mauvais poètes de Richelieu rappellent la tradition dégénérée. M. G. Michaut a eu l'idée de réimprimer ces pages oubliées, en résumant la nouvelle qui leur sert de cadre. *Madeleine de Scudéry. De la Poësie françoise jusques à Henry quatrième* (Paris, Sansot, 1907, in-18, p. 111, Fr. 2). Après une brève notice sur l'illustre Sapho, il examine dans son Avertissement les sources où elle a puisé : Étienne Pasquier pour la période antérieure à la Renaissance, les Éloges de Sainte-Marthe traduits par Colletet pour le

xvi[e] siècle, et pour Ronsard, Binet. Mais elle a utilisé ces sources habilement, y ajoutant parfois des détails dont l'origine nous échappe ; elle a lu aussi les poètes dont elle parle et les cite souvent. Cet essai d'un caractère surtout biographique méritait d'être tiré de l'oubli ; il apporte un document utile à l'histoire de la critique littéraire du xvii[e] siècle. — L. R.

— Avec de nouveaux documents, extraits en partie des archives du prince d'Essling, M. Jacques Rambaud rectifie quelques détails de la vie d'un des agents les plus célèbres et les plus dévoués des Bourbons de Naples au temps de la Révolution et de l'Empire (*Il processo del marchese Rodio : 1806*. Extr. de l'*Archivio storico napoletano*, XXXIII, n° 2). Il fait notamment voir que, si Rodio ne fut pas, comme on l'a dit, jugé et exécuté en dix heures, du moins le roi Joseph avait désiré et, pour ainsi dire, demandé une condamnation que la conscience des juges militaires laissée à elle-même avait, une première fois, refusée. D'autre part, il fait judicieusement observer que si Napoléon ne permettait pas aux gouvernements ennemis l'emploi des troupes irrégulières, il se l'interdisait à lui-même tout le premier dans ses plus terribles embarras, en 1812, quand on le pressait de soulever la Pologne, en 1814, lorsque les alliés marchaient sur Paris. — Le soin avec lequel M. J. R. traite ses monographies garantit par avance la solidité du livre qu'il prépare. — Charles Dejob.

— M. C. Portal, de l'Université de Catane, sous le titre de *Figure et caratteri*, (Milan, Landron), reproduit des articles ou discours relatifs au poète Lucrèce, à l'Ecclésiaste, à Sénèque, à Hypatie, à Carducci et à Garibaldi. Ce sont pour la plupart des résumés d'études scientifiques qu'il a insérées ailleurs. Il cherche les rapports de l'Ecclésiaste avec les épicuriens. Il essaie de défendre Sénèque contre ses accusateurs. Dans le discours sur Carducci, on remarquera l'habileté avec laquelle l'orateur, qui parlait à deux pas de la plus illustre des victimes du poète, a traité l'article des polémiques. — Charles Dejob.

— M. E. W. Dahlgren, directeur de la bibliothèque royale de Stockholm, mis en goût par la découverte d'un manuscrit égaré en Suède, a entrepris une étude approfondie des *Voyages français à destination de la mer du Sud avant Bougainville*, et, en attendant l'ouvrage qu'il annonce, il nous donne (dans les *Nouvelles Archives des Missions scientifiques et littéraires*, T. XIV, fascicule 4, 146 p.) une liste de tous les navires qui ont navigué dans cette région et un aperçu succinct de leurs aventures. Il établit que l'expédition de Bougainville n'accomplit pas la première circumnavigation faite par un de nos compatriotes, mais la douzième. Son livre nous promet des révélations intéressantes. — A. Biovès.

— Dans le deuxième fascicule du t. XV, des *Nouvelles Archives des missions scientifiques et littéraires* (p. 61-123) on lira avec profit un rapport très bref de M. Ch. Gravier sur une exploration scientifique de l'île de San Thomé ; puis un autre plus étendu de M. Germain de Montauzan qui a étudié en Italie et en Tunisie les aqueducs romains. L'éminent ingénieur, préparé par ses recherches sur les eaux qui alimentaient Lyon antique, a recherché surtout la façon dont les Romains captaient les sources et celle dont ils établissaient des siphons. Son fructueux travail ne passera pas inaperçu. — A. Biovès.

— M. Eugenio Garzon publie en brochure (in-8°, 19 p.) un article paru dans le *Figaro* du 9 mars 1908 dans lequel il conseillait habilement l'émigration des travailleurs et des capitaux vers l'Amérique du Sud. Il tentait d'expliquer et de justifier les révolutions trop fréquentes dont les républiques hispano-américaines sont le théâtre. Il y aurait bien quelques réserves à faire sur ce point. — A. Biovès.

— Le premier volume du catalogue de la « *Bibliothèque de la ville de Paris, publié par tranches méthodiques* » vient de paraître sous la direction de M. Marcel Poëte (Paris, Imprimerie Nationale, 1908). Il a été établi par les soins de M. Etienne Clouzot, attaché à la Bibliothèque. Il comprend deux parties : la première se rapporte à un « Recueil des choses remarquables advenues en France » durant la seconde moitié du XVIe siècle, dénommé *Recueil Valençay*, provenant des collections de ce château acquises par la ville de Paris en 1899; la seconde concerne le *Fonds général* de la Bibliothèque (impressions du XVIe siècle relatives à l'histoire générale de Paris et de la France). La notice de chaque pièce comprend « non seulement les éléments énonciatifs et descriptifs qui sont de l'essence du catalogue», mais aussi « le signalement purement bibliographique » de cette pièce, joint, s'il y a lieu, au relevé de l'intérêt documentaire qu'elle offre au point de vue de « l'histoire de Paris ». Au catalogue méthodique est jointe une table alphabétique complète qui en forme comme la contre-partie. — J.-P.

— Le petit *Abrégé d'Histoire de Droit privé français, des Origines au Code civil,* de M. Edmond Lamouzèle, (Paris, Giard et Brière 1908) est un ouvrage de vulgarisation destiné aux élèves des Facultés de droit et à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire juridique de l'ancienne France. L'auteur a principalement pris pour guides : Brissaud, *Manuel d'histoire du droit français*; Viollet, *Histoire du droit civil français*; Glasson, *Histoire du droit et des institutions de la France.* — J.-P.

— La « Commission des monuments historiques » de Roumanie commence la publication d'un « *Bulletin* » trimestriel consacré à la description, accompagnée de dessins et planches, des couvents et églises qui couvrent le pays. Ces édifices, dont les plus anciens remontent au XIVe siècle, tandis que les plus récents, qui conservent cependant les anciennes traditions, ont été élevés pendant le premier quart du XIXe siècle, ont une valeur artistique réelle, que rehaussent les sculptures des chapiteaux, des cadres en pierre sculptée qui entourent les portes et fenêtres, d'autres détails ornementaux, ainsi que les peintures murales et celles des icônes (saintes images). Les maîtres de cet art spécial ont emprunté, en Valachie et en Moldavie, des éléments à l'art byzantin et oriental et à l'art gothique de l'Occident (par la Pologne et la Transylvanie) et ils ont su les fondre, par un long travail continu, dans des types qui ne furent fixés définitivement que vers la fin du XVIIe siècle. La publication présente donne aux étrangers le moyen de connaître et d'étudier cet art mélangé d'une harmonie élégante et discrète dans des proportions modestes. — N. Jorga.

— *Les conditions du bonheur* (A. Colin, 1908, 348 p. in-18, 3 fr. 50) par M. Paul Souriau, sont un livre optimiste, trop optimiste même, surtout en ce qui concerne les enfants, que l'auteur ne semble pas connaître de près; puisqu'il s'adresse à leur raison (Ex. p. 202). Toutefois les ombres de notre société actuelle n'y sont pas dissimulées : « Si la France restreint sa natalité, ce ne peut être que par des raisons d'égoïsme et d'intérêt personnel mal entendu.... On s'imagine, conception étroite et grossière, que le bonheur est dans la fortune... On oublie tous les autres facteurs de bonheur, qui ne peuvent se développer que dans un milieu richement familial » (p. 190). Voyez encore p. 177 : « Figurons-nous deux nations, l'une où les mœurs seraient sévères, l'autre où elles seraient très relâchées. Laquelle sera la plus active, la plus féconde, la plus énergique, la plus prospère, et en somme la plus heureuse ? ». Et p. 166 : « La pruderie de nos mœurs, par excès de précautions qui dénote un médiocre état de la moralité moyenne, n'au-

torise aucune intimité avant les fiançailles officielles... C'est un régime humiliant et vraiment absurde ». Le mariage « se décide avec une inconcevable légèreté ». — L'affirmation, sur laquelle en somme repose tout le livre, que « nous ne pouvons plus être heureux à la façon de nos pères » (p. 1), que « nous avons de la vie familiale un idéal plus élevé (p. 223), que la conception individualiste de la morale antique « ne serait plus possible aujourd'hui » (p. 2) est fort sujette à caution et demanderait à être appuyée de preuves sérieuses. Enfin, sauf dans des cas particuliers et extrêmes, ce n'est pas (p. 188, note) la fécondité qui appauvrit, c'est bien plutôt la richesse qui stérilise. — M. S. a écrit un livre honnête, éloge peu banal par le temps qui court; il mériterait d'être lu et médité par ses contemporains; mais, hélas, ils ont bien autre chose à faire. — Th. Sch.

— Le t. II des *Philosophische Arbeiten* de Cohen et Natorp (Giessen, Toepelmann) s'ouvre par une sorte d'Introduction à la philosophie des mathématiques; *Ueber Mathematik. Erweitung der Einleitung in die Didaktik* (32 p. 80 Pf.). M. le professeur Max Simon, de Strasbourg, y étudie la valeur pédagogique des mathématiques et l'opinion des grands philosophes sur ce sujet. — Th. Sch.

— Le t. II des *Staatsrechtliche Abhandlungen* (Mohr, 1908) contient, p. 137 à 195, comme *Festgabe* pour M. Laband, à l'occasion du 50e anniversaire de son doctorat, une étude du professeur Ed. Rosenthal (Iéna) sur le contrat de travail, le *collective bargain* ou *joint agreements* des Anglo-Américains : *Die gesetzliche Regelung des Tarifvertrages* (1 M. 60). L'auteur donne un projet de loi, puis en commente successivement les 16 paragraphes (Cf. d'Eichthal, *Le projet de loi sur le contrat de travail.* Paris, 1907, et la thèse de M. Raynaud, *Le contrat collectif de travail,* Paris, 1901). Un projet de loi correspondant a été soumis par M. Doumergue à nos députés le 2 juillet 1906. — Th. Sch.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 9 octobre 1908.* — M. Gaston Maspero expose en détail les travaux de restauration poursuivis cette année par le service des antiquités de l'Egypte, qu'il dirige, et les fouilles entreprises sur divers points du pays, particulièrement en Nubie.

M. Merlin, directeur des antiquités de la Tunisie, rend compte des recherches sous-marines exécutées cet été au large de Mahdia, avec le concours de la marine française, à l'endroit où, l'an dernier, des pêcheurs d'éponges avaient trouvé de remarquables statues de bronze. Les travaux de cette année ont fourni des renseignements très précis sur la nature du gisement : on est en présence d'un bateau chargé de colonnes, de chapiteaux et d'œuvres d'art, qui a sombré par 40 mètres de fond, à 5 kilom. environ du cap Africa. Ils ont aussi amené la découverte de nombreux objets en bronze ou en marbre, en particulier de fragments ayant appartenu à plusieurs grands vases monumentaux. L'un de ceux-ci était un double du célèbre cratère Borghese, aujourd'hui au Louvre. Les fouilles seront continuées.

Léon Dorez.

Le propriétaire-gérant : Ernest LEROUX.

LE PUY, IMP. MARCHESSOU. — PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON, Srs

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 43 — 29 octobre — 1908

A. Jeremias, *Die Panbabylonisten, der Alte Orient und die Ægyptische Religion* (t. I de *Im Kampfe um den Alten Orient, Wehr-und Streitschriften,* herausgegeben von A. JEREMIAS und H. WINCKLER), 2e édit., Leipzig, J.-C. Hinrichs'sche Buchhandlung, 1907, in-8°, 72 p. et 6 vignettes.

L'auteur nous dit qu'il a abordé l'étude de la religion égyptienne uniquement pour « montrer que le monde d'idées qui se dissimule « derrière elle, n'est rien d'autre qu'un des dialectes de la langue de « l'esprit, pour lequel lui et ses partisans ont accepté le nom de Pan- « babylonisme ». Traduite dans un langage moins imagé, cette définition signifie que la religion égyptienne repose sur les mêmes concepts — astraux de préférence — sur lesquels, depuis Stücken, toute une école allemande d'Assyriologues pense que s'appuient les religions des nations comprises entre l'Iran et Méditeranée. M. Jeremias prend pour point de comparaison l'exposé des doctrines égyptiennes qu'Erman nous a donné dans son Manuel, et il néglige les autres moyens d'information qu'il aurait trouvés dans les ouvrages d'autres auteurs même allemands, appartenant à des écoles différentes. Aussi bien, je ne puis m'empêcher de croire qu'une connaissance plus approfondie de son sujet ne l'aurait pas induit à rien changer de l'opinion qu'il s'était faite, et ne lui aurait pas permis d'établir sa thèse plus solidement.

Comme sa tentative de démonstration est toute de détail, il n'y a pas moyen d'en résumer les données dans les quelques lignes que la

Revue critique peut lui consacrer. Voici quarante ans bientôt que je m'occupe de la religion égyptienne, et j'ai eu souvent, pendant cet intervalle de temps, l'occasion de comparer ce que j'en découvrais avec ce qui semblait ressortir du déchiffrement des inscriptions cunéiformes : je n'y ai jamais saisi cette prédominance des mythes astronomiques que M. Jeremias pense y distinguer. Sans doute les Égyptiens ont adoré les astres et ils leur ont assigné un rôle considérable dans certaines de leurs théories cosmiques : j'ai regretté qu'Erman n'ait pas insisté suffisamment sur ce point dans son ouvrage. Mais les doctrines sidérales ne se sont pas développées autant par la suite que l'ont fait les mythes solaires, les terrestres et les nilotiques. Ceux-ci l'ont emporté de beaucoup, et Râ, Toumou, Amon, Phtah, Osiris, Horus, sans parler des déesses, n'ont qu'un minimum de relations avec l'astronomie, au moins pendant ce qui nous est bien connu de la vie de l'Égypte, de l'âge des Pyramides à la conquête macédonienne. On peut arriver, en rapprochant des bouts de textes pris à toutes les époques, à leur créer un caractère tel que celui que M. Jeremias leur prête et, le syncrétisme aidant, qui, avec le temps réduisit toutes les personnes divines à n'être que des doublures l'une de l'autre, leur imposer les attributs des divinités babyloniennes; mais si, content de recueillir ce que les inscriptions des âges anciens nous disent d'eux, on déduit de ces documents la nature que leurs fidèles leur assignaient, on voit les analogies qui paraissaient les plus frappantes s'affaiblir et s'effacer. Ce qui reste, défalcation faite, n'a plus rien qui tienne aux astres.

J'imagine volontiers que M. Jeremias a été victime d'un effet de perspective. Le monde auquel l'Égypte appartient était formé de parties tout aussi solidaires l'une de l'autre que celles dont notre monde à nous se compose. Des sources de l'Euphrate et des rivages de la Mer Égée aux cataractes du Nil, les peuples entretenaient des rapports de commerce et de rivalité perpétuels qui, pour être lents dans leurs manifestations, n'en étaient pas moins effectifs. Ils vivaient dans une sorte d'atmosphère commune où leurs idées de religions, de sciences, d'arts, de littératures, d'industries se mêlaient à proportions inégales selon l'activité de chacun d'eux : ce qui se pensait ou ce qui se faisait chez l'un finissait après un temps plus ou moins long à s'infiltrer à doses variées chez les autres et à exercer une influence sur leur pensée et sur leur énergie. Si M. Jérémias, tenant compte de ce fait, s'était borné à déclarer qu'aux périodes diverses de leur histoire, l'Égypte et Babylone avaient possédé, sur bien des points de religion, un ensemble de concepts analogues assimilés lentement les uns aux autres par ce procédé d'endosmose presque inconscient, je n'y verrais rien à redire : l'idée de l'*ékimmou* babylonien et celle du *double* égyptien, pour n'en citer qu'un exemple, sont à mon avis sur le même plan religieux, et elles étaient, pour

ainsi dire, dans l'air commun que respiraient les deux peuples. A vouloir pousser plus loin, comme le fait M. Jeremias, on s'expose à fausser l'histoire religieuse des deux pays du commencement jusqu'à la fin

La brochure de M. Jeremias est, de l'aveu même de son auteur, une œuvre de guerre, et elle appartient à une collection belliqueuse de titre et d'exécution. Les Égyptologues allemands n'ont pas, en général, donné leur avis sur la valeur des arguments qu'elle renferme contre eux, et l'auteur s'en plaint quelque peu. Je comprends fort bien qu'ils se soient abstenus jusqu'à présent : on discute volontiers une théorie présentée pacifiquement, mais on n'aime pas à se jeter dans la bataille. Il faut ajouter d'ailleurs que la plupart d'entre eux sont aussi peu au courant des choses de l'Assyrie que les Assyriologues le sont des choses de l'Egypte : ils craindraient de s'exposer à des erreurs fâcheuses et de paraître par ces erreurs même donner raison à leurs agresseurs. Je me contente donc de signaler à leur attention l'opuscule de M. Jeremias, sans insister autrement pour les mettre en garde contre les conclusions auxquelle il aboutit : ils lui emprunteront volontiers les observations ingénieuses qu'il contient sur plus d'un point, et ils lui laisseront l'ensemble de sa théorie pour compte jusqu'à plus ample informé de sa part et de la leur.

G. MASPERO.

Kosmas und Damian, Texte und Einleitung. Von Ludwig DEUBNER. Leipzig et Berlin, Teubner, 1907. 4 ff. et 240 pp. Prix : 8 Mk.

Ce travail est une suite de la dissertation publiée, en 1900, par M. Deubner, *De incubatione*. Les saints Côme et Damien sont en grande vénération en Orient, ce sont des « anargyres », ils guérissent gratuitement. Leur légende nous apprend qu'un des procédés de guérison employé dans leur culte est l'incubation (*De incubatione*, p. 68 suiv.). M. D. s'est trouvé amené à étudier de plus près les textes qui les concernent.

Il y a trois paires de saints portant les noms de Côme et Damien, des saints originaires d'Asie (fête le 1er novembre), des saints originaires de Rome (fête le 1er juillet), des saints arabes, (fête le 17 octobre). L'Église romaine célèbre aujourd'hui la fête des saints arabes le 27 septembre. Les saints Asiates ont une légende très pauvre : c'étaient des médecins charitables; leur mère s'appelait Théodote : ils habitaient un lieu du nom de Phereman. Les saints romains sont aussi des médecins charitables; mais, en plus, ils sont des martyrs et ont souffert sous Carin. Enfin les saints arabes ont une légende convenable : ils ont été arrêtés sous Dioclétien et Maximien à Égée, en Cilicie, par le préfet Lysias; on les jette dans la mer, un ange les sauve; dans le feu, la terre s'ouvre et étouffe le bûcher; on les lapide : les pierres se retournent contre les bourreaux; on se décide à leur trancher la tête.

Depuis longtemps, on est d'accord sur un point, c'est qu'il n'y a eu d'abord qu'une paire de saints de ce nom. La difficulté est de décider quelle légende est la plus ancienne et d'expliquer la formation des deux autres. M. D. a très bien vu que la plus ancienne est celle des saints asiates.

Celle des saints arabes a été imaginée pour expliquer le culte romain des saints Côme et Damien. Il n'y a pas trace d'un culte des saints arabes en Orient. Ce sont eux, au contraire, que connaissent Grégoire de Tours et les martyrologes d'Occident; c'est à eux qu'est consacrée la basilique du Forum (sous Félix IV, 526-530) ; mais déjà Symmaque (498-514) leur avait dédié un oratoire, près de Sainte-Marie Majeure [1]. Est-ce vers le même temps, c'est-à-dire à la fin du ve siècle, que l'on ajouta leur nom à la suite du canon de la messe romaine ?

La légende des saints arabes est un produit classique de l'hagiographie. C'est un décalque de celle de Zenobius et Zenobia. Le préfet Lysias paraît dans une douzaine de pièces d'aussi mauvaise marque. La succession des supplices est un thème courant.

La légende des saints romains reproduit celle des asiates avec deux additions. On a voulu que des saints aussi secourables ne fussent pas de simples confesseurs et on en a fait des martyrs. On s'est trouvé entraîné à désigner l'empereur persécuteur : on a choisi un prédécesseur de Dioclétien, Carin.

La légende des asiates reste avec une seule indication précise, le nom de lieu, Pheremam, qui n'est autre que Péluse. M. D. ne sait à quelle circonstance attribuer cette localisation. Elle ne peut être due au caprice, quoi qu'il en pense. Le centre du culte est Constantinople; la manière dont Péluse est mentionnée, ἐν τῷ τόπῳ τῷ καλουμένῳ Φερεμᾶν, exclut l'hypothèse que la légende a été écrite à Péluse. Il reste là un petit problème. Le reste de la légende est incolore. Évidemment Côme et Damien ne sont pas des personnages historiques : il n'y a de réel que leur culte et la croyance en leur vertu guérisseuse. L'étude de ce culte et de ces guérisons conduit à penser qu'ils sont la transformation chrétienne des Dioscures. Comme les Dioscures, Côme et Damien sont des protecteurs qui apparaissent à cheval, spécialement dans les périls de mer. Les Dioscures, à leur tour, comme les saints Côme et Damien, avaient parmi les usages de leur culte celui de l'incubation (scol. de Perse, 2, 56). A Rome, l'église du pape Félix IV continue les services rendus par la déesse « secourable » Iuturna.

Les textes publiés par M. D. forment quatre séries : 1° légende des saints asiates; 2° miracles, comportant plusieurs subdivisions ; 3° lé-

---

1. A propos du culte des saints à Rome et des questions de topographie ecclésiastique, il eût été utile de recourir aux notes de l'édition Duchesne du *Liber pontificalis*.

gende des saints romains; 4° légende des saints arabes en deux formes. L'établissement de ces textes était fort difficile à cause du grand nombre des mss., trente-six, et de leur contenu différent. Cependant ils ne présentent pas entre eux de ces divergences importantes, si fréquentes dans les textes ecclésiastiques et caractéristiques de rédactions différentes. Les plus anciens sont de la fin du ixe siècle. La seule édition antérieure, celle de Wangnereck (Vienne, 1660), était d'un faible secours. M. D. a porté le nombre des miracles de 26 à 48 Il resterait à examiner les formes latines de la légende et leur rapport avec les textes grecs. L'étude du culte des saints en Occident n'a été qu'ébauchée par M. D. qui a relevé seulement les traits essentiels.

Quatre tables complètent ce volume : index des mots, index grammatical, passages bibliques, concordance avec Wangnereck. M. Deubner a droit à toute reconnaissance. Il donne à son *De incubatione* une suite excellente.

Paul LEJAY.

Geschichte der Autobiographie. Von Georg MISCH. Erster Band, *Das Altertum*. Leipzig et Berlin, Teubner, 1907. VIII-472 pp. in-8°. Prix : 8 Mk.

L'occasion de cet ouvrage a été un sujet de concours proposé par l'académie de Berlin. Il aura trois volumes. M. Misch s'est placé du point de vue philosophique pour envisager l'histoire de la biographie. Le livre est dédié à M. Dilthey, le psychologue ingénieux et séduisant qui reconnaît et parfois reconstitue les voies suivies par l'esprit moderne depuis la fin du moyen âge.

L'introduction traite des documents autobiographiques dans l'ancien Orient. C'est pour ainsi dire, la préhistoire de l'autobiographie. Les récits gravés sur les tombeaux égyptiens ne traitent pas d'événements extérieurs. Tout est ramené au service d'un dieu ou d'un roi. Les mérites moraux du défunt appartiennent à des catégories générales : piété envers les parents, équité dans l'administration de la justice. La « confession » du mort est un rite religieux et préservatif. Les inscriptions des princes n'ont pas un caractère plus particulier. Dans un style de cour, l'idéal d'un prince est assigné à celui qui tient la parole. Les événements du règne sont racontés de la manière la plus impersonnelle. Un seul document tranche sur tous les autres, la grande inscription de Darius; la langue est simple; sa fermeté hautaine est comparable aux rochers qui portent l'inscription; le sentiment de sa propre grandeur est réellement éprouvé par l'écrivain; l'accent est personnel : « le moi qui parle est un véritable moi ». Parmi tant de rois et de princes orientaux se racontant sur la pierre, le premier qui parle en homme est de race aryenne. Le fait est assez remarquable et aurait dû être remarqué par M. M.

La Grèce a préparé la naissance de l'autobiographie proprement

dite, le récit personnel des aventures d'une âme. Dans sa littérature, à partir du VIIe siècle, la personnalité se développe et s'affirme. Solon donne à ses élégies le même titre que Marc-Aurèle à ses mémoires. Empédocle fait une confession religieuse. D'autres écrivains apportent leur concours à l'élaboration du genre. Le discours sur la couronne est, en un sens, une autobiographie. Mais le genre lui-même n'apparaît défini et indépendant qu'avec le discours d'Isocrate sur l'Antidosis. C'est du moins l'opinion de M. M., qui avec certains philologues, suppose que le discours a été écrit après coup. Que le discours d'Isocrate ait été remanié après le procès ou que le discours tout entier ait été alors rédigé, je ne puis regarder le discours d'Isocrate comme « la première autobiographie ». Le cadre et l'occasion sont tirés d'ailleurs. C'est encore un discours et un discours judiciaire. L'*Apologie de Socrate* par Platon sert de modèle; cette imitation, poussée très loin, ne fait que rendre plus équivoque le caractère de l'œuvre, en la subordonnant à une autre fiction. Isocrate n'ose pas produire la véritable autobiographie, libérée de toute attache avec d'autres genres. Elle aurait cette nouveauté, cette singularité, cette étrangeté dont parle son exorde. Isocrate cependant a, plus qu'aucun auteur grec, contribué à l'éclosion de l'autobiographie. Son discours est un document, à cet égard, comparable à l'inscription de Darius, mais dont l'exemple ne sera point perdu. En créant l'éloge ou en le portant à son point de maturité, il a aussi contribué au développement de la biographie, le genre voisin. M. M. a très bien mis en lumière ce nouveau service.

L'époque hellénistique voit se créer l' « Hypomnema ». C'est un recueil de notes personnelles, sans prétention littéraire, sans soin de style, matériaux d'autobiographie plutôt qu'autobiographie. Le premier exemple connu est l'œuvre d'Aratus de Sicyone, qui avait plus de trente livres. Comme la plupart des mémoires écrits par des hommes d'Etat, c'était une apologie. Déjà Alexandre le Grand faisait tenir un journal de ses actions, rédigé à la troisième personne. L'exemple a été certainement suivi par d'autres princes, sûrement par Ptolémée Evergète II († 116).

En somme, la littérature grecque est assez pauvre. Il faut attendre que le monde grec ait été uni au monde romain pour voir se produire presque coup sur coup l'autobiographie de Nicolas de Damas, les mémoires de Marc-Aurèle, ceux de Galien, les « discours sacrés » d'Aelius Aristide. Mais ces œuvres sont précédées de toute une série d'œuvres latines. Cet état de fait est pour M. M. un problème qui l'embarrasse visiblement; car il y revient à plusieurs endroits de son livre. Il a d'ailleurs fourni les éléments de la solution. Il ne lui a manqué qu'un peu de décision et de fermeté dans la vue de l'ensemble.

Une première réponse est donnée p. 172 et ailleurs. Il y a eu à

l'époque hellénistique une floraison d'autobiographies dont il ne reste rien ; ce sont les modèles qu'ont imités les Romains. M. M. sent bien, en effet, que le journal officiel d'Alexandre et des ses successeurs et et les « hypomnemata » des hommes d'Etat sont d'assez pauvres modèles. Il est entendu, convenu et décrété que les Romains sont incapables d'inventer quoi que ce soit en littérature. Puisque la véritable autobiographie paraît chez eux, c'est donc qu'ils l'ont prise ailleurs.

M. M. n'insiste pas beaucoup (cf. p. 178). Il a trop étudié les textes et d'une manière trop pénétrante pour s'en tenir à ce dogme philologique. Mais il n'ose pas écrire que l'autobiographie véritable est une création du monde romain. Il n'en donne pas moins toutes les raisons. Aristote, dans l'*Ethique à Nicomaque* (IV, 8), déclare que l'homme idéal, l'homme parfait ne parle pas de l'homme, ni des autres : οὐδ' ἀνθρωπολόγος · οὔτε γὰρ περὶ αὑτοῦ ἐρεῖ · οὔτε περὶ ἑτέρου. Ce texte est aussi curieux qu'important : il formule, dans la langue généralisatrice du philosophe, un sentiment profond de l'âme grecque. M. M. ajoute à cette citation quelques considérations très justes. L'idée du développement de l'individu n'est pas dans l'horizon ordinaire de l'esprit grec. Si on considère un homme, on le prend dans sa maturité, dans la plénitude de son être. Dès lors, le fonds intime de l'âme échappe. La statue grecque est impassible ou fixe une attitude caractérisque. Euripide donne au mot βίος le sens de manière de vivre. On distinguera plusieurs manières de vivre : elles sont ramenées à des types. La biographie elle-même, qui a une certaine peine à se développer, n'est guère qu'une série de réponses à un questionnaire. M. M. suit ici l'étude, un peu systématique, de M. Leo sur la biographie. On pourrait ajouter à ces observations. La chronologie des personnes s'établit, non pas par les dates extrêmes, mais par celle de l'ἀκμή. Aristote ramène toutes les manifestations de la vie personnelle à un certain nombre de catégories générales, les caractères. M. M. a indiqué avec beaucoup de raison l'influence d'une telle synthèse sur le développement de la biographie et de l'autobiographie, et en général, sur l'éveil et la curiosité de la conscience morale. Il n'en est pas moins vrai que cette synthèse est un produit de l'abstraction. Au contraire, les Romains sont des réalistes. Ils ont le sens du concret, du momentané, de l'individuel. Quand les Grecs s'en tiennent à une expression pure et juste, mais toujours un peu générale, les poètes latins entrent dans les nuances du sentiment. Ils émeuvent davantage. Aussi ne faut-il pas s'étonner de voir la littérature personnelle se développer surtout à Rome. M. M. a insisté longuement sur la valeur autobiographique des lettres de Cicéron à Atticus. Il aurait pu faire une remarque générale. La lettre véritable, celle qui ne s'inspire ni d'un besoin pratique ni d'une recherche littéraire, a pris naissance et s'est développée sur le sol romain. Le livre de M. Peter l'a prouvé et M. Peter a été

tout le premier embarrassé de cette conclusion qu'il n'attendait pas. A cette cause générale, favorable à l'autobiographie, il faut en ajouter d'accessoires, étudiées dans un excellent chapitre de M. M. : les nécessités de la vie politique, l'habitude de conserver les traditions domestiques, la pratique de l'oraison funèbre et de la *laudatio* épigraphique.

Grâce à cet ensemble de circonstances, une série d'autobiographies se développe à partir de la mort des Gracques : celles d'Aemilius Scaurus, de Rutilius Rufus, de Sulla, de Lutatius Catulus, les commentaires de César, les trois ou quatre écrits que Cicéron consacre à son consulat, le *De uita suá* de Varron. Mais les Romains ont une timidité intellectuelle, un esprit d'écoliers qui leur suggèrent des regrets. Ils croient, sur la foi de leurs maîtres grecs, qu'un homme ne peut parler de soi-même; Cicéron considère encore ses mémoires comme une matière sur laquelle devra travailler un historien de grand style et il s'adresse à Posidonius. Les écrivains s'engagent cependant de plus en plus dans la voie de l'autobiographie. Le développement de la philosophie morale, les traditions de l'école, le goût du romanesque, tout favorise cette floraison de souvenirs personnels. M. M. analyse et cite les œuvres de Sénèque, d'Epictète et de Marc-Aurèle. Il montre dans les discours sacrés d'Aristide le premier effort de l'âme pour raconter ses expériences religieuses. Enfin le christianisme amène l'âge d'or de l'autobiographie; Grégoire de Nazianze, avec ses poèmes sur sa vie, Augustin, avec les *Confessions* et les *Rétractations*, créent les chefs d'œuvre de l'histoire psychologique. Autour de ces grands hommes se groupent les astres secondaires, Ennodius, Paulin de Pella, Patrick, Boèce.

Dans chacune des parties de son livre, M. M. nous fait assister à un nouveau progrès de l'autobiographie. Il suit, à cet égard, une marche uniforme. Il commence par rassembler toutes les données antérieures qui expliquent et préparent ce pas en avant. Ainsi au moment d'aborder l'autobiographie d'un Marc-Aurèle, il montre chez es moralistes plus anciens le développement de l'élément autobiographique. Sur le point d'analyser les discours sacrés d'Aristide, il indique dans les œuvres précédentes les parties autobiographiques, chez Philon, Dion Chrysostome, Lucien, et chez les chrétiens de culture hellénique, comme Justin, Grégoire le thaumaturge. Avant de parler de Grégoire de Nazianze et de saint Augustin, il analyse l'influence d'un saint Paul et remonte jusqu'à Jérémie. De ces perpétuels rappels d'un passé qui porte en germe l'avenir, l'étude de M. M. reçoit une forte cohésion. Parfois certains détails sont rattachés un peu artificiellement à un chapitre : ainsi p. 296 suiv., où avec Justin il mentionne Cyprien, Commodien, Hilaire de Poitiers et les apocryphes clémentins. Mais le plus souvent il a su grouper les faits logiquement. On pourrait peut-être désirer une division plus nette entre les diverses espèces d'autobiographies : rapport officiel et public d'un

souverain (*Res gestae* d'Auguste, auxquelles M. M. consacre un de ses meilleurs chapitres), autobiographie littéraire (*Brutus* de Cicéron, *Rétractations*, etc.), autobiographie philosophique (Marc-Aurèle), « confession » religieuse. Mais la marche suivie par M. M. est plus conforme à la succession historique des œuvres.

Il n'y a pas de lacune, à vrai dire. J'aurais désiré que M. M. insistât davantage sur la littérature des « Mémorables ». Le genre est fixé d'assez bonne heure et Épictète en procède. Certains moralistes grecs, et non des moindres, ne sont connus que par cette voie : Socrate (par Xénophon et, dans une certaine mesure, par Platon), Diogène, plus tard Musonius, qui, je crois, n'est même pas nommé par M. M. Le genre est si bien entré dans le courant général de la littérature ancienne que Lucien y rattache son *Démonax*. Un autre point sur lequel M. M. a passé trop rapidement est la nature des *Commentaires* de César. M. M. consacre à ces ouvrages, *Guerre des Gaules* et *Guerre civile*, tout juste deux phrases à deux endroits différents (p. 136 et 150). On dit souvent qu'ils sont une apologie, des brochures de polémique, des pièces contingentes de la politique de César à une date donnée ; il valait la peine de rechercher dans quelle mesure. La question de la véracité du narrateur se confond ici avec le problème psychologique. Cette enquête n'a pas encore été menée dans le détail.

A partir du moment où le monde romain entre en ligne de compte, M. M. étudie, sans les distinguer, les deux littératures : méthode parfaitement justifiée. Sans doute, il y a des différences entre les productions des deux parties de l'Empire, différences que l'on méconnaît et que l'on exagère tour à tour quand on affirme la dépendance absolue des Latins vis-à-vis des Grecs et l'indépendance des Grecs vis-à vis des Latins. La littérature latine n'est qu'un rameau de la littérature ancienne et le prolongement de la littérature hellénistique. Les Latins sont des continuateurs plutôt que des imitateurs. Les relations entre les deux mondes intellectuels ont été établies principalement par l'école.

Le style de M. Misch est clair, un peu chargé de termes abstraits, un peu diffus dans les considérations générales. On lit le livre avec un intérêt soutenu et l'on ne peut que souhaiter d'en voir bientôt la suite.

Paul LEJAY.

Emile MAGNE. **Madame de la Suze** et la Société précieuse (Femmes galantes du XVIIe siècle) 2e édit. Paris, Société du Mercure de France, 1908, in-16, p. 330. Fr. 3,50.

Victor DU BLED. **Les Médecins avant et après 1789.** L'amour au XVIIIe siècle. (La Société française du XVIe siècle au XXe siècle, VIe série). Paris, Perrin, 1908, in-16, p. 312. Fr. 3,50.

I. Voici un pendant au portrait de Mme de Villedieu que M. Magne nous a donné dernièrement. Il n'est pas moins piquant que le pre-

mier. Henriette de Coligny, née en 1618, mariée à un étranger, le comte d'Hadington, en 1643, veuve presque aussitôt, épouse en 1647 un petit seigneur manceau brutal et ivrogne, M. de la Suze, qui en 1653 l'abandonne pour aller vivre en Allemagne; la même année la petite-fille de Coligny abjure le protestantisme. Ce premier chapitre est assez pénible à suivre, car M. M. s'arrête à l'entourage de l'héroïne pour narrer les aventures de ses frères, sœurs, parents et beaux-parents, et tous ces fils se croisent à l'envi. Nous accompagnons ensuite l'aimable veuve dans le monde précieux où la littérature ne sert que d'ornement à une vie de plaisirs, M. M. affectionne une forme d'histoire littéraire un peu dangereuse et surannée : il évoque, comme ferait un romancier, la journée de la précieuse, depuis le lever jusqu'à la soirée passée au Louvre, il conduit dans son salon tous les gens de lettres qu'elle a dû connaître et la promène dans tous les bureaux d'esprit qu'elle a fréquentés. Cette reconstitution dont la vérité nous est garantie par la profonde érudition de l'auteur est faite avec beaucoup de virtuosité, mais il est permis de préférer une méthode plus modeste et plus sûre. Des poésies mêmes de son héroïne M. M. dit très peu de chose et le reste de sa biographie est hâtivement conté : M. de la Suze s'avise de revenir d'Allemagne ; sa femme demande le divorce et l'obtient en 1661 après une série d'épreuves; elle se ruine en procès contre sa belle-sœur et le maréchal d'Albret et finit — conclusion obligée — dans la dévotion. L'étude très consciencieuse de M. M., pourvue d'une abondante bibliographie, complète sur quelques points le tableau déjà connu de la société précieuse ; l'auteur est remonté aux sources, il nous apporte certains documents inédits, et peu se sont familiarisés comme lui avec la littérature galante du XVIIe siècle [1].

II. Le nouveau volume de M. du Bled traite pour la première partie une matière qui est loin d'être neuve. Le grand public trouvera quelque plaisir à cette revue de la condition des médecins français aux divers âges, de leurs pratiques, de leurs superstitions, de leurs honoraires, de leurs goûts ou de leurs manies. On connaît assez la manière de M. du B., elle est restée la même : comme les autres, ce volume, plein d'anecdotes prises de toutes mains, est écrit sans aucun souci de composition ou d'enquête originale; la lecture abondante et variée de l'auteur en a fait tous les frais. Il est juste d'ajouter qu'il a trouvé aussi dans ses souvenirs ou ceux de ses amis quelques curieux détails sur le monde médical plus voisin de nous et l'occasion d'effleurer certaines questions d'actualité intéressant les rapports de la profession avec le corps social; ce sont ces pages relatives aux médecins du XIXe siècle qui offrent le plus d'intérêt et de nouveauté. — Le dernier tiers du volume promène tout aussi capricieusement le lecteur dans

1. Lire p. 181, Saint-Nicolas du Chardonnet, et non Saint-Nicolas du *Chardonneret*.

un domaine différent, mais non moins exploré. Cependant l'auteur a voulu montrer le siècle galant sous un jour où il est moins considéré d'habitude. Ce monde léger a connu aussi l'amour sérieux, ou dans la passion, ou dans la tendresse conjugale, ou dans des affections platoniques. M. du B. essaie de nous le prouver, en évoquant Ninon de Lenclos, Mme d'Houdetot, Mlle de l'Espinasse et d'autres figures si familières qu'il est inutile d'en répéter les noms.

L. R.

La jeunesse du maréchal de Belle-Isle (1684-1726), par Pierre d'ECHÉRAC, archiviste paléographe. Préface de M. A. de Boislisle, membre de l'Institut. Paris. Henri Champion, 1908, in-8° de XXI-215 pages. Prix : 5 fr.

Un page de Louis XV. Lettres de Joseph-Marie de Lordat à son oncle Louis, comte de Lordat, baron de Bram, brigadier des armées du Roi (1740-1747), recueillies et publiées par le marquis DE LORDAT et le chanoine CHARPENTIER. Paris, Plon. 1908, in-8° de VII-422 pages. 7 fr. 50.

Richard WADDINGTON, **La guerre de Sept Ans.** Histoire diplomatique et militaire. Tome IV. Torgau. Pacte de famille. — Paris. Firmin-Didot, 1908, in-8° de VIII-632 pages. 8 cartes et plans. 7 fr. 50.

La jeunesse du maréchal de Belle-Isle est une thèse présentée avec succès il y a quelques années, à l'École des Chartes, par un jeune érudit, M. Pierre d'Échérac. Ce travail n'était en quelque sorte qu'une amorce et l'auteur se proposait de le continuer jusqu'à la fin de la carrière du maréchal; mais une mort soudaine ne le lui a pas permis. La valeur du travail qu'il a laissé fait regretter que la destinée l'ait empêché de réaliser son dessein. M. d'Echérac n'aurait pas été, semble-t-il, inférieur à ce grand sujet qui n'avait pas encore tenté un historien.— Malgré le titre, il y a, dans la présente étude, un peu plus que les années de « jeunesse » puisqu'elle le suit jusqu'à l'année 1726 et à l'âge de 42 ans. L'auteur explique que ce terme lui « a servi à désigner la longue période d'inaction au sortir de laquelle Belle-Isle devait enfin fixer sa fortune » (p. XIII); mais il est probable aussi que M. d'E., pour corser son travail, a été obligé d'aller jusqu'à cette date en raison de la pénurie des documents pour les premières années, laquelle fait contraste avec l'abondance de la correspondance officielle de Belle-Isle pour la période suivante. Si l'auteur n'a pas eu grand chose à dire sur l'enfance de Belle-Isle, du moins retrace-t-il avec agrément l'histoire du romanesque mariage de ses parents ; il montre le jeune et charmant ménage que repoussent les deux familles, recueilli par un prêtre magnanime et bon, l'évêque d'Agde, leur oncle.— En ce qui concerne la carrière de Belle-Isle sous Louis XIV, l'auteur, semble-t-il, a exagéré la défaveur que le souvenir de Foucquet avait entraînée pour son petit-fils : « l'espèce d'exil où son nom l'avait maintenu, le condamnait, dit l'auteur, à n'être qu'un soldat » (p. 61). Belle-Isle était colonel à 20 ans, au bout de 4 ans de service, brigadier à 23, mestre de camp général des dragons à 24 ; c'était là un

joli début, et bien des nobles de la première noblesse et de la Cour n'avaient pas été mieux traités. Belle-Isle, à la vérité, incarnait le type de l'ambitieux, de l'ambitieux effréné, avide d'honneurs, d'influence sociale et d'argent. L'auteur a très bien fait ressortir ces traits essentiels de la physionomie du personnage dans deux importants chapitres, l'un qui traite de l'habile échange du marquisat de Belle-Isle contre de splendides domaines en Normandie et dans le Midi, l'autre qui est relatif au procès de La Jonchère, ce trésorier de l'Extraordinaire des guerres dont Belle-Isle fut accusé d'être le complice prévaricateur. L'habileté avec laquelle il sut se tirer d'affaire, malgré la Bastille et l'exil, ne peut effacer, dans l'esprit du lecteur, de fortes présomptions d'improbité. A la date de 1726 où s'arrête cette étude, Belle-Isle est rappelé d'exil et rentre en faveur. La relation de ces événements, bien composée, est agréablement écrite, avec précision et clarté [1].

C'est un personnage infiniment plus modeste que nous font connaître MM. le marquis de Lordat et le chanoine Charpentier par la publication des lettres de Joseph-Marie de Lordat qui fut officier général sous Louis XV et sous Louis XVI. Il n'était encore que page et gendarme de la garde quand il écrivit ces lettres : elles le révèlent comme un bon jeune homme, sérieux et appliqué à son métier; aussi sa correspondance, sans agrément littéraire d'ailleurs, est-elle un peu terne. Ce qu'il écrit sur Fontenoy et Laufeld mérite pourtant d'être signalé. Une autre correspondance, celle de l'abbé Dolmières, vicaire-général du cardinal de Tencin, fait suite à la première et complète le volume : elle consiste en nouvelles de la Cour et de la Ville, dont l'expression, conforme au ton de la plus sèche chronique, ne rachète pas l'insignifiance. On notera cependant quelques détails intéressants sur la vie plantureuse et pantagruélique des hôtes du maréchal de Belle-Isle dans sa propriété de Bizy, près Vernon : « on sert un si gros déjeûner, note avec plaisir l'abbé Dolmières, qu'il me tient lieu de dîner et de souper. » (p. 357).

En ce qui concerne la période militaire suivante, M. Richard Waddington poursuit avec succès la continuation de son important ouvrage sur la Guerre de Sept Ans. Le tome IV, qui vient de paraître, comprend l'étude des événements militaires de 1760 et du début de 1761, sur tous les théâtres, tant en Europe qu'au Canada, et celle des négociations de la France avec l'Angleterre, l'Autriche et la Russie jusqu'à la conclusion du Pacte de famille. L'intérêt et la valeur de l'ouvrage de M. W. consistent surtout dans la mise en œuvre des riches archives du ministère de la guerre, sans préjudice des archives

1. Au lieu de *Malartic* (p. 21), *Malastri* (41), écrire Malortie. *Brizen* (p. 27, note), Bentheim. P. 33 (note) *Fourbeausard* (Fontbeausard), 39 et note *Susanne* (Susane), *Marsin* (Marcin), p. 42, *Malborough* (Marlborough). p. 49, *Bazilly* (Razilly). p. 150, *Minderkingen* (Munderkingen).

anglaises, et des documents de Berlin et de Vienne que le grand état-major allemand et le grand état-major autrichien ont déjà utilisés en partie, pour leurs publications sur cette même guerre. La correspondance entre le maréchal de Broglie et le comte de Saint-Germain, tirée des archives de la guerre, les détails que donne l'auteur sur le conflit entre ces deux hommes de guerre, la roideur hautaine de l'un, la susceptibilité vaniteuse de l'autre, la disgrâce enfin du second, forment la trame d'un récit aussi attachant qu'instructif (pp. 203-205). La surprise du camp français d'Ensdorf, le 16 juillet 1760, par l'ennemi sortant des bois offre une analogie frappante avec la désastreuse journée de Beaumont il y a 38 ans. Sous l'ancienne monarchie, peu de campagnes sont plus fertiles en remarques importantes sur les facteurs intellectuels et moraux dans l'art militaire que la Guerre de Sept Ans : cette constatation n'est pas pour diminuer la valeur de l'ouvrage de M. Waddington.

Louis Tuetey.

C. Stryienski et Arbelet, **Soirées du Stendhal club.** Deuxième série. Documents inédits. Paris, Société du Mercure de France, 1908. In-8°, 287 p. 3 fr. 50.

Les deux collaborateurs ont mis en commun, comme ils s'expriment, dans cette seconde série des *Soirées* quelques études et de petites trouvailles.

Ils nous présentent d'abord la sœur de Stendhal, l'amie la plus proche de son cœur, la confidente de sa jeunesse et son premier disciple, et ils notent très bien en elle, comme en Beyle, « un étrange mélange de tendresse et de sécheresse, de sensibilité avide d'émotion, et de lucide et âpre raison ». Les lettres de Pauline qu'on nous donne, franches d'ailleurs et naturelles, parfois touchantes, nous renseignent sur elle-même, sur son frère, sur ses entours.

Nous trouvons ensuite, dans le chapitre intitulé *Amours milanaises*, le premier roman de Stendhal, un roman qu'il a fait le 4 novembre 1819, en quatre heures, et qu'il abandonna : roman très médiocre, pleins de longueurs et de répétitions, mais un roman d'amour tendre, histoire réelle où il y a des personnages vrais, bien que très embellis, et, par exemple, M[me] Traversi est devenue duchesse d'Empoli.

Puis, c'est la fin du tour d'Italie en 1811 ; Pompéi, Naples, Ancône, Milan, Isola Bella : « cahier complémentaire du *Journal*. »

Un chapitre inédit des *Promenades dans Rome* où l'on trouve un spirituel réquisitoire contre les Anglais, des notes que Stendhal écrivit en marge à un exemplaire des *Promenades* (où l'on remarquera qu'il reproche à Mérimée ce que Mérimée reprochait à lui-même, une « affreuse vanité »), une piquante étude sur la dédicace de l'*Histoire de la peinture*, un choix de ces *Novelle* dont Stendhal voulait se servir pour composer une suite à ses *Chroniques italiennes*, le

récit d'une visite à la tombe de l'écrivain, terminent cet intéressant volume.

A. Ch.

Comte de Pimodan, ancien lieutenant-colonel de cavalerie, breveté d'état-major. **Simples souvenirs,** 1859-1907, Paris, Plon, 1908, in-18 de 386 pages, 3 fr. 50.

M. le comte de Pimodan, fils du chef d'état-major de l'armée pontificale, mortellement blessé à Castelfidardo, appartient à une ancienne famille royaliste qui vint s'établir à Paris sous Louis XV. Jusqu'à la Révolution et pendant la Restauration, les Pimodan occupèrent des charges à la Cour ou parcoururent la carrière des armes. En 1860, le père de l'auteur sortit de la retraite et entra dans l'armée pontificale. Les souvenirs qui font l'objet du présent volume, offrent une grande variété. M. de P. sait narrer agréablement l'anecdote. Parmi les plus curieux passages du livre, citons ceux relatifs à Pie IX et à la Cour du Souverain-Pontife ainsi qu'à la société royaliste en France au lendemain de la guerre de 1870-1871.

Naturellement, les propres souvenirs de l'auteur tiennent la plus grande place : ce sont ceux de l'Ecole de Saint-Cyr et de l'Ecole de Saumur, ses impressions de voyage en Roumanie, en Serbie et en Bulgarie, notamment ce qui concerne les familles princières de ces divers pays. Sa préparation à Saint-Cyr lui suggère un curieux portrait de cet original Edmond Maréchal, le professeur d'histoire, qu'il qualifie « d'homme éminent ». De son passage à l'Ecole de guerre, il rapporte de vivantes silhouettes des professeurs d'art militaire qui ont fondé la réputation de l'école, les Maillard, les Niox, les Langlois, les Bonnal, etc.; de son stage à l'Etat-major de l'armée de non moins intéressants croquis des officiers qui ont joué un rôle dans l'affaire Dreyfus.

Attaché militaire au Japon de 1896 à 1898, chef d'escadrons au 2e chasseurs d'Afrique, — emploi qui lui a donné l'occasion de faire des troupes d'Afrique, notamment de la Légion étrangère, une peinture qui ne cadre pas toujours avec la traditionnelle légende, — chef d'Etat-major du gouverneur de Maubeuge, puis lieutenant-colonel au 4e cuirassiers à Cambrai, M. de P. a trouvé encore des choses intéressantes à dire sur ces dernières vicissitudes de sa carrière. Mais, dans l'affirmation de ses préférences politiques et de ses croyances religieuses pourtant très librement exprimées, l'auteur a su conserver le ton mesuré et digne d'un galant homme [1].

Ty.

---

1. M. de Pimodan écrit d'un style nerveux et coloré, quoique parfois exagérément expressif. Si une expression vieillie, mais empruntée à la meilleure tradition, comme « ne plaignant jamais sa peine » (p. 33) est excellente, en pourrait-on dire autant de néologismes comme « formeurs de volontés » « énergisseurs d'âmes » (p. 73) « attingible » ?. — Page 5 : L'Hôtel Lauzun n'est pas situé « vers la pointe de l'île Saint-Louis », mais bien plutôt vers l'extrémité opposée.

— M. Ch. DROUHET qui prépare une thèse sur François Maynard publie quelques résultats de l'étude qu'il a faite des manuscrits du poète conservés à la bibliothèque de Toulouse et en partie inédits : *Les manuscrits de Maynard* (Paris, Champion, 1908, grand in-8°, p. 40. Fr. 2). D'anciens éditeurs ont déjà utilisé ces documents, brouillons de lettres et fragments de poésies, mais assez inexactement; M. D. en signale l'intérêt pour tout ce qui touche aux relations de Maynard, en particulier avec Balzac et Richelieu. — L. R.

— *Bayle est-il l'auteur de l'Avis aux Réfugiés?* Sous ce titre M. Ch. BASTIDE a essayé dans une courte brochure (Fontenay-aux-Roses, Bellenaud, 1908, grand in-8°, p. 19) d'établir la paternité de l'opuscule provoqué en 1690 par les *Lettres pastorales* de Jurieu. Faut-il l'attribuer à Pellisson, à Larroque ou à Bayle lui-même? Après une discussion qui laisse le problème assez obscur, parce qu'elle ne s'appuie que sur des témoignages indirects d'un contrôle difficile, M. B. conclut que Larroque serait l'auteur du manuscrit, mais que Bayle le remania et le publia. — L. R.

— Le 4e *Ergänzungsheft* du t. XII (1907) des *Kantstudien* (n° 7 de la série) est l'œuvre de M. H. DREYER, *Der Begriff Geist in der deutschen Philosophie von Kant bis Hegel* (IV-106 p., 3 M. 20 et pour les abonnés 2 M. 40). Il y fait l'histoire du terme *esprit* en philosophie depuis Kant qui en est presque le père, jusqu'à Hégel qui le mène à son apogée éphémère. Les anneaux intermédiaires sont formés par Schiller (*traditioneller Ausgangspunkt*), Herder (*kulturphilosophische Fassung*), Goethe (*aesthetischer Einschlag*), G. de Humboldt (*charakterologische Tendenz*) et les précurseurs directs de la systématisation hégélienne (Jacobi, Maimon, Fichte, Schelling, Herder, Schleiermacher). V. p. 102-104 la table comparative de la notion d'esprit chez Kant et Hegel et la table de ses valeurs successives. — Les deux premiers *Ergänzungshefte* du t. XIII (1908), n°s 8 et 9 de la série, sont écrits par MM. JOHN M. O'SULLIVAN, *Vergleich der Methoden Kants und Hegels auf Grund ihrer Behandlung der Kategorie der Quantität* (VI-124 p., 4 M. 50 resp. 3 M. 60) et FRANZ RADEMAKER, *Kants Lehre vom innern Sinn in der « Kritik der reinen Vernunft »* (45 p., 1 M. 75 resp. 1 M. 40). Le 1er, inspiré par M. Windelband, consacre sa dissertation de docteur à l'étude comparée de la catégorie de quantité chez Kant et chez Hégel; le 2e expose la doctrine de Kant sur le sens interne, telle qu'elle se trouve surtout dans la 2e édition de la Critique de la raison pure. — On sait que ces publications paraissent à Berlin chez Reuther et Reichard. — Th. SCH.

— Les n°s XXVIII et XXX des *Abhandlungen zur Philosophie und ihrer Geschichte*, publiés par M. Benno Erdmann chez Max Niemeyer à Halle, traitent de Leibniz; dans l'un, Mlle ADELHEID THOENES expose les idées philosophiques de sa Théodicée (*Die philosophischen Lehren in Leibnizens Theodicee*, 79 p., 2 M.); dans l'autre, M. HANS LUDWIG KOCH étudie le développement de sa philosophie de la nature et sa théorie de la matière et de l'organisme (*Materie und Organismus bei Leibniz*, 59 p., 1 M. 80). Enfin dans le n° XXIX de la même collection, M. Auguste KURZ communique les idées de Ch. G. Fischer sur la nature : *Ueber Christian Gabriel Fischers vernünftige Gedanken von der Natur* (55 p., 1 M. 60). Fischer est le professeur qui osa partager la disgrâce de Wolff exilé par Frédéric Guillaume. — Les trois brochures portent la date 1908. — Th. SCH.

— La 2e édition de la *Religion innerhalb der Grenzen der Humanität. Ein Kapitel zur Grundlegung der Sozialpädagogik* (Mohr, 1908, 126 p. 3 M.) est augmentée d'un *Nachwort* (p. 86) sur la caractéristique psychologique de la religion et

sur (p. 99) le droit de la prétention à la transcendance; ce chapitre additionnel répond spécialement aux critiques de MM. W. Hermann et H. Cohen. Par contre, le paragraphe sur l'enseignement de la morale en France a disparu de cette édition, qui suit la première de 14 ans. Le sous-titre sur la pédagogie sociale se rapporte surtout au chap. 5, où est traitée à fond la question de la valeur pédagogique de la religion, question si magistralement développée par M. Paulsen dans la *Freie Bayerische Schulzeitung* (*Revue Pédagogique*, mai 1908, p. 482) et dans *Das deutsche Bildungswesen in seiner geschichtlichen Entwickelung* (*Revue internat. de l'Enseignement*, mai 1908, p. 463). En somme, l'auteur cherche à montrer que le sentiment religieux est bien essentiellement humain et représente une face indélébile de l'activité de notre esprit. — Th. Sch.

— Dans la 2e édition de ses *Umrisse zur Psychologie des Denkens* (Tübingen, Mohr, 1908; 59 p., 2 M.), M. Benno Erdmann veut coordonner et compléter les prémisses psychologiques, introductrices à la définition logique de la pensée, qu'il a développées à différents points de vue, et d'une manière fragmentaire, dans la 2e édition de sa *Logische Elementarlehre*, dans l'article de la *Deutsche Rundschau* de déc. 1906 : *Die Funktionen der Phantasie im wissenschaftlichen Denken*, enfin dans sa brochure : *Wissenschaftliche Hypothesen über Leib und Seele*. Après avoir fait l'historique de la question, et fixé sa tâche et son point de départ, il a étudié d'abord la pensée formulée tant complète qu'incomplète et ses lois logiques, puis la pensée intuitive tant hypologique qu'hyperlogique et ses formes transitoires, enfin la pensée principale, secondaire (*Haupt-und Nebendenken*) et préconsciente (*vorbewusst*). — Th. Sch.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 16 octobre 1908*. — La commission du prix Bordin décide que le prix extraordinaire sera décerné en 1911 à un ouvrage sur l'histoire ou l'archéologie du moyen âge, publié dans la période comprise entre le 1er janvier 1908 et le 1er janvier 1911.

M. Salomon Reinach montre la photographie d'une miniature d'Attavante, conservée au Musée du Hâvre, où elle a déjà été étudiée par M. Bertaux. Cette miniature fait partie d'un missel daté de 1483; comme le *Baptême* de Verrocchio est reproduit dans l'encadrement, on peut en conclure d'abord qu'Attavante fut l'élève de ce maître, et ensuite, que le *Baptême*, dont on ignorait la date, est sensiblement antérieur à 1483, probablement de 1478.

M. Clermont-Ganneau déchiffre et commente l'inscription bilingue minéo-sabéenne et grecque dont il a signalé précédemment la découverte dans l'île de Délos. Il montre que c'est la dédicace d'un autel élevé à leur dieu national par deux marchands minéens originaires de l'Arabie méridionale et fixés dans le grand centre commercial et religieux qu'était alors Délos, pour y faire l'importation des parfums et autres produits similaires d'Arabie si estimés des anciens. L'apparition de ce monument inattendu, que le texte grec permet de reporter au IIe siècle avant J.-C., vient ruiner la théorie, préconisée en Allemagne, d'après laquelle le royaume minéen aurait pris fin au VIIIe siècle avant J.-C.

M. le comte R. de Lasteyrie continue la lecture de son mémoire sur l'église de Saint-Philbert de Grandlieu.

L'Académie décide que la présentation des titres des candidats à la place de membre ordinaire vacante par suite du décès de M. Barbier de Meynard aura lieu le 30 octobre.

Léon Dorez.

Le propriétaire-gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 44 — **5 novembre.** — **1908**

Die meteorologischen Theorien des griechischen Altertums. Von Otto Gilbert. Von der kön. bayerischen Akademie der Wissenchaften mit dem Zographospreise gekrönt. Mit 12 Figuren im Text. Leipzig, Teubner, 1907, vi-746 pp., in-8°. Prix : 20 Mk.

L'ouvrage de M. Gilbert comprend deux parties. Les théories particulières par lesquelles les Grecs ont essayé d'expliquer les phénomènes météorologiques supposent des vues d'ensemble sur les éléments du monde et leurs qualités fondamentales. En général, ils reconnaissent quatre éléments, les quatre éléments traditionnels, et quatre qualités fondamentales qui s'opposent deux par deux, froid et chaud, sec et humide. L'action des qualités sur les éléments produit la plupart des phénomènes. Par μετέωρα, on entendait souvent, outre les phénomènes, les corps célestes. M. G. laisse de côté tout ce qui regarde l'histoire de l'astronomie.

La notion des quatre éléments est une donnée populaire qui se trouve déjà dans Homère. Le feu est désigné par αἰθήρ, quand il s'agit des régions élevées du Cosmos, et par πῦρ, quand il s'agit du feu terrestre. Le caractère igné de l'éther est donc une notion antérieure à la philosophie. La liaison de l'éther et de l'air est établie par l'emploi du mot οὐρανός qui les désigne l'un et l'autre, tandis que γαῖα réunit souvent la terre et l'eau. La notion du froid paraît liée à l'élément humide; car l'année est divisée en deux saisons, la saison chaude, θέρος, et la saison des pluies et des nuages, χεῖμα, χειμών. Mais ici, M. G. me paraît déduire des textes une conclusion dont Homère n'est pas conscient. Les poètes suivants ne sont plus exempts de raisonnement. Cependant M. G. note dans Hésiode le rôle important assigné à l'élément igné.

Avec les Ioniens commencent les spéculations. Anaximandre met à l'origine une matière confuse. La création se fait en deux temps : d'abord la matière se divise suivant ses qualités fondamentales, froid ou chaud ; puis, dans la masse froide et dans la masse chaude, deux parties se séparent. Les quatre éléments, une fois distincts, ne restent pas sans relation. Chaque élément peut se convertir en un élément voisin. Les éléments sont classés dans cet ordre : feu, air, eau, terre : l'air et l'eau ayant deux voisins peuvent passer dans l'un ou l'autre ; le feu ne peut se charger qu'en air, la terre qu'en eau. Le mode de changement est tiré de l'ordre de classification, κάτω ὁδός et ἄνω ὁδός : un exemple du premier cas est le changement de l'air en feu, du second celui de l'air en eau. Ces notions sont très importantes, parce qu'elles sont supposées par tous les auteurs suivants et qu'elles sont la base même de la théorie grecque. Ce sont aussi les Ioniens qui posent le principe de ces transformations dans l'ἀτμίς, exhalaison chaude et humide (vapeur d'eau) et l'ἀναθυμίασις, exhalaison chaude et sèche. L'ἀναθυμίασις (voy. les explications données, p. 449) a pour effet d'augmenter la chaleur et la lumière ; elle détermine le jour et l'été, en séparant de la terre les éléments chauds et lumineux. Ce phénomène, imaginé par Héraclite, est l'interprétation fausse d'un fait réel. Quand la terre a été longtemps échauffée par les rayons du soleil, elle renvoie à son tour de la chaleur dans l'atmosphère. C'est ce que les anciens physiciens ont pris pour un dégagement de particules matérielles venant de la terre, pour une sorte de fumée tellurique. Les autres spéculations reposent aussi sur des observations plus ou moins bien interprétées : ainsi l'eau paraît se changer en terre, quand un étang desséché laisse du limon ; et ainsi du reste.

Les Pythagoriciens ont introduit dans ces recherches l'idée de nombre, c'est-à-dire l'idée de forme, aucun objet n'étant connaissable sans des rapports déterminés qu'expriment les nombres. Ils admettaient les quatre éléments, comme on le voit par l'enseignement de Philolaüs et quoique Aristote ait affirmé le contraire. Mais leur tendance générale les conduisait à transformer cette notion populaire. Le triangle est la forme de l'atome fondamental. En relation avec le triangle, quatre corps réguliers correspondent aux quatre éléments, le tétraèdre au feu, l'octaèdre à l'air, l'icosaèdre à l'eau, l'hexaèdre à la terre : ces corps sont la forme de l'atome dans chacun de ces éléments. Restait le dodécaèdre, qui procède du pentagone. Philolaüs l'assigna à l'éther[1]. Il admettait donc cinq éléments, distinguant, comme fera plus tard Aristote, l'air et l'éther. On lui doit aussi la notion de l'atome. A ces spéculations se rattachent étroitement celles de Platon dans le *Timée*.

1. Sur cette correspondance des éléments avec les corps réguliers, voy. les réflexions assez ironiques de G. Junge, dans les *Nouae Symbolae Joachimicae*, Halle, 1907 p. 251 suiv.

HISTOIRE

Les Diplômes originaux des Mérovingiens.

Fac-similés phototypiques, avec notices et transcriptions. Publiés par Ph. Lauer et Ch. Samaran. Préface par M. Prou. In-folio, 48 planches, en un carton.. 75 fr.

A. D. Xenopol.

La théorie de l'histoire, 2e édition refondue des « Principes fondamentaux de l'histoire ».
Gr. in-8................ 7 fr. 50

Sylvain Lévi.

Le Népal. Etude historique d'un royaume hindou. Volume III. In-8, 22 planches...... 10 fr.

— Les 3 volumes.......... 30 fr.
Bibliothèque d'études du Musée Guimet, tomes XVII à XIX.

Comte H. de Castries.

Les sources inédites de l'histoire du Maroc de 1530 à 1845. Recueil de lettres, documents et mémoires conservés dans les Archives européennes. Grand in-8°. I. Archives de France. Tome I. 25 fr.

II. Archives des Pays-Bas. Tomes I et II. Chacun............ 25 fr.

A. Bouché-Leclercq, de l'Institut.

Histoire des Lagides. 4 vol. in-8. 36 fr.

Histoire grecque de Curtius, Droysen et Hertzberg, traduite en français. 12 volumes in-8, dont un atlas................... 100 fr.

Dr. E. T. Hamy, de l'Institut.

Le livre de la description des pays de Gilles le Bouvier, dit Berry, premier roi d'armes de Charles VII, publié avec introduction et notes, etc. In-8, 9 planches......... 20 fr.

— Le même, sur papier de Hollande.................. 30 fr.

J. de Nettancourt-Vaubécourt.

Sur les grandes routes de l'Asie-Mineure. Les parcours ferrés de la Péninsule. Lignes des chemins de fer : Ottoman d'Anatolie et de Bagdad. Lignes d'Aïdin et de Cassaba. In-4 oblong, 40 planches et cartes................. 12 fr.

Bibliothèque d'histoire de Paris

publiée sous les auspices du service de la Bibliothèque et des travaux historiques de la ville.
Le tome premier paraîtra incessamment.
Un prospectus spécial l'annoncera.

HISTOIRE DES RELIGIONS

E. Amelineau.

Prolégomènes à l'étude de la religion égyptienne. Essai sur la mythologie de l'Egypte. In-8..... 12 fr.

O. Houdas.

L'Islamisme. Nouvelle édition. In-18 .... 3 fr. 50

Salomon Reinach, de l'Institut.

Cultes, mythes et religions. 3 volumes in-8. Chacun.......... 7 fr. 50

Jean Réville.

Les origines de l'Eucharistie. Messe. (Sainte Cène). In-8..... 3 fr. 50

P. Beuzart.

Essai sur la théologie d'Irénée. Etude d'histoire des dogmes. In-8. 4 fr.

Sepher ha-Zohar

Le livre de la splendeur. Doctrine ésotérique des Israélites. Traduit avec notes, par Jean de Pauly. Tome II. In-8........... 20 fr.

R. de la Grasserie.

Des phénomènes religieux dits Mystères observés au point de vue psychologique et subjectif.
In-12 .... 3 fr.

F. Pérot.

Folk-lore du Bourbonnais. In-18. 5 fr.

Musée Guimet

Conférences au Musée en 1908. 2 vol. in-18, illustrés. Chacun.. 3 fr. 50

Ed. Naville.

La religion des anciens Égyptiens. Six conférences au Collège de France. In-18 .... 3 fr. 50

F. Cumont.

Les religions orientales dans le paganisme romain. Six conférences au Collège de France. In-18.. 3 fr. 50
Ces deux volumes forment les tomes XXIII, XXIV de la *Bibliothèque de vulgarisation* du Musée Guimet.

Le Puy. — Imp. Peyriller, Rouchon et Gamon.

Les Eléates marquent une réaction contre les Ioniens. Cependant Xénophane ne se sépare de ses devanciers que parce qu'il admet une seule marche dans les transformations d'éléments, la κάτω ὁδός, et qu'il fait tout procéder de la terre. Parménide est plus original. Il reconnaît le rôle capital du soleil, puisqu'il assigne la première place au feu et qu'il l'oppose aux trois autres éléments. Il considère le froid comme une propriété purement négative, l'absence de chaleur.

M. G. a consacré tout un chapitre à Empédocle. Ce philosophe poète a un rôle très important : il prépare les théories des atomistes. A partir de ce point, nous marchons sur un terrain généralement mieux connu. Les théories d'Anaxagore, de Leucippe, de Démocrite aboutissent au système d'Epicure : l'étude de Lucrèce nousa rendu familières les homœoméries, les atomes et leurs combinaisons. M. G. marque exactement la différence de ces doctrines semblables et dépendantes.

En regard de cette ligne de théoriciens, les atomistes, qui depuis les Pythagoriciens considèrent les quatre éléments comme le résultat de l'agglomération de parties plus petites, nous avons vu une première ligne de philosophes qui considèrent chaque élément comme un tout continu et indépendant. Ce sont les Ioniens et les Eléates. C'est à cette doctrine que se rattache Aristote. Il distingue le Ciel et le Cosmos, le premier rempli par l'éther, le deuxième formé des quatre éléments. Le Cosmos est voisin du Ciel et en subit l'influence. C'est le soleil, en particulier, qui est la source de toute vie. Mais comme le Ciel est divin, le soleil n'exerce pas sur la terre une action directe ; c'est la région du feu qui communique à la terre la chaleur. La terre est le centre du Cosmos. Les quatre éléments constituent la matière. Aristote admet les deux mouvements des éléments, κάτω ὁδός et ἄνω ὁδός. Quant aux quatre propriétés, il les attribue deux par deux à chaque élément de manière à former un cercle : le feu est sec et chaud, l'air chaud et humide, l'eau humide et froide, la terre froide et sèche. Dans les phénomènes météorologiques, le froid et le chaud sont actifs (ποιητικά), le sec et l'humide passifs (παθητικά). Les changements des éléments se font suivant le cercle. Le détail de ce système n'est pas sans présenter des difficultés qui ne sont pas résolues. Les changements des éléments entre eux ne sont pas une simple mutation, ἀλλοίωσις, mais un processus génétique aboutissant à la destruction de l'un, φθορά, et à la naissance de l'autre, γένεσις. Chaque élément a une région fixe qu'il cherche à rejoindre quand il en est séparé. En somme, Aristote n'a rien créé. Toutes les données de son système lui sont antérieures. On a quelque peine à voir ce grand esprit, entre les deux voies suivies par la pensée grecque, choisir celle qui part des idées populaires pour aboutir à des imaginations enfantines et à des combinaisons arbitraires.

La deuxième partie du livre de M. F. est l'analyse des théories

météorologiques particulières. Il étudie : 1° la terre, corps céleste : la réunion des éléments dans ce point central, les tremblements de terre; 2° la terre, élément : l'origine de la nature organisée, l'anthropogénie, la croyance aux autochthones, la biologie et les doctrines médicales, l'influence des éléments en pathologie, l'origine des maladies; 3° l'eau : l'Océan, la formation des mers, les fleuves, la dissolution saline de la mer; 4° les excrétions telluriques, c'est-à-dire les phénomènes que les anciens attribuaient à l'ἀτμίς et à l'ἀναθυμίασις; 5° l'atmosphère et les précipitations atmosphériques : le rôle du feu et de l'éther d'Aristote, les nuées, la pluie, la rosée, la gelée, la neige, la grêle, la glace ; 6° la genèse et la théorie des vents, dont un tableau commode (p. 550) indique les noms d'après les diverses sources (Homère, Hésiode, Aristote, Agathémère, Eratosthène, Tour des vents, Vitruve, Timosthène, περὶ κόσμου, Achille, Sénèque, Suétone, Végèce, Pline, Lydus, les *Géoponiques* de Denys, Aulu-Gelle, Galien); 7° les reflets et les jeux de lumière de l'atmosphère, où il faut faire une place aux « signes », à côté du halo et de l'arc-en-ciel; 8° le feu atmosphérique : éclair, météorites, comètes, voie lactée ; 9° le feu de l'éther, qui pose des problèmes généraux et d'ordre astronomique, comme la limite de l'atmosphère et du ciel, l'étendue du monde, la pluralité des mondes, la forme du cosmos, la nature des étoiles, du soleil et de la lune. Un dernier chapitre traite des rapports des éléments avec la divinité.

M. Gilbert a eu raison de consacrer la moitié de son volume à la théorie générale des éléments du monde. Chaque philosophe donne, en effet, une réponse aux questions particulières d'après le système qu'il a adopté. Aussi l'on ne peut consulter la deuxième partie du livre que si l'on a lu assez attentivement la première.

Les auteurs étudiés sont d'abord les auteurs grecs, mais aussi les auteurs latins qui nous ont conservé les doctrines grecques, en première ligne Sénèque, puis à un moindre degré, Lucrèce, Suétone, Pline l'ancien, Vitruve, etc.

Le plan est rationnel. L'exposition des théories parfois un peu compliquées ou abstruses, est toujours claire. Des résumés fréquents, en tête et à la fin des chapitres, aident à s'orienter. Il est regrettable cependant que, dès le début, on ne soit pas avisé des deux doctrines qui vont se développer dans le cours de cette histoire, doctrine des quatre (ou cinq) éléments irréductibles, doctrine des atomes. Mais c'est la seule critique de ce genre que l'on puisse faire. Les textes les plus importants sont cités en note et permettent de vérifier immédiatement l'exactitude et le sens d'une assertion. Dans l'ensemble, excellent livre qu'un bon index, bien détaillé, rend facile à consulter.

Paul Lejay.

Th. Zielinski, prof. a. d. Universitaet Saint-Petersburg. **Cicero** im Wandel der Jahrhunderte. Teubner, 1908, 7 m.

J'ai parlé[1] au moment où il a paru, du livre de M. Zielinski. C'était alors un petit in-8° de 102 pages. Le livre est réédité à la même librairie, sous une forme plus ample (zweite *vermehrte* Auflage) : 453 pages in-12. Public et critique avaient fait très bon accueil à cet ouvrage, plein d'idées modernes sur un sujet ancien, et, ce semble, usé. Quelles que soient les réserves qu'on puisse faire ici sur telle ou telle partie, tout Cicéronien aura plaisir à exprimer d'abord la joie que lui inspire le succès de l'ouvrage. La réputation du grand orateur avait été attaquée de tant des côtés, avec tant d'âpreté, et si peu de mesure, qu'on est heureux de l'entendre enfin mettre solidement à l'abri de la tradition, heureux surtout d'apprendre que cette défense, présentée avec verve et par une plume brillante, a été goûtée et entendue du public.

M. Z. s'est montré reconnaissant du succès qu'il a rencontré ; il a soumis son ouvrage à un travail de révision très sérieux. Il avoue avoir consacré au nouveau livre plus d'années qu'il n'avait accordé de mois au précédent. Il avait à cela d'autant plus de mérite que les études de M. Z. l'ont détourné non pas toujours des œuvres, mais tout au moins de la vie et de l'histoire de Cicéron. Sans parler de ses livres sur l'histoire et sur les écrivains de la Grèce, depuis 1897, M. Z. a beaucoup publié sur les Latins ; son nom a été surtout répandu partout à l'occasion de sa hardie théorie des clausules latines.

Je résume brièvement les changements que M. Z. a cru devoir apporter à son œuvre. C'est autant d'avantages pour le nouveau cadre. En tête table des matières détaillée[2]. Si le fonds solide des notes est conservé (elles occupent ici une centaine de pages), on trouve tout au moins à la marge du texte, et c'est plus clair, la référence aux phrases citées des ouvrages de Cicéron. Principales additions : formation du style de Cicéron ; analyse développée de ses grands ouvrages ; nouveau développement sur l'Octavius de Minucius Félix ; sur Arnobe et sur Lactance ; sur saint Ambroise ; sur les dernières luttes avec le paganisme (Die Tragödie des Glaubens) ; sur le caractère (Persönlichkeit) de Cicéron ; sur la Renaissance et le Cicéronianisme ; sur les représentants du déisme avant Voltaire : Newton, Locke, Bolingbroke, Hume ; deux chapitres sur les préparatifs de la Révolution (die Aufklärung) en Angleterre précèdent ce qui concerne la France. La fin est restée la même. D'autres parties ont été simplement remaniées. M. Z. a profité de l'occasion pour insérer dans son livre des études qu'il avait achevées depuis sa première édition[3].

---

1. *Revue* de 1897, II, p. 85.

2. Je regrette que quelques-uns des petits sommaires soient obscurs ou même, ce semble, inexacts.

3. Ainsi, p. 347 : un extrait de la Festschrift des philologischen Vereins in München 1905 : Die Cicerokarikatur im Altertum.

L'apport nouveau est évidemment considérable, et je crains bien que la compétence d'un latiniste ne suffise pas pour en bien juger [1].

É. T.

Joannes FERRARA. **Poematis Latini** rell. ex vol. Herculanensi evulgatas denuo recognovit, nova fragmenta edidit. Adjectae sunt tabulae XIII. Papiae. Ad officinam typographicam cooperativam MCMVIII. 53 p. in-4°.

Le lecteur a sans doute reconnu au titre le célèbre poème sur la bataille d'Actium par lequel débutent maintenant nos Anthologies Latines. Sur ce sujet, comme sur bien des textes, notamment sur maintes scolies, par exemple celles de Bobbio pour les discours de Cicéron l'utilité des discussions générales semble pour l'instant épuisée : il nous importe avant tout d'être renseignés exactement sur les données de la tradition.

Le texte du poème est reproduit ici par le professeur de Pavie (p. 41-52) en huit fragments contenant en tout 67 vers. Sous chaque fragment, trois groupes de notes : 1° indications précises sur le texte, tel qu'il résulte plus ou moins sûrement de nos sources; 2° conjectures des savants (là reviennent les noms de Kreyssig, Ciampitti, Baehrens, Ellis, etc.; M. F. a jugé inutile d'en accroître le nombre par des essais personnels); 3° imitations de Virgile et des autres poètes. Suivent sous le titre de *Fragmenta inedita* (p. 55-72) les quinze fac similés par Alfonso Cozzi d'abord de 8 fragments publiés en 1863 par Fr. Biondio; aussi de 7 fragments donnés ici directement d'après le papyrus de Naples. Enfin sous le titre de *Schedae Hayterianae* (p. 75-85) vient la reproduction des copies que Jo. Hayter avait faites et qui, sous les numéros 1626-1637, sont conservées à la Bodléienne. Baehrens les avait déjà signalées. La présente publication

---

1. Je goûte peu l'épigraphe au moins obscure du nouveau volume : *qui coiuere coluntur*. L'explication est donnée p. 183; il s'agit de la vieille Rome, de ce passé qui, mort, revit en tant que légende. Cela est très Nietzschéen sans conteste, dans tous les sens; mais c'est bien bizarre en première page. — P. 179, au second renvoi de la marge, livre F. II (et non IV). — P. 347, l. 8 : lire βούλεται. — P. 351, § 8, l. 4 : lire *quid* aliud. — La plume de l'auteur a pris du champ; donc s'attendre ici à plus d'une digression. Plus d'une obscurité aussi, pour moi du moins; il se peut qu'ainsi se paie le passage en une langue et un milieu étranger; ou peut-être encore est-ce ma faute; mais en fait j'avoue n'avoir pas saisi nombre d'allusions. Certainement M. Z. n'a pas voulu écrire ici un ouvrage proprement classique au moins comme nous l'entendons. Les emprunts au style des journaux, aux expressions ou formules à la mode, au langage technique des sciences, emprunts peu nécessaires assurément, les suspensions avec points (....) habituelles dans le livre, multipliées souvent dans la même page (3 fois p. 179), le prouvent de même — Je ne puis dissimuler, que certaines abstractions quelque peu irritantes, très répétées ici (p. 187 et suiv. « le pathos de la distance ») ressemblent pour nous à du pur galimatias; pathos, pour de vrai. — D'une manière générale. Je n'aurais pas cru à M. Z. un goût si vif de « la phrase ». N'en est-il pas dupe plus d'une fois? — En tout ceci je ne fais que noter impartialement des objections que feraient, comme moi, je pense, beaucoup de lecteurs français.

vise donc, et il semble bien qu'elle y ait réussi, à nous mettre sous les yeux, de la manière la plus exacte possible, la documentation du poème. — En tête bibliographie des éditions et bon résumé des travaux précédents sur le sujet.

D'après ce qu'on vient de lire on devine où est l'intérêt de ce nouvel essai sur un texte difficile. M. F. complète tout d'abord ce qu'on peut lire sur le poème dans la dernière édition de l'Anthologie. Au lieu de s'en tenir, comme l'ont fait jusqu'ici les savants, aux deux copies de Naples (Ciampitti) et d'Oxford (Hayter), il s'est reporté, au moins pour les cas douteux, au papyrus lui-même. Il a d'ailleurs indiqué lui-même sa méthode dans un récent article de la Rivista di Filologia (XXXV, 466). Malheureusement la vérification était rendue plus ardue par le fait que bien des mots ou lettres sont devenues, depuis 1805, tout a fait illisibles.

M. F. essaie de préciser le moment où a été déroulé le papyrus d'Herculanum : ce serait probablement à la fin de 1805; aussi noter l'annonce qui nous est faite d'un livre : *La villa ercolanese dei Pisoni*, où seront réunis tous les documents se rapportant à cette villa [1].

É. T.

La Vierge de miséricorde, étude d'un thème iconographique, par Paul Perdrizet. Paris, Fontemoing, 1908, VIII-260 pp., 31 pl. hors texte et 4 gravures. In-8°. Prix : 18 fr.

Le point de départ de cette étude est une statue de Mansuy Gauvin, N.-D. de Bonsecours, conservée à Nancy, ex-voto commémoratif de la victoire de René II de Lorraine sur Charles le Téméraire. La Vierge est représentée abritant sous son manteau les diverses classes de la société, figurées par des personnages plus petits. Le livre de M. Perdrizet raconte les origines et l'histoire du type de la Vierge au manteau.

La croyance à la miséricorde de Marie s'est développée, au moyen âge, comme une conséquence naturelle du culte de la Vierge. Dès le XIe siècle, elle perce chez saint Anselme. Mais le type iconographique qui devait symboliser la Vierge de Miséricorde est plus récent. Il a sa source dans une légende cistercienne, rapportée par Césaire d'Heisterbach entre 1220 et 1230. Un frère voit le paradis avec les bienheureux ; il voit des chanoines réguliers, des Prémontrés, des Clunisiens, mais pas de Cisterciens. Inquiet, il s'adresse à la Vierge qui les lui montre blottis sous son manteau. Mais comme rien ne se crée, d'où provient l'idée du manteau ? M. P. rappelle le rôle du manteau dans certains rites matrimoniaux. Césaire est du diocèse de Cologne. Le type de sainte Ursule abritant ses compagnes sous son

---

1. J'ai relevé des fautes d'impression qui n'ont pas d'importance; mais j'aurais autant aimé ne pas lire dans la rédaction : p. 11, 3 l. avant le bas : neg*legis*set.

manteau est d'origine colonaise ; les premiers exemples sont de la fin du XIIIe siècle. M. P. suppose qu'il est une imitation du type de la Vierge au manteau. Cela n'est pas, en somme, absolument certain. Le geste était assez naturel chez Ursule. C'est presque le geste de Niobé. Il a pu être interprété et transposé par l'imagination du visionnaire, et le type de la Vierge de miséricorde aura exercé à son tour une influence sur celui de sainte Ursule.

Quoi qu'il en soit de ce point secondaire, la Vierge au manteau ne resta pas longtemps le bien propre des Cisterciens. Les Dominicains s'en emparèrent. Ils attribuent à une recluse la vision du cistercien, mais ce sont des frères prêcheurs qui sont sous le manteau de la Vierge. Ce récit paraît dès 1260 au plus tard, année où Géraud de Frachet termine ses *Vitae Fratrum*. Trois autres des premiers chroniqueurs de l'ordre, Thomas de Chantimpré, Barthélemy de Trente et Thierry d'Apolda, reproduisent la vision de la recluse ; le dernier fait de saint Dominique le héros de la vision. Mais Thomas de Chantimpré met en scène un cistercien, qui voit des prêcheurs blottis sous le manteau : on n'est pas plus galant. Comme dit un pieux auteur, « cette vision est très apte à montrer la fraternelle alliance des différents ordres sur le sein de leur commune mère [1] ». En effet, les Capucins, les Carmes, les Carmélites, les Chartreux, les Prémontrés, et jusqu'aux Jésuites se font représenter sous le manteau protecteur. Les Franciscains restent un peu à l'écart : du moins les documents qui les représentent sont-ils plus rares sans être moins anciens (fin du XIIIe siècle). L'équilibre est rétabli par les confréries. Les Franciscains sont les grands inspirateurs des confréries de flagellants et de pénitents. Or ces confrères aiment à se représenter sous le manteau de la Vierge. Ces images affectent souvent la forme d'enseignes, de retables, de bannières. Quand l'association se charge de l'ensevelissement des morts, l'image est peinte sur une face du coffre funèbre.

Cette tendance des corporations à s'approprier l'image miséricordieuse devait aboutir à une transformation du type, à la généralisation de l'office protecteur attribué à la Vierge. C'est une confrérie qui a été l'agent de cette transformation, la confrérie du Rosaire. Cela nous ramène à Cologne, car la première confrérie du Rosaire a été fondée en 1475 par le dominicain Jacques Sprenger. Le tableau commémoratif montre d'un côté les clercs, de l'autre les laïcs égrénant le rosaire sous le manteau de la Vierge. La dévotion du rosaire s'adressait à tous les chrétiens. De bonne heure, les dominicains lui ont donné un caractère universel. Le type de la Vierge a été modifié en conséquence. La Vierge du rosaire est la Mère de tous les hommes, *Mater omnium*. Toutes les classes de la société sont représentées sous

1. Terrien, S. J., *La mère de Dieu et la Mère des hommes*, t. II, p. 116. Cité par M. P., p. 46, n. 2.

son manteau. Ce type, créé par les dominicains, est répandu par un d'entre eux, l'auteur du *Speculum humanae saluationis*, qui fait de la Vierge de miséricorde une de ses illustrations consacrées. M. P., qui connaît la question mieux que personne, considère ce livre, qui a eu un succès prodigieux, comme un des plus puissants propagateurs de la *Mater omnium*.

La Vierge au manteau commence dès lors une nouvelle carrière. Sa fonction protectrice est spécialisée. On la représente comme préservant les hommes contre les fléaux déchaînés par la colère divine. Les flèches ont de tout temps représenté les fléaux fondant sur l'humanité. Dans toute une série de figures, ces flèches sont arrêtées, bien plus, retournées par le manteau de la Vierge. Ce thème date du xve siècle et semble se rattacher à la prédication de saint Bernardin de Sienne. Dans l'exégèse et l'imagerie dominicaines, les flèches sont au nombre de trois, la peste, la famine et la guerre, et punissent les trois concupiscences, la luxure, l'avarice et l'orgueil. M. P. a très judicieusement rapproché des terreurs causées par la grande peste (1347-1350) la diffusion de certaines dévotions et pratiques d'un pathétique maladif, la dévotion des cinq plaies, une épidémie de flagellation, le goût du macabre. Or la Vierge de Miséricorde a joué un grand rôle comme protectrice contre la peste. Dans un tableau exécuté vers 1631 à Nancy, la Vierge abrite sous son manteau la maison de Lorraine sauvée du fléau. A partir du xve siècle se multiplient les images de ce genre, ex-voto d'une ville ou d'une famille. Quelques combinaisons particulières mettent la Vierge au manteau en relation avec les vierges saintes, avec les sept vertus, avec les sept vices, avec les anges gardiens, ou la montrent défendant un fidèle contre le démon.

Enfin ce type, si populaire, si fréquent, a été étendu à d'autres saints. Outre sainte Ursule, dont nous avons parlé, saint Augustin, saint Bernard, sainte Brigitte, saint Dominique, sainte Thérèse, et bien d'autres se voient attribué le manteau protecteur.

Chacune des parties de cette histoire est accompagnée d'un appendice que M. P. intitule « catalogue », liste des œuvres d'art, statues, reliefs, peintures, images, de toute nature qui sont la documentation de l'exposé ; c'est moins une liste qu'une notice détaillée, avec références et bibliographie. On ne saurait trop remercier M. P. de ce soin et de cette exactitude. Ils ne sont pas aussi fréquents que l'on pourrait penser ; bien des archéologues se contentent trop de mentionner les objets et d'en indiquer le point intéressant pour eux. Les planches complètent les « catalogues » et ont été fort bien exécutées par la maison Protat.

Ce livre fait preuve d'une érudition très étendue [1]. Quelques digres-

1. P. 10. « La méthode de la théologie scolastique » est une logique pratiquée au moyen âge par les philosophes et les théologiens scolastiques. Elle n'a rien à faire dans l'interprétation allégorique appliquée à l'Écriture, beaucoup plus

sions établissent que M. Perdrizet connaît bien les questions latérales à son sujet : voir, par exemple sur le symbolisme des nombres 32 et 33, p. 47 ; sur la faux de la Mort, p. 136, note ; la bibliographie de la peste noire, p. 137, n. 4. Le ton, en deux ou trois endroits, n'a pas toute la sérénité du savant [1]. Le lecteur souffrira beaucoup de

---

ancienne, antérieure même au christianisme comme méthode d'exégèse. Origène n'est pas un « scholastique », pas plus que Julien l'Apostat, lui aussi grand amateur d'allégories. — P. 13. Ajouter l'invocation : *Mater miserecordiae miserere mei*, sous une peinture de l'Annonciation, pl. VII, des *Mss. à peinture de la bibliothèque de Lord Leicester*. — P. 50, noter que dans la gravure de Théodore Galle, pl. IV, 1, la Vierge a les pieds sur le croissant de la lune : détail non relevé dans la description. — P. 91, n. 5, lire : *kirchenhistorische Seminar*, non *kunsthistorische*. — P. 92, page un peu trop rapide sur la « préhistoire » du rosaire. La méditation des mystères a été inaugurée au commencement du xve s. par le chartreux Dominicus Prutenus, bien avant Alain de la Roche. — P. 121 : « Sur sa poitrine resplendit le trigramme sacré *inventé* par saint Bernardin » ; il s'agit de la sigle IHS ; elle comptait une bonne douzaine de siècles d'existence à l'époque de Bernardin de Sienne, qui n'a pas même inventé son caractère « mystique » ; voy. Traube, *Nomina sacra*. — P. 124, d'après M. P., ce trigramme, « fétiche du nom sacré », a disparu au xvie siècle devant les attaques de la Réformation. Cela est une erreur, car les jésuites reprenne le trigramme et se l'approprient comme marque de leurs publications et comme sceau. — P. 137 suiv., à l'ébranlement nerveux, conséquence de la peste, il faudrait peut-être encore rattacher l'épidémie de sorcellerie et de répression sanglante qui se déchaîne principalement à partir du commencement du xve siècle. — P. 148, les indications métriques de Conrad Reitter proviennent des éditions, et par leur intermédiaire, des manuscrits d'Horace. — P. 232, ne faut-il pas lire : *Electa* au lieu de *Ecleta* ?

1. P. 8-9. M. P. a raison de signaler quelques-uns des procédés sans conscience avec lesquels des auteurs catholiques racontent l'histoire. Le P. Terrien, jésuite, écrit : « Le rôle d'Avocate par excellence est attribué par *les Pères* à Marie dès le second siècle » (*La Mère de Dieu*, IV, 444). *Les Pères* se réduisent à un passage d'Irénée, V, 19 (*P. G.*, VII, 1175) que Bossuet traduit correctement : « Marie est rendue digne de porter Dieu, afin, dit saint Irénée, que la Vierge Marie fût *l'avocate de la Vierge Eve* ». C'est tout autre chose que l'intercession universelle de Marie. Mais, p. 11, pourquoi citer les périodes et les sottises d'un auteur catholique, d'ailleurs non désigné, pour montrer ensuite chacune de ces sottises réfutées par d'autres auteurs catholiques ? Jamais peut-être plus que sur ce terrain de la mariologie, la critique catholique n'a montré plus de clairvoyance et, s'il faut tout dire, de courage. Car le terrain est rendu bien dangereux par la piété morbide des masses. A mesure que les Quétif et Echard, les Cuper, les Thurston, les Holzapfel coupent la végétation luxuriante des légendes et des apocryphes, d'autres légendes et d'autres apocryphes renaissent attestant peut-être que le sentiment religieux ne se nourrit pas seulement d'idées abstraites et de morale bourgeoise. — P. 90, même tactique à propos de la déplorable communication de l'abbé Duffaut à Fribourg, critiquée par les Bollandistes dans les *Analecta*. « Qu'une erreur aussi certaine ait pu se produire dans une réunion « scientifique » sans être sur le champ réfutée ni même contredite », cela n'est peut-être ni aussi remarquable ni aussi significatif que le croit M. P. Cela peut s'expliquer de bien des manières. En effet, « l'auteur étant absent, et le temps faisant défaut, on ne peut entrer dans aucune discussion sur ce travail considérable (64 pages) » (*Procès-verbaux*, dans le vol. cité par M. P. du *Compte rendu du IVe Congrès*, I, p. 14). — P. 202, n. 3. L'idée que se fait Saint-Cyran est le principe de la dévotion à la Mère de miséricorde : il la place au-dessus des Anges : « En descen-

l'absence de tout index. Quand, pour une raison quelconque, une figure n'est pas en face de sa description, il faut perdre du temps pour la retrouver dans les catalogues. Mais la documentation est complète; la composition claire; la marche toujours sûre à travers les mille et un détails. On voudrait avoir pour chacun des thèmes iconographiques du christianianisme un ouvrage aussi solide.

Paul LEJAY.

Kleine Schriften von Richard HEINZEL, hrsg. von M. H. JELLINEK und C. von KRAUS, Heidelberg, Winter. 1907. In-8°, VIII et 450, p., 15 fr.

On a publié dans ce volume les essais et articles du regretté Heinzel, selon l'ordre chronologique (la plupart ont paru dans la *Zeitschrift für oesterr. Gymnasien* et du reste les éditeurs ont dressé à la fin du livre une bibliographie complète du savant philologue). Les essais ou articles sous forme d'essai, ainsi qu'un discours sur Scherer, forment la première partie; les articles ou comptes rendus constituent la seconde. Le discours sur Scherer est le « clou » de l'ouvrage; on le lit avec un vif intérêt; Heinzel qui se proclame le premier élève, en date, de Scherer, rend le plus bel hommage à ce « savant génial », à ce « maître entraînant » dont le principal caractère était « une force extraordinaire de combinaison ». On lira de même avec profit l'éloge de Karajan, qui sut « dans un temps hostile à la science, sauver l'honneur de l'érudition autrichienne. » Parmi les essais, le plus remarquable est sans contredit celui qui traite de Gottfried de Strasbourg; il étudie le poète du *Tristan* sous toutes ses faces, et, bien qu'il ait été composé en 1868, il mérite d'être encore consulté aujourd'hui; il donne la meilleure idée du savoir de Heinzel et de son esprit souple et sagace. Citons, après l'étude sur Gottfried, le travail sur le *Fergus* de Guillaume le Clerc, édité en 1872 par Ernst Martin; il renferme une foule de remarques ingénieuses et justes sur le roman français du XIIIe siècle et sur l'imitation allemande. Un autre essai mérite encore d'être mentionné; il est inédit (*Missverständnisse bei Homer*);

---

dant de Dieu aux créatures, après le Saint-Esprit, vous la rencontrez », dit-il, dans une lettre citée par M. P. d'après Sainte-Beuve. La place d'une créature aussi exceptionnelle, sorte de complément de la Trinité, indique assez sa puissance et l'efficacité de sa médiation. Il n'y a donc pas un abîme entre « l'idée auguste que les Jansénistes se faisaient de la *Deipara* » et celle « que le catholicisme s'est formée, depuis le moyen âge, de la *Mater misericordiae* ». A plus juste titre, M. P. cite le mot de Sainte-Beuve : « La prédestination tue l'intercession ». Mais M. P. n'a pas l'air de se douter combien est amusant le même Sainte-Beuve défendant l'austère jansénisme et dénonçant « la morale facile des Jésuites ». Il serait peut-être temps de faire entrer, sinon Sainte-Beuve, du moins le jansénisme dans l'histoire et d'y voir, par delà certaines doctrines particulières, une attitude de l'esprit français, raisonneur, « intellectualiste » et sec, au XVIIe et au XVIIIe siècle. L'humanisme, ou plutôt l'académisme, a eu aussi sa part de responsabilité dans le « jansénisme » artistique.

l'auteur s'attache à prouver que ces « malentendus », ces « méprises » qu'on trouve dans Homère, viennent du Nord, viennent des récits que les Phéniciens ont faits aux Grecs. Nous n'insistons pas sur les petits articles; mais beaucoup sont instructifs, notamment ceux où Heinzel rend compte des publications qui ont pour objet la vieille littérature allemande. Au reste, un index facilite les recherches du lecteur. On ne peut que recommander ce recueil à tous les germanisants et que remercier les éditeurs de la peine qu'ils ont prise.

A. Ch.

Turbo oder der irrende Ritter vom Geist, wie ihn mit allen seinen höchst kläglichen und müssigen Kreuz = und Querfahrten Johann Valentin Andreae hat für die Schaubühne beschworen. Aus dem Lateinischen übersetzt von Wilhelm Süss. Tübingen, Laupp, 1907. In-8°, 196 p., 3 fr. 75 c.

Erich Schmidt a montré depuis longtemps que Turbo, le héros du drame latin d'Andreae, cet *ingenium vagabundum*, ce personnage *moleste et frustra per cuncta divagans*, est un prédécesseur du Faust de Gœthe. M. Süss a donc bien fait de traduire cette pièce en allemand, et sa traduction a quelque chose de franc, de vif, de *burschikos;* il a réussi à lui donner de la verdeur et de la couleur. L'introduction est fort méritoire. Elle nous renseigne sur la vie et l'œuvre d'Andreae, sur son temps, sur les mœurs universitaires — et on regrette presque qu'elle soit si courte. M. S. n'a pas oublié de citer Herder qui tenait Andreae en si haute estime et il note justement l'influence de Lipse sur le latin d'Andreae, celle de Plaute et de Térence sur le *Turbo*. Il fait d'ailleurs dans cette préface des remarques, judicieuses, ingénieuses, fort instructives sur nombre de détails du drame. Quatre-vingt notes et notules terminent le volume.et forment un commentaire, non pas complet, non pas réel, selon le mot de M. Süss, mais où l'on trouve d'utiles renseignements, indications des sources, rapprochements, etc. Cette traduction fait grand honneur au savoir et au goût de M. Süss; ce n'est pas, comme disait Herder, une bagatelle de traduire Andreae dont le style est un fin tissu d'allusions.

A. Ch.

Briefe, von und an G. E. Lessing in fünf Bänden, hrsg. von Franz Muncker. Leipzig, Göschen. In-8°; 1905-1907. IIme vol., 501 p., IVe vol., 501 p., V^e vol., 323 p.

Ces trois volumes terminent l'édition des Lettres de et à Lessing, Le deuxième renferme les lettres officielles, les *Amtsbriefe* des années 1760-1764 et la fin des lettres privées de Lessing (1772-1781) : l'éditeur, M. Franz Muncker, dont on connaît l'exactitude et la ténacité, croit avoir rassemblé tout ce qui était accessible. On le remerciera d'avoir réuni, avec l'aide de M. Aug. Fresenius, sous le titre d'*Amts-*

briefe, les lettres écrites par Lessing, lorsqu'il était secrétaire du général Tauentzien. Le quatrième et le cinquième volume contiennent les lettres adressées à Lessing de 1771 à 1773 et de 1774 à 1781 ; il y en a très peu d'inédites, et celles-là même sont insignifiantes, pour la plupart ; quelques-unes pourtant fournissent quelques détails assez importants sur la vie et les travaux de Lessing, et quant à celles qu'on connaissait déjà, on sera très aise de les avoir en un seul recueil, d'autant que M. Muncker les a souvent revues sur l'original et, en tout cas, sur le plus ancien imprimé. On trouvera en tête du cinquième volume (p. XIII-LIV) un tableau complet de toutes les lettres de et à Lessing, rangées par ordre alphabétique selon les noms des correspondants, et, pour employer les propres paroles de M. Muncker lorsqu'il remercie tous ceux qui l'ont assisté dans sa tâche, on regarde cette *Briefsammlung*, maintenant close, avec un sentiment de cordiale gratitude pour ses efforts et pour le don qu'il nous fait.

A. CH.

Émile DELÉROT. **Quelques propos sur Gœthe.** Versailles, Bernard. 1908, In-8°, 150 p. 2 fr. 50.

On remerciera M. Delérot d'avoir réimprimé les essais contenus dans ce volume et on accueillera avec plaisir cette publication d'un vétéran des études de littérature étrangère, de l'homme qui traduisit, il y a longtemps déjà, les *Conversations* de Gœthe avec Eckermann et qui mérita l'honneur d'un *Lundi* de Sainte-Beuve. Ces essais sont au nombre de quatre : une notice biographique sur Gœthe, parue dans une *Bibliothèque des Écoles* que publiait la librairie Hachette ; les *Conversations de Gœthe ;* la *Philosophie de Gœthe* ; *Dante et Gœthe* (ces trois études ont été données jadis par la *Revue nationale* et la *Revue de l'instruction publique*). Tous les quatre, d'un style simple et grave, d'une observation fine et pénétrante, d'une pensée haute et sereine, feront, comme le souhaite l'auteur, mieux connaître Gœthe et habitueront les Français à « se tourner de temps en temps avec respect vers cette noble figure ». M. Delérot montre fort bien que la pensée constante de Gœthe a été de « toujours travailler pour toujours s'élever plus haut par un progrès régulier et tranquille », qu'il a « prêché l'activité hardie et la résignation bienveillante », qu'il est un « génie essentiellement conciliant », qu'il n'est pas philosophe, ni métaphysicien spinoziste, qu'il a « avec une nuance panthéistique, un éclectisme prudent et modeste », que « ce que l'on prend pour son égoïsme, c'est tout simplement le sentiment de la valeur de l'individu ». Nos étudiants et tous ceux qui goûtent Gœthe et la littérature allemande, liront avec profit et avec une vive satisfaction ce petit livre qu'on serait tenté de nommer, à l'allemande, un *goldenes Büchlein.*

A. CH.

Société de l'histoire de la Révolution française. **Papiers de Chaumette,** publiés avec une introduction et des notes par F. Braesch. Paris, Cornély, 1908. In-8°, 229 p.

La publication est méritoire, intéressante, utile. M. Braesch a trouvé aux Archives nationales un petit carnet de poche qui contient une autobiographie de Chaumette ou plutôt des notes assez sommaires sur sa vie à Paris, depuis le mois de septembre 1790, jusqu'au 12 décembre 1792, ainsi qu'un cahier d'arrêtés du Conseil général de la Commune, relatifs aux cultes et aux prêtres (19 vendémiaire — 13 frimaire an II). Il publie ces documents et les fait précéder d'une copieuse introduction où il essaie de tracer le portrait de Chaumette. En général, il juge très sévèrement le personnage; mais, s'il a raison de blâmer et son « arrivisme » et sa lâcheté, il a grand tort de lui reprocher une « profonde dépravation » et de croire qu'il y avait entre Chaumette et Doin « autre chose que de l'amitié »; on voit que M. B. n'a pas lu les correspondances intimes du XVIII[e] siècle; c'est là le ton de l'époque et, pour être « sensible », on n'était pas homosexuel. Mais M. Braesch reproduit des pièces importantes. Le *Discours* sur la fuite du roi est une des premières manifestations de l'esprit républicain en France et, à ce propos, M B. retrace, avec quelques détails nouveaux, l'attitude des clubs et de leurs meneurs. Les *notes autobiographiques* sont fort curieuses. Le récit du massacre du Champ de Mars, écrit par Dunouy, ainsi que la « justification » du grenadier Pascal, contiennent de précieux détails. Les deux mémoires sur le 31 mai montrent que Chaumette ne joua et, par prudence, ne voulut sans doute jouer qu'un rôle effacé dans cette journée. En somme, M. Braesch rend un grand service à l'histoire de la Révolution par cette publication des papiers inédits de Chaumette [1].

A. Ch.

Hector Fleischmann. **Les filles publiques sous la Terreur,** d'après les rapports de la police secrète, des documents nouveaux et des pièces inédites tirées des archives nationales. Paris, Méricant, 1, rue du Pont-de-Lodi. 1908. In-8°, 324 p., 3 fr. 50.

Le titre est inexact. M. Fleischmann n'a trouvé que très peu de documents sur les filles publiques sous la Terreur, et il aurait mieux fait d'intituler son livre *La Courtisane sous la Terreur*. Evidemment, l'auteur nous parle quelquefois des prostituées et il nous apprend qu'au Palais de Justice, oui, au Palais de Justice, le 10 pluviose an II, à 6 heures, une « libertine » était couchée sur un banc avec deux tambours! Il nous présente quelques créatures qui peuvent répondre au président du tribunal révolutionnaire : « De quoi je vis?

1. P. 69, il faudrait appeler Albitte et Le Cointre « commissaires » plutôt que *représentants;* p. 163 lire Charlon au lieu de *Chareton* et p. 183 lire Dusaulx au lieu de *Duffaux*.

De mes grâces, comme toi de la guillotine! » Mais — et après tout, c'est tant mieux — il est moins question de la fille publique que de la femme galante, moins question de la *nymphe* que de la *dame du monde*, moins question de la femme que des modes, des élégances, des jeux et des tripots. L'ouvrage est d'ailleurs intéressant; il foisonne d'anecdotes et de détails inédits. Des fautes çà et là : p. 79, M. F. nous dit que Mlle de La Vallière avait un époux, noble gentilhomme que le roi honorait d'une particulière estime; p. 219, il prétend que Louis XVI fit manquer le voyage de Varennes pour avoir trop glou-tonnement et trop longtemps goûté des pieds de porc à la Sainte-Menehould. Mais on feuillette sans ennui les pages consacrées au Palais-Royal, ce « jardin-lupanar », aux teneurs et écumeurs du tapis vert, à la littérature érotique du temps que l'auteur connait à merveille, aux traiteurs célèbres (le Palais-Royal, c'est alors le ventre de Paris et la goinfrerie, comme dit Mercier, devient la base de la société). On lira même volontiers les derniers chapitres, bien qu'ils n'appartiennent pas, à vrai dire, au sujet : M. Fleischmann y raconte la vie de Mme de Sainte-Amaranthe et celle du marquis de Sade.

A. CH.

P. BESSON. **Robert Hamerling, poète et romancier.** Grenoble, librairie dauphinoise, 9, place Victor Hugo. 1906. In-8°, 97 p.

Cette étude, de cent pages environ, est une des meilleures et des plus complètes qui aient paru sur cet Hamerling que les uns élèvent aux nues et que les autres rabaissent à plaisir. M. Besson raconte d'abord la vie de Hamerling, puis analyse et apprécie son œuvre : l'œuvre lyrique où l'on trouve à la fois un idéalisme puissant et un amer pessimisme; les poèmes qui « sont en marge du genre épique et du genre lyrique »; les deux épopées qui sont sans nulle contestation son plus solide titre de gloire, *Ahasvérus à Rome* et *Le roi de Sion* (à noter surtout l'appréciation du *Roi de Sion* qui, malgré ses défauts, parait à M. B. « la plus intéressante et la mieux venue » des productions de Hamerling); les trois pièces qui constituent son bagage dramatique et qui ne furent jamais représentées; la satire *Homunculus* et le roman *Aspasie*. On ne peut que souscrire à la plupart des jugements de M. Besson, et sa critique est toujours sensée, sagace, impartiale. Il conclut que Hamerling n'est ni un grand génie ni un « vulgaire versificateur au talent purement verbal »; il le compare, comme on l'a fait, à Makart, mais aussi à notre Delacroix, et il dit fort bien que Hamerling, tout en faisant profession d'idéalisme, est fort sensible aux plaisirs des sens, amoureux de beaux corps comme de belles âmes, désireux d'entourer les beaux corps de toutes les splendeurs du luxe et de présenter les belles âmes dans un cadre éclatant : de là, la noblesse, la richesse de sa langue; de là, son éloquence; de là, le

somptueux vêtement dont il habille sa pensée, — et, à vrai dire, il déploie une remarquable virtuosité dans les tableaux de fêtes et d'orgies, dans les scènes de volupté ou d'horreur. Mais M. Besson ne se borne pas à ce point de vue : il montre que Hamerling se défie de la démocratie et s'attache à peindre « les appétits de la foule l'emportant sur la conscience et la raison » ; il montre que Hamerling oppose au pessimisme prosaïque et lâche un idéalisme « optimiste, illuminé par les reflets charmants de la poésie » : de fait, la lutte entre la résignation et la joie de vivre, entre le renoncement et la jouissance, voilà ce qui domine l'œuvre entière du poète et ce qui domina sa vie intérieure.

A. Ch.

Édouard de Morsier, **Études allemandes.** Paris, Plon, 1908. In-8°, 275 p. 3 fr. 50.

Sept études, Dans *Guillaume Tell* l'auteur réfute aisément, avec Bellermann, la critique de Börne et dans *Henri Heine à Paris* il prouve, en racontant la querelle avec Börne, que Paris a été mortel au poète du *Livre des chants*. L'étude sur *l'idylle dans la littérature allemande* est superficielle, et on y relèvera des erreurs [1] : qu'Ewald de Kleist est l'ancêtre d'Henri de Kleist (p. 71), qu'Élie Schlegel est le père des deux Schlegel (p. 73), que la femme de Voss, Ernestine, se prénommait Louise (p. 75), que Werther aux « aristocratiques » souffrances est conseiller d'ambassade (p. 78), que Gœthe vécut à Wetzlar en 1776 (p. 79), que le Styrien Rosegger est un paysan du Tyrol (p. 83) [2], etc. Viennent ensuite des pages consacrées à *un grand critique allemand, Hermann Grimm*, qui nous paraît bien surfait. Mais devinez comment l'auteur nomme le père de Hermann Grimm? Tout le monde sait qu'il y a deux frères Grimm, Jacob ou Jacques, l'aîné et le plus célèbre, et Wilhelm ou Guillaume, le cadet. Le héros de M. de M., Hermann Grimm est le fils de Wilhelm ; M. de M. dit qu'il est le fils de *W. Karl* Grimm ! (p. 88). En revanche, l'étude sur *l'œuvre de Max Nordau* mérite des éloges : c'est une bonne et fidèle analyse des principaux ouvrages de Nordau en qui M. de M. salue « une conscience et une clarté. » Nous goûtons également et nous louerons l'étude *Un écrivain franco-allemand, Louis Bœrne* ; elle est solide, étayée sur de nombreuses citations, peut-être trop favorable à Bœrne, mais, somme toute, elle nous semble la meil-

---

1. On sent que l'auteur ne va jamais aux sources et ne travaille que de seconde main. P. 81, lorsqu'il parle des polémiques de Voss avec des romantiques comme Stolberg, on voit qu'il ignore absolument ce que fut cette polémique : il ne sait pas que Voss combattait en Stolberg — qui n'est pas d'ailleurs un romantique — l'ancien ami devenu réactionnaire et catholique. *Id.* Nous lisons cette phrase « Le directeur Boie qui remarqua Voss et le protégea au début de sa carrière, lui écrivait un jour ; etc. » : l'auteur ne sait évidemment pas que le « directeur » Boie était directeur de l'*Almanach des Muses* de Goettingue.

2. Il est vrai que p. 271 M. de M. l'appelle « le poète des Alpes de Styrie ».

leure et la plus originale du volume. La dernière étude offre « un coup d'œil d'ensemble » sur *le théâtre allemand au* XIX[e] *siècle*, et, malgré quelques lapsus, elle est assez instructive; on y trouve même, à côté d'appréciations vagues ou sommaires, des jugements personnels et justes ; mais, comme dit l'auteur lui-même, c'est une revue trop rapide [1]. En somme, livre inégal, un peu mince et hâtif.

A. CH.

Ernest SEILLIÈRE, **Le Mal romantique.** Essai sur l'Impérialisme irrationnel. Paris, Plon, 1908. In-8°, pp. 77, 396. 7 fr. 50.

Dans la quatrième partie de sa *Philosophie de l'Impérialisme* qu'il nous promettait naguère (V. *Revue*, 17 février 1908), M. Seillière a entrepris l'étude de la déviation morbide de l'impérialisme, quand il tombe dans l'égotisme et le mysticisme, et choisi deux cas pathologiques des plus représentatifs, Fourier et Stendhal, qui se partagent très également son volume. L'ensemble est une analyse des dérèglements de l'individualisme, étudiant chez l'un, qui est « le romantique des pauvres », un mysticisme social, chez l'autre, « le romantique des riches », un mysticisme esthétique, et chez tous deux des velléités rationnelles, c'est-à-dire ce qui subsiste de bon sens, sous forme de contradictions ou de concessions, dans leurs folies ou leurs paradoxes. Dans ce double examen d'une composition si harmonieusement classique, M. S. nous a donné de Fourier dont il fait le père du socialisme moderne et qui est pour lui un type achevé de régression romantique, un portrait minutieux, et de ses rêveries un complaisant exposé. Était-il bien nécessaire de suivre si loin les extravagances niaises ou choquantes de ce détraqué ? un résumé plus bref n'aurait-il pas suffi ? L'utopie fouriériste contenait quelques germes viables; ses successeurs s'en sont emparés, y mêlant à leur tour leurs exagérations personnelles. : le livre déjà vieilli et assez oublié de Bebel, *la Femme*, que M. S. résume, en est une. Tant de folles végétations meurent ou s'élaguent d'elles-mêmes ; l'auteur en exagère l'importance en les signalant. A quelques erreurs qu'ait pu aboutir cette prédominance de l'instinct et du subconscient sur les facultés directrices et calculatrices de la raison, elle a été souvent bienfaisante pour les stimuler; M. S. le reconnaît lui-même. Ce n'est donc pas un principe de régression, puisqu'il est la condition d'un progrès, et il est excessif de dresser une aussi forte antinomie entre les deux éléments émotif et rationnel, en dépit de toutes les fadaises des *petites hordes* et de la *gastrosophie*.

Le dilettantisme de Stendhal serait plus dangereux, parce qu'il est

---

1. Le drame de Müllner, *die Schuld*, qu'il faut traduire par « la Faute » et non par « la Dette », a paru *après* et non avant le *29 février* (p. 235). La « guerre de délivrance » est de 1813 et 1814, non de 1815 (p. 234).

plus séduisant et plus spécieux et qu'il est moins contenu que le mysticisme social par les exigences de la réalité. M. S. était donc plus autorisé à décrire ce nouvel exemplaire remarquable de maladie romantique. La pénétrante analyse des tares de Stendhal, des déviations de ses facultés, de sa conception du naturel et de son apologie du crime est plus intéressante à suivre que le résumé des divagations de Fourier, bien qu'elle ait parfois glissé à l'interprétation subtile, comme à propos du mimétisme. D'ailleurs ici encore ne conviendrait-il pas d'être sur ses gardes et de ne pas prendre au sérieux toutes les mystifications de Stendhal, en le traitant de même que ses contemporains le traitaient, comme un pince-sans-rire qui amuse et qu'on oublie ensuite. Les révélations de nombreux documents, des études très poussées — et celle de M. S. vient s'y ajouter — nous permettent de le connaître mieux encore que sa propre génération, et si nous pouvons continuer à l'apprécier pour ses rares qualités de psychologue, ce sera sans être ses dupes.

La thèse de M. S. qui revient à une apologie de l'individualisme sain, contenu par la raison, est un des symptômes de ce besoin d'un retour à la discipline et à l'organisation qui s'affirme autour de nous. Sa description très informée et si attrayante, malgré son grossissement, des excès multiples où tombe un individualisme déréglé et irrationnel, était donc justifiée; seulement tout le monde ne verra pas avec lui dans ces anomalies l'essence de l'esprit romantique.

L'introduction prêterait à quelque critique. Il est inexact de faire (p. xxvii) de Schiller le père de la seconde génération romantique : il prolonge simplement dans sa jeunesse le mouvement du *Sturm und Drang*, et ailleurs (p. 27) sa doctrine des *Lettres esthétiques* de 1795, bien loin de le rattacher au romantisme, est au contraire conforme au critère que pose l'auteur lui-même p. 254. Sur la filiation des romantiques allemands, p. xxxviii, et les caractères successifs du mouvement, p. xxxv, il y a aussi quelques inexactitudes. On ne saurait enfin mettre Platen dans « le groupe de la Jeune Allemagne » (xxxiv)[1].

L. R.

— *Die Anfänge einer geschichtlichen Fundamentierung der Religionsphilosophie* (Berlin, Reuther et Reichard, 1908, vi-90 p. 2 M. 40), par M. G. Ed. Burckhardt, veulent donner une introduction historique à la philosophie de la religion de Herder, en étudiant d'abord les types les plus anciens d'une philosophie religieuse chez les Grecs, puis en recherchant chez les modernes les conditions préalables d'une conception historique de l'humanité en général, c'est-à-dire les origines de la notion d'un mouvement historique ou progrès, et l'attitude des

1. Lire p. xxxi, Gleizes, Stapfer; p. 318, Rohde; p. 331, Basses-Pyrénées; p. 354, Niebuhr, au lieu de *Gleizès, Stappfer, Rodhe, Hautes-P., Nieburh*. Les épreuves n'ont pas été revues avec tout le soin nécessaire.

premiers représentants de la philosophie de l'histoire vis-à-vis de l'histoire de la religion (Bodin, Montesquieu, Voltaire, Vico), enfin en suivant le développement des rapports entre la religion et l'histoire depuis les Grecs et les Juifs jusqu'à Hume et Shaftesbury. — Th. Sch.

— La deuxième édition des cours de M. Karl Groos, de Giessen, sur *Das Seelenleben des Kindes* (Reuther et Reichard, 1908, 260 p. 3 M. 60) ne diffère pas sensiblement de la première, dont nous avons rendu compte ici. On y trouvera la relation de diverses expériences nouvelles faites par l'auteur dans son séminaire psychologique (p. ex. p. 104). — Th. Sch.

— M. Franz Erhardt, professeur à Rostock, a soumis le Spinozisme à une nouvelle critique dans *Die Philosophie des Spinoza im Lichte der Kritik* (Leipzig, O. R. Reisland, 1908, viii-502 p. 9 M.). Après une introduction détaillée sur l'histoire du Spinozisme et l'examen raisonné de sa bibliographie, l'auteur aborde d'abord la critique formelle de la méthode déductive et géométrique, puis, dans la partie capitale (p. 196) fait successivement la critique matérielle de la notion spinoziste de Dieu, de la philosophie de la nature, de la psychologie et de la théorie de la connaissance, enfin de l'éthique et de la philosophie de la religion. Un appendice (p. 466) discute et commente longuement la bibliographie du sujet. — Th. Sch.

— M. Rodolphe Eucken, dont nous signalions récemment *Der Sinn und Wert des Lebens für den Menschen der Gegenwart*, a publié depuis une *Einführung in eine Philosophie des Geisteslebens* (Leipzig, Quelle et Meyer, 1908, 197 p. 3 M. 80) qui « ne comprend pas la philosophie comme une grandeur donnée et ne cherche pas à la rendre accessible aux individus en les orientant sur ses différents domaines, mais la traite comme un problème tel qu'elle le devient toujours de nouveau dans le cours des temps..... » M. E. condense son sujet en 5 chapitres : 1° Unité et multiplicité. 2° Changement et stabilité (temps et éternité). 3° Monde extérieur et intérieur. 4° Le problème de la vérité. 5° Le problème du bonheur. Dans la conclusion (p. 190), notons la phrase suivante : « C'est la négation en tant que négation qui suffit à beaucoup de personnes et semble quelque chose de grand. Mais comme rien n'est d'ordinaire plus étroit et plus intolérant que la négation, elle crée aujourd'hui un dogmatisme, je dirais presqu'un despotisme, qui ne peut qu'entraver gravement la production intellectuelle et aussi une juste appréciation de la situation actuelle » (p. 190). — Th. Sch.

— Le 4e volume de l'excellent Dictionnaire de la musique et des musiciens de Grove, si soigneusement réédité, revisé et mis au point par M. Fuller-Maitland, vient de paraître à Londres, et je m'empresse de le signaler aux amateurs (*Grove's Dictionary of Music and Musicians*, vol. IV. Macmillan, 1 vol. in-8° de 808 pages à 2 volumes. Prix 21 sh.). Il contient les lettres Q, R et S. Je n'ai à revenir ici, ni sur l'esprit dans lequel est conçu ce répertoire si connu et si consulté, ni sur les conditions matérielles dans lesquelles il a été mis à jour : les anciens articles sont toujours respectés, mais non sans incises, sans additions entre crochets ou sans suppléments et tables d'œuvres. Il est d'ailleurs difficile d'énumérer les études importantes et neuves que renferme le nouveau volume, sans dresser une nouvelle table, aussi vaine que sommaire. Je puis du moins rappeler l'intérêt et la valeur critique des monographies comme celles de *Schubert* par Grove, ou de *Schumann* par Spitta, et la valeur documentaire (de nombreux exemples de musique, des morceaux entiers sont cités à l'appui) d'études spéciales aussi appro-

fondies que celles de F. Kidson sur la musique écossaise (*Scottish Music*), de sir Hubert Parry sur la *Sonate* et sur *la Symphonie*, et de Mrs. Edmond Wodehouse sur la mélodie, le lied, la chanson populaire (Song), dans tous les pays successivement, avec bibliographie à l'appui pour chacun de ceux-ci, et types mélodiques (81 pages). — H. de C.

— *Publications scandinaves*. Ellen Jœrgensen. *Fremmed Indflydelse under den danske Kirkes tidligste Udvikling*. Copenhague, A. Fr. Hœst, 1908. In-4° de 245 p. (N° 2, du t. I de la 7e série des Mémoi.es de l'Académie royale des Sciences et des Lettres de Danemark, section des Lettres). Le présent mémoire est la réponse à la question, posée au concours en 1902, puis en 1905 par l'Académie des Sciences et des Lettres de Danemark : « Déterminer de quel peuple la plus ancienne Eglise danoise a subi l'influence en ce qui concerne le règlement de la hiérarchie intérieure, les lois et la langue ecclésiastique, la forme du service divin et la liturgie ». L'époque dont s'occupe l'auteur s'étend du IXe au milieu du XIIIe siècle. Elle se divise en deux périodes : la période des missions qui se termine avec la chute de la domination danoise en Angleterre et avec l'organisation de l'Église sous Sven Estridsson (+ 1076); la seconde, qui va de 1050 environ à 1250, est marquée par des influences étrangères très diverses : à l'influence anglo-saxonne et allemande vient s'ajouter en premier lieu l'influence française, dont les étudiants danois de Paris, les moines Cisterciens et les Prémontrés ont été les principaux intermédiaires. — L. P.

— Joh Steenstrup, *De denske Stednavne*. Copenhague, Gad, 1908. In-12° de 115 p. Pr. 1 kr. Dans la collection des Lectures populaires le savant professeur donne au grand public un guide absolument clair dans la façon d'interpréter les noms de lieux, montrant comment ils expliquent maintes particularités de l'histoire nationale. En réalité, c'est toute une esquisse de la vie du peuple à travers les âges. — L. P.

— *Ortnamnen i Alvsborgs Län. Del XIII. Vättle Hàrad*. Stockholm, Ljus, 1908. In-4° de 135 p. Pr. 2 kr. 25. Sur le plan que j'ai déjà plusieurs fois signalé, le comité royal des noms de lieux en Suède donne dans ce fascicule les noms des cinq paroisses d'Ängered, Bergum, Lerum, Lundby (Stora) et Shallsjö. Précieux surtout pour l'histoire de la langue. — L. P.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 23 octobre 1908*. — M. le Secrétaire perpétuel communique les lettres par lesquelles MM. Clément Huart, V. Scheil, C. Jullian et Paul Girard posent leur candidature à la place de membre ordinaire vacante par suite du décès de M. Barbier de Meynard.

M. le duc de Loubat annonce, de la part de M. Holleaux, directeur de l'École française d'Athènes, une importante découverte récemment faite à Délos par les membres de cette École. Il s'agit d'un grand bas-relief en bronze, d'un très beau travail de l'époque hellénistique, représentant un sacrifice à la déesse Hécate. C'est le premier bas-relief en bronze que l'on ait découvert jusqu'ici à Délos.

Léon Dorez.

Le propriétaire-gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 45 — 12 novembre — 1908

Arthur Weil, **Die Veziere des Pharaonenreiches, chronologisch angeordnet** 1908. Strasbourg, Schlesier et Schweikhardt, in-4°, 1-183 p. autographiées.

Le titre de *Zaîti* correspond-il exactement à celui de *vizir* par lequel nos confrères allemands le traduisent? Je ne crois pas qu'il ait son équivalent précis dans la nomenclature occidentale ou orientale des temps modernes, et c'est pourquoi je ne chicanerai pas M. A. Weil sur l'interprétation qu'il en a acceptée. Je crois seulement que le terme *comte*, pris au sens étymologique *comes*, le compagnon, s'applique mieux à tous les cas où *zaîti* se rencontre, et je le conserverai jusqu'à nouvel ordre pour mes travaux. M. Arthur Weil a entrepris de recueillir et de classer par ordre chronologique le nom de ces *zaatiou* : c'est une œuvre utile, car le nombre en est grand dès maintenant, et quelques-uns d'entre eux ont joué un rôle considérable dans l'histoire. Plusieurs autres manquent dans sa liste qu'il y aurait introduits à coup sûr, s'il avait visité le Musée du Caire, mais c'est le destin des livres de ce genre d'être forcément incomplets dès leur apparition : en pareille matière, la première récolte est de beaucoup la plus méritoire parce qu'elle est la plus difficile, et les successeurs de M. A. Weil devront toujours lui savoir gré de leur avoir épargné une grosse besogne. M. A. Weil a eu un bon maître, M. Spiegelberg, et cela se voit à la façon dont il a assemblé et classé ses matériaux; je compte bien qu'il ne s'en tiendra pas, comme d'autres, à un heureux début, mais qu'il persévérera dans la voie qu'il s'est tracée et qu'il nous donnera un bon égyptologue de plus.

G. Maspero.

Breasted, **The Monuments of Sudanese Nubia,** Report on the work of the Egyptian Expedition, Season of 1906-1907 (2e rapport de l'*Oriental Exploration Fund of the University of Chicago, Egyption Section*). Chicago, 1908, in-8°, 110 p.

Ce second rapport traite de l'exploration des régions situées entre

Khartoum *grossomodo* et la seconde cataracte. Les premières pages, où Breasted décrivait ses recherches parmi les monuments de l'empire nubien, renferment peu de renseignements nouveaux : l'auteur a réservé les documents qu'il a découverts et copiés pour la grande publication qu'il prépare, et ce qu'il nous dit se rapporte surtout à l'état actuel des ruines en comparaison avec l'aspect qu'elles présentaient lorsque Cailliaud et Lepsius les découvrirent. Dans la seconde partie de son mémoire, Breasted nous communique les observations qu'il a recueillies dans les temples de Sésébi et de Soleb : elles sont des plus importantes pour l'histoire de la XVIIIe dynastie. Qui se serait douté que Sésébi était consacré au dieu Atonou et qu'il fut bâti par Khouniatonou (ou, si l'on préfère Akhouniatonou) l'hérétique ? C'est pourtant ce que Breasted a reconnu par l'examen minutieux des colonnes que Sétouî Ier y avait chargées de bas-reliefs, après en avoir effacé l'image et les inscriptions de son prédécesseur. Le résultat obtenu est précieux, et nous espérons que M. Breasted, guéri enfin de la maladie qui l'a condamné à l'inaction une année entière, nous communiquera bientôt tout au long les textes qu'il a conquis si vaillamment.

G. Maspero.

Ibn al Qalánisi, History of Damascus, edited by H. F. Amedroz. Leyde. Brill. 1908. In-8°, 48-397 pp.

En publiant l'histoire de Damas d'Ibn al Qalānisi, d'après le manuscrit d'Oxford, M. Amedroz a fourni aux historiens des Croisades et de l'Orient musulman des xie et xiie siècle un document inédit de premier ordre. Sans doute, il a été copieusement pillé par les écrivains postérieurs, et Ibn el Athir, Kemal ed din et Abou Chama, traduits par Barbier de Meynard dans le *Recueil des Historiens des Croisades* et par M. Blochet dans la *Revue de l'Orient latin*, ont largement utilisé les renseignements donnés par Ibn el-Qalānisi. Mais ces annales de Damas, complétant et continuant l'ouvrage de Hilal es Sabi, apportent des précisions nouvelles à l'histoire de la Syrie, et incidemment de Bagdad et de l'Égypte, depuis l'année 973 jusqu'en 1160: — M. Amedroz ne s'est pas contenté de publier avec grand soin le texte arabe ; il y a ajouté d'importants fragments inédits d'autres auteurs, et dans son introduction (p. 10 à 48), il a donné un résumé de l'ouvrage, en l'accompagnant de précieuses indications bibliographiques ; le lecteur saura ainsi d'avance où trouver des renseignements sur tel sujet particulier. — Le livre est écrit en un bon style simple d'annaliste ; de rares pièces de vers n'ajoutent à l'ouvrage qu'un bien mince intérêt littéraire. L'impression de l'ouvrage a été soigneusement faite par l'imprimerie catholique de Beirout.

M. G. D.

Vte de GUICHEN, **Pierre le Grand et le premier traité franco-russe** (1682-1717). Paris, Perrin, 1908, 8°, VIII-282 p. av. portr., 5 fr.

Le premier traité franco-russe fut conclu à Amsterdam le 15 août 1717, avec un troisième participant, la Prusse. C'est un simple traité de garantie des stipulations d'Utrecht et de Baden, avec engagement, de la part de la France, de ne plus verser de subsides à la Suède. Cet instrument diplomatique assez insignifiant marque l'échec des tentatives de Pierre Ier pour conclure avec la France, contre l'Empire, une alliance destinée, disait-il, à remplacer l'accord traditionnel franco-suédois. La plupart des historiens ont insisté sur la faute commise par le Régent et Dubois en n'acceptant pas ces propositions. Mais l'opinion contraire a des partisans. M. de G. ne paraît pas avoir essayé de résoudre la question par une discussion suivie. Il se contente de reproduire l'appréciation de la plupart de ses devanciers, et il en emprunte l'expression au recueil estimable, mais peu original, de MM. Lavisse et Rambaud. L'étude du traité lui-même paraît faite principalement avec les pièces publiées par la Société d'histoire de Russie. M. de G. ne semble pas connaître Martens, ni les travaux de M. Vandal. Ce qui est plus grave, il ne cite pas (sauf une fois, pour des détails sans portée politique) une seule des pièces conservées aux archives des affaires étrangères. Il ignore les documents anglais et même le *Calendar of State papers* du Record Office. Enfin il se sert trop aisément de recueils suspects comme les *Mémoires de Dubois*.

Ce livre, sur un sujet assez bien choisi, a été fait avec application et il est écrit avec soin ; mais l'information et la méthode ne sauraient donner satisfaction au lecteur instruit et attentif.

R. G.

Publié sous la direction de la section historique de l'état-major de l'armée. **Les Volontaires nationaux (1791-1793)**. Etude sur la formation et l'organisation des bataillons d'après les Archives communales et départementales, par Eugène DÉPREZ, Archiviste départemental du Pas-de-Calais, ancien Membre de l'École française de Rome, docteur ès lettres. Paris, Chapelot 1908, 1 vol. gr. in-8 de 250 pages, 10 fr.

Ce n'est pas sans curiosité que nous avons abordé la lecture d'un livre annoncé avec quelque fracas, comblé de souscriptions et prôné dans certains cercles qui lui prédisent de brillantes récompenses. Disons tout de suite que nous avons été désappointé.

M. Déprez annonce dès le titre une étude sur la formation et l'organisation des bataillons de volontaires *d'après les archives communales et départementales*. Ce qui fait aussitôt supposer qu'il a consulté les archives des départements et des communes ; effort énorme, immense, et, en effet, p. 396, l'auteur avoue qu'il est impossible de compulser complètementles sources départementales et communales de quatre-vingt-trois départements et qu'il a simplement fouillé dans

les Archives du Pas-de-Calais. Alors, pourquoi ce titre trompeur *d'après les archives communales et départementales?*

L'auteur a, en effet, du savoir, et aussi du savoir-faire. Dès le début de son avant-propos, et sans nulle modestie, il laisse entendre qu'il est le seul qui ait étudié dans son ensemble la question des volontaires nationaux. Avant lui, on n'a eu que des idées préconçues. On a manqué de critique, on ne s'est pas documenté exactement et avec détail, on n'a pas usé d'une méthode rigoureuse et scientifique. Nous réfuterons M. D. par M. D. lui-même. Quelques lignes plus loin — et il ne peut faire autrement — il reconnaît, en passant, qu'il y a eu « quelques monographies écrites avec conscience, sans parti-pris, sur des documents », et il en cite trois, celles du Cantal, de la Vienne et de la Corrèze, bien qu'elles « ne constituent pas des guides et des modèles ».

Mais pourquoi ne pas citer la monographie de l'Ardèche ou le travail de Vaschalde? Pourquoi ne pas citer l'étude si pénétrante, si fouillée de Boissonnade sur les volontaires de la Charente? Pourquoi ne pas citer le remarquable livre de Félix-Bouvier sur *les Vosges pendant la Révolution* où il y a tant d'informations précieuses sur les volontaires? Pourquoi ne pas citer les *Volontaires de la Côte-d'Or* du capitaine Sadi Carnot? Pourquoi ne pas citer le grand et beau travail de Chassin et Hennet sur les volontaires de Paris qui, lui, est un guide, un modèle, et qui a mérité si justement une partie du prix Berger? La publication si consciencieuse, si méritoire de Chassin et Hennet est mentionnée par M. D. dans sa *Bibliographie* et il l'a sûrement feuilletée; mais il aurait dû la citer dans son avant-propos, la recommander spécialement à ses lecteurs, et l'on arrive à penser que ce silence est calculé, que M. D. s'abstient à dessein de nommer ses devanciers. Car, pourquoi dit-il « les monographies du Cantal et de la Corrèze » au lieu de dire « les études de M. Delmas et de M. de Seilhac »? Pourquoi, lorsqu'il cite par deux fois (p. 394 et 518) la nouvelle édition de l'*Etat militaire de France pour 1793*, tait-il de nouveau le nom de l'éditeur, Léon Hennet, comme si cette œuvre, remaniée et refondue par M. Hennet, n'était pas une œuvre originale et vraiment personnelle, une œuvre que M. D. a compulsée, utilisée, copiée? Pourquoi, dans cet avant-propos, M. D. ne dit-il pas un mot, même en note, et du livre de Camille Rousset qui reste toujours là grâce à ses documents, et du travail de Iung sur Dubois-Crancé, et du bon et solide ouvrage du baron Poisson, *L'armée et la garde nationale*, si clair, si net, si exempt de prétention et dignement loué par Sybel, et de l'*Histoire de l'infanterie française* de Susane? Il aurait dû surtout et citer et consulter cet excellent Susane. Il trouvait dans le tome I de l'édition de 1849 les tableaux de la première et de la seconde formation des demi-brigades, dans le tome I de l'édition de 1876 la liste complète des bataillons départementaux avec nom du chef et dates de

formation et d'amalgames ainsi que de toutes les demi-brigades de première et de seconde formation avec date de la formation, la composition, etc.; toutes choses que M. D. a l'air de vouloir nous donner, comme si personne ne les avait données avant lui, et qu'il nous donne d'ailleurs assez mal. Mais voilà nos jeunes érudits ou soi-disant tels, enfonceurs de portes ouvertes; leurs devanciers ne comptent pas. Et pourtant Susane a de grands mérites : il a été le premier à débrouiller les questions d'ensemble, et, s'il a commis quelques erreurs (bien moins que M. D.), il a fait un effort considérable et très louable, il a composé un ouvrage où ses successeurs n'ont qu'à puiser.

I. — Mais de l'avant-propos, venons au livre et à ses diverses parties. M. D. étudie d'abord la formation et l'organisation des bataillons départementaux. Est-ce bien un travail critique? Il expose sèchement les faits et selon l'ordre chronologique d'après la législation, comme d'autres les ont exposés avant lui, et il ne fait que reproduire et paraphraser les décrets, sans apporter d'exemples à l'appui, sans citer de ces témoignages qui rendent si intéressant l'exposé de Camille Rousset.

Encore commet-il de très grosses erreurs.

Il dit qu'on forma avec les compagnies des volontaires à cheval de la garde nationale trois régiments de chasseurs à cheval : la formation n'eut pas lieu et ces compagnies devinrent d'abord les dragons de la République, puis le 25ᵉ, le 26ᵉ et le 27ᵉ cavalerie, puis (par suite d'une vacance qui les fit remonter d'un numéro), le 24ᵉ, le 25ᵉ et le 26ᵉ cavalerie.

Il prend des troupes de ligne pour des volontaires ! « Outre les bataillons de volontaires, écrit-il p. 44, il y avait certaines formations spéciales recrutées dans les départements, formées avec les volontaires nationaux et qui portaient une dénomination particulière; c'étaient *les bataillons de la formation d'Orléans* au nombre de quinze. » M. D. ne sait évidemment pas ce qu'étaient les bataillons de la formation d'Orléans. Ils furent constitués avec des hommes — six par compagnie — tirés des bataillons de ligne et des volontaires des armées du Nord et des Ardennes. Ce n'étaient donc pas des « formations » de volontaires et le Comité, en les créant, comptait employer contre les rebelles de la Vendée des corps qui auraient d'emblée « la force des troupes exercées ».

M. D. ajoute qu'au nombre de ces volontaires de formation spéciale étaient encore les douze bataillons de la formation d'Angers ou de Doué. Il devait dire « *et* de Doué »; ce sont deux formations différentes, et il y a même la formation de Vihiers. Que sont au juste ces formations? Comme en 1792 sur Châlons, en 1793 des compagnies furent dirigées sur la Vendée et les corps ne furent définitivement

constitués que sur le théâtre même de la guerre : de là la formation d'Angers. Quant à celle de Doué, elle date de septembre 1793 où les représentants composant la commission centrale des départements de l'Ouest réunirent en *neuf* bataillons les débris des différents corps vaincus et fugitifs. Du reste, les bataillons de la formation d'Angers furent, un instant, plus de douze, puisqu'il y avait au 27 nivôse an II un 15e bataillon dit de la Réunion d'Angers et formé de débris de bataillons : 78e et 84e d'infanterie et 7e et 10e de la formation d'Orléans. En tout cas, ce 15e bataillon, ainsi constitué, ne peut être rangé parmi les bataillons de volontaires.

M. D. classe encore (p. 45) parmi les bataillons de volontaires les *bataillons de chasseurs des Pyrénées-Orientales* qu'il ne connait évidemment pas. Ces bataillons, en effet, n'étaient pas des bataillons de volontaires pris dans les départements. On les constitua en prenant une compagnie à chaque bataillon de l'armée, à chaque bataillon de volontaires, sans doute, et aussi à chaque bataillon de ligne.

L'auteur termine ce chapitre (*ibid.*), en prévenant le lecteur de ne pas confondre les volontaires avec les corps francs, les légions, les bataillons de tirailleurs, les bataillons d'infanterie légère et les régiments de marine. Il aurait bien fait, pour empêcher toute confusion, de préciser ce qu'il entend par là, car certains bataillons d'infanterie légère et certains bataillons de tirailleurs n'étaient autres que des bataillons de volontaires. Le 15e bataillon de chasseurs, devenu le 19e, a été formé par décret du 27 février 1793 de la 1re compagnie franche de Paris et de celle d'Humbert. Le 2e bataillon franc a été formé des 1re, 3e et 4e compagnie du Louvre, de la 1re compagnie de l'Observatoire, de la 2e compagnie des Sans-Culottes de Paris et des tirailleurs de Nancy.

Cette première partie présente d'ailleurs des lacunes ; et on sent que l'auteur ne connaît pas l'époque dont il parle, qu'il a lu simplement les textes de lois qu'il reproduit ou résume, sans être entré dans le vif de l'histoire, sans avoir manié les imprimés et les manuscrits qui racontent les événements.

Il ignore la différence profonde qui existe entre les volontaires de 1791 et les volontaires de 1792.

Il ignore que l'embrigadement avait commencé dès 1792, puisque aux armées du Nord et du Centre chaque bataillon de ligne faisait brigade avec deux bataillons de volontaires.

Il ne marque pas nettement ce que fut l'*amalgame* et comment il y eut d'abord embrigadement, puis amalgame : d'abord *embrigadement*, c'est-à-dire que chacun des trois bataillons conserva son administration particulière et l'avancement dans le bataillon même ; puis *amalgame*, c'est-à-dire qu'il y eut un mélange total des *compagnies des trois bataillons*, que ce mélange s'opéra par la répartition des compagnies dans les trois bataillons, selon l'ancienneté des capitaines,

que l'administration fut unique pour la demi-brigade, que l'avancement roula sur tout le corps.

Il se trompe enfin sur un point très grave, très important. Pour lui, les bataillons formés au 1er mars 1793 sont les derniers bataillons de volontaires et après le 1er mars, — que ce soit son opinion sincère ou plutôt qu'il ait voulu abréger sa tâche — il ne reconnaît plus d'autres bataillons que les bataillons de réquisition. C'est pourquoi, plus loin, quand il dresse l'emplacement des bataillons, il ne cite que pour mémoire les bataillons de réquisition et ne donne de détails que sur les bataillons de 1791-1792. Il a eu tort, et, sans prétendre refaire son livre (qui d'ailleurs est à refaire), voici, selon nous, la vérité.

Sont bataillons de volontaires tous les bataillons levés avant la loi du 23 août 1793 sur la première réquisition et sont bataillons de réquisition les corps formés en vertu de cette loi dès le mois de septembre 1793, puis incorporés en vertu du décret du 22 novembre suivant dans les anciens cadres. Les contemporains qui savaient mieux les choses que nous-mêmes, ont adopté ce classement, et c'est le classement des documents officiels. La commission de l'organisation et du mouvement des armées de terre reconnaissait comme ***bataillons de volontaires*** tous les bataillons formés avant le 23 août 1793 et comme ***bataillons de réquisition*** tous les autres, à moins que ceux-ci n'eussent justifié qu'ils n'avaient été formés ni en exécution du décret du 23 août ni au détriment de la levée des 300,000 hommes. Il y avait, en effet, des différences entre les uns et les autres. Les officiers de volontaires étaient brevetés; les autres, non. Les bataillons de volontaires étaient complétés ; les autres, incorporés. Les bataillons de volontaires avaient un drapeau, un drapeau aux couleurs nationales où étaient inscrits le nom du département et le numéro du bataillon ; les bataillons de réquisition n'avaient qu'une bannière qui portait ces mots : *le peuple français debout contre les tyrans*. C'est là un point important : pour un bataillon, obtenir un drapeau, c'était être autorisé à se dire volontaires.

On chicanera sur le mot « réquisition »; on objectera que les bataillons de 1791 et de 1792 sont partis spontanément, qu'ils sont venus d'eux-mêmes s'inscrire, que ceux de 1793 ont été requis et contraints de marcher. Je répondrai que même les bataillons de 1791 et de 1792 ont été requis, qu'ils ne se seraient pas levés si les assemblées n'avaient pas décrété, n'avaient pas imposé leur levée. Je répondrai qu'en ce cas — si l'on prend au sens strict le mot « réquisition » — il faudrait rayer de la liste des volontaires les bataillons de grenadiers et de chasseurs réquisitionnés par les généraux et formés après le décret du 24 juillet 1792 ; et pourtant ce décret les assimile aux volontaires et tout le monde les range parmi les bataillons nationaux. Je répondrai enfin, en allant plus loin et au risque d'être traité de simpliste, que toutes les levées, quelles qu'elles soient, quand elles ne

concernent pas les troupes de ligne, sont à mes yeux des levées de volontaires. M. D. dit qu'il n'y a plus de volontaires à dater du jour où la Convention décrète la levée en masse. Je dirai au contraire qu'il n'y a plus que des volontaires, et je comprends qu'on ait fini par nommer « volontaires » tous les hommes de troupe. Je dirai qu'en traitant à fond des volontaires, il faut traiter de toutes les levées et tenir compte de tout l'effort national et de tous les élans patriotiques, quels qu'ils soient, des départements, de l'effort et des élans de 1793 comme de l'effort et des élans de 1791 et de 1792.

Au reste, la qualification des bataillons ne peut être faite ainsi d'un trait de plume ou par une distinction subtile, et il est très inexact d'appeler, comme fait M. D. « réquisition » tous les bataillons levés après le 1er mars 1793. M. D. oublie que la levée de 1792 continue; il oublie que la formation de certains corps a été retardée; il oublie qu'il y a des levées spécialement destinées à la Vendée, à Lyon, à Toulon, — et que ces bataillons-là sont, non des bataillons de réquisition, mais des bataillons de volontaires. Prenons des exemples d'ailleurs ignorés de M. D. L'Ain a fourni six bataillons en 1791 et en 1792. Mais les bataillons qui furent formés ensuite, ne sont pas tous des bataillons de réquisition proprement dits; ils ne furent pas incorporés aussitôt, et le 8e *bis* s'organisa comme bataillon de volontaires le 24 mars 1794, le 9e, le 6 avril 1794, le 10e, le 26 avril 1794, le 11e, le 10 mai 1794; ils avaient d'abord été formés en bataillons de réquisition et ils n'avaient que des compagnies de fusiliers ; par ordre des représentants du peuple, ils furent formés en bataillons de *volontaires* avec une compagnie de grenadiers et huit compagnies de fusiliers, et voilà quatre bataillons de volontaires que M. D. ne comptera pas. Prenons encore les Landes. Ce département fournit en 1791 et en 1792 trois bataillons de volontaires. M. D. cite les trois bataillons suivants comme des bataillons de réquisition. Mais le 6e, seul, formé en septembre 1793, est un bataillon de réquisition ; le 4e et le 5e sont des bataillons de volontaires, puisque le 4e fut formé en avril et mai 1793, et le 5e en juin 1793. Prenons les Pyrénées-Orientales. M. D. ignore le 4e bataillon qui n'est pourtant pas un bataillon de réquisition et qui fut levé le 9 mai 1793 dans les districts de Perpignan et de Céret. Prenons l'Ardèche. Un arrêté du district de Coiron prescrit que les célibataires ou veufs sans enfants, de 18 à 25 ans (ce sont les conditions du décret du 23 août, mais la réquisition vient d'une autorité civile, celle du district) formeront de nouveaux bataillons de l'Ardèche, et la formation se fait le 3 décembre 1793 : ce sont trois bataillons, 1er bataillon des Côtes du Rhône, bataillon de Mont-Libre, 2e bataillon des Côtes du Rhône; le représentant Boisset, par un arrêté du 11 janvier 1794, les déclare *Légion helvienne*; le 20 janvier, on tire au sort les numéros des bataillons à la suite de ceux qui existent déjà, et ils deviennent 5e, 6e, 7e de l'Ardèche ou 1er, 2e, 3e divisions de

la Légion helvienne ; après ce tirage au sort, Boisset remet un drapeau à chacun des bataillons, et ce drapeau les sacre volontaires. Prenons Mayenne-et-Loire. Voici le 5e bataillon constitué le 19 octobre 1793, en majorité d'hommes de 18 à 25 ans, mais qui se sont levés de bonne volonté pour défendre leurs foyers. Ils avaient été réunis par ordre du général Fabrefonds, commandant à Angers, et aussitôt le département leur avait donné un drapeau et le n° 5; le ministre les reconnaît bataillon de volontaires après une enquête approfondie et sur preuves solides.

On pourrait ajouter d'autres exemples encore. Mais il faudrait connaître à fond son histoire militaire de la Révolution, il faudrait avoir lu les livres sur la matière, avoir étudié au moins la formation de quelques levées des départements, et la tâche est longue, malaisée. En tout cas, M. D. aurait dû admettre dans son travail les bataillons de réquisition, c'est-à-dire les bataillons levés en vertu de la loi du 23 août 1793 et réserver à ceux-là seuls le nom de bataillons de réquisition. Dans son tableau des emplacements, comme nous verrons plus loin, et comme nous venons de le voir, il ne fera pas figurer des bataillons qui sont sûrement des bataillons de volontaires.

II. — M. D. expose ensuite les sources de l'histoire des bataillons de volontaires.

Ce sont, selon lui, les archives du ministre de la guerre et les archives communales et départementales.

Pourquoi oublier les archives nationales? Pourquoi ne pas dire que les chercheurs trouveront nombre de renseignements dans ce vaste dépôt ? Série C : papiers des assemblées, séries annexes des procès-verbaux, rapports et décrets, correspondance des ministres, représentants et généraux, adresses et pétitions, dons patriotiques. Série AF II : Comité de Salut public, notes sur les officiers (demandées le 19 avril 1794 par un arrêté du Comité). Série F[17] : Comité d'instruction publique, actions héroïques et civiques. Série DXL : Comité de correspondance. Série F[7] (où Chassin et Hennet ont trouvé, par exemple, tout le dossier de l'affaire de Rethel). Série F[9], police militaire (où Pol Gosset a trouvé des documents sur les chasseurs de Reims). Série W : tribunal révolutionnaire (où Chassin et Hennet ont trouvé dans les dossiers de Choplet et de Lavalette nombre de détails sur le 5e bataillon de Paris et sur le 1er bataillon des Lombards), etc. Et j'oublie les duplicatas des matricules des bataillons de volontaires.

J'avoue que j'ai frémi en lisant l'énumération des sources qu'il me faudrait consulter au ministère de la guerre si je m'avisais de faire l'histoire d'un bataillon de volontaires, et sûrement M. D. n'aurait pu mieux s'y prendre s'il avait voulu nous détourner d'un pareil travail. Oyez plutôt (p. 47-48) cette liste qui a quelque chose de fantastique, d'effrayant :

« Aux archives du ministère de la guerre sont conservés : les registres et états qui ont dû être versés par les conseils d'administration des bataillons : registres des délibérations de la caisse générale; journal général des recettes et dépenses du quartier-maitre trésorier; registre général de comptabilité (appointements et solde, masse générale, masse de linge et chaussures); registre des mutations et mouvements; registre contenant l'administration de l'habillement, équipement, armement et les effets de petit équipement; livrets de détail des officiers adjoints au capitaine d'habillement; registre de l'administration générale des compagnies; feuille mensuelle du paiement des appointements et traitement des officiers; état de prêt tous les cinq jours; feuille trimestrielle de subsistance des compagnies; état des recettes et consommation des effets d'habillement; armement et équipement; état des dits effets délivrés à chaque compagnie; livret de chaque sous-officier et soldat; feuille trimestrielle du décompte de linge et chaussures; relevé trimestriel du montant des feuilles de décompte; billets pour la réparation des armes; états de service des officiers; signalement des sous-officiers et soldats. »

Heureusement, M. D. ajoute : « si tous ces documents étaient au complet pour chaque bataillon, on pourrait en faire l'histoire politique et administrative dans tous ses détails. » Ils ne sont donc pas au complet... J'ajoute même : ils n'existent pas!

Les registres et états que le conseil d'administration devait verser, n'ont pas été versés du tout.

Le *registre des délibérations de la caisse générale* — M. D. qui fait un seul registre de deux registres distincts, veut dire sans doute « le registre des délibérations du Conseil d'administration » et « le registre de la caisse générale » — et tous les autres documents cités par M. D. n'existent pas. Si, pourtant : les archives du ministère de la guerre possèdent le registre des délibérations du Conseil d'administration d'un bataillon de Paris, le bataillon des piquiers ou 14[e] bataillon de la République (Chassin et Hennet, II, 372), et c'est le seul, l'unique document de ce genre qu'elles possèdent!

Mais pourquoi et comment M. D. est-il arrivé à citer toutes ces pièces de comptabilité et autres? Simplement, parce qu'il reproduit, sans plus ample informé, le titre II et le titre III du règlement du 1[er] janvier 1792 sur l'administration et la comptabilité des régiments et bataillons d'infanterie. C'est dans les articles de ces règlements que M. D. a copié les noms de ces nombreux registres et états, et on voit, à cet endroit de son travail, avec quelle précipitation il a travaillé; il s'est contenté de lire les premiers articles, car, s'il avait poursuivi sa lecture, il aurait eu la preuve que les documents qu'il nous prescrit de consulter, pouvaient ne pas exister du tout. Il nous parle des *états de prêt*; s'il avait lu les art. XXV et XXVI du règlement, il aurait vu qu'ils doivent être « brûlés après l'arrêté des registres »

tous les trois mois, ainsi que les récépissés d'à comptes du conseil d'administration ; il aurait vu que les pièces à l'appui des dépenses, à l'exception des quittances des fournisseurs, des feuilles de décompte des compagnies, et des décomptes des trésoriers, ne « seront conservées que jusqu'à l'arrêté de la revue finale de l'année » ; il aurait vu que les factures et quittances des fournisseurs, les feuilles de décompte des compagnies, les décomptes des trésoriers, les comptes des officiers et sous-officiers recruteurs « seront conservés pendant deux années, à l'expiration desquelles ces pièces seront brûlées ». Le règlement ne dit rien des registres (caisse générale, registre journal, registre général), mais, puisqu'on ne les a jamais versés au ministère de la guerre, c'est qu'ils étaient renouvelés tous les ans ou à peu près et qu'on les détruisait après l'apurement des comptes [1]. Quant aux livrets de sous-officiers et soldats, ils n'ont été créés qu'en l'an VI ; ils sont individuels ; ils sont la propriété du militaire, et nul n'ignore que les livrets matricules des hommes de troupe n'ont été créés qu'après 1870, qu'ils sont déposés en dernier lieu dans les archives des bureaux de recrutement et incinérés chaque année, lors de la libération définitive de la classe.

Ce que dit M. D. des archives communales et départementales sera plus utile, et nous voyons qu'en un cadre qu'il « propose pour modèle » il a rangé aux archives du Pas-de-Calais douze cents liasses d'affaires militaires. Il est toutefois singulier qu'il ne mentionne pas la collection d'actes d'état-civil pour les années 1792-1815 versés en 1898 aux archives départementales par les archives de la guerre, d'autant que cette collection contient beaucoup d'actes dressés aux armées.

III. Le troisième chapitre du livre contient les « lois, décrets et proclamations des assemblées, règlements, instructions, circulaires du ministre de la guerre ». M. D. publie à nouveau ou analyse tous les décrets relatifs aux volontaires.

Mais, pour mieux servir les érudits et pour faciliter leurs recherches, même pour les permettre, n'aurait-il pas mieux fait, au lieu d'imprimer commodément tous les documents selon l'ordre chronologique, de les classer par ordre de matières, ou bien de donner d'abord les lois générales, puis les décrets particuliers, et selon l'ordre alphabétique des départements, les décrets relatifs à tel ou tel bataillon ?

Il oublie de citer parmi les collections dans lesquelles les décrets ont été imprimés, la collection des décrets « relatifs au militaire » dite collection Collignon. Il oublie la collection dite collection Lagarde

1. Et, si certaines de ces pièces n'ont pas été détruites, si elles existent dans les archives des départements, peu importe : elles ne sont pas, comme on le prétend, aux archives de la guerre, et l'auteur pourrait et devrait le savoir, puisqu'il a travaillé dans ces archives.

qui comprend vingt et un volumes avec table chronologique et analytique et qui, d'après le titre, renferme des décrets de la Convention « imprimés dans l'ordre de leur publication dans les départements du Nord » ainsi que les principaux arrêtés du Comité de salut public. Il oublie le *Code militaire* ou recueil méthodique des décrets relatifs aux troupes de ligne et à la gendarmerie depuis 1789 au 15 juin 1793; mais l'ouvrage, en trois volumes (Paris, Prault, 1793), contient aussi ce qui concerne les volontaires et il a eu deux suites : du 16 juin 1793 au 30 nivôse II, et du 1 pluviose II au 1 vendémiaire III.

On peut même critiquer le texte des discours que M. D. a copiés ou fait copier.

Pourquoi p. 193 a-t-il indiqué le règlement des compagnies franches et des légions, puisqu'il dit (p. 45) qu'il ne faut pas les confondre avec les volontaires?

Pourquoi p. 204 lorsqu'il cite le rapport de la Commission extraordinaire de juillet 1792, ne pas dire que ce rapport est d'un homme du métier, d'Aubert-Dubayet (qui, à chaque instant, parle de lui et dit, par exemple, *j'ai calculé*... *je* ne doute pas), et d'ailleurs ce rapport n'est pas de juillet 1792; il a été lu à l'Assemblée législative le 27 juin.

Pourquoi n'avoir pas reproduit, p. 225, l'important décret du 23 juillet 1792 qui approuve les réquisitions des généraux de l'armée du Rhin? (« Les volontaires rassemblés en vertu de cette réquisition seront formés et organisés conformément aux lois sur la formation des bataillons de volontaires nationaux et seront payés comme les autres volontaires. »)

Pourquoi n'avoir pas reproduit, p. 262, la proclamation du 24 octobre 1792, du Conseil exécutif (Recueil Aulard, I, p. 189, où il faut noter la phrase qui fut barrée et qui fait appel au « patriotisme des citoyens armés pour la défense de la liberté »)?

Pourquoi n'avoir pas reproduit, p. 270, le décret du 23 novembre 1792 relatif aux bataillons qui seront employés dans les îles du Vent et qui n'auront chacun que 500 hommes ?

Pourquoi n'avoir reproduit qu'en partie, p. 269, la circulaire de Pache aux lieutenants-généraux sur les congés des volontaires ?

Pourquoi citer, p. 332, par une malheureuse interversion, et malgré l'ordre chronologique adopté, l'instruction du 1er septembre avant la loi du 23 août qui est justement mentionnée dans cette instruction ?

IV. Rien ou presque rien à dire sur le chapitre intitulé *Ministère de la guerre, organisation et attributions des bureaux*, où M. D. réimprime le *Journal militaire*. Pourtant, il ne faudrait pas appeler par deux fois (p. 362 et 369) *Archambal*, le digne Arcambal et l'on devrait donner exactement (p. 365) les noms des membres du Comité

central, écrire d'Arçon, O' Connell, Berthier, d'Arblay, Dedelay et non *d'Arcon*, *O'Konnell*, *Buthier*, *d'Aiblay*, *Delayelay*!! Surtout, en réimprimant le décret qui supprime le Conseil exécutif, il ne fallait pas sauter à l'article IX les lignes suivantes : « (la commission des travaux publics sera chargée) *de la construction des ponts et chaussées, du système général des routes et canaux de la République, du travail des ports et défenses des côtes, des fortifications et travaux défensifs de la frontière, des monuments et édifices nationaux, civils et militaires. X. La commission des secours publics sera chargée de tout* (ce qui concerne les hôpitaux). Oubli grave et qui entraîne tout un changement de numérotage, car les articles X, XI, XII, XIII, etc., sont en réalité les art. XI, XII, XIII, XIV, etc.

V. Le cinquième chapitre est le plus important peut-être, celui qui devrait rendre le plus de services. Il donne (après dix pages passablement confuses et prolixes sur la difficulté de la tâche) l'*Emplacement des bataillons de volontaires nationaux*. Là encore, nous n'avons guère que le travail d'un copiste et souvent d'un copiste irréfléchi, et le travail est manqué.

M. D. aurait pu cependant, avec un peu de patience, éviter des erreurs, et, avec un peu de sagacité, corriger des fautes flagrantes, remarquer que certaines informations ne tiennent pas debout, que plusieurs emplacements sont inconciliables avec ce qu'on sait et du bataillon et des événements auxquels prend part ce bataillon.

Il aurait pu donner à chaque bataillon la date de l'embrigadement.

Il aurait pu donner à chaque bataillon la date de formation : s'il indique cette date pour beaucoup d'entre eux, il ne l'indique pas pour tous [1].

Il aurait pu, bien qu'il se borne à mentionner simplement les bataillons de réquisition, ranger au moins avec les bataillons de 1792-1793 ceux qui furent maintenus pour leur bonne conduite ou pour leur attitude devant l'ennemi et qui méritèrent ainsi d'être élevés par les représentants au rang de volontaires : c'eût été respecter les décisions prises en ce temps-là et que nous n'avons pas qualité pour annuler.

Il aurait pu prendre la peine de mettre un peu d'ordre et d'unité dans les dénominations, remplacer, par exemple, le nom du général par le nom de son armée. Certains lecteurs sauront ce que c'est que l'armée de la Belgique ou du Nord, mais non ce que c'est que l'armée de Valence ou l'armée de La Bourdonnaye. On lit, par suite, que le 2e des Hautes-Alpes est en 1793, du 1er janvier au 11 juillet à *l'armée de Dumouriez* (et Dumouriez a émigré au 5 avril). On lit que le

---

1. On croirait qu'il s'est contenté de celle qu'il a trouvée dans l'État militaire de Hennet, car au 3e bataillon des Landes (p. 443) il écrit intrépidement *en formation* et ajoute qu'en 1793 et 1794 ledit bataillon était à Bordeaux et aux Pyrénées!

8e Jura est en 1792 à l'armée du Rhin, en 1793 à l'armée de Biron[1], en 1794 à l'armée du Rhin, et le bataillon a l'air d'avoir changé d'armée en 1793.

Il aurait pu prendre la peine de réfléchir en transcrivant certains noms de cantonnements et de penser, par exemple, que c'est chose absolument impossible que le 1er bataillon de fédérés soit à Strasbourg le 1er décembre 1792, à l'armée des Vosges fin décembre 1792, puis le 1er janvier 1793 de nouveau à Strasbourg; chose absolument impossible que le 2e bataillon de fédérés soit le 1er janvier 1793 et à Strasbourg et à l'armée de Dumouriez[2]; chose absolument impossible que le 1er bataillon de l'Orne soit à Hesdin le 8 avril 1793, à Saint-Servan le 29 avril, et au 1 vendémiaire an III à l'armée de Sambre-et-Meuse[3]; chose absolument impossible que le 5e bataillon de Rhône-et-Loire soit en décembre 1792 à l'armée du Nord et le 1er janvier 1793 à Plobsheim; chose absolument impossible que le 4e bataillon de la Seine-Inférieure soit en décembre 1792 à l'armée de la Moselle et le 1er janvier 1793 à l'armée de Dumouriez; chose absolument impossible que le 6e bataillon du même département soit à Dunkerque le 12 avril 1793 et à *Dol* le 4 mai suivant, pour se retrouver à l'armée du Nord en vendémiaire an III.

Quoi qu'il en soit, nous avons relevé, au cours de la lecture de cet *Emplacement* et grâce à des notes prises depuis longtemps de côté et d'autre, en vue d'une étude sur l'armée de la Révolution, une foule d'inexactitudes, de méprises, de lacunes, — pas toutes, naturellement — et voici nos rectifications qui seront, pensons-nous, utiles et à M. D. et aux travailleurs[4].

AIN. Le 2e ne fut pas amalgamé dans la 126e, puisque cette demi-brigade ne fut pas formée.

---

1. On sait que Biron commandait l'armée du Rhin.

2. Sic « 1793. Strasbourg; armée de Dumouriez (1 janvier) » (p. 507); mais qui ne voit que ce *Strasbourg* inscrit au 2e fédérés coïncide avec le *Strasbourg* inscrit auparavant au 1er fédérés « 1793, Strasbourg, 1 janvier » (p. 506)? Erreur de scribe qu'il fallait rectifier.

3. Le 1er bataillon de l'Orne a été, en effet, désigné pour Saint-Servan; mais ce fut le 3e qui y alla; le 1er resta en 1793 dans la Flandre et il était attaché à la division de Cassel.

4. Nous n'attachons pas d'importance à des lapsus : M. D. a écrit plus haut, p. 30, *Lebrun* pour Le Brun et p. 31, *Rolland* pour Roland; il écrit, p. 405, *Valençolles* pour Valensole, p. 423 *Niederminchelbach* pour Niedermichelbach ou Michelbach le bas, p. 422 *l'Ouvèze* pour Louvèze, p. 424 *Hombourg* pour Horbourg, p. 447 *Aumont* pour Hautmont, p. 501 *Hespen* pour Eupen, p. 502 et 503 à la fois *Obernheim* et *Obernai* qui sont les deux noms d'un même endroit; il dit p. 396 (Ain), p. 398 (Allier), p. 425 (Doubs), p. 446 (Lot), p. 449 (Manche), etc., *armée de la Moselle et du Rhin* et p. 396 (Ain), p. 424 (Doubs), *armée du Rhin et de la Moselle*, au lieu de « armée de Rhin et Moselle ». Encore devrait-il distinguer l'armée de la Moselle et l'armée du Rhin, car au 1er vendémiaire an III ces deux armées sont encore séparées; l'armée de Rhin et Moselle n'est formée que par le décret du 13 ventôse an III.

« Pas de 7e bataillon, » dit M. D. Le lecteur se demandera pourquoi. C'est qu'après la formation des 5e et 6e, sept compagnies restaient à Bourg; on en donna trois au 4e, au 5e et au 6e; les quatre autres allèrent à Soissons entrer au 21e bataillon des réserves, et le nº 7 demeura vacant.

Le 8e n'a pas été *levé*; il fut formé à Belfort de recrues de divers départements, provenant d'un dépôt du contingent des 300,000 hommes; il n'appartient à l'Ain que par son chef et les officiers de quatre compagnies.

Le 8e *bis* manque : c'est le bataillon de Nantua; formé comme bataillon de réquisition, le 22 septembre 1793, il fut organisé comme bataillon de volontaires, le 24 mars 1794, de même que le 9e formé comme bataillon de réquisition le 18 novembre 1793 et organisé comme bataillon de volontaires le 6 avril 1794, de même que le 10e, formé du 28 septembre au 5 octobre 1793 et organisé comme bataillon de volontaires le 26 mai 1794, de même que le 11e, formé le 1er octobre 1793 et réorganisé en bataillon de volontaires le 10 mai 1794, de même que le 1er bataillon de Saint-Rambert, formé le 22 septembre 1793 et réorganisé en bataillon de volontaires le 11 mai 1794. Cf. plus haut, p. 352.

M. D. oublie d'ailleurs de citer ce 1er bataillon de Saint-Rambert (voir pourquoi à l'article BASSES-ALPES). Il oublie le bataillon de grenadiers organisé sur réquisition de Montesquiou à la fin de juillet 1792 et licencié un mois plus tard. Il oublie de dire que le 9e bataillon s'appelait aussi bataillon de Châtillon; le 10e, bataillon de Bourg; le 11e, 1er de la Montagne.

ALLIER. Le 2e bataillon fut amalgamé, non dans une « demi-brigade de tirailleurs, infanterie légère », mais dans la 17e *bis* légère.

« Le 3e bataillon, nous dit-on, est de réquisition; il y a, en outre, un bataillon de gardes nationales servant, en l'an III, à l'armée de l'Ouest. » Pas du tout. Un détachement de gardes nationales requis pour la Vendée s'est formé en bataillon le 12 mai 1793; il a pris le nº 3 du département lors du complètement le 13 septembre 1794. Nous avons donc là, non pas deux corps, comme assure M. D., mais un seul et le même.

BASSES-ALPES. Le 4e et le 5e bataillon, dit M. D., sont « des bataillons de réquisition, ainsi que le bataillon du Mont-Ferme. » Pas du tout.

Le 4e a été levé sur l'ordre des commissaires de la Convention (15 novembre 1792) qui prescrivaient de former un 4e bataillon des Basses-Alpes et il fut formé le 31 janvier 1793. On le nomme aussi bataillon de chasseurs des Alpes.

Le 5e, formé du 3 au 5 août 1793, est composé de volontaires.

Quant au bataillon de Mont-Ferme (et non *du* Mont-Ferme), ce n'est pas, comme le croit M. D., un bataillon des *Basses-Alpes;* c'est

un bataillon de l'Ain, c'est le bataillon de Saint-Rambert (dont le nom révolutionnaire est Mont-Ferme), et ce bataillon s'appela ensuite le bataillon des sans-culottes de l'Ain.

D'ailleurs, M. D. oublie de nous dire que le 1er bataillon des Basses-Alpes fut amalgamé dans la 45e et le bataillon de grenadiers dans la 5e provisoire.

Hautes-Alpes. M. D. ne cite pas un *bataillon de chasseurs des Hautes-Alpes* qui fut formé le 10 avril 1793 et eut pour chef le fils de Kellermann.

Alpes-Maritimes. — M. D. ne nous en parle pas, je ne sais pourquoi. Il y eut pourtant un 1er bataillon, et ce bataillon dont le recrutement fut commencé le 27 avril 1793, se rassembla à Antibes le 28 mai et s'organisa à Cuers le 19 juin.

Ardèche. « 3 bataillons, dit M. D., dont un de grenadiers; les 3e, 4e, 5e et 5e *bis*, de réquisition. »

Mais le 3e bataillon n'est pas un bataillon de réquisition; il fut formé le 15 janvier 1793, et sa revue définitive eut lieu le 28.

De même, le 4e bataillon. Il fut créé par un arrêté des représentants du peuple (31 août 1793) pour marcher contre Toulon, et le contingent devait être pris en dehors de la levée en masse.

Il n'y eut pas de 5e *bis;* il y eut un 6e, formé en juillet 1793, et même un 7e (voir sur les 5e, 6 et 7e bataillons ce que nous avons dit plus haut de la légion helvienne, p. 352).

Ajoutons que la demi-brigade où entra le bataillon de grenadiers, avec le 6e du Lot et le 6e du Gers, est la demi-brigade sans numéro, dite brigade de l'Ardèche.

Ardennes. M. D. nous dit que le 1er bataillon forma une demi-brigade à trois bataillons de volontaires; cette demi-brigade reçut le numéro 201 [1].

Il oublie de citer le bataillon de réquisition de Rocroi ou 6e bataillon.

Il se méprend sur le 5e bataillon. Le bataillon qu'il cite comme se trouvant à l'armée du Nord le 1er vendémiaire an III, n'est pas, comme il pense, le bataillon de Mézières et de Pont d'Arches; c'est un autre 5e bataillon formé de réquisitionnaires de Charleville et qui fut incorporé à Maubeuge dans le 1er bataillon du Nord.

Ariège. On ne nous dit pas que le 3e bataillon fut amalgamé dans la 3e provisoire.

Aube [2]. M. D. met ensemble les 4e et 5e bataillons, et voici ce qu'il écrit : « 4e et 5e bataillons; date de formation : septembre 1792; amalgame : incorporé dans le 1er bataillon de la formation d'Orléans ».

---

1. Le 2e bataillon a été formé le 12, et non le 22 septembre 1791.

2. Corriger au 3e bataillon une faute d'impression et lire (date de formation) 1792 pour *1793*.

Il serait plus exact de dire que le 5e bataillon a été formé le 21 mars 1793, et il n'existe plus en l'an II.

De même, le 4e n'a pas dû subsister.

Mais il y a un autre 4e bataillon de seconde formation, levé pour la Vendée sur un arrêté du Conseil général du département (12 mai 1793). Les deux premières compagnies partirent aussitôt, et ce furent elles, qui furent incorporées, comme 4e de l'Aube, dans le 1er bataillon de la formation d'Orléans. Les six autres compagnies devaient rejoindre en route les deux premières; envoyées dans le Calvados, elles s'organisèrent en un 6e bataillon de l'Aube, et ce bataillon fut autorisé à regagner Troyes le 1er février 1794 (Rec. Aulard. X, p. 586).

AUDE. M. D. nous dit que les 4e, 5e, 6e, 7e, 8e et 9e bataillons sont des bataillons de réquisition.

Pas du tout. Le 4e a été formé le 7 mars 1793; le 5e, le 21 mars ; le 6e, le 27 mars ; le 7e, le 7 avril ; le 8e, le 14 avril (il fut réorganisé en chasseurs dans l'année 1795) ; le 9e, le 18 juillet, et ce 9e bataillon est le seul de l'Aude qui fut constitué par un contingent des 300,000 hommes.

Il y eut d'ailleurs un 9e *autre*, dit aussi Braconniers (et devenu plus tard 1er bataillon des Braconniers Montagnards), créé le 9 mai 1793 et formé, par arrêté des représentants du 16 juin, des 1,200 citoyens du district de Quillan qui, après que le contingent pour le recrutement fut complet, s'offrirent pour garder les gorges et défilés.

En outre, M. D. omet de nous dire que le 1er bataillon fut amalgamé dans la 209e *autre*, que les 4e, 6e et 8e formèrent la 8e demi-brigade provisoire ou 1re de l'Aude, que les 5e, 7e et 9e formèrent la 9e demi-brigade provisoire ou 2me de l'Aude [1].

BOUCHES-DU-RHÔNE. M. D. parle du 1er bataillon et du 2e bataillon *des fédérés* de Marseille. Il y eut un 1er bataillon de Marseille et un 2e bataillon de Marseille, et c'étaient des volontaires, non des « fédérés ». S'il y eut un bataillon de *fédérés* de Marseille, c'est un autre corps, lequel forma la masse du 16e, devenu 20e bataillon de chasseurs.

Pourquoi ne pas dire que le bataillon de Tarascon fut amalgamé dans la 100e, et le 1er, ainsi que le 2e bataillon de grenadiers, dans la 2e provisoire?

CALVADOS. Le 10e bataillon n'est pas un bataillon de réquisition puisqu'il fut formé le 21 janvier 1793 et on ne nous dit pas qu'il fut amalgamé dans la demi-brigade de la Seine-Inférieure.

Une plus grave erreur concerne le 6e bataillon dit de Falaise et le 6e bataillon *bis* dit de Bayeux. Le bataillon de Falaise ou 6e n'a pas

---

1. Nous lisons encore, à l'article de l'AUDE : « 4e bataillon (de Carcassonne à Mende en septembre 1793) », puis, deux lignes plus loin : « un bataillon de nouvelle levée va de Carcassonne à Mende au milieu de septembre 1793 ». Ne s'agit-il pas, dans les deux cas, du même bataillon et ce bataillon ne serait-ce pas le 9me ?

été amalgamé, comme le croit M. D., dans la 162e; c'est le bataillon de Bayeux ou 6e *bis*, et le bataillon de Falaise ou 6e n'était ni à Rennes le 18 mai, ni à Bayeux le 18 août, ni à Cambrai le 28 août 1793; il défendait Mayence, puis alla en Vendée. Si M. D. avait lu avec soin ce qu'il copiait et comparé les emplacements, il aurait été mis en défiance et il eût remarqué que le scribe de jadis confondait les deux bataillons.

Cantal. On omet de dire que le 1er bataillon a été amalgamé dans la 8e légère et on a tort de regarder le 3e bataillon comme un bataillon de réquisition, puisqu'il fut formé le 29 novembre 1792.

Charente. On aurait dû dire que le 4e bataillon *bis* fut amalgamé dans la 20e *bis* légère.

On range les bataillons dits 24e et 25e parmi les bataillons de réquisition. Mais le 24e a été formé le 19 mai 1793 et le 25e, plus tôt encore: par arrêté du 14 février 1793, le département ordonne de former dans le district de Ruffec un bataillon selon la loi du 12 août 1791; sept compagnies sont organisées les 2, 4, 6 et 7 avril 1793; l'état-major est élu et la compagnie de grenadiers, formée le 1er juin; la huitième compagnie, du district d'Angoulème, envoyée avec le drapeau, rejoint le 4 juin [1].

Il y eut même des *chasseurs de la Charente*, corps formé le 21 décembre 1792 et constitué en bataillon dans l'année 1794 par sa réunion avec les chasseurs de l'Eure.

Charente-Inférieure. Il fallait dire que le 4e bataillon fut formé le 4 avril 1793. Mais il y a davantage à relever. M. D. range parmi les bataillons de réquisition le 5e et le 6e bataillon de l'Egalité, le 1er et le 2e d'Angély-Boutonne.

Or, le 5e bataillon a été formé, comme le 4e, le 4 avril 1793 et le 6e bataillon le 19 mai; voilà deux bataillons qui ne sont pas des bataillons de réquisition.

D'autre part, ces deux bataillons (5e et 6e) ne sont pas dits bataillons de l'Égalité; mais il y a un bataillon de l'Egalité qui, lui, est un bataillon de réquisition.

Quant aux deux bataillons d'Angély-Boutonne (ou de Saint-Jean-d'Angély), le 1er bataillon ainsi dénommé n'est autre que le 3e bataillon de la Charente-Inférieure, celui que M. D. nomme le « 3e bataillon dit de Saint-Jean-d'Angély », et il n'est pas de réquisition, puisqu'il a été formé le 20 septembre 1792. Seul, le 2e bataillon d'Angély-Boutonne est de réquisition.

Enfin, il y a un autre bataillon de la Charente-Inférieure, un 7e bataillon, que M. D. ne connaît pas. Au mois d'août 1792, on avait formé dans le district de Rochefort treize bataillons de garde

1. Ce 25e bataillon de la Charente n'est autre que le bataillon connu et maintenu sous le nom de 12e de la formation d'Angers.

nationale en deux légions qui furent appelées le 14 mars 1793 dans la Vendée. Après l'affaire du 19 mars, la plupart des hommes rentrèrent dans leurs foyers, sauf 5 compagnies qui furent amalgamées en bataillon le 21 sous le nom de 7ᵉ de la Charente-Inférieure, dit de Muron.

CHER. Le 2ᵉ bataillon fut amalgamé, non dans la 133ᵉ, mais dans la 132ᵉ, et le 3ᵉ bataillon, non dans la 14ᵉ, mais dans la 14ᵉ *autre* légère.

CORRÈZE. Le 1ᵉʳ bataillon a été amalgamé, non dans la 7ᵉ, mais dans la 7ᵉ légère.

Le 2ᵉ, dont M. D. ne mentionne pas l'amalgame, appartint à la 44ᵉ. Et comment ce bataillon qui est à l'armée de la Belgique au mois de décembre 1792, peut-il être le 1ᵉʳ janvier 1793 à l'armée du Haut-Rhin? Comment M. D.. a-t-il pu laisser pareil non-sens? Et qui ne sait que le 2ᵉ de la Corrèze, sous les ordres de Souham, combattait en 1793 à l'armée du Nord?

Le 5ᵉ n'est pas du tout, ainsi que croit M. D., un bataillon de réquisition. Il fut conservé, comme M. D. nous l'apprend lui-même dans sa propre publication (p. 352), par un arrêté du Comité de salut public qui reconnaît qu'il a été « formé avant les bataillons de première réquisition ».

Quant au 4ᵉ, il fut levé spécialement sur un arrêté des représentants à l'armée des Pyrénées-Orientales (13 août 1793) et d'autres représentants décidèrent qu'il compterait 380 volontaires; on peut donc dire qu'il n'est pas, lui aussi, un bataillon de réquisition.

CORSE. M. D. aurait pu, à cet article, se souvenir qu'il a inséré plus haut, dans sa propre publication p. 283, un décret du 5 février 1793 pour la levée de quatre bataillons d'infanterie légère dans le département, et il eût bien fait de renvoyer le lecteur à cette page et de lui dire en même temps que la Convention, par ce décret, supprimait les quatre bataillons de volontaires et les remplaçait par quatre bataillons de troupes légères dont les officiers, aussitôt nommés, furent des ennemis de Paoli.

CÔTE-D'OR. M. D. oublie de dire que le 1ᵉʳ bataillon fut amalgamé dans la 146ᵉ.

Il cite un 7ᵉ bataillon qui n'a pas existé.

Il nomme le 6ᵉ bataillon *ci-devant grenadiers*, et ce bataillon n'était pas un bataillon de grenadiers.

Il ignore le 6ᵉ bataillon *autre* qui est le 1ᵉʳ de grenadiers et le seul bataillon de grenadiers de la Côte-d'Or.

Il omet de nous dire que ce 6ᵉ *autre* ou 1ᵉʳ de grenadiers fut amalgamé dans la 200ᵉ *autre* demi-brigade, omet de nous dire que le 9ᵉ s'appelait aussi le bataillon de Dijon, omet de nous dire que le 11ᵉ était ci-devant 1ᵉʳ bataillon du district de Semur.

CREUSE. Le 1ᵉʳ bataillon fut amalgamé, non dans la 4ᵉ, mais dans la 4ᵉ légère.

Dordogne. Le 1er bataillon a été amalgamé, non dans la 14e, mais dans la 14e *autre* légère.

Le 2e bataillon appartint, non à la 7e, mais à la 7e légère.

D'après M. D. il y aurait eu trois 4e bataillons. Il cite, en effet, le 4e bataillon dit 4e de la République et deux 4e bataillons de réquisition, le 4e et le 4e *bis*. Or, il y eut deux 4e bataillons de la Dordogne, et non trois : le 4e bataillon dit de la République et le 4e *bis* dit de l'Égalité, et celui-ci n'est pas un bataillon de réquisition, puisqu'il fut formé le 28 mars 1793.

De même, le 5e bataillon n'est pas un bataillon de réquisition : les huit compagnies qui le composèrent, levées en mai 1793, furent formées à Niort le 1er juin 1793 en 5e bataillon.

En revanche, sont bataillons de réquisition un 6e bataillon et un 9e bataillon dont M. D. ignore l'existence.

Doubs (pourquoi mettre ce département après la Drôme ?) Le 3e bataillon fut amalgamé, non dans la 141e, mais dans la 140e ;

le 5e, non dans la 11e, mais dans la 11e légère;

le 6e, non dans la 18e, mais dans la 18e *bis* légère ;

le 8e, non dans une demi-brigade sans numéro, mais dans la 204e ;

le 10e, non dans une demi-brigade sans numéro, mais dans la 207e ;

le 11e, dans une demi-brigade légère qu'on ne nous nomme pas et qui est la 20e *bis*.

Drôme. On ne nous dit pas que le 1er bataillon fut amalgamé dans la 209e *autre*.

Le 5e fut amalgamé, non dans une demi-brigade sans numéro, mais dans la 201e ;

le 6e, non dans la 11e, mais dans la 11e légère ;

le 7e, non dans une demi-brigade sans numéro, mais dans la 203e.

Le 9e n'était pas « ou 1er bataillon de grenadiers » ; le 1er de grenadiers de la Drôme, formé le 12 août 1792 sur réquisition de Montesquiou, fut renvoyé en décembre dans ses foyers ; mais le 9e bataillon de la Drôme, dit bataillon du district de Louvèze, ne fut formé que le 1er janvier 1793; il était commandé par Bon, et s'il eut comme noyau le fonds de l'ancien bataillon de grenadiers, on ne doit pas le confondre avec ce 1er de grenadiers.

Enfin, un bataillon de réquisition, le bataillon de Nyons, est omis.

Eure. Le 5 bataillon a été formé — ce qu'on ne nous dit pas — le 9 octobre 1792 et il appartint, non pas à la demi-brigade des Landes, mais à la demi brigade d'Eure-et-Landes.

Eure-et-Loir. Il fallait dire que le 3e bataillon de réquisition était appelé aussi 1er bataillon de Chartres.

Gard. Le 3e bataillon a été amalgamé dans la 79e ; le 4e, dans la 2e provisoire ; le 5e, dans la 7e provisoire.

Mais cela importe moins que les erreurs commises par M. D. sur les bataillons de grenadiers.

D'abord, le Gard eut, non pas « 5 bataillons de 1791-1792, plus 2 bataillons de grenadiers », mais 4 bataillons de 1791-1792, plus 3 bataillons de grenadiers.

Le 1er bataillon de grenadiers disparaît à peine formé.

Le 2e bataillon de grenadiers, réorganisé le 10 décembre 1794 en bataillon de volontaires, devient 2e *autre* et il était ainsi qualifié lorsqu'il fut amalgamé dans la 14e.

Le 3e bataillon de grenadiers devient le 1er bataillon *bis* du Gard le 6 mai 1793 et 3e bataillon de chasseurs des Montagnes le 24 juillet suivant.

Le 5e bataillon n'est donc pas, comme dit M. D. « ou 1er de grenadiers », et il n'est pas de l'année 1792; il fut formé le 26 avril 1793.

Il y eut enfin un 2e bataillon de grenadiers du district d'Uzès ou 5e bataillon *bis* du Gard.

Haute-Garonne. Le 6e bataillon a été amalgamé, non dans la demi-brigade des Landes, mais dans celle d'Eure-et-Landes.

M. D. nous parle d'un 1er bataillon de chasseurs; il n'a pas dû exister; on désigna sans doute sous ce nom les compagnies franches du département qui furent pour le moins au nombre de onze.

M. D. nous cite trois bataillons de réquisition, le 8e, le 9e, le 10e; ces bataillons ne sont pas du tout de réquisition.

Le 8e fut, en effet, formé à Saint-Gaudens le 28 juin 1793.

Quant au 9e et au 10e (ce dernier formé le 10 avril 1794 à Mont d'Unité ou Saint-Gaudens par un ordre de Dartigoeyte du 25 mars), cette fois encore M. D. oublie qu'il les a mentionnés lui-même comme non sujets à l'incorporation; qu'il se reporte à la p. 352 de son livre et il y verra que ces deux bataillons sont, par arrêté du Comité, embrigadés en infanterie légère; de fait, ils servirent à former la 20e légère.

Gers. La demi-brigade sans nom à laquelle appartint le 3e bataillon (ainsi que le 7e) est la brigade de Gers-et-Gironde.

Celle où fut amalgamé le 4e (ainsi que le 5e) s'appelait, non pas demi-brigade du Gers, mais demi-brigade de Gers-et-Bayonne.

Le 6e bataillon (amalgamé plus tard dans la demi-brigade de l'Ardèche) n'est pas, comme dit M. D., de réquisition. Il a été formé, en effet, le 20 juin 1793; ce n'était alors, il est vrai, qu'un demi bataillon, et il fut complété le 26 novembre sous le nom de 4e du Gers; mais on sut bientôt que les numéros 4 et 5 étaient déjà pris, et il reçut le numéro 6.

Le 7e bataillon s'appelait aussi bataillon du district d'Auch.

Il y eut un 8e bataillon du Gers que M. D. ne mentionne pas : il fut formé à Mirande en janvier 1794.

Enfin, il semble bien qu'il y eut deux 4e bataillons du Gers. Celui que cite M. D. et qu'on nomme aussi demi-bataillon du Gers (formé en 1792 et stationné à Oloron) n'a pas dû subsister. Mais il existe un

autre 4e, le 4e dit Montagnards, formé le 1 avril 1793 ; c'est lui (et non le demi-bataillon) qui est à l'armée des Pyrénées-Orientales en l'an III et qui fut amalgamé dans la demi-brigade de Gers-et-Bayonne.

Gironde. Le 10e, le 11e, le 12e bataillons ne sont pas, comme dit M. D., des bataillons de réquisition. Le 10e, dit de Libourne, a été formé le 16 mai 1793 ; le 11e, le 17 juin ; le 12e, le 1er juillet.

Il y a au reste, un 10e *autre*, que M. D. ne connaît pas : il fut levé le 14 mars et formé le 14 mai 1793 ; il n'est donc pas, lui aussi, de réquisition (il a été amalgamé dans la demi-brigade de Gironde-et-Lot-et-Garonne, alors que le 10e dit de Libourne était amalgamé dans la 114e).

Et pourquoi ne pas dire que le 8e appartint plus tard à la 1re légère et le 9e (comme le 10e *autre*) à la demi-brigade de Gironde-et-Lot-et-Garonne ?

Pourquoi ne pas dire que le bataillon de La Réole s'appelait Piquiers de La Réole ?

Hérault. La demi-brigade non dénommée à laquelle appartint le 3e bataillon, est la demi-brigade du Jura et de l'Hérault.

Le 4e bataillon serait, d'après M. D., un bataillon de 1792 ; non, puisqu'il a été formé le 24 février 1793, et le 4e bataillon que nous cite M. D., qui n'était encore, à Metz, qu'un demi-bataillon, et qu'on voit ensuite à Lyon, à Roanne, à La Rochelle, à l'armée des côtes de Brest, n'a pas dû subsister : il y a là, sans doute, une confusion avec le vrai 4e bataillon.

M. D. range dans les bataillons de réquisition le 5e, le 6e, le 7e. Non : puisque le 5e — qui s'appelait aussi *1er de la Montagne de l'Hérault* — est parti pour les Pyrénées-Orientales le 12 mai 1793 ; puisque le 6e s'est formé du 25 avril au 19 mai 1793 (il s'intitulait d'abord *bataillon de Lodève* et devint 6e au mois de mars 1794) ; puisque le 7e ou *3e de Montpellier* a eu sa formation et reçu son drapeau, par arrêté des représentants, le 8 juin 1793 (c'est Dugommier qui lui a donné d'abord le numéro 6, puis le numéro 7)[1].

Indre-et-Loire. M. D. dit qu'il y a un 4e bataillon de réquisition dit bataillon d'Amboise et de Chinon. Non. Le 9 mai 1793, furent formés à Chinon deux bataillons, et le 2 juillet, l'un et l'autre furent réunis sous le nom de 4e d'Indre-et-Loire (ce bataillon se dit en février 1794 *bataillon de la 1re formation en sapeurs de la Vendée* et en juin *1er bataillon d'Indre-et-Loire pour la Vendée*). Mais il existait un autre 4e bataillon : créé le 16 mai 1793, très rudement éprouvé au combat de Montreuil-Bellay, puis complété par des réquisitionnaires, il forma le 28 septembre un bataillon qui abandonna son n° 4 pour prendre le nom de 1er bataillon de Chinon et qui subsista, sans être

1. Pour le bataillon de Béziers, rangé, lui aussi, parmi les bataillons de réquisition, il faut remarquer que, s'il n'eut de chef que le 1er octobre, il commença à se former dès le 15 avril 1793.

incorporé, jusqu'au second amalgame, mais qui ne data, aux yeux des bureaux, que du 28 septembre 1793.

Isère. Le 1er bataillon a été amalgamé dans la 209e *autre*.

Le 1er bataillon de chasseurs (ou 6e bataillon de l'Isère) a un compagnon, le 2e bataillon de chasseurs dont M. D. ignore l'existence. Le 6e bataillon de l'Isère est, en effet, comme dit M. D., le 1er de grenadiers, canonniers et chasseurs, et il comprenait, outre une compagnie de grenadiers et une compagnie de canonniers qui furent bientôt supprimées, huit compagnies de chasseurs. Mais, après sa formation, il restait cinq compagnies, dont une compagnie de Vienne et trois compagnies de Saint-Marcellin, formées le 1er novembre 1792 et dites 9e, 10e et 11e compagnies de chasseurs. Sur l'ordre du général en chef de l'armée des Alpes, on leur adjoignit deux compagnies de l'Ardèche, et c'est ainsi que fut formé, le 17 janvier 1793, le 2e bataillon des chasseurs de l'Isère, amalgamé plus tard dans la 20e demi-brigade.

M. D. cite parmi les bataillons de réquisition, le 8e, le 8e *bis*, le 9e, le 10e et le 11e. Mais il aurait dû ajouter que le 8e *autre* (et non *bis*) formait le bataillon du district de Vienne no 2, que le 9e a été levé sur le district de La Tour du Pin, que le 10e a été levé sur les districts des Thermopyles (Saint-Marcellin) et de Grenoble [1].

Jura. La demi-brigade sans nom dans laquelle le 2e bataillon (ainsi que le 9e), fut amalgamé, est celle du Jura-et-de-l'Hérault.

Le 3e appartint à la 200e *autre*.

Le 7e ne fut pas amalgamé dans la 119e qui n'a pas été formée.

Landes. La demi-brigade où fut amalgamé le 2e bataillon est la demi-brigade des Landes, dite 3e des Landes (à cause d'Eure-et-Landes et de Lot-et-Landes).

Le 3e bataillon est donné comme « en formation » à la date de 1792 [2]. Pas du tout. Il était en formation au 1er décembre 1792 et il fut définitivement constitué le 23 janvier 1793, puis amalgamé, le 21 octobre 1793, dans la 40e.

Le 4e et le 5e sont, d'après M. D., des bataillons de réquisition. Non, puisque le 4e a été formé du 27 avril au 12 mai 1793 et le 5e, du 3 au 22 juin. Il fallait dire d'ailleurs que le 4e s'appelle aussi bataillon de Saint-Sever, et le 5e, bataillon de Mont-de-Marsan et Tartas.

Loir-et-Cher. Le 3e bataillon ne fut pas amalgamé dans la 133e qui n'a pas été formée.

Le 4e, dit de Blois, n'est pas, comme veut M. D., de réquisition. Voici ce qui se passa. Le 18 mars 1793, se font les enrôlements pour la Vendée. Les compagnies se forment le 10 mai et elles partent. On les organise en trois bataillons : l'un, à Bressuire, le 4e de Loir-et-

---

1. Le 9e et le 10e sont d'ailleurs levés par arrêté des représentants du peuple à Lyon (25 ventôse an II) qui prescrivent de former deux bataillons de l'Isère sur la réquisition.

2. L'indication a été prise dans l'État militaire de Hennet.

Cher; l'autre, le 7e, formation de Vihiers; l'autre, le 3e, formation d'Angers. Ils sont détruits à Saumur. Mais leurs débris se rassemblent; ils profitent de la loi pour avoir drapeau et habillement; ils s'adjoignent deux compagnies franches formées à Blois le 10 mai 1793 et se reconstituent le 1er octobre 1793 en un bataillon qui renonce au numéro 4 et prend le nom de 1er bataillon de Blois, parce que le district de Blois fournit la plus grande partie de l'effectif. (Il ne faut pas le confondre avec le bataillon de réquisition de Blois).

Haute-Loire. On aurait dû nous dire que le 2e bataillon a été amalgamé dans la 211e.

Loire-Inférieure. Il fallait dire que le 2e bataillon ou 1er de Nantes fut appelé ensuite bataillon d'infanterie légère de Nantes, et que, à l'exception de deux compagnies, il fut fait prisonnier à Bellegarde, en juin 1793; il ne revint en France qu'à la fin de 1795, au nombre de 400 hommes; il n'a donc pu être, comme dit M. D., à l'armée de Brest au 1 vendémiaire an III et à Nantes au 1 vendémiaire an IV.

Le 3e bataillon n'est pas un bataillon de réquisition : il a été formé le 1er avril 1793 avec des compagnies levées en janvier.

Le 4e a élu, il est vrai, son état-major le 4 septembre 1793; mais ses compagnies étaient levées du 13 mars.

Loiret. M. D. cite un « 4e bataillon de nouvelle levée »; ce bataillon a été formé le 3 mai 1793 [1].

Lot. Le 5e bataillon que M. D. regarde comme un bataillon de l'année 1792, a été formé le 4 mars 1793 et il fallait ajouter qu'il fut amalgamé dans la 6e provisoire.

On nous cite ensuite comme « de nouvelle levée », le 6e, le 7e, le 8e, et le 9e. Le 6e (qui se nomme aussi *de l'Égalité*) a été constitué en juillet 1793; le 7e, le 16 juin; le 8e, le 10 juillet.

Le 9e, formé de divers districts, est de réquisition [2].

Lot-et-Garonne. M. D. omet un 2e *autre*, formé le 30 mai 1793, et il range à tort parmi les bataillons de réquisition le 5e, le 5e *autre* (et non *bis*), le 6e et le 7e, puisque le 5e fut constitué le 10 juin 1793; le 5e *autre*, le 27 mars; le 6e, le 20 juin; le 7e (dit de la République), le 1er juillet.

Lozère. Le 1er bataillon fut amalgamé dans la 45e.

Manche. Le 3e bataillon appartint, non à une demi-brigade sans numéro, mais à la 200e.

Le 5e bataillon fut de même amalgamé, non à une demi-brigade sans numéro, mais à la 205e.

Le 6e donne lieu à une singulière erreur. Il est cité parmi les six bataillons de 1791-1792, alors qu'il ne fut formé que le 1er avril 1793,

1. A partir de là, M. D. emploie tantôt *nouvelle levée*, tantôt *réquisition*, comme si ces deux mots étaient synonymes.

2. Peut-être fallait-il ajouter que le 4e a été amalgamé dans la 4e provisoire, et le 5e, dans la 6e provisoire.

et en même temps parmi les bataillons de réquisition ; or, il n'y eut qu'un 6ᵉ bataillon et pas de 6ᵉ bataillon *bis*.

Le 7ᵉ, le 8ᵉ, le 9ᵉ, le 10ᵉ sont-ils, comme dit M. D., des bataillons de réquisition ? Leurs états-majors furent constitués tardivement; mais les compagnies étaient formées au mois de juin 1793, et nous avons des dates de formation : pour le 7ᵉ, 16 juin (à Valognes); pour le 9ᵉ, 21 mars; pour le 10ᵉ, 16 juin.

M. D. cite un bataillon de chasseurs qui serait, lui aussi, de réquisition : non, car ce bataillon fut formé le 6 juin 1793 de la réunion des chasseurs de la Manche, du Loiret et de Cherbourg.

MARNE. Le 6ᵉ et le 7ᵉ bataillon ne sont pas de réquisition ; le 6ᵉ (ou bataillon des grenadiers du district de Reims) fut formé le 25 août 1792 et le 7ᵉ, le 7 juillet 1793.

De même, les deux compagnies de chasseurs de Reims furent formées en bataillon le 12 février 1793.

MAYENNE. Le 3ᵉ bataillon n'est pas de l'année 1792, comme dit M. D., il a été formé le 1ᵉʳ mai 1793.

MAYENNE-ET-LOIRE. M. D. ignore un 1ᵉʳ bataillon *autre*, formé le 22 mars 1793 et amalgamé dans la 203ᵉ.

Il nomme *Père de famille* le 4ᵉ bataillon *bis* (ou plutôt *autre*) qui s'appelait Pères de famille et qui est dit aussi « de Saint-Georges-sur-Loire ».

Il parle d'un 5ᵉ bataillon de Marat; il devait dire « le 5ᵉ bataillon » et « le bataillon de Marat », et ne pas faire de deux bataillons un seul [1].

Il a tort, du reste, de ranger, et le 4ᵉ, et le 4ᵉ *bis*, et le 5ᵉ, et le « bataillon d'Angers » parmi les bataillons de réquisition. Le 4ᵉ a été formé le 17 avril 1793 et le 4ᵉ *bis* (Pères de famille), le 12 mars. Le 5ᵉ, organisé le 15 octobre par le général Fabrefonds, comprenait des hommes levés de bonne volonté pour défendre leurs foyers, et c'est pourquoi il reçut aussitôt du Département le nº 5. Quant au bataillon d'Angers, c'était le *bataillon soldé* d'Angers, formé à la fin d'août 1793 pour défendre la ville quand elle fut menacée par les armées royales, et composé de réquisitionnaires, de militaires de divers corps (entre autres, du 1ᵉʳ de Mayenne-et-Loire) et de citoyens d'Angers dont beaucoup étaient des vétérans.

MEURTHE. On cite un seul bataillon de réquisition, le 11ᵉ; mais il date du 6 août 1793, il est donc antérieur au décret sur la réquisition générale.

MEUSE. Le 1ᵉʳ bataillon appartint, non à une demi-brigade sans numéro, mais à la 206ᵉ.

Les bataillons de réquisition sont, selon M. D., *6ᵉ bataillon d'éclai-*

1. Ce bataillon de Marat ne tient à Mayenne-et-Loire que par sa formation à Saumur (4 novembre 1793); composé d'hommes de divers dépôts et formé en légion, il fut, après la suppression des légions, reçu comme bataillon sous le nom de Marat, nom qu'il changea du reste pour celui des « Amis de l'honneur français ».

reurs et bataillon de chasseurs. Il faut lire : « 6ᵉ bataillon, bataillon d'éclaireurs et bataillon de chasseurs » et il est permis de douter que ces bataillons soient des bataillons de réquisition.

Le 6ᵉ, en effet, fut formé le 18 août 1793 sur un arrêté des représentants.

Les éclaireurs ou mieux les chasseurs-éclaireurs furent formés le 20 janvier 1794 de « volontaires de la réquisition » mais qui complétaient les chasseurs-tirailleurs de la Meuse, lesquels existaient avant mars 1793, et les chasseurs-tirailleurs du Mont d'Haure.

Les chasseurs ou *chasseurs nationaux de la Meuse* furent formés (25 décembre 1793) de cinq anciennes compagnies dédoublées.

Mont-Blanc, manque.

Mont-Terrible, manque.

Morbihan. Le 3ᵉ bataillon n'est pas, comme dit M. D., un bataillon de réquisition; trois de ses compagnies sont formées en octobre 1792 et les six autres le 1ᵉʳ juin 1793; la formation définitive date du 3 juin.

Le bataillon de réquisition, c'est le 4ᵉ que M. D. ne cite pas; formé le 8 mai 1794 comme 9ᵉ bataillon *bis* de sapeurs, il fut réorganisé le 28 octobre 1795 à Dunkerque et devint alors le 4ᵉ du Morbihan.

Nièvre. La 126ᵉ dans laquelle le 3ᵉ bataillon aurait été amalgamé, ne fut pas formée.

Nord. Ici les erreurs abondent.

M. D. énumère 13 bataillons (et non *11*, comme il a imprimé) de 1791-1792; il faut supprimer le 6ᵉ *bis* dit de Saint-Quentin qui fut formé le 6 février 1793 et le remplacer par le 2ᵉ bataillon de Saint-Amand; M. D. range ce 2ᵉ de Saint-Amand parmi les bataillons de réquisition, et il a tort, puisque le bataillon fut formé en septembre 1792.

Mais venons aux bataillons de réquisition du Nord. M. D. cite le 1ᵉʳ *bis* et le 5ᵉ *bis*; l'un et l'autre sont inconnus.

Il cite le 2ᵉ de Valenciennes; ce bataillon a été définitivement formé le 26 mars 1793.

Il cite les 1ᵉʳ, 2ᵉ, 3ᵉ, 4ᵉ, 5ᵉ, 6ᵉ, 7ᵉ, 8ᵉ et 9ᵉ de Lille. Les 1ᵉʳ, 2ᵉ, 3ᵉ, 4ᵉ, 5ᵉ, 6ᵉ, 7ᵉ et 8ᵉ de Lille sont inconnus ou leur nomenclature fait double emploi avec celle des bataillons de 1791-1792, et s'il y a un 9ᵉ bataillon de Lille, c'est sans doute le 9ᵉ bataillon dit *du district de Lille* et formé le 21 décembre 1794.

Il cite le 1ᵉʳ d'Avesnes. Mais c'est un bataillon de district de la réquisition, et on ne devait pas le mentionner, puisqu'on n'a pas mentionné ces bataillons de districts aux autres départements.

Il cite le 1ᵉʳ, le 2ᵉ, et le 3ᵉ de Bergues. Mais le 1ᵉʳ de Bergues est un bataillon de 1792, celui que M. D. appelle le 4ᵉ bataillon dit de Dunkerque et qu'il aurait dû appeler le 4ᵉ bataillon dit de Bergues et de Dunkerque. Quant au 2ᵉ et au 3ᵉ de Bergues, ce sont des bataillons de district de réquisition.

Il cite le 1er et le 2e d'Hazebrouck; ce sont encore des bataillons de district, et il y eut même un 3e bataillon du district d'Hazebrouck.

Il cite les chasseurs du Hainaut. Mais ce bataillon de chasseurs francs, composé des 9e et 10e compagnies franches et des 2e et 3e compagnies des chasseurs de la Meuse, formé en bataillon le 8 octobre 1792, n'est pas un bataillon de réquisition.

Il cite les chasseurs du Mont-Cassel; mais ce bataillon formé de compagnies franches (2e compagnie de l'Observatoire, compagnie de l'Égalité, compagnie parisienne des chasseurs des Pyrénées, etc.), n'est pas un bataillon de réquisition.

Il cite la compagnie des *Cambrelis*; c'est sans doute la célèbre compagnie des Cambrelots.

Faut-il ajouter que le 5e bataillon dit du Quesnoy a été formé le 17 octobre 1792 et que le 8e a été amalgamé dans la 204e?

Nous devons pourtant insister sur les bataillons du Nord qui portèrent le no 6. Ils sont trois. L'un, créé le 28 septembre 1792 et commandé par Goris, est le 6e tout court. L'autre est le 6e dit 1er de Cambrai, commandé par Secourgeon ; c'est le 1er des quatre bataillons de la garde nationale formés à Cambrai en septembre 1792 ; organisé en volontaires le 22 février 1793, il conserva la dénomination de 1er de Cambrai tout en prenant le n° 6 et il faisait remonter au 4 octobre 1792 la date de sa première constitution. Le troisième 6me est le bataillon de chasseurs formé le 6 février 1793 et amalgamé plus tard dans la 16e *bis* légère. Le 6e tout court, amalgamé dans la 178e, est appelé par M. D. « 6e bataillon *bis* dit de Saint-Quentin. » Que vient faire ici Saint-Quentin qui est dans l'Aisne? Évidemment, la faute est aux scribes du ministère qui rangèrent parmi les bataillons du Nord le 6e *bis* de Saint-Quentin; mais cette faute saute aux yeux ; M. D. ne l'a pas remarquée.

Oise. Le 4e bataillon a été amalgamé dans la 204e.

Le 5e est dit bataillon de l'Oise et de l'Aisne; et, en effet, lorsqu'il fut créé, comme 2e bataillon armé de l'Oise, il s'appela bataillon de l'Oise et de l'Aisne; mais il quitta cette dénomination au mois de février 1793, sur l'ordre du général Thouvenot qui lui prescrivit de prendre le n° 5 de l'Oise.

Parmi les bataillons de réquisition, M. D. cite le 7e bataillon de Senlis. Il a amalgamé ainsi deux bataillons. En réalité, il y eut un 7e bataillon de l'Oise (formé le 24 juin 1794 et envoyé aussitôt devant Landrecies, Le Quesnoy et Valenciennes) et un bataillon de Senlis.

M. D. oublie aussi un bataillon de Beauvais (incorporé au 1er bataillon du 106e régiment) et un bataillon de Compiègne (incorporé au 3e bataillon des Ardennes).

Paris (car on dit les bataillons de Paris et non les bataillons de la *Seine*, parce qu'il y avait alors un département de Paris, non un département de la Seine, et par conséquent, Paris doit figurer

avant et non après le *Pas-de-Calais*). Ici encore des erreurs et des lacunes.

Le 1er bataillon a été amalgamé, non dans une demi-brigade sans numéro, mais dans la 201e.

Il fallait mettre le 6e *bis* après le 6e, non après le 7e, et l'appeler bataillon de Mauconseil, puisqu'il a porté ce nom avant de prendre celui de Bonconseil ; M. D. n'a-t-il pas cité plus haut, par trois fois, dans son ouvrage, p. 29, 257 et 275 ce bataillon de Mauconseil ?

Il fallait dire que la demi-brigade du Pas-de-Calais où fut amalgamé le 10e, est la 198e.

Il fallait nommer le 12e bataillon, non pas *bataillon de la République*, mais « 12e de la République », et donner la date de sa formation, 8 mars 1793.

Il fallait ajouter à la mention du 14e qu'il fut nommé ensuite « 14e de la République » et à celle du 1er des Lombards que la 199e où il fut amalgamé, reçut le nom de demi-brigade des Lombards (arrêté du Comité de salut public, du 24 septembre 1794 [1]).

Le 2e bataillon de la République a été amalgamé, non dans la 185e, mais (14 novembre 1796) dans la 64e de seconde formation.

On ne nous dit pas que le 1er bataillon des grenadiers de Paris fut formé le 20 septembre 1792 et le 1er de la Réunion, le 25 décembre de la même année.

On se trompe de nouveau sur les bataillons de réquisition. Le 1er de la Réunion n'est pas un bataillon de réquisition puisque son organisation fut terminée le 25 décembre 1792, non plus que le 7e *bis* et le 9e *bis* [2].

On se méprend enfin sur la 3e formation pour l'expédition du Calvados où l'on fait rentrer tous les chasseurs : le 1er bataillon de chasseurs ou des Quatre Nations fut formé le 16 septembre 1792 et alla combattre sur le Rhin [3] et ses quatorze ou quinze compagnies

1. Disons encore que le bataillon de la Commune et des Arcis fut amalgamé le 6 avril 1794; le 1er bataillon de la République, le 14 novembre 1796; le 3e bataillon de la République, le 16 juillet 1795 ; le bataillon de Popincourt (ou plutôt le 1er bataillon de Popincourt), le 21 mars 1795.

2. Il y a deux bataillons 7e *bis* et 9e *bis*. Mais M. D. dit 7e *bis du Panthéon français* et 9e *bis de Saint-Laurent*, et les déclare de réquisition. Or, le vrai 7e *bis* était dénommé 7e *bis* tout court; l'autre 7e était dit du *Théâtre* (et non du Panthéon) *français*, et ces deux 7e sont de 1792 (voir l'ouvrage de M. D., p. 483 et 484). Le 9e *bis de Saint-Laurent* est aussi de 1792 (cf. dans M. D. p. 484); ce bataillon et celui de l'Arsenal portaient tous deux le no 9 et l'Arsenal avait d'abord été placé avant Saint-Laurent; mais celui-ci ayant été formé le 16 septembre 1792 et l'autre le 23, leur ordre de classement fut interverti; l'Arsenal devint 9e *autre* et les deux bataillons furent classés comme fait M. D. p. 484.

3. Il est absolument impossible qu'il se soit trouvé le 1er janvier 1793 à Phalsbourg (p. 488) ; il y était du 7 au 11 novembre 1792, mais deux semaines plus tard nous le voyons se battre à l'avant-garde de l'armée de Custine. Qui ne sait que Gouvion Saint-Cyr servait dans ce bataillon ?

franches de chasseurs de Paris formées en 1792 et 1793, presque toutes furent employées aux frontières [1].

PUY-DE-DÔME. M. B. cite un bataillon de réquisition, le 4e. Ce bataillon n'est pas de réquisition. Formé le 14 mai 1793, selon l'arrêté du Département du 8 mai, nommé d'abord *1er bataillon de la force départementale* du Puy-de-Dôme, dirigé sur la Vendée, composé de retardataires et d'hommes qui n'étaient pas destinés au recrutement, il prit en juillet le numéro 4.

BASSES-PYRÉNÉES. Le bataillon de Bayonne se qualifiait « bataillon de Bayonne et de J. J. Rousseau », et le 5e bataillon de réquisition fut formé de compagnies détachées qui provenaient de la levée en masse du district d'Oloron (à noter que son chef est nommé le 11 mai 1794 par les représentants).

HAUTES-PYRÉNÉES. Le 1er bataillon fut amalgamé dans la demi-brigade des Landes, et le 4e, dans la demi-brigade de la Sarthe.

Ce 4e que M. D. range parmi les bataillons de 1791-1792 est au contraire un bataillon de réquisition; sa formation, que M. D. n'indique pas, date du 21 octobre 1793, et M. D. aurait pu, de lui-même, rectifier son erreur puisqu'il remarque qu'au 1er janvier 1793 le bataillon ne comprenait encore que deux compagnies de grenadiers stationnées à Tarbes.

Il omet, en outre, le 2e bataillon d'Argelès ou 2e *bataillon d'infanterie légère d'Argelès*, formé le 24 février 1794.

PYRÉNÉES-ORIENTALES. Le 2e et le 3e bataillon furent amalgamés dans la 3e demi-brigade provisoire.

Le 4e bataillon est oublié (cf. plus haut, p. 352) ainsi que la compagnie des miquelets de Collioure qui dura de juin à octobre 1793 et qui fut réorganisée par Dugommier le 27 mars 1794.

BAS-RHIN. Le 8e bataillon dit de l'Union n'est pas un bataillon de réquisition; M. D. l'indique lui-même puisqu'il montre ce bataillon à La Charité le 20 juin et à Tours le 29 juin 1793; le bataillon avait été, en effet, formé le 21 mai 1793.

Le « bataillon de chasseurs, ci-devant légion de Biron », n'est pas non plus un bataillon de réquisition, puisqu'il existait avant le 1er décembre 1792.

Et, puisqu'on fait figurer le bataillon de Marat à Mayenne-et-Loire et le bataillon des chasseurs du Hainaut au département du Nord, on devrait trouver au Bas-Rhin le 1er bataillon de grenadiers, dit *des*

1. Voici du reste, selon nous, et aussi exactement que possible, la liste des bataillons de réquisition de Paris : 1. Maison commune. 2. Réunion. 3. 3e des Gravilliers. 4. Sans-Culottes. 5. Panthéon français. 6. Montagne. 7. Guillaume Tell. 8. Temple. 9. Amis de la Patrie. 10. Halle aux Blés. 11. Tuileries. 12. Frères amis ou Fraternité. 13. Faubourg Saint-Antoine. 14. Contrat social. 25. Indivisibilité. 16. Bonne-Nouvelle. 17. Bonnet-Rouge. 18. Unité. 19. Théâtre Français. 20. Piques. 21. Le Peletier. 22. Gardes françaises. 23. 3e des Lombards.

Amis, formé le 21 novembre 1793 à Strasbourg sur l'ordre des représentants qui réunirent sous ce nom trois compagnies de la Mayenne, une de la Manche, trois de Rhône-et-Loire et une du Puy-de-Dôme.

Haut-Rhin. La 124e où le 4e bataillon aurait été amalgamé, ne fut pas formée.

Rhône-et-Loire. Le 3e bataillon fut amalgamé dans la 205e.

Le 6e *autre* (et non le 6e *bis*) fut amalgamé dans la 202e.

Le 6e ou 1er de grenadiers [1] ne peut être amalgamé dans la 119e, puisqu'elle ne fut pas formée.

On nous donne comme « de nouvelle levée », le 1er et le 2e du Rhône. Le 1er du Rhône, formé le 29 septembre 1793, est de réquisition, et le 2e du Rhône avait été formé le 21 juillet 1793 sous le nom de *1er bataillon de Commune affranchie* (il fut réorganisé le 13 mai 1794).

On omet parmi les bataillons de réquisition le 1er bataillon de Villefranche-sur-Saône, formé le 28 septembre 1793, et qui fut conservé pour sa conduite.

Saône-et-Loire. Le 2e bataillon fut amalgamé dans la 209e (comme le 3e dans la 79e).

Le 5e bataillon nous est donné comme « 9e des réserves ». Non. Ce 5e bataillon n'a duré que dans le trajet d'Autun à Soissons où furent conduites neuf compagnies (cf. Hennet, *Etat militaire de 1793*, p. 339-340), et le 9e des réserves où ces compagnies furent en partie incorporées, ne releva pas la dénomination de 5e de Saône-et-Loire.

Viennent après ce 5e, dans le tableau de M. D., le 6e bataillon (grenadiers) et le 1er bataillon de grenadiers. Mais ces deux bataillons ne sont qu'un seul et même bataillon! Le 1er bataillon de grenadiers a été formé le 16 septembre 1792 sur la réquisition de Biron, et il devint 6e de Saône-et-Loire lors de l'encadrement, quand il fut réorganisé en bataillon de volontaires.

Le 7e et le 8e nous sont donnés comme « de nouvelle levée »; on peut admettre cette expression pour le 7e qui fut formé le 7 juin 1793 pour la Vendée; mais le 8e ou 1er de Louhans qui date du 10 septembre 1793, est de réquisition.

Sarthe. Le 2e bataillon fut amalgamé dans la demi-brigade de la Sarthe.

Le 3e que M. D. nous montre à Bergues à la fin de 1792, ce qui est exact, ne peut pas compter cependant parmi les bataillons de 1791-1792 : ses compagnies ne furent jamais formées en bataillon, et, par suite, on doit dire que la Sarthe a levé en 1791-1792 trois bataillons, 1er, 2e, 4e, et non *quatre*.

On nous cite comme « de nouvelle levée » le 4e *bis*, le 5e, le 7e, le 8e, et, en effet, le 4e *bis* est du 3 septembre 1793; le 5e, du 12 mars;

1. Je dis, comme M. D. *ou*; mais il vaudrait mieux dire *et* ou *ancien* (le 6e et 1er de grenadiers; le 6e, ancien 1er grenadiers), car ces bataillons n'ont pris de numéros qu'après leur réorganisation en volontaires, lors de l'encadrement.

le 8e (qui ne comprit que trois compagnies), du 27 février ; mais le 7e qui a été incorporé, doit être de réquisition.

On oublie du reste un 2e *bis* de la Sarthe constitué le 28 juin 1793, et le 3e bataillon de la formation d'Angers (26 avril 1793) dût recevoir un contingent de la Sarthe, notamment un détachement du district de Saint-Calais.

Seine-Inférieure. M. D. compte *dix* bataillons de 1791-1792 ; c'est neuf qu'il faut dire, car le 5e ne fut jamais formé et le numéro demeura vacant.

Il cite ensuite comme « de nouvelle levée « le 11e, dit 1er de l'Égalité, le 13e et le 3e de Rouen. Le 11e mérite ce nom, mais les deux autres doivent être nommés nettement des bataillons de réquisition.

Le 11e a été formé le 14 juillet 1793.

Le 13e, qu'on nomme aussi le 2e de réquisition de Rouen, a été formé le 15 déc. 1794 par ordre du représentant Bollet, du 9, des réquisitionnaires des deux bataillons de la Montagne licenciés et réunis à Rouen en bataillon provisoire.

Le 3e de Rouen (qu'on nomme aussi 3e de Rouen la Montagne ou 14e de la Seine-Inférieure), fut levé précipitamment le 29 déc. 1793 et mis en marche trois ou quatre jours après.

Seine-et-Marne. M. D. compte *cinq* bataillons de 1791-1792 ; c'est quatre qu'il faut dire, car le 3e bataillon est en même temps le 6e de l'Oise, composé des volontaires de Senlis et de Compiègne, et, à ce propos, nous remarquerons l'incohérence des renseignements donnés par M. D. A l'article Oise, il ne dit pas que le 6e de l'Oise est le 3e de Seine-et-Marne, et ce bataillon, qui, à la date du 1er vendémiaire an III, figure, au tableau de l'Oise, à l'armée de Sambre-et-Meuse, figure, à la même date, au tableau de Seine-et-Marne, à l'armée des côtes de Brest !

Il cite comme « de nouvelle levée » un seul bataillon, le bataillon qui fut incorporé dans le 4e des Ardennes ; il aurait dû donner la date de cette incorporation (1er octobre 1794) et ajouter que le bataillon conservé jusqu'alors par un arrêté du Comité de salut public, du 7 septembre 1794, s'appelait le *bataillon occidental de Melun*.

Il ne cite pas d'ailleurs le bataillon *oriental*, fourni pareillement par Melun (cf. Recueil Aulard, V, p. 141) et formé le 4 novembre 1793 pour être aussitôt incorporé.

Il oublie aussi un 7e bataillon de Seine-et-Marne que j'ai trouvé en mars 1794 à l'armée du Rhin, à Guensheim.

Seine-et-Oise. Le 1er bataillon ne put être amalgamé dans la 133e qui ne fut pas formée.

Le 5e entra dans la 205e.

Ce qui est dit des bataillons de 1793 doit être rectifié. M. D. cite le 12e incorporé dans un bataillon de la formation d'Orléans et le 13e et le 14e de nouvelle levée (de Versailles à Brest en juin 1793). Il fallait

dire, comme on peut le voir dans le Recueil Aulard et la *Vendée patriote* de Chassin, que quatre bataillons furent levés en mai 1793 pour trois mois et destinés à la Vendée et qu'on les nomma le 1er, le 2e, le 3e et le 4e révolutionnaires, et plus tard le 11e, le 12e, le 13e et le 14e. Le 11e rentra dans ses foyers au bout de trois mois (voilà pourquoi M. D. ne le mentionne pas) et les trois autres restèrent au service.

M. D. cite aussi 3 compagnies détachées à Compiègne et 2 à Meaux ; les trois compagnies de Compiègne entrèrent dans la formation d'un bataillon des réserves et les deux compagnies de Meaux, dans un bataillon parisien, le 1er bataillon de la Réunion.

Deux-Sèvres. Le 1er et le 3e bataillon entrèrent dans la demi-brigade sans numéro dite des Deux-Sèvres.

Les « 4e et 5e bataillons de Parthenay » sont les seuls bataillons que M. D. cite comme de « nouvelle levée ». Mais d'abord, il n'y a pas de 4e et 5e bataillons de Parthenay. Il y a un 4e bataillon des Deux-Sèvres ainsi qu'un 5e bataillon des Deux-Sèvres, et un 1er bataillon de Parthenay qui fut formé le 19 mai 1793 (le 1er de Parthenay et le 5e des Deux-Sèvres furent amalgamés tous deux dans la 209e). D'ailleurs le 4e bataillon des Deux-Sèvres, formé le 28 février 1793, doit compter dans la formation de 1791-1792. Quant au 5e, il est du 21 septembre 1793 ; mais il fut composé de six anciennes compagnies franches qu'on réunit parce qu'un officier avait été envoyé pour être employé comme chef de bataillon ; il reçut alors le titre de *chasseurs des Deux-Sèvres* et deux mois après, le no 5 du département.

Somme. Ici, il n'y a rien à reprendre : le 8e est bien « de nouvelle levée », puisqu'il est envoyé, comme dit M. D., à Saumur le 2 mai 1793, et, en effet, il fut formé le 1er mai, pour la Vendée.

Tarn. De même, M. D. dit ici que le 4e est « de nouvelle levée », et, en effet, il fut formé le 10 mai 1793 comme bataillon de chasseurs pour devenir 4e du Tarn en avril 1794 et redevenir chasseurs le 16 septembre par ordre de Dugommier. Mais il fallait dire que la demi-brigade où fut amalgamé le 2e, est la brigade des Deux-Sèvres.

Var. Le 7e fut amalgamé dans la 121e, non dans la 12e.

Le 8e ou 2e bataillon de chasseurs révolutionnaires était dans Toulon lorsque la ville fut rendue aux Anglais et il y demeura ; il fut dissous après l'entrée des républicains.

Le 10e « de nouvelle levée » doit compter parmi les bataillons de 1792, puisque sa formation fut commencée le 10 décembre 1792 et terminée le 1er février 1793.

Le bataillon du Beausset (et non le bataillon Beausset) n'est pas un bataillon de nouvelle levée, puisqu'il est à Toulon en septembre 1792 et appartient aux huit bataillons que Montesquiou doit, sur l'ordre de Servan, dépêcher vers Paris.

On a omis un bataillon de réquisition, le 1er bataillon des volontaires révolutionnaires du district d'Hyères.

VAUCLUSE. Omis, comme les Alpes-Maritimes, le Mont-Blanc et le Mont-Terrible. Pourtant, il eût été bon de signaler que le bataillon de chasseurs formé le 20 avril 1793 avait été levé dans les Bouches-du-Rhône par arrêté des représentants et qu'il passa ensuite au département de Vaucluse. Il eût été utile d'ajouter que le 2e de Vaucluse est l'ancien bataillon de Vaucluse des Bouches-du-Rhône (25 septembre 1792), que le 3e a été formé le 15 avril 1793, que le 3e *autre* ou 1er d'Apt date du 1er avril 1793.

VENDÉE. On nous cite le *bataillon des Vengeurs et de Luçon* comme de nouvelle levée. Est-ce bien le nom exact de ce bataillon ? Formé à Fontenay-le-Peuple le 19 mai 1793, de compagnies des Deux-Sèvres, de la Charente et de la Vienne, il se nomme un instant « 3e de la Vienne, dit : « 1er le Vengeur de Cognac », puis « 1er bataillon le Vengeur de Cognac », et enfin « 1er le Vengeur des Deux-Sèvres et Charente ». Il ne tient d'ailleurs à la Vendée que par le lieu de sa formation.

VIENNE. On nous donne le 3e et le 4e comme de nouvelle levée; mais, si le 3e est du 3 mai 1793, le 4e, incorporé au 4e de Seine-et-Marne, doit être de réquisition.

On nous dit aussi que « l'état de l'an III porte le 5e, le 6e, le 7e et le 8e qui n'existent pas ». Pardon, ils ont bel et bien existé; je n'ai pas d'indication pour le 6e et le 7e ; mais le 5e, formé le 10 septembre 1793, fut incorporé en juillet 1794 au 12e bataillon de la formation d'Angers, et le 8e est le bataillon de réquisition de Chatellerault, incorporé dans les 2e et 6e du Doubs.

VOSGES. Le 2e ne put appartenir à la 124e qui ne fut pas formée.

Le 4e appartint, non à la 15e légère, mais à la 15e *bis* légère.

Le 7e fut incorporé dans la demi-brigade dite de Paris et Vosges.

Le 9e fut amalgamé dans la 206e.

On nous dit que le 14e, 15e et le bataillon des Vosges-et-Meurthe sont « de nouvelle levée » ; non, ils sont de réquisition, puisque le 14e a été formé le 11 septembre 1793; le 15e, le 28; le bataillon des Vosges-et-Meurthe, le 27.

YONNE. Nous lisons que le 5e bataillon était à l'armée du Nord en décembre 1792, à Paris du 1er janvier au 18 février 1793, à Bruxelles le 2 mars; il faut supprimer la première indication ; en décembre 1792, ce bataillon était à Paris.

De même, nous lisons que le 6e bataillon était à l'armée des Ardennes en décembre 1792, à Paris du 1er janvier au 18 février 1793, à Bruxelles le 3 mars; il faut, ici encore, supprimer la première indication et dire que le bataillon était à Paris en décembre 1792.

Et, de fait, si M. D. avait réfléchi un instant, il aurait flairé l'erreur. Comment à cette époque un bataillon de volontaires peut-il être au mois de décembre 1792 en Belgique, revenir à Paris en janvier 1793 — pourquoi ? — puis retourner à Bruxelles? C'est que M. D. a mêlé

deux sources : il a connu par des registres le séjour de Paris, mais il a lu dans l'*Etat militaire* de Hennet à côté du 5e bataillon de l'Yonne la mention « armée du Nord » et à côté du 6e bataillon la mention « armée des Ardennes » (c'est-à-dire que ces bataillons sont affectés l'un à l'armée du Nord, l'autre à l'armée des Ardennes); il s'est emparé de ce renseignement, et au lieu de l'appliquer à 1793, il l'a inexactement appliqué à décembre 1792, parce que Hennet ne mentionne que les bataillons qui existent au 1er décembre 1792.

Fédérés. On ne nous dit pas que le 1er était en 1793 dans Mayence assiégé, que ce même 1er a été amalgamé dans la 203e, le 11e dans la 27e, le 12e dans la 209e.

On ne nous dit pas que le bataillon des fédérés des 83 départements fut formé à Paris aux Jacobins, et il fallait le dire expressément puisqu'on le range avec les bataillons *formés à Soissons*; or, justement ces fédérés ne voulaient pas aller à Soissons et ils restaient à Paris pour renverser le trône.

Bataillons des réserves [1]. C'est ici que le lecteur sera perplexe. Un certain nombre de ces bataillons des réserves étaient en même temps bataillons départementaux. Ils figurent donc deux fois dans les emplacements de M. D. et chaque fois ils varient.

Le 7e bataillon des réserves est en même temps 3e de la Charente; or, au 1er vendémiaire an III, le 7e bataillon des réserves est indiqué à l'armée du Nord et le 3e de la Charente, *prisonnier* !

Le 12e bataillon des réserves est en même temps le 5e de Rhône-et-Loire. Or, l'un est, au 1er janvier 1793, à Binche, et l'autre, à Plobsheim!

Le 14e bataillon des réserves est en même temps le 14e de la Charente : l'un est au 1er vendémiaire an III à l'armée du Nord ; l'autre, à l'armée de l'Ouest !

Le 18e bataillon des réserves est en même temps le 5e bataillon de la Côte-d'Or; l'un est au 1er janvier 1793 à Soissons, et l'autre, à Bergues!

Le 19e bataillon des réserves est en même temps le 5e de la Charente; l'un est au 1r janvier 1793 à Maubeuge, et l'autre, à Mons [2]!

Le 20e bataillon des réserves est en même temps le 3e bataillon du Lot; l'un est au 1er janvier 1793 à Mons, et l'autre, à Hautmont!

Le 22e bataillon des réserves est en même temps le 2e des Deux-Sèvres : l'un est au 1er janvier 1793 à Condé; l'autre, à l'armée de La Bourdonnaye [3] !

---

1. M. D. dit justement que le 11e fut amalgamé dans la 199e, et le 16e, dans la demi-brigade des Lombards; mais la 199e et la demi-brigade des Lombards, c'est la même chose, et il fallait, ce semble, mettre chaque fois, et au 11e, et au 16e bataillon des réserves : 199e demi-brigade ou demi-brigade des Lombards.

2. Ce 19e des réserves ne peut avoir été à Dendermonde au 23 *juin* 1793, puisque l'armée française était alors refoulée au-delà de la frontière; il faut sans doute lire « janvier », au lieu de *juin*, de même qu'au 20e des réserves.

3. On me dira que c'est à peu près la même chose; mais tout le monde ne sait pas ce que c'est que l'armée de La Bourdonnaye, qu'elle occupait la Belgique et qu'un de ses bataillons stationnait à Condé.

Le 24ᵉ bataillon des réserves est en même temps le 3ᵉ de Lot-et-Garonne; l'un est du 1ᵉʳ au 8 janvier 1793 à « Doullens, Amiens »; l'autre, du 1ᵉʳ au 24 janvier, à Doullens !

Le 27ᵉ bataillon des réserves est en même temps le 2ᵉ de la Mayenne; l'un est au 1ᵉʳ janvier 1793 à Valenciennes; l'autre à Mons : il est vrai qu'ils voisinent.

Le 28ᵉ bataillon des réserves est en même temps le 4ᵉ de l'Yonne : celui-ci est en 1792 à Mons, et en 1793 à l'armée de La Bourdonnaye; celui-là n'est nulle part ; pas d'indication pour ces deux années [1] !

Le 30ᵉ bataillon des réserves est en même temps le 3ᵉ de l'Eure : l'un est au 1ᵉʳ janvier 1793 à Mons; l'autre, à l'armée du Centre ! !

Le volume se termine par une Bibliographie où il y a nombre de lacunes. L'auteur oublie le Recueil Aulard où il y a tant de lettres importantes des représentants sur les volontaires ; il oublie le *Carnot* d'Étienne Charavay ; il oublie la *Vendée* de Chassin ; il oublie Foucart et Finot; s'il cite Rousset, il oublie Poisson, Iung, Susane; il oublie le *Mireur* de Lombard, le *Journal* de Bricard, le *Journal* publié par Bonneville de Marsangy ; il oublie l'excellent travail de Félix-Bouvier, *Les Vosges pendant la Révolution*, etc [2].

On voit, par tout ce qui précède, que l'ouvrage n'est guère à recommander, qu'il serait plutôt à recommencer. L'auteur dit (p. 2) que la question des volontaires doit être traitée avec une documentation exacte et détaillée, une méthode rigoureuse et scientifique. Il n'a pas pratiqué le précepte qu'il dicte superbement à d'autres. En homme qui ne doute de rien et qui ne se soucie pas de ses devanciers, il a cru donner un guide, offrir un modèle aux travailleurs (cf. p. 4 et suiv.). Mais il s'est hâté, et il n'a pas su se hâter lentement. A la circulaire ministérielle de 1907, il a voulu répondre par son livre de 1908 sans acquérir auparavant la compétence nécessaire, sans avoir au préalable une connaissance approfondie de la matière. Certes, le sujet est compliqué, confus ; mais M. Déprez devait le débrouiller, l'éclairer, et son livre offre la même confusion que l'armée qu'il a tenté de décrire, le même désordre que le travail des bureaux d'alors sur cette armée; c'est pousser trop loin la couleur locale [3].

---

1. Pareillement, le 5ᵉ des réserves est aussi le 2ᵉ de la Nièvre ; l'un est à Valenciennes au 1ᵉʳ janvier 1793, l'autre n'a pas d'emplacement. Le 11ᵉ des réserves est aussi le 4ᵉ de la Charente (et non le 2ᵉ, comme on lit p. 512); or, le 11ᵉ des réserves serait le 1ᵉʳ janvier 1793 à Valenciennes et le 4ᵉ de la Charente, le 24 janvier, à Pont-aux-Dames près Meaux et le 13 février à Cherbourg! Dans le tableau des bataillons des réserves qui sont en même temps bataillons des départements, ne concordent guère que le 26ᵉ ou 4ᵉ Eure et le 29ᵉ ou 2ᵉ Corrèze.

2. Il cite à « Maine-et-Loire » l'ouvrage de Grille; mais il aurait dû mettre ses lecteurs en garde contre un ouvrage qui contient tant de pièces fausses.

3. Il eût mieux fait, avant de vouloir s'élever aux généralités, de retracer l'histoire des volontaires d'un département, celle du Pas-de-Calais, par exemple, dont il est archiviste.

Nous regrettons que cet ouvrage incomplet et défectueux ait paru dans la collection de la Section historique de l'état-major de l'armée, qu'il ait été publié, comme dit le titre, « sous la direction » de cette Section — et nous croyons d'ailleurs qu'il n'en est rien, que M. Déprez s'est dirigé lui-même et tout seul dans l'étude de ces bataillons de volontaires, de ces *nénuphars*, comme il dit étrangement, qui émergèrent au-dessus de la nappe du patriotisme (p. 2). C'est la première fois que la Section historique publie le travail d'un civil ou du moins d'un civil étranger aux archives de la guerre. Elle n'a pas eu la main heureuse ; le livre est sans contredit le moins bon de tous ceux qu'elle a donnés, et les officiers distingués qui la composent, auraient sûrement traité le sujet avec plus de précision et de clarté, plus de solidité et de sage lenteur.

Arthur CHUQUET.

— ELOF HELLQUIST. *Om de svenska Ortnamnen pa = inge, = unge ock = unga.* Göteborgs Höyskolas Aarsskrift 1905, I. In-8° de 258 p. Pr. 3 kr. 75. Intéressante contribution à la préhistoire des premiers habitants de la Suède. Par l'étude des noms de lieux en -inge, -unge, -unga, l'auteur arrive à cette conclusion, que ces noms, inégalement répandus en Suède, inconnus en Norvège on de date récente, sont antérieurs à l'époque des Vikings et ont de nombreux pendants dans les pays germaniques du continent et en Angleterre. Fréquents dans la plaine de l'Ostrogothie, dans le Uppland et le long des cours d'eau, ils sembleraient remonter à une population d'agriculteurs nomades.

— ELOF HELLQUIST. *Nagra Anmärkningar om de nordiska verben med mediageminata.* Göteborgs Högskolas Aarsskrift, 1908, II. In-8° de 51 p. Pr. 1 Kr. Réponse à certaines théories de v. Friesen dans son ouvrage « Om de germanska mediageminatorna ».

— A signaler aussi le 11° fascicule de la « Nysvensk grammatik i utförlig Framställning » du Prof. Ad. Noreen. (Vol. V. 3). Pr. 2 Kr. — Léon PINEAU.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES. — *Séance du 30 octobre 1908.* — M. le Secrétaire perpétuel donne lecture des lettres par lesquelles posent leur candidature : M. Psichori, à la place de membre ordinaire vacante par suite du décès de M. Barbier de Meynard ; et M. Maurice Prou, à la place de membre ordinaire vacante par suite de décès de M. Hartwig Derenbourg.

L'Académie procède, en comité secret, à l'élection d'un associé étranger en remplacement de M. Theodor von Sickel, décédé. M. Edouard Naville, de Genève, correspondant étranger depuis 1893, est élu. Cette élection sera soumise à l'approbation de M. le Président de la République.

Léon DOREZ.

Le propriétaire-gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy. Imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 46 — **19 novembre.** — **1908**

Breasted, **A History of the Ancient Egyptians,** New York, Charles Scribner's sons, 1908, in-12, xiii-469 p. avec 4 cartes et 3 plans.

C'est un abrégé du gros volume publié par Breasted il y a quelques années, et dont j'ai rendu compte brièvement en son temps. L'auteur a modifié çà et là des détails, inséré des faits nouveaux, ajouté des notes à la fin du texte : dans l'ensemble l'œuvre reste la même avec ses qualités et ses défauts. Les dates sont, pour l'époque antérieure à la XVIIIe dynastie, celles de l'école berlinoise, qui raccourcit, sans preuve suffisante jusqu'à présent, la durée du premier empire thébain : afin de forcer la XIIIe dynastie dans cet espace trop court, Breasted est obligé d'en rabaisser l'importance plus qu'il ne résulte des fouilles. Les monuments de ses rois qui reparaissent à Karnak et dans d'autres parties de l'Égypte, chaque fois que nous y remuons la terre, semblent bien montrer qu'ils ne furent pas aussi faibles que Breasted l'affirme et que leur domination ne fut pas aussi éphémère. Il aurait, je crois, agi avec plus de prudence s'il ne s'était pas enfermé dans des limites aussi restreintes et s'il avait laissé du jeu à sa chronologie : donné que les chiffres de Manéthon sont d'une ampleur peu vraisemblable, les siens sont vraiment trop faibles pour la matière monumentale et pour le nombre des rois connus.

Le livre est d'une lecture facile et entraînante. Breasted se passionne pour ses personnages, et il sait les rendre vivants. Je me demande s'il a bien saisi le caractère propre de la société égyptienne. Il paraît penser en effet que le régime féodal s'est développé entre l'empire memphite et le premier empire thébain, et il n'indique pas nettement ce que la féodalité devint, passé ce temps. Autant que je

puis en juger, elle est le principe même de la constitution du pays. Les chefs de clans qui se partageaient la vallée avant Ménès eurent des successeurs sans interruption, jusques sous les Romains pour le moins : la noblesse foncière, indépendante ou asservie selon la force des Pharaons qui siégeaient au-dessus d'elle, devint noblesse de cour sous les Memphites et les seconds Thébains, noblesse sacerdotale en Thébaïde depuis la XXI[e] dynastie, et sous les Héracléopolitains, sous les Bubastites, sous les Éthiopiens, ses membres usurpèrent souvent les prérogatives et le protocole des rois. Leurs périodes de puissance et de faiblesse alternent avec les périodes de puissance et de faiblesse des Pharaons, et ce sont les vicissitudes de leurs destinées, qui, réglant la vie entière de l'Égypte, donnent l'unité à son histoire.

G. Maspero.

G. Mœller, **Bericht über die Aufnahme der hieroglyphischen und hieratischen Felseninschriften im Alabasterbruch von Hatnub in Mittelägypten** (tirage à part des *Sitzungsberichte* de l'Académie des Sciences de Berlin). Berlin, G. Reimer, 1908, in-8°. 12 p.

La plupart de ces inscriptions n'auraient, prises isolément, qu'une valeur secondaire : réunies, elles constituent un document capital pour l'histoire d'une des périodes les plus obscures de l'Égypte, celle qui s'étend entre la VI[e] et la XII[e] dynasties. Elles se rapportent, en effet, à l'une des familles qui jouèrent un rôle important alors, celle des barons d'Hermopolis Magna. J'avais tâché à plusieurs reprises de constituer leur généalogie, mais toujours j'avais été arrêté par l'impossibilité de trouver les générations intermédiaires entre la fin de la VI[e] et le commencement de la X[e] dynasties : M. Mœller les a rencontrées dans les carrières d'albâtre, derrière el-Amarna. Les sires d'Hermopolis en extrayaient la pierre tantôt pour leur propre compte, tantôt pour le compte des rois sous lesquels ils vivaient. Dans leurs moments d'indépendance, sous la IX[e] et sous la X[e] dynasties, ils n'osaient pas encore usurper les cartouches et les insignes de la royauté; mais ils dataient leurs inscriptions d'après les années de leur principat, ce qui nous fournit un moyen d'apprécier très sommairement l'intervalle de temps qui sépare les premiers des derniers, et par conséquent de mesurer approximativement la longueur de l'espace compris entre la VI[e] et la XII[e] dynastie. Tous ces points ne sont qu'effleurés dans la note de M. Mœller, mais on peut espérer que les textes qu'il indique et qu'il a découverts en partie seront publiés prochainement : ils formeront à coup sûr un des recueils les plus utiles que nous ayons vu paraître dans ces dernières années.

G. Maspero.

Theodore Davies et Edouard Naville, **The funeral Papyrus of Iouiya,** Londres, A. Constable, 1908, in-4°, VIII-20 p. et XXXIV pl.

Le beau-père d'Aménôthès III, Iouîya, avait avec lui dans sa tombe un fort bel exemplaire du *Livre des Morts*, celui que Davies et Naville viennent de publier. Il ne comprend que quarante et un chapitres, dont un seul nom était inconnu, et qui sont rangés dans un ordre assez différent de l'habituel. L'exemplaire est d'une belle écriture, les vignettes sont fort soigneusement dessinées; mais le texte, sans être des plus incorrects qui se puissent imaginer, n'est pas sans renfermer beaucoup de fautes : c'est assez l'habitude à la XVIIIe dynastie. Les planches sont excellentes ; toutefois les frais d'une reproduction en couleurs auraient été si considérables qu'elles ont été tirées en noir : on le regrettera, car le coloris de l'original est remarquable. La lettre que Naville y a jointe comprend une courte notice biographique du personnage et l'analyse de certains chapitres ainsi que la traduction de certains autres. J'aurais préféré que Naville conservât pour le titre l'interprétation de Lepage-Renouf, « Sortir pendant le jour », qui me paraît être prouvée par l'ensemble des idées égyptiennes sur l'autre vie : analyses et traductions sont d'ailleurs ce que l'on pouvait attendre d'un homme tel que lui. Davies a droit à notre gratitude et pour le soin qu'il a pris d'éditer le papyrus après l'avoir découvert et pour le choix qu'il a fait de son collaborateur.

G. Maspero.

Walter Otto, **Priester und Tempel im hellenistichen Ægypten,** 2er Band, 1908, Leipzig-Berlin, Teubner, in-8°, VI-417 p.

J'ai rendu compte du premier volume ici-même, le second est meilleur encore : M. Otto y est plus pleinement maître de son sujet, et il s'y meut avec une entière liberté. Il y traite successivement des Revenus des Temples, de l'Administration du Culte, de la condition sociale des prêtres, et des rapports entre l'Église et l'État, le tout avec une abondance de citations et de références qui montre le soin scrupuleux avec lequel il a réuni ses matériaux. Cent pages de rectifications, d'additions et d'Index terminent l'ouvrage. Comme naguère pour le premier volume, je regretterai pour le second que M. Otto n'ait point pu aborder lui-même l'étude des textes hiéroglyphiques de l'époque antérieure. Les temples égyptiens de l'âge ptolémaïque et leurs sacerdoces n'étaient que la continuation servile des temples et des sacerdoces pharaoniques : ce qui est vrai des uns l'est presque toujours des autres, au moins en ce qui concerne les revenus et les conditions matérielles du culte. C'est ainsi que nous possédons au Musée du Caire une inscription du règne de Sheshonk Ier, qui aurait fourni un renseignement précieux à M. Otto s'il avait pu l'utiliser. Il y est question de l'établissement ou de la restauration à Héracléo-

polis Macna d'un des services les plus importants, la fourniture du bœuf destiné au sacrifice journalier et qui, après avoir figuré devant l'autel du dieu, allait finir pour bonne part dans la cuisine du personnel sacré. Le décret royal indique les fonctions ou les localités qui devaient livrer ces trois cent soixante-cinq animaux annuels avec le nombre auquel chacune d'elles était taxée. Depuis le nomarque jusqu'aux corporations des carriers ou des fabricants de chars, elles avaient toutes leur compte proportionné à l'importance de leurs ressources : où le nomarque devait soixante bœufs, beaucoup des bourgades ou des éléments infimes de la population se cotisaient à plusieurs pour en amener un seul. Et l'inscription indique en plus le moment de l'année où les contribuables doivent verser leur quote-part de cet impôt. Les choses se passèrent de même dans toutes les grandes cités égyptiennes, et le bœuf journalier qu'on sacrifiait sous les Ptolémées avait la même origine que celui qu'on offrait au dieu sous les Bubastites. La connaissance d'un document aussi détaillé aurait permis à M. Otto de substituer des précisions aux termes un peu vagues par lesquels il introduit la mention des offrandes journalières au deuxième paragraphe de son cinquième chapitre. Ce n'est pas d'ailleurs le seul endroit où j'ai regretté qu'il en fût ainsi.

En revanche, il serait à désirer que, tous les nôtres, même ceux qui ne s'occupent pas de l'Égypte gréco-romaine, voulussent bien lire et étudier sérieusement cet ouvrage. Combien de passages des grandes inscriptions relatives au culte, qui sont demeurés lettre close pour nous jusqu'à présent, s'expliquent maintenant que nous l'avons! Sans doute tous les faits réunis n'y sont pas également clairs, ni toutes les conclusions également assurées, mais dans l'ensemble la clarté et la certitude sont assez grandes pour que nous puissions désormais nous servir de lui hardiment au cours de nos recherches sur les temps pharaoniques : il est à ce titre l'un des manuels le plus précieux pour nous qui aient paru dans ces dernières années.

G. Maspero.

D. Detlefsen, **Die Geographie Afrikas bei Plinius und Mela und ihre Quellen. Die formulae provinciarum, eine Hauptquelle des Plinius,** dans les *Quellen und Forschungen zur alten Geschichte und Geographie* de W. Sieglin, Heft 14, Berlin, Weidmann, 1908, in-8°, 104 pages. Prix : 3 mk. 60 pf.

Dans ce nouveau fascicule des *Quellen und Forschungen* de W. Sieglin, M. Detlefsen, continuant ses recherches attentives et approfondies sur l'œuvre géographique de Pline l'Ancien, a réuni deux mémoires différents. Le premier traite de la géographie de l'Afrique d'après Pomponius Méla et Pline et des sources où ces deux écrivains ont puisé. M. Detlefsen estime avec raison que, pour résoudre la question si délicate des sources de Pline, il faut considérer chaque contrée séparément et que, d'autre part, on a grand intérêt à le rap-

procher de Méla, qui appartient à la génération précédente, mais qui suit la même méthode de documentation et d'exposition. Tous deux empruntent à Agrippa leurs données sur les mesures et dimensions des pays dont ils s'occupent, mais ils tiennent grand compte des changements apportés depuis Auguste à la géographie politique de l'Empire. M. Detlefsen passe en revue tour à tour les chapitres consacrés par les deux géographes aux Maurétanies, à la province d'Afrique et à la Numidie, à la Cyrénaïque, aux populations de l'intérieur, aux côtes et aux îles de l'Ethiopie. En conclusion, il dresse (p. 57-58) la liste des auteurs, peu nombreux, utilisés par Méla et (p. 59-60) la liste des sources, beaucoup plus variées, de Pline l'Ancien (la plupart sont des sources latines du Ier siècle de notre ère : œuvres littéraires ou scientifiques, témoignages oraux; les auteurs grecs sont rarement cités et seulement d'après des intermédiaires). Un périple rédigé par Varron semble avoir servi de base au travail de Pline, comme à celui de Méla, mais sa description de l'Afrique est une vraie mosaïque, composée très soigneusement, avec la préoccupation évidente de consulter toujours les documents les plus récents et les plus sûrs. — Le second mémoire (p. 63-104) examine l'une des principales sources de Pline dans sa description des provinces romaines : les *formulae provinciarum*, sortes de listes statistiques rédigées par l'autorité administrative au lendemain de la conquête; par suite de la diversité des conditions de vie et d'organisation des pays soumis à Rome, ces listes anonymes n'étaient pas toutes faites sur le même modèle; par suite des modifications apportées avec le temps au régime de chaque pays, elles ont été complétées et corrigées après coup. Pline s'en sert constamment et leur doit beaucoup de renseignements précis; grâce à lui, on peut connaître la façon dont elles étaient composées et la nature des indications qu'elles contenaient.

Maurice BESNIER.

Bibliothèque TEUBNER. In-12. (Tous les volumes ont au titre la date de 1908, sauf Hildebrandt, daté de 1907).

I. Paulus THOMAS. **Apulei** Platonici Madaurensis de philosophia libri, XIV-199, 4 m.

II. R. C. KUKULA. **C. Plini Caecili Secundi** Epistularum libri novem. Epistularum ad Trajanum liber. Panegyricus, XII-415, 3 m.

III. Maximilianus IHM. **C. Suetoni Tranquilli** opera, vol. I. De vita Caesarum libri VIII. Editio minor. XIX-360, 2 m. 40.

IV. E. SECKEL et B. KUEBLER. **Jurisprudentiae Antejustinianae** reliquias in usum maxime academicum compositas a Ph. Eduardo Huschke. Editione sexta aucta et emendata ediderunt. Vol. prius, XXXI-503. 4 m. 40.

V. Paulus HILDEBRANDT. **Scholia in Ciceronis orationes Bobiensia**. Adjectae sunt duae tabulae photographicae, XLVII-308.

Je réunis en un groupe tous ces nouveaux Teubner, quoiqu'ils portent sur des sujets très différents et qu'ils se recommandent à des titres divers.

I. L'Apulée de M. P. Thomas, professeur à l'Université de Gand, met à la disposition du lecteur d'une manière commode, avec un riche apparat, les traités philosophiques, sous une forme plus complète que dans Goldbacher (il y a ici en plus le περὶ ἑρμηνείας), le tout pris à une source nouvelle et meilleure que toutes les autres, à savoir un Bruxellensis (nº 10054-10056) du XIe siècle, déjà signalé par Erwin Rohde dans le Rheinisches Museum de 1882. Goldbacher ne l'avait pas connu [1]. Le Bruxellensis est le seul ms. qui donne correctement le grec. C'est ce ms. qui sert de base au texte. M. P. T. le décrit en distinguant soigneusement de la première main celles des correcteurs. La collation de l'apparat n'est pas complète cependant. M. T., pour ménager le lecteur, a supprimé nombre de variantes orthographiques ou semblables minuties. De même, pour les autres mss., M. T. ne donne qu'un choix de leçons, sans supprimer autant que possible rien qui soit utile à l'établissement du texte.

M. P. T. avait préludé à la présente édition par une *Etude sur la tradition manuscrite des œuvres philosophiques d'Apulée* et par des *Remarques critiques*, données dans les Bulletins de l'Académie de Belgique (1898-1907) et des Notes dans les Mélanges Boissier. Il a dédié son livre à la mémoire de Guill. Studemund dont M. P. T. a suivi autrefois, les leçons à Strasbourg et dont il a conservé le meilleur souvenir.

Le nouvel éditeur a semé partout, dans le texte et dans les notes, toutes sortes de conjectures suggestives, dont quelques-unes me paraissent très heureuses [2]. Mais les difficultés de l'entreprise étaient telles qu'il reste encore sans doute beaucoup à faire. On peut concevoir la difficulté du travail rien qu'en jetant un coup d'œil sur quelques pages du livre (par ex. p. 54 et 55, etc.) criblées de croix et d'astérisques. Ajoutons que c'est ici dans l'œuvre de l'auteur la partie qu'on connaît le moins et non sans quelque raison, tant elle est d'ordinaire vide et dure à lire. C'est à peine si jetée assez bizarrement au milieu du reste (*Asclep*, XXI, fin, p. 57, 10), telle comparaison très

1. Il n'a connu à Bruxelles qu'un ms. (3920-23) du XIIIe s. contenant le *de Platone* et le *de mundo*, ms. si peu utile que M. T. ne le mentione plus.

2. Par ex., p. 49, 21 : *quia nata* (au lieu de *quanta* ; p. 141, 4 : incen<sa> si<dera>, etc. — A côté de l'*Index nominum*, j'aurais bien souhaité un *Index criticus et grammaticus*, réunissant au moins les principales remarques, très utiles, semées au bas des pages et permettant de les retrouver facilement (par ex., sur *enim* premier mot de la phrase : 16, 20; 28, 14, etc.; sur les constructions : *sui* ratione, p. 95, 13; *sui* genere, p. 99, 20; sur *aer* féminin : sur une acception singulière de *interficere*, p. 26, 14; sur *tanta* = tanto, p. 19, 1, etc.) Je ne sais ce que signifie à l'apparat : p. 54, 8 fin, le chiffre 33. Je suppose qu'il s'agit d'un signe placé dans B avant le mot grec; mais il se peut aussi que ce soit simplement ici le chiffre perdu de la ligne dans Goldbacher. — En plus d'un passage, le point ou d'autres signes de ponctuation sont à demi très souvent, et parfois entièrement effacés (p. 28, 3; p. 106, 5; p. 177, 8, etc.).

libre rappellera ici le véritable Apulée, tel que nous le connaissons par ailleurs.

II. Le texte de Pline avait été fort bien arrêté par Keil dans sa grande édition de 1870. Mais il s'était figé depuis cette date. Les petites éditions de Keil dans la Bibliothèque Teubner étaient insuffisantes et restaient presque inchangées. Quand parut, en 1903, sous le nom d'un excellent latiniste, connu surtout par ses Cicérons, C. F. W. Müller, un Pline nouveau pour la bibliothèque, il s'agissait en réalité d'une édition posthume que l'auteur, âgé et malade, n'avait pu mettre au courant [1]. Et cependant on savait par les travaux de Stangl, de Suster, de Merrill qu'il existait pour les lettres et pour le Panégyrique de bons manuscrits que Keil n'avait pas connus. Ces indications étaient éparses dans les Revues. Voici enfin un travail d'ensemble qui met sous la main de tous les lecteurs les résultats essentiels. Quelles que soient nos objections de détail, nous devons d'abord exprimer notre reconnaissance au savant très compétent qui s'en est chargé, M. Kukula, professeur de latin à l'Université de Gratz. L'auteur était désigné pour ce travail par le fait qu'il a publié, en 1904, dans les *Meisterwerke der Griechen und Römer* (IX) une édition de Pline que j'ai le regret de ne pas connaître [2].

A louer d'abord dans la préface, une bonne bibliographie de tout ce qui a été publié sur Pline depuis la grande édition de Keil ; aussi, dans le panégyrique, la subdivision des chapitres en paragraphes. Pour l'apparat critique, le changement est très important dans les cinq premiers livres (à cause du Riccardianus collationné par Stangl et Merrill) et dans le Panégyrique (renouvelé depuis Baehrens par les études de Suster). Après V, 8 manquent RF, donc une classe de manuscrit, la plus ancienne, peut-être la meilleure, à tout le moins celle qui permet un contrôle réel. A son défaut, on n'a plus, et l'on s'en aperçoit, en face de MD que les anciennes éditions (pra).

Ma principale objection est que dans le nouvel apparat, on nous a donné à la fois trop et trop peu. Trop : M. K. a mêlé aux notes critiques des rapprochements avec les poètes, des renvois aux livres comme celui de Otto : tout cela pouvait être rejeté entre le texte et les notes critiques proprement dites. M. K. de plus a cru utile de réunir en des notes générales des remarques où s'accumulent les exemples, sauf ensuite à s'en référer à ces notes. Je crains que beaucoup de ces rapprochements ne soient ni clairs ni décisifs. Trop peu : souvent on ignore quelle est exactement pour le texte la donnée des manuscrits et, pour le savoir, il faut recourir à Keil ou à d'autres

1. Voir l'article de M. Stangl dans la *Berliner Wochenschrift* de 1904, p. 486 et s.

2. Voir aussi de M. K, deux articles dans les *Wienerstudien* de 1903 et de 1908 sur le texte de Pline. J'ajoute que M. Stangl a communiqué à M. K. ses collations et nombre de conjectures.

livres [1]. Par un signe spécial (l'astérisque), M. K. distingue les passages qu'il croit avoir corrigés (p. iv au bas : eos locos quibus codicum errores meo periculo sanari posse cognoveram); le moyen est excellent pour donner au lecteur l'envie de contredire et de contester l'efficacité des remèdes proposés.

Autre objection grave dans le classement des mss. M. K. croit que la 1re classe (RF) a plus d'autorité; mais que l'ordre des mots est meilleur dans la seconde (MV) : une telle distinction est certes bien faite pour étonner, alors que dans les manuscrits de la seconde classe, il y a, sans nul doute, bon nombre de leçons interpolées. Enfin, M. K. a cru fortifier son édition en l'appuyant sur les nouvelles études de prose métrique. J'évite à dessein le terme de clausules puisque le travail de M. Bornecque cité ici visait non la fin, mais le commencement et le milieu des phrases. A tout le moins eût-il fallu être clair. Écrire : v. Hofacker, p..... ou Bornecque, p....., c'est, en fait, ne rien apprendre à la plupart des lecteurs. M. K. ne cite pas le dernier ouvrage de M. Bornecque, *Les clausules métriques latines*, 1907. Supposons qu'il y ait constaté [2] que, depuis huit ans, l'auteur a, sur plus d'un point, changé d'avis, notamment sur l'emploi du mètre au milieu et au début des phrases : en voyant chez les nouveaux théoriciens de telles hésitations, tout éditeur qui veut faire œuvre durable, ne doit-il pas comprendre qu'on ne peut présentement, surtout pour cette partie de la phrase, appuyer l'établissement des textes sur de si faibles soutiens [3]?

III. Après des collations, des études et des recherches poursuivies sur le texte de Suétone depuis plusieurs années, études dont il avait donné des communications partielles dans les Revues, M. Maxim. Ihm, professeur à Halle, a publié en 1887, chez Teubner, le premier volume in-8° de sa grande édition critique. Sans plus tarder il en donne, pour la Bibliothèque in-12, une sorte de réduction, plus maniable et où l'on trouve l'essentiel. Ici, comme dans la grande édition, le tome I contient les vies; il y aura un tome II pour les petits traités, les fragments et les index. J'ajoute que pour le fond du texte, M. I. maintient à peu près à la lettre le classement de Roth et qu'il exclut absolument les *codices recentiores*.

Il est assez inutile de remarquer que pour toute la partie technique (énumérations des mss. et des éditions; leur valeur etc.), il faudra se reporter à l'*éditio major*, et de même pour tous les passages qui donneraient lieu à discussion. La préface du volume in-12 qui ne contient

1. P. 36, 13; p. 182. 6; p. 337, 23, etc. — P. 31, 30 et 29, 17 : le mot est deux fois dans la ligne et l'on ne sait lequel vise la note.

2. P. 602 et 603.

3. P. 182, 6 fin, à la citation de Tite Live, lire XXV. — P. 236, notes, l. 2, lire adsi*du*itate.

que XVIII pages, dont huit de bibliographie, ne pouvait réunir que des indications sommaires. J'y note quelques rectifications ou additions à la grande édition (par ex. p. V, n° 2) [1].

IV. Les deux éditeurs du tome I de la nouvelle *Jurisprudentia Antejustiniana* sont bien connus par les publications juridiques qu'ils ont données antérieurement [2]. Ai-je besoin de rappeler que Ph. Edouard Huschke est mort le 7 février 1886 et que ses publications de Gaius (cinq éditions de 1860 à 1885) et sur Gaius ont trouvé en Allemagne le plus grand succès.

Contenu du livre : avec les *Institutes* de Gaius, et les fragments de Papinien et d'Ulpien, ceux des 39 prédécesseurs de Gaius. Au début du Gaius, la première préface (26 pages) de Huschke; en tête du livre, les cinq courtes préfaces des éditions de Huschke.

J'ai autrefois (*Revue* de 1903, p. 306) rendu compte du Gaius publié séparément par les mêmes éditeurs. La différence, pour le présent livre, se marque surtout par l'addition des textes antérieurs ou postérieurs à Gaius. Noter aussi la distinction maintenue entre le nouveau livre et la *Jurisprudentia Ante-Hadriana* de Bremer [3]. Les textes grecs sont ici partout accompagnés d'une traduction latine. A noter aussi (p. 108, note) un bon complément aux remarques de Kalb sur les hellénismes de Gaius. De prudentes modifications ont été apportées au dernier texte de Huschke, je ne m'explique pas pourquoi certaines références du même savant devenues surannées n'ont pas été supprimées [4]. J'aurais voulu aussi qu'à l'*Index scriptorum* (p. XXII) on eût ajouté un index bibliographique des travaux cités [5].

V. Le livre de M. Hildebrandt a mal débuté. A peine était-il annoncé qu'il provoquait de vives réclamations. L'auteur avait préludé à la présente édition par sa thèse très soignée (Göttingue, 1895), dédiée à Leo et intitulée : *de Scholiis Ciceronis Bobiensibus* [6]. Il avait ensuite projeté une édition des scolies qu'il devait préparer avec M. Th. Stangl, et celui-ci, particulièrement compétent sur le sujet, avait communiqué à son futur collaborateur ses notes, ses collations, ses conjectures. Les deux savants ont rompu dans la suite. Quand a paru le

1. P. 10, 2 : écrire: sol*li*citatum.
2. L'an dernier, M. Emile Seckel professait le droit à Berlin; M. Bernard Kübler, éditeur de César dans la *Bibliotheca Teubneriana*, avait été chargé par Mommsen de la révision de ses écrits juridiques.
3. Voir la Revue de 1897, I, p. 188; de 1899, II, p. 40; de 1902, I, p. 386, etc.
4. Par ex., p. 15, n° 2, le renvoi à la Littérature de Bernhardy etc.
5. P. 19, l. 9, lire *ne*fastis (ou, avec moins de vraisemblance, à cause du contexte : *fes*tis) : — P. 50, 16 : il était essentiel d'avertir que la scolie de Servius sur *Hymenaeus*, appartient au groupe des scolies de Daniel. — P. 61, 14 : le mot *agi* est à écrire tout entier en lettres droites. — A l'errata de la fin, l. 2, lire p. 184.
6. Noter que cette thèse était annoncée avec éloge par Stangl à la première page de ses *Scholia Bobiensia* de 1894.

livre de M. H., M. Stangl a déclaré publiquement à plusieurs reprises [1] que celui qui avait dû être son associé, usait contre sa volonté, avec inexactitude et maladresse, d'un fonds qui n'était pas le sien. M. Stangl doit revenir encore sur le sujet et discuter le texte de M. H. dans le Rheinisches Museum de 1909. Cette question personnelle me semble n'être pas du ressort des tiers. Leur devoir est, après l'avoir signalée, de l'écarter pour examiner le livre en lui-même.

L'auteur y donne le résultat d'un long travail entrepris dans des voyages répétés (1895-1903) à la Vaticane et à Milan. Il a dédié son livre au préfet de la Vaticane, au père Fr. Ehrle. L'édition a été entreprise sur le conseil du Professeur Fréd. Leo, avec l'aide de la société littéraire de Göttingue. Au livre sont joints deux fac similés l'un d'une lecture facile (du Vatican), l'autre difficile (de l'Ambrosienne).

Quand, en sortant de l'Orelli, on reprend ici la lecture de ces scolies avec cette disposition si claire, avec la précision de l'apparat, avec la ressource des index, la première impression est des plus favorables. L'on est reconnaissant à M. H. de toute la clarté qu'il jette sur le sujet. D'autre part tout lecteur appréciera les indications détaillées contenues dans la préface (p. IX au bas et suiv.) sur la forme des lettres, les abréviations, les corrections, etc. du ms. Un effort a été fait pour nous initier, autant qu'il est possible, à cette technique, qui a, dans le cas présent, une importance particulière.

Cela dit, je crains qu'il n'y ait au fond, scientifiquement, à faire des réserves sérieuses, et ici je songe à d'autres sujets et aux autres savants tout autant qu'à M. Hildebrandt. Le résultat de tout cet effort, est-il autre qu'un avantage superficiel ? Qu'avons-nous gagné ici pour le fond depuis A. Mai ? Sans doute on indique les lacunes du ms. avec plus de précision ; on les comble avec plus d'ingéniosité. Mais ce n'est pas ce que nous y mettons qui peut nous apprendre grand chose. La source était pauvre ; elle reste telle. M. H. avoue lui-même que son édition n'ajoute guère aux corrections de Ziegler (Rhein. Mus., 1872 ; Hermes, 1896). Il ne croit pas qu'on puisse tirer encore du nouveau du palimpseste, bien moins lisible présentement qu'au moment où Mai l'a déchiffré.

M. Luterbacher dans sa revue récente des publications sur les discours de Cicéron (Jahresberichte XXXIV, p. 284 et suiv.) a remarqué justement que, dans l'édition de M. H., l'émendation par conjecture est la partie faible ; qu'on a abusé des mots grecs pour remplir les lacunes ; il propose lui-même de nombreuses corrections, toutes de mots latins.

Sur la question très discutée de l'âge du ms. où les savants hésitent entre le v[e] ou le vi[e] siècle, M. H., avec Traube, le croit du v[e] siècle.

1. Voir la Berliner Wochenschrift de 1907, p. 1501 et s. ; 1908, p. 39 et s.

Quant à la date de composition du commentaire que depuis Niebuhr et Madvig jusqu'à notre temps, on place au plus tard au ve siècle, plutôt au IVe et même au commencement du IVe siècle, M. H. attribue les scolies au Ve siècle ; les retouches et additions du second correcteur (ceci d'après Traube) au VIe siècle [1].

Emile THOMAS.

Zur Textgeschichte der Civitas Dei Augustins seit dem Entstehen der ersten Drucke. Von B. DOMBART (*Texte u. Untersuchungen*, XXXII, 2 a). Leipzig, Hinrichs, 1908. IV-56 pp. in-8°. Prix : 2 Mk.

M. Dombart a voulu préciser les rapports des diverses éditions de la *Cité de Dieu*. Pour cela il a collationné treize éditions, celles qui ne sont pas pures réimpressions.

L'édition princeps a été imprimée en 1467 à Subiaco par Sweynheim et Pannartz. M. Hoffmann avait montré qu'elle devait son texte à un manuscrit apparenté au manuscrit de Padoue possédé jadis par Pétrarque. La seconde édition, parue probablement en 1468, à Strasbourg, avait un texte analogue, mais indépendant. En 1470, Wendelin de Spire donne à Venise une copie presque servile de l'édition de Subiaco. A partir de 1473, avec l'édition de Mayence par Pierre Schöffer, commencent les combinaisons : Schöffer a mélangé le texte de Subiaco et celui de Strasbourg. L'édition d'Amerbach (Bâle, 1489) est, à son tour, une fusion de celle de Mayence et de celle de Subiaco. Les manuscrits exercent à peine une influence sur le texte d'Amerbach. Louis Vivès, en 1522, donne à Bâle la première édition qui repose sur des manuscrits déterminés, de Bruges et de Cologne. Mais Erasme (Bâle, 1529) ne fait guère que reproduire Vivès. Les éditeurs de Louvain (1576) et les Bénédictins (Paris, 1685) font un usage étendu des manuscrits. Bianchini collationne le vieux manuscrit de Vérone pour l'édition de Venise (1732). Mais tous ces éditeurs, qui ont sous les yeux les sources du texte, sont plus ou moins paralysés par le respect de l'imprimé. Ainsi, dans l'édition de Bianchini, les leçons du manuscrit de Vérone figurent dans les notes. En 1838, Dübner reproduit le texte des Bénédictins et se défend comme d'un sacrilège d'y toucher. M. D. raconte lui-même comment, dans sa première édition, il dut faire effort et crut devoir prévenir le lecteur qu'il rétablissait l'ordre des mots tel que le donnaient les manuscrits. Des observations sur quelques passages et sur le titre de chapitres terminent la brochure.

---

1. A la fin du *Conspectus notarum*, (p. XLVII), aucune indication précise du sens de l'astérisque. — P. 32, 10, écrire re*voca*ret. — Je ne comprends pas la note critique sur p. 54, 9 ; où est la lacune ? — P. 93, 19, ou tout au moins à l'index, p. 293, b, il aurait fallu ajouter qu'il sera fait encore mention de la loi frumentaire de C. Gracchus, p. 97, 25. — J'aurais voulu qu'à l'index des noms on distinguât par quelque signe ceux qui sont dans le ms. de ceux qui sont rétablis par conjectures ; ainsi pour le *defloretur* de la p. 42, 4.

Elle est très intéressante et a une portée générale. Elle met en pleine lumière, par l'étude d'un cas limité, l'histoire ordinaire des textes depuis la Renaissance : premières éditions exécutées d'après le manuscrit qu'on a sous la main et, par suite, un manuscrit récent; éditions suivantes qui combinent le texte des premières; collation de nouveaux manuscrits, d'ailleurs stérile et faite sans méthode; respect de l'imprimé, c'est-à-dire d'un texte de hasard à qui personne n'a jamais demandé ses titres; superstition qui consacre une édition donnée et interdit toute recherche nouvelle; ajoutons-y répétition mécanique d'une édition précédente, avec de nouvelles fautes d'impression.

Le vieil éditeur de la *Cité de Dieu* n'aura pas vu ce dernier travail. Il est mort le 21 octobre 1907 et M. Staehlin a dû se charger d'achever l'impression. Cette brochure est la meilleure preuve des services qu'il a rendus au texte de saint Augustin.

Paul Lejay.

Prophetarum vitae fabulosae Indices Apostolorum Discipulorumque Domini Dorotheo Epiphanio Hippolyto aliisque vindicata... edidit recensuit schedis vir. cl. Henr. Gelzer usus prolegomenis.... instruxit Theodorus Schermann. (Lipsiae, 1907. Teubner, LXXI-255 pages, in-16);

Propheten und Apostellegenden nebst Jüngerkatalogen des Dorotheus und verwandter Texte, bearbeitet von Th Sch. (Leipzig, 1907, in-8 de VII-368 pages. Texte und Unters. IIIe R. I, ou XXXI, 3).

Les deux volumes de M. S. se complètent l'un l'autre : celui-là donne une édition des textes qui prétendent présenter en bref l'histoire des prophètes d'Israël et l'histoire des apôtres ou des disciples de Jésus; on trouve en celui-ci l'étude critique qui a permis de construire l'édition. L'histoire des prophètes a été rédigée à la fin du premier ou au début du second siècle, après la guerre de Titus ou après la guerre d'Hadrien; l'auteur écrit en grec; il habite la Syrie ou la Palestine; son livre, visé sans doute par saint Clément (lettre à Corinthe, 17, 1), a été interpolé par un chrétien, par celui peut-être qui christianisa les *Testaments des XII Patriarches,* au temps de la controverse patripassienne. Nous pouvons l'atteindre à travers six recensions grecques : deux sont attribuées à Epiphane de Chypre, une à Dorothée de Tyr, une est anonyme; l'auteur désigne les deux dernières des noms d'Hésychius et des Synaxaires. La recension de Dorothée (B), et la recension anonyme (D) sont certainement celles qui approchent le plus près de l'original : les vies des petits prophètes, telles qu'elles se lisent en B, n'ont pas subi de retouche chrétienne; le *Vaticanus grec* 2125, qui reproduit le meilleur texte de D. a été copié sur un archétype contemporain d'Origène, et qui lui appartenait sans doute. — Pareillement, on connaît six principales versions grecques du Catalogue des apôtres et des disciples : les trois premières sont attribuées à Epiphane, à Dorothée, à Hippolyte; des trois

autres, l'une dérive du syriaque, la seconde se recommande à tort de Siméon le Logothète, la dernière est celle des ménologes et synaxaires. La version de pseudo-Dorothée est la plus fameuse : elle montre que l'église de Constantinople a été fondée par un apôtre (saint André), et que l'église de C. P. a sur l'église romaine cet avantage d'avoir été fondée avant elle. Mais, au contraire de ce que déclare le prologue et de ce qu'ont pensé beaucoup de savants, la version Dorothée ne date pas du début du VIe siècle : elle ne doit guère être antérieure à l'an 800, comme le soupçonnait Mgr Duchesne. La version de pseudo-Epiphane est certainement antérieure, d'un siècle peut-être; celle de pseudo-Hippolyte, au contraire, remonterait seulement aux environs de 850 ; toutes les autres seraient plus tardives encore.

L'ouvrage de M. S. représente un labeur considérable : il connaît à fond la littérature de son sujet, il a utilisé de très nombreux manuscrits, il n'a eu garde de négliger les textes syriaques; ses conclusions sont intéressantes. Mais n'auraient-elles pas pu être plus précises ? M. S. ne dit qu'un mot des rapports de la Vie des Prophètes avec la littérature juive [p. 118-126] : ne fallait-il pas rattacher plus explicitement ce livre, non seulement à l'œuvre apologétique d'un Josèphe [1], mais encore à toute cette littérature d'histoires édifiantes, qui a produit, outre l'apocalyptique, III et IV *Mac.*, Judith, Esther, Jonas ? Et le texte de saint Clément, et le *Livre des Témoignages* dont notre premier évangile fait supposer l'existence, et l'apologétique d'un saint Justin, tout cela ne donne-t-il pas à penser que les chrétiens n'ont peut-être pas attendu la fin du second siècle pour accommoder à leur foi le livre juif ? — J'insiste sur deux points.

Nous avons conservé, en latin, un catalogue des apôtres : c'est le *Breviarium Apostolorum* que S. reproduit p. 207 de son édition (il paraît ignorer celle qu'ont donnée les *Analecta Boll.* II, 9 d'après le Cod. Trevirensis 1245) ; pourquoi ne l'a-t-il pas comparé avec pseudo-Épiphane [2]? Quel est le rapport des deux versions ? — Voici l'ordre dans lequel elles rangent les apôtres :

Ps.-Épiph.	*Brev.*
Pierre, André, Jac. Zeb., Jean, Philip., Barth., Thom., Mat., Jac. fr. Dni., [Sim. Zél.], Thad., Jud., [Sim. Jud.], [Sim. Can.], Matthias, Paul, Marc, Luc.	Pierre, Paul, André, Jac. Zeb., Jean, Thomas, Philip., Jac. fr. Dni., Barthél., Mat., Sim. Zél., Iud., Matthias (rien sur Marc, Luc).

On voit que les deux listes ne coïncident guère. — Compare-t-on

1. Pourquoi S. exclut-il l'époque de Pompée ? Quant à la date du livre juif, antérieur au remaniement chrétien, je serais volontiers moins précis que lui.

2. Il compare les diverses notices une à une, p. 239-292 ; mais il s'en tient là.

les notices quant à leur contenu ? Cinq seulement présentent de légers points de contact [Thomas : Mèdes, Perses ; Calamina ; — Philippe : Bethsaïde ; — Jac. fr. Dni. : premier évêque de Jérusalem ; — Barthél. : Albanie en Grande Arménie ; — Matthias : un des 70, remplace Iscariote], que balancent de notables contradictions [Philippe évangélise, ici la haute Phrygie (Épiphane), là la Gaule ; Matthias..., ici l'Éthiopie (Épiph)., là la Judée].

Sept autres notices n'ont quasi aucun rapport entre elles : Pierre, Paul, André, Jac. Zeb., Jean, Matthieu, Jude. Qu'on en juge par cet exemple :

Ps.-Épiph.	*Brev.*
Ἰάκωβος δὲ ὁ τοῦ Ζεβεδαίου, ἀδελφὸς δὲ Ἰωάννου τοῦ εὐαγ., ταῖς δώδεκα φυλαῖς τῆς διασπορᾶς ἐκήρυξε τὸ εὐαγ. τοῦ Χ., ὑπὸ δὲ Ἡρώδου τοῦ τετράρχου τῶν Ἰουδαίων ἀνῃρέθη μαχαίρᾳ καὶ ἐκεῖ ἐτάφη ἐν τῇ Ἰουδαίᾳ [Sch., p. 109].	Jacobus, qui interpretatur supplantatus, filius Zebedaei, frater Joannis, hic Spaniae et occidentalia loca praedicat et sub Herode gladio caesus occubuit, sepultusque est in Achaia marmarica VIII Kalendas Augusti [Sch. p. 208].

Le catalogue apostolique est toujours suivi dans Ps.-Épiphane d'un catalogue des disciples ; pareil appendice ne se trouve jamais, semble-t-il, dans le Bréviaire.

Les notices du Bréviaire et les notices de Ps.-Épiph. ne sont pas conçues de la même manière : celles-ci s'intéressent aux écrits des apôtres, celles-là les négligent, mais n'ont garde d'oublier la date des anniversaires et l'interprétation des noms.

Il est difficile de ne pas conclure : il n'y entre nos textes aucun rapport littéraire direct ; ils émanent de milieux différents ; leurs points de contact s'expliquent par le recours à une source commune, qu'on ne connaît pas. J'ajoute ici, d'un mot, que le *Breviarium*, déjà utilisé par Aldhelme, se rattache aux polémiques qui opposaient Catholiques et Manichéens, et date sans doute du VI[e] siècle.

Je serai très bref sur un autre point d'importance, me réservant également d'y revenir ailleurs : M. Sch. n'en dit rien. Nous avons conservé une version latine de la Vie des Prophètes qui est différente de celle qu'on attribue à Isidore. Le *Codex Parisinus latinus* 4886 écrit, folio 62[v] :

Incipit libellus Sci Epiphanii epi priorum prophetarum quis ubi passus sit martyrium et sancta eorum corpora quiescunt. Esayas fuit in iehrusalem ibique prophetauit : qui a manase sectus... — 66[v] erat prophetarum et potentissimorum et sanctorum uirorum tantumodo.

Cette version *inédite* reflète la version anonyme grecque (D) : ici et

là, les prophètes sont énumérés dans le même ordre [sauf que le latin place Michée avant Amos, et ne dit rien de Zadok ni de Simon, fils de Clopas]; quant à leur contenu, les notices grecques et latines semblent exactement équivalentes. M. S. s'est privé d'un secours précieux pour établir la teneur de D : ce qui est d'autant plus regrettable que l'importance de cette version est évidente. Et noter que le texte latin est suivi immédiatement, d'une version du *Breviarium* qui est étroitement apparentée au catalogue apostolique de pseudo-Épiphane. J'ajoute encore que le manuscrit de Paris reproduit un autre ouvrage relatif aux Prophètes : celui qui est attribué à Isidore de Séville. Et différents textes invitent à penser qu'il reproduit, au moins partiellement, un manuscrit d'Espagne : on se rappelle immédiatement, et la rareté des histoires latines des prophètes, et le rôle que jouent les prophètes dans la littérature et les croyances du Priscillianisme espagnol... Les points faibles de l'étude et de l'édition qu'apportent M. S. s'expliquent par le peu d'attention qu'il a prêté aux textes et à l'histoire d'Occident.

Albert Dufourcq.

A. J. Hildebrandt, **Eigendomsrecht op byenzwernen, beschouwd in verband met het eigendomsrecht op dieren in het algemeen.** — Utrecht, J. de Kruyff, 1908. In-8°, 211 p. (Dissertation de doctorat de l'université d'Utrecht).

En examinant les règles du droit romain relatives au droit de propriété sur les abeilles, M. Hildebrandt fut frappé du caractère exceptionnel de ces règles; il estima nécessaire, pour les comprendre, d'étudier le droit de propriété sur les animaux en général, en remontant au-delà des Romains, au-delà même des anciennes populations italiques, jusqu'aux Indo-Européens primitifs. C'est là une matière terriblement conjecturale; l'auteur n'en a pas moins le mérite d'avoir compulsé la littérature de « paléontologie linguistique » — au moins en ce qui concerne les travaux publiés en Allemagne depuis une quarantaine d'années. Comme résultat de ses recherches, il donne une théorie historique de cette partie du droit, en y joignant, en ce qui concerne les abeilles, un aperçu des règles de l'ancien droit germanique, du droit coutumier français et des différentes législations contemporaines. Nous ne sommes pas compétents en ce qui concerne les conclusions juridiques de M. H.; mais son travail se lit avec intérêt et témoigne de connaissances étendues dans une branche de la littérature qui n'est étudiée qu'exceptionnellement par les légistes.

G. Huet.

Fergunt, van Dr Elco Verwys, op nieuw bewerht en uitgegeven door Dr J. Verdam. — Leiden, Sythoff, 1908, xl-287 p.

Le *Fergunt* moyen-néerlandais, traduction plus ou moins libre du *Fergus* de Guillaume le Clerc, avait été publié fort mal en 1838 par

L. G. Visscher. E. Verwys, le philologue auquel l'étude du moyen-néerlandais a tant d'obligations, entreprit une nouvelle édition du poème, mais il ne put l'achever complètement. M. Verdam, le même qui se charge de mener à bonne fin — avec le succès qu'on sait — le dictionnaire moyen-néerlandais commencé par De Vries et Verwys, mit au jour en 1882 la publication de son ami, en y ajoutant un glossaire, que Verwys n'avait pas eu le temps de rédiger, et en donnant l'introduction, restée inachevée, telle que Verwys l'avait laissée. L'édition actuelle donne le texte de Verwys, revu sur le manuscrit et amélioré en certains passages, une introduction entièrement récrite par M. Verdam, dans laquelle il arrive sur un point spécial à un résultat différent de celui de son ami, et un glossaire beaucoup plus complet que celui de l'édition précédente et destiné surtout aux commençants. Il est, en effet, à prévoir que cette édition, œuvre successive de deux philologues éminents, deviendra un livre classique pour ceux qui veulent s'initier à l'étude du moyen-néerlandais.

G. Huet.

Dr Jan Jakubec, **Geschichte der tchechischen Litteratur**. — Dr Arne Novak. **Die tchechische Litteratur der Gegenwart**, Leipzig, Amelang 1907, in-8. xii-383 p.

Il y a quelques mois, j'avais le plaisir de recommander aux lecteurs de la Revue un excellent manuel de l'histoire de la Littérature hongroise que M. Kont venait de publier dans la collection de la librairie Amelang, *die Litteraturen des Ostens*. La même collection nous offre aujourd'hui une très remarquable histoire de la littérature tchèque.

Il serait peut être permis de se demander pourquoi les éditeurs ont cru devoir faire une place à la Bohème dans les littératures orientales. Il y a beau temps que les influences occidentales sont, je ne dirai pas, prépondérantes, mais exclusives à Prague : le panslavisme, que l'on a si souvent reproché aux Tchèques, a ses origines dans Herder et le romantisme germanique, et, si l'on aperçoit çà et là, chez leurs écrivains contemporains, la trace de l'action des romanciers russes, elle n'y est guère plus nettement marquée ni plus générale que chez les auteurs anglais ou français. — Mais à quoi bon chicaner sur le bien qui nous arrive, et le plus sage n'est-il pas de l'accepter avec reconnaissance ?

C'est une tâche toujours singulièrement difficile de résumer dans un volume relativement court la vie intellectuelle et morale d'un peuple. Aussi me paraît-il juste, quand on parle d'une œuvre de cette nature, — et qne cette œuvre est sérieuse et utile, — de ne pas trop insister sur les points qui seraient de nature à provoquer la discussion, mais d'indiquer surtout le plan et la pensée maîtresse du livre.

J'aurais ainsi préféré, pour ma part, que M. Jakubec abrégeât sen-

siblement les premiers chapitres qui, sous leur forme actuelle et par la force même des choses, me sembleraient plutôt rentrer dans une histoire générale de la civilisation en Bohème. J'aurais surtout voulu qu'il sacrifiât un plus grand nombre de personnages secondaires et d'auteurs de troisième ordre. — A vouloir être complet, — ce qui est impossible en pareille matière et ce qui est d'ailleurs une ambition bien médiocre, — on ne risque pas seulement de fatiguer le lecteur, mais encore on se condamne à écourter les parties vraiment importantes. M. J. est un des critiques qui ont renouvelé, ou, plus exactement, qui ont fondé l'étude scientifique de la renaissance tchèque au XIX[e] siècle. Ses études sur Kollar sont admirables de précision et de finesse; personne n'a mieux démêlé les influences sous lesquelles s'est formé le grand poète du panslavisme. Les dix pages qu'il consacre dans son Manuel au chantre de la « Fille de Slava » suffisent sans doute aux lecteurs qui connaissent déjà les travaux antérieurs de M. J.; mais ceux-là n'en avaient guère besoin, et je crains en revanche qu'elles ne laissent pas une impression très vive sur la masse du public, moins avertie. La physionomie de Palacky ne se dégage pas non plus très nettement et il n'est pas bien sûr que M. J. ne se soit pas laissé influencer ici par ses convictions démocratiques. Enfin, pour en finir avec mes reproches, ou plutôt avec mes regrets, une histoire de la littérature tchèque ne devrait-elle pas contenir un chapitre sur l'éloquence, et suffit-il de mentionner les noms de Rieger et de Sladkovsky, alors que l'on consacre des développements relativement importants à des poétereaux depuis longtemps justement oubliés et qui n'ont jamais eu d'autre mérite que leur bonne volonté ?

Je ne voudrais pas que l'on exagérât ma pensée. S'il arrive par moment que le manuel de M. J. nous donne un peu trop l'impression d'une série d'articles de dictionnaire, cette erreur accidentelle est largement compensée par nombre de passages qui se lisent avec un réel plaisir et où l'on retrouve le sens esthétique très aiguisé du critique et sa délicatesse artistique. Les pages par exemple qu'il consacre à Tchélakovsky ou à Macha sont excellentes et, lors même que je ne saurais partager complètement son impression — l'admiration que lui inspire Erben me semble ainsi quelque peu excessive, — ses jugements retiennent la pensée et provoquent la réflexion. C'est que l'auteur connaît de près son sujet et qu'on sent partout chez lui une étude directe des sources; il ne se contente pas de résumer les opinions courantes; il nous apporte le résultat de longues années de recherches originales et de réflexions personnelles.

La Révolution de 1848, qui avait provoqué à Prague de si enthousiastes espoirs, fut suivie par une profonde dépression; puis, au bout de quelques années, en dépit du despotisme centralisateur de Bach, quelques jeunes gens se remirent au travail et une école nouvelle commença, de 1858 à 1860, avec Halek et Neruda. M. Arne Novak a

accepté la tache délicate de nous exposer les efforts et les luttes de cette nouvelle génération et de nous dire quelles sont les aspirations et les œuvres de la Bohême contemporaine. Il l'a fait avec beaucoup de netteté et de verve. Il n'a pas essayé, — ce qui eût été une tentation naturelle, — de ménager les divers partis; il n'a pas dissimulé ses sympathies et n'a pas reculé devant des condamnations presque brutales. De là les polémiques violentes qui ont accueilli cette œuvre de combat. J'avoue que, pour mon compte, j'aime cette ardeur de jeunesse : le progrès et le mouvement ont partout pour condition la révolte contre le passé, et, en Bohême comme ailleurs, les défenseurs de la tradition manquent trop souvent de tolérance et d'ouverture d'esprit; ils se montrent par trop sensibles aux intempérances dont les débutants sont coutumiers et réclament avec une insistance un peu tracassière le respect dû à leurs mérites passés et à leur ardeur qui s'éteint.

N'est-il pas juste cependant de songer aussi à la tristesse qu'éprouvent les hommes qui, après une vie de labeurs et de sacrifices, voient tout à coup contester les principes pour le triomphe desquels ils ont lutté et souffert? M. N. est un champion des idées nouvelles et, dans la chaleur de la bataille, il lui arrive certainement quelquefois de manquer de sérénité et de mesure. Il est certain que beaucoup de ses verdicts doivent être atténués, et, malheureusement, il est probable que quelques-uns de ses écrivains favoris ne conserveront pas l'admiration de la postérité. Les réputations littéraires sont fragiles et les modes changeantes. Le tableau que nous trace M. Novak a du moins le mérite d'être animé, sincère et il nous donne une impression très vivante de la situation actuelle en Bohême.

Somme toute, elle est plutôt de nature à rassurer les amis des Tchèques. Sans doute, les œuvres de premier ordre sont rares et personne n'oserait affirmer que les écrivains les plus lus et les plus admirés, tels que Machar, Sova ou Brezina, garderont toujours la faveur du public ou de la critique; les idées de la jeune école manquent parfois un peu de clarté et de précision, et, sous l'influence de Masaryk, elle est attirée par un vague mysticisme qui se paie de mots sonores ou de formules alambiquées et creuses. Les théories se modifient si vite et les credos se succèdent si brusquement que les systèmes n'ont pas toujours le temps de se cristalliser et qu'au milieu de ces variations incessantes, les auteurs et les lecteurs ont quelque peine à se retrouver. Surtout, ce qui est plus grave, les doctrines sont plutôt soutenues ou combattues avec véhémence qu'elles ne sont sérieusement analysées; elles ne pénètrent pas ainsi profondément les esprits de ceux même qui les représentent avec le plus d'éclat et demeurent comme un vêtement étranger adopté par fantaisie et par pose; de là une certaine absence de sincérité et quelque manque d'originalité réelle. Ces vices ou ces malheurs ne sont pas particuliers aujourd'hui à la Bohême seule. Ils ne sauraient dissimuler l'abondance des talents, la richesse

et la variété de la production, les progrès de la forme et surtout la solidité de la race trempée par des siècles de combat et des luttes héroïques. Ces jeunes révoltés, dont les écrits scandalisent l'Académie, n'en restent pas moins les fidèles héritiers de Dobrovsky, de Palacky et de Rieger. Comme le dit très justement M. Arne Novak, s'ils refusent de se laisser enchaîner sous le joug de la tradition, « ils conservent l'empreinte de leur sol et de leurs origines et ils étudient les conditions historiques de la vie nationale pour pouvoir travailler avec une conscience plus éclairée et plus méthodique à l'avenir national. » Ils sont ouverts aux influences étrangères, mais en cela même ils restent les continuateurs de leurs grands ancêtres, et, s'ils répudient les excès d'un chauvinisme qu'avait peu à peu développé l'ardeur de combat, leur patriotisme, plus éclairé et plus viril, n'a rien perdu du sa flamme. « Du jour où l'Europe littéraire sera disposée à montrer quelque intérêt à la littérature née entre les Monts des Géants, la Forêt de Bohême et les Tatra, elle s'apercevra bientôt que les meilleurs écrivains tchèques ne sont cosmopolites que dans la mesure où c'est nécessaire pour qu'ils soient accessibles et intelligibles au public extérieur, mais qu'ils demeurent assez profondément nationaux pour pouvoir offrir aux lecteurs étrangers quelque chose de particulier, d'indépendant et d'original. »

Le volume de MM. J. et N. vaudra-t-il à la Bohême les sympathies et l'intérêt qu'ils réclament si justement pour elle? Bien téméraire serait celui qui oserait l'affirmer. Il est certain du moins que leur érudition, leur conscience et leur talent mériteraient cette récompense, la plus honorable qu'ils puissent attendre, certainement aussi la plus désirée par eux.

E. Denis.

Dr A. Matschoss, **Die Kriegsgefahr von 1867. Die Luxemburger Frage.** Bunzlau, 1908, 8°, 185 p., 3 mk.

Cette brochure est le développement d'une dissertation de doctorat écrite en 1902. L'auteur, à l'aide d'une information documentaire assez étendue, dont le livre de Rothan est l'élément essentiel, soutient contre Treitschke et la plupart des historiens de l'affaire du Luxembourg, que Bismarck n'a jamais pensé un instant, après la paix de Prague, à consentir l'abandon de cette terre, selon lui purement allemande, pour satisfaire à la politique de compensation de Napoléon III. M. M. a réuni, pour prouver cela, un certain nombre de textes qui semblent bien prouver, en effet, la duplicité de Bismarck dans toute cette affaire, et en particulier au moment de la négociation franco-hollandaise ainsi que lors de la fameuse interpellation Bennigsen au Reichstag. Loin de partager à ce sujet les scrupules que l'on rencontre parfois même chez des auteurs allemands, l'auteur est plein d'admiration pour cet épisode de la carrière du chancelier; et il détaille

avec complaisance les ruses admirables de cette *Vereitlungspolitik*. Bismarck, à l'entendre, ne différa la guerre en 1867 que parce qu'il avait « le cœur tendre » et aussi, ce qui est moins surprenant, pour achever les préparatifs militaires. L'aveu est à retenir. Quant au Luxembourg et à ses habitants, leur place est dans l'Empire. S'ils sont assez *verwelscht* pour dédaigner la gloire d'y entrer, M. M. ne leur envoie pas dire ce qu'il pense de cette « absence d'honneur et du patriotisme ». Nul doute qu'on apprécie hautement, dans le Grand Duché, cette façon délicate d'inviter les gens à recevoir « le baiser d'amour fraternelle ».

R. G.

— M. Bertholet publie un livre qui sera le complément de toutes les histoires des religions : *Religionsgeschichtliches Lesebuch* (Tubingue, Mohr, 1908; xxviii-401 pp. gr. in-8°; prix : 6 Mk. 60). C'est un recueil de traductions des textes orientaux les plus importants, réparties en quatre groupes : 1° Chine, par M. W. Grube : culte de la nature, culte des ancêtres, culte proprement dit, morale de Confucius et de Meng-tsze, le Tao-teh-king; 2° Inde : Védisme et Brahmanisme, par M. K.-F. Geldner; Bouddhisme, par M. Winternitz (avec index des expressions techniques et des textes traduits ramenés à leur source); 3° Mazdéisme, par M. F. Geldner : les Gâthâs, l'Avesta récent; 4° l'Islam, par M. A. Mez. Tous ces textes sont classés, précédés d'une introduction, accompagnés d'une bibliographie. Les religions représentées ici ont toutes un « canon » ou son équivalent. C'est à cette idée et à l'histoire du canon, spécialement dans l'Inde, que M. Bertholet a consacré la plus grande partie de son introduction. Le livre sera très bien accueilli par tous ceux qui s'occupent d'histoire religieuse et qui n'ont pas l'accès direct aux textes. — P. L.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 6 novembre 1908*. — M. le Secrétaire perpétuel donne lecture d'une lettre de M. Maurice Besnier, professeur à l'Université de Caen, relative à des découvertes archéologiques (tombeaux antiques et inscriptions funéraires) faites au Maroc par MM. Michaux-Bellaire et Buchet.

L'Académie procède à l'élection d'un membre ordinaire en remplacement de M. Barbier de Meynard, décédé. Au premier tour de scrutin, M. Paul Girard obtient 12 voix; M. Huart, 1; M. Jullian, 3; M. Psichari, 3; M. l'abbé V. Scheil, 14. Au second tour, M. Girard obtient 17 voix; M. Jullian, 1; M. l'abbé Scheil, 15. Le nombre des votants étant de 33 et la majorité absolue de 17, M. Paul Girard est proclamé élu. Son élection sera soumise à l'approbation de M. le Président de la République.

L'Académie procède à la nomination des deux commissions chargées de présenter des candidats aux places vacantes parmi les correspondants étrangers et parmi les correspondants français. — Sont élus, pour les correspondants étrangers : MM. Delisle, Senart, Meyer et Leger; — pour les correspondants français : MM. Delisle, Héron de Villefosse, Omont et Thomas.

L'Académie décide que la présentation des titres des candidats aux places de membre ordinaire vacantes par suite du décès de MM. Hartwig Derenbourg et Gaston Boissier aura lieu le 27 novembre, et l'élection le 4 décembre.

M. Glotz fait une communication sur les esclaves et la peine du fouet en droit grec. — MM. Maurice Croiset et Perrot présentent quelques observations.

Léon Dorez.

Le propriétaire-gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 47 — 26 novembre — **1908**

A.-J. Reinach, **L'Égypte préhistorique** (extrait de la *Revue des idées*), 1908, Paris, Geuthner, in-8°, 54 p.

Il ne saurait être question de rendre compte en quelques lignes d'une brochure aussi remplie de faits et d'une rédaction si serrée que la moindre épithète accolée à un substantif a sa valeur documentaire. M. A.-J. Reinach, avec une puissance rare chez un homme qui n'est pas de notre métier, non seulement a lu ce qu'on a écrit chez nous ou à côté sur la matière dont il traite, mais il en a exprimé fort habilement la substance et il se l'est assimilée à tel point qu'il semble presque partout avoir travaillé lui-même sur les originaux : c'est à peine si l'on saisit en deux ou trois endroits la provenance, par des orthographes telles que HETCHET pour le nom du bonnet blanc des rois, où la transcription TCH du *sad* égyptien trahit une origine anglaise et plus spécialement un emprunt fait à Budge directement ou indirectement. Si j'insiste sur ce point, c'est afin de pouvoir dire aux lecteurs non égyptologues qu'il leur est permis d'avoir une confiance réelle au témoignage de l'auteur, lorsqu'il apporte un fait ou qu'il cite un document égyptien. Je me bornerai donc à relever çà et là quelques points qui me paraissent être inexacts ou douteux.

M. Reinach s'étonne qu'admettant l'origine africaine des Egyptiens, j'aie protesté contre la tradition rapportée par Diodore, et aux termes de laquelle les civilisateurs de l'Egypte seraient venus le long de la Vallée du Nil. Je proteste encore et je protesterai toujours contre l'emploi qu'en en voudra faire. En effet, les arguments dont se sert l'auteur utilisé par Diodore pour démontrer sa thèse, sont de ceux qu'un voyageur consciencieux pouvait recueillir chez les contemporains des Ptolémées, la déification et le culte des rois, le développement du culte des morts, la forme et les attributs des statues divines, les hié-

roglyphes, le vêtement des prêtres et des rois. Or nous savons par les monuments que ces particularités n'étaient pas indigènes dans le pays de Méroé; elles y avaient été introduites par les conquérants thébains, et nous avons le droit d'en déduire une seule chose, c'est que la civilisation éthiopienne décrite par Diodore dérivait directement de la civilisation égyptienne du Nouvel Empire. Dans ces conditions, il n'y a pas lieu de considérer la tradition de l'âge grec comme nous fournissant la preuve d'une origine africaine des Egyptiens.

M. Reinach adopte le système chronologique allemand, qui est séduisant en effet par son apparence de rigueur scientifique, mais est-il bien nécessaire de lier la chronologie égyptienne aux calculs rétrospectifs de la période sothiaque, et par conséquent, sommes-nous vraiment acculés à la nécessité de placer la XIIe dynastie au début soit du second millénaire avant notre ère, soit du troisième? Si la première hypothèse nous donne une date trop rapprochée certainement, la seconde nous en propose une qui est probablement trop éloignée de nous. Les calculs des Allemands reposent sur l'assomption *à priori* que les Egyptiens ne corrigeaient jamais leur comput pendant le cours normal d'une période sothiaque; ils attendaient, patiemment, l'espace de quatorze siècles et demi, que les mouvements célestes ramenassent la coïncidence de leur année courante avec l'année astronomique. Or, le décret de Canope nous indique, pour les Ptolémées, une remise au point de l'année qui ne coïncide nullement avec un renouvellement de cycle sothiaque, et ce qui se produisit à l'époque grecque se produisit aussi, je crois, aux temps pharaoniques. Toutefois ces raccords ne se faisaient pas à époque fixe, et le hasard seul pourrait nous faire connaître la date de quelqu'un d'entre eux. Ecartant pour l'instant les objections mineures, il reste acquis jusqu'à nouvel ordre que, avant de pouvoir prendre comme base d'une chronologie certaine la date sothiaque sur laquelle s'appuie le système allemand, il faudrait s'assurer que le point de départ en est le moment du renouvellement naturel d'une période sothiaque et non pas celui d'une des remises au point. Qui souhaitera se rendre compte du degré d'invraisemblance qu'il y a à ce qu'un cycle aussi long que le sothiaque entre dans la pratique sans inconvénient pour le pays qui l'adopterait, je le renvoie aux *Annales* péruviennes de Montesinos : il y verra quels troubles les questions calendriques apportent dans l'histoire d'un Etat civilisé et combien les remises au point sont fréquentes, chez un peuple qui possède une année mal réglée.

Tout ce que M. Reinach dit du caractère totémique de l'ancienne civilisation égyptienne devrait être repris point par point. Je crois bien avoir été le premier à l'étudier dans mes cours du Collège de France à partir de 1888, longtemps avant que la plupart des Egyptologues songeassent à le faire : pour moi, dès lors, les Pharaons appartenaient à la lignée directe de l'Epervier, de la même manière que

plusieurs tribus d'Afrique et d'Australie descendent de l'ours, du chien, du perroquet ou du kangourou, et quelques-uns des emblèmes des nomes étaient les totems des clans qui constituèrent plus tard la population du royaume. Toutefois, il me semblait et il me semble encore que nous avons trop peu de documents pour résoudre les questions très complexes qui se rattachent à ces faits. L'une des plus importantes est de savoir si l'épervier et le lièvre par exemple ont été pris pour totems parce qu'ils étaient des dieux, ou s'ils sont devenus des dieux parce qu'ils étaient des totems, en termes plus généraux, si les faits de totémisme qu'on relève en Égypte y sont primaires ou secondaires. J'inclinerais pour ma part à les supposer secondaires; ils sont le produit d'un raisonnement sacerdotal plutôt que d'un concept instinctif de la masse populaire.

De même pour cette lutte entre Horiens et Séthiens, sur laquelle plusieurs prétendent aujourd'hui établir l'histoire la plus ancienne de l'Égypte. Depuis que j'ai signalé et tenté d'expliquer les légendes, qui, seules, nous permettent de soupçonner l'antagonisme de deux des éléments de la population égyptienne, il me semble qu'on a trop voulu le retrouver dans des endroits où il n'a que faire. Les guerres des rois thinites, si même il était mieux prouvé qu'il ne l'est qu'elles ont été dirigées contre les Égyptiens, n'ont pas le caractère qu'on leur attribue; elle ne me paraissent être que des incidents de vie presque courante. L'Égypte a été toujours, jusque sous Mohammed Ali, agitée par des querelles de canton à canton ou par des révoltes locales contre le souverain. L'inquiétude naturelle d'un grand seigneur turbulent, les exactions d'un gouverneur, les rivalités entre villages pour la possession d'une digue ou d'un canal suffisent à provoquer une sédition, qui est le plus souvent réprimée avant d'avoir eu le temps de s'étendre, et je ne doute pas que la plupart des combats où l'on voit des épisodes d'une guerre entre Nord et Sud ou entre Horiens et Séthiens n'aient quelque motif de ce genre. En tout cas, avant d'en tirer parti pour bâtir une théorie de l'histoire d'Egypte, on ferait bien d'attendre que des documents nouveaux nous permissent d'en mieux définir la nature. Ce serait d'autant plus prudent que nous avons, pour certains nomes tels que le nome Ombite, la preuve d'une association très vieille d'Horus avec Typhon : voilà une amitié qui dérange singulièrement l'hypothèse d'une hostilité universelle entre Horiens et Séthiens. Il me semble que celle-ci est une interprétation relativement récente ; l'idée n'en prévalut qu'au moment où, le mythe Osirien prédominant, l'Horus aîné, l'Horus-ciel, se confondit avec le petit Horus, l'Horus fils d'Isis. Il faut dans l'étude des dogmes ou des dieux égyptiens distinguer les temps et n'appliquer qu'avec précaution aux âges anciens ce que nous constatons aux plus récents : c'est ce que n'ont pas toujours essayé suffisamment de faire les Egyptologues chez lesquels M. Reinach a puisé ses renseignements.

Je souhaite qu'il poursuive cette étude. S'il s'y décide, je lui conseillerai volontiers de se montrer sur ces points un peu plus sceptique qu'il ne l'a été. A bien considérer, les Egyptologues ont appliqué tels quels avec grand zèle, aux documents égyptiens, les concepts qui avaient été dégagés par les maîtres de l'étude des religions sauvages ou des traditions populaires et ces maîtres à leur tour ont accepté comme idées égyptiennes les hypothèses qui résultent de ces applications. Il y a là une sorte de cercle vicieux, dont il y aurait intérêt à sortir : avec un peu de défiance en face des résultats que nous lui fournissons, M. Reinach parviendra sans peine à discerner, de ce qui est glose moderne influencée par les idées du moment, ce qui est vraiment la pensée égyptienne sous ses formes inaltérées.

G. Maspero.

Der heilige Tychon. Von Hermann Usener. *Sonderbare Heilige, Texte u. Untersuchungen*, I. Leipzig et Berlin, Teubner, 1907. VIII-162 pp. in-8°. Prix : 5 Mk.

Dans le ms. gr. 1488 de Paris, du XIe siècle, déjà utilisé pour la vie de saint Hypatius par Callinique, Usener a trouvé en tête la vie de saint Tychon. Le même ms. contient un résumé de cette vie et donne le nom de l'auteur, Jean l'Aumônier, très saint archevêque d'Alexandrie, Cypriote comme son héros. Tychon, fêté le 16 juin, figure dans divers synaxaires.

Le ms. de Paris est mutilé au commencement. Il peut manquer un tiers du récit. Il s'ouvre sur un procès. Tychon, évêque d'Amathonte dans l'île de Chypre, a poursuivi de son zèle apostolique les adorateurs d'Aphrodite. Dans le temple même de la déesse, il a interrompu un sacrifice, chassé la prêtresse à coups de fouet et l'a si bien matée qu'elle s'est convertie. La prêtresse s'appelle Anthusa : nous avons à faire à un récit romanesque; Anthusa est un nom d'Aphrodite. Une autre fois, comme une procession païenne passait devant son église, Tychon a brisé la statue de la déesse et par ses discours virulents contraint les assistants à se convertir. Le reste du parti païen traduit l'évêque devant le gouverneur pour répondre de ces violences. L'évêque sort du tribunal avec les félicitations de son juge ; ses adversaires sont renvoyés couverts d'injure. Ce procès est certainement une fiction. Car, si l'affaire a eu lieu avant les édits de Constance, elle n'aurait pas eu cette suite; après les édits, la plainte des païens n'aurait pas été accueillie et il n'y aurait pas eu de procès. Usener n'explique pas cette invention de l'hagiographe. Pour mon compte, j'y verrais le thème du débat judiciaire, si fréquent dans les romans et les récits de la fin de l'antiquité. N'est-ce pas dans un débat de ce genre qu'un des rédacteurs du roman de Barlaam a inséré l'apologie d'Aristide? L'auteur de la vie de Tychon est un élève des rhéteurs.

Fils d'un boulanger, Tychon, quand il était enfant, allait porter le pain chez les clients. Un jour, il donna tout son chargement aux pauvres. Rentré à la maison et grondé par son père, il montre le grenier à grains plein jusqu'au faîte. Conte bien connu et dont U. indique de nombreuses variantes.

A la fin de sa vie, Tychon va dans sa vigne, prend un sarment sec et le plante. Le sarment reverdit et tous les ans produit du raisin, le jour de la fête du saint, le 16 juin. On cueille les grappes, on les place sur l'autel, on en mêle le jus au vin du calice, on consacre les grappes restantes et on les donne en communion aux fidèles. Parfois le raisin, encore vert au commencement de la messe, se colore peu à peu, de manière à être mûr à la communion. Les fidèles, qui en emportent des grappes, les voient mûrir chez eux. Cette merveille n'est qu'une adaptation rationnaliste et chrétienne d'un miracle de Dionysos, qui en un jour a fait pousser un sarment sec et lui a fait produire du raisin mûr (SOPHOCLE, fr. 234 N., dans le scol. d'Euripide, *Phoen.*, 227; *Antig.*, 1131 suiv.; *Euripide, l. c.*; cf. NONNOS, *Dion.*, XXVII, 255). Les usages liturgiques, rapportés ici, sont étudiés en détail par U. qui en signale de semblables en Occident, à la même époque de l'année, au moment où le raisin commence à mûrir. Ces usages continuent les *Vinalia rustica* des Romains, qui nous ont même légué le ban de vendanges : « Vinum nouom ne uehatur in urbem ante quam Vinalia kalentur ».

Aucun indice chronologique. Seuls les synaxaires racontent que Tychon a été consacré évêque d'Amathonte par Epiphane, le célèbre évêque de Salamine, devenu métropolitain de Chypre (367-403). On voit très bien comment cette date a été imaginée. L'hagiographe, dans une partie perdue de la vie, mais conservée par un extrait, racontait que le serviteur de Dieu et hiérarque avait vécu avant l'épiscopat d'Epiphane, πρὸ τῆς ἁγίου Ἐπιφανίου προεδρίας (p. 39, 9). L'épiscopat d'Epiphane était pour l'Eglise de Chypre le commencement de l'histoire; « avant », autant dire « dans la nuit des temps ». Et cela, pour le dire en passant, achève de ruiner le récit des manifestations de Tychon et de son procès.

A la fin de l'épiscopat de Tychon, les païens sont en minorité : leur nombre est égal, sinon inférieur, à celui des chrétiens, quand Tychon débuta (p. 29, 10). U. aurait pu relever ce trait encore comme un thème de rhéteur, de rhéteur chrétien. En effet, Grégoire de Nysse raconte la même chose de Grégoire le Thaumaturge, l'évêque de Néocésarée (*P. G.*, XLVI, 893). Le procédé est ici visible. Grégoire de Nysse donne un chiffre, dix-sept. Jean l'Aumônier, en vrai rhéteur, emploie « les termes les plus généraux » : il se contente de ὅσα et de εὐαρίθμητα.

La fin de Tychon est racontée avec détail ; c'est une occasion de longs et édifiants discours. Pas un mot des « derniers sacrements » ni même d'une cérémonie religieuse quelconque avant la mort.

Après sa mort, Tychon fait des miracles. On pratique l'incubation dans son église.

Nous avons donc affaire à une légende créée de tout pièce, ou plutôt de pièces et de morceaux. Jean l'Aumônier en a parfaitement conscience. Il avoue qu'il ne sait rien de son héros que par tradition; qu'il y a peu de faits connus et qu'il a voulu tirer de leur obscurité une image lumineuse de la sainteté et de la vie de Tychon (p. 36, 27). Il a surtout ajouté de la rhétorique.

Enfin, et c'est un dernier coup : Tychon est un compagnon d'Aphrodite et de Dionysos, un de ces dieux locaux, de virilité énergique, qui s'appelaient, suivant les régions, Phalès, Ithyphallos, Konisalos, Orthanes, Orthos, Dionysos Orthos, Aphroditos, Aphroditos Tychon, Priapos. En Bithynie, où il s'appelle Priape, le neuvième mois lui est consacré, le mois de Priepios. Si Amathonte connaissait un mois dédié à Tychon, le 16 juin correspondait au 24[e] jour du neuvième mois. A cette occasion, Usener passe en revue les diverses divinités semblables à Tychon et en étudie la signification [1].

U. analyse avec soin la langue, le style, la métrique du morceau. Jean a exécuté son travail moins comme une biographie que comme un panégyrique. On y trouve tous les ingrédients de la rhétorique d'apparat. Chaque membre de phrase se termine par une double cadence dactylique de rythme tonique (non prosodique). Jean l'Aumônier a deux amis, un autre Jean, qui est Jean Moschus, (fils de Moschus), l'auteur du *Pré spirituel*, et Sophronius, l'auteur de la vie des martyrs égyptiens Cyrus et Jean. Les trois amis travaillaient donc de concert à la gloire des saints. U. recueille les renseignements qui nous restent sur ces travaux et complète ainsi les recherches de Gelzer. Jean Moschus est un homme de culture simple. Mais Sophronius et Jean sont probablement élèves du même rhéteur.

Le texte est publié d'après le ms. de Paris, avec les extraits

1. Dans le pays où l'on adore Priape, le dieu est surtout considéré comme un dieu de la pêche et de la navigation, ou plutôt comme un dieu du printemps qui ouvre la mer à la navigation. Les premières « priapées » (dans l'*Anthologie*) ne lui donnent pas d'autre mérite. U. voit dans cette fonction « un développement secondaire » (p. 28). Cependant, pour les Grecs de Lampsaque, la pêche et la navigation avaient plus d'importance que la culture maraichère. Le dieu local se spécialisait tont naturellement; sa protection change d'objet suivant les pays. Une autre ancienne priapée, celle de Théocrite, nous montre déjà, dans un pays où poussent les légumes, « le dieu des jardins ». Une des plus curieuses transformations de ce dieu, et cette fois une des plus récentes, en fait le dieu de la vie et de la mort, *mortis et uitai locus* (Bücheler 193); U. aurait pu la citer à côté de Priape-Panthée. — Un évêque de Tamassus, dans l'île de Chypre, qui a signé en 381 au concile de Constantinople, s'appelait Tychon. Je crois que ce nom a pu aider à la christianisation du compagnon d'Aphrodite. Mais, en tout cas, cette coïncidence n'a pu jouer qu'un rôle secondaire, et cela n'empêche que toute l'histoire du saint d'Amathonte est légendaire, y compris l'indication du siège épiscopal et du prédécesseur de Tychon, l'inconnu Mnemonios.

abrégés du même ms. Les cadences rythmiques sont marquées par des blancs qui séparent les membres de phrase. En outre, U. donne le texte de trois synaxaires, et dans, l'introduction, une édition nouvelle du prologue du *Pré spirituel*, et celle d'un passage du martyre de saint Anastase qui montre comment Sophronios a « embelli » l'original et tiré 32 lignes de 4 lignes du texte primitif.

Le volume porte un sous-titre et une tomaison, I. Le deuxième volume était destiné à sainte Pélagie. L'état des manuscrits d'Usener ne permettra pas de publier cette suite. Il faudra se contenter du mémoire recueilli par Dieterich dans les *Vorträge und Aufsätze*. Qu'il soit permis, à cette occasion, de donner un souvenir à Dieterich, le directeur de l'*Archiv für Religionswissenschaft*, qui a suivi si promptement et si prématurément son maître Usener.

Paul Lejay.

Zu den Schriften des Makarios von Magnesia. Von Georg Schalkhausser. Leipzig, Hinrichs, 1907 (*Texte und Untersuchungen*, III Reihe, I, 4). v-218 pp. in-8°. Prix : 7 Mk.

Macaire de Magnésie est l'auteur d'un *Apokritikos*, apologie et discussion avec un philosophe païen, dont le texte grec a été publié pour la première fois par Blondel en 1876, d'après un ms. incomplet d'Apostolides. Ce ms. est aujourd'hui perdu. Le but de M. Schalkhausser est de reprendre les questions de critique textuelle que soulèvent les œuvres de Macaire, et tout d'abord l'*Apokritikos*.

Un certain nombre de mss. grecs contiennent des fragments. M. Duchesne les avait indiqués et décrits dans sa thèse latine. M. S. en signale quelques autres. En dehors de ces mss., il y a eu à Venise un ms. aujourd'hui perdu, mais d'après lequel François Torres a souvent cité Macaire au xvi° s. M. S. se trouve donc amené à étudier les citations et le personnage de Torres.

Torres, qui a latinisé son nom en Torrensis ou Turrianus, était né à Herrera, dans le diocèse de Palencia, vers 1510. Venu à Rome en 1549 au plus tard, il devint théologien du pape au Concile de Trente en 1562, entra en 1566 dans la Compagnie de Jésus et mourut à Rome le 21 novembre 1584. Il a pris une grande part aux polémiquas contre les protestants et fut un des écrivains catholiques qui répondirent aux centuriateurs de Magdebourg. Il savait bien le grec et a passé sa vie à rechercher les mss. des Pères, dont les œuvres étaient en grande partie inédites. Il a ainsi accumulé de nombreux matériaux qu'il utilise dans ses livres. Malheureusement il cite le plus souvent ses documents en latin et souvent il résume au lieu de traduire. Il manque enfin totalement de critique : il défend l'authenticité des fausses décrétales ; c'est lui qui a découvert ce prétendu concile des Apôtres à Antioche dont Bickell a retrouvé le texte grec et que M. Harnack a discuté dans la première édition de sa *Mission*

und Ausbreitung : document apocryphe, mais fort curieux. M. S. a recherché toutes les citations de Macaire à travers les œuvres de Torres. Le résultat de cette longue enquête est assez médiocre : très peu de textes que nous ne possédions pas ; la manière de citer rend un jugement difficile sur l'étendue et l'exactitude des citations ; pas de renseignements sur le ms. de Venise consulté par Torres. Cependant un point important est acquis : le ms. de Venise n'est pas identique au ms. d'Apostolides.

En dehors de Torres, Zacharie Skordylios, ἐπίτροπος du patriarche de Constantinople à Venise en 1563 et 1564, se trouve avoir cité Macaire. Mais Zacharie a été en relations avec Torres. Une étude attentive permet de conclure qu'il doit son texte à Torres.

Le ms. de Torres se trouvait au xvie siècle à la Marcienne de Venise. Cela est établi par un inventaire que M. S. a trouvé à Vienne (lat. 9652), de 1524, par d'autres inventaires, de 1643 et de 1546, par des registres de prêt : la dernière date est 1552. En 1637, le ms. de Macaire ne figure plus sur l'inventaire. On ne sait ce qu'il est devenu. L'hypothèse des détournements de Mendoza, ambassadeur de Charles-Quint, a été réfutée par Graux. Le ms. est d'ailleurs encore à la Marcienne en 1552 et Mendoza a quitté Venise en 1547. Entre 1552 et 1637, se placent les publications de Torres. Ce ms., sur papier, composé de 104 *cartae* non reliées (p. 211, n.), ne s'est-il pas égaré dans ses livres et ne faudrait-il pas le chercher parmi les bibliothèques des résidences des Jésuites ? M. S n'a pas fait lui-même de recherches à la bibliothèque Victor-Emmanuel (p. 19, n. 4 et 23, n. 3). Il peut aussi être ailleurs.

Tillemont a mentionné pour la première fois un autre ouvrage de Macaire, des homélies sur la *Genèse*. Il en devait l'indication à Boivin, garde des mss. du roi, qui se proposait d'en faire l'édition. A plusieurs reprises, on a essayé de publier ce qui en reste, et en dernier lieu Magnus Crusius (1697-1751), professeur à Göttingue. Il ne s'agit que d'un fragment, sur la création du monde, conservé dans le ms. Ottoboni 268, du xvie s. M. S. a retrouvé la copie de Crusius à la bibliothèque municipale de Brescia (B VII 7). Le cardinal Quirini, évêque de Brescia de 1726 à 1755, et en relations avec les professeurs de Göttingue, l'avait reçue de Crusius (ou l'avait acquise après sa mort). M. S., n'ayant pu consulter le ms. Ottoboni, publie la copie de Crusius. Ce morceau est un fragment. M. S. a retrouvé le commencement et la fin dans des chronographes byzantins, en particulier dans Théodose Méliténos. La prétendue homélie est une compilation d'époque assez basse, un récit de la création dont M. S. a eu la patience de rechercher les sources. Ce n'est pas l'œuvre de Macaire.

Les recherches de M. Schalkhausser déblaient le terrain. Elles témoignent d'une grande connaissance de l'histoire littéraire, et sont

d'autant plus méritoires qu'elles ont été poursuivies dans une petite paroisse de Franconie.

Paul Lejay.

Hauptprobleme der Gnosis. Von Wilhelm Bousset (*Forschungen zur Religion und Literatur des Alten u. Neuen Testaments*, 10. Heft). Gœttingue, Vandenhœck et Ruprecht, 1907, vi-398 pp. in-8°. Prix : 12 Mk.

Les recherches de M. Bousset continuent celles de M. Anz (*Texte u. Untersuchungen*, XV, 4 ; 1897 ; voy. *Revue*, 1898, I, 289). M. B. s'y réfère expressément. Il s'agit de déterminer l'origine et le caractère des matériaux des systèmes gnostiques. De nombreux textes et des travaux divers permettent de reprendre le sujet. On ne peut aboutir à une conclusion définitive ; car des textes connus ne sont pas encore publiés. Mais on peut marquer une nouvelle phase et établir un état des questions. M. B. s'appuie surtout sur les publications de M. F. W. Brandt sur le mandéisme [1].

Il faut remonter au temps où, par suite de la conquête, la religion des Perses s'est trouvée en contact avec la religion babylonienne. Dans la croyance babylonienne, les sept planètes avaient fini par occuper une position centrale et absorber les anciens dieux. La religion perse « dégrada » les puissances divines de la Babylonie et en fit des démons inférieurs. Istâr, qui avait encore gardé son importance, fut confondue avec Anaïta. Des spéculations sur l'élément lumineux durent expliquer comment les astres qui brillent dans le ciel sont des démons. Le dualisme métaphysique des Grecs compléta l'explication en divisant le monde en deux parties, supérieure et inférieure. Alors la Mère et les Sept deviennent des êtres intermédiaires qui établissent en quelque manière la relation entre ces deux moitiés du monde.

Dans des systèmes comme ceux des gnostiques, où se fondent les conceptions de tout un passé religieux, une même figure peut se charger de traits différents et même contradictoires. La Mère est une Vierge de la lumière, et l'on baptise, l'on communie en son nom. C'est une Vierge nuptiale à laquelle le myste s'unit dans un rit particulier des Marcosiens. Mais c'est aussi la déesse de l'amour déchaîné, qui séduit les sept archontes (sur ce point, M. B. donne une explication différente de celle de M. Cumont); en elle se réunissent l'Hélène grecque, Isis et Astarté.

A côté de la Mère, le Père, le Père inconnu, Πατὴρ ἄγνωστος, à la physionomie effacée, mais où l'on peut encore distinguer le dieu suprême du Mazdéisme. M. B. pense que le nom de Père est dû à

---

1. M. B. cite, pour l'écarter, la célèbre définition de la gnose par M. Harnack : « Une crise aiguë d'hellénisation du christianisme ». Elle me paraît s'appliquer à la gnose d'un Clément d'Alexandrie, nullement aux systèmes gnostiques. Le mot gnose a été équivoque dès l'origine et pour les contemporains.

l'influence du christianisme. Le parallélisme avec la Mère aurait suffi à le suggérer.

Le fond des systèmes gnostiques est un dualisme où M. B. retrouve l'élément perse. Le manichéisme, continuateur de la gnose, oppose Satan au roi des paradis de la lumière comme Ahriman à Ormuzd. Mais le dualisme persan a subi, dans ce développement, bien des changements. On peut même dire qu'il s'est aggravé ; à l'opposition de la lumière et des ténèbres est venue s'ajouter celle de l'esprit et du corps. D'un autre côté, on a essayé d'établir un pont entre les deux antinomies : les Séthiens ont, par exemple, imaginé un πνεῦμα ἀκέραιον intermédiaire entre la lumière et les ténèbres, et cela n'est autre que le médiateur, le Μεσίτης dont parle Plutarque (*De Is. et Os.*, 46), Mithra. Parmi ces systèmes dualistes, un des plus intéressants est celui du roman pseudo-clémentin, qui oppose sans doute Satan, roi de ce monde, au Christ, roi du monde à venir, mais qui fait de l'un et de l'autre les serviteurs du dieu suprême et les réconcilie dans une eschatologie optimiste : le roi de ce monde n'est autre que le dieu de l'Ançien Testament. Le détail du système est fortement marqué par l'influence perse ; la conception du Temps infini (Zervan), Zoroastre devenu l'inventeur de la magie, les honneurs divins qui lui sont rendus, d'autres données remontent directement à la tradition perse.

Un mythe plus ancien, au moins indo-iranien, est adopté par les gnostiques. Le monde est né du sacrifice du premier homme et a été formé de son corps. M. B. montre les différentes variantes que présente ce mythe dans l'Inde, en Perse, en Grèce, dans le culte d'Attis. Le premier homme devient un « second dieu » et joue un rôle plus ou moins important dans les divers systèmes de la gnose.

Deux autres chapitres étudient le culte des éléments et le caractère du Sauveur. Ils terminent l'analyse des matériaux des systèmes.

Reste à étudier la pratique religieuse des gnostiques. Elle a tous les caractères des mystères antiques. Dans le sacrement de l'initiation, M. B. distingue trois actions sacrées : le bain, l'imposition du nom, la consignation. Le bain a pour principe une idée primitive : le fidèle veut s'approprier la pureté, la force vivifiante, la vertu médicinale de l'eau. L'idée de purification est accessoire. Aussi quelques sectes ne se contentent pas du bain, mais font boire l'eau, qui doit être une eau courante. Dans plus d'une secte, le bain peut être renouvelé et perd son caractère distinctif d'initiation. Par la consignation, l'adepte reçoit un signe. Chez certains Carpocratiens, c'était une marque sur le lobe de l'oreille droite. Ailleurs c'est une triple infusion d'eau sur le front. Souvent c'est une onction d'huile. Enfin l'imposition du nom comme la consignation, a pour but de préserver le fidèle contre les puissances ennemies. L'eucharistie a une place limitée dans le culte gnostique. Conformément à des idées ascétiques et dualistes, c'est d'ordinaire une eucharistie du pain. Nous sommes d'ailleurs

assez mal renseignés. Enfin un dernier sacrement est celui du lit nuptial, où l'initié s'unit par l'extase à la divinité.

Le huitième et dernier chapitre a pour objet de rapporter à chacun des systèmes les données étudiées précédemment et d'établir la genèse des variétés du gnosticisme dans leur succession historique.

Sept appendices concernent Jaldabaoth, Ptahil, le nombre 72, le dualisme anthropologique, Nemrod et Zoroastre, Zoroastre-Seth, les sectes baptistes de Samarie.

Il est difficile de faire connaître un livre dont toute la valeur et l'intérêt sont dans des questions de détail. Mais on en voit la tendance générale, de remonter des spéculations gnostiques aux spéculations perses et de rattacher le mandéisme et le manichéisme à cet ensemble de mouvements religieux. Une seule observation. L'analyse même de M. B. conduit à établir une démarcation entre les doctrines et les mystères. Les doctrines sont des combinaisons, souvent savantes, toujours compliquées. Elles sont l'œuvre de personnages connus et définis chronologiquement. Elles peuvent, par suite, révéler le secret de leurs origines à l'historien. Les mystères, surtout le bain, la consignation et l'imposition du nom, échappent à l'histoire. Ils se relient aux plus antiques usages de l'humanité et aux « idées de sauvages » que porte partout l'homme, cultivé ou non. C'est par les formules que les systèmes et les religions mettent leur marque successive sur ces vieilles pratiques. On retrouve le gnosticisme dans les mots, non dans les gestes. L'influence de la doctrine s'exerce encore par le choix des matières employées. C'est ce que explique la limitation de la cène. Il eût été peut-être utile de marquer avec plus de netteté ces différences.

Enfin, une conclusion qui ne manquera pas de tirer le lecteur, c'est que le gnosticisme est séparé du christianisme par un abîme. M. Bousset voit dans le gnosticisme un dernier sursaut et un dernier effort du paganisme, un véritable retour en arrière. Peut-être pourrait-on aller plus loin. Par la force même des choses, le gnosticisme se serait développé, même si jamais il n'y avait eu de christianisme. Il est un des produits nécessaires du syncrétisme. Le livre de M. Bousset servira, en tout cas, à orienter les recherches dans la bonne voie.

Paul Lejay.

Islandica, Vol. I. Bibliography of the icelandic Sagas and minor Tales, by Halldor Hermansson. Issued by Cornell University Library. Ithaca, New-York, 1908. In-8° de 126 p. Pr. 1 dollar.

Finnur Jonsson. **Den norsk-islandske Skjaldedigtning.** 1er fasc., A et B. In-8° de 187-177 p. Copenhague, Gyldendal, 1908.

Finnur Jonsson. **Brennu-Njalssaga** (Altnordische Saga-Bibliothek, XIII). Halle a. S., Max Niemeyer, 1908. In-8° de xlvi-452 p. Pr. 12 M.

La littérature islandaise s'est enrichie de plusieurs publications intéressantes. Je signalerai, entre autres, la bibliographie qu'en exé-

cution d'un legs fait par son précédent bibliothécaire à la « Cornell Uuiversity Library », M. Halldór Hermansson a établie des sagas islandaises proprement dites depuis l'occupation de l'île jusqu'en 1264. C'est un travail minutieux et qui me paraît complet. En vertu des mêmes dispositions testamentaires, cette bibliothèque publiera désormais un volume tous les ans se rapportant à cette littérature.

La Commission Arnamagnéenne a, de son côté, publié le premier fascicule d'un ouvrage de M. Finnur Jónsson qui doit comprendre, dans l'ordre chronologique autant que possible, tout ce qui nous reste des poèmes des scaldes norvégiens et islandais depuis le IXe siècle jusqu'aux environs de 1400. Cette édition critique se compose de deux parties. La première, A, donne le texte avec les variantes des différents manuscrits et des indications bibliographiques et littéraires. Dans la deuxième, B, nous le retrouvons non seulement corrigé et arrangé d'après les règles de la syntaxe et de l'orthographe danoises modernes, mais avec la traduction en dessous. Ainsi compris, ce recueil ne peut être qu'accueilli avec reconnaissance par les nordisants.

J'en dirai autant de l'excellente édition de la Brennu-Njálssaga par M. Finnur Jónsson. Cette saga, d'une longueur exceptionnelle, a cela de particulier qu'elle est, on peut dire, la seule dont le théâtre soit la partie méridionale de l'Islande. Tout en nous confant l'histoire de la famille de Njáll, avec tous ses tenants et aboutissants, en une multiplicité de détails et avec des reprises, dont F. Jònsson, dans sa savante préface, nous explique la genèse, elle met en scène un certain nombre de personnages, dont non seulement l'extérieur est pris sur le vif, mais le caractère est analysé avec une véritable maitrise, hommes et femmes. On y trouve, en outre, mille détails curieux sur la vie publique et privée des Islandais au Xe siècle : sur la procédure dans les assemblées du thing, les fiançailles, le mariage et ses superstitions, dont « le nœud de l'aiguillette », sur le divorce ; sur la croyance aux rêves et aux apparitions, sur quantité de coutumes et de pratiques, sur le duel, sur ce jeu sauvage qui consistait à faire tirer une corde par les deux adversaires chacun à un bout, le plus fort entraînant le plus faible dans le brasier ardent qui les séparait, ou cet autre, usité par les Vikings, lançant en l'air des enfants qu'ils recevaient sur la pointe de leurs épées. Etant donné les nombreux rapprochements qu'il serait possible de faire avec telle pratique ou croyance de nos paysans d'autrefois, on ne peut que regretter que cette partie des études germaniques soit si peu en honneur en France.

Léon Pineau.

De Geschiedenis van de Leidsche lakenindustrie. I. De Middeleeuwen (veertiende tot zestiende eeuw) door Dr. N. W. Posthumus. La Haye, Martinus Nijhoff, 1908. In-8°, x-452 p.

Tout le monde sait que la République des Provinces-Unies fut,

particulièrement au XVIIe siècle, riche et puissante par le commerce, la navigation, la pêche ; mais en général les étrangers ignorent et le grand public hollandais avait à peu près oublié que la Hollande (surtout la province de Hollande proprement dite) avait été également le théâtre d'un florissant développement industriel. On peut dire, en général, que cette industrie hollandaise se développe dans les derniers siècles du moyen âge; prend un nouvel essor à la fin du XVIe siècle par suite de l'établissement, en Hollande, des réfugiés protestants venus des Pays-Bas méridionaux, repris par les Espagnols, surtout de la Flandre et du Brabant; décline au XVIIIe siècle, en même temps que le commerce ; disparaît à peu près pendant la période révolutionnaire, de 1795 à 1813. Depuis une quarantaine d'années la publication, par Fruin et les historiens de son école, des documents relatifs à l'histoire des villes hollandaises, a ramené l'attention des chercheurs sur cette partie intéressante de l'histoire économique. Dans l'ouvrage dont nous annonçons le tome I, consacré au moyen âge (XIVe-XVIe siècle), M. Posthumus se propose d'écrire en détail l'histoire de la plus célèbre de ces industries locales, la draperie de Leide.

Dans une série de chapitres il traite successivement du développement de l'industrie de la laine dans les Pays-Bas septentrionaux en général et à Leide en particulier ; des procédés techniques, qui faisaient par leur perfection et la spécialisation très ancienne des différentes manipulations, la célébrité des draps de Leide [1]; de la réglementation du métier par la ville; du commerce de la laine et de la politique commerciale (chapitre particulièrement intéressant pour des lecteurs français à cause des relations de la ville de Leide avec Calais, qui était alors, pour le continent, le grand marché des laines anglaises); des relations sociales entre employeurs et employés; des confréries d'ouvriers ; le dernier chapitre donne des aperçus statistiques de la marche de l'industrie.

Pour faire la critique du livre de M. P., il faudrait être spécialiste dans l'histoire économique des Pays-Bas; je me contente de dire que la documentation de l'auteur paraît extrêmement riche et que son exposé, bien que par ci et par là un peu touffu, se lit facilement. Je me borne ici à signaler particulièrement le chapitre sur les « relations sociales » entre employeurs et employés (p. 269-362), qui répond à des préoccupations qui, de notre temps, sont générales. Il résulte de cet exposé que « la draperie » de Leide, durant sa période florissante, reposait sur la combinaison du capitalisme et de l'industrie domestique. Le capitaliste-entrepreneur était le *drapenier* ; c'était lui qui détenait la laine et la donnait à travailler aux ouvriers spécialisés, teinturiers, fileurs et fileuses, tisserands, foulons, etc. Ces ouvriers

1. Les gens de Leide se plaignaient en 1545 et en 1574 de l'imitation frauduleuse de leurs marques à Hambourg et même à Paris; voir p. 129.

travaillant chez eux, avec leurs instruments de travail à eux, dans l'enceinte de la ville [1], avaient à leur tour des aides et des apprentis; ils pouvaient parvenir à une certaine aisance ; ils n'en étaient pas moins, dans l'ensemble, placés en face des « drapeniers » comme un prolétariat en face d'une organisation capitaliste. Des conflits étaient inévitables : en 1372 éclate une grève des foulons, la plus ancienne grève dont les documents des Pays-Bas septentrionaux fassent mention (p. 333). Durant tout le xve siècle les grèves, surtout les grèves des foulons, se succèdent : maîtres et aides sortent de la ville et posent leurs conditions; de son côté, le magistrat décrète contre les meneurs la peine de mort; il est vrai que, en cas de défaite des grévistes, on se borne à les exiler de la ville. Très remarquable est la grande grève de 1478 (p. 337) qui amena la sortie de 6 à 700 foulons, dura deux mois et se termina par la victoire des grévistes. Ces faits prouvent de nouveau qu'on a eu tort de se représenter le moyen âge comme une époque de « paix sociale », vivant dans une sainte ignorance des conflits entre le capital et le travail.

Le xve siècle est l'époque florissante de l'ancienne draperie de Leide; dès la fin de ce siècle l'industrie décline pour des raisons diverses : concurrence d'autres villes et de l'étranger, guerres qui ferment les marchés, etc. Cette décadence, après quelques essais de relèvement, se précipite au xvie siècle ; c'est seulement à la fin de ce siècle qu'on voit l'industrie renaître, après l'établissement, dans la ville, des réfugiés flamands. M. P. se propose de donner, dans son second volume, l'histoire de cette industrie renouvelée, jusqu'à la fin du xviiie siècle. Nous sommes convaincus qu'il intéressera, tout autant que le premier, non seulement les spécialistes, mais tous ceux qui étudient le mouvement social et l'histoire de la civilisation.

G. Huet.

The Shakespeare Apocrypha, éd. C. F. Tucker Brooke, Oxford, Clarendon Press, 1908, in-12, 455 pp., 5 s.

Julius Cæsar (Elizabethan Shakespeare), éd. W. H. Hudson, London, Harrap, 1908, 2 s. 6 d.

Bacon, **Essays,** éd. F. A. Howe, London, Heath, 1908, in-18, xxxvii + 250 pp.

Giles and Phineas Fletcher, *Poetical Works,* vol. I, éd. F. S. Boas, Cambridge, University Press, 1908, in-12, 310 pp., 4 s. 6 d.

Butler, *Characters,* éd. A. R. Waller, Cambridge, University Press, 1908, in-12, 498 pp., 4 s. 6 d.

Thomson, **Seasons,** éd. Otto Zippel, Berlin, Mayer et Muller, 1908, in-8, 340 pp. 12 Mk (vol. LXVI de la collection Palæstra).

Malgré le soin avec lequel Heminge et Condell, les éditeurs du premier in-folio, distinguèrent l'œuvre de leur camarade Shakespeare et celle de ses divers collaborateurs, le nombre de pièces attribuées à

1. La ville de Leide faisait la guerre aux tisserands, qui essayaient de s'établir dans les environs de la ville, dans les villages du « plat pays » (p. 129 et suiv.).

Shakespeare n'a cessé de s'accroître depuis trois siècles. Le sens pratique des libraires et la fantaisie des érudits sont tombés d'accord pour trouver à des compositions généralement sans mérite le mérite inattendu d'être sorties du même cerveau que *Hamlet* ou *Othello*. Aujourd'hui on ne compte pas moins de quarante-deux pièces pseudo-shakespeariennes. M. Tucker Brooke en réimprime quatorze qui lui ont paru dignes d'être tirées de l'oubli : ce sont *Arden of Feversham*, *Locrine*, *Edward III*, *Mucedorus*, *The First Part of Sir John Oldcastle*, *Thomas Lord Cromwell*, *The London Prodigal*, *The Puritan*, *A Yorkshire Tragedy*, *The Merry Devil of Edmonton*, *Fair Em*, *The Two Noble Kinsmen*, *The Birth of Merlin*, *Sir Thomas More*. D'une étude attentive de ces pièces il résulte qu'aucune n'est probablement authentique; mais on croit retrouver ça et là des traces d'une révision shakespearienne. Certaines d'entre elles ont pu être acceptées par Shakespeare qui les aurait mises au point avant de les jouer. On a conservé le manuscrit de *Sir Thomas More* et la piété des experts y a vu l'écriture même du maître. Nous avouons que ces vieux drames se lisent encore non sans intérêt; il y a des scènes bien conduites dans *Sir John Oldcastle*, de la finesse dans *the London Prodigal*, des passages d'une grande beauté dans *Sir Thomas More*. Ce n'est pas parce que la critique estime ces productions apocryphes que l'on doit les dédaigner : saint Jérôme n'a-t-il pas recommandé aux fidèles la lecture des livres non canoniques? De toute façon, il faut admirer la conscience avec laquelle M. Tucker Booke a travaillé et remercier la « Clarendon » presse de la parfaite exécution typographique du livre.

Nous avons déjà parlé de la collection dite « Elizabethan Shakespeare » publiée par la librairie Harrap de Londres. Le *Jules César* de M. Hudson ne le cède en rien aux pièces qui ont paru précédemment. Le texte est celui de l'in-folio de 1623; les principales corrections sont en note au bas des pages, les variantes sont rejetées en appendice à la fin du volume. L'édition est précédée d'une introduction littéraire et accompagnée de notes et d'un glossaire.

L'édition des *Essais* de Bacon que publie M. Howe est destinée à l'enseignement secondaire. C'est une simple réimpression de l'édition de 1625. L'introduction paraît superficielle : M. H. n'a pas cherché à expliquer la doctrine politique de Bacon; il aurait dû profiter des travaux admirables de Gardiner. Dire que Bacon, ayant lu Machiavel, a pratiqué un « art d'arriver » reprouvé par la morale la plus élémentaire, c'est passer à côté du problème. Bacon professe une théorie politique très belle et très généreuse, il a essayé de l'appliquer à l'Angleterre, il a rencontré des adversaires d'intelligence médiocre. De

---

Les fileurs et les fileuses faisaient exception : c'étaient le plus souvent des paysans et des paysannes qui faisaient ce travail dans leurs heures de loisir. On filait pour les drapiers de Leide jusque dans les environs d'Amsterdam.

cette lutte inégale il est, contre toutes probabilités, sorti vaincu. Il valait la peine de chercher pourquoi?

L'Université de Cambridge continue la publication de ses classiques anglais. Nous n'avons pas ménagé à cette entreprise les éloges qu'elle mérite. M. Boas, qui est devenu récemment « Clark Lecturer » à Cambridge, s'est chargé d'éditer les œuvres des deux poètes mystiques Gilles et Phinéas Fletcher. Le premier volume, le seul qui ait paru, comprend les poésies complètes de Gilles et une partie de celles de Phinéas. L'édition des *Caractères* de Samuel Butler, l'auteur de *Hudibras*, a une importance exceptionnelle. Désormais le nom de Butler devra être cité avec celui d'Overbury. quand on voudra parler de « portraits » au XVIIe siècle. Thyer avait déjà publié quelques-uns des *Caractères*. Mais, apparemment, le livre avait passé inaperçu. Les *Caractères* inédits, les *Réflexions* également inédites sur la religion et la politique ont une réelle valeur comme document historique. Enfin le volume fait connaître en Butler un prosateur qui peut prendre rang à côté de Dryden.

Le docteur Otto Zippel a voulu élever un monument à la mémoire de Thomson, l'auteur des *Saisons*. C'est une réimpression du texte original, accompagnée des variantes introduites dans les éditions postérieures; cela seul suppose un labeur prodigieux. Le docteur O. Z. y a ajouté les corrections manuscrites attribuées à Lyttleton et l'indication des sources de Thomson; dans cette dernière partie de son travail il a profité, il est vrai, du livre de M. Morel.

Ch. BASTIDE.

Volf György összegyüjtött munkái (Œuvres réunies de Georges Volf), publiées sous les auspices de l'Académie, par Michel Demeczky. Tome I. Budapest, Franklin, 1907, 426 p., in-8°.

Georges Volf (1843-1897) appartenait à ce groupe de philologues qui a fondé, dans la seconde moitié du XIXe siècle, l'école philologique et linguistique hongroise, aujourd'hui si florissante. Il a déployé son activité surtout dans la publication des plus anciens textes hongrois. Il a édité notamment treize volumes du *Nyelvemléktár* contenant le texte critique des manuscrits du XVIe siècle. Collaborateur assidu des principales revues philologiques, il a élucidé maintes questions de l'étymologie et de la grammaire magyares et, vers la fin de sa vie, il a cherché les traces de la civilisation des Hongrois au premier siècle de leur histoire. Plusieurs de ses mémoires ont eu un grand retentissement. Publiés dans les éditions de l'Académie et dans différentes revues, ils étaient devenus rares et d'un accès difficile; grâce à la piété de son gendre, M. Demeczky, et à l'appui de l'Académie, le public les trouvera maintenant réunis. Le premier volume qui vient de paraître contient quatre mémoires : 1° *De qui les Hongrois ont-ils appris à écrire et à lire?* (1885); 2° *Les premiers missionnaires en*

Hongrie d'après le témoignage de la langue, de l'écriture et de l'histoire (1896); 3° *Le pays d'origine du slave liturgique et l'occupation de la Hongrie* (1897); 4° *La civilisation des Magyars au moment de l'occupation du pays* (1897). Les deux premiers mémoires voulaient établir d'une façon scientifique que, contrairement à l'opinion répandue, c'était des missionnaires *italiens* des environs de Venise qui avaient commencé l'œuvre de la conversion, et non pas les Slaves ou les Allemands; le troisième a revendiqué pour l'ancienne Pannonie la gloire d'avoir été le berceau du slave liturgique. Ces trois mémoires sont étayés par un arsenal de données tirées de la linguistique, mais il faut avouer qu'après le premier engouement, leur valeur commence à baisser, parce que les slavistes de profession, surtout MM. Asbóth et Melich, les ont fortement attaqués; ils restent néanmoins comme de beaux spécimens d'investigation philologique, car, pour cette époque éloignée, les données historiques manquent presque totalement et ce n'est qu'à la lumière de la linguistique qu'on peut arriver à un semblant de résultat.

Le quatrième mémoire est un discours d'apparat prononcé à la séance solennelle de l'Académie; il retrace, toujours d'après le témoignage de la philologie, l'état intellectuel des Magyars vers la fin du IXe siècle. Il est certain que ce n'était pas cette horde sauvage et sanguinaire que les chroniqueurs de l'Occident, effrayés par les invasions, nous ont dépeinte. Pour connaître les Magyars, il faut avoir recours à leur vocabulaire et surtout aux sources byzantines et arabes contemporaines de la conquête. Là nous trouvons un portrait bien plus fidèle.

A ces quatre mémoires (p. 1-328) l'éditeur a ajouté un appendice qui contient la polémique souvent instructive et plus souvent amusante entre Volf et ses critiques (Asbóth, Pauler), polémique qui n'a fini qu'avec la mort de Volf. Sa mémoire est tenue en haute estime par les linguistes; c'est grâce à leur dévouement qu'on a inauguré dernièrement son monument dans sa ville natale; mais, comme dit M. Demeczky dans la Préface, ses œuvres réunies seront un monument plus durable.

I. KONT.

Georges SOREL, **Les illusions du progrès,** 1 vol. in-18, 1,282 p. Marcel Rivière, édit., 1908.

« L'histoire des idées que prouve-t-elle, sinon que la production intellectuelle se métamorphose avec la production matérielle? Les idées dominantes d'un temps n'ont jamais été que les idées de la classe dominante. » C'est au « *Manifeste communiste* » de Marx que M. G. Sorel emprunte ce passage, qui est le point de départ de son étude. « La théorie du progrès, écrit-il, a été reçue comme un dogme

à l'époque où la bourgeoisie était la classe conquérante ; on devra donc la regarder comme étant une doctrine bourgeoise ; l'historien marxiste devra donc rechercher comment elle dépend des conditions au milieu desquelles on observe la formation, l'ascension et le triomphe de la bourgeoisie. »

On voit quel immense cadre M. S. se posait à lui-même : il aurait dû, pour être complet et conséquent avec son programme, reprendre l'histoire de l'Europe civilisée depuis ce qu'il appelle « la formation de la bourgeoisie », et pour cela commencer par définir le terme même de « bourgeoisie », qui est évidemment pour lui un concept très clair, mais qui est moins précis pour le lecteur. Ce cadre, l'auteur le rétrécit extraordinairement. Sa méthode habituelle, et il l'applique ici, consiste à recueillir des notes dans des lectures récentes et à les relier par des réflexions, dont quelques-unes sont ingénieuses et suggestives, dont d'autres sont plutôt superficielles ou étroites de point de vue. Au fond, son livre est surtout une critique acerbe des « *idéologies* » du xviii[e] siècle, et il s'est beaucoup servi, pour les connaître et les analyser, des ouvrages de Brunetière : la combativité de ce dernier a passé dans ses appréciations, et il ne ménage pas ses termes en parlant des Encyclopédistes, de Diderot, de Voltaire et de Condorcet. Sa thèse est simple, d'un simplisme qui déroute un peu : « La bourgeoisie n'a attaché d'intérêt qu'aux choses qui pouvaient l'amuser, ou qui pouvaient lui servir pour exercer son commandement. » Or les philosophes voulaient ou devaient plaire à la bourgeoisie : ils ont donc écrit leurs « vulgarisations » en vue des gens du monde et des préoccupations de l'oligarchie appelée à gouverner. Parmi ces « vulgarisations », il s'attache à l'idée de progrès, qu'il étudie à son début d'abord dans le cartésianisme, puis dans Turgot, qu'il suit dans Condorcet, dans Madame de Staël, dans Tocqueville[1], dans Proudhon, en consacrant une digression à l'idée d'évolution « qui est venue jusqu'à un certain point contredire la théorie du progrès ». Il rencontre sur son chemin celle des « nationalités » qui ne l'arrête qu'un moment et qui aurait dû cependant lui faire sentir combien son point de départ était insuffisant à « expliquer intégralement le mouvement intellectuel du siècle. »

« A l'origine de nos recherches, écrit-il en manière de conclusion, nous avons trouvé une philosophie de gens du monde (le cartésianisme) qui prétendaient jouir joyeusement de leurs richesses et qui ne voulaient plus entendre parler de la prudence longtemps imposée à leurs pères. — Plus tard est venue une philosophie de l'histoire qui a pris sa forme définitive au temps de la bourgeoisie libérale et qui a eu pour objet de montrer que les transformations poursuivies par les

1. M. S. semble ignorer ou oublier que l'*Histoire philosophique du règne de Louis XV*, n'est pas d'Alexis de Tocqueville, mais de son père.

champions de l'État moderne possèdent un caractère de nécessité. Aujourd'hui nous sommes descendus aux boniments électoraux qui permettent aux démagogues de diriger souverainement leur armée et de s'allouer une vie heureuse. » Contre ceux-là M. S. est sans pitié et il leur décerne nominativement les épithètes les plus dures ou les plus cinglantes. Il ne les réserve pas d'ailleurs exclusivement aux politiques, et les littérateurs ou penseurs, « flagorneurs » de la démocratie, ont leur large part dans ses invectives. Cela donne un certain piquant à son livre, si parfois le ton est vraiment trop monté [1]: mais en somme l'ouvrage ne répond pas à son titre. L'auteur déclare lui-même dans ses dernières pages que comme socialiste il a voulu ruiner le prestige dont jouit encore la métaphysique des gens qui vulgarisent la vulgarisation du XVIIIe siècle. — Les « illusions du progrès » indiquaient un sujet beaucoup plus large. M. S. semble s'en apercevoir après sa conclusion : « On ne saurait, dit-il dans un court chapitre final qui semble comme supplémentaire, abandonner ces questions sans signaler... qu'il y a dans le monde capitaliste un *progrès réel* qui porte sur la technique et la production, qui permet aux dirigeants de se donner du bon temps, mais qui en même temps, est la condition nécessaire de la révolution socialiste; » et en *cinq pages*, il présente à ce sujet « des points de vue qui lui semblent devoir être pris en considération », dont quelques-uns sont d'ailleurs intéressants et où on retrouve l'ingénieur qu'est M. S., mais qui sont tout à fait insuffisants quand on songe qu'il s'agit là de l'immense développement du machinisme, des moyens de transport et des arts chimiques qui ont transformé le monde depuis cent ans. Même au point de vue spécial où s'est placé M. S., — la lutte de classes — il aurait été essentiel de rechercher quelle influence la rénovation industrielle a eue sur la bourgeoisie, qui, au moment où il la prend dans l'histoire, est surtout une classe de légistes, de fonctionnaires, de citadins plus ou moins aisés, et qui est devenue tout autre chose. M. S. aurait dû expliquer comment il concevait que l'idéologie libérale du XVIIIe siècle avait pu s'adapter à la mentalité des capitalistes du XIXe, et cela ne paraît pas aisé au premier abord : mais l'auteur ne s'y est même pas essayé. La « civilisation bourgeoise », c'est pour lui un bloc auquel il faut opposer le bloc « prolétariat ». La guerre est nécessaire entre les deux blocs : elle « développera dans le second des sentiments de sublime qui font aujourd'hui complètement défaut à la bourgeoisie... (On retrouve ici l'auteur des *Réflexions sur la violence*). Pour cela tous nos efforts devront tendre à empêcher que les idées bourgeoises ne viennent empoisonner la

1. Un délicat et célèbre romancier devenu socialiste est appelé « l'amuseur des salons de la plaine Monceau », un historien académicien « l'un des cuistres les plus distingués de la littérature contemporaine »; MM. Seignobos et Langlois « deux excellents blocards », le ministre de la justice : « l'austère Briand », etc.

classe qui monte : c'est pourquoi on ne saura jamais assez faire pour briser tout lien entre le peuple et la littérature du XVIIIe siècle ».

C'est sur ces lignes que finit le volume et elles indiquent bien l'idée maitresse qui l'a inspiré : mais il fallait choisir un autre titre, et d'ailleurs même dans la ligne adoptée, apporter plus de rigueur, sinon d'ingéniosité et de vivacité, dans la démonstration.

Eugène d'EICHTHAL.

— M. W. WEINBERGER publie: *Erstes Supplement zum Catalogus Catalogorum (1901-1907)*; Kaiserliche Akademie der Wissenschaften in Wien, als Manuscript gedruckt für die Mitarbeiter am *Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum*; 8 pp. in-4°. Nous avons annoncé en son temps l'utile publication de M. Weinberger. Ce supplément la met à jour et indique les catalogues de mss. parus depuis ainsi que les ouvrages relatifs aux mss. et aux anciennes bibliothèques, en ce qui touche les écrivains ecclésiastiques latins. — P. L.

— Le livre de Rudolf STEINER. *Le mystère chrétien et les mystères antiques*, traduit de l'allemand et précédé d'une introduction par Edouard SCHURÉ (Paris, Perrin, 1908; 259 pp. in-16 et portrait; prix: 3 fr. 50), n'a pas un caractère scientifique; M. Schuré définit le mystique et l'occultiste et nous apprend que M. Steiner est l'un et l'autre. « Les armes du mystique sont la concentration et la vision intérieure; les armes de l'occultiste sont l'intuition et la synthèse » (p. 7). Voilà qui enlève toute faculté de discussion au profane incrédule. Mais voici quelques fautes d'impression. Lire p. 5, *Saint-Martin*; p. 47, Jules *Soury*; p. 86, note *Bétolaud*; p. 99, *pén*. M. St. est autrichien, a quarante-sept ans, est Rose-Croix, et, affilié à la Société théologique. Il a trouvé à Vienne un « Maître », « un de ces hommes puissants qui vivent, inconnus du monde, sous le masque d'un état civil quelconque, pour accomplir une mission dont seuls se doutent leurs égaux dans la confrérie des maîtres renonciateurs » (p. 16) : pas de nom ! M. Schuré distingue l'occultisme oriental, venu de l'Inde, qui impose à l'initié une discipline servile; et l'occultisme occidental, qui laisse l'initié développer librement les opérations de son intuition et de sa synthèse. Si j'ai bien compris, le livre de M. Steiner est destiné à appuyer sur une tradition cet occultisme occidental : Héraclite, Platon, Philon, les évangiles, surtout celui de Saint-Jean, l'*Apocalypse*, Denys l'aréopagite, le néo-platonisme et une quantité d'autres vieilles connaissances. Document pour l'histoire future de l'occultisme et de l'ésotérisme. — P. L.

Le propriétaire-gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 48 — **3 décembre.** — **1908**

Wilhelm JAHN, **Das Saurapuranam,** Ein Kompendium spätindischer Kulturgeschichte und des Çivaïsmus. Einleitung, Inhaltsangabe nebst Uebersetzungen, Erklärungen und Indices. Strassburg, Trübner, 1908, pp. xxvii et 208.

On ne saurait accuser M. J. de sacrifier au goût des vaines amusettes. Il a choisi, dans la littérature si souvent décourageante des Purâṇas un texte éminemment dépourvu de grâce et de charme ; il l'a analysé, traduit en partie. Et il faut lui en savoir gré. La science européenne ne s'était attachée jusqu'ici qu'aux grands Purâṇas d'inspiration vichnouite, témoin le travail monumental d'Eugène Burnouf sur le Bhâgavata. Désormais l'historien des religions peut, grâce à M. J., se faire idée d'un Purâṇa çivaïte. S'il y prend le goût de cette sorte d'ouvrages, j'en serai surpris. Le Ṣaura-purâṇa, qui se donne naturellement comme un texte révélé, est une compilation tardive, chaotique, où les légendes, les spéculations métaphysiques, les prescriptions rituelles se suivent au hasard. Les chapitres contre l'école des Madhvâcâryas, où l'auteur laisse transparaître un peu ses passions personnelles, avaient été déjà traduits par M. Barth. Un index copieux double le prix de l'ouvrage ; il rend la recherche facile et prompte dans ce désordre systématique qui semble défier la raison.

Sylvain LÉVI.

Martin Hartmann, **Chinesisch-Turkestan.** Geschichte, Verwaltung, Geistesleben und Wirtschaft. Halle a. S. 1908. PP. viii, 116. (Angewandte Geographie. Hefte zur Verbreitung geographischer Kenntnisse in ihrer Beziehung zum Kulturund Wirtschaftsleben, III. Reihe, 4. Band.)

M. H. est un philologue ; il a visité le Turkestan chinois en philologue. Et le philologue se révèle dans ce volume à la richesse de la bibliographie, à la sûreté de la critique, à la précision des informations historiques et littéraires. Au moment où des découvertes éclatantes ressuscitent l'antique civilisation du monde hindou-chinois et appellent l'attention du public sur ces régions abandonnées jusqu'ici aux explorateurs et aux géographes, le petit volume de M. H. apporte au lecteur une somme de renseignements qu'il serait impossible de trouver groupés ailleurs. Le texte est condensé en 71 pages ; suivent trente pages de notes serrées, substantielles, et intéressantes à lire. M. H. connaît les travaux allemands, anglais, russes, français, et les utilise magistralement. — Mais le livre est incorporé dans une collection de géographie appliquée, et rien n'est terrible comme un philologue qui se pique d'être un esprit pratique. M. H. voit déjà le Turkestan arraché aux Chinois et aux Russes, dominé par les Kirghizes, et ce « Kirghizistan » sillonné de chemins de fer, largement ouvert au commerce allemand qui saura y utiliser les capitaux français, puisque la France « place ses capitaux dans des entreprises étrangères, de préférence allemandes, témoin les plaintes poussées récemment encore par les *Patriotes* ». Heureusement M. H. connaît mieux le Turkestan que la France ; on voit de ces anomalies chez les philologues.

Sylvain Lévi.

W. Streitberg, **Die gotische Bibel.** Erster Teil, Der gotische Text und seine griechische Vorlage mit Einleitung, Lesarten und Quellennachweisen sowie den kleineren Denkmälern als Anhang. Heidelberg, (chez Winter), 1908, in-8°, xlvi-484 p. (*Germanische Bibliothek* herausgegeben von W. Streitberg. Zweite Abtheilung. Untersuchungen und Texte, III, 1).

On sait que, sauf un petit texte original dont des citations bibliques occupent une grande partie, la littérature gotique ne se compose plus pour nous que des fragments subsistants d'une traduction de la Bible, appartenant presque tous au Nouveau Testament. Pour tirer parti de ces textes, il est essentiel de toujours considérer l'original grec qu'ils reproduisent ; une édition commode de la bible gotique doit donc présenter face à face l'original grec et la traduction de Wulfila. On a pu déterminer exactement quel est le texte traduit par Wulfila et c'est ce texte antique restauré — et non pas celui d'une édition quelconque — qu'offre M. Streitberg. D'autre part, les manuscrits du texte gotique ont été de nouveau collationnés avec soin ; et c'est le texte même des manuscrits que reproduit cette édition.

On voit que, à tous points de vue, la nouvelle édition de M. Streitberg

sera désormais indispensable à tous ceux qui voudront s'occuper de gotique. L'auteur, qu'on connaissait comme un des meilleurs linguistes actuels, apparaît ici comme un philologue rigoureux et appliquant les méthodes les plus exactes. Cet ouvrage suppose un travail immense ; mais il permettra enfin d'utiliser correctement et aisément un texte qui reste une des bases de la philologie germanique.

L'édition sera complétée ultérieurement par un lexique gotique-grec-allemand des mots du texte.

A. Meillet.

Einleitung in den Talmud von Prof. D. Dr. Hermann L. Strack, vierte, neugearbeitete Auflage ; Schriften des Institutum Judaicum in Berlin Nr. 2. Leipzig, Hinrichs, 1908, in-8°, p. VIII-182 ; 3 M. 20.

Nous recommandons avec plaisir la quatrième édition de l'*Introduction au Talmud* du célèbre professeur de Berlin, qui nous a été d'une si grande utilité pendant nos études talmudiques. La troisième édition dont nous nous servions n'était qu'une réimpression de la précédente avec des additions des nouvelles publications ; celle-ci, au contraire, tout en conservant son caractère succinct et abrégé, a été retravaillée en grande partie et s'est élevée de 136 pages à 182. D'importantes modifications se remarquent dès le commencement. Dans le premier chapitre, § 3, *Worterklärungen*, l'article *Thosephtha* a été supprimé ; la *Tosepta* est encore d'une origine douteuse, qu'on la considère comme une Mischna extracanonique par antithèse à la Mischna de Rabbi Jehouda Ha-nasi, ou avec M. Zuckermandel, comme la Mischna palestinienne par opposition à la Mischna babylonienne. Le chapitre II est consacré à l'histoire du Talmud et l'ancien chapitre III devient le chapitre IV. Le chapitre V est réservé au Talmud palestinien, et le chapitre VI au Talmud babylonien, etc.

Le chapitre que nous avons le plus souvent consulté était le chapitre VI, p. 76-93, contenant la liste chronographique des « cinq paires », des Tannaim et des Amoréens. C'est maintenant le chapitre IX, p. 81-112, qui a presque doublé par suite des nombreuses additions de nouveaux articles ou de développements d'anciens articles. Aux Tannaïm est ajoutée une cinquième génération appelée « demi-Tannaïm », qui auparavant, beaucoup plus courte, était intitulée « Jeunes contemporains de Jehouda Ha-nasi ». Le chapitre se termine par un nouveau paragraphe sur les Saboréens.

Comme c'est l'usage pour les manuels destinés aux débutants, le livre comprend une chrestomathie et un résumé de la Littérature. La chrestomathie « Textproben in Uebersetzung », p. 132-139, donne en traduction un passage de *Chullin*, 103 *b*-104 *b* et, en outre, un passage de Baba Meçi^ca, 20 *a*-21 *a*, qui ne se trouve pas dans les éditions précédentes. La littérature s'est enrichie d'environ quarante pages.

Les tables qui terminent l'ouvrage sont également plus développées. La première contient les mots hébreux et araméens expliqués dans le texte ; précédemment les mots araméens n'y figuraient pas. Suit la liste des titres des livres, qui n'est plus confondue dans la liste des noms propres plus complète, elle aussi.

Nous ne doutons pas du prompt succès de ce manuel dont un étudiant du Talmud, israélite ou chrétien, ne peut se dispenser.

R. D.

H. Diels, **Die Fragmente der Vorsokratiker, griechisch und deutsch.** Berlin, Weidmann; zweite Auflage, zweiter Band, erste Hälfte, 1907. VIII-395 pages.

E. Arndt, **Das Verhältnis der Verstandeserkenntnis zur sinnlichen in der vorsokratischen Philosophie** (Abhandlungen zur Philosophie und ihrer Geschichte herausgegeben von Benno Erdmann, XXXI). Halle a. S., Niemeyer, 1908, 57 p.

Désormais, il ne sera plus permis de lire les présocratiques ailleurs que dans l'admirable recueil de M. Diels. La deuxième édition est déjà en cours de publication (voir *Revue critique*, 1903, n° 22 et 1907, n° 15). Elle devait avoir deux volumes: elle en aura trois. Un subside de la librairie Weidmann permettra de publier, comme seconde moitié du tome II, un lexique très détaillé de la terminologie des *Vorsokratiker*. Félicitons-nous de cette décision. L'histoire des idées aura le pas plus rapide, lorsqu'un tel index permettra d'aller droit à des textes où apparaissent avec leur clarté première les termes les plus difficiles de notre vocabulaire philosophique.

Dans ce deuxième volume comme dans le premier, les accroissements dépassent toute attente. Je dois renoncer à en donner une idée. Les remarques justificatives sont entièrement nouvelles [1]. J'y relève à tout hasard, pour les recommander à ceux qui s'occupent d'histoire littéraire, les notes sur Épicharme (le long fragment exhumé à Hibeh, est une falsification naïve du IVe siècle) ainsi que la discussion sur les pseudépigraphes de Démocrite [2]. Enfin les deux tables des pages 737 à 864 (*Stellenregister* et *Namenregister*) vont, par les développements qu'elles prennent, augmenter beaucoup l'utilité de l'ouvrage.

S'il fallait justifier les méthodes nouvelles de la philologie classique, à lui seul, le recueil de M. Diels suffirait. On y trouve cette intime collaboration de toutes les disciplines et, avec la perfection du détail, cette ampleur de vue qu'exige le programme actuel de la science de l'antiquité. Et comme la renaissance des études philoso-

---

1. P. 699, dans les notes sur la p. 264, 8, on se serait attendu à trouver un renvoi à l'excellente dissertation de M. F. Schulte, *Archytae qui ferebantur de notionibus universalibus et de oppositis librorum reliquiae*. Marbourg, 1906.

1. La découverte d'une version du roman d'Achikar dans des papyrus araméens du Ve siècle avant J.-C., va-t-elle renouveler le sujet ?

phiques donne un regain de vogue aux présocratiques, il n'est pas à craindre que le chef-d'œuvre de M. Diels passe inaperçu.

Déjà son influence se fait sentir. Le travail de M. E. Arndt en fournit la preuve. A chaque page, on y retrouve les textes et les traductions de l'éditeur des *Vorsokratiker*. Comme M. A. le montre fort bien, ce que les doxographes font dire aux présocratiques sur l'opposition de la connaissance rationnelle et de la connaissance sensible, est faux presque d'un bout à l'autre. Les primitifs de l'histoire de la philosophie n'ont pas disserté sur le critère du vrai dans les termes ni avec les idées que Sextus Empiricus leur attribue. On a mis jusqu'ici, dans l'interprétation de leurs fragments, une théorie de la connaissance beaucoup trop avancée. Si M. A. a pu réfuter aisément tant de contresens des exégètes anciens et modernes, y compris Zeller, c'est aux *Vorsokratiker* qu'il le doit. C'est là qu'il a trouvé les deux séries parallèles de fragments authentiques et de doxographies erronées dont il montre le parfait désaccord. Claire et bien composée, cette monographie donne à penser. Elle facilitera la solution d'un problème attachant, en le débarrassant de plusieurs données fausses [1].

J. Bidez.

G. Modugno : **Il concetto della vita nella filosofia greca.** Bitonto, 1907, xv-526 pages.

W. Kinkel : **Geschichte der Philosophie als Einleitung in das System der Philosophie.** Zweiter Teil. Giessen, Töpelmann, 1908, 133 et 33 * pages. Prix : 3 Mk. 50.

Le gros volume de M. G. Modugno nous transporte bien loin des travaux de la critique. A le lire, on aurait l'impression que l'histoire de la philosophie grecque est faite depuis Zeller, et qu'il n'y a plus qu'à jouir des beaux horizons qu'elle nous présente. M. Modugno est un linguiste de profession qui pénètre, « étranger étonné », dans le champ de la philosophie grecque. Il y cueille « une fleur modeste » et l'offre à Ernest Monaci, son vénéré maître. Cette fleur plaît comme plairait un long morceau de lyrisme philosophique, célébrant la gloire de la Grèce avec quelques variations nouvelles. M. M. écrit des pages fort bien venues sur la pensée antique. Il a du goût, des lettres, et une culture philosophique distinguée. Il a lu Huit et Croiset. Il butine des idées intéressantes dans les périodiques les plus variés d'Italie, de France et d'Angleterre. Mais il ignore les *Penseurs grecs* de Gomperz, et les théories de Rudolf Eucken et de J. Burckhardt sur l'Hellénisme. Il est à regretter également que les *Vorsokratiker* n'aient pas encore pénétré jusqu'à Bitonto. La lecture du recueil de M. Diels aurait permis à M. M. d'atteindre à plus de pré-

1. Je ne vois pas mentionner, pour Héraclite et Parménide, l'opinion divergente de W. Freytag, *die Entwicklung der griechischen Erkenntnistheorie bis Aristoteles*, Halle, a. S., 1905.

cision dans beaucoup d'endroits et d'écrire, à tous égards, pour la génération présente.

L'histoire de M. Kinkel est tout autre. Elle repose sur une érudition solide. L'auteur — un philosophe connu déjà par des publications notables — est au courant des dernières recherches. Il a le don de se rendre partout clair et attrayant pour les esprits les moins préparés. L'exposé des doctrines (car les biographies n'ont guère de place dans ce manuel) est plein de chaleur et de vie, et admirablement succinct. Dans la méthode, il y a une reprise voulue et très moderne de la manière d'autrefois. L'auteur s'attache à découvrir dans l'antiquité l'origine des théories les plus nouvelles. Disciple des néo-Kantiens de Marbourg, il montre chez Platon les phénomènes avant-coureurs du criticisme. Si l'on a cru à la réalité objective des idées, c'est à cause d'Aristote, qui a mal entendu son maître et dont le contresens s'est perpétué[1]. M. K. ne se borne donc pas à faire voir comment les anciens ont été compris de leur temps et dans quel sens ils ont agi. Il estime que leur pensée a pu passer par dessus leurs disciples immédiats et il s'exerce à les lire pour son compte à lui. Cela fait un mélange spécial d'histoire et de propédeutique qui trouvera des amateurs à Marbourg et qui mérite d'en rencontrer partout.

J. Bidez.

Novae Symbolae Joachimicae. Festschrift des kön. Joachimsthalschen Gymnasiums aus Anlass des dreihundertjährigen Jubiläums der Anstalt. Veröffentlicht von dem Lehrer-Kollegium des kön. Joachimsthalschen Gymnasiums. Halle a. S., Verlag der Buchhandlung des Waisenhauses, 1907.

C. Bardt, *Ein verirrter Brief des Cicero an Cornificius*. Le texte de Cicéron, *Epist.*, XII, xxv, doit être divisé en deux lettres, l'une comprenant les deux premiers paragraphes est de la fin de mars 45; l'autre, §§ 3-5, a été écrite entre le 26 et le 29 novembre 44. — O. Schroeder, *Griechische Zweizeiler*, montre que les distiques d'Horace, épodes et groupes de deux vers, ont leur origine dans la métrique grecque, spécialement des tragiques. — J. L. Schultze, *Das « Evangelium » im 1. Thessalonicherbrief*, cherche à déterminer les divers sens du mot et à prouver que saint Paul y met tout un programme de vie, l'imitation du Christ. — P. Stengel, *Zu den griechischen Sakralaltertümern*. 1° Dès le temps d'Homère et avant l'extispicine, on plaçait dans les σπλάγχνα une vertu particulière. 2° Les τόμια, ou ἔντομα, sur lesquels on prêtait serment, sont les parties sexuelles ou plus exactement les testicules des animaux immolés. Ces parties étaient considérées, avec d'autres (cheveux, sang), comme le siège de la vie.

1. Je recommande à M. Kinkel une thèse française qui ne manque pas d'intérêt pour lui : c'est celle de M. Léon Robin sur la *Théorie platonicienne des Idées et des nombres d'après Aristote*, Paris, Alcan, 1908.

On choisissait de préférence des animaux où elles étaient plus visibles. Explication particulière de Γ 103 suiv., qui décrit un vieux culte de Gê. 3° Σφάγιον dans le mot rapporté par Théophraste, ATHÉNÉE, VI, 79, p. 261, désigne la mer comme le vase (σφάγιον ou σφαγεῖον) où l'on recueille le sang du sacrifice, en même temps qu'il signifie « victime ». Les Tirynthiens immolaient la victime au-dessus de la mer. Dès lors, δεδοίκατε μὴ τὸ σφάγιον ὑμῶν ἀναστρέψω; prenait un double sens. — K. FUHR, *Rhetorica.* Contrairement à l'opinion d'Usener, les sept premiers chapitres de la τέχνη du pseudo-Denys d'Halicarnasse sont postérieurs à Hermogène. M. Fuhr identifie un certain nombre d'exemples cités par les rhéteurs · d'autres sont certainement imaginaires. A remarquer une longue note sur la rhétorique dans Grégoire de Nazianze, p. 126 suiv. — W. NAUSESTER, *Beiträge zur Lehre vom Deponens und Passivum des Lateinischen.* M. N. a constaté que dans les comédies de Plaute les formes en *-r* (non périphrastiques) sont beaucoup plus fréquemment employées pour le déponent que pour le passif. Il en est de même pour Térence, Virgile et Sénèque. Horace, Pétrone et Catulle maintiennent la balance à peu près en équilibre. Lucrèce, Martial, Juvénal et les prosateurs les emploient plus volontiers pour le passif. Ce résultat conduit M. N. à penser que ces formes du déponent sont un usage de la langue populaire. Je n'en suis pas sûr. D'abord il aurait fallu étudier Varron et Caton aussi bien que Cicéron et César, seuls cités comme prosateurs. De plus, je ne sais si la question n'est pas mal posée et, en tout cas, n'est pas plus complexe. Il faudrait avoir une statistique des déponents, chez les auteurs cités. N'y a-t-il pas diminution de ces verbes dans l'usage? M. N., poursuivant son étude, aboutit à un autre résultat. Il distingue dans une forme comme *legor* le sens intransitif et le sens passif. Il constate que le tour *amor a Deo* est très rare chez Plaute, Térence, Virgile, Horace, Sénèque, Catulle, Pétrone (poète), Martial et Juvénal. Au contraire, les prosateurs, à en croire des sondages faits dans Cicéron, César et Tacite, l'emploient fréquemment. M. N. conclut que ce tour est une création artificielle de la prose « stylisée ». Est-ce sûr? Chez les poètes, la rareté du tour peut s'expliquer de bien des manières. On remarque une tendance à substituer aux tournures prépositionnelles des constructions moins massives, le datif par exemple à l'ablatif précédé de *in*. Il est inquiétant pour la thèse de M. N. que des sept exemples d'Horace, six se trouvent dans le premier livre des *Satires*, un document de la langue familière, et le septième dans les *Épîtres*. Si la langue populaire trouvait laide la phrase *amor a Deo*, pourquoi la prose châtiée de Cicéron l'accepte-t-elle si facilement? Il faudrait évidemment approfondir ces recherches. — R. SCHIEL, *Zur Anwendung der Kegelschnitte auf physikalische Fragen im Gymnasialunterrichte*, avec 12 figures. — Rudolf BARTELS, *Zu Schillers « Das Ideal und das Leben ».* — K. SCHMALZ, *Pleu-*

rotomaria Hirasei, *Pilsbry*, *eine Varietät von Pleurotomaria Beyrich*, *Hilgendorf*, avec trois planches. — G. Junge, *Wann haben die Griechen das Irrationale entdeckt?* Proclus, dans son commentaire sur Euclide, p. 63 Friedlein, attribue à Pythagore la théorie de l'irrationnel et la construction des corps réguliers, τὴν τῶν ἀλόγων πραγματείαν καί τὴν τῶν κοσμικῶν σχημάτων σύστασιν. D'une discussion détaillée de tous les témoignages, M. Junge conclut que cette assertion n'est pas exacte. La découverte de l'irrationnel est postérieure à Pythagore. M. Junge soutient que les autres découvertes qu'on lui attribue sont aussi postérieures, ainsi celle du carré de l'hypothénuse. Pythagore était un voyant qui faisait des mathématiques comme les alchimistes faisaient de la chimie. Son école a rendu des services. Le texte de Proclus n'est pas sûr, de plus : on pourrait lire plutôt ἀναλογιῶν ou ἀναλόγων. Le renseignement a été attribué à tort à Eudème.

Deux appendices contiennent une traduction en vers grecs du chant de Hildebrand, par O. Schroeder, et une traduction en vers allemands de Lucrèce, III, 830-1094, par C. Bardt.

Ce volume fait honneur au vieux gymnase, maintenant trois fois centenaire.

Paul Lejay.

Eranos, Acta philologica suecana. Edenda curauit V. Lundström. Göteborg, Eranos' förlag; Leipzig, Harrassowitz, 1907, 148 pp. in-8°.

Dans ce volume, M. Lundström examine le texte de l'*Agricola* de Tacite d'après les mss. de Iesi et de Tolède surtout. M. Ahlberg complète sa thèse sur l'enclise du verbe fini en latin et en voit de nouveaux exemples dans les formes épigraphiques *didit* (*C. I. L.*, XIV, 4268), *sicet* (*ib.* I, 199 ; *sententia Minuciorum*), *simus* (*ib.*, IX, 3473, 15). Il décompose *aduocapit* du chant des Arvales en *aduoca pit* (= *pete*). Ces interprétations ne me paraissent pas définitives. M. E. Wallstedt étudie les fins de vers qui comportent deux ïambes dans Plaute. M. Einar Löfstedt s'occupe de nouveau du ms. de Iesi, cette fois pour le texte de Dictys. Il montre avec évidence que ce ms. n'offre pas le « meilleur » texte de l'ouvrage. Il discute avec soin un assez grand nombre de passages et prouve qu'il connaît la langue de la décadence. P. 54, sur 28, 30 *ad conciliandum animos* : M. L. cite des passages semblables, mais ceux des types *inferendo bellum*, *aggrediendi hostes*, ne comptent pas, puisque c'est un usage de toutes les époques et souvent le plus fréquent. Il ne reste de valable que *ad coaceruandum materiam*. L'observation que le ms. de Iesi, dans tous les cas, tend à substituer l'accord à la tournure verbale, a plus de portée. Mais il faudrait déterminer, au point de vue du texte, de quel côté est l'innovation. Dans le fr. de Caecilius (A. G., II, xxiii, 10), *ad hostes* = *apud hostes* (p. 63). M. Lundström poursuit ses études sur Columelle et discute des passages du XIe livre; son observation

sur *significare* (p. 75) pris absolument, pour « tempestatem significat », est juste et intéressante. M. O. Lagercrantz sépare les deux gloses *cautum : sollicitum* et *canterum : nauis* (*CGl.*, IV, 28, 50); il compare *iouestod*, de l'inscription du forum, avec *iouistae* de Festus, dans Paul, p. 105,6. M. G. Thörnell discute divers passages de Tertullien, *De spectaculis, Ad Nationes, Scorpiace, De pudicitia, De anima, De patientia, Adu. Hermogenem. Adu. Marcionem.* M. Lundström revient sur Lascaris Kananos, dont il a publié récemment le voyage dans les pays du Nord. M. Löfstedt publie des mélanges critiques, sur Cic., *Att.*, II, 11; Sénèque, *Epist.*, 17, 3; Fronton, p. 94 N; Julius Valerius, I, 12: divers passages de l'*Histoire Auguste*; *Pan.*, p. 152, 26 B.; *Mulomedicina Chironis* p. 97, 16 O.; plusieurs gloses. Dans les trois mots de *Defix. tab.*, 248 Audollent, *exactos*, *exiliatos*, *exibilatos*, étudiés par M. Niedermann, *Berl. phil. Woch.*, 1906, 965, M. L. voit *exactos*, *exiliatos* (de *exilium*, renchérit sur *exactos*) et *exsibilatos*. M. J. Paulson publie des remarques sur le *De gigantibus* d'Olaus Magnus. M. Löfstedt étudie les rapports d'Ammien et de Ptolémée et corrige le texte de l'historien latin. M. Risberg commence une série de conjectures sur les poètes latins : aucune ne s'impose et plusieurs, comme *remissa uerba Echus* (III, 500) *capientia retia* (XIII, 922) sont tout à fait mauvaises. Il ne faudrait pas écrire pour son compte *displacet* (p. 144).

P. L.

Mélanges d'histoire bretonne (vi^{e}-xie siècle), par Ferdinand Lot. Paris, Champion, 1907. 478 pp. in-8°. Prix ; 15 fr.

L'histoire religieuse de Bretagne est pleine d'obscurités pour la période envisagée par M. Lot. Ces mélanges sont des articles des *Annales de Bretagne* revus et corrigés. En voici brièvement les conclusions.

Les *Gesta sanctorum Rotonensium* (Redon) ont été écrits entre 868 et 875, probablement par Ratvili, maître du biographe de saint Malo, Bili.

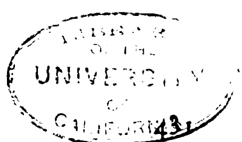
Festien a été évêque de Dol sous le règne du duc Salomon (857-874), pas avant 859. C'est lui qui a tenté de faire de Dol une métropole. Dol, comme évêché, existait bien avant 848. En effet, le siège de Corseul a été transféré à Alet (Saint-Malo) dans le courant du ve siècle. L'évêché de Dol a été constitué au xie siècle par l'abbé Samson aux dépens d'Alet. On sait que cette question d'évêchés est débattue entre érudits bretons.

Nominoé et Erispoé, de fait indépendants, ont gardé jusqu'à la mort de Lothaire (855) un lien nominal de vassalité. Nominoé a visité en 846 l'abbaye de Mont-Glonne ; mais ses dévastations ont été fort exagérées par la tradition des religieux consignée seulement au xe siècle.

Enfin M. L. a discuté la valeur et le rapport de quelques-unes des sources : celles du schisme breton du IXe siècle, la *Chronique de Nantes*, les *Gesta sanctornm Rotonensium*, l'*Indiculus de episcoporum Brittonum depositione;* la vie de saint Gildas; les vies de saint Malo. Tous ces documents ont été plus ou moins influencés par le schisme de Nominoé. La vie de saint Gildas, par Vidal, abbé de Ruis, contient peu de données historiques qui ne soient prises ailleurs. La partie la plus importante du livre de M. L. traite des vies de saint Malo. Les cinq principaux textes dependent l'un de l'autre. Celui qu'a donné Mabillon, *Acta sanctorum O. B.*, I, 217, a été composé entre 1143 et 1146 par Jean de Chatillon que les Bretons vénèrent sous le nom de Jean de la Grille. C'est une combinaison. Sigebert de Gembloux a retravaillé un texte anonyme conservé dans le ms. de Paris lat. 12404 du XIe siècle. L'anonyme est un remaniement d'un texte publié par Du Boys en 1605 d'après un ms. de Fleury. Le texte de Fleury reste donc en présence de la vie écrite par Bili. Or la comparaison de ce texte avec l'œuvre de Bili montre qu'il est le récit primitif dont parle Bili et dont il s'est servi. D'ailleurs toutes ces rédactions s'inspirent des mêmes procédés, développent les thèmes usuels de l'hagiographie littéraire, empruntent à des légendes plus anciennes (la légende de saint Brendan, Adamnan, Dicuil, etc.), ajoutent les produits du folklore : comme pendant aux merveilles du voyage de Malo-Brendan, on peut placer le conte de Barbe-Bleue enchâssé dans la vie de saint Gildas.

Le volume se termine par l'édition de trois textes, la plus ancienne vie de saint Malo (texte dit de Fleury, dont il existe trois mss. à la bibliothèque nationale : peut-être serait-il possible de retrouver à Paris, à Tours, à Berne ou à Rome le ms. de Du Boys), la vie de saint Malo par Bili, la vie et translation de saint Gildas. On doit être reconnaissant à M. L. de nous avoir donné une édition lisible et accessible de ces textes intéressants pour l'étude des croyances et de la littérature populaires.

Tout le livre témoigne d'une rigoureuse méthode. Il fournit une série de points d'appui solides à la future histoire du schisme breton. Ce schisme, à la fois politique et religieux, soulève des problémes qui ont une portée générale et tiennent à l'histoire de l'organisation ecclésiastique. Ainsi, p. 89, M. L. n'est pas de l'avis de Mgr Duchesne sur les remaniements des circonscriptions épiscopales introduits par Nominoé : « Qualifier de bonne action la création d'évêchés par un laïque sans l'assentiment du pape et du métropolitain me parait fort peu canonique ». Et M. L. cite Hinschius. Cela peut être vrai pour certains temps et certains pays. Mais au IXe siècle? Le métropolitain avait-il, hors des pays de domination franque, une telle prépotence réelle? Quant au pape, son intervention ne paraît alors efficace que dans les pays de mission où agissent des personnages envoyés par lui,



comme Boniface. Voy. sur toute cette question, l'exposé d'ailleurs confus de Thomassin, livre I, ch. LIV-LVII (t. I, p. 299 suiv. de l'édition de Bar-le-Duc). Thomassin n'est si embarrassé que parce qu'il veut trouver l'intervention du pape en dépit des faits; voir p. 312 ce qu'il dit des évêchés créés par Nominoé. On sait aussi que, pour M. Paul Fournier et d'autres savants, les fausses décrétales sont la conséquence de ces créations. Le schisme breton n'est donc pas seulement un incident local. Ce qui fait l'unité des *Mélanges* de M. Lot en fait aussi l'intérêt pour l'histoire religieuse générale.

P. L.

Journal inédit du duc de Croÿ (1718-1784), publié d'après le manuscrit autographe conservé à la bibliothèque de l'Institut, avec introduction, notes et index, par le vicomte de GROUCHY et Paul COTTIN, tome III, 324 pages; tome IV, 463 pages, in-8°. Paris, Ernest Flammarion, 1907.

Le tome III et le tome IV et dernier du Journal du duc de Croÿ ne méritent pas moins que les deux premiers de retenir l'attention. Ce journal est une source importante pour l'histoire de la Cour sous Louis XV et sous Louis XVI. Par la Cour, nous n'entendons pas seulement la famille royale et les courtisans, quel que soit l'intérêt des détails sur des événements considérables comme la maladie et la mort de Louis XV, le sacre et le couronnement de Louis XVI, dont l'auteur a été témoin oculaire, mais aussi, — et nous voudrions insister sur ce point — le personnel ministériel et les rouages du gouvernement. C'est ici qu'il convient de signaler les portraits que consacre l'auteur aux ministres de la guerre avec lesquels sa situation à la Cour et dans l'armée lui a donné fréquemment l'occasion de se trouver en rapport : Monteynard, d'Aiguillon, du Muy, Saint-Germain, Montbarey. Ses réflexions si judicieuses sur la cause de l'insuccès des grandes réformes de Saint-Germain, sont convaincantes; et l'on comprend mieux, après avoir lu le Journal du duc de Croÿ, les colères que ce ministre réformateur a excitées pour avoir méconnu les traditions et les mœurs de la noblesse française. — A un point de vue plus modeste, les détails que donne le duc de Croÿ sur son travail administratif avec le ministre à la suite de l'inspection des troupes de son commandement ne méritent pas moins d'être signalés pour l'histoire du mécanisme de l'administration de la guerre.

Mais ce journal offre un autre élément d'intérêt. Le duc de Croÿ, suivant la mode de son temps, était, comme il le dit lui-même, « amateur passionné » de sciences physiques et naturelles, de géographie, et admirateur des spectacles de la nature. Ces goûts et cette curiosité d'esprit l'ont amené à rappeler ses souvenirs sur sa visite à J.-J. Rousseau, le voyage de l'empereur Joseph II en France dans l'année 1777, les aspects pittoresques de Paris au temps de Louis XVI.

En résumé, le Journal du duc de Croÿ, s'il est parfois écrit avec

négligence, et comme tel d'une lecture inégalement attrayante, sera souvent consulté par les historiens auxquels la table analytique détaillée qui termine le tome IV rendra d'appréciables services.

L. TUETEY.

Louis WITTMER. **Etude de littérature comparée :** Charles de Villers (1765-1815), un intermédiaire entre la France et l'Allemagne et un précurseur de Mme de Staël. Genève, Georg ; Paris, Hachette, 1908 ; in-8°, de VI-473 pages.

Cet important travail ne laisse pas de trahir souvent l'inexpérience par la gaucherie du style, par quelque incertitude dans l'exposition et par de petites maladresses typographiques, renvois incomplets et lapsus que deux pages d'errata sont loin d'épuiser [1]. Il vient combler une incontestable lacune par deux apports qui lui confèrent son principal mérite : une utilisation abondante, parfois un peu confuse, des papiers de Villers conservés à la Bibliothèque de Hambourg ; une confrontation judicieuse des principales idées de cet informateur de Mme de Staël avec celles que proclama, avec infiniment plus de talent et de savoir-faire, la femme qui devint en quelque sorte l'exécutrice testamentaire de cet explorateur de l'idéalisme allemand. Et, ainsi, le cadre où J. Texte avait excellemment tracé le rôle de Villers se trouve complété et agrandi dans le sens qu'il avait lui-même indiqué ; M. Wittmer, qui avoue avec beaucoup de franchise sur quels points sa documentation de première main est restée en défaut, fournit une copieuse moisson de documents intéressants pour tout cet entre-deux de l'ancien régime et de la Restauration : il n'eût tenu qu'à lui d'augmenter encore la part qui y revient à Villers en revoyant à Berlin les papiers de Jean-Paul et à Munich ceux de Jacobi.

Cependant, même dans l'intérieur des limites que M. W. a pu atteindre, quelques points essentiels demeurent incertains. En dépit des témoignages cités, il ne me semble pas que Villers soit l'auteur de l'ensemble des *Lettres westphaliennes* [2]. Qu'il ait collaboré à

---

1. Pourquoi écrire régulièrement Schlœtzer et Owerbeck ? Lire Joubert p. 21, Reinhold p. 42, Archenholz p. 54 et 459, Maine de Biran p. 128, Junker p. 141, Baillet p. 142, *Journal étranger* p. 140 et 145, Gautier p. 178 et 179, Kœppen p. 191, Mounier p. 239 et 465, Reimarus p. 300, etc., etc. Il y a une interversion évidente page 62, note 2. Les erreurs sont nombreuses. Le discours de Boufflers à l'Académie de Berlin (p. 36) fut prononcé le 9 août 1798. La traduction, citée p. 24, de la *Messiade*, était de La Tresne, non de Chênedollé. Le « certain Menuret » de la p. 25 est un ancien collaborateur de l'*Encyclopédie*, dont l'ouvrage sur Hambourg n'était pas sans valeur. Il s'en faut (p. 266) que les noms de Bitaubé, de Boufflers, de Cabanis, de Denina fussent une concession à l'esprit français dans la liste des collaborateurs possibles de la *Bibliothèque germanique*. La traduction du *Woldemar* de Jacobi par Vanderbourg (p. 332 note 3) est de l'an IV.

2. Il y en a quatorze, et non treize, comme l'écrit M. W. (p. 16, n. 3). L'expression « notre vieux Klopstock » (p. 230 des *Lettres*) ne s'explique guère de la part d'un Français qui n'a pas encore résidé à Hambourg.

cet ouvrage, rien de plus assuré; mais la critique de son biographe aurait dû précisément s'appliquer à démêler sa part de coopération : les *Lettres* s'apparentent par quelques côtés au *Réveil* et au *Censeur*, dont la paternité ne saurait être déniée à M. de Romance-Mesmon ; ni l'éditeur Vieweg qui les publie, ni la littérature anglaise qui y est citée ou traduite, ni les confidences biographiques qui y paraissent ne témoignent en faveur de la paternité de Villers; inversement, une note de son exemplaire, à la bibliothèque de Hambourg (p. 158) parle de deux lettres « supprimées », l'une renfermant une critique assez vive du théâtre français et des trois unités, l'autre une comparaison du français avec l'allemand. Dès lors, on peut se demander si la lettre VIII doit être tenue en toute certitude pour le premier état de l'information de Villers au sujet de Kant et de ce qu'elle appelle, par un contresens significatif dont M. W. ne dit rien, la *Critique de la saine raison*.

M. W. s'attarde avec beaucoup de raison aux alentours de l'activité kantienne de Villers, de ce prosélytisme aussi ardent que malencontreux pour lui du « garçon philosophe *in officina kantiana*[1] » : outre que l'échec de son livre de 1801 est un des épisodes décisifs de sa carrière, il est certain que l'histoire des idées offre peu de conflits aussi significatifs que cette rencontre agressive de la métaphysique allemande et du pragmatisme français, avec l'incompréhension dont celle-là fut l'objet et dont M. W. nous donne de nombreux témoignages[2]. Kant, uniquement révélé à la France, à la fin du XVIIIe siècle, pour des à-côtés de son œuvre philosophique, connu de très rares initiés (au nombre desquels il semble qu'on doive ajouter Ch. Bonnet de Genève), devient entre les mains de Villers la machine de guerre avec laquelle on pourra battre en brèche la citadelle du sensualisme. M. W. écrit que c'est à partir de 1799 que notre émigré se met à l'œuvre (p. 67) et (p. 68) qu'il n'a jamais songé à donner une traduction littérale de la *Critique de la raison pure*. Cependant ce n'est qu'à Villers que peut s'appliquer une annonce insérée, à peu près dans les mêmes termes et comme l'avis d'une prise de possession, dans le *Hamburg. unparth. Correspondent* du 30 juin 1798 et dans le *Nord littéraire* du 1er octobre 1798 : « Un écrivain français s'occupe d'une traduction du livre de M. Kant, intitulé : *Critique de la raison pure*. Il fera précéder cette traduction d'un Essai d'exposition des principes fondamentaux de la philosophie critique. » C'est encore une traduction qu'annonce, en nommant cette fois « le chevalier de Villers », le *Merkur* de Wieland de février 1799. Il semble donc bien qu'il y ait eu une entreprise première assez différente de l'ultérieure *Philosophie*

1. Dédicace de Villers à Jacobi pour son exemplaire de *l'Idée de ce que pourrait être une histoire universelle*.

2. Ajouter l'article du *Publiciste*, 1er brumaire an X : *La philosophie de Kant ou de l'obscurité dans le langage philosophique*.

de Kant. Et ce détail a une importance qui est plus que documentaire, car il n'est pas indifférent de définir au plus juste l'époque de l'initiation kantienne la plus ardente de Villers : l'interprétation qu'il fera de Kant — cette sorte d'adaptation du criticisme à une religion de la conscience, cette appropriation à laquelle Gerstenberg et Reinhold ont une part signalée par M. W. (p. 97) mais insuffisamment précisée — se trouve éclairée par des données chronologiques de ce genre.

Une recherche analogue s'imposait au sujet de quelques points importants, où M. W., heureux de démontrer la dépendance de Mme de Stael à l'égard de Villers, ne s'arrête guère à regarder en arrière de celui-ci et à examiner ce que lui-même doit à Jean-Paul, à Grimm et à Schlegel pour quelques-unes de ses thèses préférées. Cette enquête eût été souhaitable surtout quand Mme de Stael et Villers sont d'accord, mais qu'un informateur commun peut être supposé à tous deux [1].

Je passe sur de moindres *desiderata*, un exposé plus complet de la collaboration de Villers au *Publiciste* [2], quelque effort pour animer les principaux milieux intellectuels où se plut son émigration en dehors de Gœttingue [3]. Mais il est permis de déplorer que la personne même d'un homme qui fut loin d'être un pur esprit reste si exsangue sous les pinceaux de M. W. A défaut d'une reproduction de ce portrait que Varnhagen d'Ense voyait en 1850 à Hambourg [4], on voudrait quelque part un signalement un peu précis : Begin ne parle-t-il pas de la ressemblance de Villers « avec les portraits de Paul Véronèse »? Surtout, on aimerait voir s'animer ce personnage que tant de contemporains, juges excellents, ont trouvée si séduisant et qui paraît, dans ces pages, absorbé jusqu'à l'immobilité par sa tâche d'investigateur de l'Allemagne ou de défenseur des villes hanséatiques : il serait malaisé à coup sûr de vérifier s'il fut vraiment l'amant de la femme de Cagliostro; mais c'est à peine si quelques allusions, et la citation de Constant, terriblement lucide dans sa simplicité, « sa vie enchevêtrée par un devoir né du sentiment et plus fort que sa source » nous rappellent que cette vaillante existence, même avant les avanies de 1814, eut son côté douloureux et tragique.

F. BALDENSPERGER.

1. C'est le cas, par exemple, pour l'article de Villers sur la *Romantique* en 1810 : il est impossible, comme je l'ai moi-même indiqué il y a quelques années, de ne pas y voir un reflet des *Conférences* de Schlegel.

2. Cf. les numéros du 19 vendémiaire an X, peut-être des 19 nivôse, 14 et 19 pluviôse an X, du 7 messidor an XI, du 27 novembre 1803, et, même en dehors de la polémique sur *Luther*, nombre d'articles épars de 1804 à 1806. Notons à ce sujet que l'ouvrage de Robelot, *De l'influence de la Réformation de Luther*, Paris, 1823, est encore donné (cf. *Débats* du 21 mars) pour une réplique à Villers.

3. Cf. J. G. Rist, *Lebenserinnerungen*, Gotha, 1880 (II, 62) : Cl. Th. Perthes, *Friedrich Perthes Leben*; W. von Bippen, *Eutiner Skizzen*, etc.

4. *Tagebücher*, VII, 219.

Juliana HASKELL. **Bayard Taylor's translation of Goethe's Faust.** New York, The Columbia University Press, 1908; in-8° de 110 pages.

La traduction de *Faust* par l'Américain Bayard Taylor est considérée en général comme la meilleure restitution en langue anglaise du poème de Goethe, et la critique allemande en particulier ne lui a jamais mesuré ses éloges. Mlle Haskell s'inscrit en faux contre cette opinion consacrée. Technicien habile plutôt que poète, Taylor a donné de *Faust* un fac-similé singulièrement réussi, mais point une de ces « recréations » comme le fragment traduit par Shelley en laisse, par exemple, l'impression : tel est le jugement qui se dégage d'une étude fort attentive, armée des procédés les plus rigoureux de vérification objective. Tous les critères, cependant, n'y sont pas d'égale valeur; et le pourcentage des mots d'origine latine (à condition qu'ils ne soient pas d'un vocabulaire abstrait ou prétentieux), la durée de l'effort nécessaire à l'accomplissement de l'œuvre (si celle-ci n'est pas entreprise vraiment *invita Minerva*) sont des arguments moins forts que la plupart de ceux qu'applique Mlle H. à la solution d'un cas assez analogue à celui de la traduction Sabatier chez nous.

F. B.

— La *Société pour le progrès des études philologiques et historiques, fondée à Bruxelles, le 12 avril 1874*, nous envoie son *Bulletin*, Séances du 12 mai 1907 et du 10 novembre 1907 (105 pp. in-8°). Dans la première, M. DE DECKER donne l'interprétation d'une intéressante inscription grecque versifiée, provenant d'Héraclée du Latmos et conservée au musée du Louvre; M. CAUCHIE explique l'origine des assemblées du clergé de France; M. PIRENNE discute les origines du capitalisme qu'il place dans l'accumulation des gains commerciaux; M. CRUTZEN traite de l'enseignement de la géographie; M. TOURNEUR étudie l'épopée irlandaise *Táin bó Cúalnge*, qui a pour sujet le rapt du taureau extraordinaire, le *Dond* de Cualnge, et montre qu'elle est le produit du labeur de nombreuses générations de poètes, mais qu'on ne saurait rien en conclure en ce qui concerne les épopées des autres peuples. Dans la séance du 10 novembre, M. DE DECKER établit que Lucain se rapproche du genre oratoire par un grand nombre de *sententiae*. On a été à cette occasion un peu sévère pour Lucain. Je remarquerai que la conclusion d'un développement, d'un alinéa, par une phrase qui le résume, est, en somme, naturelle. On en trouverait des exemples curieux chez des écrivains exempts de toute rhétorique scolastique, ainsi dans About. Les rhéteurs n'ont fait que codifier, et peut-être gâter par une recette mécanique, une pratique instinctive de tout homme qui exprime sa pensée par un développement. M. DES MAREZ croit que le mot *oppidum*, dans les textes flamands et brabançons du XIIe et du commencement du XIIIe siècle, désigne une localité juridiquement affranchie. M. JORISSENNE attribue la rectitude du tracé des voies romaines aux renseignements fournis par les habitants. M. HOFFMANN communique des essais de réforme dans la discipline scolaire qui ont pour base le contrôle des élèves par eux-mêmes et l'élection de délégués des élèves. — P. L.

— L'ouvrage de M. Richard HEINZE, *Vergils epische Technik*, a eu promptement

une deuxième édition (Leipzig, Teubner, 1908; x-498 pp. in-8°; prix : 12 Mk.). La première avait paru en 1902. Nous avons dit le mérite de ce livre, son utilité et l'étroitesse de son sujet. La nouvelle édition a été sérieusement revue. Elle s'augmente de neuf pages de texte. Les notes paraissent surtout avoir bénéficié des additions : citations, exemples, références à des livres anciens (Sellar) ou récents. Cette mise au point permettra au livre de rendre de nouveaux services. — P. L.

— M. Cesare Travaglio a recherché *La scrittura latina volgare nei papiri dei primi cinque secoli dopo Cristo* (Reale Academia delle scienze di Torino, anno 1907-1908, *Atti*, vol. XLIII, 16 févr. 1908; Torino, Clausen, 1908; 22 pp. in-8°). C'est un dépouillement des particularités orthographiques, phonétiques, morphologiques de trente-deux documents sur papyrus, presque tous de découverte récente. Ce travail complètera utilement les listes de Schuchardt et autres. — P. L.

— Pour les « Conférences théologiques de Giessen », M. Erwin Preuschen a choisi comme sujet : *Die philologische Arbeit an den älteren Kirchenlehrern und ihre Bedeutung für die Theologie, ein Referat;* A. Töpelmann, Giessen, 1907 ; 48 pp. in-8° ; prix ; 1 Mk. 20. C'est une revue, forcément rapide, du travail philologique accompli depuis la Renaissance dans la littérature chrétienne. M. P. demande qu'on ne relève pas trop des omissions forcées. Cependant, on peut regretter qu'il ne dise pas un mot de Cotelier, de Sirmond, de Petau : il semble que l'œuvre critique commence avec les Bénédictins. Sur les difficultés que les préoccupations dogmatiques suscitèrent à l'édition bénédictine de Saint-Augustin, il fallait citer à côté de Kukula, Ingold et Didio, Histoire de l'édition bénédictine de saint Augustin (Paris, 1903). P. 16, n. 2, l'édition de Prudence par Dressel est accompagnée de l'épithète : « vortrefflich ». C'est une épithète de nature, sous la plume des savants allemands; malheureusement, voilà bien longtemps que les paléographes français ont démontré que cette édition « excellente » est détestable et représente un recul notable sur les précédentes ; c'est ce que confirmeront les travaux de M. Bergmann. Les collections d'*Anecdota* de Mai ne sont mentionnées qu'incidemment, p. 30. S'il est permis de plaider pour soi, la collection que nous dirigeons, M. Hemmer et moi, aurait pu être mentionnée p. 27 ou p. 37. Mais on trouvera dans cette brochure une liste intéressante des premières éditions (le nombre des éditions de Lactance au xv° et au xvi° s., est dû à l'influence de l'humanisme, cet écrivain étant le « Cicéron chrétien »; p. 6, n. 2) ; un éloge mérité de Lightfoot, une explication claire et exacte de la tâche de l'éditeur, une définition de l'étude des auteurs ecclésiastiques : « Les temps sont irrévocablement passés où les Pères n'étaient appelés que comme des témoins de la vérité enseignée, des défenseurs de la position occupée; ils sont pour nous des témoins sincères non de notre temps, mais du leur ». — P. L.

— La librairie Hinrichs publie une nouvelle édition du précieux opuscule de saint Irénée retrouvé dans une traduction arménienne : *Des heiligen Irenäus, Schrift zum Erweise der apostolischen Verkündigung,* Εἰς ἐπίδειξιν τοῦ ἀποστολικοῦ κηρύγματος, *armenischer Version entdeckt und im deutsch uebersetzt von* Karapet Ter-Mekerttschian *und* E. Ter-Minassiantz ; *mit Nachwort, Anmerkungen, Quellenliste von* Adolf Harnack (Leipzig, Hinrichs, 1908; 68 pp. in-8°). C'est une édition *minor* qui ne diffère de celle des *Texte und Untersuchungen* que par la suppression du texte arménien. La traduction allemande a été améliorée et retouchée. — P. L.

— M. G. Dottin permet à tout le monde de lire : *Les livres de saint Patrice,*

apôtre de l'Irlande (introduction, traduction et notes; Paris, Bloud, [1908]; 62 pp. in-16), c'est-à-dire la *Confession*, l'*Épitre à Coroticus*, les dits de saint Patrice, la prière gaélique, l'hymne gaélique. L'introduction fait connaître les documents, réunit les faits assurés et raconte la légende d'après la *Vie Tripartite* (XIe s.) avec référence aux récits plus anciens, surtout à ceux de Tirechan et de Muirchu (VIIe s.). L'ensemble forme un recueil très précieux et réunit des textes souvent discutés, mais difficiles à grouper. M. Dottin s'est acquitté de cette tâche avec sûreté et conscience. Son introduction est excellente, dans sa brièveté, par sa précision et sa clarté. — P. L.

— Le P. Hartmann GRISAR a donné une édition allemande de son ouvrage sur le *Sancta Sanctorum* du Latran : *Die römische Kapelle Sancta Sanctorum und ihr Schatz, meine Entdeckungen und Studien in der Palastkapelle der mittelalterlichen Päpste; mit einer Abhandlung von M.* DREGER *ueber die figurierten Seidenstoffe des Schatzes;* Mit 77 Abbildungen und 7 zum Teil farbigen Tafeln; Fribourg en Brisgau, Herder, 1908; VIII-156 pp. gr. in-8°. Prix : 10 Mk. Nous avons annoncé l'an dernier l'édition italienne, que le P. G. qualifie maintenant de seconde édition; l'édition allemande reproduit le manuscrit original. Il n'y a pas de différences essentielles dans les deux publications quant à la rédaction. Mais l'édition allemande a de plus seize gravures nouvelles, les planches et la dissertation de M. Dreger sur les étoffes. L'exécution matérielle du livre et des gravures est meilleure que dans l'édition italienne. Le P. Grisar devrait bien maintenant reprendre l'étude détaillée des objets précieux du *Sancta Sanctorum* dans un livre écrit en français. — P L.

— Le P. EUSÈBE de Bar-le-Duc a traduit de l'allemand l'*Histoire des études dans l'ordre de Saint-François depuis sa fondation jusque vers la moitié du* XIIIe *siècle*, par le P. HILARIN de Lucerne (Paris, Picard, 1908; VII-574 pp. in-8°; prix : 10 fr.). A l'origine, suivant l'ordre d'Innocent III, les Franciscains devaient prêcher la pénitence. Mais dès 1230, ils abordent la théologie et comptent parmi leurs prédicateurs des hommes aussi remarquables que Berthold de Ratisbonne. Ils se forment d'abord à Bologne, dès le temps de saint François, sous la direction d'Antoine de Padoue; puis ils créent leurs célèbres écoles d'Oxford et de Paris. Le P. Hilarin fait l'histoire de ces établissements, en décrit l'organisation, le fonctionnement, le programme. Les écoles des Franciscains étaient ouvertes à tous; ainsi s'explique leur influence étendue et profonde. D'abord limités à la théologie, leurs maîtres s'annexent peu à peu toutes les connaissances humaines, suivant la conception encyclopédique du moyen âge. Le livre du P. Hilarin est une importante contribution à l'histoire de l'enseignement et des universités. Un excellent index rend les recherches faciles. — P. L.

— Le tome XV des *Œuvres de saint François de Sales*, édition complète publiée par les soins des religieuses de la Visitation du premier monastère d'Annecy (Paris et Lyon, Vitte, 1908 XVI-468 p.) contient les lettres des années 1611-1613, soit deux cent vingt lettres de saint François, de huit de ses correspondants et quatre appendices. — S.

— Dans *Les Animaux en justice, procédure en excommunications* (Paris, Daragon, 1908; 44 p. in-18; prix : 1 fr. 50). M. Edouard L. DE KERDANIEL a réuni un certain nombre de faits appartenant surtout à l'Est et au Sud-Est de la France. Il s'est surtout servi du *Traité des monitoires* de Gaspard Bally (Lyon, 1668), avocat à Chambéry, sans doute au XVIIe siècle, bien qu'on ait imprimé XVIIIe, p. 19, n. 1,

l. 2. Les seize premières pages, recueil de notes incohérentes sur les démons et le folk-lore des animaux, aurait pu être remplacé sans dommage par deux ou trois phrases, si M. de Kerdaniel jugeait une introduction nécessaire. — M. D.

— M. Th. Ducrocq proteste contre : *Le coq prétendu gaulois ; suivi d'un rapport à l'Académie des inscriptions et belles-lettres et complément à la légende du coq dit gaulois usurpant les revers de nos nouvelles monnaies d'or;* 2e édition; Paris, Fontemoing, 1908; 38 pages, in-18; prix : 1 fr. 50. Ce mémoire, documenté par une étude des monnaies gauloises et des textes, mériterait d'être pris en sérieuse considération. La plus piquante découverte de M. Ducrocq est que le coq, pour un historien, ne saurait être autre chose que l'emblème de la monarchie de juillet. Il plaide avec raison la cause du Génie de Dupé, œuvre élégante et fine, tout à fait digne de remplacer l'énorme poulet de nos monnaies actuelles, — P. L.

— Au dernier concours de poésie latine jugé par l'académie d'Amsterdam, ont été couronnés : A. M. Casoli, *Ad Conuentum Hagensem de publica pace*; F. X. Reuss, *Claudia Vestalis*; P. Rosati, *Vita urbana*; A. Zappata, *Soterichus*; F. Sofia-Alesso, *Vis electrica* (Amstelodami, J. Müller, 1908; 9 + 19 + 20 + 17 + 11 pp., in-8°). Le premier poème qui a eu la médaille, est une ode alcaïque. — P. L.

— Nous devons nous contenter de signaler par une simple mention le manuel de Siamois (*An Elementary Handbook of the Siamese language*) publié à Bangkok en 1906 par M. B.-O. Cartwright (en dépôt à Londres, chez Luzac et Co). L'auteur ne vise qu'à donner un enseignement pratique; il ignore ou écarte systématiquement les questions de philologie ou d'histoire. Le plan en est méthodique, la disposition claire, les exercices heureusement gradués; l'ouvrage rendra certainement service aux personnes qui veulent apprendre à parler le siamois. — S. L.

— Les latinistes connaissent les excellentes éditions des discours de Cicéron que Alf. Eberhard a données autrefois, avec notes en allemand, chez Teubner. Comme il fallait reprendre et remettre au courant le livre IV des Verrines (*De Signis*) (prix 1 m. 50), la librairie a eu l'heureuse idée de charger de ce travail le professeur de Berlin Herm. Nohl. Pour s'en acquitter personne n'avait plus de compétence; et personne n'aurait pu l'exécuter avec plus de conscience. M. N. a su, comme il est nécessaire dans ces éditions, concilier l'esprit traditionnel avec le souci de ne rien perdre des travaux récents. Je trouve cette alliance ici très sage et le résultat excellent. Les professeurs habitués aux anciens livres seront heureux de retrouver dans le nouvel ouvrage beaucoup de fines remarques d'Eberhard, simplement déplacées du bas des pages et rejetées dans l'Appendice; et cela afin de ne pas trop effrayer les jeunes lecteurs et pour laisser un peu de jour sous le texte. Tout au plus suis-je étonné de voir conservés tant de renvois à la bonne grammaire de Zumpt. Il faut croire que ses exemplaires tiennent encore dans les gymnases allemands. Quant aux nouveautés, M. N., le disant ou non, profite soigneusement de tout ce qui a paru; il cite souvent la traduction et les remarques de Bardt; enfin il suit, paragraphe par paragraphe, les leçons de la nouvelle édition critique de Peterson, non pas il est vrai, tant s'en faut, pour les approuver. M. N. annonce un compte rendu détaillé de cette édition, pour paraître dans la *Berliner Wochenschrift:* nous l'attendrons patiemment. Mais sans plus attendre, souhaitons bon succès au nouveau Richter-Eberhard-Nohl, sûrement très neuf et aussi très digne de ses aînés. — É. T.

— M. H. Meusel, l'éditeur bien connu de César, donne chez Weber, à Berlin, une deuxième édition d'une Guerre des Gaules destinées aux classes. La révision a été faite avec la conscience que M. Meusel apporte à tout ce qu'il publie. Notons que, se rendant aux raisons de W. Kelsey (Transactions of the Amer. Philol. Association, 1906), M. M. donne ici comme titre : *Commentarii rerum in Gallia gestarum* (cf. *Revue critique* de 1907, II, p. 497). — J'appelle surtout l'attention des lecteurs sur l'appendice final (16 p.), où sont notés les changements apportés au texte, de la première à la seconde édition. M. M. promet de s'expliquer en détail sur tous ces points l'an prochain, dans un compte rendu des *Jahresber. des philol. Vereins.* — É. T.

— J'ai signalé, quand elle a paru (*Revue* de 1903, II, p. 186), la première édition du Perse et du Juvénal de M. Owen dans la Bibliothèque d'Oxford. Les changements apportés dans la deuxième édition, dont la préface est datée de décembre 1907, consistent en retouches de détail, destinées à compléter et à préciser la récension de *P* et de ω : dans l'addition de leçons d'un Urbinas du Vatican et d'un ms. de Montpellier; enfin dans la mention de quelques conjectures récentes. M. O. se montre ici plus conservateur et il a renoncé à plusieurs changements qu'il proposait jadis. — É. T.

— Dans *L'Exégèse des Codes et la Nature du raisonnement juridique* de M. F. Mallieut, avocat près la Cour d'appel de Liège, docteur en philosophie (Paris, Giard et Brière, 1908, 256 p. in-8°), se trouvent, autant que j'en puis juger, beaucoup d'idées, de la pénétration et nombre d'exemples qui prouvent une grande familiarité avec les questions juridiques aussi bien qu'avec les théories contemporaines; le faible serait dans les longueurs; dans la langue qui n'est pas toujours sobre ni même correcte (p. 167 au bas, galimatias ou impression embrouillée); mais comme bien des pages donnent à réfléchir, le livre est à recommander à tous ceux que le sujet intéresse. — É. T.

— La 14e livraison des « Beihefte zur Zeitschrift für Romanische Philologie » contient, sous le titre : *Ueber Boeve de Hanstone* (Halle, 1908-107, pp. in-8°. Prix : M. 3,60), un travail dans lequel M. Leo Jordan étudie la légende de Boeve dans la version anglo-normande et dans la version italienne, dont il donne une analyse parallèle détaillée. Cette comparaison, ainsi que l'examen des nombreuses aventures comprises dans la légende et de multiples rapprochements avec les légendes connexes, permettent à l'auteur de reconstituer dans ses grandes lignes le thème épique tel qu'il existait au XIIe siècle. M. J. termine son ouvrage par une discussion des sources des principaux épisodes, et par la constatation qu'en matière de légende ou de fable, les questions d'origine et de priorité sont à peu près insolubles. — P. D.

— La notice sur le *Général Reynier à Naples* que M. Jacques Rambaud extrait du 99e tome de la *Revue historique*, prouve la connaissance non seulement des sources mais des lieux, et non seulement d'un épisode des guerres napoléoniennes, mais de la correspondance générale de l'empereur. L'auteur réussit par là à expliquer pourquoi Reynier ne fut pas disgracié après un échec et aussi pourquoi il ne fut jamais très en faveur. On trouvera aussi dans cet article de nouvelles preuves du malencontreux dédain de Napoléon pour les troupes anglaises. Ajoutons que M. J. R. sait aussi bien se faire ouvrir les collections privées que puiser dans les dépôts publics. Tout cela est de bon augure. — Ch. Dejob.

— L'excellente et déjà copieuse *Bibliotheca storica del risorgimento italiano* vient

de s'augmenter d'un nouveau volume, consacré par M. Carlo Torta à la Révolution piémontaise de 1821 (Roma, Soc. Dante Alighieri, 1908, petit in-8°, 300 p., 3 lire). C'est un récit très suivi des préliminaires de la Révolution, de la crise constitutionnelle et de la Régence de Charles Albert, enfin de la défaite et de la répression. Les sources utilisées sont naturellement italiennes presque sans exception, et à ce point de vue il est permis de regretter qu'aucun usage n'ait été fait des rapports, encore inédits, des agents diplomatiques étrangers à Turin. Cette réserve faite, il n'y a guère qu'à louer dans l'ouvrage de M. T. Sa sympathie naturelle pour les révolutionnaires patriotes ne fait pas tort à sa liberté de jugement; il n'a cherché, ni à dissimuler les petits côtés de la révolution, ni à transformer la débandade de Novare en une journée héroïque. Les lecteurs français seront principalement intéressés, croyons-nous, par deux faits qui ressortent clairement de ce livre, et qui, pour eux du moins, sont assez nouveaux. Charles-Albert n'a joué qu'un rôle assez effacé et peut-être pas très sympathique dans la crise; les carbonari, malgré leur enthousiasme et leur énergie, n'ont pris qu'une part restreinte à l'insurrection et ce n'est pas eux qui l'ont dirigée. Des pièces justificatives et une bibliographie soignée accompagnent cet excellent petit recueil. — R. G.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 13 novembre 1907.* — M. le secrétaire perpétuel donne lecture des lettres par lesquelles MM. Clément Huart et Paul-Frédéric Girard se présentent, le premier à la place de membre ordinaire vacante par suite du décès de M. Derenbourg, le second à la place de membre ordinaire vacante par suite du décès de M. Boissier. Il communique ensuite une lettre de M. Prou, qui déclare présenter sa candidature aux deux fauteuils.

M. Franz Cumont, correspondant de l'Académie, fait une communication sur la théologie du culte solaire, qui fut la dernière forme du paganisme antique. De la constatation que le soleil règle le mouvement des planètes, les astrologues chaldéens tirèrent la conséquence qu'il était le maitre de l'harmonie cosmique; ils virent dans cette lumière intelligente le créateur des âmes, qu'il faisait après la mort remonter dans son sein. Constituée au IIe siècle après J.-C., cette théologie fut propagée par les philosophes stoïciens et par les mystères orientaux dans l'Empire romain, où elle devint prédominante au IIIe siècle.

M. Léon Dorez lit une note sur l'inventaire dressé après le décès de Giovanni Marcanova, professeur de médecine et de philosophie à Padoue et à Bologne de 1440 à 1467, l'un des créateurs de l'épigraphie latine. Cet inventaire énumère 520 manuscrits environ, chiffre considérable pour une bibliothèque privée, et renferme les détails les plus curieux sur la lingerie, la batterie de cuisine, l'écurie, etc., d'un professeur du XVe siècle. Il a été découvert par M. Ferdinando Jacoli, qui a consenti à le communiquer à M. Dorez et qui le publiera en collaboration avec ce dernier.

M. Héron de Villefosse communique, au nom du R. P. Delattre, un rapport sur les fouilles exécutées à Carthage, au cours de l'année 1908, dans le flanc sud de la colline de Bordj-Djedid. Ces fouilles ont amené la découverte de sépultures puniques, qui avaient déjà été visitées dans l'antiquité, d'un aqueduc et de thermes. Le P. Delattre a également trouvé un important dépôt de lampes romaines provenant d'un atelier ou d'un magasin. Il envoie le dessin d'une de ces lampes portant les images d'Isis et d'Hermanubis. Ce dernier est représenté avec un buste humain drapé et une tête de chacal; il tient un caducée de la main gauche.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance publique annuelle du vendredi 20 novembre 1908.* — I. Ordre des lectures : 1° Discours de M. Babelon, président, annonçant les prix décernés en 1908, et les sujets des prix proposés; 2° Notice sur la vie et les travaux de M. Marie-Louis-Antoine-Gaston Boissier, membre de l'Académie, par M. Georges Perrot, secrétaire perpétuel; 3° La Chine en Europe au XVIIIe siècle, par M. Henri Cordier, membre de l'Académie.

Léon Dorez.

Le propriétaire-gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 49 — 10 décembre — 1908

A. MEILLET, **Les dialectes indo-européens** (Collection linguistique publiée par la Société de linguistique de Paris, I). Paris, Champion, 1908. 139 p. in-8°. 4 fr. 50.

L'une des parties les plus neuves et les plus personnelles de l'*Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes* de M. Meillet, 2me édition, 1908, était sans doute le chapitre consacré au développement des dialectes (voir la *Revue critique* du 2 juillet 1908). L'auteur y indiquait « à la fois l'existence de lignes d'isoglosses à l'intérieur de l'indo-européen et l'indépendance de chacune d'elles par rapport aux autres » ; mais pour rester dans le cadre de l'ouvrage, il avait dû restreindre son exposé à quelques faits généraux. L'objet du présent volume, par lequel débute magistralement une collection publiée sous les auspices de la société de linguistique, est de préciser cette théorie des dialectes indo-européens en l'illustrant d'exemples particulièrement significatifs.

Bon nombre de traits communs rapprochent certains dialectes géographiquement contigus : le sanskrit et le zend par exemple forment un groupe indo-iranien caractérisé par des traits propres qui le distinguent du grec et de l'arménien. On peut définir de même l'existence d'un groupe balto-slave ou italo-celtique. Enfin les dialectes du nord-ouest présentent en ce qui concerne le vocabulaire une série d'innovations spéciales, notamment pour les noms d'objets usuels et les termes de civilisation. Ces faits ont déjà souvent été signalés. Mais M. Meillet en dégage des conclusions nouvelles; dans son livre en effet l'indo-européen apparaît non plus comme une unité régulièrement constituée, mais comme un groupement de dialectes déjà fortement différenciés et où se manifestent çà et là des tendances particulières. Il ressort ainsi avec évidence que dès la période la plus

ancienne le développement des grandes familles de langues avait une originalité propre, en même temps qu'il s'introduit une chronologie nouvelle entre l'époque de l'inaccessible unité primitive et celle des premiers documents attestés.

Mais ce n'est pas tout. Si l'on réunit dans un classement méthodique non plus les groupes de langues, mais les grands faits linguistiques, on constate que l'extension des uns et des autres ne coïncide pas et qu'il y a contradiction entre les lignes d'isoglosses. Ainsi, au point de vue du traitement des gutturales on obtient la répartition bien connue des langues *satem* et des langues *centum*, mais cette répartition ne subsiste pas identique si l'on examine par exemple l'évolution des voyelles *o* et *a* ou l'emploi des formes casuelles en *bh* et en *m*. M. M. aboutit à la même conclusion en étudiant successivement en une quinzaine de chapitres quelques grands faits de phonétique, de morphologie et de vocabulaire. Si les principales lignes de démarcation passent entre les dialectes occidentaux et les dialectes orientaux, il y a sur bien des points chevauchement des uns sur les autres. Par suite, les parlers indo-européens devaient occuper une aire où les innovations linguistiques avaient lieu d'une manière indépendante sur des domaines contigus sans qu'il y eût nulle part une limite qui séparât entièrement certains groupes de certains autres. Quand la séparation s'est produite, il n'y a pas eu « dislocation » comme dans l'histoire du germanique, où le gotique s'est de bonne heure isolé des autres dialectes, mais plutôt « rayonnement » comme dans l'expansion des langues slaves.

Telle est la conception nouvelle que suggèrent peu à peu les subtiles analyses du livre et qu'exprime fortement la conclusion. Elle est sans doute plus compliquée que la conception ordinaire, mais elle est aussi plus précise et surtout elle a le grand mérite, qui caractérise d'ailleurs tous les travaux de l'auteur, de se rapprocher davantage de la réalité des faits.

J. Vendryes.

A history of Ottoman poetry, by the late E. J. W. Gibb : vol. 5, ed. by Edw. Browne. London, 1907. Luzac, in-8°,

Le cinquième volume du grand ouvrage de Gibb vient d'être imprimé, sous l'affectueuse surveillance d'Edw. Browne, qui l'a fait précéder d'une courte introduction. Il comprend seulement 111 pages de texte, et en 150 pages un copieux index des cinq premiers tomes. Il sera suivi d'un sixième volume, contenant le texte turc des « pièces » traduites par Gibb dans le cours de l'ouvrage, et d'un septième volume, où un écrivain turc, encore anonyme, continuera jusqu'à l'heure actuelle, l'histoire de la poésie turque.

Les derniers événements, qui ont si brusquement modifié le vêtement politique et social de la Turquie, donnent un intérêt tout parti-

culier aux chapitres, tout incomplets qu'ils soient, que Gibb a consacrés au mouvement littéraire de 1859 à 1879. C'est en effet à cette date que les idées occidentales, maniées par les premiers « Jeunes-Turcs », Chinasi, Zia et Kemal, font leur entrée dans la pensée turque. La longue période de servile imitation de la Perse, qu'ici même Barbier de Meynard jugeait avec sévérité en rendant compte des précédents volumes de la *History of Ottoman Poetry*, prend fin brusquement au milieu du XIXe siècle ; c'est vers d'autres formes et d'autres pensées que se tournent les hommes dont l'âme n'est point seulement reflet de choses déjà dites. Gibb a montré quelle influence prépondérante la France a exercée sur eux ; ce sont des traductions d'œuvres françaises à quoi s'essaient tout d'abord les novateurs, et après les pièces de Molière et après Télémaque, c'est l'Émile qu'ils font connaître à leurs lecteurs. Les idées occidentales de patrie, de nation et de liberté, qui apparaissent chez des hommes auxquels l'Islam fournissait auparavant, au-delà de la petite patrie locale, le seul cadre social élargi, eurent sur la poésie une influence immédiate ; tout en pratiquant encore les clichés surannés de l'amour et du mysticisme, elle s'essaya à de plus graves et plus fermes pensées. Ce fut un mouvement d'éveil, dont il était difficile de mesurer la force et dont on ne saurait, même après la dernière effusion, préciser la profondeur sociale.

Sans prétendre toucher ici à cette question d'actualité immédiate, il est permis d'indiquer l'hésitation qu'on éprouve, après avoir lu les derniers chapitres de Gibb, à espérer la large diffusion des vers de Chinasi, de Kemal et de Zia. Nationalistes d'âme, ils devaient tendre à écrire une langue vraiment nationale ; et l'instrument populaire leur faisant défaut, Gibb montre avec quelle prudence ils tentèrent de le créer. Dans le grand mouvement vers le progrès occidental qui a soulevé depuis quelques années certains milieux du monde arabe, les pensées nouvelles ont trouvé une langue toute prête à les exprimer. Il faut une ignorance étrange chez des hommes qui pourraient avoir appris à connaître les choses arabes, pour soutenir, comme le fit récemment un publiciste tunisien dans un grand journal du soir, que la langue arabe est inapte à rendre les idées occidentales. Parmi les grands classiques de la littérature arabe, on compte des écrivains, comme Ghazali et Ibn Khaldoun, qui sont lus en Orient dans des éditions peu coûteuses et fréquemment renouvelées, et chez qui l'on trouve, comme chez d'autres moins populaires, tout un matériel d'idées et d'expressions abstraites qu'il est à peine besoin de rajeunir. Les écrivains novateurs de langue arabe ont donc en main un instrument de propagande avec quoi frapper l'esprit de ceux même qui en sont restés à l'étude élémentaire du Coran et de la grammaire.

Telle n'est point la situation en ce qui concerne la langue turque. Née dans les vastes espaces de l'Asie Centrale et suffisant aux besoins de populations primitives, elle a dû, lors de la marche vers l'Occident,

satisfaire brusquement à des façons de vivre nouvelles ; elle n'a pas eu le temps d'évoluer, et elle a emprunté de toutes pièces ce qui lui manquait. Ainsi s'est formée une langue écrite artificielle, où l'arabe est entré à flots sous l'influence des études religieuses, tandis que le persan s'y introduisait abondamment avec l'imitation littéraire. C'est à l'arabe que les « jeunes turcs » nationalistes empruntaient leur trilogie : patrie, nation, liberté. Entre la langue de la littérature et des chancelleries, et les dialectes vivants, restés purs ou soumis à d'autres influences, à celle du grec par exemple, un large fossé s'est creusé peu à peu. L'éducation coranique ne confie à la mémoire des demi-lettrés que des éléments vénérables d'une langue étrangère et sacrée, et la masse musulmane n'est point plus arabisante que n'est latiniste la foule catholique des nations occidentales. Si le mouvement nationaliste et moderniste gagne les couches profondes de la Turquie et si le parti dit jeune-turc veut conquérir une influence durable sur les destinées de l'empire, il semble bien que la langue, pour devenir un instrument solide de propagande, devra subir une évolution très étendue. C'est dans les œuvres dont Gibb a traduit quelques extraits dans le tome V de son ouvrage, et dont il a si heureusement indiqué l'importance, que l'on trouvera marquée la première étape de cette transformation.

GAUDEFROY-DEMOMBYNES.

Augustins geistige Entwickelung in den ersten Jahren nach seiner Bekehrung 386-391. Von Wilhelm THIMME. Berlin, Trowitzsch und Sohn, 1908, VI-255 pp. gr. in-8°. (*Neue Studien zur Geschichte der Theologie und Kirche* von Bonwetsch u. Seeberg, III). Prix : 8 Mk.

Augustin, Studien zu seiner geistigen Entwickelung. Von Hans BECKER. Leipzig, Hinrichs, 1908. IV-155 pp. in-8°. Prix : 3 Mk.

Ces deux mémoires, conçus et écrits indépendamment l'un de l'autre, prouvent que le récit donné par les *Confessions* en 300 est une transformation de la réalité devenue lointaine.

M. Thimme se tient exclusivement sur le terrain de la philosophie. La conversion d'Augustin a été préparée et n'a pas établi la coupure que supposent les *Confessions*. A la suite de ses réflexions, Augustin s'arrête devant le scepticisme comme devant l'obstacle principal à son développement intellectuel. M. Thimme montre comment il l'a surmonté et passe en revue les données des premiers écrits relatives à chaque problème philosophique, conditions de la connaissance, le monde, l'âme, la connaissance de Dieu. La crise d'Augustin, à cette époque, a surtout été une crise philosophique. Elle aboutit à une philosophie platonicienne dégagée des écrits de Plotin. Parallèlement, mais à un moindre degré, le christianisme préoccupe Augustin. M. Thimme distingue deux périodes. Dans la première, vers l'époque de son baptême, Augustin donne au dogme chrétien une couleur pla-

tonicienne. Son enthousiasme religieux, sa passion pour Dieu, ce mysticisme déjà débordant qui est le fonds de sa nature trouvent leur expression dans la philosophie de Plotin. Un peu plus tard, quand il est revenu en Afrique, il connaît mieux le christianisme ; dans les premiers écrits contre le manichéisme, il est devenu un catholique de son temps, sauf sur des points secondaires (culte des images et des saints).

M. Becker a étudié plutôt l'état d'âme ou les états d'âmes successifs de saint Augustin que son développement intellectuel. Il complète donc le livre de M. Thimme. Le séjour à Cassissiacum n'a pas eu en réalité le caractère que lui donnent les *Confessions*. Les premiers écrits nous racontent une idylle champêtre, une idylle philosophique, où figure nombreuse et délicate société. Cela est parfaitement vrai. Ces premiers écrits sont un charme pénétrant de calme paisible et de paix métaphysique. Les interlocuteurs cherchent la vérité, non pas comme des hommes enfermés dans les ténèbres cherchent une issue, mais comme des promeneurs un astre plus lumineux dans le ciel d'une belle nuit. M. Thimme s'est un peu trop fait l'écho des *Confessions*, quand il nous parle de ces insomnies fiévreuses dans lesquelles Augustin poursuit la certitude. Augustin médite la nuit parce qu'il est seul et qu'il a le silence ; pendant le jour, il est trop entouré. On pourrait ajouter que les insomnies ont une cause physique. Augustin n'a pas renoncé à son enseignement et n'a pas quitté Milan pour mettre fin à une inquiétude morale devenue intolérable. Sa santé l'y a contraint : il souffre de la gorge et de la poitrine (ou de l'estomac). Il a besoin de repos. Sans doute, il est heureux d'avoir cette occasion de philosopher. Voilà longtemps qu'il le désirait. Mais ce désir n'est pas le motif de sa retraite. Et au milieu de ces loisirs, il n'est pas sans inquiétude pour l'avenir. Son enseignement le nourrissait, lui et les siens. Que fera-t-il maintenant? Un riche mariage le libèrera-t-il des soucis matériels? Ces inquiétudes nullement métaphysiques traversent ses méditations. Plus tard, ces délibérations lui paraîtront autant de crimes ; ces affaires, enseignement, préoccupation des siens, question du mariage, autant de liens qui le retiennent loin de Dieu. Dans les écrits contemporains, ces choses n'ont pas cette couleur romantique. Tout s'explique par le but spécial, édifiant, des *Confessions*, et surtout par la transformation morale d'Augustin qui a fini par identifier l'idéal ascétique et l'idéal chrétien [1].

Dans une seconde partie, M. B. relève les citations d'auteurs profanes jusqu'à 400 inclus. Ce tableau ne paraît pas complet pour les

1. « Nec me reuocabat a profundiore uoluptatum carnalium gurgite, nisi *metus mortis et futuri iudicii*, qui per uarias quidem opiniones numquam tamen recessit de pectore meo ». *Conf.*, VI, xvi, 26. Ces terreurs de l'au delà, ressort de tant d'âmes religieuses, voilà l'esprit nouveau dont Augustin pénètre, à son insu, un passé beaucoup plus paisible.

œuvres des environs de l'an 400. M. B. n'était d'ailleurs pas préparé à ce genre de recherches. P. 80, il est tout heureux de découvrir, contrairement à l'assertion de Teuffel, une citation de Gratius Faliscus : ce sont des vers fescennins (*falisca*), probablement d'Annianus, voy. Teuffel, § 353, 4. P. 84, il fallait renvoyer pour *Ite igitur Camenae* à Baehrens, *Fragmenta poetarum romanorum,* p. 403. On ne peut pas considérer comme prouvant la connaissance de certains poètes les citations qu'Augustin emprunte à Terentianus Maurus. De ce que saint Augustin a vu, dans un manuel, que les vers asclépiades, archilochien et sapphique sont l'invention d'Asclépiade (*Asclepiades nescio qui*), d'Archiloque et de Sappho, il ne suit pas qu'il faille mettre ces poètes dans la liste de ses lectures profanes (p. 78). Les théologiens feront bien d'abandonner cette enquête aux philologues. Mais M. B. indique avec raison le changement d'attitude d'Augustin vis-à-vis de poètes favoris comme Virgile et Térence.

M. Thimme cite Naville et Nourrisson, que M. Becker paraît ignorer. Ni l'un ni l'autre ne mentionnent Jules Martin, *Saint Augustin* (Paris, 1901), dans la collection *Les grands philosophes.* Cet ouvrage montre déjà, avant M. Thimme, la place prépondérante du problème de la certitude chez saint Augustin. D'autre part, le livre de M. Thimme corrigera l'importance excessive assignée par M. Martin aux idées chrétiennes dans la formation philosophique du grand théologien [1].

Paul Lejay.

Etude littéraire et critique sur les « Vitae » des saints mérovingiens de l'ancienne Belgique, par L. van der Essen (*Université de Louvain*, *Recueil de travaux*, 17e fasc.). Paris, Fontemoing, 1907. xx-447 pp. in-8°. 1 pl.

A plusieurs reprises, le séminaire historique de l'université de Louvain dirigé par M. Cauchie s'est occupé des vies de saints et de leurs rapports littéraires (voy. les *Rapports* pour 1897-1898 et pour 1903-1904). C'est de cet atelier qu'est sorti le très bon livre de M. L. van der Essen. On y trouve réunis les matériaux d'une érudition étendue et les discussions d'une critique rigoureuse. Ce livre témoigne de l'excellente méthode pratiquée sous la direction de M. Cauchie.

Les vies de saints étudiées appartiennent aux diocèses de Liège, Cambrai-Arras, Tournai, Thérouanne et Utrecht. L'époque des personnages s'arrête au couronnement de Pépin le Bref (751). Avec Pépin et saint Boniface commence l'Église carolingienne. Les saints dont l'auteur discute les biographies sont au nombre de quatre-vingt-un.

---

1. Ni M. Thimme, ni M. Becker ne connaissent les travaux de M. Turmel, qui, pour être d'un théologien, ont une grande importance générale, surtout son *Histoire du péché originel*.

L'étude de M. van der Essen confirme les conclusions du P. Delehaye sur l'élaboration des textes hagiographiques Le principe général est celui du plagiat et du développement de thèmes traditionnels. Parmi les vies discutées, plus d'une est l'œuvre d'un contemporain, d'un personnage qui a connu le saint dans ses dernières années ou qui, du moins, a pu recueillir la tradition immédiate. Ces écrivains ne peuvent se dispenser d'obéir à la loi du genre. Le clerc de Liège qui a raconté la vie de saint Lambert de Maëstricht pille presque constamment la vie de saint Eloi. La vie de saint Lambert, à son tour, combinée avec celle d'Arnoul de Metz, inspire le compagnon et le biographe de saint Hubert. Il se forme ainsi des familles de légendes, issues de la contamination d'une biographie prise pour type avec d'autres documents secondaires. M. van der E. a résumé dans des tableaux les rapports complexes de ces œuvres. Quatre vies ont surtout, dans les limites du sujet, exercé une influence prépondérante, celles de Radegonde, d'Arnoul, d'Eloi et de Riquier, cette dernière étant l'œuvre d'Alcuin. Toutes ces biographies forment des cycles qui couvrent à peu près l'étendue de chaque diocèse. Ces documents sont sortis des nécessités et de la pratique des Eglises.

Ces rapports n'empêchent pas chaque siècle de mettre sa marque sur les écrits des hagiographes. Les vies écrites au VIIe siècle sont d'un style rude et souvent incorrect, mais où détonnent ces mots bizarres qui sont le signe de la culture irlandaise et la marque de parenté avec la latinité abstruse des *Hisperica Famina*. La renaissance carolingienne se reconnaît à la pureté relative du latin, aux imitations des auteurs classiques et aux expressions empruntées aux poètes. Au Xe siècle, les gens qui savent écrire retournent aux bizarreries lexicographiques. Cette fois ce sont les composés et les dérivés qui, joints aux mots grecs latinisés, font penser au latin archaïque. Au XIe siècle, l'assonance, qui a été de tout temps un ornement cherché, est enfin employée d'un bout à l'autre d'une biographie.

A ces vues, qui sont éparses dans le livre de M. van der E., il faut joindre d'autres considérations, non moins justes, sur les conséquences des événements. Au VIIe siècle, on distingue soigneusement encore les nationalités, Francs et Romains. Plus tard, la féodalité, en restreignant l'horizon de chaque homme, provoque le développement des cultes locaux, l'extension du genre hagiographique, la décadence de l'histoire générale et les préoccupations généalogiques. Les indications de ce genre, habilement réparties dans le livre en soutiennent le tissu toujours prêt à se diviser entre les divers saints et leurs multiples biographies.

Les éléments combinés par les hagiographes ne sont pas tous pris à des documents antérieurs. Il y entre une large portion de folk lore. Soit une vierge, sainte Ode, dont on ne sait absolument rien, pas même l'époque. Le seul élément réel est le culte de son corps à Saint-

Oden-Roey, près du Bommel (Brabant septentrional). On la suppose venue d'Irlande, comme d'autres saints de la région. Tout sort de cette première hypothèse : « Le thème de la nationalité irlandaise appelle celui du voyage d'outre-mer, la *peregrinatio propter nomen Domini*, celui de la virginité, celui du voyage à Rome. Et ajoutez y la fuite devant le prétendant, combiné avec le voyage et le thème de la virginité, toute une *Vita* est sur pied! Voilà comment travaille la légende : association simpliste de thèmes légendaires, avec un point de départ tout aussi simple. » (P. 196). Ailleurs, le Petit Poucet, Peau d'Ane, Geneviève de Brabant, Œdipe incestueux prêtent leur histoire à des saints mal documentés (pp. 203, 318, 319).

Il resterait à fixer les données historiques qui peuvent être mêlées à ces contes. M. van der Essen réserve cette tâche pour un autre volume. On doit l'encourager à y travailler [1].

Paul Lejay.

Les manuscrits à peinture de la bibliothèque de Lord Leicester à Holkham Hall, Norfolk; choix de miniatures et de reliures publié sous les auspices de l'Académie des inscriptions et belles-lettres et de la Société des bibliophiles françois. Par Léon Dorez, Paris, Leroux, 1908, 108 pp. et 60 planches. 445 × 315 millim.

Les châteaux d'Angleterre recèlent encore bien des bibliothèques précieuses. Mais la première de toutes, par le choix, l'importance ou la beauté des manuscrits est celle de lord Leicester. Elle a été formée au xviiie siècle par son arrière grand-oncle et au xixe siècle par son père. Thomas Coke, baron de Lovel en 1728, comte de Leicester en 1744, est le véritable créateur de la bibliothèque et du château. De 1712 à 1718, il voyagea sur le continent, principalement en Italie, achetant partout antiques, œuvres d'art anciennes et modernes, manuscrits et incunables. En 1734, il commençait le château qui ne fut terminé que par sa veuve en 1764. Le domaine passa à son neveu, père de Thomas William Coke, le grand agronome. Celui-ci (1754-1842) trouva le temps d'arranger et d'augmenter la collection de livres : elle passa de 635 articles à 750. Un inventaire, resté manuscrit, fut dressé par William Roscoe et revu par sir Frederick Madden.

Les manuscrits qu'on nous fait connaître ici sont les plus beaux ou les plus curieux. Plusieurs ont été achetés par Thomas Coke aux Augustins déchaussés de la Croix-Rousse à Lyon. Les Augustins ne les possédaient pas depuis très longtemps. Ce sont souvent les épaves de bibliothèques célèbres. C'est le cas des Chroniques des comtes de Flandre, aux armes de Charles le Téméraire et de Marguerite d'Angleterre, de la seconde moitié du xve siècle, avec des peintures de l'école flamande (no 659); de l'Ovide, qui a appartenu à Raphaël de

---

1. P. 45, n. 7, l. 2, lire : *osculandum*; p. 107, l. 2 : *segniter*; p. 110, n. de la p. 109, 2e al., l. 1 : *travaux*; 315, n. 1, *Paléographie*; 432 : *inurbanum lepido*; 434, l. 1 : *amplification*; 437, erratum de la p. 217 : *Longnon*.

Mercatel, abbé de Saint-Bavon à Gand, bâtard de Philippe le Bon, de la même époque et de la même école (nº 324); de la première décade de Tite Live, le *Louelianus IV* de Drakenborch, où l'art franco-flamand paraît modifié par des influences italiennes (nº 347); des Chroniques de Hainaut, de la fin du xvᵉ siècle, avec peintures de l'école flamande (nº 658); probablement aussi des *Bucoliques* et *Géorgiques* de Virgile, specimen de l'art français, et peut-être parisien, au commencement du xvᵉ siècle. On peut rapprocher de quelques-uns de ces mss., le Virgile dont la copie a été terminée le 24 mars 1473, et qui contient des miniatures de l'école flamande (nº 311).

Deux beaux mss. ont appartenu à Roscoe. L'un est une Bible en images de la fin du xiiiᵉ siècle ou du commencement du xivᵉ (nº 666), avec des peintures exécutées en Angleterre, d'un art réaliste et vivant, très éloigné du convenu ordinaire. M. D. signale à juste titre un très beau Créateur. Il remarque, comme un fait constant, que les traits du Fils sont donnés au Père dans l'acte de la création jusqu'à la fin du xivᵉ siècle. Cette banalité iconographique n'en est que plus curieuse à signaler. Beaucoup d'anciens auteurs, tels que saint Justin, attribuaient au Fils la création : le Père, inaccessible et ineffable, ne peut se mettre en relation directe avec la créature, et c'est même pour cela que chez des écrivains anténicéens, Tatien et d'autres, le Père engendre le Fils avant toutes choses. Cette théologie a été abandonnée d'assez bonne heure. Il est intéressant de la voir se survivre dans les œuvres plastiques. Jamais on n'aura un si bel exemple de la vertu conservatrice de l'art. Mais, dans les descriptions, il faudrait en prendre son parti et ne point parler du Père, quand on a le Christ sous les yeux. M. D. signale encore dans ces peintures la représentation d'une forge : on la croirait destinée à un enseignement technique. L'autre manuscrit de Roscoe est une Bible qui peut avoir appartenu à Robert de Genève, l'antipape Clément VII (nº 7). C'est un bon échantillon de la peinture italienne au milieu du xivᵉ siècle. L'artiste, qui devait vivre dans le Nord de l'Italie, a subi l'influence de Giotto. Peut-être pourrait-on remarquer que les peintures, réparties en petites scènes dans un long rectangle sur la largeur et au bas de la page, rappellent la disposition des prédelles dans les tableaux de sainteté (voy. pl. XXXIII suiv.).

A Padoue, Thomas Coke acquiert la plus grande partie de la bibliothèque de San Giovanni in Verdara. De là vient un psautier gréco-latin, exécuté dans le Frioul ou à Padoue même à la fin du xiiᵉ siècle (nº 22).

Thomas Coke s'était préoccupé de recueillir des manuscrits d'origine anglaise. On peut rattacher à ce groupe le ms. des *Secreta Secretorum* d'Aristote du xivᵉ siècle, qui a appartenu aux Plantagenets et qui porte un ex libris de 1701 de Cary Coke (nº 458).

Mais c'est en Italie que le futur lord Leicester a fait les plus brillantes

et les plus nombreuses acquisitions. Tel est le cas certainement d'un évangéliaire de la fin du xve siècle (n° 18) qui a successivement appartenu à Mathias Corvin et à Vladislas. Cette bibliothèque a été pillée par les Turcs. M. D. prouve que les mss., qui ont repassé en Occident et sont aujourd'hui dispersés entre les grandes bibliothèques, sont revenus d'abord à Venise, où Coke a choisi cet évangéliaire. Les manuscrits acquis certainement ou probablement en Italie sont très nombreux. Voici ceux dont M. D. nous fait connaître l'illustration : n° 34, missel du xive-xve siècle, des dominicains de Milan; n° 345, Tite-Live, IIIe et partie de la IVe décade, *Louelianus II* de Drakenborch, copié par Antonio Crivelli à Milan pour Filippo Maria Sforza; n° 541, traduction italienne de César par Decembrio, fin du xve s., Italie du Nord; n° 531, Décaméron, exécuté par Taddeo Crivelli pour le prince Alberto d'Este, deuxième moitié du xve s. ; n° 41, livre d'heures de Laurent de Médicis et de Clarice Orsini peint à Florence par Francesco d'Antonio del Chierico, deuxième moitié du xve siècle ; n° 346, Tite Live, I^e décade, *Loueliauus III* de Drakenborch, copié par Menni de Sorrente, scribe souvent employé par Ferdinand Ier d'Aragon, miniatures de Nardo Rabicano, Naples, deuxième moitié du xve siècle.

On remarquera que les préférences de Thomas Coke se portaient principalement sur l'art de la fin du xve siècle. Les acquisitions de son arrière-neveu, en dehors des deux volumes de Roscoe, sont d'un goût plus austère, du moins celles que M. D. nous fait connaître. Thiébaut avait été en 1806 et 1807 gouverneur de Fulda. Il avait fait un triage de manuscrits précieux trouvés en cette ville et s'en était réservé pour lui-même une demi-douzaine. Quatre de ces manuscrits ont été ensuite, par l'intermédiaire d'un marchand de curiosités de Paris, acquis par Thomas William Coke. Ils proviennent de l'abbaye de Saint-Martin de Weingarten. Deux évangéliaires, n° 15 et 16 de Holkham ont été exécutés, probablement en Angleterre, pour Judith, en premières noces femme de Tostin, comte de Northumberland, tué en 1066 à la bataille de Stamford Bridge. Elle se remaria en 1071 avec le duc Guelfe IV et, avec son mari, offrait ces manuscrits ainsi que d'autres à l'abbaye le 12 mars 1094. Ces manuscrits sont importants pour l'histoire de l'art; ils ont servi de modèles à l'école artistique de Weingarten qui se développe à partir du commencement du xiie siècle. Deux autres mss. de Weingarten, n°s 36 et 37, sont des missels et des produits de l'art allemand, le premier de la fin du xiie siècle, le second du commencement du xiiie. Ces quatre manuscrits ont reçu des reliures exécutées en Allemagne, probablement à Weingarten. Elles comportent des plaques d'argent ciselées et ornées de figures. Ces plaques sont peu postérieures à la copie des manuscrits ; mais, pour les deux évangéliaires, elles ont été exécutées dans le pays où Judith avait apporté les livres.

Toutes ces œuvres sont décrites avec exactitude par M. D. Il en est réduit à indiquer les couleurs employées dans les miniatures. Les reproductions, exécutées par les maisons Berthaut et Dujardin, sont parfaites; mais elles ne donnent qu'un soupçon des originaux. Que de fois M. D. parle de l'harmonie des couleurs, de leur éclat, de la délicatesse des peintures, alors que nous n'avons sous les yeux que des images grises ou rousses! Rien ne montre mieux l'insuffisance de nos procédés que la planche LIII : quatre pages du livre d'heures de Laurent de Médicis y sont réunies; mais on ne peut que soupçonner la finesse des miniatures.

Le commentaire est excellent. M. D. a une érudition fort étendue et une grande expérience des œuvres de toutes les époques. Il sait trouver les pièces de comparaison et mettre chaque morceau à sa place dans l'histoire de l'art. En même temps, il découvre les provenances et les possesseurs successifs des manuscrits, comme les noms des copistes et des miniaturistes. Plusieurs de ces notices sont une véritable reconstitution, soit d'une portion de bibliothèque (ainsi les Bibles de Robert de Genève et les livres aux armes de Charles le Téméraire et de Marguerite d'York), soit de l'œuvre d'un copiste ou d'un miniaturiste (les vingt-huit mss. copiés par Menni de Sorrente). M. D. arrive ainsi à ajouter aux listes dressées par ses devanciers des manuscrits dont on recherchait le sort, tel que le *Décaméron* de Taddeo Crivelli. L'érudition de M. D., cependant, ne s'étale pas. Elle est nette et sobre; elle se borne à faire comprendre la nature et la portée de l'œuvre décrite.

Ce bel album contient assez de documents curieux pour qu'on n'ait pas besoin d'insister. Il fait le plus grand honneur à M. Dorez et aux sociétés qui l'ont pris sous leurs auspices. M. Dorez nous a promis une description des manuscrits d'Holkham. La publication actuelle rend plus vif le désir de la voir paraître [1].

Paul LEJAY.

1. P. 12 : *misericordie*, lire : *misericordiae* (l'*e* est cédillé). — P. 15, pl. VI, droite : *Dignum* n'est pas représenté par un monogramme; mais les mots *Vere Dignum*, commencement de toute préface, sont, comme de coutume, figurés par les initiales VD accolées (même observation, p. 19). Noter la disposition de la préface : les lettres VD occupent le champ de la page et la suite est répartie en haut et en bas. Cette préface n'est pas la préface de la croix, mais la préface commune : suivant la disposition habituelle, le missel (ou plutôt le sacramentaire) commence par le canon de l'ordinaire de la messe. — P. 15-16, pl. VII, droite : l'union des quatre fleuves et des quatre évangélistes doit répondre à une conception de l'exégèse allégorique. — P. 14, pl. VIII, gauche. Quatre vieillards présentent au Christ glorieux des couronnes. Après le Jugement, représenté f° 3, nous avons ici le Ciel, f° 4. Les vieillards paraissent être un souvenir de l'*Apocalypse*, IV, 10 : « Mittebant coronas suas ante thronum ». Il y a vingt-quatre vieillards dans le texte : le miniaturiste a probablement simplifié une scène dont il n'aurait pu se tirer. Dans le registre inférieur, saint Jean écrit la révélation (apocalypse) que lui dicte un ange. — P. 23, pl. XVII : Entrée de Jésus à Jérusalem. Dans la partie supérieure

Les martyrologes historiques du moyen âge. Étude sur la formation du martyrologe romain. par Henri Quentin. Paris, Lecoffre, 1908; xiv-745 pp. in-8°.

Dom Quentin s'est fait connaître par un excellent livre de critique et de bibliographie sur Mansi et les collections de conciles. Ce nouveau volume est encore plus important.

Les martyrologes historiques sont les livres qui donnent, pour chaque jour, les noms des saints fêtés avec une courte notice. Le martyrologe hiéronymien, compilation ancienne et fort précieuse, n'est, en somme, qu'un calendrier. Au contraire, les martyrologes historiques contiennent en germe les vies des saints. C'est à ce deuxième type que se rattache le martyrologe romain, recueil officiel rédigé par une commission instituée par Grégoire XIII et dirigée en fait par Baronius. Le martyrologe romain n'est guère qu'une recension augmentée du martyrologe d'Usuard, moine de Saint-Germain-des-Prés, à la fin du ixe siècle. Dom Q. a reconnu les sources d'Usuard.

Il faut remonter à Bède qui rédige son martyrologe un peu avant 735. Vingt ans après, en 755, Boniface est martyrisé. Cet événement est ajouté au texte de Bède et ainsi se fixe le type représenté ordinairement par les manuscrits de son martyrologe. Mais il est dans les destinées de ce genre de livres de s'accroître sans cesse. A la fin

---

de la miniature, on n'a pas « le cortège descendant de la montagne vers la ville », mais les deux disciples amenant l'ânon à Jésus suivant son ordre (Marc, XI, 1-5). Dans la scène de l'entrée, le Christ ne tient pas les rênes de la monture, mais bien l'apôtre (Pierre) qui précède. Ce que le Sauveur a dans la main gauche est un objet cylindrique, dépassant la main et dont le bord inférieur est très visible : c'est le rouleau qu'une tradition remontant à l'antiquité place dans la main *gauche* du Christ en pareille circonstance. Voy. Th. Birt, *Die Buchrolle in der Kunst*, Leipzig, 1907, p. 79. M. D. compare une peinture de l'église inférieure d'Assise (Venturi, *Storia*, p. 688, et non 628). Mais il y a une différence essentielle : dans la peinture, on voit l'ânon et l'ânesse; dans notre miniature seulement l'ânon. La peinture suit la version de saint Matthieu, voy. Loisy, *Les Évangiles synoptiques*, Ceffonds, t. II, 1908, p. 261. — P. 28, pl. XX. L'ange de l'Annonciation a déjà le bâton surmonté d'une fleur de lys dans le ms. 36, pl. VII. — P. 52, pl. XXXII, dans la miniature inférieure gauche, il semble que la scène représentée soit, non la mort, mais la malédiction d'Ochozias. Élie a une attitude menaçante, et le serviteur du roi qui « donne les signes du plus violent désespoir » paraît se boucher les oreilles. — P. 55 suiv., pl. XXXIV suiv. Il semble que dans les petites initiales ornées, alternent les figures d'un évêque et d'un saint coiffé d'un chaperon rouge. M. D. paraît hésitant sur les personnages. Je doute que l'évêque soit saint Jérôme. Ne serait-ce pas le pape Damase? Le saint au chaperon semble bien au contraire être saint Jérôme : M. D. le reconnaît dans certaines pages et propose pour d'autres Zacharie, saint Luc, etc. — P. 93, pl. LVI. La colombe, au-dessus du Chaos, montre comment le peintre a christianisé Ovide : c'est l'Esprit qui était porté sur les eaux (*Gen.*, I, 2), un détail qui n'est pas dans les *Métamorphoses* et pour cause. Dans la figure inférieure, un cercle représente peut-être « les eaux qui sont au-dessus du firmament » (*ib.*, 7). — Il est bien incommode que les planches ne suivent pas l'ordre des pages des manuscrits de Weingarten; cet ordre est rétabli dans le commentaire, de sorte qu'il y a désaccord entre le texte et les planches.

du VIII[e] siècle, ou au commencement du IX[e], le martyrologe de Bède reçoit des additions généralement tirées d'un sacramentaire du type grégorien. C'est particulièrement à Lyon que l'on travaille à l'accroissement du martyrologe de Bède. Le ms. lat. 3879 de la Bibliothèque nationale représente cette étape. Florus, diacre de Lyon, fait faire un nouveau progrès : Adon s'empare du texte de Florus et l'augmente à son tour, entre 850 et 860. Pour donner plus de crédit à son œuvre, Adon fabrique une source, le martyrologe appelé *Romanum uetus* ou *paruum Romanum*. Enfin, c'est Adon qui sert de base à Usuard.

Ces résultats sont établis sur de nombreuses comparaisons de textes. Chaque forme du martyrologe est étudiée dans les manuscrits. Dom Q. analyse et décrit environ trois cents manuscrits. A cet égard, son ouvrage se rapproche du livre connu de Maassen sur les sources du droit canonique. Les deux sujets ne sont pas non plus sans analogie. Çà et là on discutera [1]. Dom Quentin lui-même n'est pas toujours net : il n'explique pas le rapport des deux recensions de Florus. Il a laissé encore à faire sur la recherche des sources de Bède. Mais son ouvrage met à portée une masse considérable de matériaux et établit un premier classement.

Paul LEJAY.

HINNEBERG, die Kultur der Gegenwart, **Die osteuropäischen Literaturen und die slawischen Sprachen**. Berlin et Leipzig, Teubner, 1908; VIII-396 p. 10 M.

La première impression que l'on ressent en ouvrant le nouveau volume de l'encyclopédie de Hinneberg, est un sentiment de mélancolie un peu jalouse. Trouverait-on, en France, un libraire qui assumât les soucis d'une semblable publication, sans même parler des frais qu'elle entraîne? La netteté des caractères, la correction de l'impression, l'éclat du nom des collaborateurs séduisent le lecteur. Les éditeurs ont évidemment compté sur le goût qui s'est maintenu chez une grande partie du public germanique pour les études étrangères. Les Allemands, d'un patriotisme très éveillé et souvent agressif, suivent du moins toujours d'un œil attentif les événements qui s'accomplissent autour d'eux. S'ils n'ont pas pour leurs voisins la large sympathie de la grande école « humaniste » de Herder et de Goethe, ils ont conservé des maîtres qui ont préparé la gloire de leur pays, un certain sens cosmopolite qui explique, en grande partie, leurs triomphes économiques. Tandis que, sous prétexte de précision scientifique, nous nous enfermons de plus en plus dans l'étude exclusive et minutieuse des questions françaises, ils comprennent qu'une nation, pour dominer le monde, doit commencer par le connaitre et que la première condition pour vaincre ses ennemis, c'est

---

1. Voy. DUFOURCQ, dans la *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, XII (1907), pp. 608 suiv.

encore de suivre exactement l'évolution de leurs destinées et de leur pensée.

Ces sentiments de tristesse et d'envie que m'avait tout d'abord inspirés la vue du nouveau volume de la collection Hinneberg, subsistent sans doute encore après que j'en ai fini la lecture, mais elle les a cependant sensiblement atténués. Désireux d'être bien renseignés, les Allemands se sont adressés aux maîtres les plus compétents, et il eût été difficile de trouver des écrivains plus dignes de notre confiance que MM. Jagic, Brückner ou Murko, pour ne citer que quelques-uns des plus illustres. Leur association a-t-elle, cependant, produit les résultats qu'il était permis d'en attendre? Ces encyclopédies qui, depuis quelques années, se multiplient d'une façon un peu encombrante, sont-elles d'une utilité bien incontestable? Il me semble que les spécialistes n'y apprennent décidément pas grand chose, et quant à ceux qui ne sont pas initiés, combien supporteront la lecture de ces manuels qui ne sont trop souvent qu'une énumération rapide de noms et un entassement de jugements sommaires?

Le mal tient ici à une erreur essentielle. Le plan de l'œuvre que l'on nous offre aujourd'hui est nettement défectueux. Il eût été singulièrement utile et curieux d'essayer de nous tracer un tableau d'ensemble de la vie intellectuelle de l'Europe orientale, de rechercher les influences communes qu'ont subies ces différents peuples, de nous montrer comment cette action extérieure a été soutenue ou paralysée par les circonstances, d'analyser les différences essentielles qui séparent les divers groupes ethniques et les traits familiaux que reflètent leurs existences diverses. C'était évidemment une tâche délicate et difficile, et il est certain qu'elle eût nécessairement entraîné des erreurs. Dans l'état actuel de la science, elle n'était pas impossible et elle eût été glorieuse et féconde : elle méritait de tenter l'ingéniosité avertie et l'éloquence généreuse d'un Brückner, ou l'érudition universelle et la largeur d'esprit d'un Jagic. Au lieu de cela que nous donne-t-on? Une série de chapitres isolés que ne rapproche aucune pensée directrice et que l'on pourrait transposer sans que personne s'en aperçût, une suite d'articles de dictionnaire, qui ne sont eux-mêmes, le plus souvent, inspirés par aucune idée maîtresse. Le titre de l'ouvrage nous promettait une large synthèse, et l'on nous offre le résumé, — généralement assez pâle et d'un intérêt superficiel, — d'études fragmentaires. Ce n'est pas là une véritable Encyclopédie, mais une sorte de Revue des revues, et dans cette analyse d'analyses, toute vie disparaît, toute pensée s'évanouit et toute substance se volatilise.

Les éditeurs et le directeur ont-ils reculé devant l'image redoutable d'une Slavie se dressant en bloc en face de l'Allemagne? Ont-ils obéi à la révolte inconsciente d'un patriotisme effarouché? Ce n'est pas impossible, et les raisons du cœur agissent souvent à notre insu; la

devise : *divide ut imperes*, n'est pas de mise seulement en politique. Ils ont tenu naturellement à nous donner l'impression de l'impartialité; ils ont choisi pour garants de leur bonne foi des hommes que leur passé met à l'abri du soupçon et qui, par leurs travaux et leur science, sont l'honneur de leurs peuples; ils se sont appliqués à faire une place à peu près légitime même à ceux de leurs voisins qui leur sont les plus antipathiques, comme les Tchèques ou les Slovènes. Ils avaient beau jeu à se montrer magnanimes, assurés d'avance que le tableau fragmentaire qu'ils nous traceraient ainsi n'aurait plus rien d'effrayant.

Encore y aurait-il lieu de faire quelques réserves sur la proportion des développements et il paraît évident que les amis de l'Allemagne ont été plus généreusement traités que ses adversaires. Consacrer ainsi aux littératures finnoises près de cent pages, c'est-à-dire autant qu'à toutes les littératures slaves en dehors de la Russie, c'est, il me semble, dépasser la mesure normale. Je goûte certes, autant qu'il convient, la sincérité passionnée d'un Petœfi et l'ardente mélancolie de ses descriptions et je ne méconnais pas les services éminents que Széchenyi a rendus à son peuple; il me semble cependant quelque peu excessif d'accorder à la Hongrie autant de place à elle seule qu'à la Pologne et à la Bohême réunies.

M. Frédéric Riedl, qui avait pour mission de nous exposer le développement et les progrès de la littérature magyare, avait ainsi le loisir de se donner carrière. Cette liberté ne lui a pas toujours été favorable. Non seulement, il nous a donné une description, plus poétique que nécessaire, des divers peuples qui se sont succédé dans les plaines du Danube, mais il nous a présenté une sorte de philosophie générale de l'histoire. « Chaque peuple européen, écrit-il (p. 91), a son don particulier : les Grecs et les Italiens ont l'art, les Romains le droit, les Allemands la métaphysique et la méthode scientifique, les Anglais la liberté politique et le don de la colonisation, les Français le goût et le style. L'œuvre maîtresse du peuple magyar a été de fonder et de maintenir l'état magyar, produit d'un combat pénible, souvent désespéré, qui s'est continué pendant des siècles. » — On enseigne assez communément, si je ne me trompe, que Rome est en Italie; j'espère, d'autre part, que M. Riedl a rencontré quelques Allemands qui ne manquaient ni de goût ni de style et il s'est peut-être rencontré quelques Français qui n'étaient pas incapables de s'élever jusqu'à la métaphysique et même à la méthode scientifique. Pour parler franc, on regrette de trouver dans une œuvre sérieuse ces affirmations fantaisistes. M. Riedl est malheureusement coutumier de ces caprices d'imagination; son enthousiasme ne recule pas devant les images singulières et la langue qu'il parle volontiers nous étonne souvent. Il vante Balassa qui « versa sur la jachère de son siècle où dominent les polémiques théologiques, la lave brûlante de ses senti-

ments;..... avant lui, la nature était encore muette dans notre poésie,— une terre non encore découverte, comme l'Amérique » (p. 277) : — comparaison qui a d'autant moins de sens que Balassa vivait de 1551 à 1594, c'est-à-dire après Colomb. François Kölcsey « avait perdu un œil dans sa jeunesse et cela donnait à la pâleur de son fin visage, au front élevé, une expression de mélancolie supra-terrestre » (p. 289), ce qui tendrait à prouver que les anges sont borgnes. L'œil joue un rôle important dans l'esthétique de M. Riedl, comme la main dans Tolstoï; mais ce serait un portrait difficile à exécuter que celui de Vörösmarty, « dont l'œil, roulant dans un saint délire, s'abaisse toujours du ciel de ses rêves vers la terre hongroise » (p. 293). Chaque peuple a ses usages et chaque langue a ses lois : l'allemand ne comporte peut-être pas ces images par trop pittoresques que le magyar emprunte à l'Orient. « Si l'on est Apollon, on peut se montrer nu », écrit M. Riedl (p. 295). Je le veux bien, encore que nos climats septentrionaux soient un peu rigoureux pour ce costume primitif, et un critique, d'ailleurs, n'est pas un poète.

Je ne m'arrêterais pas à ces vétilles si elles ne me paraissaient caractériser la manière de M. Riedl et si l'exubérance de ses sentiments ne l'avait suivant moi entraîné dans quelques erreurs graves. Est-il vrai ainsi qu'à toutes les époques, dans toutes les manifestations importantes de la littérature magyare, l'instinct dominant ait été l'impulsion nationale, la volonté de la conservation de la race (p. 307)? Je n'en crois pas un mot et je suis convaincu que toute l'histoire de la Hongrie — jusqu'en 1840 — dément cet aphorisme. Ce qui a fait la grandeur des Magyars, ce n'est pas le moins du monde l'instinct de la race, — ce qui est une idée toute récente, — mais le culte de l'indépendance et le sens de la liberté; très attachés à leurs privilèges qu'ils ont maintenus contre les usurpations des Habsbourgs, ils respectaient ceux de leurs voisins; c'est par là qu'ils ont mérité et obtenu les sympathies de l'Europe, et leur victoire n'a été saluée par de si universelles acclamations que parce qu'ils étaient les champions du droit. Il est permis de se demander si l'usage qu'ils ont fait de leur triomphe et les conséquences qu'ils ont tirées du Compromis de 1867, si peu conformes à leurs meilleures traditions, n'auront pas pour effet de compromettre leur essor intellectuel et moral : dans tous les cas, on ne voit pas trop aujourd'hui quels sont les successeurs directs de leurs grands écrivains. Hérodote disait, écrit toujours M. Riedl : « l'Égypte est un présent du Nil; on pourrait dire de même : la Hongrie est un présent du XIXe siècle. » — Les Magyars paraissent malheureusement en train d'oublier ces principes modernes qui ont protégé leur nationalité : ils courent ainsi grand risque de s'aliéner les sympathies qui ont favorisé leur relèvement, de même que les critiques qui se placent à un point de vue d'intolérance nationaliste sont exposés à fausser la vérité. La politique intransigeante et passionnée qui pour-

suit aujourd'hui la suppression des petites nationalités n'est-elle pas en partie responsable des faiblesses essentielles de la littérature magyare contemporaine, de ce que l'on remarque en elle d'excessif et de tendu, de ses inexactitudes aussi et de ses hésitations? Il ne serait pas nécessaire de me presser beaucoup pour me faire dire que M. Riedl écrirait d'un autre style s'il n'éprouvait pas le besoin d'étouffer sous le fracas de ses épithètes et de ses images les protestations de quelques millions de Slovaques, de Serbes, de Roumains et même d'Allemands.

.Il m'est naturellèment impossible d'entrer ici dans l'examen détaillé des divers chapitres du volume de Hinneberg ; mais plusieurs justifieraient de graves réserves. Je n'ai guère été satisfait ainsi du résumé de M. Machal. Peut-être était-il impossible de faire tenir en vingt pages une histoire aussi touffue et aussi riche que celle du peuple tchèque : il me semble pourtant que l'auteur eût aisément pu tirer un meilleur parti de l'espace restreint qui lui était accordé. Pourquoi ne pas supprimer les premières pages, purement historiques? Il eût été facile alors de traiter un peu plus sérieusement la période contemporaine qui est expédiée en quelques lignes. Le nom d'un poète tel que Brézina n'est pas même prononcé. « Palacky, écrit ailleurs M Machal (p. 189), l'historien patriote et le chef reconnu des Bohêmes, s'imposa la tâche de donner à son peuple une histoire développée et pragmatique de l'histoire bohême ». Affirmations sans doute d'une exactitude incontestable, mais d'une platitude et d'une banalité regrettables et qui ne sauraient donner une idée suffisante du rôle décisif joué par l'illustre écrivain.

C'est d'ailleurs un défaut essentiel du volume tout entier que, de parti-pris, on ait supprimé à peu près la littérature scientifique. Quelle conception étrange que de négliger ainsi la philosophie, la philologie et l'histoire, que de séparer de la littérature ce qui forme la substance de la vie intellectuelle ! Que des Tchèques, appelés à dresser le bilan de leurs conquêtes, omettent ainsi de parler de la fondation de l'Université slave de Prague, et qu'ils oublient des hommes tels que Randa, Tomek, Goll, Constantin Jiretchek, Rieger, Herold, — j'en passe et des meilleurs — c'est ce qu'il m'est impossible de comprendre. De même que je suis profondément étonné qu'un historien tel que M. Murko, dans son chapitre sur les Slaves du sud, qui compte certainement parmi les meilleurs du volume et qui se distingue à la fois par sa profonde connaissance des faits, par la finesse des appréciations et par un remarquable effort de généralisation, ait cru devoir laisser de côté le nom de Racki, le véritable fondateur de l'Académie de Zagreb et le plus passionné propagateur de l'entente jougo-slave.

Il est probable que l'on avait compté sur M. Machal pour nous donner quelques indications sur les Slovaques qui, malgré le schisme

actuel, ne forment qu'un rameau du groupe ethnique tchèque. Trop pressé, M. Machal les a complètement laissés de côté et une nation de près de deux millions et demi d'hommes, dont 2,200 000 sont agglomérés en Transleithanie, est purement et simplement, retranchée de l'humanité. Ne méritaient-ils pas au moins d'être aussi bien traités que les Esthes ou les Lettes?

Il serait évidemment injuste, après toutes ces critiques, de ne pas reconnaître l'intérêt et la valeur de quelques chapitres. M. Vésélovsky, qui nous parle de la littérature russe, n'a guère renouvelé son sujet et il a cédé à la tentation générale chez les critiques russes contemporains de ne juger les écrivains que par leur dévouement plus ou moins ardent aux idées révolutionnaires, ce qui est tout de même un point de vuè un peu étroit. En revanche la partie consacrée à la Pologne révèle autant de mesure et de goût que de pénétration et elle est digne d'un écrivain aussi justement célèbre que Brückner. Surtout enfin le premier chapitre, consacré aux langues slaves, est excellent et on y admire à chaque ligne la largeur d'idées, la profondeur d'érudition, la sérénité lumineuse qui font de Jagic le maître incontesté de la Slavistique.

Peut-être, après tout, est-ce la haute valeur même de cette introduction qui rend le lecteur difficile. Le contraste est trop grand entre le magnifique portique et l'édifice mesquin qui le suit. On dirait que, quelque bonne volonté que les Allemands aient l'intention de témoigner aux Slaves, ils sont incapables d'apprécier la portée de l'œuvre que leurs voisins ont accomplie depuis un siècle. Le volume de Hinneberg aura ainsi surtout pour résultat de nous faire attendre avec plus d'impatience le monument que les Slaves se doivent d'élever de leurs propres mains à leur race et l'apparition de cette Encyclopédie dont Jagic a accepté la direction [1].

E. Denis.

Général H. Bonnal, **Questions militaires d'actualité.** Paris, Chapelot, 1908, in-16, 290 p.

Capitaine Sorb, **Armée, Marine, Colonies**. Paris, Chapelot, 1908, in-8°, 212 p., 3 fr. 50.

Capitaine Victor Duruy, **L'éducation du soldat.** Paris, Chapelot, 1907, in-16, 91 p.

Général Pédoya, **L'armée évolue**. Paris, Chapelot, 1908, in-16, 99 p.

---

1. La bibliographie est en général très sommaire et le choix paraît avoir été fait un peu au hasard; les ouvrages français en particulier paraissent avoir été assez peu connus : le nom de Louis Leger par exemple n'est pas mentionné. Souvent je n'ai pas pu arriver à démêler le plan qu'avaient suivi les auteurs dans le classement des œuvres indiquées; la date et le lieu d'édition ne sont pas toujours indiqués, ni la langue. Dans un ouvrage de cette nature, il eût été indispensable de rappeler les traductions des principaux ouvrages : les auteurs ne l'ont fait que tout à fait exceptionnellement. Les fautes d'impression sont rares : cependant Aumant (p. 150) au lieu de Haumant.

H. Bossu, **Un régiment de l'armée territoriale.** Paris. Chapelot, 1908, in-8°, illustré, 94 p., 3 fr.

Il y a de tout dans le livre de M. le général Bonnal, depuis un morceau sur la marche au son du tambour jusqu'à une dissertation sur la tactique à employer contre les Marocains et à deux récits de guerre qui reproduisent apparemment des aventures personnelles de l'auteur. Tout cela a dû paraître dans des journaux, ce qui explique la diversité des articles et leur peu d'étendue qui oblige M. B. à ne traiter que superficiellement et au pas de course les sujets les plus importants. En dépit de ce défaut, ce livre se lit avec grand intérêt, et non seulement les officiers, mais les Français en général y pourront trouver de très utiles enseignements, en particulier sur le service de deux ans et la première bataille.

M. le capitaine Sorb s'occupe surtout de cette première bataille. Il croit qu'elle sera décisive, et c'est, on le sait, une opinion commune à beaucoup de spécialistes éminents. Il faut, dit M. S., préparer toutes nos ressources pour cette crise dont dépendra le sort du pays : dans ce but il étudie le transport du XIXe corps en France au moment de la mobilisation, le rôle de notre marine chargée de protéger cette traversée, enfin les transformations à faire subir à l'armée d'Afrique et à l'armée coloniale pour augmenter nos effectifs métropolitains et combler les vides creusés par le service de deux ans. Les solutions préconisées par M. S. n'obtiendront pas les suffrages de tous, car elles heurtent sans ménagement beaucoup d'idées admises.; elles représentent en tout cas un effort patriotique pour sortir de l'ornière et pour reviser des plans trop communément acceptés les yeux fermés.

Le but que s'est proposé M. le capitaine Duruy est très modeste : il a voulu seulement recommander à ses camarades quelques moyens pratiques pour cette éducation morale du soldat, si fort à la mode depuis tantôt vingt ans. Il ne s'en tient pas aux questions purement militaires et il parle avec beaucoup de compétence et de bon sens de l'enseignement professionnel, des salles de récréation, des coopérations, des « Foyers du soldat ». Il ne prend jamais un ton dogmatique et ne prétend nullement faire la leçon à ses pairs. Cette réserve louable rend plus agréable la lecture de sa petite brochure dont plus d'un commandant de compagnie tirera profit.

Nous ne saurions dire autant de bien de l'ouvrage de M. le général Pedoya. Cet ancien chef du XVIe corps a laissé dans l'armée une réputation très vantée ou très décriée, selon l'opinion de ceux qui en parlent. Il le sent, il le sait et dissimule mal un effort constant pour se justifier auprès de ses compagnons d'armes. Il traite de la discipline, de l'antimilitarisme, de l'antipatriotisme, et écrit sur ces sujets si rebattus et pourtant d'une actualité si angoissante, d'excellentes choses. Il répète sans cesse que le mal dont souffre l'armée, c'est la politique qui chaque jour intervient dans des questions où elle n'a

que faire. Mais lui-même, attaqué injustement par des journalistes, n'a pas hésité à utiliser pour sa défense la puissance de la presse, et c'est en vain qu'il tente aujourd'hui d'excuser un acte sagement interdit par les règlements; ses arguments ne toucheront aucun esprit militaire. Il n'est pas d'ailleurs toujours heureux dans le choix des armes qu'il emploie : ne va-t-il pas s'abriter derrière un personnage considéré par beaucoup comme le grand désorganisateur de nos flottes et de nos arsenaux, le principal artisan de l'indiscipline dans nos ports de guerre? Mais discuter plus à fond le plaidoyer de M. P. ce serait introduire la politique dans une *Revue* qui s'interdit toute polémique de ce genre.

Les pages que M. le capitaine Bossu consacre à son régiment, le 62e territorial, ne sont pas dépourvues d'intérêt. Certes le lecteur ne sera pas captivé par l'historique d'un corps qui n'a jamais vu le feu, et qui n'enregistre comme titre de gloire que des « progressions », exécutées pendant les périodes d'instruction, et des comptes rendus de manœuvres insérés dans un journal dont le commandant du régiment est directeur. Nous glisserons sur l'étude par trop superficielle des diverses lois qui ont constitué notre armée; mais nous indiquerons la lumière particulière que ce livre jette sur la mentalité de l'officier territorial, fanatique et susceptible, qui ne pardonne pas à ses camarades de l'active quelques railleries déplacées. Que M. B. se rassure : les militaires de carrière ont beaucoup d'estime pour les braves gens qui font le sacrifice de venir passer volontairement quelques jours sous les drapeaux.

D'ailleurs ceux qui seraient tentés de sourire de « ce citoyen dans le négoce qui se pare encore avec orgueil du costume de capitaine d'infanterie territoriale orné des palmes académiques », le quitteront émus du patriotisme, réconfortant en ces temps d'antimilitarisme, qui perce à chaque ligne.

A. Biovès.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 27 novembre 1908.* — M. Babelon, président, donne lecture des décrets approuvant l'élection de M. Paul Girard, membre ordinaire, et celle de M. Edouard Naville, associé étranger, — M. Paul Girard est ensuite introduit en séance.

M. Perrot, secrétaire perpétuel, donne lecture des lettres par lesquelles MM. Jullian, Scheil, Psichari. Cuq, Carra de Vaux et Diehl posent leur candidature aux places de membre ordinaire vacantes par suite du décès de MM. Gaston Boissier et Hartwig Derenbourg.

Léon Dorez.

Le propriétaire-gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 50 — 17 décembre — 1908

H. Lüders. **Das Würfelspiel im alten Indien.** (Abhandlungen der Königl. Ges. der Wiss. zu Göttingen IX. 2) Berlin, 1907, 75 pp. in-4.

La passion traditionnelle des Hindous pour le jeu de dés est un lieu commun; la littérature, sacrée aussi bien que profane, fourmille d'histoires, d'épisodes, de rites, d'allusions qui ont trait au jeu de dés; mais nous n'avons pas, dans cette immense littérature, un seul exposé du jeu; la traduction ou l'exégèse des termes techniques varie donc à l'infini avec la fantaisie ou l'ingéniosité des interprètes. M. L., dans une monographie qui est un chef-d'œuvre d'érudition et de méthode, soumet à une analyse pénétrante une somme énorme de documents empruntés aux Védas, à l'épopée, aux Jâtakas, au théâtre; il précise et fixe les notions et reconstitue avec une minutie convaincante les règles et la pratique du jeu de dés. Les observations de détail qu'il multiplie en passant résolvent aussi une multitude de menues difficultés. M. L. se classe décidément au premier rang parmi les épigones de l'indianisme allemand.

Sylvain Lévi.

C. Bouglé. **Essais sur le régime des Castes.** Paris, Alcan, 1908 (Travaux de l'Année sociologique publiés sous la direction de M. Durkheim), 278 p.

La caste n'est pas un fait purement hindou : mais nulle part le régime des castes n'a montré autant de vitalité que dans l'Inde. Après de longs siècles, il continue aujourd'hui encore à dominer la vie du pays sous tous ses aspects. Philosophes, sociologues, économistes, se tournent donc naturellement vers l'Inde pour lui demander les élé-

ments d'un système ou plutôt la démonstration de leurs théories. M. B., il faut lui en savoir gré, ne nous offre pas de solution personnelle; son attitude est librement critique. Il expose et discute avec une remarquable clarté les doctrines qui se sont proposées tour à tour; il ne les rejette pas brutalement, mais il en marque les insuffisances et les exagérations : la caste n'est pas simplement une corporation professionnelle, ou le prolongement de la *gens*, ou la création artificielle des brahmanes, ou un groupement ethnique. Elle participe de tous ces caractères, les combine, les dépasse, et ne prouve que l'extrême complexité des faits sociaux. Les révolutions religieuses n'ont pu l'ébranler, témoin le bouddhisme et les missions chrétiennes; les révolutions politiques ou économiques ne l'ont pas atteinte; un siècle d'administration britannique, les chemins de fer, le télégraphe la laissent toute-puissante. M. B. se garde prudemment de rien augurer sur l'avenir, à l'heure où la tentation peut en être si forte; il étudie les effets du régime des castes sur le droit, sur la vie économique et sur la littérature. Ses observations sur les rapports entre le régime des castes et les conceptions juridiques méritent particulièrement d'être signalées; il ouvre aux spécialistes des vues originales qui doivent retenir l'attention. Les profanes pourront consulter et lire avec sécurité le livre de M. B.; il témoigne d'une immense lecture, méthodiquement poursuivie; les autorités consultées sont dignes de crédit, et les matériaux choisis avec goût, classés avec art, s'organisent dans un exposé lumineux et vivant.

Sylvain Lévi.

Le synaxaire éthiopien. I. Le mois de sanê. Texte éthiopien inédit, publié et traduit par I. Guidi, avec le concours de L. Desnoyers. Paris (s. d.). Gr. in-8°, 187 p. (forme le fascicule 5 du t. I de la *Patrologia orientalis*, publiée par MM. R. Graffin et F. Nau.).

M. Guidi a utilisé, pour l'édition de ce texte, trois manuscrits : un manuscrit de l'ancienne collection d'Abbadie, qui date vraisemblablement de la fin du xv[e] siècle, et qui semble être le plus ancien manuscrit connu du Synaxaire éthiopien; un manuscrit conservé à la Bodléienne d'Oxford, datant du xviii[e] siècle; un manuscrit de la Bibliothèque nationale de Paris, également du xviii[e] siècle. Le premier de ces trois manuscrits correspond à peu près aux manuscrits arabes du Vatican 63 et 65; mais le texte n'en dérive pas « immédiatement ». M. Guidi a donc suivi, de préférence, le manuscrit d'Abbadie, sauf lorsque les fautes sont évidemment le fait du copiste et qu'elles ne donnent par conséquent pas une leçon nouvelle.

Un index sera donné ultérieurement, qui indiquera « la correspondance des noms éthiopiens avec leur forme originaire grecque ou latine (p. 525-7) ».

Cet index sera le très bienvenu dans un ouvrage où les noms

propres des saints commémorés sont donnés au jour le jour, sans qu'aucune liste ne signale au lecteur quels sont ces noms.

Le mois de sanê va du 26 mai au 24 juin; mention est faite de tous les saints, soit qu'il s'agisse de leur naissance, de leur mort, d'un miracle accompli par l'un d'eux, d'une église construite à l'endroit de leur martyre. Le mois débute par la mention de la dédicace de l'église de Saint-Léonce, originaire de la Syrie; mémoire de Joseph et d'Asnêt; de la découverte des corps de saint Jean Baptiste et de saint Élisée le prophète; commémoraison des martyrs Sanusî, Johannes, Aqronyos, Dimunâsyâ, Amon, Abbâ Ebsoy. Le prophète Samuel mourut le 9 de sanê (3 juin). Abbâ Cyrille, patriarche d'Alexandrie, mourut le 12 de sanê (6 juin) et le 13 du même mois est l'anniversaire de la mort d'Abbâ Johannes, évêque de Jérusalem. Le 21 de sanê (15 juin) est la fête de la mémoire de Notre-Dame, la sainte et pure Vierge Marie, mère de Dieu. La fête des glorieux Qozmos et Dimyânos se célèbre le 22 de sanê (16 juin). Le 25 (19 juin), martyre de saint Jude, apôtre et martyr, fils de Joseph, le charpentier, et l'un des 72 disciples; il prêcha dans plusieurs villes, vint à Édesse où il guérit le roi Abgar et lui conféra le baptême chrétien.

Il reste à donner, du synaxaire éthiopien, les mois de hamlê et de nahasê; alors pourra être dressée la table des noms propres et des événements cités; cette publication, ainsi complétée, rendra les mêmes grands services à la connaissance de l'histoire ecclésiastique que les autres volumes de la même collection.

F. Macler.

Albert Cuny. **Le nombre duel en grec.** Paris. Klincksieck, 1906, 518 p., 8°, 15 fr.

Il est arrivé à M. Cuny cette rare fortune de découvrir un bon sujet, de le limiter avec exactitude et après l'avoir fouillé avec une patience minutieuse de philologue, de l'épuiser complètement en en dégageant des conclusions d'une nouveauté originale et d'une portée inattendue. Quoi qu'il publie dans la suite, M. Cuny restera toujours l'homme du nombre duel grec; et ce n'est pas là un mince mérite.

Le grec avait reçu en héritage de l'indo-européen une série de désinences duelles, nominales et verbales, dont la valeur restait très vivante. Sur la formation même de ces désinences il y avait peu de chose à dire qui ne se trouvât dans les nombreux travaux des linguistes sur la question; M. Cuny sa borne à résumer les conclusions de ses devanciers, qu'il discute avec compétence (p. 9 à 64), et n'y ajoute guère qu'une hypothèse personnelle et intéressante sur la désinence des cas obliques -οιν (p. 36). Mais quand on passe à l'emploi de ces désinences, on se heurte aussitôt à d'innombrables difficultés. L'histoire de l'emploi du duel en grec n'offre au premier abord que désordre et incohérence. La langue homérique ne suit à cet égard aucun usage régulier; ce qui confirme ce qu'on sait par ailleurs de

son caractère artificiel et composite. Dans les documents épigraphiques du vieil attique (jusqu'en 408 exclusivement), le nombre duel est employé rigoureusement sans exception. A partir de cette date et jusqu'en 378 il y a fluctuation sur les inscriptions attiques entre le duel et le pluriel. En 378 apparaît la dernière forme verbale duelle attestée; et quant aux formes nominales elles disparaissent successivement l'une après l'autre, celles en -ει vers 367, celles en -ᾱ vers 342, celles en -ω (abstraction faite de la formule τὼ θεώ) vers 341, celles en -ε vers 334, celles en -οιν et -αιν en 329, date de la disparition complète du duel dans l'épigraphie attique. L'usage des auteurs ne répond pas à celui des inscriptions. On constate une progression continue dans l'emploi des formes duelles d'Eschyle à Sophocle et de Sophocle à Euripide, d'Antiphon à Thucydide et de Thucydide à Lysias et à Isée; Aristophane marque l'apogée de l'emploi de ce nombre, que l'on voit ensuite décliner au cours de l'œuvre de Platon et de Xénophon, qui n'apparaît qu'irrégulièrement chez Démosthène et n'apparaît plus du tout chez Eschine ou chez Dinarque. Dans les documents dialectaux, même désordre apparent. A l'intérieur d'un même groupe, l'arcadien conserve le duel que le cypriote a perdu; le thessalien et le béotien se distinguent de la même façon de l'éolien d'Asie; mais tous les dialectes sans exception laissent périr le duel, comme l'attique, dans le courant du ɪvᵉ siècle.

M. Cuny a réussi à mettre de l'ordre dans ce chaos. Etudiant à part, comme il convient, les noms d'objets pairs, qui offrent déjà au point de vue indo-européen un intérêt spécial, et consacrant un examen minutieux aux conditions, différentes suivant la nature des textes, dans lesquels l'emploi du duel se présente, augmente, diminue ou disparaît, il conclut : 1° que les grands groupes dialectaux du grec se sont dès l'origine divisés au point de vue du duel, ce nombre subsistant dans les dialectes continentaux, mais disparaissant de ceux des colonies d'Asie mineure, des îles ou d'Italie; ce que M. C. explique avec raison par les conditions sociales nouvelles résultant de l'établissement des colonies; 2° qu'en sa qualité de dialecte métropolitain, l'attique conservait naturellement le duel, en opposition avec l'ionien, dialecte colonial; et que l'élimination progressive du duel dans les documents épigraphiques d'Athènes est conforme à ce qu'enseigne l'histoire des autres dialectes continentaux, dont l'évolution a été parallèle; 3° que si le duel semble décliner dès le vᵉ siècle dans les œuvres littéraires d'Athènes, plus tôt par conséquent que dans les documents épigraphiques, c'est sous l'influence de la prose ionienne qui ne possédait pas ce nombre; si au contraire le duel semble prendre ensuite dans la littérature un regain de vitalité, c'est que les formes littéraires s'affranchissent de l'influence ionienne et redeviennent purement attiques.

Ces conclusions si neuves sont appuyées sur une documentation

solide qui les rend inattaquables. L'histoire du duel en grec, étroitement liée à l'histoire littéraire ou sociale, apparaît ainsi « comme un reflet et une conséquence dn mouvement général de la civilisation grecque » ; par le souci constant qu'a l'auteur, et qu'il exprime déjà dans l'introduction, de rattacher l'évolution du langage à l'évolution générale, cette histoire illustre brillamment la théorie qui attribue des causes sociales aux faits linguistiques. L'ouvrage fait le plus grand honneur à M. Cuny ; pour tout dire d'un mot, il est digne des deux maîtres qui l'ont inspiré, Victor Henry et M. Ant. Meillet.

J. VENDRYES.

Die Apologie des Apuleius von Madaura und die antike Zauberei, Beiträge zur Erlauterung der Schrift De magia (**Religionsgeschichtliche Versuche und Vorarbeiten,** herausg. von A. DIETERICH u. R. WÜNSCH, IV, 2). Von Adam ABT. Giessen, A. Töpelmann, 1908, VII-271 pp. in-8°. Prix : 7 Mk. 50.

M. Abt admet que l'apologie d'Apulée a été écrite entre 155 et 158. Le procès et le discours ont été réels. Bien des détails du texte actuel ne s'expliquent que si le discours a été vraiment prononcé. Mais il a été remanié, comme l'étaient tous les discours publiés par les anciens. M. A. recherche quelles étaient les lois que l'on pouvait invoquer contre la magie. Il conclut que la *lex Cornelia de sicariis*, a été la base de l'accusation.

Le but du livre de M. A. est de relever toutes les données relatives à la magie et de les comparer avec celles que fournissent les livres techniques, les papyrus magiques, les tablettes de défixion ; puis, de mettre cet ensemble en parallèle avec les usages d'autres peuples et d'autres temps. Il a donné à son travail la forme d'un commentaire qui suit le texte, à cet effet découpé en huit parties. Chaque mot qui éveille une idée ou désigne une matière ou une opération magique, est l'objet d'explications circonstanciées et de rapprochements avec tous les textes et faits semblables. Le livre de M. A. se trouve être, sur ces questions, le plus commode des répertoires. Définition des termes, conditions exigées chez les magiciens, puissances et effets de la magie, transformations des magiciens, opérations, sacrifices et défixions, matière magique (verveine, ossements, etc.), instruments (bandelettes, sabot, etc.), nous passons en revue presque toutes les parties de ce que serait un traité technique. On ne trouvera pas ce qui n'est pas dans Apulée. L'ordre suivi, étant celui du texte, n'est pas méthodique. Malgré ces deux défauts, tenant au sujet, et le second est atténué par les tables, le livre de M. A. est un recueil fondamental pour l'étude de ces questions. Il contient les textes, les faits et la bibliographie.

On ne peut donner qu'une idée générale d'un livre composé tout entier de détails. Voici quelques observations. P. 91, cf. fr. *maléfice* et *maléficié*. P. 105, cf. un des sens de *ingenium*. P. 107 et 111, sur

l'origine de la magie, il faudrait tenir compte d'un fait important. Quand une religion se superpose à une autre qui continue à dominer, la religion étrangère devient une sorcellerie, ses dieux sont rétrogradés au rang de démons. Ce procédé a été très bien mis en lumière par M. Bousset, *Hauptprobleme der Gnosis*, p. 55. P. 114, ajouter aux interdictions du bain, celle que rapporte Tertullien, *Corona*, 3 (I, p. 421 Œhler): les nouveaux baptisés doivent s'abstenir du bain pendant la semaine de Pâques.

M. Abt conclut qu'Apulée n'était probablement pas coupable de magie. Mais son érudition en ce genre et le sérieux avec lequel tout le procès est mené sont des traits caractéristiques de la vie provinciale au IIe siècle et nous font mieux comprendre les épidémies de sorcellerie du moyen âge.

Paul Lejay.

The Bodleian manuscript of Jerome's version of the Chronicle of Eusebius. Reproduced in collotype with an introduction by John Knight Fotheringham. Oxford, at the Clarendon press, 1905, IV-65 pp. et 303 pl. Prix : 50 sh.

La publication de M. Fotheringham n'est pas un simple facsimilé. Les planches sont précédées d'une introduction qui renouvelle, à certains égards, la question de l'établissement du texte de la *Chronique*.

On sait que la tâche est compliquée par la disposition même de l'ouvrage en colonnes. L'édition Schöne, méritoire à tant de titres, est loin d'être définitive. Sans parler d'autres imperfections, Schöne ne connaissait pas le ms. d'Oxford que nous avons ici. Depuis lors, Schöne est revenu sur son travail et le regretté Traube a fait la lumière sur certains points [1]. M. F. établit, de son côté, que nos manuscrits les plus anciens, avec leurs colonnes de dates et d'évènements, le mélange d'encre rouge et d'encre noire, la répartition des grands caractères et de l'écriture fine, reproduisent de très près la disposition même que Jérôme avait adoptée. Bien plus, Jérôme lui-même reproduisait ainsi celle d'Eusèbe.

Il restait aussi à établir le rapport des manuscrits entre eux. Schöne avait supposé une succession d'éditions, données par Jérôme lui-même et après sa mort. M. F. montre que cette hypothèse doit être écartée et que les différences des manuscrits s'expliquent par des altérations progressives. Mommsen avait classé les manuscrits d'après les continuations jointes au texte de Jérôme. C'est un procédé purement empirique qui ne répond pas aux exigences de la méthode. Les manuscrits doivent être classés d'après les variantes de texte. M. F. a très bien vu qu'il fallait choisir ces variantes dans le texte propre-

---

1. Schöne, *Die Weltchronik des Eusebius*, Berlin, 1900 ; voy. *Rev. crit.*, 1901, II, 486 ; — Traube, *Hieronymi Chronicorum codicis Floriacensis fragmenta*, Leyde, 1902 ; voy, *Rev. cr.*, 1904, I, 342.

ment dit. En effet, les additions marginales, d'étendue variable, sont ouvertes facilement aux mélanges produits par collation d'un manuscrit sur l'autre. Dès lors, on aboutit à répartir tous les manuscrits en trois familles : 1° L, Br. Mus. Add. 16974, xe s., provenant de Saint-Tron, le plus ancien des « Priores » de Scaliger, où la disposition primitive a subi un remaniement et une distribution nouvelle du texte et des notes marginales ; 2° O, Oxford, Bodl. Auct. T II 26, onciale du ve siècle, ms. reproduit par M. F.; M, Middlehill, Phillips 1829, maintenant à Berlin, viiie-ixe s.; T, Oxford Merston H 3 15, ixe s. ; ce ms. a subi l'influence d'un ms. de la troisième classe, semblable à B ; 3° un premier groupe, composé de A, Valenciennes 495, ms. de Saint-Amand, onciale du viie siècle, et de S, le ms. de Fleury, dont les débris sont répartis aujourd'hui entre Paris (B. N. 6400 B), Leyde (Voss. lat. Q. 110 A) et le Vatican (Reg. 1709) : c'est le ms. étudié par Traube et d'où sont dérivés N (Middlehill Phillips 1872, à Berlin, provenant de Tours, xe s.), et le P (le *Petauianus*, Leyde, Voss. lat. Q. 110, ixe s., provenant de Saint-Mesmin); un deuxième groupe, ne comprenant que B, le *Bernensis* 219, du milieu du viie s., provenant de Fleury. Reste F, le *Freherianus* de Scaliger, maintenant à Leyde, Scal. 14, du commencement du ixe s. Ce ms. descend du ms. de Bonifatius (voy. Schöne, *Weltchronik*, p. 276), et, par suite, représente une contamination entre la seconde classe et le premier groupe de la troisième. En outre, M. F. décrit sommairement trois mss. de Paris : Q, 4858, du milieu du ixe s.; D, 4860, du milieu du xe s. ; C, 4859, du xe s., apparenté à T.

Il va sans dire que le ms. d'Oxford est l'objet d'une notice détaillée. Malheureusement, on ne sait pas grand chose de son histoire. Il devait être en France vers 1400. Du Tillet, évêque de Meaux, le possédait au xvie siècle. Les Jésuites en firent l'acquisition. Il passa du collège de Clermont entre les mains de Meerman et, en 1824, Gaisford l'acheta pour la Bodléienne. Traube le croyait copié en Italie. Dans des appendices, M. F. transcrit les mots écrits à l'encre rouge, les portions peu lisibles dans la reproduction, les notes marginales du xve siècle. Un autre appendice est une notice très intéressante sur Du Tillet, ses œuvres et sa bibliothèque.

Du ms. d'Oxford sont dérivés un ms. d'Udine (8014, xie s.), un ms. provenant de la Chartreuse de Venise maintenant à la Bodléienne (xvie s.), et un ms. de Paris, 4870 (xive s.). A la suite de la reproduction du ms. d'Oxford, M. F. donne quelques pages des mss. d'Udine et de Paris.

La publication de M. Fotheringham est très importante. Elle rend encore plus évidente la nécessité d'une nouvelle édition de la *Chronique*. Pourquoi M. Fotheringham ne s'en chargerait-il pas ? L'Université d'Oxford, qui a supporté les frais de cette reproduction, ajouterait ce nouvel honneur à son glorieux passé.

Paul Lejay.

La Tradition manuscrite de Sozomène et la Tripartite de Théodore le lecteur, par Joseph Bidez (*Texte u. Untersuchungen*, XXXII, 2 b). Leipzig, Hinrichs, 1908. iv 96 pp. in-8°.

Estienne est l'auteur de l'édition *princeps* de Sozomène (1544). Par un hasard malheureux, ce fut le plus mauvais des mss. qui servit à l'impression, le *Parisinus* 1444. Ce ms. est une copie d'une copie d'un ms. indépendant, le *Baroccianus* 142 : la copie est au musée Britannique, le ms. Egerton 2626. Aussi les philologues qui ont ensuite étudié le texte n'ont-ils pas eu de peine à l'améliorer. C'est ce qu'a fait Valois avec son *Fuketianus*, le ms. de Foucquet, maintenant B. N., gr. 1445. Mais, à son tour, ce ms. n'est qu'une copie d'un deuxième ms. indépendant, le *Marcianus* 337. Ce ms. n'a exercé sur le texte qu'une influence indirecte par des collations de savants et par son autre copie, le ms. de Leyde gr. 33 A. Hussey (1860) a consulté le *Baroccianus*, mais sans exactitude et sans méthode. Aujourd'hui encore, le texte de Sozomène n'est pas établi.

Il y a plaisir à suivre cet exposé dans la dissertation convaincante et précise de M. Bidez. Nous sommes donc ramenés à deux mss. indépendants, et d'ailleurs dérivés d'un même archétype, le *Baroccianus* et le *Marcianus* 339. M. B. en ajoute un troisième, inconnu de ses devanciers, le *Marcianus* 344, pour les livres V-IX : il représente une autre source du texte, souvent bien moins trouble que celle des deux autres mss. M. B. démêle ensuite ce que sont les variantes de prétendus mss. ayant appartenu à Christophorson, à un certain Castellanus, à Curterius, à Scaliger, à Vulcanius : ce sont d'une part des variantes provenant de collations de ms. connu, notamment du *Marcianus* 337 ou de ses dérivés; d'autre part, des conjectures de philologues. Il ne fant pas y voir la trace de quelque ms. inconnu. Le seul ms. que M. B. n'a pu faire rentrer dans son étude est à l'Escurial, probablement un ms. dérivé.

Aucun de ces mss. n'est antérieur au XIV[e] siècle et seuls le *Baroccianus* et le *Marcianus* 344 remontent à cette époque. Une abondante tradition indirecte permet de compléter et de juger la tradition directe. En première ligne, se place la Tripartite de Théodore le lecteur (commencement du VI[e] s.), combinaison d'extraits de Théodoret, Socrate et Sozomène. M. B. en définit le caractère et l'intérêt pour le rétablissement du texte. Il faut encore ici recourir aux mss., car la Tripartite n'a même pas d'édition. M. B. indique les mss. et les sources de ce texte. Chemin faisant, il fait une découverte intéressante. On sait que Cassiodore a fait faire en latin par un moine Épiphane une combinaison des trois historiens parallèles. Cette compilation a été le manuel d'histoire du moyen âge occidental. Or M. B. a constaté que jusqu'au chapitre 3 du livre II, Cassiodore-Épiphane traduit simplement Théodore. Pour la suite, il est plus indépendant, et alors il peut servir à l'établissement du texte de Sozomène.

Le travail de M. Bidez est très solide. Il donne le meilleur espoir pour l'édition que l'Académie de Berlin l'a chargé de publier. M. Bidez avait déjà fait connaissance avec ces historiens à l'occasion d'Evagrius, qu'il a publié de concert avec M. Parmentier. Sozomène est en de bonnes mains.

Paul LEJAY.

A descriptive catalogue of the Western manuscripts in the library of Queens' college Cambridge. Described by M. R. JAMES. Cambridge, at the university press, 1905, VI-29 pp. in-8°.

A descriptive catalogue of the Western manuscripts in the library of Clare college, Cambridge. Described by M. R. JAMES. Cambridge at the university press, 1905. VIII-51 p. in-8°.

A descriptive catalogue of the manuscripts in the library of Trinity Hall. By M. R. JAMES. Cambridge, at the university press, 1907, VIII-46 pp. in-8°.

M. James poursuit avec régularité et sans défaillance la description des manuscrits renfermés dans les collèges de Cambridge [1]. Les anciennes bibliothèques ont été dispersées au moment de la Réforme. Des manuscrits y sont entrés depuis grâce à de généreux donateurs.

A Queen's, sur 34 manuscrits, nous signalerons le n° 17, psautier du XIII[e] siècle pour l'usage de Worcester, avec des peintures intéressantes, et le n° 22, rouleau décoré du XV[e] siècle donnant en tableau l'histoire du monde.

A Clare college, 31 manuscrits, parmi lesquels on remarque : 2, Heures de provenance lyonnaise avec de bonnes miniatures (XV[e] s.); 11, T. Legge, *Richardus III* (il semble que 1579 n'est pas la date de la copie mais 1582, et que 1579 est celle de la représentation); 18, Justin, Orose, Végèce, avec des lacunes (commencement du XII[e] s.); 19, Augustin, *De bono coniugali*, *De uirginitate*, *De nuptiis et concupiscentia* (X[e] s.; le plus ancien manuscrit de cette bibliothèque); 26, Quintilien, déclamations et institution oratoire, Aulu-Gelle, incomplets (XIII[e] s.); 30, *Dialogues* de saint Grégoire du XI[e] s.) Ce dernier manuscrit n'a par lui-même rien de remarquable. Mais il contient 58 vers se référant à l'histoire des Macchabées, copiés au XII[e]-XIII[e] siècles et ainsi désignés à la fin par une note du XIII[e] siècle : « Hii sunt uersus Golie super picturam Machabeorum ». D'après M. J., ces vers sont l'œuvre de Walter Mapes, indiqué par son sobriquet de Golias et devaient être destinés à expliquer des fresques. Le manuscrit vient du prieuré de Worcester; rien ne prouve que les peintures aient été exécutées dans ce monastère. M. R. publie le texte de ces légendes.

A Trinity Hall, se trouvent aussi 31 manuscrits. Le plus précieux est le n° 1, l'*Historia abbatiae S. Augustini* (Cantorbéry), du XV[e] siècle,

---

1. Sur la bibliothèque de Pembroke College, dont M. James a publié le catalogue en 1905, voy. *Rev.*, 1906, I, 61.

par Thomas of Elmham. Le texte a été publié en 1858 par Hardwick. M. R. décrit minutieusement le manuscrit et ses illustrations. Le nº 12 est un curieux manuscrit français du commencement du xvᵉ siècle, contenant une traduction de la *Consolation* de Boèce, *Le Roumant de la chastelaine de Vergi et de son amant* (*Hist. litt.*, XVIII, 779; *Romania*, XXI, 145), et *De la Regale du monde* (inédit; cf. B. N. fr. 2185, qui a un *incipit* différent). Ce manuscrit est brillamment orné de peintures, les unes se rapportant au texte, les autres copiées sur un Psautier illustré. Le nº 17, Dymoke contre les Lollards, avec peintures, paraît être un exemplaire de présentation à Richard II.

Tous les manuscrits sont minutieusement décrits. Il n'est que les petites bibliothèques pour avoir des catalogues aussi détaillés. M. James met à ce travail un véritable amour.

Paul Lejay.

Nomina sacra. Versuch einer Geschichte der christlichen Kürzung. Von Ludwig Traube (*Quellen und Untersuchungen zur lateinische Philologie des Mittelalters*, II). München, Beck, 1907. x-295 in-4º. Portrait. Prix : 15 Mk.

Les copistes ont deux manières principales d'abréger les mots d'une langue ancienne, par suspension, en n'écrivant que les premières lettres, *L*(*ucius*), par contraction, en supprimant une partie des lettres intermédiaires et en gardant celles qui indiquent la flexion, *s*(*an*)*c*(*t*)*i*. La thèse de Traube est qu'il y a entre les deux méthodes une différence fondamentale dans l'origine. La première s'explique par le besoin d'abréger; elle est née de la pratique. La seconde a un caractère religieux.

Le nombre des mots abrégés par suspension n'est pas limité. Celui des mots abrégés par contraction est restreint. Ce sont, en grec, θεός, κύριος, πνεῦμα, πατήρ, οὐρανός, ἄνθρωπος, Δαυείδ, Ἰσραήλ, Ἰερουσαλήμ, Ἰησοῦς, Χριστός, υἱός,, σωτήρ, σταυρός, μήτηρ, et quelques dérivés. En latin, ce sont *Deus*, *Iesus*, *Christus*, *Spiritus*, *dominus*, *sanctus*, *noster*, et quelques autres qui se rattachent aux mots grecs cités, *Israel*, *Hierusalem*, etc. Tous ces mots ont un rapport direct avec le christianisme. Traube conclut que c'est leur caractère sacré qui a déterminé l'emploi de ces abréviations particulières. Chrétien de Stavelot, au milieu du ixᵉ siècle, dit dans son commentaire sur saint Mathieu : « Iesus ... sicut alia nomina Dei comprehensive debent scribi, quia nomen Dei non potest litteris explicari » (*P. L.*, CVI, 1278; cité par T. p. 6). Cela n'est pas une vue isolée. Dom Morin a publié un curieux traité, *De monogrammate*, dont la substance dérive de saint Jérôme.

Mais il faut remonter plus haut pour avoir la clé de ce système. On sait que dans la Bible, le tétragramme divin יהוה n'était pas prononcé et qu'on lisait d'ordinaire Adonaï. Quand la Bible fut

hellénisée, les traducteurs laissèrent au tétragramme son caractère mystérieux et le représentèrent par une approximation graphique, par exemple ΠΙΠΙ. Dans d'autres cas, ainsi déjà dans le texte de Philon, Iaveh est représenté par κύριος. Ce n'est pas une traduction de Iaveh, mais une traduction d'Adonaï. Parfois on trouve aussi θεός. Pour garder à ces noms divins leur caractère, on les abrégea d'une manière qui leur était propre ΚC ΘC et on les surmonta d'un tiret (tilde). Le tiret servait en grec à mettre en vedette ou à isoler, soit un mot étranger, soit un mot grec que l'on discutait. Il jouait à peu près le même rôle au-dessus de la ligne que celui qu'il joue au-dessous dans notre cursive. Quant on l'a placé au-dessus des noms divins, ce n'était donc pas pour avertir de la contraction, mais pour mettre en vedette le nom divin. Cela est si vrai que l'on trouve les noms écrits en plein et surmontés d'un tiret horizontal. Ces superstitions calligraphiques et d'autres, comme l'usage de l'or ou du minium pour ces noms, étaient d'autant plus naturelles que, par la traduction, la Bible pénétrait dans des milieux familiers avec la valeur magique des noms. Dans les papyrus magiques de l'Égypte, un carré remplace le mot ὄνομα. Le système passa avec la Bible dans l'Église chrétienne. Les noms divins propres au christianisme furent abrégés par analogie d'après les précédents. Enfin la Bible traduite en latin garda une partie des abréviations grecques : XPC. D'autres abréviations, comme *scs*, *nr*, furent créées.

M. T. a étudié les plus anciens manuscrits grecs et latins. Il a pu reconstituer ainsi l'histoire de la contraction dans le détail. Le dépouillement des textes est mis sous forme de tableau. Puis, chaque mot est repris et son histoire est rédigée d'après les sources. Ces recherches ont une plus grande portée qu'on pourrait le croire d'abord. Elles confirment l'origine syrienne des premiers textes bibliques traduits en latin. La contraction apparaît et se généralise en Italie, tandis que la suspension est employée en Afrique, et cette distinction permet d'opposer nettement le ms. *k* des évangiles (Turin, G. VII, 15) aux mss. italiens. Dans le manuscrit de Fleury des *Tractatus Origenis*, j'ai signalé des détails caractéristiques et j'ai conclu que l'original était dû à un copiste espagnol. Un des ces détails est l'abréviation *srhl, srl* (Israhel), dont le caractère espagnol est confirmé par Traube, p. 107. De tous les mots étudiés ici, *noster* est celui qui a l'histoire la plus compliquée.

T. ne se borne pas au latin et au grec : il étudie les noms sacrés en copte, en gotique, en arménien. La tradition est d'ailleurs assez vite oubliée. Mais Luther la retrouve par une intuition de son génie religieux. Il introduit, en 1541, dans son Nouveau Testament, une distinction entre HERR, Dieu le Père, Adonaï, HErr, le Christ, et le nom commun Herr, qui procède du même esprit que la vieille distinction entre KC et κύριος.

Déjà dans la *Strena Helbigiana* et dans *Perrona Scotorum*, Traube avait fait pressentir ses conclusions. Ce livre est une œuvre maîtresse. C'est avec amertume et tristesse qu'on le quitte en pensant que Traube est mort le 19 mai 1907. Ce sera pour tous les amis, connus et inconnus, que l'auteur s'était faits par ses travaux, un souvenir précieux. Traube a montré que l'étude des infiniment petits importe à l'histoire. Ils renferment parfois des données uniques sur les sentiments et les croyances du passé.

Ce volume est accompagné d'une notice de douze pages, signée Margherita Traube Mengarini, et dédiée *Seinen Schülern!* à tous ceux qui ont appris quelque chose en lisant Traube. C'est une notice émue sur l'homme privé, le maître et l'ami.

Paul Lejay.

Carlo Pascal, **Poesia latina medievale,** Saggi e note critiche. Catania, Battiato, 1907. viii-188 pp. in-18.

Ce petit volume comprend quatre parties.

Dans la première, sur les mélanges poétiques d'Hildebert de Lavardin, M. Pascal revise les jugements d'Hauréau. Le principe d'Hauréau était faux. Il s'était fait une idée très haute de l'élégance et du talent d'Hildebert. La question devait être reprise. Les manuscrits et les éditeurs ont souvent fait de fausses attributions. Tel poème, mis sous le nom d'Hildebert, s'est retrouvé dans des manuscrits plus anciens que l'auteur prétendu. D'autre part, Hildebert a inséré dans ses œuvres, des vers et même de courtes pièces qui sont authentiquement anciennes : dans un poème sur Rome, on retrouve l'épigramme *Vix scio quae fuerim* (Meyer 879). L'élégance d'Hildebert ne l'empêche pas d'écrire des vers comme ceux-ci :

Corpus, opes, animos, eneruat, diripit, angit;
Tela, manus, odium, suggerit, armat, alit.

La deuxième partie, *Roma uetus*, est consacrée aux poèmes qui célèbrent la gloire de Rome antique et ses ruines.

La troisième partie étudie les poèmes médiévaux attribués à Ovide. Ovide jouit de la plus grande faveur à cette époque : M. P. a déjà montré les imitations d'Hildebert de Lavardin. Ici, M. P. discute l'attribution et le texte des poèmes, *De pulice*, *De medicamine aurium*, *De quattuor umoribus hominum*, *Somnium*, *De aurora*, *De cuculo*, *De Philomela*, *De ludo scacchorum*, etc.

Enfin, la dernière partie traite de l'antiféminisme médiéval. M. P. suit le courant de littérature misogyne à travers le moyen âge, et, tout en rappelant les œuvres de langue vulgaire, indique et publie les épigrammes latines qui ont la même inspiration.

Dans les diverses parties de ce volume, M. Pascal fait connaître des textes inédits ou rétablit des textes connus, d'après des manuscrits

qu'il a étudiés. Ce petit volume, élégamment imprimé, est un supplément nécessaire aux diverses éditions de l'Anthologie latine et une correction importante au travail d'Hauréau.

Paul LEJAY.

Charles BOUTARD. **Lamennais, sa vie et sa doctrine**; II, **Le catholicisme libéral, 1828-1834**. Paris, Perrin, 1908; VI-408 pp. petit in-8°. Prix : 5 fr.

Anatole FEUGÈRE, **Lamennais avant l' « Essai sur l'indifférence »**, d'après des documents inédits, 1782-1817. Étude sur sa vie et sur ses ouvrages, suivie de la liste chronologique de sa correspondance et des extraits de ses lettres dispersées ou inédites. Paris, Bloud, 1906, XIII-460 pp. in-8°.

Les publications sur Lamennais se multiplient. Souhaitons que le public les suive avec autant d'ardeur que les curieux les lui donnent.

M. Boutard a publié un premier volume dont nous avons rendu compte [1]. « Malgré la difficulté des temps », il continue l'histoire de son héros jusqu'à la rupture avec l'Église. On ne saurait demander à M. B. de ne point blâmer Lamennais : la rupture est une « chute ». Mais le ton du récit est sympathique. M. B. fait parfois preuve d'un optimisme bien ecclésiastique : il suppose, p. 254, que Lamennais se soit décidé au silence après la suspension de l'*Avenir*; alors, « le mouvement... aurait repris, après un moment d'arrêt, sa marche progressive vers un état social plus parfait se réalisant, sous le patronage de l'Église, au sein d'une démocratie chrétienne ». Rêve romantique. Son jugement n'est pas toujours ferme. Surtout au début, M. B. est flottant. Il qualifie les révolutionnaires de factieux, les libéraux d'incrédules hostiles à l'Église. D'un autre côté, il raconte sans indulgence les exigences et les manœuvres des monarchistes. Il met en lumière le travail tantôt souterrain tantôt ouvert des jésuites; mais il joint à ces indications des appréciations flatteuses, contredites par les faits rapportés; il prend des précautions oratoires qui ne le sauveront pas de la dent de la Compagnie. L'ensemble est juste de ton, équitable, exact. On voudrait plus de vivacité, plus de rapidité, plus de nerf.

Le volume de M. Feugère est trop gros. Il y a des longueurs dans celui de M. Boutard. Ici, il y a des inutilités. Pourquoi raconter encore une fois l'histoire de l'enfance, de la jeunesse, de la « conversion » de Lamennais? Pourquoi citer des textes intéressants, de première importance pour l'histoire de Lamennais, mais déjà connus, publiés et même republiés? Ce que M. F. apportait de nouveau et d'inédit aurait pris plus de valeur, si on le trouvait isolé et non au cours d'une histoire nouvelle de Lamennais. Ces critiques portent sur la première moitié du volume. La deuxième est la partie utile. Année par année, dans l'ordre chronologique, M. F. indique les lettres de Lamennais; il donne une simple référence aux recueils de Blaise, Forgues, Laveille, Roussel. Il cite ou résume pour les lettres

---

1. *Revue*, 1905, II, 396.

disséminées dans les revues, les journaux, les brochures. Viennent ensuite les lettres non datées, une liste chronologique des pamphlets ou articles de Lamennais (1814-1817), deux tables alphabétiques. M. Feugère a préparé la besogne de l'éditeur de la correspondance complète. Cet « épistolier » de Lamennais rendra les plus grands services en attendant.

Léon SERVIEN.

RUSKIN, **Le repos de S. Marc,** histoire de Venise pour les rares voyageurs qui se soucient encore de ses monuments. Traduit de l'anglais par K. Johnston. Paris, Hachette, 1908, in-8 de VIII-272 p. 3 francs.

Le lecteur français sera reconnaissant à M. Johnston d'avoir traduit et annoté cet instructif ouvrage. Toutefois il n'en goûtera pas également toutes les parties. Dans Ruskin, il y a du Salutiste : c'est un prédicateur convaincu, mais tantôt nébuleux, tantôt grimaçant, presque toujours verbeux. Son humeur narquoise nous paraît souvent plus banale que spirituelle. On lui sait gré de ses efforts pour dessiller les yeux des piétistes qui ne peuvent comprendre une autre piété que la leur ; mais on est vite las des brocards qu'il décoche au guide Murray, à *l'âme creuse et nauséabonde du cockney*, ou plutôt qu'il leur assène. On est surpris d'entendre un prêtre de la beauté badiner sur les égouts de Londres ou débuter ainsi dans l'exposition d'une méthode artistique : « Donc, en rentrant déjeuner, achetez une livre de fromage de gruyère ou tout autre également coriace et mauvais, avec le moins de cavités possibles, et là-dedans taillez de votre mieux un cube massif » (p. 17) ; Ruskin n'a même pas ici l'excuse de la nécessité : quelques dessins placés par lui en marge seraient beaucoup plus clairs pour nous que ses conseils de dissection progressive. Il n'en reste pas moins qu'il y a au fond du livre beaucoup d'expérience, de sentiment, même de finesse, qu'il comprend à merveille le fort et le faible d'un artiste, de Carpaccio par exemple, et qu'il est très habile à faire l'éducation de l'œil (V. ce passage même et aussi p. 47, 52, et 191 sqq.). Ruskin est excellent presque partout où il veut bien être sérieux. Le volume, orné de plusieurs photographies, est imprimé sur un beau papier ; il n'a pas 300 pages et on lui en donnerait 600. Les fautes d'impression y abondent par malheur dans les mots italiens.

Charles DEJOB.

Jules DELAFOSSE, **La France en dehors,** Paris, Plon, 1908, in-16 313 p., 3 fr. 50.

M. Delafosse a depuis longtemps marqué sa place parmi les hommes politiques infiniment rares qui ne se laissent pas étourdir par nos bruyantes querelles de parti et suivent de près la politique extérieure. Son abstention dans un débat sur une question diplomatique ou colo-

niale a toujours été exceptionnelle, et quand il a renoncé à monter à la tribune, il a défendu ses opinions dans une revue ou un journal. Il a sans doute voulu réunir aujourd'hui les articles qui l'ont le plus satisfait. Il ne nous dit pas que c'est une réimpression, il n'indique que pour deux lettres contenues dans les dernières pages le journal qui les a publiées, mais la première étude de son ouvrage a paru telle quelle ou à peu près dans le *Correspondant* du 10 octobre 1898, et si nous n'avons pu vérifier pour les autres, nous ne croyons pas être téméraire en supposant qu'elles ne sont pas inédites

Cela d'aillenrs n'enlève rien au mérite du livre de M. D. : les idées, les jugements qu'il renferme, souvent discutables, sont toujours intéressants. M. D. est un adversaire résolu de la politique coloniale, et il est particulièrement sévère, injustement sévère à notre avis, pour Jules Ferry. C'est une duperie, dit-il (p. 96) que la colonisation en Asie; en somme il n'est pas éloigné d'adopter la thèse soutenue récemment par M. Germain (V. Revue de 1908, n° 8) qui conseille de céder nos colonies à nos concurrents en échange de l'Afrique occidentale, du Congo à la Méditerranée. M. D. est ainsi amené à parler de la brûlante question du Maroc, et chemin faisant il rompt une lance en faveur de M. Delcassé, son adversaire politique pourtant, et le geste l'honore.

Si l'ouvrage de M. Delafosse ne convainc pas toujours, il remplit finalement le but que l'auteur s'est proposé, car il montre combien la diplomatie a besoin d'avoir derrière elle une armée prête et forte.

A. BIOVÈS.

LETTRE DE M. DÉPREZ.

[Nous insérons cette lettre telle quelle; le lecteur jugera, et nous le renvoyons simplement à notre article, paru dans le n° 45. — A. Ch.].

MONSIEUR,

Je ne veux pas faire à votre compte rendu l'honneur de trente-trois pages que vous avez fait à mon livre « *Les Volontaires nationaux*. Grâce à vous, ce livre « s'annonce avec fracas ». Vous ne pouviez vraiment mieux servir les intérêts d'un « civil étranger au ministère de la guerre ».

Je tiens — pour le moment — à appeler votre attention « sur un point très grave, très important », sur lequel, à vous entendre, je me suis pleinement trompé.

Vous dites que les bataillons de 1791 et 1792 « ont été *requis* et qu'ils ne se seraient pas levés, si les assemblées n'avaient pas *imposé* leurs levées ». Vous confondez 1792 et 1793. En 1791 et 1792, les corps administratifs se sont bornés à inscrire les citoyens qui s'enrôlaient volontairement. J'ai dit, et je le maintiens, qu'il n'y a plus de

volontaires, à dater du jour où la Convention décrète la levée en masse, du jour où tous les citoyens ont été contraints à marcher aux frontières. Vous dites, au contraire, « qu'il n'y a plus que des volontaires ». Cette définition fait sourire tous ceux qui connaissent quelque peu cette époque. Vous prétendez que je me suis borné « à lire le texte des lois, sans entrer dans le vif de l'histoire, sans avoir manié les imprimés et les manuscrits qui racontent les événements. » Mais j'ai bien compris à mon tour que vous ignoriez ce qu'était un fonds départemental et que vous n'aviez pas étudié la levée des volontaires, ni celle des réquisitionnaires. Les états des déserteurs de la première réquisition modifieraient sans doute votre opinion. Il est vrai qu'ils se trouvent dans les archives départementales et communales. C'est d'après elles que j'ai travaillé pour m'élever du particulier au général, dans le silence du classement. Cet effort, qui a été la genèse de mon travail, vous l'avez sciemment laissé dans l'ombre. J'ai même été surpris que vous n'en ayez pas contesté l'utilité.

Vous affirmez — avec cette superbe assurance en soi-même, que vous me reprochez et que je vous envie — que la Commission de l'organisation et du mouvement des armées « reconnaissait comme bataillons de volontaires tous les bataillons formés avant le 23 août 1793 et comme bataillons de réquisition tous les autres ». Demandez à ceux qui vous documentent les tableaux officiels de cette commission au 1er vendémiaire an III. Il n'y est fait aucune différence entre les bataillons de volontaires et les bataillons de réquisition : ils sont tous compris sous la rubrique « volontaires nationaux », même les bataillons de chasseurs des Pyrénées-Orientales et ceux de la formation d'Orléans. Or, jugez de la valeur de vos appréciations. « Les contemporains, écrivez-vous, qui savaient mieux les choses que nous-mêmes, ont adopté ce classement et c'est le classement des documents officiels. » Ainsi les mêmes tableaux, qui sont vrais pour édifier votre thèse, deviennent faux lorsque je dis qu'il y avait certaines formations spéciales formées avec les volontaires nationaux. Quand je m'en sers, je commets une grosse erreur; quand vous vous y reportez, c'est, selon vous, la vérité. Vous concevez donc deux poids et deux mesures.

Mais les tableaux de la Commission de l'organisation et du mouvement des armées ne m'ont pas satisfait, pas plus que vos affirmations. Vous dites que les bataillons de volontaires étaient « complétés », les bataillons de réquisition « incorporés ». Quelle différence faites-vous entre des réquisitionnaires qu'on versait, soit dans les volontaires, soit dans les troupes de ligne, c'est-à-dire dans tous les corps existants à l'époque du 1er mars 1793, jusqu'à ce que ceux-ci fussent portés au complet effectif de guerre? Qu'on ait, avec les excédents, formé des corps spéciaux, qu'on ait en 1794, comme dans l'Ain, organisé des bataillons de volontaires, c'est fort possible. Mais ces corps, quoique portant la dénomination de volontaires nationaux,

n'étaient pas composés de volontaires, puisqu'ils se recrutaient dans le produit des levées par contrainte.

Vous dites enfin « que les volontaires avaient un drapeau, un « drapeau, aux couleurs nationales, où étaient inscrits le nom du dépar-« tement et le numéro du bataillon; les bataillons de réquisition « n'avaient qu'une bannière qui portait ces mots : *le peuple fran-« çais debout contre les tyrans*. C'est là un point important; pour un « bataillon, obtenir un drapeau, c'était être autorisé à se dire volon-« taires. » Ainsi, à vous entendre, les bataillons volontaires nationaux ont un drapeau tricolore, sans devise, et les bataillons de réquisition une bannière avec une devise uniforme. C'est une erreur. Je tiens à votre disposition le discours *imprimé* [1], prononcé par Ferdinand Dubois, président de l'administration du département du Pas-de-Calais, en remettant le *drapeau tricolore* à Antoine Dubois, son fils, commandant le troisième bataillon des jeunes citoyens de 18 à 25 ans, du district d'Arras, le 25 septembre 1793, l'an II. C'est bien là, selon vous, et c'est également mon avis, un bataillon de réquisition, puisqu'il est formé après la loi du 23 août. Il n'a pourtant pas de bannière, et son drapeau est *tricolore*. J'en conclus alors que c'est un bataillon de volontaires, et nous nous trompons tous les deux.

Si vous affirmez que les bataillons de volontaires n'avaient qu'un drapeau tricolore, avec le nom du département et le numéro, sans devise, vous vous trompez. Lisez la lettre que le maréchal de la Salle écrivait à d'Esparbès de la Rochelle le 11 juillet 1792 : « Conformément à vos ordres, j'ai vu les chefs des bataillons de l'Aisne, de la Charente et de la Loire. La devise des drapeaux du premier est d'un côté *Virtus in actione*, de l'autre côté, *je veille pour la patrie*. Ceux de la Charente m'ont assuré n'en point avoir. Celui de la Loire portait : *vivre libre et mourir* » [2]. Et vous m'accusez d'être ignorant (p. 349)......

Vous avez consacré plus de vingt pages à prouver que mes emplacements de bataillons étaient erronés. Je le savais aussi bien que vous ; j'avais cité toutes mes sources et pris soin d'avertir que les sources contemporaines et officielles étaient remplies d'erreurs. Vos rectifications ne m'ont point surpris. Vous avez eu d'ailleurs la grande prudence de ne pas souffler mot des bataillons du Pas-de-Calais. Mais je pourrai — car tout viendra à son heure — vous rectifier à mon tour et j'espère bien me rectifier moi-même, toujours en citant les sources. Dans ce sujet que vous avouez « compliqué et confus », les sources les plus autorisées m'ont fait commettre des erreurs : je serais de mauvaise foi si je vous reprochais les vôtres.

Je pourrais, en multipliant les exemples, réfuter complètement la

1. Arras, de l'imprimerie du citoyen Leducq. 4, p. in-4°.
2. Corre, *Les papiers du général A. N. de la Salle*... Quimper, 1897, p. 26.

plupart de vos critiques : je me suis borné à signaler les divergences d'opinion qui nous séparaient sur la question essentielle. En dépit de vos affirmations, je persiste à considérer comme bataillons de volontaires tous ceux formés et décidés avant le 1er mars 1793. Du reste les raisons que vous donnez ont, à mes yeux, la valeur que les militaires de profession attachent à vos appréciations en fait de tactique et de stratégie.

Il suffit de lire le début et la fin de votre compte rendu pour comprendre que l'attaque est personnelle, malveillante et, en somme, indigne d'un homme de science. Vous êtes le porte-parole de certains « cercles » jaloux, mais circonspects. Vous avez voulu faire de la polémique, et m'intimider. J'oserai dire que, loin de me nuire, vous m'avez servi. Vos critiques démesurées ne m'ont point convaincu.

Car vous vous êtes permis (p. 351) de douter de la « sincérité de mon opinion ». Je puis, à mon tour, douter de la vôtre.

Veuillez agréer, etc.

Eugène DÉPREZ.

— Un auteur qui signe A. BERLOIN vient de publier à Montréal et à Paris un onvrage de 221 pages in-8°, *La parole humaine, études de philologie nouvelle d'après une langue d'Amérique*, dont « la conclusion dernière et seule logique » est que l'algonquin est la langue « que parla notre premier père au Paradis terrestre ». — A. ME.

— Le second fascicule des *Memorie della R. Accademia di Bologna*, section historico-philologique, a été envoyé à la *Revue*. Il comprend uniquement la suite du grand mémoire de M. TROMBETTI sur les pronoms dans toutes les langues du monde, dont il a été parlé ici même, le 11 juin 1908, p. 441. On y retrouvera le mélange d'informations étendues et de conclusions hâtives qui caractérise la publication du professeur de Bologne. — A. ME.

— Le second fascicule du dictionnaire étymologique slave de M. BERNEKER, dont le premier a été annoncé et discuté ici même dans la *Revue* du 8 octobre 1908, p. 264, a paru. On reviendra sur l'ouvrage quand la publication sera achevée. — A. ME.

— Dans son article *Runy slowianskie* des excellents *Materialy i prace* de la commission linguistique de l'Académie de Cracovie, IV, p. 41-71, M. H. ULASZYN examine de nouveau la question des prétendus runes slaves, et il fait brièvement justice des erreurs d'un auteur qui, sans avoir la connaissance et la métbode requises, est revenu récemment sur cette question. — A. ME.

— Les nouveaux volumes de la *Bibliotheca romanica*, publiés à Strasbourg par la librairie Heitz, contiennent deux œuvres françaises : les *Premières poésies* d'Alfred de Musset (vol. 55-58. In-8°, 280 p., 1 mark 60) avec une introduction par Hubert GILLOT, *Maistre Pierre Pathelin, farce du XVe siècle* (vol. 60-61. In-8°, 102 p. 80 pfennigs) avec introduction et glossaire de F. Ed. SCHNEEGANS et une œuvre italienne, la suite du *Decameron*, publiée avec introduction par G. GRÜBER (*Quarta giornata*, vol. 59. In-8°, 94 p., 40 pfennigs.) — C.

— Depuis longtemps l'attention du monde savant est attirée par un atlas et une

carte détachée, de la première moitié du XVIe siècle, que la Bibliothèque nationale a acquis en 1893. M. DENUCÉ étudie très attentivement ces précieux documents (*Les origines de la cartographie portugaise*. Gand, Van Goethem, 1908, in-8°; 137 p., 7 cartes) et croit y reconnaître la facture des Reisel père et fils. Après un bref historique de la cartographie antérieure à ces deux artistes, il rappelle le peu que l'on sait de leur existence mouvementée; il procède ensuite avec un soin minutieux à l'examen des cartes de la Bibliothèque nationale, en les comparant aux œuvres connues des Reisel. Sa thèse se recommande par une argumentation très savante et très serrée. — A. BIOVÈS.

— Aujourd'hui où tant d'officiers se piquent d'études sur l'éducation morale du soldat et ressassent sans merci des principes désormais admis par tous, il n'était pas sans intérêt de rechercher parmi nos vieux auteurs, ceux qui les premiers avaient exploré cette voie. M. le lieutenant TABOUREAU s'est justement proposé d'étudier La Noue sous cet aspect (*Un moraliste militaire du* XVIe *siècle*. Paris, Lavauzelle, 1908, in-8°, 56 p., 1 fr. 50). C'est avec beaucoup d'émotion qu'il parle de cet ancêtre et qu'il se plait à montrer en lui un des précurseurs de nos philosophes militaires contemporains. — A. BIOVÈS.

— *Les nouvelles Archives des missions scientifiques* (Imprimerie nationale, 1908, fascicule 1, tome XVI, 110 p.) publient un intéressant rapport de M. L. J. OLMER, sur l'industrie persane. Professeur au Collège polytechnique de Téhéran, M. O. a étudié de très près cette industrie et explique l'état ou elle se trouve par les difficultés de communication, les préjugés et l'ignorance, le poids des impôts et enfin l'absence d'unité de poids, de mesure et de monnaie. Il donne des renseignements précieux sur les ressources du pays, et montre clairement pourquoi toute tentative industrielle des Européens a échoué sans ressource. — A. BIOVÈS.

— *Cologne* est la dernière des *Villes d'art célèbres* que comporte la jolie collection de l'éditeur Henri Laurens (pet. in-4° de 140 p. et 127 photogr. Prix : 4 fr.). Sa monographie historique et artistique a pour auteur M. Louis RÉAU. Elle est très intéressante et beaucoup plus neuve qu'on ne s'y attend peut-être ; car s'il y est question, assurément, de la fameuse cathédrale (oh! l'erreur candide de Boisserée, enthousiastement suivie par toute l'Allemagne sans se douter un instant que cette patriotique reconstruction romantique consacrait l'*opus francigenum* dans toute sa pureté!), il y est plus complètement traité des admirables églises romanes du XIIe siècle, vraie gloire de Cologne, d'un style si original, d'une grâce si pittoresque; et de tous les restes de la sculpture de cette époque, les châsses surtout ; puis de l'art bourgeois des XVe et XVIe siècles, maisons, statues, peintures. Enfin la Cologne moderne n'a pas été oubliée, et l'École dite de Dusseldorf. Mais nous sommes loin ici, et depuis la fin du moyen âge, de la floraison d'art et de goût qui fit si belle la Cologne *romane*. — H. DE C.

— Le supplément annuel à toutes les publications de géographie qui a nom *L'Année Cartographique* vient de paraître à la maison Hachette (in-folio, prix : 3 fr.). C'est sa dix-huitième année. Elle contient, comme d'habitude, trois feuilles doubles de cartes en couleurs, dont le dos est occupé par un texte explicatif (par MM. Aïtoff, Chesneau et Huot), et qui donnent les modifications géographiques et politiques survenues au cours de 1907 : Délimitation entre l'Indo-Chine et le Siam, expédition de la Khatanga, hypsométrie de l'Asie Mineure, chemins de fer Asiatiques ; — Sahara, Maroc, Congo ; — Bolivie orientale, frontière entre la Colombie et le Brésil, État de Sao Paulo, Orient Péruvien.

— M. Ant. Grégoire, prof. à l'Athénée royal de Huy, agréé à l'Université de Liège, nous assure que dans ses *Vices de la parole* (Paris, Champion, 1908 : 1 fr. 50) il ne veut que donner des conseils pratiques sur les moyens de corriger la prononciation. Il a pourtant voulu, et avec raison, faire mieux encore. En réalité, il entend montrer que la phonétique expérimentale peut y aider efficacement parce qu'elle enseigne les causes des différents vices du langage, le mécanisme de l'articulation, les moyens de les rendre sensibles, même sans appareil compliqué. On sent qu'il est plein de son sujet, non seulement parce qu'il cite et met à profit les travaux des maitres de la science, mais parce qu'il reste clair là où l'on deviendrait facilement obscur. Seules, ses planches anatomiques ne sont pas toujours aussi nettes que son style, parce qu'il les a données sur une toute petite échelle et au simple trait. Son ouvrage est intéressant pour tout le monde et peut être fort utile pour les médecins spécialistes, pour les instituteurs et pour les professeurs de langues étrangères. — Charles Dejob.

— M. H.A. L. Fisher, professeur à l'Université d'Oxford, a été chargé de faire en 1907 à l'Université de Londres une série de six conférences. Il les a réunies sous le titre *Bonapartism* (Oxford, Clarendon press, 1908, In-8°, 223 p.) qui, dans sa pensée, désigne le régime impérial plébiscitaire, « une autocratie fondée sur le consentement populaire et sauvegardant l'ordre et l'égalité sociale ». Dans ces six chapitres (I, L'héritage de la Révolution ; II, L'État napoléonien ; III. Napoléon et l'Europe ; IV, Le développement d'une légende ; V, L'apogée du second Empire ; VI, L'effondrement) M. F. retrace à grands traits l'histoire extérieure et surtout intérieure des deux règnes, en insistant davantage sur celui de Napoléon Ier, comme il est naturel. L'information est en général excellente et les jugements modérés, quelquefois un peu trop indulgents même ; il y a quelque exagération à dire que « le Consulat, comparé au gouvernement qui l'avait précédé, fut le règne de la liberté ». Le style, bien que visant un peu par endroits à l'effet littéraire, est d'excellente qualité et contribue à rendre agréable la lecture de ces conférences qu'on peut regarder comme un bon modèle du genre. — R. G.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 4 décembre 1908.* — Sur un rapport lu par M. Chavannes au nom de la commission de l'Ecole française d'Extrême-Orient, une prolongation de séjour d'un an est accordée à MM. Noël Peri et Henri Maspero, membres de cette Ecole.

Léon Dorez.

Le propriétaire-gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 51 — **24 décembre.** — **1908**

Karl Eugen NEUMANN, **Die Reden Gotamo Buddho's aus der længeren Sammlung Dighanikâgo des Pâli-kanons, übersetzt.** Erster Band. München, Piper et C°, 1907.

M. N. étudie le bouddhisme avec l'ardeur d'un adepte et la patience d'un érudit. Il a déjà, entre autres travaux, donné la traduction complète d'une des quatre collections canoniques du bouddhisme pali, le Majjhima Nikâya, et voici qu'il entreprend de traduire une autre collection, le Dîgha Nikâya, qui contient les suttas les plus étendus, souvent aussi les plus beaux et les plus importants. Le premier volume qui comprend les treize premiers suttas, coïncide exactement avec le premier volume de la traduction anglaise (le seul paru) donnée par M. Rhys Davids sous le titre de *Dialogues of the Buddha*. Elle n'est faite d'ailleurs ni sur le même plan, ni dans le même esprit. M. N. vise le grand public; il veut que la parole du Bouddha soit accessible à tous; il atténue, presque au point de l'effacer, la couleur indienne des suttas; il substitue aux termes techniques même les plus abstrus des équivalents, en général heureusement choisis. Les notes, rares, attestent l'immense lecture de M. N.; il cite au hasard des souvenirs le grec, le latin, l'italien, l'espagnol, etc. Entre tous ces rapprochements, les plus intéressants sont ceux qu'il emprunte à l'Inde même, spécialement aux inscriptions d'Açoka où il prétend retrouver un écho direct des paroles du Bouddha. Reprise avec plus de rigueur, la thèse vaut d'être examinée sérieusement, encore qu'elle puisse aboutir à des conclusions inattendues pour M. N. Fidèlement attaché à l'orthodoxie singhalaise, M. N. ne met pas en doute l'au-

thenticité du canon pali; les autres traditions sont ou apocryphes, ou empruntées. Il faudra peut-être en revenir quelque jour.

Sylvain Lévi.

M. Winternitz, **Geschichte der Indischen Litteratur**. 2 Halbband. (Die Litteraturen des Ostens in Einzeldarstellungen. Band IX. 2 Halbband). Leipzig, Amelang. 1908 [pp. 259-505 + x].

Le second fascicule de cette Histoire de la Littérature indienne traite des grandes épopées et des Purâṇas. Je m'empresse de déclarer que le travail est excellent. Tenu, par le programme général de la collection où il figure, à viser « les esprits cultivés de la nation plutôt que les cercles érudits », M. W. a su satisfaire au même degré les deux catégories de lecteurs. Il ne se contente pas, comme c'est trop fréquemment le cas dans ces sortes d'ouvrages, de démarquer ou de transposer les travaux antérieurs ; il a lu les textes, il sait quels problèmes se posent, et les solutions provisoires qu'il adopte sont toujours les plus prudentes. Il donne du Mahâ Bhârata et du Râmâyaṇa des analyses développées, mais vivantes, intelligentes, coupées de citations heureusement choisies et d'épisodes caractéristiques. La bibliographie atteste le même goût, le même tact; elle donne l'essentiel, et elle est à jour. Un Français peut noter certaines lacunes regrettables, mais on ne saurait soupçonner M. W. d'omission systématique, et c'est encore un mérite. Les Purâṇas, malgré leur importance prépondérante dans la vie religieuse de l'Inde moderne, continuent à être sacrifiés; l'auteur ne leur consacre que trente-trois pages; mais cette courte notice marque encore un progrès. En somme, on ne saurait chicaner M. W. que sur le titre de son livre : c'est un tableau, exact et fidèle, de la littérature indienne; ce n'est pas une histoire. Sans doute la faute en incombe d'abord à l'Inde elle-même, qui manque de chronologie, d'annales, des cadres nécessaires de l'histoire. Pourtant la science européenne a déjà mis un peu de lumière dans ces ténèbres, un peu d'ordre dans ce chaos; on pourrait essayer déjà de saisir et de marquer des relations entre la série littéraire et la série politique, plutôt que de laisser perpétuellement la littérature flotter dans l'indéfini des temps et des lieux.

Sylvain Lévi.

Rudolf Hoernle. **Osteology or the bones of the human body.** (Studies in the medicine of ancient India. Part I). Oxford, Clarendon Press, 1907.

L'étude des manuscrits médicaux de l'Asie Centrale, qu'il a eu l'honneur de déchiffrer et de publier, a conduit tout naturellement M. H. de la philologie à la médecine. La double compétence qu'il a ainsi acquise s'affirme avec éclat dans son nouveau livre. M. H. commence par définir les deux grandes écoles qui commandent toute la

science médicale de l'Inde, celle d'Atreya (Caraka) et celle de Suçruta; il en trace la chronologie tout au moins relative et en marque les œuvres essentielles. Même après les excellents travaux de Jolly et du Dr Palmyr Cordier, M. H. trouve encore des faits nouveaux et des observations sagaces. Il passe ensuite à l'examen critique des textes ostéologiques des deux écoles, soit dans leur tradition interne, soit dans la littérature extérieure qui s'en inspire. Ce chapitre, malgré sa sécheresse technique, met cruellement en lumière l'attitude de l'esprit hindou en face de la science positive. L'école d'Atreya pose un total de 360 os; l'école chirurgicale de Suçruta réduit ce chiffre à 300; c'est ensuite à qui peinera dans les deux écoles pour remplir le cadre une fois donné, dût-on même se contenter d'un résultat approché. Jamais, du reste, il ne vient à l'esprit de faire appel à l'observation directe. Suçruta, il est vrai, enseigne bien un procédé pour préparer les cadavres destinés à la dissection; mais si la méthode a été pratiquée, elle est de longue date tombée en désuétude. Je ne puis m'empêcher de croire que la spéculation a devancé la science; le chiffre de 360 tient de trop près à l'astrologie et à la magie pour admettre ici une simple coïncidence. Les passages du Çatapatha Brâhmana que M. H. commente avec une érudition si solide marquent encore clairement cette relation; le caractère hétéroclite de la nomenclature résulte moins, à mon sens, d'une confusion commise par un auteur mal instruit que des incertitudes d'une science en voie de se constituer. Au surplus, le respect de la tradition s'allie heureusement, dans l'Inde comme ailleurs, à l'art de l'accommoder; les recherches de M. H. montrent les textes fondamentaux des deux écoles en perpétuelle transformation; jusqu'à nos jours même, les éditeurs hindous ne se font pas scrupule de mettre discrètement au point leur Hippocrate et leur Galien. M. H. a tenté de rétablir la doctrine originale; si ses restaurations n'imposent pas la conviction, elles appellent du moins une discussion sérieuse : textes, commentaires, imitations, remaniements, il a tout recueilli, tout collationné, sans négliger aucun des manuscrits accessibles; il a donné le modèle accompli, sous un petit format, d'une véritable édition critique. L'ostéologiste a ensuite achevé l'œuvre du philologue. M. H. a minutieusement discuté, et probablement établi, la valeur des désignations en usage dans l'ostéologie hindoue; c'est tout un chapitre de la lexicographie qui gagne en précision et en richesse[1].

Sylvain Lévi.

---

1. M. H. apprendra sans doute avec intérêt qu'on trouve une énumération des os du squelette dans un sûtra de la tradition septentrionale, le Garbhasûtra ou Garbhâvakrânti sûtra, incorporé dans le Vinaya des Mûla Sarvâstivâdins où il a été traduit par Yi-tsing (éd. Tôkyô, XVII. 1); cette traduction a été à son tour incorporée dans la collection du Ratnakûṭa, dont elle forme les chapitres 56 et 57

YAQOUT's **Irshád al arib ilá Ma'rifat al adib.** ed. by D. S. Margoliouth, t. I. « Gibb Memorial » VI, 1. — Leyden. Brill. 1907.

Le dictionnaire biographique est un genre littéraire cher aux écrivains arabes. Il procède sans doute des tableaux généalogiques, auxquels les anciens Arabes attachaient une importance si grande, mais il répondit tout d'abord à un besoin religieux. En effet, les premiers ouvrages composés sous cette forme furent des recueils de biographies des compagnons du prophète, dont il était si important d'établir, pour la critique des hadiths, l'identité et la personnalité. L'auteur profitait de l'occasion pour citer certains actes ou certaines paroles du personnage tout proche de l'enseignement du prophète; car c'étaient là des documents de grande conséquence pour les études religieuses. Puis, on recueillit les vies des jurisconsultes, des poètes, des visirs, des savants, des grands, des sages et des sots; et les auteurs arabes purent y développer à leur aise leur goût des digressions, où les Occidentaux voient un défaut scandaleux de méthode. Il n'est pas besoin cependant, d'insister sur l'intérêt que de semblables recueils offrent à l'historien des mœurs et au critique de textes; outre des renseignements sur les auteurs, que le but de l'ouvrage assure d'y rencontrer, le critique y trouve à foison les citations en prose et en vers, les gloses et les variantes; l'historien y récolte des traits caractéristiques, des faits précis de la vie quotidienne.

C'est l'un des plus considérables parmi ces ouvrages, le *Kitāb Irshād al arib*, appelé plus ordinairement *Mo'djem* ou *Tabaqātal oudaba* de Yaqout, dont M. Margoliouth vient de faire paraître le premier volume. Cette publication, quand elle sera terminée et complétée par un index, aura sa place marquée dans toutes les bibliothèques d'arabisants à côté d'Ibn Khallikan. — Notons au hasard, sans chercher à retrouver ailleurs des récits analogues; à la p. 45, l'anecdote du fqih Ibrahim al Harbi, étonnant ses élèves eux-mêmes

---

(ib. II, 3). Une autre recension de ce sûtra a été traduite par Bodhiruci à l'époque même de Yi-tsing, elle forme le chapitre 55 du Ratnakûṭa.

Yi-tsing (en vers, XVII, 1, 46[a-b] = II, 3, 83[a-b]) : os de la tête, ensemble 9 pièces; — maxillaires 2 os combinés; — dents, 32 ; — leurs racines autant [32]; — racine d'oreille, os du cou — os de gencive (?) dos du nez — poitrine et gosier, — au total 12 os; — coin de l'œil, 4 os, — angle d'épaule, aussi 2 paires; — les 2 bras et les bouts des doigts — ensemble, 50 os; — derrière de la tête, 8 os; — épine dorsale, 32; chacun à part a sa racine; — au total 48; — côtes du côté droit, — réunies ensemble, 13; du côté gauche, réunies ensemble, — aussi 13 os; — l'enchaînement de ces os — 3 par 3 se combine ensemble [*trika-sambaddha?*] — 2 par 2 se tire; — le reste ne se combine pas; — de droite et de gauche, jambe et pied — ensemble, 50 os; — au total 316.

Bodhiruci (en prose, II, 3, 74[b]) : dans le pied droit, 20 os; dans le pied gauche, aussi 20 os; — talon, 4 os; — rotule, 2 os; — genou, 2 os; — estomac (!), 2 os; — taille, 3 os; — dos, 18 os; — côté, 24 os; — poitrine, 13 os; — chaque main, droite et gauche, 20 os; — bras, 4 os; — épaule, 2 os; — cou, 2 os; — crâne, 4 os; — dents et racines. 32... grands et petits os sont 200.

par la largeur de son indulgence; p. 48 et 49, le moyen pour un familier de ministre de s'enrichir rapidement; p. 94, une longue notice sur Badi' az zeman al Hamadani, qui n'ajoute pas grand chose au connu, mais montre l'importance que l'opinion des lettrés attribuait aux *Rasaïl* de cet auteur; p. 173, l'un de ces exemples, si fréquents et si admirés, d'acrobatie de la mémoire, dans une importante biographie d'Abou l'Ola al Ma'arri; p. 296, une notice sur Ben Abi 'Aoun, où sont exposées les doctrines d'al Halladj; p. 313, l'histoire du savant mal lavé qui sent mauvais; etc.

Etabli par M. Margoliouth sur le manuscrit unique, semble-t-il, d'Oxford, et imprimé au Caire chez Hindié, le texte du tome I du Mo'djem est irréprochable; chaque page contient des références et des variantes précieuses. M. Margoliouth veut laisser à ses savants collaborateurs orientaux une part d'honneur dans l'achèvement de cette excellente publication; il nous permettra de lui conserver largement la sienne.

GAUDEFROY-DEMOMBYNES.

WOLF Aly. **Der Kretische Apollonkult.** In-8°, pp. 1-58. Leipzig, Dieterich, 1908.

A. passe successivement en revue les divers cultes crétois d'Apollon, parmi lesquels ceux d'Apollon Pythios (p. 2), Karneios (p. 8), Amyklaios (p. 8), Delphinios ou Delphidios (p. 13), Tharraios (p. 43) sont, de beaucoup, les principaux. Aucun élément lycien n'est relevé par lui dans les traditions locales, ce qui contredit l'hypothèse de Wilamowitz; par contre des rapports nombreux et d'une date très ancienne rattachent la Crète à la Béotie, cette métropole religieuse de la Grèce. L'influence dorienne est postérieure et sa portée semble beaucoup moindre. D'ailleurs Apollon n'est pas spécialement crétois; Delphes n'emprunte pas son dieu à l'île, mais lui impose plutôt son culte, qui fait disparaitre et remplace des religions locales encore mal connues de la science.

A. de RIDDER.

Th. Ant. ABELE, **Der Senat unter Augustus.** (Studien zur Geschichte und Kultur des Altertums, I, 2). Ferdinand Schöningh, Paderborn, 1907, VIII-78 p.

Le livre de M. Abele, ainsi qu'il le déclare dans son Introduction, est né du désir de soumettre à l'épreuve des faits la thèse de la dyarchie soutenue récemment par M. E. Meyer [1]; d'après ce savant, Auguste n'aurait pas voulu affaiblir le sénat; il se serait au contraire proposé de le rétablir dans la plénitude de l'autorité dont il jouissait sous la constitution républicaine; l'empereur n'aurait été que l'organe, le serviteur du sénat qui était le véritable maître.

1. Kaiser Augustus, *Histor. Zeitschr.*, 1903, p. 385-431.

M. A. montre ce qu'il faut penser de cette théorie quand on étudie le détail des rapports du prince et du sénat. Dans une première partie, il passe en revue par ordre chronologique tous les témoignages relatifs à l'intervention du Sénat ou à son histoire de 36 av. J.-C. à 14 ap. J.-C. Puis, dans un second chapitre, il tire les conclusions de cet examen minutieusement poursuivi : l'idée qui se dégage de cette analyse, c'est que de la bataille d'Actium à la mort d'Auguste, on assiste à une diminution de plus en plus marquée du sénat. Cet amoindrissement progressif (*fortschreitende Minderung*, p. 66) s'accomplit par une série de mesures dont les principales furent la réduction du nombre des sénateurs, les modifications apportées dans la compétence des magistratures, surtout la concentration entre les mains du *princeps*, nommé à vie, sans collègues, d'un nombre de pouvoirs toujours croissant, qui font de lui « le maître de l'empire, sinon en théorie, du moins en fait. » (p. 77).

Après l'exposé de M. Abele, il paraît bien que la cause est entendue, sans appel possible.

A. MERLIN.

P. Papini Stati Thebais. Cum Ottonis Müller tum aliis copiis usus edidit Alfredus KLOTZ. Accedit index nominum ad Stati Achilleidem et Thebaidem. Lipsiae, Teubner, MCMVIII, Prix : 8 Mk.

Cette édition est destinée à remplacer dans la *Bibliotheca Teubneriana* celle de Kohlmann (1884). Depuis lors, deux éditions nouvelles avaient paru en Angleterre, par Wilkins dans le *Corpus poetarum* (1904) et par Garrod dans la *Bibliotheca Oxoniensis* (1906). Mais c'est surtout Otto Müller qui a débrouillé la question des manuscrits assez nombreux de la *Thébaïde*. Ils se répartissent en deux classes, l'une composée exclusivement de *P* (*Puteanus*, B. N. lat. 8051, IXe s.), l'autre, ω, comprenant tous les autres mss. connus.

M. Klotz n'avait guère qu'à suivre la voie ainsi tracée et à mettre plus de précision et d'exactitude dans l'apparat. C'est ce qu'il a fait. Il a collationné *P* à nouveau. C'est la troisième collation du ms. exécutée par des philologues modernes. Il y a quelque espoir d'être renseigné exactement. Aux mss. déjà connus de l'autre famille, M. K. a ajouté le ms. de Boccace (Laur. XXXVIII, 6), du XIe siècle. Il a sur Kohlmann l'avantage de connaître les mss. anglais mis en lumière depuis 1884; le principal est celui de St. John's College à Cambridge, du Xe siècle. Un bon nombre de mss. que Kohlmann avait consultés çà et là ont été complètement collationnés par M. K. qui a eu aussi entre les mains les collations possédées par Otto Müller. Cet ensemble de données lui a permis d'étudier de plus près les relations des mss. dans la classe ω. Il s'est aussi préoccupé de l'origine de cette classe. Il a démontré que l'écriture de l'archétype était une écriture insulaire. Antérieurement, il avait assigné à *P* la même ori-

gine. Les deux archétypes que nous atteignons sont donc venus de Grande-Bretagne dans la France septentrionale. Le ms. insulaire, ancêtre de *P*, était probablement lui-même dérivé d'un ms. originaire d'Italie. Pour l'*Achilléide*, *P* est étroitement apparenté au ms. d'Eton, écrit en lombarde du XI[e] siècle.

M. K. a négligé un dépouillement complet des sources indirectes. Elles n'ont probablement pas beaucoup d'importance pour l'établissement du texte. Elles peuvent en avoir pour son histoire. M. K. remet à plus tard l'étude des scolies (p. LXXI). Cela est compréhensible, tant qu'on n'aura de celles-ci que l'édition Jahnke. Il y aurait utilité à comprendre dans l'enquête le glossaire de Placidus et le *Liber glossarum*. Ces recueils donnent à Stace une place exceptionnelle; ils l'appellent simplement *poeta;* ils le citent souvent et longuement. Il semble que leur texte est apparenté à *P*; voy. *Revue*, 1894. I, 424-425.

L'édition de M. K. est très soignée. Il avait déjà montré par un article sur les archaïsmes de Stace à quel point il a pénétré la langue et le style du poète. Dans l'apparat, il met le plus grand soin à rendre justice à ses devanciers; il cite un grand nombre de conjectures anciennes et récentes; enfin, il explique dans les passages difficiles, de quelle manière il comprend le texte adopté.

Un appendice reproduit les arguments en douze hexamètres déjà publiés dans l'*Archiv* de Wölfflin.

L'édition de M. Klotz réunit tous les progrès réalisés depuis Kohlmann; elle en fait faire de nouveaux; elle réunit des renseignements plus nombreux, plus complets et plus sûrs.

Paul LEJAY.

Natursagen, Eine Sammlung naturdeutender Sagen, Märchen, Fabeln und Legenden; mil Beiträgen von V. Armhaus, M. Boehm, Y. Bolte, K. Dieterich, H. F. Feilberg, O. Hackman, M. Hiecke, W. Hnatjuk, B. Ilg, K. Krohn, A. von Löwis of Menar, G. Polivka, E. Rona-Sklarek, St. Idziarski und anderen; herausgegeben von Oskar DAEHNHARDT. Band I, Sagen zum Alten Testament. Leipzig u. Berlin, Teubner, 1907, XIV-376 pp. gr. in-8°. Prix : 8 Mk.

M. O. Dähnhardt est professeur dans un gymnase de Leipzig. Il a déjà publié de petits recueils de littérature populaire : *Naturgeschichtliche Volksmärchen*, *Heimklänge aus deutschen Gauen*, *Deutsches Märchenbuch*, *Volkstümliches aus dem Königreich Sachsen*. L'ouvrage qu'il entreprend maintenant a une tout autre envergure. Il s'âgit de grouper méthodiquement les légendes qui ont pour but d'expliquer les faits et les phénomènes naturels. Deux volumes seront consacrés aux légendes ayant un rapport avec la Bible; deux autres aux légendes de plantes et d'animaux ; puis viendront les légendes relatives au ciel, à la terre et à l'homme.

Dans les légendes de forme biblique, il est naturel de trouver beaucoup de littérature et de demi-science. Ce premier volume roule,

pour la plus grande partie, sur les origines, création du monde, création de l'homme, création d'Eve. Dans cette transformation des récits bibliques ou dans cette coloration biblique de vieilles histoires, ce qui apparaît très souvent, c'est une conception dualiste du pouvoir créateur, si bien que M. D. a dû ajouter tout un chapitre sur ce sujet spécial. Généralement Dieu et le diable créent le monde en commun. Satan est souvent le démiurge dont Dieu se sert (p. 2, 5). Cette conception se rapproche des systèmes gnostiques, où le Créateur est à la fois Satan et le Dieu de l'Ancien Testament. M. D. groupe et classe les légendes qui se rapprochent de ces systèmes; voir, par exemple, la première partie du chapitre sur la création de l'homme. Ces légendes revêtent des formes savantes chez les théoriciens du gnosticisme, des formes populaires dans leur survivance chez les Kirguis, les Tchérémisses, les diverses peuplades slaves et finnoises. Une de ces légendes raconte comment le chien, gardien du paradis, devint impur et comment l'homme devint impur par le chien. M. D. fait remonter le rôle du chien et la conception de l'impureté aux croyances iraniennes. Ainsi les légendes conduisent M. D. à un résultat tiré par M. Bousset des systèmes gnostiques. Ces récits « populaires » contiennent donc bien de la littérature. En voici un autre exemple. Le corps de l'homme est formé de quatre éléments et réunit les quatre propriétés fondamentales, chaud, froid, sec et humide (p. 111). Cela, c'est de la « science » grecque, à moins que la « science » grecque ne soit du folk-lore stérilisé; voy. O. Gilbert, *Die meteorologischen Theorien des griechischen Altertums*, p. 324 suiv., 339, 344, etc.

Le rôle joué par les animaux, hérisson, chat, pie, loup, singe, taupe, abeille, est la marque de l'imagination populaire ou la survivance de très anciens totems. On retrouve aussi dans certains récits des fables connues, ainsi le soleil qui cherche femme (ou mari, suivant le genre du mot); voy. Phèdre, I, vi (p. 132).

Les derniers chapitres traitent de la chute de l'homme, de la punition du serpent, du repentir des premiers parents, des changements produits dans le corps de l'homme par suite du péché, de l'origine de la barbe, d'Adam, de Caïn et Abel, du déluge, des anges, des patriarches et de Salomon. Ces chapitres sont beaucoup plus courts que les premiers.

Le contenu de ce volume est très riche et il est difficile de le faire connaître en une brève notice. M. Dähnhardt a dépouillé les recueils de folk-lore et les revues : il a traduit ou fait traduire de nombreux récits dans toutes les langues de l'Europe, il n'a même pas complètement négligé le folk-lore américain. Remercions-le de la peine qu'il a prise, ainsi que ses collaborateurs; et souhaitons-leur d'arriver bientôt à cette étude générale sur les légendes qui doit être le couronnement de leur œuvre.

Paul Lejay.

Old Testament and Semitic Studies in memory of W. R. Harper, edited by R. F. Harper, F. Brown, G. F. Moore. Chicago, University Press, 1908, deux vol. gr. in-8, xxxiv-400 et 438 pages.

Les douze petits prophètes, traduits et commentés par A. von Hoonacker. Paris, Lecoffre, 1908; gr. in-8, xxiii-759 pages.

La composition du livre d'Habacuc par F. Nicolardot, Paris, Fischbacher, 1908; gr. in-8, 99 pages.

Les procédés de rédaction des trois premiers évangélistes, par le même. Paris, Fischbacher, 1908, gr. in-8, xxi-316 pages.

Evangelium Briefe und Offenbarung des Johannes, bearbeitet von H. J. Holtzmann, dritte, neubearbeitete Auflage, besorgt von W. Bauer (*Hand-Commentar zum Neuen Testament*). Tübingen, Mohr, 1908; gr. in-8, 504 pages.

Les deux volumes de mémoires consacrés au souvenir du savant orientaliste W. R. Harper, mort en 1906, président de l'Université de Chicago, ne sont pas susceptibles d'une analyse détaillée. Le lecteur pourra se faire une idée de l'ensemble d'après les titres de ces dissertations.

On trouvera dans le premier volume, après une bonne étude sur la carrière et les travaux de Harper, par M. F. Brown, les articles suivants:

On some conceptions of the Old Testament Psalter, par C. H. Toy; série de notes sur certains points importants de la doctrine des Psaumes, avec discussion critique de divers passages, tendant à montrer la variété, presque le conflit des idées sur un même sujet, par exemple sur la façon d'apprécier les sacrifices, entre les différents morceaux du psautier.

Theophorous proper names in the Old Testament, par H. P. Smith; classement des noms propres en vue d'en dégager des renseignements sur le culte des Israélites avant l'exil et la place qu'y tiennent les divinités autres que Iahvé; étude suffisamment fondée en ses conclusions générales.

An analysis of Isaiah 40-62, par C. A. Briggs; hypothèse sur la composition de la seconde partie d'Isaie, où l'on aurait combiné deux poèmes de rythme différent; justifiée réellement, en quelque façon, par la forme extérieure des morceaux, mais qui exigerait une discussion plus approfondie sur le fond même et sur le style des documents.

The omission of the interrogative particle, par H. G. Mitchell.

Character of the anonymous Greek version of Habakkuk chapter 3, par M. L. Margolis.

Notes on the name יהוה, par G. F. Moore; recherche érudite sur l'origine de la lecture *Jehova*, barbarisme dont on attribue volontiers la paternité à Galatinus, dans son livre *De arcanis catholicae veritatis,* publié en 1518; mais il résulte du texte même de Galatinus que la lecture *Jehova* était communément reçue en son temps, et que quelques-uns seulement voulaient lire *Jova*, pour rencontrer *Jovis*; d'autres, mieux informés, rejetaient les deux lectures, et proposaient *Iéhvé* ou *Iahvé*; la responsabilité du barbarisme ne doit pas remonter à un seul individu mais à plusieurs.

The rhythms of ancient Hebrews, par W. R. Arnold; nouvel essai sur la métrique biblique ; ce n'est pas le dernier.

The pre-existence of the soul in the Book of Wisdom and in the rabbinical writings, par F. C. Porter; tend à montrer, peut-être avec un peu d'exagération, que la pensée de l'auteur de la Sagesse reste juive sous des formules empruntées à la philosophie grecque.

Persian words and the date of Old Testament documents, par J. D. Davis.

Aramaic endorsements on the documents of the Murassû Sons, par A. T. Clay.

A hymn to the goddess Bau, par J. D. Prince ; louable essai de traduction d'un texte sumérien qui ressemble plutôt à un oracle de Bau qu'à un hymne en son honneur.

The Assyrian word « nubattu », par O. Johnston.

A ms. of Abu Hiffan's collection of anecdotes about Abou Nuwas, par D. B. Macdonald.

The cylinder and cone seals in the Museum of the Hermitage, St. Petersburg, par W. H. Ward.

Some Cassite and other cylinder seals, par J. M. Price.

Le second volume contient :

A text-critical apparatus to the Book of Esther, par L. B. Paton.

The apparatus for the textual criticism of Cronicles-Ezra-Nehemia, par C. C. Torrey; vues originales sur le grec ordinaire des livres dont il s'agit, qui serait la version de Théodotion, tandis que l'ancienne version grecque serait représentée seulement par le fragment qualifié de premier livre d'Esdras dans la Bible grecque (troisième dans l'appendice de la Vulgate).

Critical notes on Esther, par P. Haupt; important pour la critique du texte hébreu.

Critical notes on Old Testament passages, par J. A. Bewer.

The origine of some cuneiform signs, par G. A. Barton ; hypothèse conçue d'après l'origine des hiéroglyphes égyptiens ; réclamerait plus ample discussion.

The structure of the text of the Book of Zephaniah, par C. P. Fagnani.

An omen school text, par M. Jastrow; très solide étude sur un texte cunéiforme qui contient les règles de la divination par l'examen du foie.

The original language of the Parables of Enoch, par N. Schmidt; conclut à un original araméen, dont la version éthiopienne procèderait directement.

Dhimmis and Moslems in Egypt, par R. J. H. Gottheil.

The strophic structure of the Book of Micah, par J. M. P. Smith. Ces essais de reconstitution métrique sont toujours mêlés de conjecture; mais quand ils sont conduits avec prudence, ils ont leur uti-

lité. Celui de M. S. et celui de M. Fagnani, cité plus haut, s'appuyant, au fond, sur le parallélisme, qui est jusqu'à présent la règle la plus certaine de la poésie hébraïque, contribuent à une meilleure intelligence du texte.

M. van Hoonacker est d'une autre école. Voyant que les métriciens ne s'accordaient pas entre eux, il a renoncé à marquer même le parallélisme dans sa traduction des Douze prophètes. Il l'indique seulement dans le cantique de Jonas et dans celui de Habacuc. Tout le reste fait bloc dans une prose un peu lourde, où la pièce la plus éloquente et la plus poétique perd tout éclat et toute harmonie. Cette traduction est d'ailleurs très exacte pour le fond; elle manque uniquement de sens littéraire.

Le commentaire est bourré d'erudition, l'auteur étant bien au courant de tous les travaux critiques; mais il y manque aussi, en plus d'un endroit, le rayon de lumière qui transforme l'érudition en science.

Une assez large part est faite à la critique textuelle, et l'on n'a pas du tout la superstition de l'hébreu massorétique; mais les restitutions proposées ne sont pas toujours heureuses. Tel passage d'Osée. par exemple, IX, 13, où le texte est certainement corrompu, se voit amélioré en cette forme : « De même que *la biche a ses petits traités comme gibier*, ainsi Éphraïm doit produire pour le carnage ses enfants. » C'est M. v. H. qui a trouvé « la biche »; la version grecque l'a aidé à découvrir le reste ; mais, s'il avait serré d'un peu plus près le rapport du grec et de l'hébreu dans ce passage et dans v, 2, qui lui est parallèle, il aurait remarqué que l'équivalent du grec θήρα est, dans les deux endroits, שטים, à lire *Shittim*, comme Wellhausen l'a reconnu pour v, 2. Le grec πάρεστησαν, dans IX, 13, correspond à הציב; et le sens est, pour v, 2 : « ils ont fait profonde la tuerie de Shittim »; pour IX, 13 : « Éphraïm, comme il a exposé ses fils à Shittim, Éphraïm produira ses fils pour le carnage. » Il s'agit du culte de Baal-Peor, dénoncé dans le contexte du second passage. Osée n'en parle pas par fantaisie d'archéologue, et ce n'était pas seulement au temps de Moïse qu'on l'avait pratiqué ; ou plutôt, il en est question dans la légende de Moïse, comme il y est question du veau d'or, parce que les Israélites l'ont pratiqué au temps des rois. Si l'on suppose que ce Baal était honoré par des sacrifices d'enfants, que l'on enterrait autour de son autel, nos textes deviennent clairs, et l'animosité du prophète contre Baal-Peor s'explique. Beaucoup d'exégètes répugnent à admettre que les sacrifices d'enfants aient été connus de l'antiquité israélite, et n'en veulent entendre parler que pour le temps de Manassé en Juda. Mais cette opinion paraît peu soutenable.

Dans les questions d'origine et d'authenticité, M. v. H. a toujours été d'une grande circonspection. Ce n'était pas le moment de s'en départir. Pas plus là qu'ailleurs ses arguments ne sont toujours très

lucides; mais, il conclut en gros à l'authenticité de tous les morceaux compris dans le recueil des Douze prophètes, sans en excepter la seconde partie de Zacharie. Les objections sont partout signalées; mais on ne peut pas reprocher à l'auteur de ne pas les faire mieux valoir que ses propres réponses. Le cas de Jonas est particulier. Ce n'est pas un oracle, mais un récit. M. v. H. ne s'est pas cru obligé de l'attribuer au prophète lui-même, et il déclare que Jonas « n'a pas été composé avant le milieu du vᵉ siècle » ; l'introduction et le commentaire sont pleins de citations et de remarques qui se croisent dans tous les sens; mais nulle part on ne dit que ce joli conte n'est pas une histoire vraie. On apprend seulement que les trois jours et les trois nuits passés par Jonas dans le ventre du poisson se ramènent à un jour et deux nuits : « l'auteur veut dire que Jonas resta dans le poisson jusqu'au surlendemain ». L'exégèse est un peu complaisante; mais c'est afin de pouvoir accorder Jonas, type du Christ, et *Matth.*, xii, 40, avec les récits de la résurrection de Jésus.

M. Nicolardot écrit en français : les deux livres qu'il nous présente sont des thèses de doctorat ès-lettres. Si l'on avait un reproche à lui faire sur la forme de ces travaux, ce serait d'apporter parfois de la recherche et de l'élégance en des sujets qui demandent seulement la clarté, la correction et la simplicité. Son analyse du livret de Habacuc est très fine et pourrait bien être définitive dans ses conclusions essentielles : deux oracles, l'un de 604 environ, concernant les victoires des Chaldéens, l'autre, vers 550, annonçant leur châtiment, et deux psaumes postexiliens, l'un au commencement, l'autre à la fin du recueil; le tout relié par des gloses qui font l'unité, artificielle et incomplète, de la composition. La présence d'un psaume en tête de Habacuc avait été signalée, en 1899, dans la *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, IV, 182.

L'étude sur les trois premier Évangiles a un objet très déterminé; il ne s'agit pas d'esquisser l'histoire de la tradition évangélique, mais d'analyser, autant que possible, le travail des évangélistes sur leurs sources immédiates. Il va de soi que l'auteur n'a pas eu à traiter le sujet comme nouveau, et qu'il a mis à contribution les critiques qui ont étudié en ces derniers temps la composition des Synoptiques. Mais on aurait tort de croire, sur la foi de certain compte rendu assez tendancieux, qu'il se soit borné à ranger leurs conclusions en bon ordre, sous des rubriques appropriées au plan de sa thèse. Il a dû faire et il a fait un examen personnel des opinions proposées, et surtout il a réalisé, pour son propre compte, une analyse très pénétrante des rédactions évangéliques. Sur divers points plus ou moins importants il présente des hypothèses originales. Pour le lecteur français surtout, son livre peut être une excellente introduction à la lecture des Évangiles. Une infinité de menues observations se trouvent constituer, par leur classement logique, une véritable psychologie de

chaque évangéliste, un minutieux exposé de sa méthode, une solide critique de son œuvre au point de vue de l'histoire.

En certains détails, M. N. a franchi peut-être la limite qui sépare la finesse de la subtilité ; il m'a semblé un peu difficile à suivre dans son analyse du discours des paraboles (*Marc*, IV, 1-44). Sa conclusion sur le caractère original de la rédaction des récits de l'enfance dans Luc me paraît aussi fort discutable. Les cantiques de Zacharie, de Marie (ou d'Élisabeth ; et, à ce propos, je ferai observer à M. N. que le JACOBÉ de la *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, qui a écrit en 1897, sur l'attribution du *Magnificat*, ne se distingue pas de moi-même), de Siméon, même celui des anges à Bethléem ont l'air de pièces intercalées dans le récit, ce qui n'arriverait pas sans doute si la rédaction était d'une seule venue. Et l'on peut en dire autant des deux versets relatifs à la conception virginale, dans le récit de l'annonciation (*Luc*, I, 34-35). Bien qu'il puisse s'autoriser du suffrage de nombreux critiques, M. N. n'a pas réussi à me convaincre que l'intervention d'Hérode dans le récit de la Passion ait été inventée par Luc pour décharger Pilate. D'abord cette intervention ne décharge personne, elle n'est qu'un témoignage de plus rendu à l'innocence de Jésus, et elle ne change rien à la responsabilité du procurateur, qui reste la même après qu'avant. Or, ce témoignage, Luc n'en avait pas vraiment besoin, et l'on ne voit pas comment il se serait, pour ce seul motif, imaginé d'introduire dans sa narration toute une passion qui double l'autre. L'existence de l'*Évangile de Pierre*, où la responsabilité de la passion est réellement transportée de Pilate sur Hérode, m'a fait supposer que Luc avait connu quelque récit du même genre, et qu'il avait cru pouvoir en tirer parti, sans en accepter la donnée principale, sachant trop bien, et par des sources plus sérieuses et par une meilleure expérience des réalités, que Pilate n'avait pu, en cette affaire, se dessaisir de son autorité en faveur d'Hérode. Mon hypothèse est plus compliquée que celle de M. N., mais je crois qu'elle tient mieux compte de toutes les données du petit problème qu'est pour la critique des Évangiles la comparution de Jésus devant Antipas.

Une nouvelle édition de l'excellent commentaire des écrits johanniques par M. H. J. Holtzmann paraît par les soins de M. W. Bauer, M. H. explique, dans une courte préface, les conditions dans lesquelles l'édition a été préparée. On doit reconnaître qu'il a bien choisi son collaborateur. Les travaux parus depuis l'édition précédente (1893) ont été judicieusement utilisés ou critiqués. Ce commentaire demeure une œuvre de tout premier ordre, la meilleure sans doute comme livre d'étude sur le sujet, du moins en ce qui concerne le quatrième Évangile. Le commentaire de l'Apocalypse, d'ailleurs très documenté, est peut-être un peu moins profond et riche d'idées.

Alfred LOISY.

Ch.-V. Langlois. **La Vie en France au moyen âge d'après quelques moralistes du temps.** Paris, 1908; in-12 de xix-359 pages.

Ce livre fait pendant à celui, de titre analogue[1], que M. Ch.-V. Langlois avait publié il y a quatre ans et le complète de la manière la plus heureuse[2]. Aujourd'hui ce ne sont plus les romanciers, à l'imagination optimiste et souriante, qui défilent devant nous, ce sont les moralistes, gens moroses et parfois rabâcheurs, mais abondants en détails précis et caractéristiques. Cette fois encore, en effet, M. Langlois s'est effacé devant les témoins qu'il cite : il n'intervient que pour élaguer les développements oiseux, filtrer une pensée trouble, condenser ces « nébuleuses » que sont, comme il le dit joliment, la plupart des œuvres du moyen âge. Ses analyses sont coupées de nombreuses citations, dont les passages difficiles sont interprétés en note[3]. C'est un grand plaisir pour le lecteur que de se sentir ainsi en contact direct avec le passé, d'en apercevoir la réalité, sans aucune interposition, dans ces « miroirs » où elle se reflète : et ce mélange même de vieille langue et de style moderne — et d'une modernité très accusée et très personnelle — n'est pas sans charme.

Si ce livre a de quoi séduire le public « profane », il réserve aussi aux érudits les surprises les plus agréables. Dans ses Notices, d'une élégante concision, qui n'a aucun rapport avec la sécheresse, M. L. ne nous donne pas seulement sur les questions qu'il aborde le dernier

1. *La Société française au* XIIIe *siècle d'après dix romans d'aventure;* Paris, 1904.

2. Les œuvres étudiées sont, ici aussi, au nombre de dix (Le *Livre des Manières* d'Étienne de Fougères, la *Bible Guiot,* la *Bible au Seigneur de Berzé,* le *Besant de Dieu,* le *Roman de Carité* et le *Miserere* du Renclus de Molliens, *L'Enseignement des Princes* de Robert de Blois, les *Quatre Ages d'homme* de Philippe de Novare, les *Lamentations* de Mahieu, le roman de *Fauvel,* les mémoires de Gille le Muisit), et les limites chronologiques très peu distantes, sauf que le récent volume descend un peu plus bas (jusqu'en 1350); il y a, de plus, de nombreux rapprochements avec les œuvres que l'auteur a laissées de côté (parmi celles-ci, je ne vois guère que les *Vers de la Mort* et le *Poème moral* dont on puisse regretter l'absence). Comme le premier ouvrage, celui-ci complète l'esquisse que l'auteur avait tracée de la vie française au XIIIe siècle dans l'*Histoire de France* publiée sous la direction de M. Lavisse (livre III, II, p. 255 ss.).

3. Ici comme dans son premier volume, M. L. n'a pas seulement réussi à éviter les « pièges » que tendent au traducteur les textes du moyen âge, même les mieux établis : les traductions sont d'une précision et d'une exactitude parfaites, ou, dans les passages embarrassants, d'une extrême vraisemblance. Il y a même, çà et là, quelques heureuses conjectures sur les textes, dont les passages douteux ont été vérifiés sur les manuscrits. Voici les seules observations, d'une importance bien minime, que me suggèrent les textes et les traductions. P. 85, l. 4 : *dont il en a ot ; a* (à supprimer) doit être dû à une faute d'impression. — P. 96 citation, v. 334 : *sul* me paraît être adverbe, non adjectif. — P. 100, v. 2 : *as ostels firent dangier*, non « firent du tort aux maisons », mais « interdirent l'entrée des maisons » (où l'on mangeait) : c'est une allusion à une coutume connue (cf. p. 163-4). — P. 101, v. 14 *anuels*] l. *anvels*. — P. 106, n. v. 3 : *ellos*] corr. *els*. — P. 234, n. v. 2 : *le* doit être corrigé, non en *ci*, mais en *ce*. — P. 293, bas : il manque une des lettres du nom de Fauvel, le *v*, initiale, selon l'auteur, de *Variété* (*Hist. litt.* XXXII, 119).

mot de la science, il lui arrive bien souvent de les renouveler : sa parfaite connaissance des hommes et des choses du temps l'a parfois amené à des identifications ou à des découvertes qui avaient échappé aux philologues de profession [1]. En un mot, il a accumulé là tant de fines et neuves observations qu'il sera désormais impossible de traiter des sujets qu'il a touchés, même très brièvement, sans tenir le plus grand compte de ce qu'il en a écrit. Un *Index des noms* propres facilite l'usage de cet attrayant et précieux volume.

A. JEANROY.

Frédéric MASSON. **Autour de Sainte-Hélène.** 1re série. Les missionnaires de Sainte-Hélène. — Le cas du général Gourgaud. — Le cas du Chirurgien Antommarchi. — Notes et documents. Paris, Ollendorf. 1909. xxxv et 321 pages in-12.

M. F. Masson a un talent bien français. Il écrit avec une franchise qui séduit. Amoureux de Bonaparte, mais amoureux aussi de la vérité! Il se soucie peu d'accorder les deux amours. Il va son chemin hardiment, la plume en arrêt et le panache au vent. Personne n'aura tant fait pour ruiner le prestige napoléonien qui continue à l'éblouir. Cet enthousiaste est un terrible briseur d'idoles et de légendes. Il aime l'Empereur jusque dans ses défauts, mais il est impitoyable pour ceux qui l'ont mal servi. S'il rencontre quelqu'un de ces drôles au passage, il le secoue d'importance par respect pour l'histoire et par pitié pour le Héros.

Le livre, attachant comme un drame, qu'il publie aujourd'hui est offert à la justice immanente, cette Némésis de nos temps démocratiques. A la cour minuscule de Longwood, les intrigues, les ambitions, les envieuses rivalités règnent en permanence, comme jadis aux Tuileries, et les trahisons aussi, mais moins fardées, plus crues sous ce ciel tropical. Ils ne sont que trois ou quatre à se partager les faveurs du maître et ils se les disputent avec une âpreté féroce. C'est à qui sera couché sur le Testament à la meilleure place! Gourgaud provoque en duel Montholon dont la femme, paraît-il, s'est haussée au lit du maître. Le maître interdit le duel. Gourgaud furieux quitte Longwood et, pour soulager sa bile, raconte à Hudson Lowe et aux représentants des puissances dans l'île les menus et gros incidents de

1. Sur les dix œuvres étudiées, il en est jusqu'à cinq dont M. L. a pu, se fondant sur des raisons péremptoires ou très plausibles, préciser ou rectifier les dates : la *Bible Guiot* est placée avant 1218, peut-être avant 1209, les poèmes du Renclus de Molliens sont reportés à 1230 environ, date qui s'accorde beaucoup mieux avec le caractère de la versification et du style, les *Lamenta* de Mahiau à 1290. Une des notices les plus instructives est celle sur le roman de *Fauvel* : M. L. y donne des renseignements tout nouveaux sur Gervais du Bus, auteur des deux parties du roman, et non seulement de la première (comme le croyait G. Paris), montre que le François Desrues, prétendu auteur des additions du ms. 146, n'est qu'un fantôme issu d'une fausse interprétation, que le véritable auteur de ces interpolations est Chaillou de Pesstain, membre d'une famille connue, etc.

la maison qu'il quitte. Il taxe les maladies de Napoléon de comédies arrangées avec le médecin O'Méara, il prétend qu'il entretient comme il veut toutes sortes de correspondances avec l'extérieur, qu'il aurait eu l'occasion de s'échapper, s'il avait daigné la saisir, etc. Hudson Lowe, ravi de ses confidences, lui permet de partir directement pour l'Angleterre et le dispense du stage obligatoire au Cap. Gourgaud, en arrivant à Londres, n'a pas encore exhalé sa rancune. Il répète avec complaisance au secrétaire d'Etat des colonies les confidences faites à Hudson Lowe. Trois mois se passent. Il comprend, mais un peu tard, qu'il a eu tort de se laisser aller à la colère. Il prévoit les conséquences de la faute commise, tout au moins pour lui-même. Alors il écrit à Marie-Louise pour l'inviter à protester au Congrès d'Aix-la-Chapelle contre les odieux traitements infligés à son mari dont la vie, dit-il maintenant, est en danger. Il publie la lettre dans les journaux et est expulsé d'Angleterre. Mais le mal qu'il a fait par ses bavardages est irréparable. Le Congrès d'Aix-la-Chapelle, persuadé par ses révélations, ne croit pas aux plaintes de Napoléon et de ses émissaires et aggrave la surveillance dont il est l'objet. Napoléon meurt. Le cas Gourgaud a un épilogue. Gourgaud s'est réconcilié avec Montholon, lui a rendu quelques services. Les deux compères alors s'entendent pour jeter un voile discret et même honorable sur les vilains épisodes de leur passé. Montholon publie les *Récits de la captivité*. Il y raconte que Gourgaud a quitté Sainte-Hélène chargé d'une mission secrète et il publie les prétendues instructions dont il était chargé. — Par une comparaison minutieuse du *Journal* de Gourgaud avec les *Récits* de Montholon, par la confrontation de l'édition française de ces mêmes *Récits* avec l'édition anglaise, par l'étude des documents diplomatiques, M. Masson a ruiné la légende de cette mission et a rétabli la vérité. Sa démonstration me semble très solide et, à moins de documents nouveaux encore inconnus, inattaquable. Il est piquant cependant de constater quel rôle jouent dans cette démonstration les documents diplomatiques, dont M. Masson dit tant de mal dans sa préface.

Le *Cas Antommarchi* jette d'étranges lueurs sur les derniers instants de l'Empereur déchu. Quand, à la suite des révélations de Gourgaud,[1] il fut privé des soins d'O'Méara révoqué, Napoléon demanda au gouvernement anglais un autre médecin et un prêtre. Le gouvernement anglais invita le cardinal Fesch et Madame Mère à désigner l'un et l'autre. Confits en mysticité, convaincus par une sorcière allemande que les anges ne tarderaient pas à enlever l'Empereur sur leurs ailes pour le ramener en Europe, Fesch et Lætitia répondirent à l'invitation en désignant pour Sainte-Hélène un vieux prêtre infirme, hébété et aphone, Bonavita, et un barbier-chirurgien corse, sans culture et sans connaissances professionnelles, mais non sans prétentions et sans roueries, Antommarchi. Antommarchi natu-

rellement ne connut rien à la maladie de l'Empereur qui le jugea tout de suite à sa valeur et se garda de lui laisser sur son testament le moindre souvenir. Mais le drôle ne s'oublia pas. Il vola au docteur anglais Burton le masque en plâtre que celui-ci avait pris sur le visage du mort. Il l'emporta avec lui comme sa propriété et, après la mort de Burton, il battit monnaie avec les reproductions. En même temps il organisait une sorte de chantage auprès des exécuteurs testamentaires de Napoléon et auprès des membres de la Famille pour leur soutirer des pensions en récompense de ses bons et loyaux services.

Les dramaturges remercieront M. F. Masson de leur avoir fourni une si belle matière à mettre sur la scène, le commun des lecteurs se passionnera à ses récits attachants, les historiens feront leur profit des brillantes études critiques sur lesquelles ils reposent et qui renouvellent l'histoire de la légende Napoléonienne.

Albert MATHIEZ.

Lettres du prince de Metternich à la comtesse de Lieven, 1818-1819 publiées avec une introduction, une conclusion et des notes par Jean Hanoteau. Préface de M. Arthur Chuquet, membre de l'Institut. Paris, Plon. 1909, in-8° de a-j-LXXIII-420 pages.

Les lettres du prince de Metternich à la comtesse de Lieven, que vient de publier M. Jean Hanoteau, si elles ajoutent peu à la biographie du prince, précisent les traits caractéristiques de sa physionomie sentimentale et intellectuelle. L'intrigue amoureuse, dont elles constituaient l'essentiel ressort, le principal aliment, fut surtout un roman épistolaire, une aventure plutôt sentimentale que sensuelle. La lecture de la correspondance le prouve assez. Metternich dit et répète à la comtesse qu'il ne lui ferait pas l'injure de la comparer à une simple « petite femme », apte seulement à flatter les sens, mais non à satisfaire les hautes facultés de l'âme et du cœur; et ailleurs, il ajoute que leur correspondance est la condition même de leur liaison.

L'auteur de ces lettres s'analyse complaisamment : il prend à cœur un reproche à ses yeux immérité, c'est celui de « froideur », dont le monde l'accuse; il tient à convaincre du contraire Mme de Lieven, et, en effet, sa correspondance dénote cette disposition sentimentale, plus particulière à l'âme allemande, et qu'il appelle son *Gemüt*. « Rien ne lui fait d'effet comme la musique qui l'excite aux douces larmes » (p. 74). Les autres arts ne lui sont pas indifférents. Il éprouve à Rome une émotion réelle et profonde qu'il traduit avec des mots partis de l'âme. Avec cette prétendue froideur, il est d'autres griefs dont il se défend, mais que la lecture de la correspondance justifie cette fois. Son orgueil et sa vanité éclatent à chaque page : sans insister sur sa prétention de savoir aimer mieux qu'un autre, ce qui est simplement langage d'amoureux, il faut voir son dédain pour ceux qu'il appelle les sots, d'autant que son propre esprit manque souvent

de délicatesse et de tact : il débite à Mme de Lieven les plaisanteries les plus lourdes au sujet de sa grossesse, au sujet d'un vin qu'il envoie à son mari, lequel oubliera « qu'il a été fâché et finira par le boire à ma santé » dit-il (p. 47). Et le pédantisme de M. de Metternich ! il répand sur sa correspondance les gris nuages des nébuleuses abstractions : l'amour, le cœur humain sont ses thèmes favoris. Toutefois, au milieu de longs et monotones développements, à la monotonie desquels contribua peut-être l'emploi de la langue française dont il ne possède pas le génie [1], quelques anecdotes se rencontrent à point pour réveiller la curiosité. Notamment Metternich rappelle, trop brièvement, regrettons-le, ses souvenirs sur Napoléon ; il explique son ascendant sur l'empereur François II, il raconte les motifs de son antipathie pour Mme de Stael : son orgueil ayant eu à souffrir auprès de cette femme supérieure et dominatrice, il se venge par des mots pleins de fatuité.

La publication des lettres du prince de Metternich a été fort soignée par M. Jean Hanoteau. Comme elles ne nous renseignaient pas sur le déclin de cet amour, car la fin de la correspondance manque, M. H. s'est chargé de nous le rappeler à l'aide d'une conclusion très documentée, de même qu'il en avait déjà raconté dans l'introduction les premières circonstances. En outre, il a annoté les lettres avec un soin minutieux [2], identifié avec sagacité les noms qui figuraient dans le texte sous de simples initiales, terminé la publication par un répertoire des sources de la biographie de M. de Metternich et de la comtesse de Lieven et un index des noms de personnes.

L. Tuetey.

Les Forces productives de la France, conférences organisées à la Société des Anciens élèves de l'Ecole libre des sciences politiques, Paris, Alcan, 1909, in-12, 252 p. 3 fr. 50.

La vie politique dans les deux mondes, publiée sous la direction d'Achille Viallate. Paris, Alcan, 1908, in-8°, 696 p., 10 fr.

La Société des anciens élèves de l'école des Sciences politiques avait inauguré en 1907 ces conférences, et nous avions signalé dans la Revue (n° 45, année 1907), tout l'intérêt qu'elles présentaient grâce aux hommes éminents groupés par la section de diplomatie. La section de finances et de législation a eu son tour en 1908, et on peut sans flatterie dire qu'elle n'a pas été moins heureuse.

---

1. Ces lettres, étant écrites en français, il eût été à propos de faire remarquer que Metternich appartient encore à un temps où, non seulement le monde diplomatique, mais encore et surtout l'élite de la société intellectuelle allemande possédaient si bien cette langue que mainte correspondance littéraire d'alors eut lieu en français. (Cf. la correspondance et les correspondants de Jacobi).

2. Toutefois, pour des lecteurs avertis, certaines notes, comme celles relatives à Benjamin Constant et Châteaubriand, peuvent paraître superflues.

Sous la présidence de M. Paul Leroy-Beaulieu à qui est revenu très justement l'honneur d'ouvrir la série, M. Zolla a parlé de la productivité de l'agriculture, montré la différence entre la production apparente et la production réelle, ainsi que l'influence qu'aura l'accroissement de la production sur le sort du plus grand nombre.

M. Allix, traitant de la concentration industrielle, a prouvé qu'elle avait amélioré la condition de l'ouvrier, ce qu'a légèrement contesté M. P. Baudon qui a ébauché le procès de la bourgeoisie.

M. de Rousiers a surtout attribué la décadence de notre marine marchande à la rareté du fret lourd que ni les mines, ni l'agriculture, ni l'industrie de notre pays ne peuvent fournir en suffisance. Il a insisté sur la nécessité d'une marine marchande pour soutenir la concurrence de nos rivaux. M. J. Thierry, qui présidait, a indiqué quelques remèdes.

MM. Charpentier et Millerand, étudiant le commerce extérieur de la France, se sont efforcés de faire ressortir les services que les consuls et les nouveaux attachés commerciaux étaient en état de rendre à nos négociants et à nos fabricants.

Enfin M. Peyerimhoff a peint notre empire de l'Afrique septentrionale et les forces qui y sont en formation, et M. Roume, tout en louant le talent du conférencier, a relevé son optimisme un peu exagéré sur certains points, en particulier sur le problème musulman.

Il faut être reconnaissant à la Société qui, en publiant ce volume, met ces conférences à la portée de bien des gens pénétrés du regret de ne pouvoir les écouter.

M. Anatole Leroy-Beaulieu nous présente la *Vie dans les deux mondes*, livre dû à la collaboration de professeurs et d'anciens élèves de l'Ecole des sciences politiques. Cette origine est une garantie précieuse du savoir et de l'indépendance des auteurs.

Aujourd'hui plus que jamais il importe de tenir les yeux sans cesse ouverts sur tous les peuples des deux hémisphères, et pour cela un annuaire politique qui note et classe méthodiquement les faits survenus dans les différents états des cinq parties du monde, est indispensable.

D'autres pays ont depuis longtemps des recueils de ce genre ; en France même on en a créé à plusieurs reprises ; mais bien que certains aient eu une existence assez longue, aucun n'a survécu ; c'est que nul directeur ne disposait d'un état-major comparable à celui réuni par M. Viallate. Il entend égaler, dépasser, l'*Annual Register* et les *Geschichtskalender* et à en juger par le premier fascicule, qui embrasse du 1er octobre 1906 au 30 septembre 1907, on peut sans témérité croire qu'il y réussira.

On trouvera dans cet ouvrage à peu près tous les renseignements utiles, à condition bien entendu de n'y pas chercher ceux que seuls

des traités techniques fournissent généralement. Il faut louer M. V. d'avoir réservé des chapitres spéciaux aux actes internationaux et à la vie économique, cela complète très heureusement son plan. Il a justement la bonne fortune de publier cette année quelques pages très intéressantes de M. L. Renault sur la deuxième conférence de la paix.

Souhaitons pour conclure que M. Vialatte et ses collaborateurs persévèrent dans la voie qu'ils se sont tracée [1].

A. Biovès.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 11 décembre 1908*. — M. Paul-Frédéric Girard écrit qu'il se désiste de sa candidature à la place de membre libre vacante par suite du décès de M. Gaston Boissier.

M. Henri Cordier communique une lettre du commandant d'Ollone, datée de Chang-haï, 5 novembre 1908, qui a fait des fouilles dans le désert d'Ala-chan et a visité, après M. Chavannes, Ta-t'ong fou, le Wou t'ai chan et Long-men. Il a constaté que les bas-reliefs et statues qu'il a photographiés au Se-tch'ouan sont de la même facture et de la même époque que ceux de Long-men. — M. de Fleurelle, second de la mission d'Ollone, a communiqué à M. Cordier une vingtaine d'inscriptions, sur 176 qui forment la collection rapportée.

L'Académie procède à l'élection de deux membres ordinaires, en remplacement de MM. Hartwig Derenbourg et Gaston Boissier, décédés.

Le nombre des votants est de 33; la majorité absolue, de 17.

Pour le fauteuil de M. Hartwig Derenbourg, les voix se répartissent de la façon suivante :

	1er tour.	2e tour.
MM. Huart	1	0
Jullian	4	1
Prou	3	2
Psichari	9	0
Scheil	16	30

Pour le fauteuil de M. Boissier, les résultats sont les suivants :

	1er tour.	2e tour.
MM. Carra de Vaux	1	0
Cuq	2	0
Diehl	5	0
Huart	1	0
Jullian	6	18
Prou	11	14
Psichari	7	1

M. l'abbé V. Scheil et M. Camille Jullian, ayant obtenu la majorité absolue, sont proclamés membres ordinaires de l'Académie. Leur élection sera soumise à l'approbation de M. le Président de la République.

L'Académie procède à l'élection d'un membre de la commission des inscriptions et médailles en remplacement de M. Gaston Boissier. M. l'abbé Thédenat est élu.

Sur un rapport lu par M. Haussoullier au nom de la commission Piot, l'Académie accorde des subventions à M. Hébrard et Zeiller, pour continuer leurs recherches dans le palais de Dioclétien à Spalato; à M. Grenier, pour continuer ses fouilles dans l'antique nécropole de Bologne; à M. le Dr Carton, pour terminer les fouilles qu'il a entreprises à Dougga.

Léon Dorez.

---

1. P. 128 la Triplice n'a pas été conclue en 1881, le traité est du 20 mai 1882; p. 366 « le pavillon *grec* dispute à Alexandrie le premier rang au pavillon *hellénique* »

Le propriétaire-gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 52 — 31 décembre — 1908

Les croyances populaires, leçons sur l'histoire des religions professées à l'Université nouvelle de Bruxelles. Première série, **La Survie des ombres,** par Elie Reclus. Avant-propos par Maurice Vernes. Paris, Giard et Brière, 1908. xxviii-279 p. in-8°. Fait partie des *Etudes économiques et sociales, publiées avec le concours du Collège libre des sciences sociales*, VII. Prix : 5 fr.

Elie Reclus, mort récemment, a fait de 1894 à 1903 un cours d'histoire des religions à l'Université nouvelle de Bruxelles. Au présent volume succèderont *Magisme et démonisme*, *Sorcellerie et présages*, *Sacrifices et dieux de la nature*. Mais le livre le plus achevé et qui contiendra toute la pensée d'Elie Reclus aura pour titre et sujet *Le Pain*.

Dans la *Survie des ombres*, R. groupe un grand nombre de données sur la mort, les rites funéraires, le cadavre, les lieux hantés, les visions aériennes, le nombre des morts, la nature de l'âme, la vie des ombres, le sexe des ombres, et il termine par deux chapitres, spiritisme et spiritualisme, panpsychie et panthéisme. Comme tous les livres où l'on parle des données religieuses populaires pour aboutir à une explication de systèmes aussi complexes que le spiritualisme et le panthéisme, on a le sentiment d'une disproportion entre les données et la solution. En bien des cas, les explications de détail sont insuffisantes, par exemple sur le caractère mystérieux des carrefours (p. 65). Il y a des hors d'œuvre, toute la page 68; les souvenirs historiques et littéraires y sont confondus avec les hantises légendaires; dans un chapitre où il ne devrait être question que de localisations, le cycle de l'année chrétienne est appelé en témoignage tout à fait sans motif,

Des nuances sont méconnues : le mot de l'empereur romain : « Je me sens passer dieu », n'a qu'un rapport indirect avec la transformation générale des morts en génies (p. 91). Quoi qu'en dise M. Vernes, l'absence de notes est fâcheuse et rendra le livre inutilisable pour la science. Le style est vif et coloré. Parfois il montre plutôt l'imagination du littérateur, qui combine et groupe en vue de l'effet, que l'imagination populaire en travail de légendes. Çà et là, des formules heureuses : « Une idée n'est pas sotte en patois et intelligente en latin d'église » (p. 72), « Aucune religion n'est raisonnable : les religions sont les premières, non pas à l'avouer, mais à s'en vanter » (p. 129); « Quoi qu'en disent les intellectualistes, toute religion a pour fonction de donner à chaque fidèle un Dieu personnel, un dieu exprès pour lui » (p. 131). Elie Reclus était un écrivain. Le charme du style et la science de la composition feront le succès du livre. M. Vernes a raison de vanter la clarté et l'intelligence des sommaires de ces leçons. Il n'a certainement pas pris une peine inutile en surveillant l'impression de ce volume.

M. D.

H. Stuart Jones : **The Roman Empire,** Londres, T. Fisher Unwin, 1908 ; in-8°, xxiv-476 p. ; prix : 5 sh.

Cette histoire de l'Empire Romain est le 65e volume d'une collection : *The Story of the Nations*, où tous les pays et toutes les époques sont représentés. Il faut y chercher les qualités d'un manuel, et non celles d'un travail d'érudition originale. Au surplus, comme M. St. J. le dit dans sa préface, ce n'est pas aujourd'hui qu'on peut songer à écrire une histoire complète de l'Empire Romain. Ce qu'on a le droit de demander pour cette période, c'est une esquisse rapide, claire et eommode, mise au courant, sur les points essentiels, des résultats obtenus par l'épigraphie, la numismatique et la papyrologie.

Le livre de M. J. répond très suffisamment à ce désir. Le récit, divisé en onze chapitres, est facile à suivre, précis, et n'omet rien de ce qui devait trouver place dans un ouvrage de cette dimension. Cela est vrai même pour les périodes les plus embrouillées, comme celle qui va de la mort d'Alexandre Sévère à l'avènement de Claude le Gothique (ch. viii), et celle qui suit la mort de Constantin (ch. xi).

Ce qui concerne l'histoire administrative et économique est très supérieur ici à ce qu'on rencontre dans les manuels ordinaires. On s'en apercevra si l'on consulte, entre autres passages, ceux qui exposent les mesures militaires, administratives et financières prises par Hadrien (p. 184 sqq.), les progrès de la bureaucratie et les excès de la fiscalité sous Antonin (p. 198 sqq.) et Marc-Aurèle (p. 220 sqq.), la réorganisation des fonctions équestres et des finances sous Septime Sévère (p. 246 sqq.), la politique d'Alexandre Sévère (p. 268 sqq.), les variations de la monnaie (p. 294 sqq., 321 sqq.).

Le caractère de l'ouvrage dispensait M. St. J. d'indiquer ses références et d'entrer dans le détail des discussions. Par suite, il est amené quelquefois à affirmer sans réserves apparentes une hypothèse dont la certitude n'est pas établie : c'est peut-être le cas, par exemple, pour son explication de la célèbre conversation entre Auguste, Mécène et Agrippa, qu'on lit dans Dion Cassius (p. 270). L'inconvénient était inévitable; la prudence de M. St. J. l'a réduit au minimum.

L'exécution matérielle est irréprochable. L'ouvrage est orné de 52 gravures bien choisies ; il est complété par deux cartes, des tableaux généalogiques et chronologiques, et un index.

Eugène ALBERTINI.

Die griechischen Martyrien. Rede gehalten bei der ersten Jahresversammlung der wissenschaftlichen Gesellschaft in Strassburg am 6 Juli 1907 von Albert EHRHARD. Strasbourg. Trübner. 1907, in-4° de 30 pages. — Prix : 3 m.

Ehrhard attire l'attention sur les textes grecs qui racontent, ou veulent raconter, l'histoire des martyrs : près de 300 sont imprimés (légendes apostoliques non comptées), dont 250 se rapportent aux persécutions romaines [p. 22-25, E. énumère ceux qui ont été publiés depuis la *Bibliotheca hagiographica graeca*, 1895 (et non 1905 comme il imprime par erreur)]. La plupart sont des légendes qui puisent à des sources païennes, ou qui s'inspirent de la fantaisie populaire, embellissant toutes choses et créant de véritables romans, ou qui ont un caractère polémique. 62 textes, sur 250, sont conservés dans nos trois versions du ménologe métaphrastique [la longue, 500 mss. ; la courte, 30 mss.; l'édition allongée, 6 mss.]. Les autres textes se trouvent dans des ménologes anté-métaphrastiques, soit dans des mss. de composition variée. Il y a trois types de ménologes anté-métaphrastiques : ceux qui groupent les martyrs d'un même mois [48 mss.], ceux qui groupent les martyrs de plusieurs mois ou de l'année [100 mss.], ceux qui accueillent quelques textes métaphrastiques [70 mss.]. Les mss. qui, sans être des ménologes liturgiques reproduisent des légendes, sont, ou des collections privées, ou des homiliaires d'un type mixte. On trouve encore, notamment dans les ménologes anté-métaphrastiques, de nombreux textes inédits, parmi lesquels quelques-uns semblent être authentiques. Ce discours annonce un volume à paraître dans les *Texte und Untersuchungen*.

Albert DUFOURCQ.

Hieronymus, Eine biographische Studie zur alten Kirchengeschichte. Von Georg GRÜTZMACHER, Dritter Band, Sein Leben und seine Schriften von 400 bis 420. Berlin, Trowitzsch, 1908. VIII-293 pp. in-8°. Prix : 7 Mk.

Deux chapitres seulement se partagent le volume : la lutte contre l'origénisme et les dernières années de saint Jérôme. La lutte contre

l'origénisme est racontée en détail, avec impartialité. M. Grützmacher apprécie équitablement le caractère des divers personnages, Rufin (voy. p. 87-88), Théophile d'Alexandrie, meilleur théologien que Jérôme, enfin Jérôme lui-même. Il montre comment, dans un débat purement intellectuel, c'est la politique ambitieuse qui décide : Théophile ne voit en cette affaire qu'un moyen de rendre ou de garder à son patriarcat la suprématie. Les dernières années sont tristes : le vide se fait autour de Jérôme. Paula, Marcella, Eustochium, ces amies de cœur ou de tête, disparaissent successivement. M. G. décrit la vie de cloître en Palestine dans les monastères de Paula et de Jérôme, et il retrouve ses propres travaux sur le sujet, avec ceux de MM. Ladeuze, Schiwietz, dom Butler et les documents mis au jour par dom Morin. Jérôme dispute toujours avec passion ; la lutte de Pierre et de Paul à Antioche (*Gal.*, II, 14), fait naître une autre lutte entre Jérôme et Augustin ; il faut toute la maîtrise, toute la courtoisie, toute la modestie d'Augustin pour que le débat ne tourne pas à la rupture. Les attaques du Gaulois Vigilance contre l'ascétisme mettent hors de lui le vieux moine. Nous ne savons comment s'est terminée la polémique. M. G. aurait pu replacer cet incident dans une série : l'Église d'Occident, mais surtout la Gaule, se montre défiante vis à vis de l'ascétisme oriental : voy. Babut, *Le concile de Turin*. A la veille de sa mort, Jérôme prendra position dans le conflit pélagien aux côtés d'Augustin. Les atteintes de l'âge délivrent enfin Jérôme des tentations de la chair. Dans la préface au livre III de son commentaire sur Amos (Vallarsi, VI, 309), il avoue que la sensualité a été jusque là pour lui une maîtresse toujours puissante; il attribue sa liberté, non à la grâce de Dieu, mais à la diminution de ses forces physiques.

Cette déchéance n'atteint pas l'esprit. Jérôme achève ses commentaires bibliques. Il rédige des notes sur les psaumes, que dom Morin a retrouvées. Il achève rapidement son commentaire des petits prophètes, Zacharie, Malachie, Osée, Joël et Amos. En même temps, il écrit une notice sur Paula, dont M. G. caractérise la composition et le style empreints des traditions de la rhétorique. Jérôme aborde les grands prophètes. A propos de Daniel, il se mesure avec Porphyre (renvoyer à Lataix [Loisy], *Revue d'histoire et de littér. relig.*, II [1897], 164 et 268). Il combat le chiliasme et les Juifs dans le commentaire sur Isaïe. Mais les deux derniers commentaires sur Ezéchiel et Jérémie montrent que l'auteur est constamment en progrès. Surtout dans le dernier, il renonce de plus en plus à l'allégorisme, à mesure qu'il se détache d'Origène, et il entre plus avant dans l'interprétation historique. Ainsi quand il meurt, avant d'avoir achevé, après avoir écrit déjà six livres sur les trente-deux premiers chapitres, il donne à 80 ans l'exemple d'un écrivain qui se renouvelle et qui perfectionne sa méthode. Dans le commentaire sur Jérémie on trouve toute une polémique contre le nouvel hérétique Pélage; sur la lutte

contre le pélagianisme, voy. Turmel, *Rev. d'hist. et de litt. rel.*, VII (1902), 136. Là encore, la pensée de Jérôme avait évolué.

Les derniers écrits sont des lettres, un commentaire sur l'*Apocalypse* (p. 237, sur Beatus, voir Ramsay, *Rev. d'hist. et de litt. rel.*, VII [1902], p. 427), des Dialogues contre les Pélagiens.

Le présent volume clôt la biographie entreprise par M. G.[1]. « On a pensé, dit-il dans sa préface, que, de volume en volume, mon jugement sur le caractère du savant écrivain ecclésiastique s'était adouci. Je ne crois pas que mon jugement ait changé dans ses principes ; mais j'accorde que la connaissance plus intime et la pénétration plus profonde de sa personne, surtout pour une nature aussi diverse que celle du complexe Dalmate, amènent à répartir plus exactement les ombres et la lumière ». Cela est très vrai. Une circonstance doit aussi rendre indulgent pour les soubresauts et les écarts de ce caractère bouillant. Un récent biographe s'est demandé ce qu'il serait advenu de Lamennais s'il s'était laissé attendrir par l'amour et s'il s'était marié. Nous venons de recueillir un aveu singulier de Jérôme. Qui sait si, lui aussi, n'a pas fui la seule situation où il aurait trouvé l'équilibre physique et moral ?

Le livre de M. Grützmacher est excellent. L'auteur a dominé son sujet, a su répartir habilement les matériaux si abondants que fournissent les œuvres de Jérôme, a mis en œuvre les derniers travaux comme les découvertes de dom Morin, a ménagé habilement les récits et les analyses, a jeté sur le tout l'agrément d'un style simple et élégant. Enfin, avec ce volume, un bon index général facilite les recherches dans un livre que l'on consultera avec autant de profit qu'on le lit avec plaisir.

Paul Lejay.

Philotesia. Paul Kleinert zum LXV Geburtstag dargebracht Berlin, Trowitzsch, 1907, IV-415 pp. gr. in-8°. Prix : 12 Mk.

Ce recueil comprend dix-huit mémoires. — 1. A. Harnack, *Der Presbyter-Prediger des Irenäus* (IV, 27, 1-32, 1). M. H. traduit le texte, le discute et y voit une prédication dirigée contre les Marcionites. Le presbytre a connu les disciples des apôtres au commencement du second siècle. Quarante ou cinquante ans plus tard, vers 166, il prêche contre Marcion. Sa prédication est donc contemporaine de la deuxième « lettre » dite de Clément de Rome (placée par M. H. sous Soter, 166-174 env.). Elle est assez analogue aux premières similitudes d'Hermas. On n'y trouve rien de ce qu'on est convenu d'appeler la théologie asiatique, rapportée aux disciples des apôtres. — 2. H. Diels, *Ein orphischer Totenpass*. Transcription et fac-

---

1. Sur le premier volume, voy. *Revue*, 1901, II, 411 ; sur le second, 1908, I, 224.

simile, avec une explication nouvelle, de la tablette d'or de Caecilia Secundina, trouvée à Rome (IIIe s. après J.-C.) et jusqu'ici incomplètement déchiffrée. — 3. K. Holl, *Der Anteil der Styliten am Aufkommen der Bilderverehrung*. Les visiteurs des Stylites emportaient des images, à l'origine formées avec l'ἁγία κόνις. Ainsi, du vivant même du personnage, on vénérait cet article de pèlerinage comme une image sainte. Bien mieux : le biographe de Simon de Thaumastore nous apprend que l'on disait des messes en l'honneur de Simon de son vivant. M. H. montre très bien le rapport des Stylites avec la religiosité propre à la Syrie. Eux-mêmes continuent, sans le savoir, les φαλλοβατεῖς de la déesse (Lucien, *De dea syr.*, 28). L'idée qu'en montant sur une colonne, ils seront plus près du ciel, est une idée de paysan syrien. C'est en Syrie que se maintient la croyance des λίθοι ἔμψυχοι. Elle passe naturellement aux images des saints; on pense que la vertu dynamique du modèle leur est immanente. C'est dans le culte des Stylites que paraît d'abord l'usage de l'encens, à côté des cierges. Le premier texte que l'on cite d'ordinaire est du pseudo Denys, encore un Syrien. Mais M. H. publie un fragment plus ancien d'une vie de Simon de Thaumastore. M. H. pourrait encore rappeler que c'est de Syrie que vient le crucifix. Un des textes cités par M. H. est intéressant, parce qu'il montre le type de l'image au donateur créé dès cette époque : un hérétique, converti par Daniel le stylite, se fait représenter avec le saint sur un tableau (p. 56) : ce n'est, au reste, que la continuation d'un usage païen, et M. H. cite E. Reisch, *Gr. Weihgeschenke* (Vienne, 1890), p. 11. L'innovation des Stylites reste isolée dans le monachisme : le premier exemple d'un portrait de moine (autre qu'un stylite) est du commencement du VIIe siècle. Le travail de M. Holl, fondé en partie sur des documents inédits, est une contribution importante à l'archéologie chrétienne. — 4. P. Gennrich, *Hermann von der Goltz und die Grenzen der kirchlichen Lehrfreiheit*. — 5. E. Kautzsch, *Der alttestamentliche Ausdruck « nepesch mét »*. Cette expression n'a jamais désigné l'esprit d'un mort. L'interdiction de toucher le *nephesch* ne peut être comprise que s'il s'agit du cadavre. — 6. E. Breest, *Vom Irrtum zur Wahrheit*, contribution à la pastorale et à la cure d'âmes. — 7. Ed. Simons, *Die evangelische Buss- u. Bettagsfeier in Deutschland bis zum dreissigjährigen Krieg* : important pour l'histoire de la transformation du culte sous l'influence de la Réforme. — 8. D. von der Heydt, *Die organische Einführung des Chorgesanges in den evangelischen Gottesdienst* : même observation. — 9. E. W. Mayer, *Ueber die rationale Begründung des religiösen Glaubens*. — 10. Ed. von der Goltz, *Ueber Lebensgesetze liturgischer Entwicklung*. — 11. R. Franckh, *Die Geburtsgeschichte Jesu Christi im Lichte der altorientalischen Weltanschauung* : résume et tente de réfuter les théories des orientalistes qui veulent ramener le récit des évangiles sur la naissance virginale à un type mythologique

connu. — 12. Hans KESSLER (Berlin), *Grundlinien für das Verständnis der Psalmenüberschriften*. — 13. J. KAFTAN, *Die empirische Methode in der Ethik*. — 14. K. MÜLLER, *Luthers Schlussworte in Worms* 1521. D'une étude critique de tous les documents, M. M. réduit les paroles de Luther à ceci : « Gott helf mir! Amen. » P. 277, n. 19, que la forme *quum* apparaisse seulement tout à la fin du moyen âge, cela n'est vrai que d'une manière générale. Il y a au moins un exemple épigraphique remontant à l'antiquité et c'est une graphie caractéristique de l'Espagne à partir du VIIe siècle. — 15. W. W. comte BAUDISSIN, *Der Karthagische Iolaos*, dans Polybe, VII, IX, 1, indique une influence libyenne. — 16. C. SCHMIDT, *Irenäus und seine Quelle in Adu. haeres.*, I, XXIX. Ce que rapporte Irénée sur les Barbélo-gnostiques est tiré d'un livre de la secte que M. Schmidt a lu en copte et dont il donne de larges extraits en allemand. Irénée est matériellement exact, mais ne reproduit pas l'esprit du document. — 17. Max LENZ, *Zur Entlassung De Wettes*, d'après des papiers d'archives. Cet événement, à la fois politique et académique, fit beaucoup de bruit à Berlin, en 1819. — 18. Emil SECKEL, *Zwei Reden aus mittelalterlichen Rechtshandschriften* : l'un du XIIe siècle, est un sermon contre les pseudo-légistes; l'autre, de la fin du XIIIe siècle, est une protestation du recteur de l'université de Bologne contre la cherté de la vie et l'exploitation des étudiants par les habitants.

Pas d'index.

Le volume fait honneur aux presses de l'imprimerie Trowitzsch.

Paul LEJAY.

F. FELLINGER, **Das Kind in der altfranzœsischen Literatur.** Göttingen, Vandenhoeck et Ruprecht, 1908, in-8° de x-258 pages.

H. JACOBIUS, **Die Erziehung des Edelfræuleins im alten Frankreich, nach Dichtungen des XII, XIII und XIV Jahrhunderts**. Halle a. S., Niemeyer, 1908; in-8° de 80 pages. (*Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie*, n° 16).

Des innombrables citations rassemblées par M. Fellinger il résulte clairement que nos ancêtres tenaient à avoir des enfants, surtout quand ils possédaient un patrimoine à leur laisser, qu'il les aimaient tendrement, que les femmes en couches gardaient le lit un certain temps, que le parrain et la marraine avaient le droit de choisir le nom de leur filleul, etc. Mais était-ce bien la peine de dépouiller une centaine de textes pour nous offrir des renseignements de cette valeur? L'erreur de M. F. a été de vouloir faire l'histoire de certains sentiments ou usages qui, de leur nature, sont immuables, alors qu'il eût dû se borner à celle d'habitudes, préjugés ou superstitions propres à une époque : et voilà pourquoi les trois quarts de cette laborieuse compilation sont de trop[1]. M. F. ne sait pas, au reste, dégager des

1. Le sujet au reste était déjà à peu près épuisé par diverses dissertations et sur-

textes tout ce qu'ils contiennent d'intéressant : énumérant (p. 34) les termes qui, au moyen âge, désignaient l'état de grossesse, il oublie de mentionner les dérivés de ***praegnans*** et de ***gravis***, alors que lui-même en a rencontré des exemples (*emprains*, p. 42 ; ***grieve***, p. 235 ; cf. Godefroy, s. o. *empreignier* et *empreindre*). En revanche il en tire des conclusions qu'ils ne comportent point : notant que les cas d'enfant unique sont fréquents dans notre ancienne littérature, ne s'avise-t-il pas d'en conclure (p. 14) que la natalité, dans la France de jadis, était presque aussi faible qu'aujourd'hui? Demander à la littérature romanesque des renseignements démographiques dépasse un peu, ce me semble, les bornes de la naïveté permise.

Le sujet choisi par Mlle Jacobius était plus nouveau et il a été traité avec plus d'art : les citations sont bien choisies, bien distribuées, résumées avec une élégante précision. Il y en a une abondance qui satisfaira les plus exigeants [1]. Ce qu'on pourra peut-être reprocher à l'auteur, c'est de ne pas avoir interprété les textes avec assez d'indépendance [2]; elle les traite comme s'ils étaient toujours le reflet de la réalité, ou, si elle ne professe pas nettement cette opinion, elle ne nous met pas assez en garde contre elle. Or il en est tout autrement, surtout de ceux qu'elle a étudiés de préférence : les héroïnes des romans d'aventures sont des êtres d'exception, auxquels les poètes prêtent libéralement des vertus, des talents, des connaissances qui ne se rencontraient guère dans la vie. Cette impression optimiste, qui se dégage des textes rassemblés, Mlle J. eût dû la corriger par des témoignages historiques vraiment dignes de confiance, et qui nous eussent généralement donné de la culture féminine au moyen âge une idée beaucoup moins avantageuse [3].

A. Jeanroy.

---

tout par un copieux chapitre de *La Chevalerie* de Léon Gautier, ***l'Enfance du Baron*** (p. 101 ss.; déjà dans la *Revue des Questions historiques*, tome XXXII, 1882, p. 396-463).

1. Mlle J. a dépouillé non-seulement cent chansons de geste ou romans d'aventures, mais bon nombre d'œuvres appartenant à la littérature didactique ou hagiographique. Elle n'a point, dans ses immenses lectures, relevé (à moins que l'omission ne soit volontaire) d'allusions à la singulière coutume du ***tastonnement***, sorte de massage hygiénique parfois pratiqué, par les femmes ou jeunes filles, sur la personne des hôtes de distinction pour les disposer au sommeil. Sur cette coutume, voyez P. Meyer, dans *Romania*, IV, 394.

2. Sur les différentes façons, parfois maladroites, dont les textes littéraires ont été utilisés par les historiens de la civilisation, voyez Ch.-V. Langlois, *La Société française au* XIIIe *siècle*, p. IV.

3. Sans recourir directement aux sources, Mlle J. eût pu se contenter de renvoyer au *Mémoire* (trop rarement cité) de Ch. Jourdain *sur l'éducation des femmes au moyen âge* (*Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XXVIII, 1894, 1re partie, p. 79-133). Quelques autres travaux moins importants et originaux eussent pu aussi être consultés : B. Monod, *La pédagogie au moyen âge*, dans *Revue universitaire*, 1904, I, 25 ; J. Langlois, *L'éducation en France avant le* XVIe *siècle*, dans *Revue de la Renaissance*, 1905.

Charles Diehl. **Figures byzantines.** Deuxième série. Paris, Colin, 1908, VII-355 p.

M. Diehl a été heureusement inspiré en publiant cette seconde série de *Figures byzantines;* autant la première nous avait intéressés, autant elle nous faisait désirer une suite, qui complétât la peinture de cette société byzantine si curieuse à tant de titres. Byzance n'est plus la même à l'époque des croisades; l'Occident, en y apportant ses mœurs et ses idées si différentes de celles des Grecs, fut cause d'un changement notable dans la vie de la cour et de la société cultivée, et si, en y regardant de près, on découvre qu'en réalité les Grecs et les Latins se pénétrèrent beaucoup moins que ne le donne à penser leur contact prolongé, il n'en est pas moins vrai que les deux civilisations exercèrent l'une sur l'autre une influence réelle, sinon bien profonde et bien durable. C'est pour cela que M. D. a voulu surtout attirer notre attention sur les princesses d'Occident, comme Agnès de France, Constance de Hohenstaufen, Anne de Savoie, d'autres encore, que la politique arrachait à leur pays natal pour les mettre sur le trône des Comnènes et des Paléologues. Les Grecs eux-mêmes tiennent largement leur place dans l'ouvrage de M. D. et l'on ne lira pas sans un vif intérêt l'histoire romanesque et tragique d'Andronic Comnène, et les portraits d'Anne Comnène et de sa mère l'impératrice Irène Doukas, ces femmes remarquables dont l'une consola par le culte des lettres ses ambitions déçues, tandis que l'autre, après avoir joui de la toute-puissance, dut se résigner à passer les dernières années de sa vie dans le monastère qu'elle avait fondé, et dont nous avons conservé le *typikon*. Enfin M. Diehl nous présente en traits pittoresques un type de poète byzantin, ce Théodore Prodrome à la main toujours tendue, en quête de cadeaux et de pensions, et il a su trouver, dans l'analyse pénétrante de quelques romans où la réalité se mêle à la fiction, entre autres du poème de *Digénis*, des documents tout à fait intéressants sur ce qu'on peut appeler la chevalerie byzantine.

My.

Franciscus Modius als Handschriftenforscher. Von Paul Lehmann. (*Quellen und Untersuchungen zur lateinischen Philologie des Mittelalters*, herausgegeben von L. Traube). München, Beck, 1908. XIII-152 pp. in-4°.

François de Maulde (Modius) est né le 4 août 1556 à Oudenbourg entre Bruges et Ostende; il est mort le 22 janvier 1597. Dans sa courte vie, il a beaucoup voyagé en quête de manuscrits des auteurs latins. Il a publié des éditions (Maffeo Vegio, Quinte Curce, Végèce, Justin, Tite-Live) et des mélanges de philologie, les *Nouantiquae Lectiones* (1584).

M. Lehmann a retracé brièvement la vie de son héros. Il faudra compléter son récit par les notes de M. A. Roersch qui l'avait d'ail-

leurs précédé dans cette voie [1]. L'objet du livre est autre. Il s'agit de reconstituer la bibliothèque de Modius et d'établir la liste des manuscrits qu'il a possédés ou consultés dans ses voyages. C'est le travail dont chez nous, il y a plus de vingt ans, M. de Nolhac a donné le brillant modèle dans la *Bibliothèque de Fulvio Orsini*. Les bibliothèques que Modius a visitées ou dont il a exploité les ressources sont celles de Bamberg, Bonn, Boriges, Cologne, Fulda, Gembloux, Heisterbach, Komburg, Saint-Bertin, Siegburg, Ter Doest (près Bruges : les manuscrits sont appelés Thosani, par les savants de la Renaissance), Würzburg, de Jean Posthius, le médecin, Jacques Suys (Susius), Jean Weidner. Enfin, il faut mettre en ligne la propre bibliothèque de Modius.

Parmi ces manuscrits, il n'y a pas un grec. Modius ne s'intéresse qu'aux auteurs latins. Il appartient à cette seconde lignée d'humanistes qui ont restreint volontairement leur champ d'action. Du même coup, ils ont renoncé à l'empire, j'entends cette partie élevée de la critique, qui permet d'établir les liaisons et les points de contact et fait de l'histoire un tout continu : gens de goût d'ailleurs, agréables, vraiment « humains », mais superficiels, plutôt amateurs que philologues et savants. Cet humanisme fleurit dans les Pays-Bas catholiques. Il s'accorde à merveille avec la prépondérance des jésuites, le style rococo et certains caractères de la peinture de Rubens. Modius est tonsuré, il a fait sa théologie, il a failli être d'Église. Il jouira dans l'église Saint-Pierre d'Aire d'une prébende « non sujette à sacerdoce ». Son oncle maternel, Robert Clayssonne, « fut l'un des premiers Belges qui entrèrent dans la Compagnie de Jésus [2] ». Un autre Clayssonne, Antoine, est mort jésuite. Enfin, Juste Lipse favorise, d'une manière d'ailleurs charmante, les débuts de son jeune confrère. C'est bien le milieu qui convenait au protégé de Charles d'Egmont. Mais Modius, par son application, par son travail scrupuleux, par son recours aux sources des textes, s'élève au-dessus de ses contemporains. Il analyse des matériaux énormes dans un pays où la guerre rend les voyages dangereux. Il risque sa vie pour collationner des manuscrits. Il supplée par la divination et le flair à la méthode que personne n'a pu lui enseigner. Le temps lui a été mesuré, mais il a beaucoup travaillé dans sa courte vie.

M. Lehmann fait donc mieux connaître le labeur d'un chercheur sympathique et précise les indications souvent si vagues de son héros. Il reconstitue des parties de l'histoire difficile de certaines bibliothèques comme Fulda. Des papiers inédits, de nombreuses découvertes de détail rendent encore plus intéressant et plus utile cet

1. *Particularités concernant François Modius*, dans *Le Musée belge*, XII (1908), 73-85. C'est à cet article que j'emprunte la date de la mort, établie définitivement par M. Roersch.

2. A. Roersch, art. cité, p. 78.

ouvrage auquel n'ont manqué ni les conseils, ni les encouragements du regretté Traube.

Paul LEJAY.

Mémoires de Saint-Simon (les Grands Ecrivains de la France) nouvelle édition par A. DE BOISLISLE avec la collaboration de L. Lecestre. Paris, Hachette, 1908.

Ce nouveau volume de la monumentale édition entreprise par A. de Boislisle, était presque achevé quand est mort le regretté érudit, si renseigné sur l'histoire du XVIIe siècle français, sur les documents publiés et sur les fonds d'archives. L'œuvre commencée, et si utile à tous les travailleurs par le soin avec lequel le texte est établi, et la richesse exubérante des notes, ne périclitera pas. Elle sera continuée par M. Lecestre, le collaborateur d'A. de Boislisle en ces dernières années, et par M. Jean de Boislisle, auquel nous devons déjà la publication des *Mémoriaux du Conseil de 1601*. Pour les volumes suivants A. de Boislisle avait déjà réuni et classé de nombreux matériaux.

Le tome XX va de la fin de 1710 à 1711. Entre autres événements notoires y sont racontés la disgrâce définitive du cardinal de Bouillon, les opérations militaires d'Espagne, pour lesquelles Saint-Simon a utilisé tout particulièrement le témoignage de don Pedro de Zuniga, envoyé à Paris par Philippe V, les embarras financiers du roi, les prétentions du duc d'Antin sur la dignité de duc et pair d'Epernon, le début de l'affaire de la bulle Unigenitus, etc. Aux notes très abondantes, et bibliographiquement très abondantes, viennent s'ajouter les appendices, avec les additions de Saint-Simon au journal de Dangeau, et de nombreux documents inédits. Nous citerons tout particulièrement diverses pièces relatives au cardinal de Bouillon, sur les dernières années duquel les auteurs annoncent l'apparition prochaine d'une étude, que rend bien nécessaire le livre insuffisant de Reynié — des lettres et relations extraites des Dépôts de la Guerre, des Affaires Etrangères, etc., sur la campagne de 1710 en Espagne — un mémoire sur l'impôt du dixième, les circonstances dans lesquelles il fut établi, la manière dont il fut mis en pratique, etc., — la publication d'après les Archives du dernier projet dressé pour la constitution de la maison du duc et de la duchesse de Berry, enfin quelques documents sur Saint-Simon lui-même en 1710. Souhaitons le prochain achèvement, par ses collaborateurs, du travail d'A. de Boislisle, qui rendra inutile l'édition de Chéruel et Régnier, et constituera un répertoire encyclopédique des hommes et des choses du XVIIe siècle.

C.-G. PICAVET.

Emile LAFONT, membre de la Société de la Révolution française, **La Politique religieuse de la Révolution française**, avec préface de M. Louis Havet, Paris, Jules Rousset, 1909, 302 p. in-8.

143 pages de dissertations et déclamations, 150 de notes, discours

et pièces justificatives, une profession de foi anticléricale de M. Havet, et cela fait un livre; un livre que les historiens peuvent et doivent ignorer. Je ne puis pas perdre mon temps à en relever les lacunes, les erreurs de faits ou de jugements, les insuffisances et la suffisance.

A. Mz.

Der Frieden von Campoformio, Urkunden und Aktenstücke zur Geschichte der Beziehungen zw. Œsterreich und Frankreich i. d. J. 1795-1797, gesammelt von H. Hüffer †. ergänzt, herausgegeben und eingeleitet von Friedrich Lückwaldt (t. Ier de la 2e partie des *Quellen zur Gesch. des Zeitalters der frz. Revolution*). Innsbruck, Wagner, 1907, in-8°, cc-561 p., 18 mk.

L'éminent historien allemand, Hermann Hüffer, avait réuni, en vue de ses travaux sur l'Autriche et l'Empire pendant les guerres de la Révolution, une masse considérable de documents, provenant pour la plupart des archives de Vienne, mais aussi de Londres, de Berlin, de Saint-Pétersbourg et de Paris. Il avait l'intention de publier toutes ces pièces. Il n'a eu le temps de livrer à l'impression que le premier volume de ces *Quellen zur Geschichte des Zeitalters der Französischen Revolution*, recueil de documents militaires sur la campagne de 1799. Sa veuve a confié à une commission d'historiens le soin d'achever la publication. Le présent volume est consacré aux relations diplomatiques austro-françaises de 1795 à 1797 inclus. D'autres suivront, sur les négociations avec la Prusse, la Russie et l'Angleterre, puis sur les opérations militaires. Très vite, les nouveaux éditeurs se sont aperçus que de nombreux textes, et non des moins importants, avaient échappé aux recherches de Hüffer; ils ont avec beaucoup de raison préféré les compléter par une enquête nouvelle. C'est ainsi que M. Lückwaldt est retourné à Vienne et est venu à Paris pour y puiser de quoi combler les lacunes de la collection qu'il était chargé d'éditer. Il a modestement négligé d'indiquer quelles pièces provenaient de ses propres recherches; on peut avouer que c'est le plus grand nombre, du moins pour les textes français trouvés aux Archives nationales et aux Affaires étrangères à Paris. M. L. n'a manqué dans son enquête ni de flair, ni de bonne fortune, et il nous apporte un dossier neuf et intéressant en très grande partie. Tous les récits publiés jusqu'ici des préliminaires du traité de Léoben paraissent incomplets quand on a parcouru les cent premières pages du recueil. Non seulement l'intrigue de Poterat avec Thugut apparaît ici plus claire et plus complète que dans les articles publiés jadis par Sorel, d'après une partie des pièces françaises, mais une foule de détails à peine connus, ignorés même de qui n'avait pas personnellement dépouillé la correspondance manuscrite, sont mis au jour et permettent de comprendre l'attitude de l'Autriche et de la France avant le traité d'avril 1797. (Voy. surtout les nos 40 à 46, 51 à 60). Les négociations mêmes de Léoben sont notablement éclairées par la

publication de la correspondance du Directoire et de Delacroix avec Clarke et Bonaparte, très écourtée dans le recueil de Panckoucke. M. L. y a joint quelques documents anglais que Hüffer avait recueillis (et dont le nombre aurait pu, semble-t-il, être un peu augmenté sans inconvénient), ainsi qu'un fort intéressant journal écrit par le comte de Zinzendorf, un des ministres du cabinet autrichien. Ces documents, sans modifier les grandes lignes des travaux déjà parus sur le traité de Léoben, y ajoutent beaucoup de détails et rectifient nombre de menues erreurs. L'histoire des négociations de Mombello, d'Udine et de Passeriano, qui sont déjà assez bien connues, est moins renouvelée par la publication de M. L.; toutefois elle gagne beaucoup en précision, surtout en ce qui concerne l'établissement du texte définitif de la paix et l'attitude de Bonaparte. On lira à ce dernier point de vue avec beaucoup d'intérêt les dépêches échangées entre Thugut et Cobenzl, dont Hüffer avait déjà fait usage dans *Œsterreich und Preussen.* Les quelques dépêches de Gallo, tirées des archives de Naples, ont aussi un intérêt de premier ordre.

M. Lückwaldt a fait précéder le recueil de documents proprement dit d'une longue introduction, laquelle apparemment doit servir pour les trois recueils à paraître, en même temps que pour celui-ci. C'est en effet un exposé général de la politique autrichienne depuis 1794, et même depuis le début de la guerre jusqu'à la paix de Campo-Formio. Cet exposé est établi au moyen de toutes les pièces manuscrites recueillies par Hüffer, qu'elles figurent ou non dans le recueil, et des documents déjà publiés dans les différents pays. M. L. a une connaissance très étendue de cette littérature si abondante, et les deux cents pages de son introduction représentent un travail tout à fait approfondi. Je n'en partage pas toujours les conclusions, j'y trouve quelquefois des affirmations empruntées à d'autres historiens, et qu'une étude directe aurait montrées inexactes. (cf. p. CLXXXVI, sur les motifs de rupture des négociations franco-russes de 1796-97, avec renvoi à Sorel). Mais il est incontestable que c'est actuellement la meilleure étude, la plus complète et la plus méthodique sur le sujet. Elle rectifie et complète maintes fois Sorel, Sybel et Hüffer lui-même. L'usage en sera indispensable à qui voudra étudier sérieusement l'histoire diplomatique de cette période.

Les textes, dont beaucoup sont en français, quelques-uns en italien ou en anglais, ont été reproduits avec beaucoup de soin, et les fautes d'impression sont rares [1]. La pièce n° 49, où M. L. a cru reconnaître la main de Le Tourneur (et non *Letourneur*) a été écrite par Reubell. Le 2046, dont l'original est aux affaires Étrangères (M. et Doc., *Ita-*

1. Lire p. LXXIX, *Céladon*; p. CXII, n. 6, *caba*liste; p. CLXXXIX, Manioten; p. 300 néanmo*ins*; p. 49, Ne*a*pel; p. 37, n. 2, étrang*ère*; p. 100, n. 1, *zu*gestehen; p. 125, da*ss* wir bald; p. 131, n. 2, Auger*e*au; p. 143, le*s* Electorats; p. 144, lieue*s*; p. 186, n., Anspruch; p. 187, rive *droite* du Rhin, et Ke*hl*, etc.

lie, 12), n'est pas inédite; M. de Teil l'a citée dans *Rome*, *Naples et le Directoire* d'après la copie, et j'en ai imprimé la conclusion, d'après la minute, dans un article de la *Révolution française* de juin 1903.

Un index très soigné termine cet ouvrage, qui est vraiment un excellent modèle pour les éditeurs de documents diplomatiques.

R. GUYOT.

Jean JAURÈS, **La guerre franco-allemande.** Louis DUBREUILH, **La Commune (1871)**. Collection de l'Histoire socialiste, t. XI. Paris, Rouff, 500 p. gr. in-8.

M. Jaurès écrit l'histoire à la manière de Plutarque et de Michelet *ad probandum* plus encore qu'*ad narrandum.* Il a pris soin de nous en avertir, ce qu'il cherche dans l'étude du passé, c'est un enseignement pour le présent. Chargé d'écrire le récit de la guerre, il n'a pas manqué de saisir l'occasion qui s'offrait à lui de plaider la cause de la paix, à l'heure où pointaient à l'horizon les signes avant-coureurs d'un nouveau conflit franco-allemand. Il l'a fait avec beaucoup de décision et une grande hauteur de vues. Il ne s'est pas attardé à la guerre elle-même. Quelques pages lui ont suffi pour en résumer les phases essentielles. Ce qui l'intéresse, ce sont les causes et les origines de la guerre. C'est là son vrai sujet. Il l'a traité avec toute son éloquence, avec tout son cœur, dans une série de discours où le lyrisme le plus imaginatif se mêle aux aperçus les plus pénétrants et aux jugements les plus avisés. Qui est responsable de la guerre? M. Jaurès n'hésite pas à répondre, dès les premières pages, que c'est la France, la France tout entière, gauche et droite. Les esprits lourds ricaneront à ce début. Les gens sincères, amoureux avant tout du vrai, se borneront à demander à M. Jaurès ses preuves. Il me permettra de lui dire que, les ayant examinées, je ne les ai pas trouvées suffisantes. Certes, il a démontré, et c'est un point désormais hors de doute, que la France, dans son personnel dirigeant et pensant, « a marqué une hostilité sourde ou violente à la nécessaire et légitime unité allemande ». Quand il cite à sa barre Quinet, Thiers, Émile Ollivier, Gambetta, et qu'il leur pose à tous cette même question : qu'avez-vous fait pour l'unité allemande? il n'a pas de peine à les convaincre du péché d'égoïsme national. Mais M. Jaurès n'a fait que la moitié de sa démonstration. Il a interrogé les Français sur leurs sentiments intimes. Il a oublié de provoquer les mêmes confidences chez les Allemands. Il ne s'est pas assez demandé s'il n'entrait pas dans le patriotisme de nos voisins beaucoup de jalousie et de haine contre nous. Dès 1848 pourtant, les patriotes allemands réclamaient l'Alsace et M. Jaurès avoue que le parti national-libéral, le parti de la bourgeoisie, voulait unifier l'Allemagne sans retard, même au prix d'une guerre avec la France (p. 150). Il est vrai que M. Jaurès estime que « la France était tenue de réparer envers l'Allemagne les violences, les crimes, les abus de pouvoir du passé »! (p. 28). *Réparer*, com-

ment ? En laissant faire l'unité, en la facilitant, j'entends bien. Mais les Allemands nous auraient-ils su gré de notre humilité repentante ? Leurs haines seraient-elles tombées, auraient-ils trouvé *la réparation* suffisante ? N'auraient-ils pas fait la guerre quand même? Le chauvinisme allemand était pour le moins aussi agressif que le chauvinisme français. Espérer qu'on aurait pu arrêter l'explosion de leurs haines mutuelles me semble chimérique. Le fait est que personne n'y a sérieusement pensé, je dis personne, car l'Internationale elle-même, qui pourtant existait, était trop absorbée par ses conflits intérieurs pour s'occuper avec esprit de suite de la politique étrangère. Je ne puis m'empêcher enfin de noter que le point de vue de M. Jaurès n'a rien de scientifique, ni d'historique. Dans quelle balance pèsera-t-il les torts réciproques des nations? Et n'est-ce pas introduire le *finalisme* en histoire que de juger rétrospectivement les événements au nom d'un idéal a priori de justice sociale et internationale?

Ceci dit, toutes les fois que la thèse n'est plus en question, il n'y a plus qu'à louer et à admirer. Jamais encore la politique des principaux dirigeants d'Allemagne et de France n'a été soumise à pareille critique. Quand M. Jaurès, dans son analyse impitoyable, montre l'incohérence et les contradictions de la politique de Thiers, quand il rappelle qu'aussi aveugle que Napoléon III il refusait Rome à l'Italie, quand il le montre poussant délibérément le gouvernement impérial à la fois contre l'Allemagne, contre l'Italie et contre la Russie, quand il conclut que l'Empire pratiqua avec moins de décision cette funeste politique, il choque sans doute bien des idées reçues, mais il sert la cause de la vérité. Il a écrit là des pages dont tous les historiens devront tenir compte (p. 73-94). Nulle part ailleurs la duplicité de Beust, de ce « frôleur d'idées hardies mais qui ne passait pas volontiers à l'acte » (p. 171)[1] n'a été mise plus finement en lumière. M. Jaurès a trop le sens des hommes et des choses pour prendre au sérieux les négociations entamées en 1869 pour la conclusion d'une triple alliance franco-italo-autrichienne. Il réduit à ses proportions justes, c'est-à-dire très médiocres, le prétendu obstacle de la question romaine. L'exposé des négociations entre la Prusse et la France, au moment de la candidature Hohenzollern, est un chef-d'œuvre de précision, de bon sens et de malice. Sa réfutation de l'appréciation de Sybel sur le rôle de l'impératrice est d'une grande finesse. Mais il triomphe surtout dans les portraits. Celui qu'il a tracé de Bismarck est magnifique (p. 215). Les faiblesses de la politique de M. Émile Ollivier, les arrière-pensées chauvines de Gambetta trouvent enfin dans M. Jaurès un censeur sévère, mais juste. Il serait vraiment dommage que les partis-pris de la thèse pacifiste qui en est l'âme empêchassent de rendre justice à la valeur critique de ce livre qui est grande.

1. Il l'appelle ailleurs « le diplomate du flirt et de l'impuissance » (p. 239).

Le récit de la Commune de M. Dubreuilh, éloquent et passionné[1], a au moins un mérite. Il est clair et franc. L'auteur ne cherche pas à dissimuler, il le chercherait en vain d'ailleurs, les fautes, les dissensions, les puérilités des Communards. On peut discuter ses jugements. Le fond du récit est exact. J'ajoute enfin que M. Dubreuilh a fait effort pour renouveler la documentation de cette histoire. Il a tenu en main les procès-verbaux inédits des premières séances de la Commune et en a donné quelques extraits.

Albert MATHIEZ.

Lucien HUBERT, **L'Éveil d'un Monde**, Paris, Alcan, 1909, in-16, 251, p. 3 fr. 50.

M. Hubert s'attache depuis quelques années à faire connaître au public français et étranger notre colonie de l'Afrique occidentale. Ses conférences à la Sorbonne, à Berlin, à Londres ont mérité les suffrages des gens compétents; aussi son livre sera-t-il favorablement accueilli.

Il y expose d'abord ses idées sur la colonisation : une colonie, c'est un pays vierge qui nous fournit « l'occasion d'utiliser les réserves de puissance qui ne trouvent pas leur emploi dans la métropole », et cela dans l'intérêt même des indigènes, incapables de se civiliser sans nous. Ils sont « la matière sans laquelle rien ne se crée, nous sommes l'esprit qui la vivifie. »

L'Afrique occidentale n'est pas coquette, constate M. Hubert, elle se présente sous des dehors sévères, et pourtant si elle n'est pas un Eldorado, ce n'est pas non plus l'affreux désert qu'on a imaginé longtemps, et nous y avons obtenu des résultats auxquels nos rivaux mêmes rendent justice. M. Hubert, dans un rapide historique, fait la critique de ce qu'il appelle l'erreur assimilatrice sous l'influence de laquelle pendant des années nous nous sommes efforcés d'acclimater nos lois sous l'Équateur, de déguiser les nègres en électeurs, d'administrer le Dahomey ou le Haut Sénégal comme des sous-préfectures. Bien que l'Afrique occidentale ait un gouverneur général depuis 1895, ce n'est que depuis quatre ans que ce personnage a reçu les pouvoirs et l'indépendance raisonnables, et est devenu « une manière de ministre de l'Afrique occidentale française. » L'auteur se plait à proclamer les services rendus par M. Roume « véritable créateur de la colonie », à faire valoir le dévouement et l'honorabilité de nos fonctionnaires coloniaux, décriés à tort.

Il entre ensuite dans les détails de l'organisation ; peint avec raison le chemin de fer, comme « le principal, sinon l'unique artisan de la grandeur économique de l'Afrique occidentale » ; passe rapidement

---

1. Thiers est qualifié de « Tamerlan bourgeois » (p. 267). Les gens de la Défense nationale voulaient se baigner dans le sang de leurs compatriotes ; en boire à coupe pleine, etc. p. 268).

en revue les finances, les voies de communication, les productions, l'instruction, la justice, l'armée.

Plutôt avare de critiques, c'est à peine s'il relève l'insuffisance du service de l'agriculture, les défauts de la justice, et encore trouve-t-il moyen de louer un régime pénal si doux que les condamnés considèrent presque comme une calamité la fin de leur peine (p. 229)!

M. H. nous paraît avoir une fausse conception de l'Islam et des difficultés que cette religion nous réserve. Il envisage sans crainte ses progrès qui marquent un pas en avant des noirs dans la voie de la civilisation.

M. Roume ne partage pas apparemment cette opinion puisque dans le discours qu'il prononça le 15 mai dernier devant la société des anciens élèves de l'École des sciences politiques, il n'hésitait pas à montrer dans l'Islam « le problème le plus grave », « l'âpre fanatisme qui en fait le danger. »

Malgré son optimisme un peu exagéré, l'ouvrage de M. Hubert reste une excellente monographie grâce à laquelle les gens pressés et les parlementaires se familiariseront avec une florissante colonie.

A. Biovès.

Préjugés d'autrefois, carrières d'aujourd'hui, par Gaston Valran. Toulouse, Privat, 1908, in-12, xxxii et 461 p., 3 fr. 50.

En un copieux traité, présenté au lecteur par M. Eug. Étienne, et paru dans la Bibliothèque des Parents et des Maîtres, publiée sous la direction de M. P. Crouzet, M. Valran s'efforce de diriger l'orientation des générations futures. Les enfants, pour la plupart, marchent sans but; les parents sont très embarrassés pour les guider; et pourtant de l'éducation, de l'instruction qu'ils reçoivent, dépendent en grande partie leur avenir et celui de la France.

La caractéristique des temps nouveaux, dit M. V., c'est la préparation aux carrières économiques : agriculture, industrie, commerce, finance, colonisation; il faut donc « dans un juste souci de l'actualité donner aujourd'hui aux sciences la préférence sur les lettres » (p. 97). Suit un violent réquisitoire contre les études dites classiques, qu'un « préjugé archaïque » fait trop souvent préférer, et qui « détournent la jeunesse de la vie pratique et la précipitent dans un fonctionnarisme public ou privé » (p. 346). M. V. cependant, ne se dissimule pas les écueils de la vie dans laquelle il veut aiguiller tous, ou presque tous nos enfants; il reconnaît (p. 304) que plus large est la place de l'enseignement scientifique, plus forte doit être la culture générale, plus intense la discipline intellectuelle; il avoue (p. 362) la supériorité marquée de ceux qui auront une culture générale sur leurs camarades prématurément spécialisés; enfin il redoute lui-même que l'instruction qu'il préconise, guidée par la seule raison et trop préoccupée de

l'utilité, ne fasse « de nos enfants des calculateurs robustes, un peu raides, un peu froids » et qu'ainsi « nous ne perdions le sceau de notre personnalité, la rayonnante action de notre génie », que nous ne soyons plus des Français (446).

Mais alors pourquoi tant de rigueur contre les études classiques qui justement donnent une culture générale supérieure et sont une excellente discipline intellectuelle ? M. V. ne cache pas les raisons de son antipathie. « C'est, dit-il (p. 162), une culture aristocratique par son recrutement et sa tendance », d'où « d'un schisme scolaire et social qui perpétue l'antagonisme des classes, l'antagonisme entre le capital et le travail » (p. 346). Les adversaires des études classiques ne les combattraient-ils que parce qu'elles créent une élite? Ne seraient-ils donc que les disciples, les imitateurs de ces bûcherons jacobins, peints par Taine, qui dans la forêt sociale ne voulaient pas « laisser debout un seul tronc de choix et de prix, pas un seul arbre notable, depuis le plus grand chêne jusqu'au plus minime baliveau » ?

A côté des pages que M. Valran consacre à cette question et qui nous paraissent très discutables, il est juste de signaler celles, plus nombreuses, appelées à rendre service aux parents et aux maîtres, en particulier les très intéressants chapitres consacrés aux écoles professionnelles, au patronage et au placement des jeunes gens.

A. Biovès.

Nedjma par Raoul de Rivasso, Paris, Jouve, 1908, in-16, 313 p., 3 fr. 50.

C'est un tableau de la vie indigène en Algérie, une étude très fouillée de l'existence féminine sous les toits ou sous les tentes, dans les oasis ou dans le *bled*. Quand un roman célèbre est venu révéler au public européen les souffrances, les aspirations des femmes cloîtrées dans les harems de Stamboul, on s'est demandé avec angoisse si les musulmanes d'Algérie se cabraient également sous le joug séculaire, si les mœurs orientales pesaient aussi lourdement sur leur mentalité transformée. M. de Rivasso a vu de très près les Arabes, il a vécu pour ainsi dire de leur vie pendant quatre ans, et comme c'est un observateur fin et perspicace, il a bien profité des occasions et acquis de la femme indigène une connaissance aussi complète que possible pour un *roumi*. Il nous la montre satisfaite en somme de son sort, parce qu'elle n'a jamais songé qu'il put y en avoir d'autre pour elle. Il ne la flatte pas; il dit assez crûment qu'elle cherche dans l'adultère la revanche de sa claustration, de son esclavage, qu'elle s'y livre sans remords avec la complicité de toutes ses compagnes. C'est un animal parfois assez joli, qui se contente de la pitance de bonheur qu'elle dérobe au buisson voisin.

D'aucuns reprocheront à M. de R. d'avoir choisi pour héros des âmes d'exception; ils diront que les portraits des comparses sont plus

ressemblants que ceux des grands rôles, et qu'à procéder autrement Nedjma eut regagné en intensité de vie ce qu'elle aurait peut-être perdu en poésie. Mais M. de Rivasso est un poète, un artiste, et il a naturellement cherché le terrain qui convenait le mieux à sa nature. Il est difficile de le regretter : le style élégant et coloré, le récit rapide et attachant, les descriptions sobres et pourtant achevées font lire ce livre avec beaucoup de plaisir.

A. BIOVÈS.

— *L'Église et la science*, par M. J. FRANÇOIS (Paris, Nourry, 1908; in-12, 177 pages), est un petit livre bien documenté, sobrement écrit, où l'on expose l'attitude réelle de l'Eglise, au cours des derniers siècles, devant les progrès de l'astronomie, des sciences physiques, de la géologie, etc. Rien d'une apologie, œuvre impartiale et lecture intéressante. — A. L.

— L'étude sur *la résurrection du Christ*, de M. P. LE BRETON (Paris, Nourry, 1908; in-12, 100 pages), contient de bonnes parties, mais elle en a aussi de faibles. Travail d'un autodidacte sur un sujet trop rebattu pour qu'on n'ait pas beaucoup à y apprendre d'autrui. Il n'est pas permis de dire que la finale deutérocanonique de Marc est postérieure au IVe siècle; que le Marc authentique renferme l'apparition du Christ à Marie de Magdala; que Simon-Pierre et Céphas sont deux personnages différents; que la messe du Samedi saint atteste que Jésus est ressuscité dans la nuit du vendredi au samedi; que les évangélistes disent la même chose. L'auteur déclare avoir de ce dernier point « une certitude absolue », c'est trop, incontestablement. — A. L.

— La brochure de M. A. HOUTIN, *Un prêtre marié, Charles Perraud* (Paris, 1908; chez l'auteur, 18, rue Cuvier; in-12, 136 pages), ne nous intéresse ici que comme document relatif à l'histoire ecclésiastique du XIXe siècle. L'auteur s'appuie sur des pièces authentiques, et il traite son sujet avec la délicate simplicité qui convenait. — A. L.

— Critique très objective, modérée, claire, de divers systèmes récents de philosophie, principalement morale et religieuse, dans la brochure de M. M. HÉBERT, *Le pragmatisme* (Paris, Nourry, 1908; in-12, 107 pages).

— Appréciation raisonnable et bienveillante des origines, de la nature, de la portée réelle et de l'avenir probable de ce qu'on appelle *modernisme* catholique, par M. K. HOLL (*Modernismus. Religionsgeschichtliche Volksbücher*, IV, 7. Tübingen, Mohr, 1908; in-12, 48 pages). L'Eglise catholique, nous dit-on, restera ce qu'elle est, et pas un des *modernistes* ne se présente avec la profondeur de religion qu'avait la doctrine de Luther sur la justification. Mais est-ce bien cette doctrine toute seule qui a fait la réforme, et faut-il tant regretter que les pauvres *modernistes* aient été incapables de créer une sous-variété du protestantisme? — A. L.

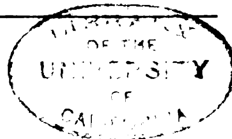
— Dans son mandement pour le Carême de 1908, sur le *modernisme*, le Cardinal Mercier, archevêque de Malines, avait présenté comme type de *moderniste* M. G. TYRRELL. Celui-ci réplique dans un livre intitulé *Medievalism* (London, Longmans, 1908, in-12, VIII-210 pages). Ce livre aurait fait grande sensation à des époques plus curieuses que la nôtre des controverses théologiques. La posi-

tion du catholicisme officiel et celle de la critique *moderniste* à l'égard de ce catholicisme y sont définies avec une parfaite netteté. Pour finir, l'auteur déclare qu'il y a, au fond du débat, une question morale plutôt qu'intellectuelle, et qu'il s'agit moins de vérité que de sincérité. L'ensemble de l'ouvrage corrige suffisamment ce que cette assertion peut avoir d'exagéré. — A. L.

— M. F. Cumont commence la publication de *Recherches sur le manichéisme*. Le premier fascicule est consacré à *la Cosmogonie manichéenne d'après Théodore Bar Khôni* (Bruxelles, Lamertin, 1908; gr. in-8, 80 pages). La méthode et l'érudition de M. C. ne sont plus à louer. Dans le présent travail, il commente magistralement les citations de Mâni faites par un évêque nestorien qui a vécu vers l'an 600. Ces citations constituent « l'exposé le plus détaillé que nous possédions de la cosmogonie manichéenne ». P. 9, M. C. se demande d'où vient au mot syriaque *shechinthâ* la double acception de « demeure » et de « gloire divine »; tout porte à croire qu'elle procède des targums et du langage rabbinique, où *shechinâ* s'entend de la permanence de Dieu dans le sanctuaire, et de sa gloire en tant que présente; on disait « la gloire de Dieu », au lieu de « Dieu », et le « séjour » ou « la présence » pour « la gloire de Dieu ». On peut s'expliquer ainsi que, dans le langage de Mâni, les cinq « demeures » du Père soient les cinq attributs de Dieu. — A. L.

— Dans son *Lacordaire orateur, sa formation et la chronologie de ses œuvres* (Paris, Poussielgue, 1906; xix-599 pp., gr.in-8° ; portrait et autographe), M. Julien Favre a d'abord montré comment se sont formés le talent et l'esprit de Lacordaire. Cette formation est uniquement oratoire et dialectique. D'abord avocat, Lacordaire, entré au séminaire, a continué à penser et à travailler en avocat. M. F. le montre exerçant ses facultés sur les thèmes théologiques, ou « considérant chaque vérité sous toutes ses faces », travail de rhéteur qui met en œuvre, non de philosophe qui analyse ou de critique qui contrôle. Les deux principales influences exercées à Saint-Sulpice sur le futur prédicateur sont purement littéraires : la Bible, lue sans curiosité scientifique, et l'*Essai sur l'éloquence de la chaire* de Maury. Plus tard, saint Thomas lui fournira une matière à exploiter, mais il restera le traducteur éloquent d'une pensée étrangère. Avant tout, il sera le disciple de Chateaubriand, et comme le continuateur du *Génie du christianisme*, lu dans l'enthousiasme de l'adolescence. Avocat romantique, mais avocat, Lacordaire a toujours joué ce rôle par lequel Lamennais le définissait. La plus grande partie du volume est un relevé de tous les discours de Lacordaire par ordre de date, avec indication des circonstances, analyse, références, et souvent citations des témoins. Tout cela est un peu long. On peut se demander si les analyses étaient utiles, quand le discours se trouve dans les œuvres complètes. — L. S.

Le propriétaire-gérant : Ernest LEROUX.



Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs

